
3 1761 08158215 7

IMPRESSIONS
de
VOYAGE EN APHARRAS

Impressions

DE

VOYAGE en APHARRAS

• ANTHROPOLOGIE •

• • PHILOSOPHIE • •

• • • MORALE • • •

D'UN PEUPLE ERRANT

BERGER & GUERRIER

Par le Docteur F. JOUSSEAUME

TOME II



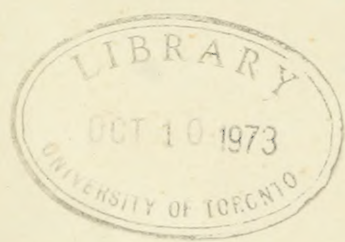
PARIS

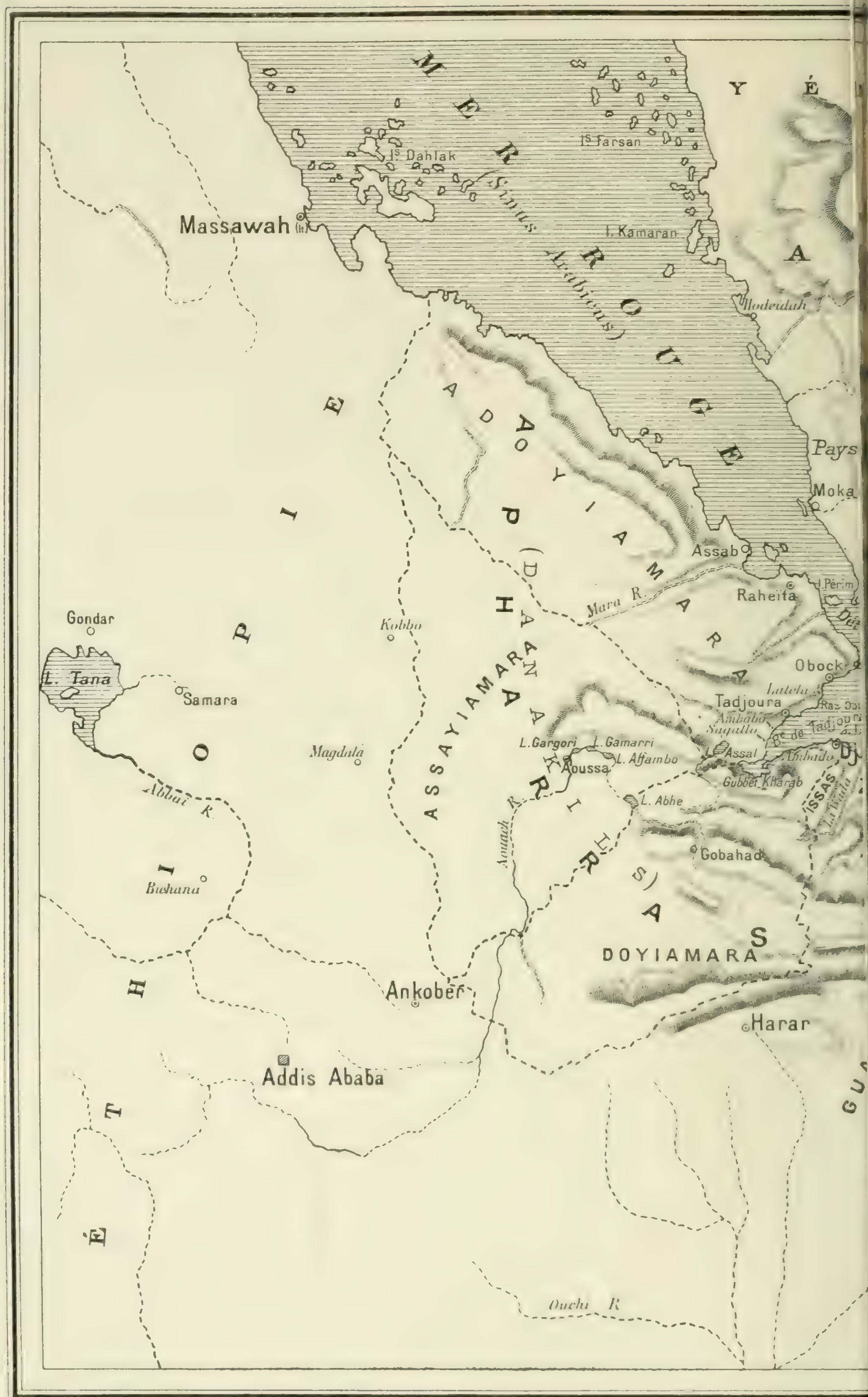
Librairie **J.-B. BAILLIÈRE et Fils**

19, rue Hautefeuille (VIe)

—

1914


LIBRARY
OCT 10 1973
UNIVERSITY OF TORONTO



E. Ruxe del! 25 Av. Villemain. Paris



CARTE
de
L'APHARRAS
du
Voyage du Dr. F. JOUSSEAUME
1889 à 1900
Echelle
0
50
B I E
O. er Rachyeh
D' A D E N
E R
(Sinus Avalites)
Berbera
SOMAL
Somaliland (Angl)



Pl. 1. — Exercices de guerriers apharras à Obock

CHAPITRE PREMIER

Religion

Naissance. — Circoncision. — Cérémonies et Fêtes
Un Mot sur la Morale

Les Apharras sont crédules, superstitieux et, malgré ces défaillances, aucune idée religieuse ne hante leur esprit. Une religion d'Etat, dont les chefs sont les grands prêtres, n'est connue que des intellectuels et pratiquée que par les rusés qui savent se faire remarquer et tirer parti de leurs pieux simulacres; mais ces fervents ne sont pas pénétrés du sentiment religieux; ils pratiquent terrestrement; ils ne sont mus par aucune autre pensée philosophique que celle d'attirer l'attention. On a inculqué à ces primitifs une religion avec exhibitions d'amusantes cérémonies et ils ont répété ce qu'ils avaient vu faire; cela les amuse, les distrait et, comme dans nos campagnes les feux de joie le jour de la Saint-Jean, ils en conservent la coutume.

Les chefs ont vu plus loin que leurs subordonnés : ils ont fait de ces simulacres religieux, une doublure à leur prestige et à leur autorité. Parmi les plus intelligents de leurs sujets, quelques-uns ont suivi leur exemple et profité de l'introduction de cette nou-

veauté pour s'en faire un avantageux gagne-pain. Tous les représentants de l'espèce humaine, sont en tout lieu conviés au banquet de la vie, tous cherchent à s'y asseoir et, pour y parvenir, chacun prend une direction et exerce plus ou moins habilement ce qu'on appelle un métier, métier qui, depuis le parasite jusqu'au producteur, varie à l'infini. C'est cette conviction inébranlable « il faut vivre » qui a fait dire au proverbe, il n'y a pas de sot métier.

Un jour, une assemblée de badauds, parmi lesquels je me trouvais au premier rang, avait les yeux fixés sur les gambades d'un singe. Ce curieux acrobate était passé maître dans l'art de singer l'homme : ses gestes étaient si naturels et si expressifs que, s'il avait pu dévoiler par la parole ce qu'il pensait, on l'eût pris pour un professeur de Faculté ou pour un imposant orateur d'une Assemblée constituante, nous racontant l'histoire de sa race, en remontant à son origine, et nous apprenant comment ses aïeux s'y sont pris pour se perfectionner et mettre au monde le ou les premiers hommes. Mais voilà ! Ce gentil animal n'était pas doué de la parole ; aussi, malgré ses gestes, son sérieux et sa tenue correcte, est-il resté singe pour la majorité de ses admirateurs. Quelques assistants pourtant ont vu en lui un frère, un frère de leurs ascendants, bien entendu, mais la majorité n'a vu dans cet amusant animal, qu'une bête à poil ressemblant plus à l'homme qu'une chauve-souris et, sans y mettre de mauvaise volonté, on n'a pu voir qu'un singe. Quelques privilégiés ont essayé de rapprocher la distance et de sceller la ressemblance en prenant dans leurs bras ce gentil animal, et en l'embrassant en parent, en ami. Cette touchante fricassée de museaux n'a pas fait avancer d'une semelle la religion transformiste ; car, quoi qu'on en dise, le transformisme est bel et bien une religion, tout y est : mystérieux, supposition, surnaturel, idéal, rêve, personne n'a encore su comment les êtres se sont créés, ou ont été créés, ni encore vu une seule espèce se transformer, ou se former sous la puissante volonté d'un Eternel.

Le singe, en question, déployait certainement, dans l'exercice de son métier, infiniment plus de talent que beaucoup d'hommes dans le leur. Mais, hélas, le métier de ce charmant animal n'était lucratif qu'à son maître. En cela, je l'avoue, quelque chose milite en faveur du transformisme, puisque nous voyons dans notre espèce beaucoup de pauvres gens exercer un métier lucratif seulement à ceux qui les emploient. Ce rapprochement est incontestable, si l'homme n'était pas homme intellectuellement, et si le singe n'était pas singe corporellement, la ressemblance serait complète. Le nôtre exerçait son métier à la perfection, mais il lui eût été impossible de l'apprendre à l'un de ses semblables. Le singe

et beaucoup d'autres animaux apprennent souvent avec une grande facilité; mais ils ne transmettent pas ce qu'il ont appris : l'homme seul apprend, crée, invente et transmet ce qu'il sait.

Il est permis d'avoir son dada, son idée dominante et, dans le tourbillon des inventions, des découvertes, des perfectionnements et du progrès en toute chose, de croire au transformisme, de s'en saturer l'esprit et de s'en faire un fervent admirateur. Toute croyance est respectable, mais la première condition pour la faire respecter est de la garder pour soi. Celui qui cherche à propager l'idée d'une chose qui ne se voit pas et qu'aucun fait palpable ne démontre, peut s'attendre tôt ou tard à la voir tourner en ridicule.

Si j'ai pour les transformistes une grande estime et un profond respect, et pour leur théorie un souverain mépris, ce n'est pas à moi de leur donner l'explication des pensées qu'ils font naître et des sentiments qu'ils inspirent, c'est à la nature et à ce qui se déroule journellement sous les yeux. A qui la faute si les faits se refusent à leur donner raison! Ils pourraient cependant me dire : « Vous ne voyez pas comme nous. » C'est exact! Car je vois par mes yeux et eux ne voient que par la pensée. Je suis observateur et eux poètes : ils sont les chansonniers d'une idéale création.

A quelle mystérieuse source ont-ils puisé leur dire, pour ne pas voir que le chat est toujours resté chat, que l'âne a toujours eu de longues oreilles, le cochon un grouin, et le singe des mains aux quatre membres? Il leur est cependant bien facile de constater que les animaux figurés il y a des milliers d'années, sont exactement semblables à ceux qui existent encore de nos jours.

On dit bien de certains d'entre nous : « Il a de l'esprit comme un singe. » Ce n'est certainement pas d'un homme qui exprime par écrit ses pensées, qu'on peut dire cela ; il serait impossible à quiconque d'établir une comparaison entre un lettré et un singe. Le trait d'union qu'on pourrait leur trouver, c'est de pouvoir l'un et l'autre faire la grimace. Je l'ai faite si souvent en lisant la littérature des Darwinistes qu'il m'en est resté le tic; et ce n'est pas, on peut m'en croire, une grimace de singe ; elle est trop peu naturelle, trop franche et surtout trop réfléchie.

Consul, je parle du singe de ce nom, avait assurément le facies et le galbe d'un petit homme. Mais, Puits de science, Esprit sérieux, est-ce une raison suffisante pour assurer que nous sommes les descendants d'un animal de cette espèce? Avant d'émettre une semblable opinion, on devrait au moins prouver que les singes sont apparus avant les hommes. Si je pensais, sans preuve à l'appui, que les singes nous ont précédés, je n'aurais pas la fatuité de

l'écrire; car, d'un moment à l'autre, les faits pourraient venir me démontrer que l'existence de l'homme a précédé celle des singes. Il y a moins d'un siècle, le monde savant ne faisait remonter l'apparition de l'homme qu'à cinq ou six mille ans. Existe-t-il, de nos jours, un seul anthropologiste qui ne recule cette époque de quelques milliers de siècles et qui n'appuie son assertion de preuves palpables? je ne le crois pas. Mais quelle est cette époque? Est-ce dix, quinze, vingt, cinquante ou cent mille ans? On arrivera peut-être par de nouvelles découvertes, à mettre dans cette question un peu de précision relative. Pour le moment, à vingt mille ans près, cela est impossible. L'espèce humaine est bien plus vieille qu'on ne le pensait; espérons que de nouvelles découvertes et de sérieuses observations permettront de fixer la date de son apparition.

Les hommes et les singes sont construits sur le même plan; ils ont la même conformation, les mêmes organes et, cependant, ils n'ont rien, absolument rien d'identique. Il n'est pas jusqu'à leurs poils qui ne diffèrent. Toutes les parties de leur corps sont différentes anatomiquement, microscopiquement et chimiquement. N'est-ce pas miraculeux de n'avoir rien conservé, pas même un poil, de ses ancêtres? On me dira: Cela tient à l'habitude que les hommes ont contractée de se faire la barbe; aussi leurs poils ont-ils fini pas se raréfier et changer de nature. Il y a du vrai dans cette observation, car elle est certainement, après l'habitude contractée, sortie de la bouche d'un raseur.

Comme absurdité, la théorie transformiste ne le cède pas aux autres. Avouer qu'on ne sait pas comment se créent les êtres serait cependant bien simple; mais, avec une imbécile prétention, nous voulons faire croire que nous y voyons clair, que nous avons enfin déchiré le voile de cet inconnu. Si l'on trouve que je suis dans l'erreur ou que je m'exprime trop vertement, qu'on me fasse sortir d'un œuf de poule autre chose qu'un poulet, d'un gland autre chose qu'un chêne et des tomates un autre fruit que celui dont se servent parfois de jeunes élèves pour répondre aux savantes leçons de leur professeur, et que les grains de ce fruit produisent autre chose que des tomates; qu'on me fasse enfin produire d'une graine de carotte autre chose qu'une carotte et je promets d'aller à deux genoux déposer un cierge au pied de la statue de Darwin.

Non seulement cette théorie est absurde, mais elle est révoltante, elle ravale l'homme au lieu de l'élever, car elle assigne pour ancêtre au plus spirituel et ingénieux des êtres un animal quelconque. Le chat si remarquable par sa propreté, qui marche

par un temps de pluie sur le bout des pattes, de peur de se crotter, ne manquerait pas de donner un coup de griffe à l'impertinent qui lui dirait : « vous êtes un animal soigneux et propre, j'en conviens, mais cela ne vous empêche pas d'avoir un cochon pour ancêtre. »

Remplacer une doctrine attribuant à l'homme une essence divine ou, comme paternité, un être supérieur, par cette avilissante conception lui donnant pour ancêtres des êtres inférieurs, dont quelques-uns lui paraissent immondes, est-ce faire marcher à l'assaut de la civilisation ou faire glisser dans la boue?

En fait de transformations, je ne vois que celles qui se succèdent dans la lutte pour la vie. Lutte terrible où chacun cherche à avoir, au premier rang, sa place au soleil. Cette ambition est naturelle, noble et digne; elle conduit au dévouement, et au progrès. Lorsqu'elle pousse à la destruction pour reconstruire, pour améliorer, très bien; mais lorsqu'elle détruit pour satisfaire ses passions et son égoïsme, c'est la décadence et la dégringolade sociale.

Nos pères, dans la science, ont fait sortir l'espèce humaine de ce qu'il y a de plus grand, de plus beau, de plus majestueux, de plus puissant, et nous ont considérés comme héritiers directs de tous les attributs de cette surnaturelle puissance. Détruisons cette vieille et orgueilleuse conception, puisque nous sommes destructeurs par nature; mais, par le bel Apollon et Vénus la belle, remplaçons la par quelque chose de mieux, et n'allons pas chercher parmi les microbes, ces habitants des boues et de la putréfaction, l'origine d'un être qui tient tous les autres sous sa domination. Je le répète, c'est stupide et grossier; et, au point de vue social, c'est démoralisant; ça fleure la décadence.

Il faut avoir plus d'imagination et d'orgueil que de jugement, pour aller dire aux grands chimistes, physiciens, mécaniciens, littérateurs, artistes, etc., « vous n'avez dans la cervelle que ce qui se trouve dans celle des singes et, si vous êtes intelligent, vous ne le devez qu'à un petit perfectionnement; vous pouvez nous croire sur parole, l'esprit et l'instinct, c'est la même chose : l'un découle de l'autre. » Très bien, moi aussi on peut me croire sur parole; car je le dis avec conviction : « Le chimiste qui mettra dans sa cornue le cerveau des hommes qui raisonnent ainsi n'en fera jamais sortir autre chose que du gaz et des vapeurs sans consistance. »

Si quelqu'un, me jugeant d'après mon maintien, ma tenue, mes idées, ma conversation, s'écriait : « Vous êtes un cochon! » Il aurait beau ajouter, pour m'expliquer le sens de ses paroles, que

l'ancêtre de mes ancêtres fut, dans un temps très éloigné, un vénérable cochon; son explication, jointe à toute son érudition, ne m'ôterait pas l'envie de lui fermer la bouche d'un vigoureux coup de poing ou de lui appliquer le bout de mon pied à l'ouverture opposée. Si le manque de tenue fait germer dans l'esprit ce rapprochement de l'homme et du cochon, il est permis d'avoir cette pensée; et même de s'en réjouir intérieurement; mais la dire hautement, c'est autre chose.

Si ce grossier personnage m'avait dit, au contraire, avec l'intention de me froisser, que Jupiter, Junon, Apollon, Vénus, se sont trouvés jadis parmi mes ancêtres, ou que mon premier père a été pétri par un incomparable et sublime artiste, qui l'a ensuite animé d'un souffle divin, je me mordrais les lèvres pour ne pas lui répondre par un rire bruyant; mais je ne serais nullement froissé. Mes orgueilleuses fibres se tendraient au contraire, et en moi vibrerait certainement une légère satisfaction.

Evidemment, avant tout, il faut vivre, puisque dans tous les êtres c'est l'impression dominante; et l'homme, bien souvent, ne peut la satisfaire sans faire beaucoup de bruit, sans battre la grosse caisse, sans donner de la voix et des coups d'épaule, ce qui pour lui veut dire : « Ote-toi de là que je m'y mette. » Que l'ignorance moderne jette au panier l'ignorance antique et accapare sa place, c'est dans l'ordre naturel, c'est du progrès; puisque depuis que le monde est monde, ce qui est jeune a toujours remplacé ce qui est vieux et usé. Mais dans ses actes et ses actions, on doit avoir avant tout le respect de soi-même et de ses semblables et ne pas chercher à faire rebrousser chemin à la morale des nations; nous avons bien assez d'instincts pervers et de mauvaises pensées sans chercher à en augmenter le nombre, en les habillant d'un semblant de raison.

L'homme, partout où il a séjourné, a laissé des traces de son esprit industrieux et des marques d'intelligence, ce qui a permis aux érudits et aux savants de remonter très loin vers le berceau de la vie humaine. On ne confond pas ce qu'a fait le hasard, ce qu'ont fait les animaux avec les plus simples et les plus grossiers travaux exécutés par la main de l'homme. A cela aucune objection possible, puisque à la vue des productions on reconnaît soit l'inconscience, l'instinct ou l'intelligence du producteur. N'est-ce pas, avec les produits de son industrie qu'on cherche à dresser l'histoire de l'homme préhistorique? Si on trouvait chez les animaux les moindres traces d'une industrie semblable à celle de l'homme, on n'aurait rien pour se guider. Ce serait l'enterrement des études préhistoriques et de beaucoup d'autres.

Les animaux ont laissé dans les différentes couches de l'écorce terrestre, des os, des dents, des coquilles, des carapaces, des empreintes d'une partie ou de la totalité de leurs corps, des cavités, des trous de forme et de profondeur variées. Ces trous, ces cavités leur servaient de demeure, de forteresse, de nid, de piège, mais, en dehors de ce qui est inhérent à la vie des individus de chaque espèce, on n'a jamais trouvé de changement de perfectionnement; aucun individu ne s'est imaginé de fabriquer autre chose que l'instinct naturel lui permet d'édifier : Ils peuvent construire plus ou moins bien, suivant l'abondance et la qualité des matériaux que le hasard met à leur disposition, mais c'est toujours de père en fils la même chose: Un oiseau fait son nid, un castor son barrage, sous l'influence d'une sensation impérieuse et semblable à celle de la faim; laquelle oblige tout ce qui vit à chercher de la nourriture. Ce que font les êtres et ce qui se passe en eux est comme une horloge bien montée marquant les heures, indiquant les saisons, les années et les siècles; une force indépendante de leur volonté les oblige à se mouvoir selon les impressions reçues. Nous sommes soumis, comme eux, à ces actes naturels qu'on appelle instinctifs : la faim nous fait chercher des aliments, le froid appelle la chaleur, la reproduction, le désir de l'union des sexes, la peur fait fuir le danger et nous manifestons par des cris nos joies et nos alarmes.

Tout ce que font les individus de chaque espèce animale, est construit sur le même plan et, aussi loin qu'on puisse remonter dans leurs habitudes, ce plan n'a pas varié, les individus eux même n'ont subi aucune retouche. Dans les plages de la mer Rouge, soulevées depuis plus de vingt mille ans, les coquilles, les carapaces d'oursins et de crustacés que j'ai rencontrées, et la série si nombreuse de madrépores recueillis par M. Coutière, professeur à l'Ecole supérieure de pharmacie, se retrouvent actuellement presque tous à l'état vivant dans les mers Rouge et d'Aden; il est donc facile, en comparant les subfossiles et les vivants, d'étudier les modifications qu'ils peuvent avoir subies.

Cette comparaison je l'ai faite avec soin, et souvent répétée, sur plus de six cents espèces; non seulement il m'a été facile de vérifier la grande similitude des espèces vivantes et fossiles, mais encore celle de leurs variétés: car, fait bien remarquable et des plus importants, les variétés que présentent aujourd'hui quelques espèces vivantes, existaient à l'époque où les plages soulevées ont émergé. Autre fait, que j'ai constaté, c'est la disparition dans la mer Rouge de quelques espèces qui s'y trouvaient à l'époque des plages soulevées, espèces cependant qui ne sont pas éteintes, car on les trouve encore vivantes dans l'Océan indien.

Pour permettre aux savants de vérifier l'exactitude de ces assertions, j'ai remis aux Musées d'histoire naturelle du Jardin des Plantes, de l'Ecole des Mines et de la Sorbonne des espèces recueillies dans les plages soulevées Maintenant, je le demande, à qui la faute si les espèces sont restées stables, si elles n'ont pas voulu se plier et s'adapter à la théorie transformiste? Coquines d'espèces, pourquoi tant de stabilité quand les disciples de Darwin seraient si fiers de vous voir passer de l'une à l'autre!

Dans chaque espèce animale, tout paraît admirablement réglé et bien peu variable. Comment l'homme qui varie si souvent, qui désapprouve le soir ce qu'il a dit le matin, qui détruit le lendemain ce qu'il a fait la veille, pourrait-il tirer son intelligence d'animaux qui ne varient pas dans leurs parties essentielles et ne se sont jamais démentis dans le cours de leur existence, pour passer des uns aux autres?

Chaque jour l'espèce humaine varie ses œuvres et dans le cours de deux cents siècles, l'espèce animale n'apporte aux siennes ni modification, ni changement, ni amélioration. Avec des graines datant de plusieurs milliers d'années, on a obtenu des végétaux absolument semblables à ceux qui existent aujourd'hui et, chose inimaginable, ces faits n'ont nullement éclairé l'intellect des transformistes. Ils répondent à cela que des milliers d'années ne comptent pas dans la série des temps, et qu'il faut un nombre d'années qui dépasse tout ce que l'on peut imaginer, pour obtenir une transformation! Si je disais au public, dans la série des ans dont le nombre est incalculable, le plomb se transmuera en étain, l'étain en argent, l'argent en or, le public me prendrait pour un farceur ou pour un idiot. J'ignore, par exemple, ce que penseraient les habitants des campagnes, de celui qui leur dirait sérieusement : L'avoine s'est transformée en orge et l'orge en froment, c'est un essai à faire! On peut parler de choses qu'on juge sans les connaître devant un public aussi ignorant que soi dans la matière, mais devant un public qui s'en sert journellement ce serait imprudent.

Je suis certain de m'exprimer assez clairement pour être compris et plus certain encore que bon nombre de grands savants d'Europe et d'Amérique persisteront dans la croyance, et resteront avec la conviction, que l'homme descend du singe en ligne collatérale ou directe. Cette idée, répandue à profusion dans leurs cerveaux s'y est si bien incrustée, qu'aucune trépanation ne pourrait l'en faire sortir. Qu'importe, du reste, on est bien libre de nourrir sa pensée et son estomac selon son goût! à condition toutefois, que l'entêtement ne conduise pas à sacrifier sa vie plutôt que

sa conviction, qu'on reste honnête selon les lois de son pays, et qu'on prête un peu la main à la roue sociale afin qu'elle tourne avec ensemble et équité. L'homme a le droit de jouir en paix de l'existence et de la liberté de penser. Ce qui n'est pas permis, après avoir prêché une idée et réuni un groupe d'adeptes, imposant par le nombre, c'est de vouloir casser les crânes pour faire pénétrer ses pensées ou ses idées dans les cerveaux de ceux qui pensent différemment. Celui qui frappe sera frappé ; le clergé paie aujourd'hui la révocation de l'édit de Nantes, les francs-maçons paieront un jour la loi de Séparation, et les idées qu'ils sèment dans le public.

Les groupements, sans utilité, sont dangereux : Lorsqu'une idée est bonne elle se propage, lorsqu'elle est mauvaise, elle s'arrête en route et disparaît. Le grand travers de notre esprit est sa promptitude à accepter, bonne ou mauvaise, l'idée qui se présente et le zèle qu'on met à l'imposer avant qu'elle n'ait été sanctionnée par le temps.

L'idée religieuse est-elle, au point de vue social, utile, inutile ou dangereuse? Cette question étant trop délicate et de trop grande envergure pour le faible souffle de mes connaissances, je ne puis me permettre d'y répondre. Il est même probable que la majorité des législateurs, des savants et des simples citoyens, donnerait sur cette question des avis différents. Leurs avis seraient peut-être moins différents et moins incertains sur cette autre question : Lorsqu'une religion en bouscule une autre et s'installe à sa place : à qui profite ce changement?

Je ris du surnaturel, je reste indifférent à toute idée religieuse ; l'étude me plaît, la manie des collections me passionne, j'écris ce que j'ai vu et ce que mes autres sens m'ont transmis, je crois remplir un devoir, en cherchant à me rendre utile à la science et à la société ; cette pensée suffit à mon bonheur et à mon ambition. Si la somme de mon labeur est en partie féconde, elle produira des fruits si elle est inféconde, elle restera stérile.

Les Bouffeurs qui liront mes écrits, me jugeront rétrograde. Cela parce qu'il me répugne de m'associer à eux pour manger du pain pétri avec de la sueur de prolétaire ; et que j'ose leur dire avec franchise : de nos jours, chaque travailleur français nourrit au moins deux parasites et un fripon.

Les Apharras, gens primitifs et illettrés, sont aussi gobeurs que des civilisés, gens prétentieux, très fiers de leur savoir et glorieux de l'étendue de leurs connaissances ; on est donc certain de rencontrer chez ces nomades des gens qui vivent aux dépens des autres. Ils ont de cette catégorie les guérisseurs des maladies cor-

porelles et les directeurs des facultés intellectuelles : Les uns s'arrogent le droit de soigner les malades, les autres se contentent de les conduire au cimetière. C'est exactement comme en pays civilisé : leurs guérisseurs ne portent aucun préjudice aux fossoyeurs et tous, l'esprit tranquille et la conscience au repos, remplissent avec zèle, dévouement et conviction leur tâche et leur devoir.

Le guérisseur apharras débite des médicaments et l'embeaumeur intellectuel des palabres à chaque cérémonie. Quand ce dernier a lancé à pleine bouche des versets du Coran, il y introduit ensuite les meilleurs morceaux des copieux et longs repas qui accompagnent toutes les cérémonies apharrases. Une cérémonie sans festin n'aurait, dans l'esprit de ces pauvres affamés, aucune raison d'être Le cadi, l'homme savant, préside à ces fêtes; il connaît son métier et ne néglige pas sa peine : il palabre religieusement et prend consciencieusement sa part de nourriture.

Le métier de cadi, qui ne fatigue que les jambes et la bouche, nourrit suffisamment son homme, cependant, il n'est pas recherché; pourquoi? J'en ignore la cause. Malgré leur nombre insuffisant, ces braves cadis font peu de prosélytes. Ils sont vraiment à plaindre lorsque l'on songe à tous les devoirs qu'ils ont à remplir: naissances, circoncisions, mariages, enterrements, instruction aux enfants, vente des amulettes, etc., etc., tout cela est à leur charge. On ne se figure pas ce qu'il leur faut de dévouement, de zèle et de santé pour remplir toutes ces obligations, pour assister à toutes les fêtes et présider à tous les interminables repas. C'est tout en sueur, que ces colosses du dévouement arrivent aux cérémonies. Pendant toute leur durée, ils mangent avec ardeur et, paient leur écot en versets du Coran, avec un peu moins de zèle. Quand il n'y a plus rien à se mettre sous la dent ils font comme tous les assistants: ils se retirent l'estomac satisfait.

En France, on asperge d'eau bénite et de prières notre arrivée en ce monde et notre départ pour l'autre. Ce n'est pas tout, entre ces deux termes de la vie, on communie, on confirme et on marie avec ou sans musique; tantôt c'est l'esprit divin de Jésus, Jové, Jehovah, Elohim ou Allah, tantôt c'est un autre surnaturel qui réclame ces cérémonies. Ils sont si nombreux les dieux qui président et ont présidé à la destinée des humains, qu'on pourrait à Paris en changer toutes les semaines sans en épuiser le nombre. Actuellement de l'église Notre-Dame au temple de la rue Cadet, on n'a que l'embarras du choix, on peut satisfaire ses goûts, et en changer tous les mois. Si on tenait compte de toutes les religions qui sont répandues dans les différents pays du globe, on pourrait

en changer tous les jours et l'année ne suffirait pas pour les épuiser. Leur variété cependant est moins grande qu'on ne pourrait le supposer; car elles tendent toutes vers le même but et n'offrent de différences que dans leurs manifestations, leurs cérémonies et leurs recommandations.

Dans les contrées où l'eau manque, on remplace le baptême humide par le baptême sec. C'est probablement pour faciliter à l'organe créateur son entrée au Paradis et se présenter honnêtement la tête découverte, qu'on lui enlève le prépuce. Tel n'est peut-être pas le véritable motif de la circoncision! Son origine est si lointaine qu'elle reste cachée par le voile du passé, et la pensée, ayant présidé à son apparition, s'est évanouie dans le cours des siècles. Aussi, en invoquant le motif, que je viens de signaler, n'ai-je pas l'intention de le faire prendre au sérieux; mais de montrer, jusqu'à quelles limites, les divagations de l'esprit peuvent s'étendre, lorsqu'on cherche à se rendre compte et à expliquer les actes, les pensées et le genre de vie des peuples disparus depuis longtemps. Ces considérations permettent de juger combien je suis sérieux sous des dehors qui ne le paraissent guère et d'acquérir la conviction que je pourrais me porter candidat à l'Académie avec toutes les chances d'échouer à chaque fois.

Les disciples de Mahomet n'ont pas encore fait pénétrer dans l'esprit des Apharras plus d'islamisme que les adeptes de la franc-maçonnerie n'ont fait pénétrer dans l'esprit français de concorde et de mutualité. Les Apharras écoutent la lecture des versets du Coran et répètent en chœur ceux qu'on vient de leur lire. Ces mots, ces sons qui leur frappent l'oreille et auxquels ils ne comprennent rien, ne leur réveillent aucune idée; c'est à peine s'ils font naître dans la pensée des plus instruits l'idée de la prière. Ces derniers n'ayant pas de suffisantes notions philosophiques prient mécaniquement; l'esprit de ceux qui ne prient pas reste complètement fermé à l'idée religieuse. On ne voit, chez ce peuple, aucun manitou, grossièrement taillé dans le bois ou la pierre, aucune figurine, aucune figuration mystérieuse, dans aucun lieu on ne dépose des offrandes pour se rendre un mythe favorable et réclamer son intervention. L'idée d'un être suprême, de l'âme, de la vie future, n'a pas encore germé dans leur esprit. Cette semence réclame, pour germer et se développer, une culture intellectuelle trop sérieuse et trop longue; de pareilles conceptions ne peuvent pas naître dans l'esprit inculte de ces bergers.

S'ils n'ont ni dieux, ni divinités à adorer, ils se rattrapent sur les acolytes de ces mystérieuses puissances : Le diable, les sorciers, le mauvais œil, les amulettes sont, je crois, les seules mysti-

fications qu'on ait pu jusqu'à ce jour leur faire entrer dans l'esprit. Ils redoutent les uns et croient à la vertu des autres.

Le cadi, homme rusé, a su tirer profit de leur croyance au diable et aux amulettes; cet homme courageux entre en lutte avec l'esprit malin et finit par l'expulser des localités où il se permet d'établir sa demeure.

Les cadis ne sont pas les seuls ici-bas à avoir ce courage et à jouir du privilège de ces mystérieuses expulsions. Nous avons en France, à notre époque, de ces privilégiés; on a même encore assez souvent recours à leur savoir, ce qui ne dénote pas chez nous une bien grande supériorité sur ces enfants de la nature. Que ce soit un prêtre ou un cadi qui chasse le diable, l'acte est le même, la pensée est la même, et la crédulité est aussi profonde chez les uns que chez les autres.

Le prêtre, un rameau béni à la main, s'avance gravement à la rencontre du diable et lorsqu'il est en face, il plonge son rameau dans l'eau bénite et en asperge son adversaire en lui criant: *retro Satanas;* si l'esprit malin résiste à cette première douche, son expulseur recommence et revient à la charge autant de fois qu'il est nécessaire pour envoyer l'ennemi du genre humain dans l'infernal séjour.

Le cadi, tenant des deux mains son Coran ouvert, s'avance vers le diable et, avec non moins de courage et de gravité qu'un brave curé, il entre en lutte et à coups de versets, lus à haute voix, il poursuit jusqu'en ces derniers retranchements ce malfaiteur invisible; celui-ci se soustrait à la poursuite de son assaillant, prend la fuite et va porter ses pénates dans une autre localité.

Ceux qui assistent à ces cabalistiques et terrifiantes scènes sont saisis d'une imposante terreur et puis!... aussitôt après l'expulsion du diable, ils tombent à genoux au pied du libérateur, lui manifestant ainsi leur reconnaissance. En Apharras, on se contente de remercier et de fêter le cadi, puis on mène les troupeaux paître dans la localité désendiablée.

Nos pères ont cru à l'occulte puissance de Belzébuth et beaucoup de leurs fils ont conservé cette croyance. Dans ce siècle d'incrédulité, la majorité des hommes et la moitié des femmes ont purgé leur esprit des mystérieuses incarnations qui faisaient trembler nos aïeux. Victor Hugo disait déjà au commencement du siècle dernier:

> Ce n'est plus qu'à demi qu'on se livre aux croyances
> Nul dans ce siècle aveugle et vain de ses sciences
> Ne sait plier les deux genoux.

A l'époque où je parcourais, en jouant et baguenaudant, les

rues de mon village, bien des gens m'ont raconté, qu'ils avaient vu le diable. J'avais même fini, en écoutant leurs récits, par me persuader que je l'avais vu et entendu le jour où mes yeux s'ouvrirent avec discernement: Il ressemblait à celui dont on m'avait montré l'image, et je me figurais le revoir vivant. Rien n'est plus utile et plus funeste à l'éducation des enfants que les images qu'on leur montre. En ce moment les Je m'en-foutistes, les Quinze mille, les Je suis-bien-placé, laissent exposées aux yeux des enfants, les images les plus troublantes et les plus funestes à l'éducation morale et sociale. Ce qui est sans danger pour une trotteuse et un cacochyme est un poison funeste pour de jeunes enfants. Dans ma pensée, je crois pourtant l'imagerie immorale beaucoup moins dangereuse à l'éducation des enfants, que l'image de choses imaginaires et des utopies qui fausse le jugement.

Les Apharras sont moins naïfs qu'on ne l'était jadis en France: Aucun d'eux n'a encore vu le diable; ils l'entendent parler, chanter, faire du bruit; ils aperçoivent de loin ses diaboliques et effrayantes manifestations; car ce terrible épouvantail fait bien le diable à quatre dans la localité qu'il a choisie, mais il leur reste invisible.

Ils n'ont dans l'esprit ni Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit, ni anges, ni archanges, ni chérubins, ni séraphins, ni saints, ni saintes à opposer au diable. Notre Trinité et Allah lui même n'a pas encore jugé ces pauvres gens assez instruits pour se révéler à eux.

Ils ignorent que Dieu le Père existe, que Dieu le Fils existe, que Dieu le Saint-Esprit existe en un seul Dieu, bon, puissant, miséricordieux; ils ne savent pas que leur âme ira un jour se délecter dans la gloire éternelle du divin maître: à moins que, chargée de défauts, elle n'aille éternellement brûler dans les flammes de l'enfer. On ne leur a pas encore appris que le diable avait les pieds crochus, et, qu'armé d'une fourche, il viendrait les prendre après la mort, pour les précipiter dans l'éternel brasier. Brrr. à cette pensée je sens déjà ma chair grésiller d'épouvante. Priez pour moi, mes frères, confessez-vous; et faisons une sérieuse contrition avant de mourir; nos péchés nous seront remis, ce qui nous permettra d'aller tout droit dans le royaume des bienheureux. En attendant l'heure de faire cette contrition qui nous rachète de tout péché, nous pouvons tuer, piller, voler, attenter à la vertu des filles, courtiser la femme du voisin et, quand nous ne pourrons plus rien faire, que nous serons prêts à nous mettre en route pour l'éternité, nous nous repentirons, nous ferons un acte de contrition sincère, nous adresserons une fervente prière à notre compatissant

créateur et maître; notre âme alors deviendra pure, chaste, belle, honnête et, devant elle, s'ouvrira à deux battants la porte du Paradis.

Je ne puis espérer à un si grand bonheur quand sonnera mon heure finale: je suis avec ces malheureux qui suent sang et eau pour vivre,qui élèvent honnêtement leur famille et qui aimeraient mieux disparaître de la société que de lui porter le moindre préjudice; je suis avec ces orgueilleux qui ne tendent les mains à leurs semblables que pour leur rendre service; nous irons certainement en enfer si nous oublions de faire notre contrition, de demander à Dieu le pardon d'avoir succombé un jour aux sollicitations d'une jolie voisine, ou d'avoir fait gras un vendredi ou oublié le jeûne des quatre-temps, ou de s'être permis d'embrasser son épouse avec ferveur sans avoir pensé à la procréation, ou de ne s'être pas approché de la sainte table, ou d'avoir négligé, quelque autre devoir religieux, etc...

Ne nous plaignons pas de cette douloureuse perspective; le sort de ceux qui s'étaient arrogé le droit de punir et d'absoudre, et qui réservaient un cruel châtiment à ceux qui n'ajoutaient pas une foi aveugle en leurs paroles, est aujourd'hui plus à plaindre que le nôtre. Il est regrettable que des hommes instruits, bons, charitables et dévoués n'aient pas compris, que leurs dogmes ne pouvaient rester immuables, que ce qui convient à une nation ne peut s'exercer chez une autre, que dans son pays même, ce qui convient à une époque n'a plus de raison d'être à un autre moment, qu'il est impossible enfin, de se soustraire aux exigences des climats, à la fertilité du sol et aux progrès des travaux intellectuels et manuels.

Je voudrais voir les végétariens et ceux qui défendent de faire gras dans un pays comme l'Apharras où les habitants n'ont d'autres comestibles que la viande et le lait: ils seraient obligés de se nourrir avec leurs théories et leurs recommandations; ce qui les dispenserait d'avoir recours aux médecins pour les guérir d'indigestion. Heureusement, les habitants de ces contrées arides ont l'esprit rebelle aux préceptes divins, aux billevesées humanitaires et aux stupidités des théories; ils sont sensés, pratiques et ne s'en portent pas plus mal.

Excepté le croquemitaine Belzébuth, toutes nos autres imaginaires personnifications leur sont inconnues.Comment pourraient-ils les connaître? Personne ne leur en a parlé, et ils n'ont pas l'intellect assez cultivé pour sortir de leur imagination des créations semblables. S'ils avaient pu goûter au nectar intellectuel des peuples civilisés, ils pourraient essayer de lancer leur esprit dans

les régions où l'on n'y voit goutte et placer, dans ces lieux de mystères, les déités qui président à nos destinées. L'esprit ne peut pas grimper aussi haut d'une seule enjambée, il lui faut, pour en arriver là, beaucoup de temps, de culture et de réconfortants. Tous les hommes sont faits à l'image de Dieu, mais ils ne sont pas tous assez instruits, pour le comprendre; cela augmente encore mon incrédulité sur l'essence divine de notre création : je crois au divin créateur un souffle plus pur que le nôtre.

Sous ce rapport, les Apharras sont bien tranquilles; aucun esprit céleste ne vient troubler leur repos. Leur diable n'a rien de surnaturel, c'est un diable terrestre. Ils ne l'envoient ni au ciel, ni sous terre; de sorte qu'ils peuvent assister à tout ce qu'il fait et entendre tout ce qu'il dit. Quant à notre diable, le roi des enfers, ces ignorants ne le connaîtront qu'après leur mort. Ils iront rôtir tous dans l'infernal et éternel foyer, à moins que notre Dieu, plus clément que ses ministres, ne les lave de leurs péchés dans la source inépuisable de sa miséricorde; sans cela, l'œil perçant et farouche de ces nomades ne verra jamais le Père Eternel et les splendeurs du bienheureux séjour.

Le mystérieux et le surnaturel des religions en général, et de la nôtre en particulier, en imposent à l'esprit et les soustrait aux indiscrets regards. L'imagination admire ce que l'œil ne voit pas, et on finit par croire plus fermement à ce qu'on pense qu'à ce que l'on voit; aussi vouloir remplacer une religion mystique par une religion naturelle est insensé. Ce qui est naturel nous pénètre dans l'esprit par l'intermédiaire des sens; ça se voit, se sent et se comprend sans explication; il suffit de l'indiquer, de le faire voir, sentir ou toucher. Une chose vue : on s'en rend facilement compte, elle pénètre à notre insu, sans y penser et est saisie naturellement. C'est fini, on n'y prête plus aucune attention; on passe à autre chose. Le mystérieux au contraire met l'esprit en ébullition et le tient en éveil sous sa domination. On peut l'expulser, et ne plus ajouter foi à de mystérieuses croyances; mais rien ne peut le remplacer, si ce n'est d'autres croyances, également mystérieuses. Ce qu'on conçoit bien s'efface facilement de l'esprit, ce qu'on ne conçoit pas s'y incruste et reste!!

Les chevaliers du coup de pouce, disciples du grand architecte de l'univers, s'entourent de mystérieux, en fermant au public la porte de leur convent; ils se feront peut-être craindre comme les sorciers; ils pourront étonner comme les derviches tourneurs et les derviches hurleurs, et en imposer par le mystérieux de leur conduite, mais pas plus eux que les transformistes n'arriveront à créer une religion. Ces braves gens ignorent l'A. B. C. de ce métier.

Darwin aurait cependant pu, à une époque moins instruite que la nôtre, établir avec succès sa doctrine. Elle est exclusivement basée sur l'inconnu, les suppositions, les je crois, les cela doit être, etc.; et si ses disciples au lieu de se noyer dans les explications, avaient dit simplement : « Croyez et ne raisonnez pas. » Le mystérieux la fixait de suite solidement dans les esprits et elle eût persisté aussi longtemps que les autres modes de création. Ils auraient pu, en agissant ainsi, faire des prosélytes en nombre suffisant, et transformer les religions actuelles en religion transformiste, dont les principaux dogmes auraient été la sélection naturelle, l'influence du milieu, la lutte vitale. Avec l'argent des fervents, ils auraient pu bâtir des temples où l'on irait contempler la Monade, notre mère primitive et ses descendants nos plus proches parents, le singe, le lion, le zèbre, l'éléphant, etc. Dans un sanctuaire particulier, on eût placé un pithécanthropus femelle allaitée par un singe et allaitant un homme. Le succès réservé à ce pithécanthrope n'aurait eu d'égal que celui du célèbre Petoman dont le souvenir restera à tout jamais gravé dans la mémoire de la postérité; mais combien plus majestueux et plus vaste! Ce serait comme un océan comparé à un lac de la Suisse. Personne ne voudrait quitter ce monde sans avoir vu son ancêtre direct et, jeter un modeste coup d'œil dans une case voisine, où serait exposé sur un coussin de velours le pied d'un Hipparion, l'ancêtre disparu du valeureux animal dont l'homme a fait la conquête et de celui qu'on dit *moins vif, moins valeureux, moins beau que le cheval*; il eût été impossible de contempler ces descendants de l'Hipparion, sans leur crier : mes frères!

Sur les parois intérieures du temple seraient inscrites, en lettres flamboyantes,des sentences tirées des ouvrages de Lamarck et de Darwin. Ces fadaises, il y a quelques siècles, auraient eu chance d'être prises au sérieux; mais, de nos jours, l'esprit est trop caustique et trop enclin à assaisonner de sarcasmes et de plaisanteries ce qui ne lui paraît pas matériellement sérieux. J'en pleure de déception, car je m'étais voué à cette religion avec l'espoir d'en devenir évêque et, après ma mort, qu'on inscrirait mon nom parmi les saints du calendrier transformiste.

Actuellement, toutes les religions me semblent plier bagage et leur déménagement me laisse d'une froideur polaire. Si elles n'attentent pas à ma tranquillité,je les trouve bonnes et les place toutes au même rang. N'y comprenant rien,je les laisse à ceux qui y comprennent quelque chose et qui y trouvent d'agréables satisfactions. Je ne discute pas sur leur utilité ou leur inutilité, ayant pour habitude de n'avoir pas d'opinion arrêtée sur des questions qu'on

ne peut pas approfondir. Je me suis trouvé en relations courtoises avec des représentants du catholicisme : il m'est resté l'impression qu'un nombre, peut-être plus grand qu'on ne le suppose, mérite qu'on les salue, en courbant la tête. Un homme, quel qu'il soit, est toujours digne de cette déférence lorsqu'il met sa pensée, son activité et sa fortune au service de l'humanité et de la patrie ! Qu'importe le motif qui pousse à cette abnégation ! Est-ce que nous devons y voir autre chose que les avantages qu'elle procure à la société et les soulagements qu'elle prodigue à l'humanité. Sous l'égide de ces hommes, aux dévouements sublimes, grouillent souvent des parasites, des ambitieux, des déclassés ; ces suceurs infatigables des sociétés qui les font vivre se posent en ennemis de tout ce qui n'est pas eux. Comme les bienfaits s'oublient facilement et que les préjudices se gravent dans la mémoire, où ils restent comme autant de blessures inguérissables, les bons pâtissent pour les mauvais. On ne s'enquiert pas si les bienfaits des uns l'emportent sur le préjudice causé par les autres. Fâcheuse négligence ! car, au point de vue social, toute la question est là : Qui l'emportera dans la lutte sans fin des bons, des dévoués ou des méchants, des rapaces ?

Quelles que soient leur essence, leurs divinités, toutes les religions déploient un étendard moral à côté de l'étendard national. Elles cherchent à maintenir dans l'esprit de chacun une communauté de pensées et de sentiments, afin de conduire tous les membres d'une nation à l'unité de pensée et à ne faire qu'un seul homme de tout un peuple. On obtient ainsi une cohésion puissante, puisqu'en prenant pour guide l'histoire du passé, on s'aperçoit aussitôt que les canons de l'Eglise sont autrement puissants pour envahir et dominer, que les canons de l'artillerie. L'Eglise a en outre l'avantage, qu'on ne saurait trop apprécier, de conserver la vie à ceux qu'elle endoctrine ; ce qui lui permet de les utiliser et d'en tirer profit. Par quel moyen l'Angleterre s'est-elle appropriée une si vaste étendue de la surface du globe ? N'est-ce pas, en se servant plus largement que les autres nations, de l'éloquence de ses *clergymans* que du bruit de la poudre ? Une nation est à plaindre quand elle n'a pas un dada pour soulever l'enthousiasme de ses sujets, et encore plus à plaindre, quand elle admet au même rang avec les mêmes prérogatives, plusieurs dadas qui se détestent. Il ne lui reste plus, à cette malheureuse, que la mousqueterie et l'artillerie à opposer à ses envahisseurs, si toutefois, les luttes de ses sujets n'ont pas épuisé toute sa poudre.

Mon esprit est maintenant trop racorni pour élucider de semblables questions. Il me semble, cependant, entrevoir l'existence

d'une similitude entre les religions et la science. Elles ont évidemment une nourriture très différente, mais, toutes les deux ont besoin d'aliments pour prolonger leur existence. Si on ne varie pas leur nourriture, elles finissent, à force de mâcher toujours la même chose, par s'en dégoûter et par tomber dans le marasme à chaque tour de siècle. Il leur faut du nouveau et sans cesse du nouveau, autrement elles s'encrassent. Quand l'une progresse, il faut que l'autre la suive sous peine d'être envahie et finalement étouffée, sans avoir la force de se débattre ni même de jeter un cri. Ce qui arrive aujourd'hui au catholicisme, resté immobile pendant que la science montait au progrès à toute vitesse, en est un exemple frappant.

La science oblige l'intelligence à se mouvoir, à marcher vers le perfectionnement, ce qui conduit aux inventions et aux découvertes; de sorte qu'on peut, par l'image, représenter la science, tenant d'une main le progrès et de l'autre la fortune publique. Les religions, au contraire, endorment l'esprit avec les mêmes narcotiques. Notre Sainte Mère l'Eglise s'est endormie dans la routine et elle n'a maintenant que des canons, datant de la première ère chrétienne, à opposer à l'esprit moderne. Les boulets lancés par ces engins antiques et solennels, viennent s'aplatir sur le bouclier des idées modernes et les cuirasses de la science, et ne produisent plus aucun effet. Elle pourra lutter longtemps encore, mais fatalement tous les canons de sa vieille artillerie seront fondus un jour pour faire les canons d'un nouveau culte. Toutes les religions ont subi ce genre de transformation.

Les religions, qui sont les réflecteurs de l'esprit des masses, devraient en avoir la souplesse et l'inconstance, et devancer, si possible, plutôt que suivre le développement progressif de l'intelligence. Ce n'est pas avec des culottes d'enfants qu'on peut habiller des adultes ! On n'ignore donc pas qu'il est d'une absolue nécessité de proportionner un vêtement à la taille et, malgré cela, on persiste à vouloir ajuster à l'intelligence devenue grande et vaste, les petites hardes de l'enfance. Est-ce que le savoir de nos pères serait assez ample pour contenir celui de notre époque? Il suffirait à peine à lui couvrir le gros orteil.

Le savoir religieux avait fixé à six ou sept mille ans, l'apparition de l'homme; la science, timidement il est vrai, lui répond : on peut doubler, tripler et même quintupler ce chiffre. Pourquoi cette timidité? C'est qu'on a plus de confiance à ce qu'on a appris, qu'aux faits qui se déroulent sous les yeux. N'est-ce pas courir après le ridicule, que de vouloir maintenir des faits dont l'existence est impossible, tel que l'arrêt du soleil et le séjour de Jonas dans le ventre d'une baleine.

L'Apharras a conservé, on pourrait presque dire dans toute leur intégrité, les mœurs et coutumes de ces pasteurs primitifs, dont on nous parle dans l'histoire des temps bibliques. L'analogie est frappante, et c'est à elle seulement qu'on peut se reporter, car ces pasteurs n'ont conservé aucun souvenir de leur origine et ceux qui les ont précédés étaient probablement, comme eux, indifférents au passé : l'heure actuelle donne à ces bergers trop de soucis, pour leur permettre de s'occuper des heures écoulées. Au lever du soleil, ils doivent engager la lutte pour la vie, et quand la nuit les provoque au sommeil, ils ne savent jamais si le lendemain, à leur réveil, ils auront de quoi vivre. Leur existence tient à celles de leurs troupeaux, l'unique source de leur alimentation ; malgré le peu de stabilité de cette précaire source alimentaire, ces pasteurs semblent avoir existé de tout temps ; ils existaient du moins dans ce que nous appelons l'antiquité. Nous sommes bien ignorants de ce qui se passait il y a quelques milliers d'années, et les représentants de Dieu, les prophètes et les apôtres n'ont, pour nous éclairer à ce sujet, aucune révélation.

Lorsqu'on réfléchit au temps qu'il a fallu à l'homme pour passer de l'état de chasseur et de pêcheur à celui de pasteur, de celui de pasteur à celui de cultivateur, et de celui de cultivateur à celui d'industriel, on se demande combien et combien de milliers de siècles se sont écoulés avant qu'on soit arrivé à concevoir la construction des gigantesques monuments enfouis dans le sol depuis quatre à cinq mille ans. Si les Assyriens et les Babyloniens sont passés par toutes ces périodes de la vie humaine avant d'atteindre le degré de civilisation dont ils nous ont laissé de merveilleux témoignages, l'homme avait déjà, à cette époque, d'étonnante civilisation, plus de six à sept mille ans d'existence.

Qui saura jamais depuis combien de temps les Apharras promènent leurs troupeaux ! Leurs ancêtres ont peut-être fait paître leurs chèvres et leurs moutons dans la plaine où les Pharaons établirent plus tard leur luxueuse résidence. Qui nous dit que refoulées par ces derniers ils n'aient pas continué leur vie errante de pasteurs sur le sol de plaines arides qui, amendées par le temps sont aujourd'hui on ne peut plus fertiles et sur lesquelles se dressent par endroits de brillantes cités. Ce n'est pas l'intelligence et l'habileté qui manquent à ces nomades : ils ont l'esprit subtil et réfléchi ; ils pourraient, dans un pays fertile, marcher rapidement au progrès et vivre en sédentaires, comme de grands seigneurs. Plutôt que de changer leurs habitudes, ils ont préféré rester ce qu'ils sont ; et ils ont vu nombre de civilisations s'effondrer autour d'eux, sans en être impressionnés, sans que leur vienne la pensée de changer leur mode d'existence.

L'œil voit, l'oreille entend, l'esprit saisit et apprend rapidement. Quoique doués d'attributs aussi sensibles et aussi prompts, il faut aux hommes une longue succession de siècles pour changer leurs habitudes et pour les entraîner à de sérieuses améliorations. Il faut sortir du calme de la vie matérielle pour cultiver son intelligence et courir ensuite après les inventions, les découvertes et les continuels perfectionnements. Que d'efforts intellectuels et de siècles se sont écoulés avant la découverte de la vapeur et de l'électricité. Ce n'est pas également dans un jour ni d'un seul jet que l'esprit de l'homme est arrivé à concevoir une force unique faisant mouvoir ce qui se trouve dans l'univers. Il a fallu de bien longues et bien sérieuses études et s'être approprié l'accumulation des connaissances, successivement acquises par de savants observateurs, pour arriver à une semblable conception. Dans quel siècle a germé l'idée de cette force qui régit l'univers; en quel lieu est-elle apparue à l'esprit? La seule réponse qu'on puisse faire à ces questions, c'est que la date se perd dans la nuit du passé et le lieu, dans l'étendue du globe. On sait parfaitement que cette idée battait son plein, pardonnez l'expression, au début de la période historique, et qu'elle était déjà religieusement exploitée sous des noms différents tels que ceux de Jove, Jehovah, etc...

Que cette force soit le résultat des attractions et répulsions moléculaires, du mouvement ou de tout ce qu'on voudra, elle ne régit pas moins tous les corps de l'univers, comme la vie régit ici-bas les corps vivants. Sur terre et dans l'espace, tout se forme et se détruit; la lutte entre la destruction et la formation est continuelle. La formation et la disparition de tous les corps de la nature sont une question de temps. Les uns ont la vie courte, ce qui nous permet d'assister à leur formation et à leur disparition; les autres, ont la vie si longue qu'elle est, à notre appréciation, l'équivalent de l'éternité. La boule qui roule, tourne et nous emporte dans l'espace, sans que nous ayons conscience de sa mobilité; la lune qui l'accompagne dans son évolution, le soleil qui la chauffe et l'éclaire, les étoiles qui nous intriguent, et tous les corps qu'on conçoit sans les voir, finiront par disparaître et, de leur décomposition, naîtront de nouveaux corps. Leur existence nous paraît éternelle et pour l'Eternité, elle est éphémère.

La science et la religion n'ont pas encore lancé dans l'esprit des Apharras, l'une ses lumières, l'autre ses mystères. Ce peuple a conservé, dans sa naïveté primitive, la vigoureuse sève de l'intelligence et la saine rectitude du jugement : Il pense à ses besoins naturels, songe à ce qui l'amuse, à ce qui lui permet de laisser passer le temps sans réfléchir, sans songer à son infortune. Il

n'exerce son esprit que pour exprimer ses sentiments et ne parait envier autre chose, ni chercher à faire mieux que ses ancêtres. L'enfant qui vient de naître n'est ni lavé ni essuyé. L'utilité des soins de propreté ne s'est pas encore présentée à l'esprit de ces pasteurs; ils ne voient pas, ni ne conçoivent la nécessité de purifier l'enfant aussitôt sa naissance. Ils en ont cependant des exemples sous les yeux. Ils voient à tout moment les mères de leurs bestiaux lécher leurs petits aussitôt nés. Cet enseignement passe inaperçu, il ne leur vient pas à la pensée d'en profiter. Ce manque d'observation et de réflexion est du reste presque aussi fréquent chez les peuples civilisés; car sauf les observateurs, les privilégiés, la masse profite rarement de ce qu'elle voit, à moins que d'un geste ou d'une parole, quelqu'un appelle son attention.

L'esprit humain s'abandonne au courant de la routine; il cherche rarement, dans les indications que lui fournit la nature, ce qui pourrait améliorer, rendre plus heureux. L'homme voit sans attention, parle sans réfléchir, et croit à ce qu'on dit. Comme un mouton docile, il se mêle au troupeau social, en suit la direction, bêle à l'unisson, et n'écoute que la voix des meneurs. En France ce n'est pas un meneur qui dirige le troupeau, c'est un bloc; cette dénomination est justifiée par son immobilité. Comme on ne peut suivre un bloc qui reste en place, on tourne autour.

Il n'a ni suivi ni tourné autour, il s'est écarté du troupeau, celui qui, le premier, a pensé à l'utilité de purifier l'enfant à la sortie du sein de sa mère; c'est un trait de lumière qui lui a traversé l'esprit. Penser, inventer, découvrir, ne suffit pas; il faut franchir l'écueil devant lequel viennent se briser et tomber dans le gouffre de l'éternel oubli les plus vastes conceptions de l'esprit et ses plus belles découvertes. Cet écueil c'est le silence, l'absence de propagande. Tout ce qu'on a et ce qu'on pourra imaginer, inventer, produire, est la proie du néant, si, à grand bruit, la propagande ne le répand et n'attire l'attention.

Parmentier voit des pommes de terre. Ils sont nombreux les gens qui les avaient vues avant lui sans se douter du colossal service que ce tubercule pouvait rendre à l'alimentation ! Parmentier en eut la pensée et, après avoir acclimaté cette solanée aux environs de Paris, il usa de subterfuge pour en répandre la culture. Il fit planter un champ de pommes de terre, et obtint du gouvernement d'y faire placer des sentinelles aux deux bouts, cela dans l'unique but d'appeler l'attention du public et d'exciter la convoitise. A la maturité des pommes de terre, les sentinelles reçurent l'ordre de fermer les yeux aux tentatives des maraudeurs et

d'éloigner les gens honnêtes. L'effet ne se fit pas attendre, le champ fut dévasté et les pommes de terre furent trouvées délicieuses; on n'avait jamais rien mangé de meilleur que ces pommes conquises au péril de sa vie! Le tour était joué et tout le monde aujourd'hui connaît l'heureux résultat de cette intelligente conception.

Cherchez et vous trouverez dit l'Evangile; cette sentence tient rarement ce qu'elle promet. Parmentier a cherché et, plus heureux que la plupart des chercheurs, il a trouvé que le meilleur moyen de propagande était d'exciter l'envie, la convoitise et de se laisser dépouiller

L'acquisition si fructueuse et si utile de ce précieux tubercule était trop brillante pour ne pas faire loucher nos voisins. L'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie trouvèrent, *subito presto*, parmi leurs sujets, un importateur en Europe de ce nouvel aliment. Ces nations ne furent pas seules à vouloir anéantir la gloire de Parmentier. Ils furent nombreux, nos compatriotes qui associèrent leur intelligence et leur patriotisme au grand désir des étrangers! Cette touchante union finit par triompher et empêcha à la pomme de terre de porter le nom de Parmentière.

Voilà des Allemands, des Anglais et autres qui s'écrient triomphalement: « C'est un de nos nationaux qui a apporté la pomme de terre d'Amérique » et qui ne s'aperçoivent pas qu'on pourrait ajouter : « Et vous n'avez pas été assez intelligents pour savoir l'apprécier, ni assez instruits pour indiquer tout le parti qu'on en pouvait tirer. » Ils ne savent donc pas, ceux que la gloire des autres empêche de dormir, que la jalousie conduit fatalement à la bêtise. Un pareil impair de la part d'étrangers ne peut que nous réjouir; mais de la part de Français, de compatriotes, ce n'est pas réjouissant! C'est impardonnable, ce manque de bon sens et de patriotisme; il fait descendre l'intellect de plusieurs degrés au-dessous de la bêtise. C'est d'une étroitesse de jugement bien inférieure à celle d'un escargot.

On dit actuellement que Parmentier avait apporté d'Allemagne les pommes de terre qu'il fit cultiver en France, et on disait dans ma jeunesse qu'il les avaient rapportées d'Amérique. Grave question qui méritait certainement toutes les réflexions de l'imbécillité! Un homme sensé dirait : « Puisque la pomme de terre existait, il a bien fallu qu'il la trouvât quelque part, et avoir eu l'intelligence d'en tirer parti, au grand avantage des nations européennes, auxquelles il a procuré un surcroît de bien-être et empêché un très grand nombre de leurs sujets de souffrir la faim. » Cela est bien, mais ce qui est triste et affligeant c'est que, dans leur ingratitude, aucune de ces nations n'ait dressé une statue à ce

bienfaiteur de l'humanité! Ce n'est pas par l'ingratitude et en négligeant la reconnaissance due à ceux qui rendent service, qu'on encourage l'homme à s'occuper des améliorations et du bien-être de tous les peuples! Est-ce que les Gutenberg, les Papin, les Jenner ont une autre patrie que celle du monde entier? Est-ce que chaque nation ne devrait pas apprendre à ses enfants à admirer, quelle que soit leur patrie, les bienfaiteurs des peuples avec un sentiment de religiosité? Est-ce que toutes les nations ne profitent pas des améliorations, des inventions et créations faites dans un pays?

Voir une chose, l'étudier et arriver à la connaître à fond, c'est avoir de l'esprit, prouver son intelligence. Mais en reconnaître la vertu, le profit qu'on peut en tirer, et trouver le moyen de la faire accepter et de la répandre, ce n'est plus de l'intelligence, c'est du génie.

Le lavage des nouveau-nés, dont je parlais tout à l'heure, n'entre-t-il pas dans la catégorie des ingénieuses conceptions? L'enduit qui recouvre l'enfant au sortir du sein de la mère n'est-il pas assez souvent le colporteur de maladies contagieuses et, en tout temps, un milieu favorable au développement des microbes? De celui qui préconisa le premier ces précautions hygiéniques, qui sut les faire accepter et en répandre le salutaire usage, on ignore le nom, on ne sait même pas à quelle nation il appartenait, ni à quelle époque il a vécu; et on retient le nom, on élève des statues au premier rastaquouère qui se joue de la crédulité de ses associés et du public!!

Selon toute probabilité, on a dû avoir recours aux procédés religieux pour captiver l'esprit populaire et généraliser l'utilité de purifier les nouveau-nés par le lavage. Notre baptême n'est très probablement qu'un document, un souvenir, de cette primitive et salutaire précaution hygiénique. Les religions ont toujours été un des puissants moyens pour imposer aux populations ignorantes ce qui leur est utile et pour en répandre l'usage.

Avant de goûter aux fruits de la civilisation, les peuples étaient des ignorants, ils étaient, comme le sont actuellement les Apharras, des hommes intelligents, mais d'une intelligence inculte. Les plus intelligents montraient leur supériorité par des jongleries; ils se disaient guérisseurs, sorciers, augures, et rendaient quelquefois de véritables et éminents services, ils en imposaient et on les redoutait; ils savaient remplacer, par la dextérité, l'absence des cultures intellectuelles, et on les considérait comme de grands savants. Leur bagage scientifique était un peu plus léger, et cependant il suffisait pour leur attirer autant de prestige que s'en attirent les plus grands savants de notre époque.

Ils puisaient leur science dans l'observation de la nature et dans la tradition. Ce n'était pas par des discours et des écrits qu'ils en imposaient au public, mais par des gestes cabalistiques et par un maintien artistement enveloppé de mystérieux.

Ces savants furent certainement les premiers prophètes, les premiers fondateurs des religions et comme Moïse, faisant sortir l'eau d'un rocher en le frappant d'une baguette, ils ont fait intervenir le mystérieux, pour faire accepter les avantages sociaux et les prescriptions hygiéniques.

Le lavage des nouveau-nés fut certainement, je le répète, la première manifestation de notre baptême : on dut l'imposer comme dogme religieux et bien plus tard, lorsqu'un savant philosophe eut découvert que l'homme était un amas de matière animé par une âme, on jugea la purification du corps insuffisante; alors on prescrivit un deuxième lavage, destiné à l'instar du premier, à purifier l'âme de ses immondices. N'est-ce pas, l'un pour purifier le corps des saletés qui le recouvrent? N'y a-t-il pas dans ce fait une frappante similitude? Les savants de cette époque étaient comme les savants actuels, des hommes ingénieux. Ils considéraient que deux opérations de gala, avec fêtes et festins, valaient mieux qu'une, et qu'en les espaçant, on avait le temps de se reposer de la première et de se préparer à la seconde. Aussi, sans rien changer à la purification du corps, faite aussitôt après la naissance, on attendit, pour l'âme, qu'elle eût pris des forces, que l'homme fût arrivé à l'âge de raison. Pour cette purification le novice se mettait les pieds dans l'eau courante et on lui versait sur la tête l'eau d'un vase. Cette eau, en tombant, devait évidemment entraîner jusqu'aux pieds les impuretés de l'âme qui, arrivées là, étaient indubitablement entraînées par l'eau courante du ruisseau.

Lorsque l'on eut sur l'âme des idées plus précises et que vint la pensée de l'envoyer en paradis, on se dit, avec raison, que quelques gouttes d'eau et un peu d'exorcisme seraient suffisants, pour débarrasser cette impondérable immortelle d'un péché qu'elle n'avait pas commis. Il n'y eut plus alors possibilité d'attendre l'âge de raison, car l'âme de ceux qui seraient morts avant cet âge, aurait été privée de la jouissance du paradis; aussi s'empressa-t-on de rapprocher cette purification le plus près possible du moment de la naissance.

Ce dernier mode de purification est de date relativement récente et postérieure à la présence sur terre du fils de Dieu fait homme, puisque nous savons que ce Divin, tiers d'un entier, reçut dans l'âge de raison la douche baptismale, les pieds plongés dans

l'eau du Jourdain, et que cette cérémonie a procuré à l'eau de ce fleuve son prestige et sa renommée.



Pl. 2. — Circoncision de l'enfant Jésus.

Ce baptême est bien certainement postérieur à la circoncision, opération que l'enfant Jésus a dû subir les premiers jours de sa naissance, ainsi qu'on peut s'en convaincre en regardant la reproduction ci-jointe d'un tableau très ancien, peint sur cuivre.

Ce n'est que bien plus tard lorsqu'il eût atteint l'âge adulte, l'âge de raison qu'il se fit baptiser aquatiquement. On peut même considérer ce baptême, comme baptême chrétien. Je le crois du moins, car nulle part je n'en trouve de trace avant l'ère chrétienne.

Qu'on me croie ou qu'on doute! Il n'en existe pas moins que le baptême de notre divin maître, le fils de Dieu fait homme, agite ma pensée et tourmente mon esprit. Ce dévoué fils de l'immortelle Trinité, en nous faisant l'honneur de venir parmi nous, pour racheter notre péché originel, avait, dès sa naissance, la tare que nous apportons tous en venant au monde. Cela chiffonne ma pensée, répugne à ma compréhension et me fait trembler de ce qui lui serait arrivé, s'il était mort avant d'avoir reçu le baptême, qu'on lui administra bien des années après sa naissance! Il eut évidemment trouvé closes les portes du paradis et il n'aurait jamais pu entrer dans le giron de la sainte Trinité. Ce n'était pas très ingénieux de prendre notre corps pour venir parmi nous, quand il lui était si facile de venir nous trouver sous une autre forme. Ce n'est vraiment pas digne du fils d'un Dieu, maître de l'univers, dont il est une des parties inséparables, de se présenter à nous avec une âme impure. On doit comprendre mes tourments quand il me vient à la pensée qu'un être divin par la puissance, par la vertu, par la pureté, ait pu, un seul instant, souiller sa divine majesté de nos malpropretés. Je le sens bien, cela fera mon malheur. Je mourrai dans l'impénitence finale; car, jamais, je ne pourrai me résoudre à comprendre cette déchéance d'un être qui ne doit pas déchoir.

On nous a appris que le Christ était déjà grand lorsqu'il fut douché pour purifier son âme, mais on a oublié de nous dire si on lui avait bien lavé et savonné le corps au moment de sa naissance et s'il avait la peau bien propre et bien rose lorsque les mages vinrent lui présenter leurs hommages accompagnés de bonbons et de cadeaux. Les cadeaux, voilà l'acte important qui fait généralement oublier tous les autres. Ce ne fut pas, certes, des cadeaux inutiles, les mages ayant trouvé le divin enfant étendu sur la paille entre un bœuf et un âne.

Il est probable qu'à l'époque de la naissance du Christ, les habitants de la contrée marchaient pieds nus, mangeaient avec les doigts et se mariaient avec autant de femmes qu'ils pouvaient en nourrir. Incontestablement, sans de très fréquents lavages des mains, des pieds et du procréateur, les maladies contagieuses se développaient en toute sécurité. L'homme, souvent victime de cette négligence, sait parfaitement à quoi s'en tenir. Mais cela ne le guérirait pas de son insouciance, il resterait quand même des mois entiers sans se laver les pieds, se contenterait de s'essuyer les

mains après les avoir plongées dans la nourriture et passerait toutes ses femmes en revue sans se faire d'ablutions, si on ne lui en signalait pas le danger.

Il a fallu qu'un prophète, un délégué de Dieu, du même Dieu que le nôtre légèrement retouché, imposât à ses concitoyens l'absolu devoir de se laver les pieds, les mains et l'autre partie du corps, avant d'adresser leur prière à l'Être suprême. Comme cette prière est obligatoire au moins deux fois par jour, c'était assurer aux négligents au moins deux lavages par jour de ces trois parties de leur corps. C'est à peu près suffisant pour l'hygiène personnelle et publique ; on peut bien à la rigueur négliger les grands bains, sans grave inconvénient, lorsqu'on change souvent de linge.

En imposant à son peuple ces précautions hygiéniques, Mahomet ne pensait assurément pas, qu'un homme aux mains sales et aux pieds dégoûtants ne puisse avoir des idées saines et un cœur pur, ni que la prière d'un homme juste, d'un homme de bien serait rejetée par l'Eternel, si on lui voyait de la crasse aux mains et aux pieds, ni que ce maître de l'univers accepterait avec plaisir la prière d'un homme au cœur pervers, aux actes malhonnêtes qui, avant de prier, se laverait les pieds, les mains et autre chose. Aurait-on pu triompher par un autre moyen, que par une sanction religieuse, de la négligence et de l'insouciance des peuples de l'Orient ? Je l'ignore, mais je trouve celui-là très bon, car il a réussi. La fin avec un *i* et même avec un *ai* justifie les moyens.

Lorsque dans une société on sème l'utile et qu'on veut le faire germer dans l'esprit des individus, tous les moyens à mon avis, sont bons et parfaits, lorsqu'on arrive au but sans violence. Qu'on fasse intervenir le mystérieux, le surnaturel, le scepticisme, la persuasion, la crainte, cela importe peu ; l'important est de rendre l'homme meilleur, plus digne, plus sociable et plus sérieux. Ce qui n'est ni digne, ni respectable, c'est dans un but personnel de faire dévier l'esprit de son semblable, de lui faire croire à des choses matériellement impossibles. Combien de gens à l'esprit borné et au cœur insensible, ne voient que leur mesquine personne, ne pensent qu'à eux et se glorifient du mal qu'ils font à leurs compatriotes et à la société. Tout leur est bon pourvu qu'ils puissent satisfaire leurs bestiales passions, répandre les stupidités de leur bornée intelligence et promener en public, comme un bœuf gras, leur fastueux individu. Ces égoïstes sont à plaindre ; ce sont des inconscients ; ils n'ont pas même assez d'intelligence pour réfléchir au mal qu'ils font ; ils ne s'aperçoivent pas qu'en sapant à tort et à travers, la base de l'édifice social, ils seront eux-mêmes engloutis sous ses ruines.

Cette pensée: l'homme ne meurt pas en entier, quelque chose lui survit et ses souffrances sur terre seront compensées dans un autre monde par une plus large part de jouissances, n'a rien de terrible, rien qui froisse le cœur et abaisse l'intelligence. Je n'y crois pas, mais je trouve qu'elle embaume de consolation et d'espérance. Elle ne me nuit en rien, elle fait des heureux; je n'irai pas stupidement la combattre, n'ayant rien de mieux pour la remplacer. Mensonge! me dira-t-on. C'est mon avis, mensonge!... Mais à vous tous, incrédules comme moi, je le dis, en vérité, si ce mensonge nous rapportait dix mille livres de rente et rendait heureux tous ceux qui ne pensent pas comme nous, nous trouverions tous, sans une seule exception, que ce mensonge est lucratif pour nous, et pour les autres une salutaire satisfaction.

Je sais après ma mort ce que je deviendrai. Je n'ai rien à espérer, je serai exactement ce que j'étais avant ma naissance. Je suis sorti de l'inconnu, dont je n'ai nulle conscience, et je rentrerai dans ce même inconnu, comme j'en suis sorti. Je ne me crois donc pas une âme dans le corps et, cependant, mon scepticisme ne m'empêche pas d'en laisser une dans le corps de mon voisin, si cette croyance adoucit ses peines et lui rend, dans cette vie, le calme et le bonheur. Que de fois j'ai promis à de pauvres phtisiques sur le point de mourir, un voyage en Espagne ou dans les pays chauds! Pendant que ce mensonge me sortait des lèvres et qu'une larme se glissait sous ma paupière, je voyais sur le visage de ces pauvres moribonds s'épanouir l'espoir de revenir à la santé. J'ai adouci leur agonie. Ma conscience et ma droiture ne m'ont jamais reproché de les avoir trompés, de leur avoir menti.

Le Coran a pénétré en Apharras et les plus importantes de ses recommandations y sont négligées. Pourquoi? Je l'ignore; mais ces pasteurs préfèrent conserver l'eau pour étancher la soif de leurs troupeaux que de l'employer saintement pour eux-mêmes. Les femmes, cependant, n'en sont pas économes, elles en usent largement, non pour laver leurs vêtements, mais pour des ablutions qu'elles renouvellent plusieurs fois par nuit et souvent le jour.

Les enfants, à partir de la naissance, sont également lavés, quand le besoin s'en fait par trop sentir. Garçons et filles sont traités sous ce rapport sans distinction de sexe. Ils ont des droits égaux au nettoyage corporel et on n'y manque pas, lorsqu'ils se sont oubliés. Il n'en est point ainsi pour la fête des naissances, les garçons les accaparent toutes; ils n'en laissent même pas aux filles une futile réminiscence. Celles-ci à leur arrivée au monde sont aussi bien vues; elles reçoivent les mêmes soins et sont entourées de la même tendresse; mais aucune réunion, aucune réjouissance,

aucune fête ne se manifeste pour leur souhaiter la bienvenue, pas même par un petit lunch familial.

Les fêtes privées ne sont pas fréquentes : on n'en a pas encore contracté l'habitude. Il arrive parfois à une famille riche de tuer un mouton ou une chèvre pour apaiser sá faim, mais rarement pour son plaisir. C'est, certainement pour eux, une grande fête, ils n'en ont pas de plus grande, ces pauvres bergers, que celle qui leur permet de faire carillonner leurs dents.

Les riches et les pauvres ne sont pas égoïstes : ils ne comprennent pas le bonheur personnel ; ils n'admettent pas qu'on puisse se réjouir sans que les habitants de la commune et ceux des communes voisines n'y prennent part. A leurs banquets, tout le monde est admis ; on n'a qu'à s'y rendre avec sa cuiller et prendre place dans le rang des mangeurs.

Si la naissance d'une fille ne donne lieu à aucune manifestation, c'est que la fille n'est qu'une unité qui s'ajoute aux membres de la famille ; elle ne compte pas comme unité sociale ; tandis que les garçons sont de futurs guerriers, des défenseurs de la patrie, des membres de la société et celle-ci les considère comme ses propres enfants.

Les filles sont bien appelées à doter la patrie de ses futurs guerriers ; mais on ignore si au lieu de guerriers elles ne donneront pas naissance à des filles. Dans son incertitude la société laisse les filles à leur famille et ne les compte pas au nombre de ses enfants. Pour le garçon, pas d'incertitude ! Il est à la fois un membre de la famille et comme guerrier futur, un fils de la nation. Sa famille est heureuse de son arrivée au monde et la nation s'en réjouit. Il sera un frère d'armes et sans attendre son incorporation, on manifeste sa joie par une fête carabinée, à laquelle le pauvre petit mioche ne prend aucune part.

Dans l'explication que je viens de donner, je crois avoir mis à jour le motif qui leur fait passer sous silence la naissance des filles. Cette abstention doit leur être pénible et ce n'est pas sans regrets qu'ils doivent en supporter les conséquences ! mais qu'y faire ! La femme ne compte pas dans la vie sociale ; et dans la vie familiale elle n'a droit qu'au travail et à sa part de nourriture. Sous le régime social auquel ils se soumettent, ces bergers saisiraient avec empressement l'occasion de fêter la naissance des filles, car, ils ont à leurs fêtes la si grande jouissance de pouvoir manger à leur faim, qu'ils voudraient certainement en voir croître le nombre.

Dans les pays où tout abonde, on ne saurait apprécier, comme ces malheureux, toute l'étendue du bonheur de manger ; il faudrait

comme eux se soumettre à plusieurs mois de jeûne, s'asseoir ensuite avec de vrais amis à une table copieusement servie. On connaîtrait alors le plaisir de manger, de se remplir l'estomac; tous les mets flatteraient agréablement le palais; on se figurerait n'en avoir jamais savouré d'aussi succulents, et le souvenir en ferait venir l'eau à la bouche jusqu'au jour de la mort.

Pour ces pasteurs guerriers, la femme est la nourrice de la famille, la cordiale compagne du mari à qui elle procure le plaisir, le bonheur d'être père et le moyen de passer sa vie dans l'oisiveté.

Esclave de son père avant de se marier, esclave de son époux après son mariage, la femme jouit quand même de la liberté de se mouvoir; à la condition de travailler, de rester dans le sentier du devoir et de se courber paisiblement sous le joug de l'obéissance. Le devoir, l'obéissance! quel lourd fardeau pour les épaules féminines! Il y aurait en France une levée de jupons si on demandait aux femmes de se soumettre à une aussi lourde tâche. Les Apharrases s'y soumettent naturellement sans ébaucher la moindre résistance; elles ont appris depuis l'enfance à se plier aux coutumes de leur pays, elles connaissent la tâche qui leur est réservée et, avec la souplesse et le dévouement dont presque toutes les femmes sont douées, elles savent se rendre heureuses.

Si les papas et les mamans de notre tendre France pouvaient supposer un pareil sort à leurs filles, ils pleureraient à chaudes larmes quand le médecin ou la sage-femme leur annoncerait la naissance d'une mignonne enfant. Employer ces petites mains à faire de la popotte au lieu de tapoter sur les touches d'un piano, chausser ces petits pieds pour faire des courses utiles, plutôt que de courir les magasins de mode ou autres lieux, serait navrant pour les entrailles de la mère et déséquilibrant pour le cerveau du père.

Quoique les Apharras reçoivent avec la même tendresse les filles et les garçons que le sort leur envoie, ils doivent cependant, du moins je le suppose, être plus flattés de la naissance d'un garçon; la famille est fière de cet héritier de son nom et la nation heureuse de voir dans cet enfant un combattant, un futur défenseur de la patrie. Ces pauvres gens, que les civilisés appellent des sauvages, savent tous, que l'homme ne peut vivre qu'en société, qu'il n'est heureux et libre qu'en se montrant terrible pour se faire respecter. Ils se croiraient lâches et indignes de leur sexe, si, tous, comme un seul homme ne couraient pas au combat. Il faut à celui qui porte la caractéristique masculine, un esprit saturé d'instruction et de civilisation, en quantité suffisante pour se faire ouvrir les portes de Charenton, et une dose de couardise sans égale, pour

prêcher dans son pays l'antimilitarisme. Les Apharras enverraient ces poules mouillées en pâture aux requins : moi, que la civilisation a rendu plus humain, je les enverrais en Nouvelle Guinée, la patrie des oiseaux du paradis et des anthropophages.

Animés du feu patriotique qui fait de l'homme un être supérieur, les Apharras bondissent de joie lorsqu'on leur apprend la naissance d'un enfant marqué au masculin. Cette joie est si grande, qu'ils ne peuvent la maintenir; il faut qu'elle éclate et que par une fête mémorable, on en scelle toute la satisfaction.

Dans une petite rotonde, paillote provisoire, construite sur un plateau, où dans la paillotte rectangulaire d'une ville, lorsqu'une femme accouche d'un garçon, la nouvelle s'en répand avec une rapidité surprenante. Aussitôt les parents, les amis, les amis des amis, les connaissances, les inconnus et les indifférents accourent de tous côtés, pour féliciter les parents et fêter l'arrivée du petit citoyen. Pas un seul de ces buveurs de lait ne s'abstiendrait à venir, comme en pèlerinage, manifester sa joie et donner à la famille un témoignage de vive satisfaction et d'affectueuse sollicitude. Sa sollicitude est d'autant plus naturelle et sérieuse, qu'il sait à l'avance qu'un morceau de viande rôtie ou bouillie viendra réchauffer son ardeur et lester son gaster.

« Ventre affamé n'a pas d'oreilles » a dit Sancho Pança; « ventre affamé est sans gaieté » disent les Apharras où, s'ils ne le disent pas, ils le pensent; car ils savent que pour être gai, il faut avant tout satisfaire l'estomac.

A la fête des naissances, c'est la famille des nouveau nés qui procure aux assistants l'archet de la gaieté. Le cri des animaux qu'on égorge est le prélude qui met la gaieté en branle et fait patienter; puis on attend que la viande soit cuite pour en réjouir son estomac. A ces repas pantagruéliques, c'est toujours de la viande à laquelle, cependant, on ajoute parfois des dattes ou de la bouillie de doura.

Dans ma province, quand j'étais jeune, j'ai assisté à des festins semblables, sauf les mets qui étaient plus nombreux et plus variés. Afin de susciter la prolongation de ces joyeux festins, on répétait souvent : « il n'y a pas de fête sans lendemain ». Oh! que ces mots ébranlaient joyeusement le tympan de mes jeunes oreilles! Cette pensée que la nuit ne mettrait pas un terme à une journée de gai repas et que le jour suivant on se retrouverait pour se reposer et s'amuser encore, faisait oublier à tous les invités, les tracas, les soucis, et les rendaient heureux. Le vieux bon temps n'est plus, on a retranché le lendemain, écourté les trop courts instants de ces réunions, muselé le plaisir qu'elles procuraient avec

tant d'ensemble et de zèle, que ces fêtes copieuses en sont actuellement réduites à un austère repas, assaisonné de toasts et de discours. Encore quelques années et elles ne seront plus que de chaleureuses congratulations et de vigoureuses poignées de mains. La franche et étourdissante gaîté de nos aïeux sera remplacée par un majestueux imposant, et un sérieux non moins étourdissant.

Les Apharras ont plus de vénération pour les coutumes de leurs pères; ils en ont conservé toutes les fêtes sans rien en retrancher; ils en ajouteraient plutôt! Ils ont des principes et ils les maintiennent religieusement dans leur intégrité. Leurs réunions gastronomiques, le lendemain de la fête des naissances n'ont pas bronché; ce lendemain est juste de onze jours, et le jour de fête complète la douzaine. Depuis une époque dont on ignore la date, la chose est ainsi réglée: à tout garçon qui vient au monde, douze jours de fête, pas une heure de plus, pas une heure de moins.

Leurs fêtes, ainsi que je viens de le dire, ne sont qu'un festin prolongé. Il est bien évident, dans celles des naissances, qu'il serait impossible, même à un Apharras, de manger continuellement deux cent quatre-vingt-huit heures! aussi, quand l'estomac est plein, on fait relâche avant de s'embarquer pour un autre repas. On palabre, on conte des histoires, on joue, et tout le monde emploie ces intermèdes à s'amuser. Mais, chose incroyable! dans ces réunions d'ignorants, surgissent comme dans les nôtres, des orateurs, des beaux parleurs, des bavards, les uns amusants, les autres assommants ou endormants. Enfin, lorsqu'on a épuisé victuailles et éloquence et qu'on a vu pour la douzième fois se coucher le soleil, l'heure de la séparation a sonné, et tout le monde s'en va après s'être dit : « Au revoir le plus tôt possible. »

— Et le cadi? demandai-je à l'Apharras qui me donnait ce renseignement, où est-il pendant ces fêtes, tu ne m'en as rien dit.

— Le cadi! me répondit-il d'un air surpris, le cadi est de toutes les fêtes; il faudrait qu'il fût bien éloigné ou bien malade pour manquer de s'y rendre.

Vivat! me dis-je intérieurement, voilà un homme qui sait se débrouiller; avec trente naissances par an et quatre à cinq jours de jeûne, sa vie est assurée. Je ne pus m'empêcher de sourire à la pensée que j'avais fait douze cents lieues pour venir apprendre ce que je pouvais voir tous les jours sans franchir le seuil de ma patrie, où les cadis sont plus nombreux! et de m'être bercé du fol espoir de rencontrer dans ces contrées lointaines des hommes très primitifs, des dégénérés, des singes.

La naissance d'un garçon fêtée, on attend sa circoncision

pour lui donner un nouveau témoignage du plaisir qu'on éprouve à festoyer en son honneur. On lui fait cette opération lorsqu'il est déjà grand et assez fort ; a-t-il, à ce moment, sept, huit ou neuf ans? On n'en sait rien, ses parents ne se sont pas occupés des jours qui se sont écoulés depuis sa naissance. Au jour fixé pour cette opération, la famille de l'enfant fait largement les choses. Elle sert à manger à toutes les personnes, venues certainement dans cette intention, bien plus que pour assister à l'ablation d'un prépuce. Ces agapes sont, du reste, les plus grandes attractions de leurs cérémonies ; mais celle-ci est incomplète, elle manque d'un lendemain aussi sérieux que celui des naissances : on tue moins d'animaux, et quand ils sont mangés, on se sépare, on rentre chez soi. Si tout est consommé le premier jour, la fête est terminée ; dans le cas contraire, elle continue les jours suivants jusqu'à la disparition du dernier morceau de viande.

On fait subir aux filles une opération analogue, mais personne ne s'y rend ; on les opère à la sourdine aussitôt leur naissance. Aucune réunion, aucune fête, aucun accent joyeux n'accompagne cette mutilation du portique de l'antre sensuel ; ce honteux sacrilège est sans compensation. L'homme semble avoir conscience de son méfait, et avoir honte de son égoïsme. Il cache l'immonde pensée qui le pousse à déshonorer le passage par où nous sommes tous bien humblement passés, la tête basse. Nous avions si fortement envie de respirer le grand air, d'ouvrir nos yeux à la lumière et de préparer nos oreilles à entendre de sots et ennuyeux discours, que nous nous soumettions sans la moindre résistance aux lois de la nature ; et aussitôt l'âge de raison, nous nous empressons de les combattre sans redouter de nous rendre parfois répugnants et hideux.

Le soir, après dîner, pendant que je fumais ma pipe en buvant à petites gorgées une tasse de moka, le cuisinier de la Société Franco-Africaine, un Issas, venait, assez souvent, s'asseoir en face de moi, sur ses talons. Il aimait à parler, moi à écouter, de sorte qu'il régnait entre le soi-disant sauvage et le soi-disant civilisé, une incorruptible entente.

— Pourquoi dans ton pays, lui-dis-je un jour, coud-on les filles ; est-ce pour les empêcher de faire pipi au lit?

— Non, répondit-il en riant, puisqu'on leur laisse un petit trou pour uriner quand leur en prend l'envie.

— Pourquoi alors?

— Tu sais bien que par là, elles ont une autre envie que celle d'uriner ; et c'est pour empêcher de la satisfaire, car cette envie

qui leur vient beaucoup plus tôt que dans ton pays aurait ici de sérieux inconvénients.

— Qui t'a appris cela?

— Personne, mais je le sais.

— Puisque tu es si savant, continue.

— Je ne suis pas aussi savant que toi, mais je sais qu'elles sont très précoces dans ce pays et que, si on ne les cousait pas pour les retenir, on verrait le nombre des habitants s'accroître beaucoup trop vite. Tu as bien vu par toi-même, combien le pays est aride, si aride qu'il peut à peine nourrir tous ses habitants dont le nombre, cependant bien petit, est encore beaucoup trop grand. Si on laissait aller les filles sans entrave, ce serait bien autre chose. Elles sont femmes très jeunes, feraient tous les ans un enfant et l'on verrait bien vite courir dans la plaine, autant de gosses et de gosselines que de chèvres et de moutons.

— Tu exagères encore; perds donc cette habitude et dis les choses telles qu'elles sont.

— Je n'exagère pas! Viens avec moi, et tu verras dans mon pays beaucoup de femmes de vingt ans à peine qui ont déjà trois ou quatre enfants; elles en auraient le double si on les laissait faire avant de les marier.

Un esprit bien rempli de tout l'outillage que fournit l'instruction, cherche dans cet arsenal quelque outil pour forger une explication à tous les faits dont la cause et la raison d'être lui sont inconnues. Il se complaît trop dans ces recherches, pour ne pas trouver enfantine, naïve, l'explication donnée par un Issas sans instruction et naïf également, celui qui la reproduit dans un ouvrage on ne peut plus sérieux; car, sans en avoir l'apparence, tout ce qu'on vient de lire et ce qu'on lira dans la suite est sérieux, très sérieux et qui plus est, procure le plaisir de se distraire à mes dépens, ce qui n'est pas moins sérieux que le reste. Aussi le contenu de ce gros volume ne redoute-t-il ni la plaisanterie, ni la contestation, ni la critique. On pourra dire, c'est agressif, c'est déplaisant, c'est insensé! Libre d'avoir de ces pensées; mais, mes illustres, si mes arguments sont insuffisants, vos jugements personnels ne pourront renverser les idées qui s'y trouvent exprimées.

Mes semblables en instruction, en civilisation et au-dessus ceux qui tiennent le record de la science, ont trop de gentilhommerie et de courtoisie pour ne pas laisser paisiblement moisir dans leur obscurité les volumes qui leur déplaisent. L'auteur de celui-ci n'a donc rien à redouter pas même l'indifférence, il peut dire hautement, puisqu'on n'aura pas le temps de le lire, qu'il trouve l'explication d'un Issas illettré, bien plus logique et plus

sensée que celles qu'on a été chercher dans les arcanes des sociétés occultes et religieuses, et dans les écrits de gens qui interprètent les choses en les regardant les yeux fermés.

L'homme, à esprit préconçu, qui cherche du regard à débrouiller la nature des choses, finit toujours par y voir ce qu'il désire voir. L'érudit n'est pas moins clairvoyant, et c'est avec sincérité et conviction qu'il arrive à nous éclairer sur la cause, l'origine, la provenance de nos mœurs et coutumes, de nos mascarades, nos feux de joie, nos fêtes carillonnées, nos promenades du bœuf gras, etc., etc. Quelques-uns de nos pudiques amusements rappellent d'un passé, d'inavouables débauches, de dégoûtantes orgies qui, soutenues par leur prestige religieux, ont résisté au temps; et sont arrivées jusqu'à notre époque sous un costume moins immoral. Je ne sais, mais j'ai peine à croire que ces exhibitions soient primitivement sorties d'un sanctuaire religieux. Que plus tard des sectaires s'en soient emparés pour ajouter, à leur imposant bagage, les amusements et autres coutumes bien ancrés chez un peuple où elles existaient, rien de plus naturel! Cela n'a été et ne sera jamais autrement, puisqu'on ne peut s'imposer aux gens, qu'en flattant leurs manies et en adoptant leurs mœurs et leurs coutumes. C'est par ce moyen qu'on est arrivé doucement à imposer, aux jeunes générations, des idées et des actes qui auraient été rejetés sans recours par les générations précédentes. Actuellement, n'est-ce pas encore en flattant l'esprit des masses, en se pliant au joug de leurs passions, en leur promettant un ciel rempli d'étoiles et une terre où le vin sortira du raisin sans le presser, qu'on arrive aux plus hautes dignités de la hiérarchie sociale? La pièce d'or est de nos jours la reine des empires, des royautés et des républiques. Dans quelque temps, on lui dressera des autels, des loges, des temples, où des orateurs vanteront ses mérites et les jouissances qu'elle procure; et ils engageront les fidèles à l'adorer avec ferveur et à lui sacrifier leur labeur et leur famille. Quelques siècles plus tard, lorsqu'elle aura perdu son prestige et qu'une autre déesse l'aura remplacée, des érudits, aussi ferrés que ceux de notre époque, ne manqueront pas de révéler à leurs contemporains, que la pièce de vingt francs tire son origine d'une secte religieuse, que c'est dans l'une de ces officines qu'en a germé l'idée.

Maintenant, chers maîtres dans l'art de lire dans le passé, passons à l'origine de la circoncision. Si elle avait pris sa source dans un domaine religieux, elle en eût certainement conservé, même à travers les siècles, quelque chose, une teinte de cérémonial religieux, un apparat, une indication enfin, si légère qu'elle soit,

Il n'en est rien; la circoncision se fait selon les localités, à tous les âges, et dans toutes les saisons. L'opérateur est souvent un simple habitant de la localité; ici, en Apharras, on fait une fête gastronomique qui n'a rien de religieux; autre part on se fait enlever le prépuce, sans plus de cérémonie, qu'on n en met à Paris pour se faire extraire une dent. Si quelques disciples d'une céleste puissance se sont attribués, chez certains peuples, le rôle d'opérateurs, qu'est-ce que cela prouve? Cela prouve que ce sont des hommes intelligents, qui ont su profiter de l'utilité, probable en certaines contrées, de cette inoffensive opération, et mettre ainsi un peu plus de vin dans leur eau et un peu plus de beurre sur leur pain. Je reviendrai, du reste, un peu plus longuement sur cette question.

Pour l'infibulation, c'est encore mieux; on ne pourrait même pas,comme pour certaines orgies, lui assigner une origine avouable. Elle est restée ce qu'elle était, un acte honteux, exclusivement passionnel. Dans certains pays, elle a peut-être son utilité, sa raison d'être, mais c'est dans un autre but, que l'homme détériore et fait souffrir la plus délicate moitié de l'espèce humaine. Elle est si dégradante, cette détérioration, qu'aucune société savante, religieuse ou occulte ne revendique l'honneur de l'avoir inventée; toutes, au contraire, se sont refusées de la prendre sous leur protection. Honteux de sa faiblesse, de sa passion et de sa jalousie, l'homme a gardé le silence sur cet acte dégradant, dont la seule pensée faisait rougir.

Depuis le simple pincement ou la section avec l'ongle, du bout du clitoris jusqu'à l'ablation complète de l'appareil génital externe, ces opérations se font en famille, comme de simples opérations chirurgicales, sans apparât, sans mise en scène. Si elles avaient été accompagnées à leur début d'une cérémonie quelconque, pour leur donner du prestige, favoriser leur évolution et en répandre la coutume, elles auraient conservé, jusqu'à nos jours, quelques traces de cette cérémonie; car tout ce qui sort d'un sanctuaire religieux est si ferme et si résistant, que l'aile des siècles corrode, effrite et passe sans l'user complètement.

La recherche du passé est une louable étude; malheureusement, toutes les fois qu'on y envoie sa pensée, elle s'embourbe dans le mystérieux et se débat dans la fantaisie, dans l'ingéniosité et dans un soporifique à faire dormir debout. Elle s'agite, crie à l'aide, réclame l'assistance des savants tels et tels. L'un plaisante son embarras; l'autre lui dit sérieusement, vous avez pris la mauvaise voie, vous auriez dû suivre celle que j'ai tracée; pourquoi vous êtes-vous engagé dans ce labyrinthe sans y voir clair, lui dit un troisième? C'est vous, répond avec rage l'embourbé, qui n'y voyez

pas clair puisque ni votre secours ni vos lumières ne peuvent me tirer de cette impasse; vous êtes tous des ignorants, je vais demander aide et protection au gouvernement. Il ne peut pas refuser à un homme de ma valeur, une bonne rétribution annuelle, qui me donnera le temps et la force de rouler ma brouette, et de nourrir mon corps et mon dada.

J'ai assisté quelquefois aux discussions de ces glaneurs dans la nuit du passé et dans la caisse du présent. Mon esprit n'a rencontré que l'incertain, le doute et la prétention dans les grandes profondeurs de ces intelligences aux vastes conceptions, aux pensées chimériques, aux idées fixes. Ce n'est qu'après les avoir bien écoutés, sans avoir pu saisir bien souvent leur pensée, que je puis dire : les hommes d'intelligence supérieure n'ont souvent pas, sur l'infibulation, des arguments meilleurs que ceux de mon Issas. Son explication est-elle exacte ou erronée? Je l'ai transcrite sans la juger. Elle prouve, en tous cas, que cet homme, rangé par nous au nombre des sauvages, ne manquait pas d'idées et d'imagination; il aurait même pu, sans trop s'en démunir, en céder à bon nombre de civilisés.

On rencontre assurément dans ces pays arides, plus de sauvages, ou plus exactement plus d'illettrés, plus d'esprits incultes, que dans les fertiles contrées des peuples civilisés. Mais le plus ou le moins ne me paraît pas suffisant pour ne voir que des sauvages là-bas et des civilisés ici. J'ai souvent conversé avec ces hommes dont aucune lueur d'instruction n'a pénétré l'intelligence, et je leur ai trouvé une perspicacité d'esprit, une justesse de raisonnement, une sûreté de jugement, une élévation de pensée et une jeunesse d'idées à rendre jaloux un homme instruit. Leur irréflexion, leur naïveté enfantine ne proviennent pas d'un manque d'intelligence, mais d'une intelligence qui manque de culture.

Si l'infibulation a été, en Arabie, ce qu'elle est actuellement en Apharras, elle est tombée en désuétude, car il n'en reste plus que de légères traces dans certaines localités.

J'ai connu, à Aden, un cuisinier Arabe qui devait jouir dans sa commune d'une certaine aisance et d'une grande notoriété. Cet homme, d'un maintien correct, parlait peu et quand il était sous l'influence du Cat qu'il mâchait avec passion, il ne paraissait pas jouir d'une bien grande intelligence; mais on ne tardait pas de découvrir en lui un esprit rusé et assez instruit, lorsqu'il était dans son état normal.

Je le rencontre un jour avec un livre sous le bras :

— Quel est ce livre, dis-je, en tendant la main pour le saisir?

— N'y touchez pas, me répondit-il, en le retirant d'un geste

rapide; c'est mon Coran et,si tu y touchais,il me faudrait le laver ou le détruire, ce qui m'obligerait d'en acheter un autre.

Cet homme; cuisinier à Aden, était dans sa commune un opérateur de la circoncision; lorsqu'il m'apprit cette nouvelle, je le considérai quasi comme un confrère, ce qui me permit de lui demander quelques renseignements sur son procédé opératoire.

— J'introduis, me dit-il, un grain de café dans l'ouverture de la peau, dont je retire les bords en repoussant le grain de café sur le bout du gland; et, tenant avec les doigts d'une main ce bout de peau, je saisis de l'autre main mon rasoir et je coupe d'un seul coup la peau qui dépasse le grain de café; cette opération se fait avant la puberté sans tenir compte de l'âge de l'enfant.

Il m'apprit également que les filles étaient opérées aussitôt la naissance; qu'on leur coupait avec les ongles le bout du clitoris, et que, très souvent, on se contentait de le broyer entre les doigts. Ce broiement, ajouta-t-il, est souvent très léger; du reste, ce n'est pas obligatoire et beaucoup de familles s'en abstiennent et laissent les parties génitales de leur fille se développer normalement.

Cette mutilation, réduite en Arabie à sa plus simple expression et même négligée par beaucoup de familles, est instructive; sa désuétude est bien plus éloquente que les arguments et les raisonnements élaborés dans une tête savante; elle montre le but et indique ce qu'on désire obtenir, en frappant exclusivement la partie la plus sensible de l'appareil générateur. C'est à l'excitateur du désir passionnel, souvent prématuré dans les pays chauds, qu'on s'attaque. Est-ce que la section ou le broiement de la corde passionnelle, pratiqué sans grande altération et sans toucher aux autres parties, peut avoir d'autres raisons d'être que celle d'atténuer la sensibilité de cet organe ?

Evidemment une pensée saine et honnête a présidé au début de cette opération; c'est certainement pour remédier aux excitations violentes qui portent atteinte à la santé de l'enfant et à la fécondité de l'adulte. La femme passionnée ou trop exigeante est en général, peu féconde, cela doit plaire dans nos contrées aux gens qui cherchent la jouissance et redoutent la fécondité. C'est le contraire en Arabie, où le plus vif désir est d'avoir des enfants, beaucoup d'enfants et de considérer comme une malédiction l'infécondité de l'épouse. Le mari d'une femme stérile invoquerait ciel, terre, Allah et son prophète, je crois même le diable, pour la rendre féconde.

Quand on est animé d'un pareil sentiment, n'est-il pas naturel de chercher un remède à ce qui peut conduire à l'infécondité et, pour atténuer la trop violente ardeur d'une femme, de lui mutiler

sa fibre sensible? Il est probable que le résultat n'a pas répondu à ce qu'on en attendait, puisque cette opération est tombée dans l'indifférence, et, c'est certainement pour n'en pas perdre la coutume, que certaines familles font encore opérer leurs filles.

Si, partout où les hommes portent leurs pas, leurs jambes ne portaient pas un égoïste, on pourrait adresser des félicitations à ceux qui désirent une nombreuse famille; mais le sentiment qui les anime est identique à celui qui pousse les autres à restreindre le plus possible le nombre des enfants. Cependant l'attentat au clitoris ne répugnerait ni à la morale ni au bon sens, s'il devait favoriser la propagation.



Pl. 3. — Deux jeunes filles, l'une à organe génital intact et l'autre affreusement mutilée par l'infibulation.

On ne saurait apprécier de la même façon l'ablation complète des parties externes de l'appareil génital et l'occlusion de son

ouverture. Ce n'est plus ici l'*Homo sapiens* qui apparaît, c'est le bimane dominé par ses passions! On devine tout de suite ce qu'il veut obtenir. Il est si naturel aux animaux de garder pour soi la proie qu'ils ont saisie, que la majorité des représentants de l'espèce humaine ne peut supporter la pensée qu'une femme puisse leur échapper et les trahir, c'est cette crainte qui les pousse à employer toutes sortes de serrures pour éviter cette tourmentante perspective.

L'homme appelle son épouse: Mon trésor, Charme de ma vie, Bonheur de mon existence, etc., et il est si épris, il tient tant à ce trésor qu'il ne voudrait pas qu'on y touche, même du bout des doigts. Il est donc naturel de lui voir rechercher ce qu'il pourrait employer pour n'être pas volé. Comme il arrive toujours ce qui doit arriver, les hommes, malgré leur intelligence, leur ingéniosité et leurs inventions, ne sont encore parvenus à se préserver de ce qu'ils ne voudraient pas être. Les hautes murailles d'un harem, les ceintures de chasteté, les anneaux, l'infibulation, la surveillance d'une duègne ou d'un eunuque, sont comme les mises en scène d'un opéra-bouffe; elles servent de décors sans nuire au dénouement.

Dans chaque partie du globe a surgi un mode de préservation: en Turquie, les grands murs; dans le reste de l'Europe, les ceintures; en Asie, les anneaux; en Afrique, l'infibulation; et partout, malgré le talent et l'ingéniosité des inventeurs, on s'est aperçu qu'il était plus facile de construire une bastille que d'imposer sa volonté à une femme.

L'âge de la personne qu'on infibule varie d'un pays à l'autre. C'est en Apharras, aussitôt la naissance, au Kilimandjaro, avant l'apparition de la première menstrue, chez les Harraris, avant le mariage; on voit par là que l'âge est sans importance et ne peut avoir aucune signification. La question importante, la pensée dominante, c'est qu'un mari trouve ouverture close sa première nuit de noce.

En Apharras, non seulement on coud les filles bien des années avant leur mariage, mais encore une fois mariées, on les recoud après la naissance d'un enfant, ce qui leur permet de se présenter de nouveau à leurs époux avec tous les attraits de la virginité.

L'enfant vient de naître, la femme est délivrée, la sage-femme s'empresse de rapprocher les bords de l'ouverture, après les avoir ravivés si besoin est, fait une suture pour les maintenir et lie ensuite les jambes pour les immobiliser. Le mari, expulsé au cours de l'accouchement, attend que la cicatrisation soit solide pour qu'il lui soit permis d'embrasser intimement son épouse; et, comme pour

un nouveau mariage, on scelle encore cette union par une cérémonie.

Inutile, je crois, de mettre un télescope à son intelligence, et de chercher dans les nuages quelle est, chez ce peuple, la pensée dominante pour en agir ainsi. Ce n'est pas certainement pour complaire à une divinité ou pour se conformer à une antique coutume et, encore moins sans motif ni raison, qu'on infibule la femme après la naissance d'un enfant. Les femmes supportent avec plaisir cette opération, car elles espèrent que leurs maris seront épris d'une nouvelle convoitise. D'autre part les maris qui doivent s'absenter font coudre leurs femmes avant de partir afin de les empêcher, pendant leur absence, de satisfaire pareille convoitise.

L'Hindou,mordu au cœur par le même tourment que l'Apharras, met le même empressement à s'assurer de la fidélité de son épouse : lorsqu'il part en voyage,il ferme la porte du domaine conjugal avec un fil d'or ou d'argent passé à travers les grandes lèvres : il rapproche et tord les bouts du fil, les enduit de cire, appose son cachet et part l'esprit tranquille.

En Europe, on bridait jadis le bas-ventre des femmes d'une ceinture inamovible, qu'une serrure ou un cadenas de sûreté maintenait en place. L'époux, obligé de s'absenter, donnait deux tours de clef avant de partir, mettait la clef dans sa valise, embrassait sa victime et s'en allait confiant et rassuré. Cette précaution était bien plus téméraire que défensive. On a dû s'apercevoir par la suite et probablement apprendre à ses dépens que la force a toujours été terrassée par la ruse et que les ceintures protectrices, très peu de temps après leur application, étaient retirées et remisées dans une armoire.

Actuellement les maris, instruits par l'insuccès de leurs aïeux, se contentent, avant de partir en voyage, d'adresser à leur épouse des paroles bien senties, que scelle un chaleureux baiser. C'est plus simple, plus sensé et moins aléatoire, car la femme bien souvent, très souvent même, tient à répondre à la confiance qu'on a en elle. Toutes désirent la mériter, malheureusement, quand le désir les prend de goûter à la pomme, elles n'en rejettent même pas les pépins, malgré la sévère défense de la franc maçonnerie.

En admettant que l'amical procédé actuellement en usage ne soit pas meilleur que les autres, il a toujours cet avantage : il évite à la femme de se faire fabriquer un passe-partout pour ouvrir sa ceinture de chasteté ou de faire couper l'anneau qui lui traverse les grandes lèvres et d'en faire souder les bouts avant le retour du mari. Qu'ils devaient être heureux ces maris trop méfiants, lorsqu'ils trouvaient intacts et bien en place leurs solides

préservatifs. L'homme pousse vraiment trop loin la stupidité, lorsqu'il affiche la prétention de pouvoir dompter la ruse féminine.

Les Africaines ne sont pas moins ingénieuses que leurs sœurs des autres continents. A toutes, sans distinction de couleur, notre première mère a transmis le désir de mordre au fruit défendu. Les maris croient les empêcher en leur cousant la bouche; mais, les maris partis, l'ouverture est décousue et recousue une semaine ou deux avant leur retour.

Ce que l'on vient de lire va paraître peu sérieux; certains trouveront même que c'est déplacé. Il n'est pas cependant de question plus sérieuse et plus digne de méditations, puisqu'elle est la base de la famille et le pivot sur lequel se meut la société; malheureusement personne n'y arrête sérieusement sa pensée. Il n'est pas en ce moment de physiologiste, de médecin qui pourraient répondre avec connaissance de cause, observations et faits à l'appui, à la question suivante : Le désir d'être mère, étant un besoin naturel, quels sont, sur la santé du corps, sur l'intelligence et sur le développement, les effets que peuvent produire la privation partielle ou complète, les excès accidentels ou prolongés? On finira certainement par comprendre toute l'importance de cette question, on y réfléchira, et, dans un siècle ou deux, on connaîtra peut-être tout ce qu'elle renferme de sérieux et d'utile, on saura ce qu'on doit entendre par les mots, pudeur, chasteté, morale, vertu.

Ce ne sont pas de juvéniles emportements, de séniles appréciations, de personnelles opinions, souvent intéressées, qui feront prendre à la morale une direction sensée et utile et qui pourront tracer des limites à la pudeur.

Ce n'est pas du cerveau de ces vieux moralistes, affichant de la chasteté pour motiver leur entrée dans les maisons closes et leur présence à de libidineux spectacles, que sortira une saine morale. Ces pudiques, après s'être sentis émoustillés à la vue de charmantes nudités, masquent leur faiblesse en criant au public que ces spectacles jettent la perturbation dans la vie sociale et que la vue de femmes sans vêtement peut conduire à la fin du monde.

L'homme doit jouir de toutes les libertés même de celle de singer les gendarmes, en se faisant le redresseur de vices sociaux. Quand cette prétention de réformateur n'est pas prise au sérieux elle ne porte préjudice à personne. Ce n'est pas de ces irresponsables que vient le mal, mais de ceux qui les prennent au sérieux.

Si j'étais à la tête du régiment qui surveille la morale publique, la propreté des rues, des places, et des jardins publics, si j'étais en un mot préfet de police je dirais aux agents bénévoles qui

viendraient me faire des rapports : « Vous êtes donc bien désemparés pour ne pas vous rendre compte de ce que votre démarche a d'outrageant pour mes collaborateurs et mes agents ; elle semble leur dire : Vous êtes des négligents, des salariés, qui ne font pas leur devoir, et à moi : vous êtes un incapable ! Ne recommencez pas vos enfantines démarches, si vous voulez vous éviter l'examen d'un médecin aliéniste ».

Un préfet de police, obligé pour se maintenir en place de satisfaire aux exigences individuelles de tous les mandataires d'une nation, est à plaindre. Que faire, lorsqu'on vient lui dire : Nous sommes en République et le mot Liberté inscrit sur tous les murs n'est pas un vain mot, nos électeurs ont le droit de jouir et de profiter de cette liberté. Vous devez sans sourciller écouter nos platitudes et les revendications de nos électeurs : Si c'est bien tant mieux, si c'est mal, tant pis, laissez faire et si l'on va trop loin fermez les yeux ; et que cinq minutes après, une autre grosse gourde vint lui bourdonner à l'oreille : « Vous manquez de sévérité ! L'immoralité circule dans les rues et s'étale dans tous les lieux publics c'est une honte il faut sévir. » Pauvre préfet ! il vous faut faire abnégation de vos pensées et de vos sentiments, de votre savoir et de votre intelligence, et tenir compte des recommandations et des observations de gens qui ne peuvent tirer de leur cerveau que des impressions personnelles. Aveuglés par leur prétention ils ne savent jamais où conduit le sentier dans lequel ils s'engagent, ils n'ont sur la morale aucune érudition et tous en parlent comme un aveugle de couleur. Je suis du reste, à ce sujet, aussi ignorant qu'eux. Je ne sais pas où commence la morale, ni où elle finit. Ce n'est pas négligence de ma part, car j'en ai souvent tenté l'étude et, chaque fois, je me suis endormi. La morale philosophique de nos grands écrivains est si soporifique, qu'une page de leurs écrits est suffisante pour me procurer du sommeil.

Chaque peuple envisage la morale à sa façon, les uns trouvent d'une immoralité répugnante ce que les autres trouvent très moral, et sur les actes de morale qui leur sont communs il y a toujours des nuances ; ce n'est pas tout à fait la même chose d'une nation à l'autre. Une femme qui franchirait le seuil de sa maison sans être couverte de la tête aux pieds d'une ample ou collante tunique serait conduite au poste, puis en correctionnelle et condamnée pour attentat aux mœurs. Puisqu'en France il fait froid, qu'on les condamne pour attenter à leur santé ou pour les rixes qui pourraient se produire entre jeunes et vieilles, belles et laides, rien de plus logique mais pour attentat aux mœurs, rien de plus absurde. Comme les Françaises, les femmes turques ne sortent de

chez elles que le corps entièrement couvert et même le visage; on ne leur voit que les yeux.

Les moralistes de ce pays ont parfaitement compris que les attraits du visage étaient aussi puissants que ceux du corps; ils le sont même davantage car, bien souvent, on serait désillusionné si on voyait le corps en même temps que la figure.

Un jour, sur l'une des plages de Massawa, je vis passer à côté de moi plusieurs jeunes filles au teint bronzé, se dirigeant sans se presser de la côte à la mer. Elles n'avaient pour couvrir leur pudeur aucun autre vêtement que leur complète nudité; ce sans-gêne me surprit; mais l'idée ne me vint pas d'ôter ma jaquette pour les couvrir, et les conduire aux postes de la ville. Je restai immobile et contemplai la beauté sculpturale de ces filles à peau noire, jouant dans l'eau comme des sirènes à vingt mètres de moi. J'avoue n'avoir trouvé à ce spectacle rien d'indécent, ni de déplaisant. C'était peut-être bien immoral de ne m'être pas retiré en fermant les yeux!

Un quidam à la vue de cette joyeuse exhibition qui se serait permis un geste indécent, ou qui aurait adressé à ces jeunes filles des paroles provocantes n'aurait reçu pour toute réponse qu'un geste de dégoût, accompagné d'un regard de mépris. Les jours suivants, ç'eût été plus sérieux, un des membres de leur famille, le trouvant à portée, n'aurait pas hésité de lui plonger sa lance ou son poignard dans la poitrine.

Pour apprécier ce qui convient à un peuple, ce qu'on peut lui permettre, tolérer ou défendre, il est indispensable de bien connaître sa mentalité, ses mœurs et ses coutumes, et d'avoir sérieusement étudié celles des autres peuples; sans cela on est dans l'ignorance, on suit son impression et on juge en crétin: Si c'est bien, tant mieux, si c'est mal, tant pis.

L'ignorance sur laquelle se greffent des sentiments bien plus souvent pervers que justes, conduit presque toujours son homme aux utopies, aux rêveries, à la stupidité, c'est de toutes les sources d'empoisonnement social la plus féconde.

Dans l'étude de la morale, il y a tant d'imprévu, tant de problèmes à résoudre, tant d'obstacles à surmonter qu'on tombe dans l'incertain pour se noyer dans des apparences philosophiques; comment pourrait-il en être autrement? Autant de nations, autant de sentiments distincts, autant de pensées diverses et d'appréciations différentes! Dans ces conditions est-il possible de penser à une morale universelle; et pour chaque nation, mettre en parfait accord la morale nationale, la morale sociale et la morale personnelle?

La morale nationale, qui entraîne, dans un même tout, les membres d'une nation vers le même but, existe-t-elle en France? On est cette cohésion, cette concorde générale, cette union de pensée et de cœur qui engendre la force et préside à la prospérité?

Par contre la morale sociale foisonne; nous en avons autant que de sociétés, d'associations, de groupements. Chacun de ses petits états professe une morale différente de celle des autres et on voit surgir au lieu de l'entente fraternelle, la désunion, l'insurrection et les coalitions.

Quant à la morale individuelle, celle que chacun de nous entend à sa façon, elle dérive de l'instinct, des sensations personnelles. Elle est noble parfois, indifférente souvent et quelquefois bien vile. Quelle que soit sa nature il est bien rare qu'elle ne soit pas en désaccord avec la morale nationale et la morale sociale.

Ce n'est pas tout: il existe encore entre l'homme et la femme des nuances de sentiments, des manières de penser, d'envisager les choses; ce qui convient à l'un est souvent loin de convenir à l'autre c'est donc en trichant qu'on peut faire adopter la même morale. Passe encore pour le sexe! mais pour l'âge, impossible d'appliquer à l'enfant la morale de l'adulte et très difficile de faire accorder la morale de l'adulte et celle du vieillard.

Eh! moralistes improvisés, moralistes à tous crins, moralistes pudibonds, que l'instinct guide et que masque souvent l'hypocrisie, avez-vous réfléchi à toutes ces questions avant de vous faire les gendarmes de la morale publique? On peut crier hautement non, car ils sont surpris, étonnés, atterrés, lorsqu'ils apprennent qu'un autre peuple a une mentalité spéciale, des principes de morale différents des nôtres, ils ne voient même pas qu'il existe en France plus de vingt morales différentes, une pour chaque groupement. Quel trait d'union existe-t-il entre la morale franc-maçonnique et la morale ecclésiastique? Elles diffèrent si peu, que ces deux groupes de citoyens ne peuvent pas se sentir. S'ils ne se mangent pas réciproquement ce n'est pas l'envie qui leur en manque. D'autre part, entre patron et employé, maître et serviteur, patriote et anarchiste, quel est le trait d'union moral qui établit entre eux une cordiale entente? Allons, fesse-mathieux, prêchez donc l'union et la concorde, avant d'aller à la Préfecture de police et au Palais de Justice porter vos venimeux rapports.

La morale individuelle, entraînant certains hommes à la délation, est l'acte le plus immoral, le plus lâche, le plus vil et le plus anti social que l'homme puisse commettre. Eh bien! cette délation que tout homme courageux, dévoué et honnête réprouve, est glorifiée par beaucoup d'ambitieux, gens qui, n'osant pas attaquer en face, se cachent pour frapper.

Que la délation en politique soit un acte moral! Que socialement elle ait son utilité, personnellement je resterai quand même le plus immoral des citoyens : Ma conscience ne pourrait se soumettre à cet acte sournois. Plutôt que de remplir l'obligation d'un tel devoir social, plutôt que de dénoncer une femme qui se permettrait d'attaquer ma moralité en me montrant publiquement ses charmes, je préférerais une légale pénalité que de me faire délateur.

Le mariage permet, à deux êtres de sexe différent, la vie commune et le même lit. Les uns contractent cette union pour le plaisir qu'elle procure, les autres pour avoir des enfants, des soutiens dans leur vieillesse,des héritiers de leur sang,de leur nom et de leur fortune. Quelle est la plus morale de ces deux unions? *Individuellement* elles sont aussi morales l'une que l'autre; *socialement* l'une est immorale à condamner et l'autre morale à récompenser: Puisque une union qui ne donne à la société aucun avantage,aucun produit est une non-valeur sociale; tandis que celle qui augmente le nombre des habitants est la première source de la richesse et de la force nationale. Par conséquent, le devoir d'une nation est de favoriser les unions productives, de désapprouver les improductives et de réclamer à ces dernières l'équivalent du préjudice qu'elles lui causent.

Indépendamment de la morale nationale qui embrasse la politique, l'industrie, le commerce et de la morale sociale, car il faut envisager la morale à tous les points de vues et ces points de vues sont nombreux et variés, la morale individuelle varie suivant le sexe et l'âge; on ne peut donc appliquer à l'enfant la morale de l'adulte, ce qui exige deux sortes de morales qui se trouvent amalgamées pour ainsi dire chez les vieillards. Les législateurs intelligents et réfléchis ont si bien saisi toutes ces nuances qu'ils ont créé des juges pour interpréter les lois; lois qui ne sont établies que pour maintenir en toute chose les membres d'une nation, dans la meilleure des voies morales.

Au point de vue social on doit encore envisager la morale corporelle et la morale intellectuelle: cette étude n'est pas sans importance.

Les travaux intellectuels conduisent très souvent à un ralentissement des rapports génésiques et à l'oubli du devoir procréateur. Les meilleurs remèdes à cette atonie, sont les lectures égrillardes,les tableaux lascifs,le contact d'une femme troublante; quand on n'envisage pas une question sous tous ses aspects, qu'on n'y réfléchit pas, qu'on ne la médite pas, on ne s'aperçoit pas que ce qui est immoral pour les uns, est nécessaire aux autres et pro-

fite à la société : aux nombreuses causes de la dépopulation, on peut ajouter la fatigue intellectuelle.

L'esprit a ceci de commun avec le corps: il prend, digère, absorbe et évacue et on peut dire de ses évacuations comme de celles du corps: la matière est louable, passable, infecte, contagieuse; elle peut contaminer l'esprit d'un peuple, accélérer sa dépopulation et le conduire à sa perte.

Il ne suffit pas d'avoir reçu le brevet d'école primaire ou même supérieure; il ne suffit pas d'avoir été applaudi dans un réduit cloîtré par une douzaine d'initiés, sachant lire et écrire, pour devenir un législateur capable d'établir une saine morale, de promulguer des décrets et des lois sensées et utiles; non, cela ne suffit pas, il faut autre chose que de se croire un homme important, que de propager des utopies, de penser qu'il faut diviser pour régner, de faire de l'œil à la Caisse publique! Malheur à la nation qui se donne pour maîtres des intellectuels dont le seul mérite est d'être francs-maçons ou des amis fervents de Marianne à l'assiette au beurre.

Si on a saisi ce que je viens d'écrire, on aura une idée de ce qu'il faut d'étude et de réflexion, de dévouement et de persévérance pour établir la morale d'un peuple.

En assimilant les élucubrations intellectuelles aux évacuations corporelles on s'aperçoit tout de suite que les unes et les autres sont des besoins naturels qu'il faut satisfaire. Je ne crois pas qu'on puisse en arrêter le cours : Vouloir constiper le cerveau pour mettre un terme à ses évacuations, vouloir enchaîner la pensée, serait plus difficile que faire tourner la lune au bout d'un bâton. Comme à l'impossible nul n'est tenu, qu'on laisse l'intellect évacuer à son aise, et qu'on traite ses évacuations comme celles du corps : qu'on ne les laisse pas salir les voies et lieux publics. Quelqu'un vient chez moi satisfaire un besoin, soit corporel, soit intellectuel, en quoi cela peut-il gêner mes voisins et porter préjudice à la société?

Quant à celles qui puisent leur saveur dans l'instinct bestial, le dévergondage, les téméraires folies, la haine du prochain, le plaisir de nuire, de faire le mal, de porter préjudice, toutes ces ordures-là doivent avoir dans des lieux écartés des tinettes pour les recevoir. Evacuons, évacuons, autant que le besoin s'en fera sentir! Si je désire en goûter la saveur, je saurai bien trouver les endroits où il me sera permis de satisfaire mon envie ; mais ne m'empestez pas quand je passe dans la rue.

La liberté de parler, d'écrire, de dessiner, de peindre, de sculpter, etc., est loin d'être inutile. Des choses qui froissent le

bon sens et énervent l'intelligence on tire très souvent des renseignements utiles et profitables. Le dégoût qu'elles produisent, le rouge qu'elles font monter à la face, l'hésitation qu'elles déterminent font bien mieux ressortir et apprécier les avantages de la morale que les délicieuses émanations d'un esprit délicat et pondéré. Mais ainsi que je viens de le dire, ce serait un non-sens de laisser dans les rues et autres endroits publics traîner ces immondices. Si elles se trouvent au contraire remisées dans des lieux clos et retirés, elles ne porteront certainement pas plus de préjudice à la morale que les maisons à gros numéro. Je n'aime pas ce qui sent le cochon, est-ce une raison suffisante pour me donner le droit de refuser à mon voisin et ma voisine de se repaître de cochonneries? S'ils ne viennent me les mettre sous le nez, ou me dire ce qu'ils ont dévoré, je ne saurais même pas qu'ils ont festoyé. Le sachant, je leur dirais: Redoutez la trichine, et de tout mon pouvoir, je ferais le possible pour leur éviter à l'avenir le risque de cette maladie, j'irais même plus loin, je les soignerais s'ils en étaient atteints. Bien des gens ont des goûts grossiers, qu'y faire? Surveiller à ce qu'ils ne portent pas atteinte à leur santé et surtout qu'ils ne contaminent pas le public, et leur rappeler que tout préjudice causé est passible d'amende.

Les protecteurs de la morale publique qui voient les gens s'enivrer et promener leur ébriété dans les rues considèrent les crimes commis, dans cet état, comme crimes accomplis sans discernement. Pour ces apôtres de chasteté, l'enivrement n'est pas immoral tandis qu'une femme montrant dans un lieu retiré les superbes contours d'un corps de déesse est impardonnable, tant est grande son immoralité.

On a lu, dans les journaux, qu'un ci-devant apôtre de la pudeur, se faufilait dans les couloirs pour aller voir des exhibitions de femmes nues. Après avoir de l'œil suffisamment palpé la fermeté des seins, apprécié la rotondité des fesses, la blancheur des cuisses, le poli du ventre, la couleur, l'épaisseur et l'étendue de la fourrure, ce vertueux moraliste se rendait au Palais de Justice implorer Thémis, la priant d'user de son omnipotence et de sévir rigoureusement contre ces exhibitions afin de n'avoir plus la tentation d'y retourner, car il lui a fallu, pour ne pas succomber, l'énergique vertu d'un saint Antoine, vertu céleste qui n'est malheureusement pas dans le sang de tout le monde.

Actuellement les femmes costumées à la dernière mode qui passent dans les rues ou se promènent sur les boulevards et dans les jardins publics sont bien plus aguichantes que si elles étaient nues; où est donc ce cher La Pudeur? Il doit s'être cloîtré dans son

appartement, dans son cabinet s'il a des filles, car le bon sens permet de supposer que de jeunes beautés ne se priveraient pas du plaisir de s'habiller à la mode pour complaire à la pudique manie de leur brave homme de père.

Je voudrais bien savoir, de ce brave homme, si la vue d'une femme nue a conduit quelquefois au crime, comme y conduit journellement l'excès des boissons alcooliques, et quel préjudice porte à la société la femme qui s'exhibe nue dans un atelier de peintre ou dans un salon, ou dans une maison ou l'on sait ce que l'on va voir. Paris a trois millions d'habitants et ils étaient quatre ou cinq dévergondés à voir poser des femmes nues, et l'un d'eux a eu la niaise pensée que cela pouvait influer sur la moralité d'une grande nation.

Un peuple qui en arrive à prendre au sérieux de telles minuties est aussi grotesque et aussi stupide que celui qui ferme les yeux pour n'avoir pas à réprimer les exagérations.

Je n'ai pas été un fervent des spectacles à tableaux vivants,ce qui ne m'a pas empêché d'y aller en France, et à l'étranger quand l'occasion s'est présentée; j'en ai vu de grotesques, beaucoup d'insignifiants et quelques-uns de vraiment beaux. Aucun spectacle ne me paraît comparable à celui où des femmes aux formes sculpturales se meuvent avec grâce dans une vaporeuse et changeante lumière. C'est comme une vision céleste qui fait rêver aux jouissances futures qu'on nous promet dans le paradis.

C'est beau, beau comme le beau, pur comme le beau, pur comme le beau idéal qui ne peut porter atteinte à la morale, puisque c'est de ces deux sources, le pur et l'idéal, que jaillit la morale. Ce qui est beau, ce qui est pur n'est ressenti ni interprété par tout le monde de la même façon; ce qui transporte l'un ne produit rien sur l'autre, cela est dû à l'âge, au tempérament, à l'instruction et à l'éducation. Guignol convient aux enfants, la Comédie française aux adolescents, les maisons de santé aux invalides, le Luxembourg aux vieux débris d'un corps humain et les spectacles virils aux adultes. Ce qui est beau les impressionne, ce qui est grand les fait rêver, ce qui est majestueux les porte à la virtuosité, ce qui est grotesque, mesquin, petit, leur fait bien souvent éprouver de désagréables et mesquines sensations.

Ce qui m'humilie c'est de trouver beau et socialement utile et moral ce que d'autres condamnent, et de partager si rarement l'opinion de gens qui passent pour sérieux, instruits, intègres et d'une moralité apparente.

En 1900, quelques semaines avant la fermeture de l'exposition, je me dirigeais vers l'un des palais pour voir un tableau

vivant qu'on m'avait signalé; à quelques mètres de la porte,je rencontre un ami qui, sans objection, et sans se faire prier, accepta de m'accompagner à cette exhibition féminine: de jeunes filles ravissantes de beauté, ravissantes de corps, gracieuses de mouvements, nous apparurent comme des divinités dans une apothéose. Avaient-elles un maillot, étaient-elles nues? Je me suis bien gardé de perdre une illusion en cherchant à savoir si elles étaient vêtues.

Sept à huit mois s'étaient écoulés, quand mon ami me dit un jour, en me tapant sur l'épaule :

— Je vais être père!... et c'est de votre faute.

— De ma faute, m'écriai-je avec l'accent d'un homme qui n'a absolument rien à se reprocher!

— Certainement de votre faute : Si vous ne m'aviez pas entraîné au scabreux spectacle que nous avons vu ensemble à l'exposition, j'aurais laissé ma femme tranquille au lieu..... Enfin ce qui est fait est fait, je ne vous en veux pas et ma femme encore moins. Je lui ai conté notre fugue, elle nous a traités de polissons! Va mon ami, a-t-elle ajouté, si ce spectacle t'amuse, ne te gêne pas; vas-y souvent, je ne suis point jalouse.

Une question : Ce spectacle ayant procuré à une épouse, le grand plaisir d'être mère, sans compter l'autre, et à la société un nouveau membre, est-il immoral?

S'il avait produit à la généralité des spectateurs le même effet qu'à mon ami et déterminé le même résultat on n'aurait plus à s'inquiéter de la dépopulation, on aurait un remède à lui opposer.

Les lecteurs vont encore m'accuser de n'être pas sérieux et prendre l'histoire que je viens de conter pour une plaisanterie ou un cas particulièrement exceptionnel et, peut-être aussi, que mon ami ait voulu rire à mes dépens. Ne vous gênez pas, riez avec lui, allez-y gaiement. J'aime la gaieté et je serais désolé de faire naître en vous de la tristesse, de l'ennui passe encore; mais de la tristesse jamais!

J'ai ajouté foi au récit de mon ami et je suis persuadé que ce n'est pas une anomalie, que cela rentre dans l'ordre normal de la vie des nations; car je vois tous les peuples qui sont arrivés à cette exubérance de travail intellectuel qui nous place actuellement à la tête des gens instruits et civilisés; chez tous, la morale austère a perdu son prestige et la morale sensuelle établi son autorité; ce ne sont plus les organes qui dominent ce sont les sens.

Quand le cerveau travaille, les autres organes se reposent, s'endorment et si la pensée ne vient pas de les faire agir ils resteront dans l'inactivité. Est-ce que l'homme accablé par un travail

intellectuel se sent troublé par l'instinct génésique? Il n'y pense pas, si une pensée folichonne ne lui traverse pas l'esprit, si le regard plein de chaleur d'une jolie femme ne le frappe pas ou si ses yeux ne tombent pas sur une œuvre lubrique. Il a besoin d'un excitant pour le rappeler à cet acte normal de la vie.

Mais, alors! La jolie femme, l'écrivain, l'artiste, qui procurent ces excitants à une société, dominée par les travaux intellectuels, ne sont donc pas des gens aussi pervers et inutiles que se le figurent les gens bilieux, hargneux et prétentieux, gens d'une intolérance à vouloir qu'on enchaîne le cœur et la pensée sans se demander s'il est possible à un homme instruit et réfléchi d'avoir l'imagination féconde, à un artiste de rêver en toute chose à l'idéal du beau, aux amoureux de désirer l'accomplissement de leur passion. Evidemment c'est possible. Enlever à tous ceux qui pensent, qui rêvent et qui aiment, le cerveau et le cœur; mais ce n'est pas en s'attaquant à l'un qu'on anéantira les autres; loin de les anéantir on en multipliera le nombre.

Quand le cœur est malsain ou la pensée mauvaise on ne doit pas hésiter, ni retarder l'opération. Mais voici : Un locataire pense différemment que le propriétaire, un lecteur différemment que l'auteur, un admirateur différemment que le créateur d'une œuvre artistique et un amoureux qui trouve belle une femme qu'un autre trouve laide, quel est, dans ces différentes catégories, celui des deux qu'on devra sacrifier?

Peu de nos grands auteurs, peu de nos grands artistes ont échappé aux tentations folichonnes; presque tous ont eu leurs moments de faiblesse et ces moments, chez quelques-uns, se sont souvent renouvelés: sans penser à mal, ils ont dépeint des scènes qu'on ne peut lire ou voir qu'en secret, certaines de ces œuvres sont si poétiques, si artistiques que leur perfection masque à ce point l'obscène qu'on les admire sans qu'en vous se réveille une pensée lubrique.

Il serait fâcheux, je crois, qu'il en fût toujours ainsi, car au point de vue social, les œuvres pornographiques ont certainement leur raison d'être : elles ont été, du reste, de tout temps, beaucoup moins immorales et moins préjudiciables à la nation que les tricheries, les capotes, les éponges, les capuchons et autres préservatifs de la reproduction. C'est à ces éléments antisociaux, toujours nuisibles, que vous devriez, Messieurs les Pudoristes, vous adresser, et non à ceux qui manquent de pudeur et sont assez souvent utiles. Lorsque j'exerçais la médecine, si quelqu'un fût venu me consulter sur sa froideur, je lui aurais recommandé la vue des scènes émoustillantes, de dessins excitants et la lecture des œuvres

ges où ces scènes sont décrites, de préférence aux médicaments aphrodisiaques qui ne sont pas toujours exempts de danger et dont l'action est souvent aussi impuissante que l'impuissance qu'ils ont à combattre.

Si, par hasard, ce que je viens d'écrire tombait sous les yeux des zélés protecteurs ou des charmantes protectrices de nos chérubins, rien ne pourrait me protéger. Je recevrais de rudes volées, de vertes semonces.

C'est incroyable le nombre des protectorats, des syndicats et autres majorats qui se sont formés en France depuis un demi-siècle! Protéger, c'est très bien, mais surveiller et diriger est encore mieux.

Je serais très heureux et très flatté de voir mon nom inscrit parmi les protecteurs de l'enfance, mais je n'aurais pas le temps de remplir les devoirs de cette dernière mission, n'en ayant pas assez pour me protéger moi-même des multiples exigences imposées aux citoyens français; ce serait bien autre chose si j'étais marié. Il me faudrait, de par la loi, protéger physiquement et moralement ma tendre épouse; certainement je succomberais à la peine. Je n'aurais de repos ni jour, ni nuit.

Avant l'épanouissement de tant de protectorats, si j'avais rencontré aux mains d'un enfant une image ou un écrit obscène je le lui aurais rapidement enlevé et joint, à ce geste, une correction manuelle en lui disant : « Ça t'apprendra de goûter au fruit défendu; tu sauras, plus tard, ce qu'il en a coûté à la mère du genre humain pour avoir mangé de cette pomme. Enfin, je te pardonne : mais ne recommence pas. » Et je ne l'aurais quitté qu'après avoir obtenu le nom du négligent, de l'indifférent, ou du marchand sans scrupule qui lui en avait facilité l'acquisition, afin d'aller lui exprimer ma pensée sur la pernicieuse action dont il s'était rendu volontairement ou inconsciemment coupable.

Ni l'une ni l'autre de mes deux victimes ne se serait plainte, sachant intimement que tout le monde m'eût donné raison. Aujourd'hui, c'est le contraire, tout le monde me donnerait tort et les parents ou les protecteurs de l'enfance m'enverraient en police correctionnelle, où je serais appréhendé, jugé et condamné pour m'apprendre à ne plus m'occuper de ce qui ne me regarde pas, et me faire sentir que de nos jours un enfant doit tout apprendre afin de tout savoir quand il sera adulte.

Quelle chance de n'avoir plus rien à apprendre, de pouvoir tout entendre, tout voir et tout sentir sans en être ébranlé: on pourra exposer, sans crainte, aux yeux des garçons et des filles des pornographies et faire exécuter par celles-ci la danse du

ventre; c'était le rêve d'un délégué cantonal de mes amis, il voulait des cours de danse dans toutes les écoles de filles.

Les exhibitions pornographiques publiquement exposées, auraient cependant un grave inconvénient : pas pour nous, puisque nous y serions habitués depuis notre berceau, mais pour les etrangers dont le mode d'instruction et d'éducation serait différent du nôtre; ils ne comprendraient un tel dévergondage et ils pourraient très bien saisir ce prétexte pour nous rayer des nations civilisées.

Si nous n'en sommes pas encore arrivés à ce degré d'impureté morale, nous avons fait en *apachie* un progrès inimaginable : elle s'est répandue avec une telle rapidité que nos rues et nos boulevards ne sont plus qu'une vaste *apacherie*. On y rencontre à chaque coin des marmites, des souteneurs, des voleurs, avec revolver et couteau à cran, et souvent, le matin, une de leurs victimes étendue sur le trottoir dans une mare de sang.

De ce progrès, obtenu en si peu de temps sans trop de peine et de souci, doit-on se désoler ou se féliciter? Je laisse la réponse à cette question à nos mandarins féconds en paroles, à nos dirigeants, nos podestats. On apprendra, plus tard, s'ils ont saboté, ou non, la destinée de leur patrie.

Certains sectaires veulent limiter le droit d'exprimer sa pensée! Si on me demandait pourquoi? Je répondrais, parce que ces gens-là n'ont, dans la cervelle, qu'une seule pensée. S'il en était autrement ils ne manqueraient pas de combattre par des faits et des arguments, les pensées fausses, intempestives ou dangereuses. Non! qu'elles soient bonnes ou mauvaises, utiles ou pernicieuses, cela leur est égal; ils acceptent celle qui leur plait, et coupent les ailes aux autres.

Il y a peu d'années on faisait les honneurs du Panthéon à un goujat qui traitait de lâche le soldat français; il y a peu de temps un autre a dit, plus de soldats, c'est inutile; et au lieu d'attendre qu'il soit mort pour le conduire au Panthéon, comme le précédent, on le met en prison.

Je crois qu'il eût été préférable de conduire le premier de l'autre côté du Rhin dans un cimetière allemand et de demander à l'autre comment il s'y prendrait pour défendre sa patrie sans armées, ni soldats? S'il avait, par hasard, trouvé un bon procédé pour se défendre, sans riposter, je m'inclinerais et le considérerais comme le plus grand génie que la terre ait porté; dans le cas contraire, je lui dirais : vous n'êtes qu'un fou ou un ambitieux, allez ailleurs porter votre folie et satisfaire votre ambition.

Le danger pour une société et pour une nation ce ne sont pas

les penseurs, les rêveurs, les utopistes, ce sont les flatteurs et ceux qui cherchent une popularité dans les passions et les faiblesses humaines et surtout les intermédiaires, pauvres moutons qui se jetteraient à la mer ou dans le feu pour leur bêlant conducteur.

Il est d'autres intermédiaires, ceux-là savent tirer profit avec connaissance de causes d'un talent ordurier. Sans les propagateurs de ces œuvres dégoûtantes bien peu de gens les connaîtraient. S'attaquer à celui qui prévoit et qui produit est un non-sens puisqu'il suffit de boucler et tenir en laisse ceux qui propagent.

L'intrigant, homme bilieux à esprit étroit et à la vue courte, qui sort de son ornière pour montrer son savoir et en imposer, est néfaste à la société car il trouve toujours plus ignorant que lui.La vue d'un grain de sable lui produit l'effet d'une montagne et la vue du mollet d'une femme est, pour ce pauvre hère, la preuve irrécusable d'une immoralité générale, d'une décadence rapide: Si on n'y met bon ordre, s'écrie-t-il, la société va sombrer, la nation va périr.

Ce n'est pas seulement sur la morale sensuelle, la seule dont j'ai à parler à propos du mariage, mais aussi sur tous les autres actes de la vie individuelle sociale et nationale qu'il envisage les mesquineries, les vexations, les choses les plus insignifiantes enfin, comme des monstruosités.

Ils sont nombreux, dans notre société actuelle, ceux qui mangent de la viande à tous les repas et qui s'indignent qu'on tue des animaux et presque aussi nombreux ceux qui, ne pouvant plus procréer ou ne pouvant plus en trouver l'occasion, ne voient que de l'impudeur dans l'acte de la procréation. La sensiblerie, la pudeur est leur idée fixe; la patrie, la société, la famille ne les touche pas, ils ne rêvent qu'à la protection animale et à la chasteté humaine.

A ces monomanes se joint le groupe, encore plus grand, des réformateurs, des chacun-pour-soi, des idéalistes, des utopistes, des pacifistes, etc., braves gens enfin qui se figurent qu'on peut transformer la terre et faire tourner comme des girouettes les hommes qui sont dessus.

Oui, des changements, des modifications, des transformations s'opèrent à la surface du globe et dans les groupements humains et ils s'opèrent presque toujours au sens contraire à nos désirs; ce qui domine en tout c'est ce que les philosophes ont appelé les lois naturelles. Ceux qui espèrent en changer le cours n'arrivent à d'autres résultats qu'à ce que produit une pierre tombant dans l'eau : Un peu d'agitation, quelques ronds à la surface et c'est tout; le cours normal des choses continue sa course.

Ce court aperçu en donne une idée et montre combien est vaste l'étude de ces questions, combien est élastique ce qu'on désigne par le mot morale, combien les pudibonds qui s'en font les gendarmes et les policiers, affichent de candeur, de prétention, de nervosité et d'ignorance. Si je leur demandais leur impression sur ce qu'on va lire dans les lignes suivantes, ils seraient certainement embarrassés, car il y a au moins deux mots sur trois dont ils ne comprendraient pas la signification.

Ainsi que pour la clitoridectomie et l'infibulation, c'est dans les rapports génésiques qu'on découvrira l'origine de la circoncision. A-t-on cherché par cette opération à émousser la sensibilité du gland et atténuer ainsi la fréquence des désirs génésiques? Les excitations, plus fréquentes et plus vives chez les non-circoncis qui négligent les soins de propreté, sembleraient militer en faveur d'une réponse favorable et l'âge auquel on se fait circoncire dans certains pays semble, au contraire, répondre négativement. On peut encore se demander si ce n'est pas dans l'intention de prévenir ou faciliter la guérison de certaines affections de cette délicate partie, qu'on a eu la pensée d'enlever le prépuce? On peut le supposer, mais rien ne le prouve. Quoi qu'il en soit, dans les pays chauds où on néglige beaucoup les soins de propreté, l'utilité hygiénique de la circoncision est incontestable. En dehors de ces causes admissibles, on peut laisser l'imagination déployer ses ailes et élancer sa pensée à la recherche de la circoncision. N'importe la direction qu'elle prendra, n'importe où elle s'arrêtera, l'esprit qui la guide trouvera toujours des arguments pour démontrer qu'elle ne s'est pas trompée. Il n'est pas d'homme instruit qui ne trouve à l'appui de ses rêves, même les plus invraisemblables, des raisons qu'il croit irréfutables; il parvient même assez souvent à les faire accepter. Le rêve le plus insensé, l'hypothèse la plus absurde, la théorie la plus invraisemblable, a de tout temps, subjugué l'esprit et entraîné de nombreux admirateurs. On a donc mille fois raison de s'enorgueillir d'une grosse bêtise, dite avec conviction, puisqu'on trouve toujours encore plus bête que soi pour se l'assimiler.

Ce n'est pas dans la période historique qu'il faut rechercher l'origine de la circoncision, c'est dans la préhistorique, ou à l'époque de l'âge de pierre. Sur quoi peut on baser cette opinion? Sur le fait qu'elle a été primitivement pratiquée avec un silex et que cette coutume a persisté jusqu'à nos jours. Les habitants du Harrar, se servent encore d'une pointe de silex pour pratiquer cette opération, et cela, malgré les tranchants métalliques de toute sorte qu'ils ont depuis longtemps à leur disposition.

Ceux qui ont attribué à la circoncision une origine religieuse seraient bien aimables, et pour ma part je leur en serais très reconnaissant, de nous apprendre quelles étaient la ou les religions qui florissaient à l'époque de l'âge de pierre.

Ce n'est pas sous l'influence d'une idée religieuse que les hommes primitifs ont taillé des cailloux. Instinctivement, comme on le fait encore de nos jours, l'homme primitif s'est baissé et a ramasssé une pierre pour s'en servir comme arme offensive ou défensive. Quoi de plus naturel que lancer une pierre dans un arbre pour en faire tomber les fruits ou après un animal avec l'intention de le tuer ou de l'éloigner, et d'employer au même usage, de longues tiges de bois. Il n'y a pas très longtemps que le revolver a remplacé le solide bâton de voyage. De l'industrie primitive, les instruments de pierre sont restés, ceux de bois et de substance analogue, ont disparu, le temps les a réduits en poudre et nous a enlevé jusqu'à la moindre trace ces précieux documents.

L'homme primitif n'a jamais été aussi bête que quelques-uns de ses descendants, ou plutôt ses décadents nous l'affirment. Il avait, comme de nos jours, l'esprit industrieux, il savait pourvoir à son alimentation, se fabriquer des instruments utiles et des armes pour sa défense. Sans l'intelligence qui fait sa force, que serait-il devenu ce pauvre homme des bois ou de la plaine? Il est de tous les gros mammifères, le moins fort et le moins armé. Comment aurait-il fait pour résister aux carnassiers qui vivaient à cette époque et dont le nombre aurait augmenté progressivement, si l'homme n'avait pas eu l'intelligence de se créer des armes et de leur tendre des pièges? Il est permis de divaguer, mais il ne faut pas aller trop loin : venir raconter ce qui se passe dans la lune et radoter sur l'origine des êtres. N'est-il pas préférable de dire, je ne sais pas, que d'étaler son ignorance en dissertant sur des questions qui échappent à nos sens et à notre intelligence; malheureusement, on ne s'aperçoit jamais que la prétention donne toujours le bras à l'ignorance.

Comme les hommes, le singe avec ses mains, l'éléphant avec sa trompe lance des cailloux avec dextérité. Les singes savent même se servir d'une pierre pour briser une noix, et après? Après, c'est tout. Les singes les mieux doués, ces ancêtres si chers aux darwinistes, ont laissé croupir leur instructive industrie. Le progrès leur est inconnu, les siècles se sont écoulés et pas un seul parmi eux ne pensa à aiguiser le tranchant d'une lame ou à tailler un caillou pour faire la barbe à ses concitoyens. Mais alors, le transformisme qui sait si bien manier le rasoir et faire la barbe, d'où lui vient cette habileté? puisque les singes, nos ancêtres, ne

sont nullement raseurs? Ils sont souples, adroits, malins, souvent désagréables et pas un seul parmi eux n'a encore eu, comme le chien, le talent de communiquer sa pensée et de se faire l'ami de l'homme. C'est un sauvage, un indifférent que l'instinct d'imitation porte à faire bêtement de stupides malices, ce qui lui attire de fréquentes corrections. S'il est plus près de notre espèce que le chien, par sa conformation, sa structure, il s'en éloigne sentimentalement. Ses facultés intellectuelles ne doivent pas être brillantes, sans cela il apprendrait rapidement à lire dans notre pensée et nous saurions lire dans la sienne. L'éducation des singes est aussi pénible que celle des chats, des souris et des perroquets, l'éducation du chien est aussi facile que celle d'un enfant.

Le mieux serait de laisser chaque être à sa place, et de le classer d'après sa conformation, en attendant que le hasard ou un homme d'intelligence supérieure nous dévoile le mystère de la création au lieu de nous dire prophétiquement, sans un seul fait à l'appui, c'est ainsi que les choses ont dû se passer. Un théoricien nous apprend que c'est par la transformation que se créent les espèces, un autre nous soutient qu'elles sont toutes sorties de la volonté d'un Dieu, créateur du ciel et de la terre. Voyez-vous une différence entre ces deux augures? Je n'en vois aucune. Ni l'un ni l'autre ne peut me montrer un seul fait pour appuyer son dire. Tous les deux croient, sont convaincus! qu'ils restent en paix avec leurs convictions, qu'ils s'abstiennent de les discuter et de chercher dans leur imagination des arguments à rendre fou un homme intelligent et surtout, si la chose était possible, de ne pas trébucher dans le sectarisme.

Nous nous croyons d'une supériorité intellectuelle si haute que nous considérons nos aïeux, comme des pauvres d'esprits, et comme des primitifs, des fabricants d'instruments de silex ou autres pierres dures, et comme des sauvages ceux qui ne peuvent opposer que des flèches et des lances à nos mitrailleuses. On trouve, cependant, parmi leurs instruments de pierre, de fer ou autres substances, qu'un très grand nombre sont artistement taillés, fabriqués, et soigneusement polis. Nous ne savions même pas, avant le dernier voyage de de Cessac, comment les ouvriers s'y étaient pris pour tailler une pointe de flèche dans le silex, l'obsidienne et les autres pierres dures; ce n'est qu'en voyant travailler de pauvres gens, restés jusqu'à nos jours dans la période de l'âge de pierre qu'on a su comment ils opéraient.

Ce n'est pas de l'homme que dépend le développement intellectuel et le progrès social et industriel, c'est du milieu. Ceux qui n'ont pas comme nous un sol fertile, un climat qui oblige à

varier leurs vêtements, et à leur disposition les documents de plusieurs siècles, progressivement accumulés, ceux enfin qui n'ont rien pour faciliter leur développement intellectuel, restent sous tous les rapports des déshérités, des indigents. Leur intelligence et leur manière de vivre demeurent primitives. Tous ces hommes sont aussi aptes que nous à marcher au progrès et à devenir aussi habiles dans toutes espèces de métiers.

Dans un musée ethnographique, on peut voir combien de peuples se servent encore de nos jours de substance calcaire, silex, obsidienne, jadéide, porphyres, etc., de substances animales et végétales, os, corne, peau, poils, coquilles, bois, écorce, fibre, etc., dont ils doivent tirer parti, pour fabriquer des armes, des instruments, des ustensiles, des vêtements, des ornements. Dans chaque pays l'homme sait profiter de ce que lui présente le milieu, souvent ingrat, dans lequel il se trouve; s'il n'est pas aussi avancé que nous le sommes dans l'art d'exprimer sa pensée, de parler sans savoir, de franchir l'espace, de tuer à distance, et s'il n'apprécie pas la valeur de l'or, il est incontestablement moins instruit, mais il n'est pas moins intelligent, il a dans le cerveau un outillage intellectuel perfectionné et prêt à fonctionner si une circonstance favorable lui est offerte. Ce qui lui manque c'est le milieu, lui permettant de se servir de cet outillage.

J'ai beaucoup vu, beaucoup appris, et lorsque j'envisage ce qu'il me reste encore à voir et à apprendre, je trouve qu'il n'y a qu'une bien faible distance entre l'homme le plus ignorant et moi !

Ils sont encore nombreux à la surface du globe les hommes qui n'ont pas progressé, qui vivent comme nos aïeux de l'âge de pierre. L'usage des pierres taillées ou polies ne peut donc pas marquer une époque dans l'Histoire de l'humanité, puisqu'il s'est perpétué jusqu'à nos jours. Au Somal, avant que les trafiquants de la Méditerranée ne vinssent dans ce pays, pour apprendre aux Avalites l'industrie des métaux, on se servait des instruments de pierre. En Egypte, on s'est également servi de la pierre avant de faire usage des métaux, et fait remarquable, ses habitants, à à cette époque reculée, en étaient déjà à un degré de civilisation bien supérieur à ceux qui, actuellement, en sont encore à l'âge de pierre. Les instruments de silex et autres pierres dures qu'ils ont employés, sont d'un fini et d'une perfection qui dénotent de l'habileté artistique : il n'est donc pas surprenant de voir les habitants de ce pays jouer dans l'histoire du passé un rôle industriel et artistique prépondérant. Ils étaient déjà préparés, par les primitifs de l'âge de pierre, à manipuler artistement les métaux ce qui nous

fait supposer que la fertilité des bords du Nil existait déjà au temps le plus reculé du préhistorique.

Si dans un siècle ou deux on trouvait enfermés dans le sol les silex qui servent actuellement au Harrar pour la circoncision, on ferait remonter au temps préhistorique ces silex modernes.

L'indication des étapes,par lesquelles a passé progressivement l'industrie humaine, est un exposé intéressant, et beaucoup plus savant que scientifique. Cette étude mérite, certainement, des éloges et des encouragements, mais il est prudent de ne pas en tirer trop rapidement des conséquences, et d'arriver trop vite aux conclusions. Nous avons, par nature, un fâcheux travers, celui de n'être pas patient; quand on est jeune, on fait tomber les fruits avant qu'ils ne soient mûrs, et lorsqu'on est adulte, on jette sans les mûrir ses idées au public. On ne peut pas ignorer cependant que les principes, les théories, les suppositions, les dogmes, les doctrines, et en général tout ce que l'esprit conçoit, sans être préalablement constaté par l'un de nos sens, passe et disparait sous le souffle d'idées nouvelles, sans cesse renaissantes.

Ce qui est professé à une époque avec un grand sérieux et une imperturbable conviction devient,le siècle suivant,des banalités dont on rit, quand on ne les mortifie pas d'un dédaigneux silence. Ce qui nous est transmis par les sens est seul digne de confiance, et encore faut-il être prudent et se méfier de leur appréciation. Quand la vue a été trompée par le mirage et l'ouïe par la ventriloquie, quand le goût et l'odorat sont si souvent en désaccord, on ne peut pas avoir une absolue confiance aux impressions des sens. Si les sens nous trompent, est-il permis d'ajouter une foi aveugle à ce que produit la pensée, ce fluide, subtil, cet éther insaisissable?

On a dit avec beaucoup de savoir et d'esprit que la circoncision avait pris son essor sous l'aile d'une idée religieuse; la cérémonie qui l'accompagne chez quelques peuples en serait la preuve irréfutable, si cette preuve n'était pas démentie autre part par l'absence de cérémonie; de sorte qu'on ignore où elle a pris naissance avant de se faufiler dans les dogmes religieux de certains peuples; c'est probablement pour l'entourer de prestige et la propager sans avoir recours à la gendarmerie qu'on lui a fait endosser un costume religieux? Enfin, a-t-elle eu pour mère une religion? a-t-elle été un cachet, un signe de ralliement pour les adeptes d'une société religieuse, politique, savante ou secrète? ce n'est pas inadmissible, mais ce n'est pas probable.

Tout ce qui sort des associations, surtout des associations religieuses n'est que copie, réminiscence et découpures faites très

souvent à tort et à travers, de ce qui était déjà acquis depuis longtemps. Tout ce qu'elles se sont appropriées n'est qu'un extrait des pensées, des mœurs et coutumes populaires; les associations copient, elles n'inventent pas.

Je parlais tout à l'heure des soins de propreté imposés par Mahomet à tout bon musulman; lequel est obligé de se laver l'extrémité des appendices du corps pour adresser décemment une prière à Allah. Je ne me permettrais pas de supposer qu'il soit venu à la pensée, même à ceux qui voient partout de l'essence religieuse, que ces soins de propreté aient pris naissance dans une Congrégation. C'est également ce qui est arrivé pour la circoncision; elle a dû être d'abord pratiquée dans un but hygiénique, préventif ou curatif, ou pour des motifs qui ne viendraient jamais à l'esprit des habitants d'une contrée, où cette opération est inutile; les représentants d'un groupe religieux l'ont ensuite adoptée et mise sous leur protection. Actuellement, en France, cette opération n'a aucune raison d'être; un juif, avec ou sans prépuce n'en est pas moins juif; moralement, intellectuellement et physiquement, il ne change pas, reste toujours le même, il pourrait se passer de cette opération sans le moindre inconvénient. Mais les religions abandonnent rarement ce qu'elles détiennent; il n'est donc pas étonnant de voir chez presque tous les peuples subsister des coutumes suivies d'actes inutiles et parfois dangereux.

Dans certaines contrées des pays chauds, on se rase où on s'épile toutes les parties du corps où poussent les poils. On ne comprend pas dans nos climats tempérés l'utilité de s'épiler le pubis et les aisselles; et ceux qui n'ont pas longtemps séjourné dans les pays chauds en cherchent vainement le motif; on pense à une fantaisie, une futilité, à une vieille coutume que l'on suit sans raison.

L'Européen qui reste longtemps dans un pays où l'on s'épile, en comprend quelquefois, ou plutôt en sent la nécessité. Lorsqu'il mène une vie active il s'aperçoit rapidement que partout où deux parties du corps, couvertes de poils, frottent l'une contre l'autre, il se produit une irritation douloureuse et par moments insupportable: les poils arrachés, le malaise disparaît. En dehors de ce malaise irritant il est aussi des démangeaisons produites par la désagréable présence de petits insectes parasites; à quelle autre cause plausible pourrait-on attribuer l'épilation des aisselles et du pubis?

C'est également dans les pays chauds la fréquence des affections du cuir chevelu qui a déterminé les habitants à se raser la tête. Les représentants du Dieu en trois personnes ignorent



Pl. 4. — Jeune Somalis épilée.

certainement l'origine de leur tonsure, de se faire raser le sommet de la tête pour être prêtre, comme on se fait baptiser pour être chrétien. Ce n'est pas pour obtenir une licence ni pour montrer que

de se faire raser procure des avantages,ni qu'il est préférable d'être rasé que raseur, que les premiers apôtres se faisaient tonsurer; non ils habitaient un pays où l'usage de se raser la tête était considéré comme une nécessité. Ces saints missionnaires de la parole de Dieu ont certainement dû continuer à se faire raser la tête partout où ils se sont rendus. Leurs successeurs, pour se conformer à leurs enseignements et à leurs coutumes se firent également raser la tête; ce qui devint pour eux un signe distinctif dans les pays où tout le monde conservait ses cheveux; comme il n'était pas utile, ainsi que dans les pays chauds, de tonsurer le cuir chevelu dans toute son étendue, on ne fit plus au sommet de la tête qu'une tonsure de petite dimension.

A ceux qui douteraient des raisons que j'évoque, je rappellerai que souvent dans les pays chauds, les poils sont sur le corps de l'homme comme des bosquets au milieu d'une plaine; ce sont les retraites, les séjours de la vermine, des microbes, des champignons et de toute sorte de petites bestioles. Si on défriche le sol, les bestioles déménagent, les champignons s'étiolent, et les microbes se trouvent mal à l'aise. Dans certains pays, la tête est si souvent atteinte d'affections désagréables à la vue, qu'on ne se découvre jamais, même en présence des plus hauts personnages.

Inutile de s'étendre sur ces questions; qu'on interroge l'hygiène, qu'on consulte les passions, et l'on trouvera l'origine de presque tous les préceptes religieux. Est-il une seule religion qui ait tiré du ciel quelque chose qui ne soit pas sur terre, quelque chose que l'esprit humain ne peut ni concevoir, ni inventer? Dieu, n'est-ce pas la puissance connue de toute antiquité, qui régit l'univers? La trinité n'est-elle pas partout? Ne faut-il pas le mâle, la femelle et l'enfant pour constituer une espèce, n'existe-il pas dans chaque individu la vitalité, la sensibilité et la reproduction? Ces trois attributs n'ont-il pas chez les êtres supérieurs des appareils distincts réunis dans le même individu. Est-ce que l'élément solide, l'élément liquide et l'élément gazeux de notre globe ne forment pas un seul tout? Cette trinité, qu'on a rendue invraisemblable à force de tirer dessus, n'avait point échappé aux philosophes; c'est du cerveau d'un savant athée ou religieux et non de celui d'un crédule, qu'elle s'est échappée.

Pourquoi ne pas voir de sang-froid et sans acrimonie que l'homme tire ses moyens d'existence de ses forces corporelles et intellectuelles et que, s'il fait tinter le grelot humanitaire, c'est uniquement pour en tirer un profit matériel, ou pour se créer une renommée. Quant à l'absolu désintéressement, au seul amour du prochain, à la complète abnégation de soi-même, je n'y crois

pas, l'humanitarisme est anti-humain; il ne fait pas partie des lois vitales de notre espèce. Quelquefois cependant on voit apparaître dans le cours des siècles un être formé autrement que nous ne sommes, une de ces natures privilégiées sacrifiant sans arrière-pensée sa propre existence à celle des autres : mais ici, comme toujours, l'exception confirme la règle; depuis 1870 l'humanitariste me crie : *Toute peine mérite salaire!* Mais, macabre farceur, si tu me paies tout ce que je fais, tu me fermes hermétiquement la route qui me conduit à l'enclos de l'humanité. Je ne suis plus qu'un vulgaire salarié, et toi, humanitaire, qu'un ventre, un bon à manger.

De tout temps, et chez tous les peuples, certains hommes ont montré la supériorité de leur intelligence et la délicatesse de leurs sentiments. Ce sont,dans notre humaine espèce, ceux qui observent, comparent, réfléchissent et cherchent à avoir une idée exacte du bon et du mauvais, de l'utile et du nuisible, du beau et du laid.

Les hommes d'intelligence supérieure ne sont pas moins fréquents chez les peuples primitifs, chez les peuples à esprit inculte, que chez les peuples arrivés au plus haut degré de la civilisation. Il me semble entendre les protestations des civilisés; et les plus instruits, s'écrier : c'est absurde. Protestez, criez, je me soumets à toutes vos récriminations. Tant pis pour votre trop de précipitation, vous n'avez pas réfléchi et vous semblez ignorer qu'on peut être très instruit et manquer d'intelligence, et être très intelligent et manquer d'instruction. L'instruction ne fait que meubler l'intelligence et procurer le moyen de savoir si l'on en a un peu, beaucoup, pas du tout, ou, en un mot, si l'on est un crétin ou un homme de génie.

Les primitifs ont certainement dû vivre par petits groupes, ce qui ne leur a pas permis, comme à nous, de savourer les doctes leçons de l'Obligatoire, ils ne pouvaient tirer profit que de leur savoir : ils n'avaient probablement aucun autre moyen que la parole pour transmettre leur pensée. La parole est insuffisante, tandis que l'écriture a l'immense avantage de conserver longtemps et de transmettre ce qui se dit et se fait, *scripta manent verba volant*. Ce n'est plus de nos jours par les récits qu'on transmet les idées, les observations, les innovations, les découvertes, c'est par l'écriture, ou autres signes analogues; ce qui permet aux générations de se transmettre, successivement, l'accumulation de leur travail intellectuel et manuel. Les hommes peuvent ainsi ajouter, sans cesse, quelques nouveautés à leur savoir, et marcher au progrès dans toutes les branches des connaissances humaines.

Les signes découverts pour transmettre la pensée, ne furent

connus d'abord que par des initiés qui se groupèrent et formèrent des réunions, des associations, des sociétés, dont la plupart des membres étaient à la fois lettrés, mathématiciens, astrologues, médecins, philosophes, etc. Il ne devait pas y avoir encore des *monistes*, ou plus explicitement des *monéristes;* et encore ce n'est pas certain,car à l'époque des atomes,que nous appellerions actuellement des microbes crochus, on avait des discussions sur le transformisme. N'importe, ces associations furent, dans l'antiquité, les lumineux flambeaux de la civilisation, comme le sont de nos jours les transformistes; leurs initiés ont bien longtemps cherché à tirer du sein de la nature le mystère de ses créations, et ils n'ont réussi qu'à sortir de leur imagination des théories que l'on plaisante aujourd'hui; et c'est le sort, hélas, qui est réservé à la monère mystérieuse et à ses transformations.

Toujours, comme de nos jours, plus les savants des temps antiques mettaient de mystérieux, de surnaturel et d'incompréhensible dans leur doctrine, plus ils étaient sérieusement écoutés et crus sans réticence. C'était, pour s'élever, leur échelle de Jacob; quelques-uns montèrent si haut au-dessus des jobards, qu'ils atteignirent le séjour des immortels, cela leur permit d'en révéler l'existence et d'apprendre aux mortels à les combler d'offrandes. Je viens de le dire, la science, les arts, les lettres, la philosophie,la médecine,la religion,et même la sorcellerie ne formaient qu'un seul tout. Par les acquisitions journellement ajoutées à chacune de ces branches, il devint impossible au cerveau le plus vaste de les contenir toutes. Chacun alors restreignit son étude à l'une des branches, et chacune des branches donna naissance à des groupes nouveaux; ils ne vécurent pas longtemps en bonne harmonie : la philosophie, mère des religions, fut écrasée par ses filles; le vol de la pensée fut enchaîné et emprisonné dans cette phrase : « Croyez et ne cherchez pas à comprendre. » L'étude des peuples restés sans culture intellectuelle à l'état primitif, et celle des nations qui ont acquis avec plus ou moins de rapidité l'ensemble des connaissances qui caractérisent les hommes civilisés, nous apprennent comment les choses se sont passées et nous montrent les perturbations, que l'instruction soulève dans l'intelligence.

Ce n'est pas d'une marche régulière et en ligne droite, que l'esprit va au progrès; un peuple peut s'approprier presque instantanément ce qu'un autre peuple a mis des siècles à acquérir.

Sept ans après avoir écrit ce que l'on vient de lire, les Nippons y ont apporté une brillante confirmation. Endormis depuis des siècles dans les bras d'une civilisation différente de la nôtre, ils se sont subitement réveillés, ont pris à l'Occident toutes ses

découvertes et se sont montrés tout à coup d'une éclatante supériorité; il ne faudra guère plus de temps aux Ethiopiens, le jour où des conditions favorables leur permettront d'utiliser leur intelligence. Les Somalis et les Apharras, s'ils pouvaient tirer du sol ingrat de leurs pays quelque chose de lucratif, deviendraient également et rapidement des peuples redoutables.

L'influence et l'extension d'une religion, le nombre de ses adeptes et de ses confréries finissent par en imposer, se faire craindre, et bouleverser les mœurs et les coutumes. Où chercher autre part que dans cette domination, l'origine de la circoncision? Les uns l'ont considérée comme un baptême, et les autres comme une initiation. Je suis trop ignorant de l'histoire du passé et trop peu initié au mystère des sociétés occultes et secrètes, pour discuter une semblable question. Je puis cependant affirmer, sans m'être soumis à cette opération, que le meilleur passeport pour se rendre à La Mecque est de montrer un gland sans prépuce; mais conclure de ce fait que la circoncision a été de tout temps un baptême ou une initiation, c'est vouloir faire suer le passé sans le sortir de sa ténébreuse tombe.

Avant d'entrer en religion, la circoncision avait fait une tournée dans un domaine moins personnel et plus utile. Est-ce l'hygiène, la guérison de certaines maladies, l'atténuation de l'ardeur génésique, ou simplement une réclame de beauté qui a fait naître l'idée de cette opération ???? Je mets quatre points d'interrogation, car je crois, sans m'en porter garant, qu'il faut plutôt en attribuer la cause à une délicatesse de sentiment. L'homme a toujours été chevaleresque, il n'est pas de petites délicatesses et de grandes faiblesses qu'il n'ait eues pour le sexe féminin. Aussi, qui pourrait certifier que les preux des temps antiques n'ont pas voulu répondre à l'anneau virginal de leur épouse par l'offrande, en échange, de leur anneau préputial. Anneau charnel, anneau d'alliance, qu'ils leur passaient au doigt.

D'où vient l'usage de cet anneau d'or passé le jour des noces au doigt de la mariée? On n'en sait rien! Moi je crois que c'est une simple réminiscence de l'anneau préputial tombé en désuétude. Pouvait-on passer autre chose au doigt de son épouse que cet anneau de chair à l'époque où l'usage des métaux était inconnu? Aujourd'hui en Europe et surtout en Angleterre, on trouverait choquant de passer son prépuce au doigt de sa fiancée, pareil anneau ferait monter le rouge au visage des belles-mères et des beaux-pères, chuchoter les assistants, fermer les yeux à l'officiant et détourner la tête au sacristain. C'est naturel, mais ce

qu'on réprouverait aujourd'hui, fut peut-être jadis, très bien porté, très bien vu, et de haute distinction.

Dans certains pays de l'Afrique, pareille offrande ne soulèverait aucune protestation. Aux confins de l'Apharras, et peut-être en Apharras, un guerrier amoureux coupe les parties sexuelles d'un ennemi tombé sous ses coups, et les envoie, comme un bouquet de fleurs, à sa tendre dulcinée. Ce témoignage de la valeur et de la délicate attention de son prétendu la ravit et si, le jour du mariage, son amant lui passait au doigt le bout de son prépuce, elle ne rougirait certainement pas; elle lui serait même reconnaissante de ce sacrifice.

Enlever à son ennemi mort l'organe générateur, en totalité ou en partie, c'est de l'histoire ancienne et peut-être du préhistorique. La Bible nous apprend qu'on dénombrait les morts tombés sur le champ de bataille, d'après le nombre des prépuces enlevés et conservés à cet effet.

Je fais encore appel à mes savants collègues, confrères, amis, connaissances, et à tous ceux que je n'ai pas l'honneur de connaître, en les priant de me donner leur opinion sur une idée qui vient de me traverser l'esprit. Le prépuce a servi, n'est-ce pas, à dénombrer les soldats morts sur le champ de bataille? En apprenant cela, je me suis dit: Si je m'étais trouvé à cette époque à la tête d'une armée, j'aurais fait couper le prépuce à tous mes soldats, afin de priver mon adversaire de connaître par ce moyen le nombre de mes morts, et moi d'apprécier, assez exactement, ce qu'il me reste encore de combattants. Si cette pensée m'est venue, n'ayant aucune notion de ce qui touche la guerre, il est à supposer qu'elle est également venue à ceux dont c'est le métier; ils ont certainement dû exiger de leurs soldats de se faire circoncire avant de s'engager parmi les combattants.

Si je fouillais encore plus profondément dans les replis de mon cerveau, j'y trouverais probablement quelques autres motifs pour expliquer l'origine de la circoncision; mais ce serait augmenter le nombre des hypothèses, et l'hypothèse pour moi se traduit par ces mots: Obstacle au progrès! Ce n'est pas par des suppositions, des hypothèses, des théories qu'on arrive à pénétrer dans l'inconnu, c'est en prenant pour guide ce qui est connu, bien apparent et indiscutable.

Je reviendrai dans un autre chapitre sur cette obscure question de la circoncision et de l'infibulation, on pourra alors apprécier ce que l'on peut trouver, inventer, créer avec un peu d'imagination, et combien on doit user de prudence avant d'adopter une idée et se faire une opinion. Il m'arrive si rarement de trouver

bonnes ou justes les idées qui me viennent, que je me défie toujours de celles qu'on me transmet : aussi je les laisse le plus souvent s'évanouir dans l'oubli avant de me décider à les prendre en considération.





Pl. 5 — L'*habanu* Ali Fara

J'ai connu à Djibouti cet intrépide chef de caravanes ; il devait avoir alors de 25 à 30 ans. C'était un des beaux types des Apollons noirs, dont j'ai parlé. Je l'ai vu un jour, jouant dans la plaine avec ses camarades, sans autre vêtement que les gouttes de sueur qui lui perlaient le corps ; j'aurais préféré le reproduire ainsi, quoiqu'il nous montre ici le complet du costume Apharras, rien n'y manque : les deux toobs, l'un sur les épaules et l'autre autour des reins, coquettement plissé, les *madas* aux pieds, l'amulette au cou, la lance à la main, le bouclier au bras et le poignard à la ceinture.

CHAPITRE II

MARIAGES RÉGULIERS ET CLANDESTINS
DIVORCE — FÊTE NUPTIALE
CE QUE J'AI APPRIS AU RETOUR D'UNE CHASSE
RÉFLEXION HUMORISTIQUE ET INSUFFISANCE DES MINISTÈRES EN FRANCE

On a dit, en d'autres termes peut-être, le mariage chez les Danakils est une union passagère de convenances mutuelles, un accouplement après lequel les conjoints se séparent et courent chacun de leur côté à de nouvelles conquêtes.

Dans la Lune ou dans Mercure, s'il s'y trouve des habitants, la chose se passe peut-être ainsi; mais sur terre il n'existe nulle part des hommes descendus à ce degré de bestialité. Les unions passagères où la bestialité domine, ne sont assurément pas rares, surtout dans les grands centres des nations civilisées; mais elles redoutent le grand jour, la lumière et, c'est dans un intime isolement, que ces rapports s'effectuent. Le cœur n'y prend pas part, la passion seule fait naitre ces moments d'égarements, la passion satisfaite, c'est comme un verre d'eau qui vient d'étancher la soif. Je ne puis savoir ce qui se passe dans les accouplements des espèces animales, mais je crois qu'il n'est personne de notre espèce qui échappe à l'amour violent, enchaînant, durable, à cet amour que le plaisir d'un instant ne saurait contenter.

A la puberté l'amour surgit, bouillonne, et la retenue, la honte enchaîne cette passion. Garçons et filles peuvent se sentir épris du plus ardent amour et attirés par la plus violente passion. Ils n'osent se l'avouer, ils s'adorent timidement et considèrent comme

une profanation de se manquer de respect. On n'arrive pas tout de suite à la perversité, il faut du temps avant d'en contracter l'habitude.

Je ne sais même pas s'il serait possible de perdre complètement cette prérogative de notre espèce : la constance en amour! C'est cette constance, dont la durée varie, qui a déterminé les législateurs à établir le mariage pour consolider sa stabilité.

Les amours clandestins, les unions passagères sont bien plus rares en Apharras qu'en Europe; non seulement la morale de ce peuple les réprouve, mais ils ont des inconvénients qui donnent à réfléchir. Les pères ne permettent pas à leur fille de se livrer à ces joyeux ébats, et les maris ne pardonnent pas à leur femme une infidélité. Ce n'est pas les réprimandes, les châtiments, les corrections, c'est la vie qui répond de la virginité des filles et de la fidélité des femmes.

L'explorateur, au retour d'un voyage, plonge fiévreusement une plume dans l'encre et, prompt à s'emballer, il fait avec une amoureuse volubilité la description de choses que ses yeux n'ont pas vues; il se les imagine; il croit les voir. Ce n'est pas avec les yeux de la foi que nous avons observé ce qui se passe en Apharras, c'est avec des yeux sensibles à la lumière que nous avons noté les impressions qu'ils nous ont transmises.

En Apharras, comme partout, les filles ont le droit de plaire aux garçons et, à leur égard, les garçons jouissent du même privilège. Sous ce rapport, les aïeuls, les papas et les mamans ne se font aucune illusion, ils savent à quoi s'en tenir et ne sont pas assez naïfs pour croire que leurs enfants ne sauraient pas se passer de leur permission pour se transmettre leur amour par le regard ou la parole. Les garçons et les filles peuvent se regarder et se parler en se tenant dans un maintien décent, à distance respectueuse. Seulement il serait de très mauvaise éducation de prolonger trop longtemps le plaisir de se trouver ensemble.

Ceux, dont l'amour réciproque entraîne le cœur, ne sont pas assurés d'être unis par le mariage. Le garçon obtient presque toujours la fille qui lui plaît : il n'a qu'à se bien conduire, et se constituer une dot pour obtenir le consentement du père de sa prétendue. Il n'en est point ainsi pour celle-ci, elle n'a pas à choisir, il lui faut accepter l'époux agréé de ses parents. Dans ce pays, du reste, où les hommes sont sans culottes, et les femmes sans cotillon, le droit de la culotte prime en toute chose celui du cotillon; cette phrase nous démontre que chaque pays a ses modes et sa façon de s'exprimer.

Deux jeunes gens majeurs peuvent s'aimer ou non, jusqu'à en

perdre l'appétit; il leur est défendu de se marier sans le consentement de leur père ou de leur chef de famille; impossible de passer outre. Les sommations respectueuses ne sont pas admises en Apharras, il faut s'incliner et se plier à la volonté du chef de famille, de ce tuteur maître absolu des enfants jusqu'au jour de leur mariage. Le mariage accompli, le garçon devient, par cet acte, chef de famille, et la fille passe de l'autorité paternelle à celle du mari.

Lorsqu'un garçon est épris d'une fille, ou qu'il envisage simplement les avantages qu'il en pourra tirer, c'est à peu près, comme en Europe, que les choses se passent. Il va trouver son futur beau-père, et par des paroles émues et chaleureuses il lui fait part de ses intentions et s'exprime en ces termes : *Ta fille est belle, forte, vigoureuse, bonne travailleuse, elle me plait, je voudrais bien me marier avec elle.*

C'est toujours au chef de famille qu'un Apharras doit adresser sa déclaration et sa demande; un garçon loyal et bien élevé, ne se permettra jamais d'adresser directement à la jeune fille ses douces paroles, ses discours enflammés, ses chants d'amour, etc., toutes ses mélodies doivent passer par l'oreille du père, avant de se rendre au cœur de la fille.

Cette patriarcale et austère coutume n'exclut pas Cupidon, de ces entrevues; ce malicieux lutin y assiste très souvent, mais, reste discret et respectueux, afin de ne pas troubler le calme de ces solennels moments et laisser toute la majesté de son prestige à l'autorité paternelle.

Actuellement, en Europe, l'homme devient anarchiste. Plus anarchiste que Cupidon. Oncque n'en a jamais vu et n'en verra jamais un plus terrible que ce divin rejeton de la plus belle des déesses. A ses traits personne ne peut se soustraire; il attaque et frappe tout le monde à tort et à travers et sans aucun discernement. Chacun de nous s'incline devant ce terrible enfant et supporte délicieusement son autorité. Il est de tous les dieux célestes et terrestres le plus volage, le plus despote et, malgré le bandeau qui lui couvre les yeux, le plus adroit des archers. Il frappe au cœur sans viser et blesse tout le monde. Lorsque de ces blessures coulent de mystérieuses et ravissantes caresses, c'est le ciel bleu, la volupté, le rêve; mais neuf mois après, si une bombe éclate, c'est le nuage sombre, le remords, le désespoir, la honte obscurcissant un ciel bleu, étoilé de sublimes étreintes.

L'une des innocentes victimes du volage et inexorable potentat n'a pas encore vingt ans. Elle pleure, regrette, se désespère, elle est à plaindre et on devrait la consoler. Dans nos pays civilisés,

on lui lance de dédaigneux regards, on détourne la tête, on l'abreuve d'amertumes. Aucune main ne se tend pour la relever de sa faiblesse, aucune parole consolante ne lui est adressée pour la soulager de son accablement; on ne lui pardonne pas d'être sortie, dans un moment d'égarement, du sentier tracé par la morale coutumière; on ne cherche pas à la remettre en droit chemin; on la repousse avec mépris; on brise son avenir; on tue sa vie sociale et on appelle cela de la civilisation. Mais alors! qu'est-ce que l'on peut bien désigner sous le nom de sauvagerie? Serait-ce en pareille circonstance la conduite que tiennent les Apharras?

Chez ces bergers ce n'est pas par des récriminations, du dédain, du mépris, qu'on accueille la nouvelle de cet accident si naturel; personne ne s'en émeut. Ces ignorants semblent considérer un fait semblable comme quelque chose de naturel, d'intimement lié à la destinée de l'espèce humaine. Ils n'en sont pas surpris ni pris au dépourvu; ils ont prévu ces accidentelles faiblesses et leur ont préparé un remède efficace.

De jeunes filles volages, inconscientes ou trop pressées, on en trouve en tout pays. En Apharras, lorsque l'une d'elles s'aperçoit qu'elle porte dans son sein le témoin de son inconduite, elle se rend auprès du chef de sa tribu, lui fait part de sa mésaventure, et lui désigne son séducteur ou, lorsqu'ils sont plusieurs, celui qu'elle préfère. C'est dit, l'affaire est réglée sans procédure. Le séducteur désigné doit épouser la jeune mère et endosser la paternité de l'enfant. Rien n'est plus simple, plus expéditif, plus équitable et, de moralité sociale, plus franchement correct!

L'arc intellectuel français lance de temps en temps une flèche vers la recherche de la paternité. Ce trait, menaçant les séducteurs, les séduits et les célibataires, a plus d'un fil qui le retient, il ne parviendra jamais au but qu'on désirerait lui voir atteindre. Du reste, si on parvenait à une solution, ce serait neuf fois sur dix l'innocent, dans le double sens du mot, qui paierait pour le coupable.

Aimables Françaises, mes charmantes compatriotes, si on vous accordait le régime réhabilitant des Apharras, les pères, il faut bien que jeunesse se passe, n'accueilleraient pas, en souriant à de lointains souvenirs, la nouvelle des fredaines de leur fils. Leur air paterne, émoustillé d'un guilleret sourire, se changerait en affreuses grimaces. Aussi, dans notre beau et généreux pays, pour éviter de pareilles grimaces, on absout les garçons et on condamne les filles. Charmantes ou charmeuses, séduisantes ou séduites, n'espérez pas voir se lever l'aurore d'un meilleur jour. La force est aux fonds de culottes, et la force prime le droit. Cependant, lors-

que la force met la culotte bas, il ne tient qu'à vous de gagner la bataille. Profitez du moment et d'une main vigoureuse, donnez une homérique fessée au lieu de tendre votre joue à baiser; dans moins d'un an vous aurez reconquis une partie des droits qui vous sont dus et remis en équilibre les deux plateaux de la balance légale.

En Apharras, les droits sont en cela égaux: pas de préférence, pas de circonstance atténuante, pas de chicane inutile! le fait parle. Ils n'ont plus qu'à continuer à se plaire; c'est équitable, logique, et ça foisonne de bon sens. Je cherche à trouver mieux et je n'entrevois rien. Cependant, malgré moi, je subis l'influence de la raison du plus fort et j'approuve à notre égard la conduite de nos pères; nous ne pouvons rêver rien de plus avantageux. Notre père sourit, en apprenant la désagréable suite de nos peccadilles, notre mère nous excuse, et tous les deux donnent tort à notre malheureuse victime; les voisins partagent les sentiments des parents, et tout le monde entonne en chœur ce refrain d'égoïste :

C'est bien fait,
C'est bien fait,
Fallait pas qu'el'y aille (*bis*).

Quel bouleversement dans notre état social! quelle tuile, mes amis, si nous devions subir le châtiment infligé aux Lovelaces apharras! plus de filles mères, plus de bâtards, plus de vieux garçons, excepté les eunuques auxquels il serait déloyal de faire supporter les charges d'une paternité. Conséquences: pléthore de mariages, fourmillement d'enfants, insuffisance de la fécondité du sol pour nourrir tant de monde, émigration forcée, extension coloniale, envahissement de tous les points du globe. Albion en aurait la jaunisse.

— As-tu bientôt fini de nous débiter tes sornettes me crie en ce moment, un vieil ami; tu nous... Veux-tu que je lâche le mot?

— Je t'en dispense, j'ai compris.

— Mais ce que tu n'as pas compris, c'est que ce que tu viens de nous dire est mal équilibré, ou si tu le préfères ce que tu viens de dire et rien est absolument la même chose. On ne change pas les coutumes d'une nation comme on change de chemise. Du reste, si un changement devait s'opérer, ce ne serait pas chez nous, mais chez les peuples dont tu nous vantes le bon sens et la justice. Nous sommes trop solidement assis sur le trône de la civilisation pour emprunter des coutumes aux ignorants; ce sont eux qui s'empareraient des nôtres.

— Tu as raison, un civilisé ne peut pas s'abaisser à ramas-

ser chez un sauvage ce qui pourrait lui être avantageux, ce serait se déjuger. Maintenant, laisse-moi continuer.

Un Apharras qui se permet de procréer sans le consentement du chef de famille, du chef de la commune et du chef de la tribu est responsable,aussitôt que la preuve des neuf mois vient confirmer son acte. Le problème est résolu et prouvé. En se livrant à l'acte clandestin, on contracte l'engagement d'être époux et père, on perd le droit d'avoir ce qu'on exige d'une femme légitime après la naissance d'un enfant, on ne peut pas réclamer la virginité de sa concubine. Cela t'apprendra, séducteur, à convoler illégalement! Tu épouseras quand même celle que tu auras séduite ou qui t'aura séduit, et après la naissance de l'enfant dont elle t'accusera d'être le père, elle ne sera pas recousue; on laissera grand ouvert le passage frayé par la tête du marmot; tu sauras ainsi ce qu'il en coûte de s'écarter du droit sentier de la morale.

Vouloir se soustraire aux coutumes serait inutile : un Apharras sa première nuit de noces doit trouver porte close, et doit encore la trouver hermétiquement fermée lorsqu'il revoit sa femme après la naissance d'un enfant. C'est son droit et il en jouira quand même il n'y tiendrait pas; mais, s'il est permis d'ensemencer avant d'être marié, il n'aura pas la satisfaction de retrouver sa femme vierge après le passage du produit; il en aurait le plus vif désir, qu'il lui serait presque impossible d'en obtenir la réalisation. C'est encore, en cela, le contraire en France : ce n'est pas l'homme dans la circonstance qu'on juge indigne de cette faveur, c'est la femme qu'on juge indigne de la couronne d'oranger.

Les Apharras considèrent comme acte naturel plutôt qu'immoral la faiblesse de s'unir sans la consécration usuelle, seulement ils vous obligent à en accepter la casse. On est libre de s'écarter de la voie sociale; mais, comme le mouton qui s'éloigne du troupeau, on vous ramène à la légalité. Quelle serait naïve, cette exigence, pour les Français qui peuvent se procurer la même satisfaction et jouir de l'immense avantage de laisser la casse au compte de l'État. Ne pouvant rien changer je ne trouve rien à dire; seulement, dans mon âme et conscience, cela me paraît une conception injustifiée; attendu que l'État devrait prendre également à son compte ce qu'on consomme avec tant de plaisir au comptoir des marchands de vin. Quand on ouvre la caisse publique pour acquitter le plaisir des uns, il me semble qu'il serait équitable de solder également le plaisir des autres. Tous les citoyens, étant appelés à verser au Trésor, devraient également participer à la distribution! si tout le monde participait à l'actif et au passif, ce serait à coup sûr l'égalité pour tous et le parfait équilibre du budget. Car ce sont,

n'en doutez pas, les privilèges qui en détruisent l'équilibre et qui faussent les notes de la musique égalitaire.

Toutes nos consommations intellectuelles sont actuellement dégrevées. J'applaudis des deux mains, de la voix et de la plume; mais j'aurais redoublé mes applaudissements si l'on ne s'était pas arrêté en si bonne voie : si on avait dégrevé également toutes les consommations corporelles; voilà ce qui a ralenti mon enthousiasme. On a dégrevé les consommations intellectuelles, c'est bien! au détriment des corporelles, c'est mal! car on a surchargé ces dernières jusqu'à nous faire maigrir. L'équilibre est rompu, mes maîtres; l'égalité boite car le corps amaigri des uns sue sang et eau pour solder les aliments intellectuels des autres. Pour protéger son bien, sa famille et sa patrie, un soldat expose son corps aux balles ennemies et un intellectuel se contente de dire : il n'y a pas de patrie! Le lâche, le croirait-on, a appris gratuitement cette imbécillité et qui plus est sans payer un centime d'impôt pour l'écrire et la publier. La nation qui n'envoie pas hors de ses frontières ces dissolvants sociaux prépare à ses enfants de terribles et inévitables luttes : les corporels tomberont brutalement sur les intellectuels, et ceux-ci s'écrieront en soignant leurs horions : ils ont cogné comme des brutes! Mais, Indécrottables, la crosse en l'air, la brute c'est l'être qui persiste à faire innocemment ou méchamment le mal, soit par le poing ou la parole, et qui finit toujours par s'attirer des coups de triques bien mérités.

Actuellement, en France, on peut se fourrer des produits intellectuels jusqu'à l'hébêtement, ça ne coûte rien, on vous oblige même à apprendre à consommer. Cette largesse me paraît exagérée et inégalitaire, car si quelqu'un a soif, ou faim, ou froid, on refuse de lui fournir le boire, le manger ou des vêtements chauds. L'Etat semble lui dire : Je ne nourris que l'esprit, le corps ne me regarde que le jour où j'ai besoin de son travail pour engraisser ma caisse, de son courage et de son dévouement pour défendre les intérêts de la patrie. Aussi, pendant que l'esprit se délecte, le corps ne peut ingurgiter un verre de vin, manger un œuf à la coque, boire une tasse de café, frotter une allumette, fumer une cigarette, sans indemniser les producteurs, engraisser les intermédiaires et solder à l'État la taxe imposée à tout ce qui est indispensable et agréable au corps. Existe-t-il un seul objet exempt d'impôt? C'est improbable! Au contraire, tout ce qu'on destine à engraisser l'intelligence entre en franchise, sinon avec franchise. Je ne puis qu'approuver, car j'en profite largement, et cela me donne du plaisir et des satisfactions. Rien ne manquerait à mon bonheur si tout ce qui m'arrive dans l'estomac y entrait

également franc de port. Je ne puis me plaindre puisque le papier sur lequel je trace en ce moment ces lignes est exempt d'impôt, la plume qui le gratte et l'encre qui le noircit le sont également, et l'impression qui en sera faite ne paiera aucune dîme au Trésor Cette constatation établie, je me demande quel service va rendre à la société ce que j'ai écrit et ce qu'elle pourra en tirer? Rien probablement! Je dirai cependant, comme je n'aime pas les partialités, même celles dont je profite, que les aliments du corps qui sont indispensables à la vie devraient être dégrevés de préférence à ceux de l'esprit dont on peut se passer. Grâce à l'état actuel des choses, le nombre des écrivains s'accroît, celui des agriculteurs diminue, si cela continue, on verra bientôt les œuvres artistiques et littéraires à vil prix, et les aliments d'une cherté à ne pouvoir se substanter. Comme j'ai écrit cela il y a douze ans, j'ai maintenant la preuve de ce que je prévoyais.

Si toutes les pages que je lis et celles que j'écris payaient impôt, je serais à la fois consommateur, producteur et socialement utile; l'argent que je verserais à la caisse publique pour me procurer la satisfaction de lire et d'écrire ne me paraîtrait pas plus illégal que les neuf ou dix mille francs que j'y ai versés,depuis mon adolescence, pour me procurer le plaisir insensé de m'embaumer la bouche de fumée de tabac et d'avoir culotté trois fois autant de pipes qu'il y a de jours dans une année. J'en ai conservé quelques centaines pour montrer à mes confrères que le culottage des pipes est bien plus nuisible à la bourse qu'à la santé

L'écrivain, l'artiste, est en général un commerçant : de celui qui ne l'est pas on peut dire onze fois sur douze : ce n'est pas l'envie qui lui en manque. S'il n'est pas commerçant il est incontestablement producteur; or, comment se fait-il que tous les autres producteurs et commerçants doivent chacun verser leur quote-part à la cagnotte nationale et que le marchand de pensées en soit exempt? C'est que nous savons mieux crier : Vive l'Egalité! et que nous unissons nos efforts pour nous soustraire à cette égalité que nous ne trouvons bonne que pour les autres.

Je suis heureux également qu'on n'ait pas imposé les célibataires. Comme je fais partie d'une de ces non-valeurs sociales, je n'aurais pu me soustraire au fisc. Si on m'avait imposé j'aurais, comme je le fais pour les autres, sans y mettre de zèle ni éprouver le moindre plaisir, acquitté cet impôt sans sourciller. Si l'on m'eût, par exemple, comme cela se passe en Apharras, obligé d'épouser une belle de vertu non équivoque, j'aurais trouvé très dure et très mauvaise l'obligation de m'unir maritalement à cette infortunée. Tendre la main à la victime d'une faiblesse naturelle,

mais non légale, est certainement un geste d'une beauté antique! mon lâche égoïsme s'y serait opposé. Comme Français et contribuable, je n'ai du reste qu'à me soumettre à la morale et aux lois de mon pays; je n'ai rien à dire et je me tais sans réclamer puisque, chez nous, on est libre de peupler clandestinement.

Qu'il soit satisfait ou non, un Apharras est obligé de payer la dette de tous ceux qui ont participé à un acte procréateur. C'est le seul cas, je crois, où l'on force les garçons à se marier contre leur gré. Les filles d'une conduite irréprochable sont moins bien traitées que celles qui peuvent, après avoir jeté leur bonnet par dessus les moulins, choisir un époux parmi leurs intimes. Le père de famille peut contraindre une fille sage à épouser le garçon de son choix. La malheureuse, eût-elle pour lui une aversion désespérante, est obligée de le prendre pour époux. Si par le raisonnement on ne parvient pas à la convaincre, on en vient aux coups et, quand elle résiste à ce dernier argument, on la marie de force. Cette violence, légale en Apharras, serait considérée comme un viol en France.

Les décisions du père ou de celui qui le remplace, sont sacrées. Ce qu'il dit est bien dit, ce qu'il fait est bien fait, et ce qu'il ordonne doit être exécuté, à moins qu'il ne déroge à ce qui est admis par la coutume et par les us qui font loi. Toutes les fois qu'il se maintient dans la limite de ce qui est admis, son épouse, ses enfants et tous les habitants de la commune trouvent ses décision légales et, si besoin est, lui prêtent leur appui moral et physique, pour accomplir ce qu'il a décidé.

Comme chef de famille, un père a le droit d'imposer un époux à sa fille; mais il en use rarement; presque toujours il se conduit en père et tout se passe normalement suivant l'ordre naturel des choses : les garçons et les filles qui se plaisent et désirent se marier obtiennent en général le consentement de leurs familles. Si par droit légal, le chef de famille est revêtu de l'autorité; par droit naturel, il a le cœur d'un père qui aime ses enfants et, pour ce qui est honorable et légal, il ploie presque toujours à leurs sollicitations. Son autorité ne peut résister à la force entraînante de son affection; de sorte qu'il y a, en Apharras, beaucoup plus de mariages d'amour que de mariages de convenance. C'est, je crois le contraire en France : la dot me paraît peser d'un trop grand poids, pour qu'il n'y ait pas plus de mariages de convenance que de mariages d'amour.

Ce peuple nomade, dont la plupart des actes semblent inspirés par la sagesse, suit dans ce qu'elles ont de pur et de beau, les lois de la nature, amendées par les exigences sociales; si par

des rêves utopiques, des mirages d'esprit, il cherchait à s'en écarter, il apprendrait bien vite à ses dépens le fâcheux résultat qui en serait la conséquence : l'homme habite des milieux si variés et si différents que les lois, présidant à sa conservation, sont en rapport direct avec les moyens d'existence que lui procure la nature. Dans un pays stérile tout se restreint et se réduit à la plus simple expression, dans un pays fertile tout se multiplie et s'exagère. Les vibrations de la vie et surtout celles des sentiments subissent dans une grande étendue l'influence de cette différence de milieux. Il est donc naturel de rencontrer chez tous les peuples des particularités de mœurs et de coutumes en rapport avec le climat et la fertilité du sol. Ce qui est beaucoup moins naturel, et qu'on pourrait qualifier de stupide, c'est de penser que les mêmes lois morales et physiques puissent être universellement appliquées chez tous les peuples de la surface du globe et surtout, de pouvoir leur imposer la même.

Certainement l'amour déploie ses ailes avec plus d'intensité en Apharras que dans la région tempérée de l'Europe. Aussi n'est-ce pas sans surprise qu'on apprendra le peu d'empressement qu'on met, en ce pays, à unir les fiancés. Ce n'est pas naturel; un malin esprit a dû se faufiler et pénétrer, par persuasion ou autrement, dans l'esprit de ce peuple; lui suggérer des craintes et lui faire abandonner un sentiment naturel pour un factice, n'ayant d'autre avantage que de profiter à cet astucieux malin.

Un amour pur et tendre unit les cœurs de deux jeunes Apharras, c'est un bon commencement! les parents consentent à leur union, c'est une bonne suite! le permis réclamé au chef de la tribu est accordé, c'est parfait! l'affaire est réglée, ils peuvent maintenant se marier. Le prétendu emboite le pas à son père et ils vont ensemble directement chez Monsieur le Maire, où le père de la prétendue ne tarde pas à venir les rejoindre; quant à la mariée, elle reste chez elle, elle ne doit pas assister à un acte qui cependant l'intéresse autant que le marié, mais voilà : ce n'est pas la coutume. Dans un pays, du reste, où les pères peuvent marier les filles sans leur consentement, il est bien inutile de les faire assister à un acte où elles n'ont rien à faire, rien à dire, rien à sanctionner.

Aussitôt que le garçon, son père et le père de la jeune fille se trouvent réunis en présence du maire, ce grand chef de la commune, sans s'entourer le corps d'une écharpe, sans se décorer d'un autre signe distinctif et de distinction, demande au père du garçon s'il consent au mariage de son fils avec la fille dont le père est ici présent; après avoir reçu, comme il doit s'y attendre, une

réponse favorable, il adresse la même question au père de la jeune fille : si la réponse est affirmative, il prononce l'union de leurs enfants. C'est fait, le lien légal les unit ; ils ne sont pas encore mariés ! leur union est scellée, et leur amour doit rester platonique. Pour vivre ensemble et s'embrasser intimement, ils doivent encore attendre le jour que le cadi leur désigne pour les unir définitivement et prendre part à la noce pantagruélique qui accompagne toutes les cérémonies. Pas bêtes les cadis, en s'octroyant le droit de permettre aux époux de se retirer dans la même case ! Sans leur permission, deux mariés, de par la loi, ne peuvent s'unir charnellement.

Comme nos maires en France, les chefs des communes sont de dévoués patriotes : ils se contentent, pour leur dérangement et les services rendus, de l'estime de leurs concitoyens, de l'honneur d'être à leur tête, le premier parmi eux, et paraissent enchantés de cette rétribution honorifique. Les mortels, en quête d'une position sociale grassement rétribuée, trouveront que c'est insuffisant ; les hommes fortunés, les dévoués, et tous ceux qui sont dignes d'occuper une place trouveront, au contraire, que c'est bien suffisant. Les témoignages d'estime dont on les entoure, les élèvent si haut aux yeux de leurs concitoyens, qu'ils redouteraient de descendre trop bas, en demandant, comme une aumône, une rétribution pécuniaire. Lorsque ces patriotes tendent la main, ce n'est pas pour la retirer pleine, c'est pour en laisser tomber quelques légers soulagements, quelques secours aux malheureux : c'est d'un grandiose, grand comme l'espace, et d'une éblouissante dignité. La société en retire les avantages, celui qui se dévoue en endosse la gloire. C'est trop beau, trop digne et trop idéal pour résister aux attaques de la civilisation, dont le seul rêve est un gros, un petit ou un moyen salaire. Nous allons devenir, si nous ne le sommes pas déjà, le peuple le plus civilisé de la terre. Notre république humanitaire arrivera bientôt à faire un salarié de chaque citoyen.

Que les hommes se courbent sous le despotisme d'une république, d'un empire ou d'une royauté, le public saluera toujours avec respect et déférence l'homme qui lui rend service et passera indifférent à côté d'un rétribué ; il regarde sans émotion les salariés quand il ne les accable pas de son mépris. Il n'est pas doux le public pour les encombrants qui veulent tout accaparer, numéraire, honneurs, récompenses et qui se font rétribuer pour une besogne qui les agacent et dont ils cherchent à se soustraire sous le plus futile prétexte.

L'honneur, le dévouement, l'estime ! connais pas, dit, en certain pays d'Europe, l'homme du siècle qui nous berce. Ce qu'il

connaît, c'est la pièce de vingt francs surtout par rouleau de cinquante. Patience! Vous verrez sous peu vos maires, précédés du garde-champêtre et suivis des adjoints, défiler correctement et en bon ordre à la fin de chaque mois et leurs mains se tendre au guichet de la caisse publique. On n'aura plus alors deux manières de rétribuer ses élus, ils seront tous les humbles serviteurs de la nation : le maire sera le régisseur de sa commune, comme le député est régisseur de sa circonscription et le président de la République le régisseur de la France.

Notre siècle a un sens pratique, qu'on ne saurait trop admirer! Il nous enseigne que l'homme vit de son métier; et qu'il suffirait de quatre à cinq millions, pour ouvrir l'appétit à nos maires et adjoints et qu'en ajoutant à cette somme quelques dizaines de millions de plus, on ouvrirait également celui des conseillers. Si vous n'êtes pas de cet avis, allez au cabaret voisin, cette église moderne où l'on boit en prêchant, où l'on discute en buvant, où l'on traite les affaires, entre l'absinthe et le vin blanc, où l'on apprend que la gloire est une chimère, l'honneur un vain mot, la morale une prostituée, le courage une folie, le travail une lâcheté, et où l'on chante le verre en main, ce poème fin de siècle, tiré des annales de l'esprit moderne :

L'argent, l'argent,
Vive l'argent!
Buvons, gaîment :
Vive l'argent!

C'est avec de l'argent,
Qu'on a de l'agrément
Du Trône à la Muette,
Montrouge à la Villette.
L'argent, l'argent, etc.

Bientôt on va voter,
Amis, faudra chercher,
Dans la classe ouvrière,
Un gai fils de son père.
L'argent, l'argent, etc.

Mince pour les crésus
Proprios du quibus,
Puisqu'ils ont la grenouille
Il faudra qu'on les fouille.
L'argent, l'argent, etc.

Le maçon et le juif
Aujourd'hui c'est kif-kif!
On les laissera traire
La vache budgétaire.
L'argent, l'argent, etc.

Tous, nous serons heureux,
Quand nous trairons, comme eux,
La génisse publique.
Vive la République!
L'argent, l'argent, etc.

Réservons tous nos vœux
Pour faire arriver ceux
Qui veulent qu'on éclaire
Pour boire et ne rien faire.
L'argent, l'argent, etc.

Je vais me présenter,
Je ferais afficher
Tout ce que je désire
Voici, vous pouvez lire :
L'argent, l'argent, etc.

PROFESSION DE FOI

Amis, écoutez-moi :
Je promets à vos filles
Des bas et des mantilles.
L'argent, l'argent, etc.

Item à vos garçons
De très beaux pantalons,
A vous, à votre femme
De bons choux à la crème.
L'argent, l'argent, etc.

Nommez-moi député ;
Ayez cette bonté
Pour un gars sachant rire,
Gueuler pour ne rien dire.
L'argent, l'argent, etc.

Faudra que l'ouvrier,
Trop las de travailler,
De ses droits revendique
Et tape sur la clique.
L'argent, l'argent, etc.

Mangerons du curé,
Du moine, de l'abbé,
Culbuterons les nonnes,
Les sœurs et les madones.
L'argent, l'argent, etc.

Prendrons tout leur argent
Pour le soulagement
Des pauvres, des pauvresses
Et d'Eros les prêtresses.
L'argent, l'argent, etc.

Quant à l'émolument
Serai pas exigeant ;
Pour moi, pour ma famille
Voterai quinze mille.
L'argent, l'argent, etc.

Quelquefois à dîner
Il faudra m'inviter,
Et penser que le beurre
Surtout n'est pas un leurre,
L'argent, l'argent, etc.

C'est dit, n'en parlons plus ;
Ce serait superflu ;
Mon nom seul sur vos fiches :
Vous deviendrez riches.
L'argent, l'argent, etc.

C'est dans l'atmosphère, enfumée de tabac, humide de trois-six et d'absinthe, que s'élaborent les principes de nos modernes républiques, les candidatures des fortes têtes et des estomacs solides de la représentation républicaine. Ce n'est plus de nos jours à une république austère, désintéressée, libérale, que tous les citoyens, dans la mesure de leur force, de leur intelligence ou de leur fortune, additionnent leurs efforts, pour assurer à la nation sa sécurité, sa prospérité et son indépendance, c'est une république où chacun tire dessus et en retire ce qu'il peut. On comprend l'utilité des débits de boisson tant on doit avoir soif lorsqu'on se précipite avec autant d'ardeur vers la caisse publique et les honneurs. Ils ne sont pas beaux, mais ils sont amusants, ceux que la soif des deniers publics dévore et que le vautour de l'envie tiraille ; ils ne peuvent supporter aux autres de se permettre de butiner comme eux ; ils les pendraient volontiers pour s'emparer des fruits de leur labeur ; ils ne vont pas jusque-là, ils se contentent de prendre leur argent. Redoutent-ils la corde?

Les sauvages sont moins personnels, plus dignes et plus humains. Ils n'ont pas d'instruction, mais ils se respectent et veulent être respectés ; ils aiment leur patrie et ils sont prêts à sacrifier leur vie pour la défendre. Sans arrière-pensée, ils viennent en aide à ceux qui ont besoin et cherchent à soulager ceux qui souffrent. Ils ont instinctivement conscience qu'une nation dont les sujets tirent chacun de leur côté, court à sa ruine.

L'Apharras est habitué, dès son enfance, au manque de nourriture, et il ne paraît pas souffrir de cette privation journalière. Son corps maigrit beaucoup, son esprit reste sain et son cœur pur. Les basses ambitions, les désirs exagérés, ne troublent pas son existence. Les jours de fête lui procurent des plaisirs, des jouissances, des satisfactions, dont un civilisé ne saurait apprécier l'étendue; souvent même un Français trouve ces jouissances amères : l'écot le tourmente! Si le plaisir est gratuit, il se réjouit sans être satisfait car il ne trouve jamais qu'il en a pris assez et trouve trop courtes et trop rares les fêtes dont les contribuables règlent la dépense. Celles d'un ami lui sont moins agréables : la perspective de les rendre obscurcit son plaisir.

Les Apharras ne sont pas tourmentés par ces soucis : leurs fêtes sont, dans toute l'acception du mot, des fêtes qui ne présentent pas d'imprévu. Elles sont réglées d'avance par la routine. Comme ils s'y amusent et surtout qu'ils y mangent, ils profitent de tous les événements heureux ou tristes, pour se réunir et jouir des fêtes consacrées par la coutume. Ils les observent religieusement, non dans l'intention de sauver leur âme, mais pour procurer quelques jours de bien-être à leur corps. Si le progrès venait un jour y apporter des changements, ce ne serait certes pas pour en abréger la durée et le nombre! Augmenter, ajouter, passe encore, mais retrancher jamais.

Les mariages sont des occasions privilégiées, on les fête et *refête :* le jour des accords scellés par le chef de la commune, on tue deux chèvres. Les invités à cette première cérémonie en mangent les morceaux bouillis ou rôtis avec grand appétit, et s'amusent ensuite avec entrain. Tous restent fidèles au poste tant qu'il y a un peu de viande des deux chèvres. Ce n'est qu'après la disparition du dernier morceau que l'heure de la séparation sonne. En se retirant, tous sont heureux d'avoir pu se rassasier et se réjouir, sauf les deux amoureux qui n'ont pu se dévorer que du regard et ne se réjouir qu'en pensée.

Ce mariage, sanctionné par le maire, rappelle nos fiançailles. Le maire ici tient la place du notaire, il légitime les accords des deux familles et les laisse libres de permettre à leurs enfants de vivre ensemble ou séparés. Les deux chefs de famille ont pleine liberté d'en user à leur gré : que les enfants vivent ensemble ou séparés c'est l'affaire des parents et non celle du maire.

L'accord s'obtient par des cadeaux, les meilleures intentions, les plus belles promesses ne sont pas acceptées; on évite ainsi les frais d'un tabellion. Le père d'un garçon donne trois thalaris, trois chèvres ou trois moutons à la future belle-mère de son fils. Ce

cadeau de respectueuse sympathie, dénote chez ces ignorants beaucoup d'intelligence, de prévoyance et de réflexion. Quelle est la mère qui resterait insensible à ce cadeau, et n'aurait pas de reconnaissance pour ce généreux garçon? Quoiqu'elle n'ait pas de consentement à donner, obtenir ses bonnes grâces est déjà un bon pas de fait. Mais il reste encore une rude enjambée pour atteindre le père, le remercier d'avoir accordé sa fille, et l'indemniser de ce qu'il aurait retiré de son travail, en la gardant auprès de lui. Ici les intérêts sont en jeu : les exigences du père de la fille seraient souvent exagérées et, de son côté, le père du garçon chercherait à donner le moins possible, ce qui conduirait à des discussions interminables. Ces difficultés ont été prévues et sont aplanies depuis longtemps. Le père du garçon donne deux chameaux, c'est le tarif, au père de la fille et l'affaire est réglée.

Si cette dernière offrande coupe court à tout malentendu et à toute discussion, la première, celle faite à la mère, est de haute politique. Peut-on trouver quelque chose de mieux et de plus avantageux que de gagner, avant tout, le cœur de sa belle-mère, en faire sa complice; et l'obliger, pour ainsi dire, à surveiller sa fille, et à prendre fait et cause pour son gendre. La conquête d'une belle-mère est autrement sérieuse que les conquêtes d'un César ou d'un Napoléon : c'est la paix du ménage, la tranquillité des époux et des parents. La paix des grands conquérants n'a jamais amené en Europe une tranquillité aussi sérieuse. Un mari a tout à redouter de la haine ou même simplement de l'indifférence de sa belle-mère. Aux plaintes de sa fille, elle répondra invariablement : « Tu as raison, ton époux n'est qu'un monstre. J'aurais dû m'en douter, ne m'ayant donné, avant ton mariage, aucune preuve de gentillesse. J'aurais dû comprendre alors qu'il n'était pas l'époux qu'il te fallait. » Après cela, si le malheureux en échappe, il aura de la chance ou une épouse bien peu attrayante!

Les cadeaux sont donnés, les accords faits en présence du maire, les deux chèvres tuées pour donner aux invités la force d'aller choisir l'emplacement de la paillotte des jeunes mariés; cet emplacement trouvé, on trace sur le sol le contour de la paillotte. Cette besogne terminée, les deux chèvres mangées jusqu'à la dernière bouchée, pour répondre dignement à l'invitation de son hôte, et la paillotte tracée, on laisse au père de la mariée le soin de construire cette rotonde de feuillage et de bois entrelacés : c'est un nid renversé, dont les bords reposent sur le sol, nid auquel il ne manque plus que les deux tourtereaux. Pauvres petits, quand viendront-ils s'y nicher? Ils sont unis de cœur et de pensée, et ils ne peuvent pas reposer leurs corps sous le même toit! Ce n'est pas

l'envie qui leur en manque, c'est l'assentiment du cadi, l'homme à tout faire. C'est un brave homme, il est aussi dévoué qu'on peut l'être. Mais il a tant d'occupations et, il y a pour les mariages si peu de jours dans le cours de l'année, qu'on ne sait jamais quand il pourra donner la permission aux mariés, sans l'être, d'occuper ensemble la paillotte qui les attend : est-ce dans un mois ou dans deux ou trois ans? On n'en sait rien. J'ai cependant la conviction qu'on pourrait abréger et se marier corporellement, quand on le désirerait, en graissant la patte au cadi. Qu'on me pardonne cette présomption, je suis prêt à la désavouer, si j'ai fait un jugement téméraire.

On ne se marie sérieusement, en Apharras, que les jeudis et vendredis des mois de mars et avril, de sorte que tous les mariages, arrêtés et conclus à partir de fin avril, ne peuvent devenir sérieux que le premier jeudi du mois de mars de l'année suivante. Si le cadi, dans ces deux mois privilégiés, n'a pas le temps de consacrer tous les mariages, les exclus auront une année de plus à attendre; ainsi de suite jusqu'au moment où arrivera leur tour. Cela donne évidemment le temps de réfléchir, ce qui n'empêche pas de trouver le temps long! C'est à désespérer, jusqu'à ne pouvoir plus y tenir. Qu'y faire! le cadi n'a qu'une quinzaine de jours par an pour célébrer tous les mariages de sa circonscription, il est bien obligé de remettre à l'année suivante ceux qu'il ne peut marier. Quel coup! quelle déception! ce renvoi à un an. On se croyait arrivé au terme de ses soupirs et, tout à coup, on dit aux soupirants qu'ils ont encore quatre termes devant eux. Quoique les mois soient pour les Apharras de quelques heures plus courts que les nôtres, les amoureux ne s'aperçoivent pas de cette diminution, il leur semble, au contraire, qu'ils sont beaucoup plus longs.

Cette coutume, bizarre et barbare à la fois, a peut-être sa raison d'être. Les choses les plus simples me paraissent si souvent inexplicables, que j'hésite toujours à me former une opinion, avant que l'observation de certain fait ne m'ait éclairé. Il m'est permis cependant de trouver stupide, qu'on ne puisse se marier qu'à certains jours des deux mois indiqués. Cette exigence, passablement égoïste, sort certainement d'une officine religieuse ou politique. La force prime le droit dans la vie sociale; l'intérêt prime la conscience dans la vie individuelle. Ne faut-il pas avoir le cerveau malade ou le cœur bardé d'égoïsme, pour faire subir, dans son intérêt personnel, de désolants supplices à des innocents. Ils sont nombreux chez tous les peuples, les hommes qui, sciemment ou inconsciemment, font souffrir, portent préjudice et profitent de toutes les occasions pour imposer, soutirer et cela, afin de mener la vie

à grandes guides au dépens des fronts courbés, d'où ruisselle la sueur du travail. La civilisation n'a apporté aucun remède à cette épidémie, il me semble, au contraire, qu'elle lui est favorable et en active le développement.

La sanction du mariage par les rabbins, les prêtres et autres ministres d'un très haut perché, si haut perché que jamais personne n'a pu l'apercevoir, qu'en pensée, est une source de revenu; quel est celui qui, le premier, sortit de son cerveau l'existence d'un être mystérieux et à quelle époque cette pensée a-t-elle vu le jour? Inutile de chercher : son origine serait aussi difficile à découvrir que celle de la bêtise humaine. L'autre sanction, celle d'un officier civil est-elle meilleure et plus utile? Est-ce qu'un simple contrat, passé entre les familles des deux intéressés, et qu'on ferait enregistrer, ne simplifierait pas la chose, et ne la rendrait pas moins onéreuse, même en payant à l'Etat un droit d'enregistrement? En France, cependant, nous n'avons à ce sujet rien à envier. Au civil et au religieux, on lutte de courtoisie et de désintéressement.

Les Apharras n'attachent aux mariages que célèbrent les cadis aucune idée religieuse; ils ont contracté cette coutume et ils la suivent religieusement. Comme cette consécration des mariages par le cadi est pour eux une fête marquante, à laquelle ils se rendent pour banqueter, s'amuser, ils ont pour cette consécration autant de ferveur et de respect que pour un acte religieux. Il leur arrive cependant de s'en passer, quand ils sont las d'attendre... L'Apharras comprend mieux qu'un Européen, à cheval sur les préjugés, que deux amoureux ne peuvent éternellement se regarder le blanc des yeux et attendre patiemment qu'un cadi vienne, quand il a le temps, leur donner permission de vivre ensemble.

Si le chef de la commune a sanctionné l'accord des deux familles et marié leurs enfants, les deux chefs de famille peuvent de leur côté permettre aux deux mariés de vivre ensemble, et d'attendre en patience que le cadi se décide à venir consacrer leur union. Cette permission n'est qu'un acompte, une poire pour la soif, car il faudra, tôt ou tard, que cette union anticipée soit consacrée par le cadi. Mais, après cet arrangement, rien ne presse, le cadi peut prendre son temps et venir quand bon lui semblera; on attend patiemment la permission de s'aimer, quand on peut tous les jours se le prouver librement.

Le cadi voit ces mariages sans les frapper de malédiction; mais il doit intérieurement les maudire, car il lui arrive parfois de trouver les époux séparés, lorsqu'il se décide à venir les marier, et le voilà privé de plusieurs jours de noce et d'un petit cadeau. Il n'est pas le seul à pâtir de sa négligence ou de son manque de

temps. Tous les habitants du village et des villages voisins manquent aussi, par sa faute, l'occasion de nocer et faire la fantasia. Quand le cadi n'a pas scellé le mariage, le divorce est une cruelle déception pour les parents, amis et connaissances des mariés civilement. Ces déceptions sont rares; car le cadi veille au grain et fait tout son possible pour s'éviter, ainsi qu'aux autres, ce désappointement. Il a raison, car on finirait par se révolter et par se décider à faire la noce sans l'attendre.

Le jour fixé pour le mariage, les préparatifs faits, l'époux doit enlever sa prétendue, avant de se présenter devant le cadi qui consacrera cet enlèvement et l'union du ravisseur à sa victime. Nous savons par le récit d'Ato Joseph, comment se passe ce rapt. Deux groupes se forment, l'un entoure la mariée et l'autre le mari, à un signal donné, ces derniers, le mari en tête, se précipitent sur les défenseurs de la mariée, la bousculade commence, les femmes dispersées à distance, autour des combattants, jettent des cris perçants. Enfin, après une lutte plus ou moins longue, le mari parvient à enlever sa femme et l'emmène aussitôt. Tout le monde le suit, les uns alertes et les autres éclopés; car dans ces luttes ils mettent tant d'ardeur, qu'ils ne sortent pas tous indemnes de la mêlée.

Les blessures ne comptent pas et elles empêchent rarement ceux qui en sont atteints d'assister à la noce. Si pendant la noce ils ne guérissent pas, on s'occupe de les soigner après. Le marié a conquis sa femme, c'est le plus important. Comment aurait-on pu résister à tant de courage et d'ardeur et priver cet Horace de la satisfaction de posséder sa femme, par droit de conquête, et lui apprendre ainsi qu'elle doit se soumettre et obéir.

Après l'enlèvement, le cadi prononce l'union définitive des époux dans une langue que, probablement aucun des assistants ne comprend et, plus probablement encore, les gratifie d'un speech; car les cadis, en général, aiment assez à palabrer. Du reste ce que dit le cadi leur importe peu; le principal pour les deux intéressés, c'est de pouvoir vivre ensemble dans leur petite paillotte et pour les autres de faire la noce.

J'ai quelquefois entendu dans les cérémonies des Apharras, les mots Allah et Mahomet. Mais ces mots ne leur révélaient rien. ils n'avaient pour eux aucune signification, ils les répétaient, comme nos pères chantaient *alleluia*, sans en connaître la signification. Nos pères cependant avaient appris le catéchisme; ils avaient quelques notions sur ce qu'on entend par les mots : Dieu, Paradis, Enfer; tandis que les Apharras n'ont aucune idée de ces merveilleuses et mystérieuses révélations. Le temps a manqué

aux cadis pour faire pénétrer dans leur esprit des idées religieuses. Ces instructeurs sont trop peu nombreux et ont trop de charges temporelles à remplir, pour s'occuper sérieusement des spirituelles.

Le cadi n'est cependant pas, comme je pourrais le faire supposer, un homme vénal; il semble même pousser le désintéressement jusqu'à ses dernières limites. Mais, avant tout, il faut vivre! et l'on ne comprend pas, en Apharras, où l'on ne croit pas au miracle, qu'un cadi puisse vivre et se nourrir avec des remerciements. Aussi, est-il à chaque noce de tous les repas, et il ne se retire qu'après avoir figuré l'un des derniers à table. Enfin pour lui montrer qu'on connaît les usages, on lui glisse dans la main un thalari avant son départ; jamais plus, jamais moins! c'est un prix fait d'avance et, d'un côté comme de l'autre ,on n'en démord pas.

Cependant, lorsqu'on convole en seconde noces, le cadi fait une concession; au lieu d'un thalari il se trouve satisfait d'une roupie; il réclame, par conséquent, à peu près la moitié moins aux récidivistes. Je ne connais pas le motif d'un désintéressement aussi désavantageux, mais il ne me semble pas moral, car il tend à favoriser le divorce.

L'argent circule si peu en Apharras, que bien souvent on n'a pas une roupie pour éclairer le cadi; mais c'est un homme accommodant! il se contente de quelque chose d'équivalent, un toob, une ou deux chèvres, un ou deux moutons. Cette concession est sublime, car avec des roupies ou des thalaris, il peut se procurer, toobs, chèvres ou moutons; et avec des moutons, des chèvres et des toobs il n'est pas certain de se procurer de l'argent. Honoré en nature, tout autre à sa place ferait la grimace, il la fait peut-être lui aussi, mais intérieurement.

Dans notre aimable patrie, on fête également les mariés, en mangeant bien et buvant sec aux frais d'un seul ou des deux beaux-pères. En général, ils font très bien les choses; il leur arrive même, quand l'amour-propre s'en mêle, de dépenser à la noce de leurs enfants l'équivalent de la dot d'une fille d'ouvrier. Tous les invités sont épatés, l'orgueil est satisfait, les mariés roucoulent, l'argent circule, tout est bien pour le moment. Après que reste-t-il?

Dans ma jeunesse, on consacrait deux jours à fêter les mariés et encore bien souvent on empiétait largement sur le troisième. Avec la succession des années, j'ai vu progressivement diminuer la durée de ces joviales réunions. De chute en chute, elles sont devenues si courtes que je leur ai dit adieu pour longtemps. Quand on est vieux on a du temps à perdre et l'on ne trouve pas qu'endosser l'habit noir pour un simple repas, suivi d'un rigodon, soit

une compensation suffisante pour la peine qu'on se donne à chausser ses vernis. Je me rappelle, à propos de bottines, la première noce où je fus invité. J'avais alors cinq ou six ans, et notre cordonnier pour me faire des souliers s'était servi de formes beaucoup trop grandes, dont il avait coupé les bouts. Mes deux pieds dans ces souliers ressemblaient à ceux d'un éléphant. J'étais heureux d'aller à la noce ; mais je ne trouvais pas mes chaussures élégantes ! et quand, dans l'intervalle de mes espiègleries, je regardais mes pieds, je maudissais mon fabricant de chaussures. Arrivé à la noce, un ami de ma famille, après m'avoir vu jeter deux ou trois fois un triste coup d'œil à mes souliers me dit en riant : « Est-ce qu'ils te gênent, Félix, ils ont pourtant l'air assez grands ! » « Et toi, lui dis-je, ton esprit te gêne-t-il? » Cette sortie d'un bambin de six ans à un homme de quarante eut un petit succès ; mais je me rappelle très bien que j'aurais donné tous les succès du monde, pour n'avoir pas aux pieds ces souliers aussi larges que longs ; malgré cela, je suis resté trois jours à la noce, et je crois que j'y serais encore, si mon père ne m'avait pas emmené. Maintenant, je serais comme une courge recouverte d'un habit, se dressant au milieu d'un cérémonial princier, où règne une gaîté comparable à celle d'un enterrement. Encore quelques années, de ces vieux festins de noces, il ne restera plus que le programme : le mari et la mariée, accompagnés des pères et mères, des témoins et de quelques indifférents, se rendront à la mairie et, aussitôt la sortie de ce communal monument, on se donnera réciproquement une chaleureuse poignée de mains ; et en route, hop, hop, fouette cocher ! Ce soir dans un lit d'auberge ou d'un luxueux hôtel, commencera la lune de miel. Le progrès nous aura enfin conduits à l'idéal de l'amour : une chaumière et ton cœur ! ce bonheur qu'on n'avait encore vu qu'en rêve, deviendra une réalité... Mais ! deux ans, trois ans après?? Mon vieil ami Naquet eut l'esprit prévoyant en introduisant dans nos mœurs le divorce.

Les Apharras ont plus de respect pour ce que l'usage et le temps ont consacré. Rien n'a pu ébranler leurs coutumes ; elles sont restées austères et inviolables : leurs ancêtres consacraient sept jours à fêter un mariage, ils ont religieusement conservé ces sept jours de bombance et de fantasias. Tout le monde y est convié, et cordialement reçu sans invitation. Le mari semble dire aux invités : « Je tiens le plus cher de mes désirs, je suis heureux, ma joie déborde, accourez, réjouissez-vous de mon bonheur, et papa beau-père satisfera aux demandes de votre estomac : la coutume lui impose ce devoir, ce serait lui faire injure que de vouloir l'en dispenser et, plutôt que de vous laisser jeûner, il tuera, s'il le faut, jusqu'à son dernier mouton et sa dernière chèvre. »

Si le beau-père est dans une situation de fortune à faire largement les choses, il tue pour la noce de sa fille, un bœuf, ou mieux encore un chameau . Oh, s'il y a du chameau à manger, ce sera d'un luxe à éclipser celui de Sardanapale. Le mari est ravi du bonheur qui l'attend, et les convives ne le sont pas moins, à la vue des animaux qu'on égorge. Il leur passe dans le corps une sensation qui marque dans le cours de l'existence; ils la sentent si vivement lorsqu'on tue un chameau, qu'elle doit s'imprimer profondément dans leur chair, où elle persiste, certainement, encore longtemps après leur mort.Elle est si bonne la viande de ce sobre et rapide coursier du désert, qu'elle leur fait oublier les services qu'il leur rend. Il n'y a pas, au dire des Apharras, de viande comparable, et lorsqu'ils en ont en face d'eux un morceau, saignant d'un coté et brûlé de l'autre, la mort seule pourrait leur enlever l'envie d'en manger.Les occasions de se procurer cette satisfaction sont malheureusement fort rares. Il faut être un Crésus pour tuer un chameau à la noce de sa fille, et les Crésus ne fourmillent pas en Apharras. Cependant, la fortune est, comme partout, relative : les uns sont riches, les autres aisés, et les autres pauvres et même miséreux. Comme partout, également, ce ne sont pas toujours les plus fortunés qui étalent le plus de luxe : l'orgueil, le désir de paraître ce qu'on n'est pas, est si naturel, qu'il faut un motif bien puissant pour faire taire l'envie de le montrer, ou le couvrir d'un masque bien épais pour le cacher.

Dans les centres civilisés de nos pays fertiles, on voit souvent deux amoureux se rendre à la mairie pour unir leur misère; et, après leur union, revenir, en silence, à leur pauvre réduit. Ces déshérités de la fortune et de la société sont heureux d'être ensemble et humiliés de leur isolement. Le plaisir de se savoir l'un à l'autre n'efface pas le chagrin de passer inaperçu, et de n'avoir autour de soi personne pour contrôler son bonheur. Que d'amertume dans cet isolement !

Je regrette de n'avoir pas eu des enfants à marier, et une fortune suffisante pour dépenser à leur mariage quelques milliers de pièces de cent sous. J'aurais reçu mes invités avec plus de confortable que d'éclat, et à la somme que j'aurais voulu dépenser, fait une soustraction de quelques centaines de francs, afin de donner à deux malheureux enfants, comme ceux dont je viens de parler, la satisfaction d'avoir, comme les riches, des invités à leur noce. Il me semble que cette action eût attiré sur mes enfants les chances d'un heureux sort, et qu'ils auraient conservé un doux souvenir d'avoir fait, le jour de leur union, le bonheur de deux pauvres petits indigents. Est-ce qu'en pays civilisé, les hommes

devraient avoir besoin de s'associer, de quêter, pour faire l'aumône? Est-ce qu'en suçant le sein de la mère, on ne devrait pas commencer à apprendre aux enfants le premier des devoirs sociaux, celui de secourir son semblable et de se dévouer à la patrie; au lieu de cela on apprend aux enfants que tous les hommes se valent, qu'il n'y a aucune différence entre le fort et le faible, entre l'intelligent et le crétin, et que l'on doit penser à soi avant de penser aux autres, qu'insulter les passants, se moquer de ses parents et de sa patrie est un enfantillage.

Civilisés! vous pouvez appeler les Apharras sauvages, cruels, barbares, assassins, vicieux, mais vous ne pouvez pas leur refuser d'avoir dans le cœur des fibres humaines et, au bout des bras, des mains fraternelles, prêtes à se tendre vers celui que les infirmités, la vieillesse ou le malheur accablent.

A la noce d'un riche on se réjouit sept jours, en face de l'humanité et de la société. Les pauvres ont le même droit; on fête sept jours le mariage du pauvre comme celui du riche. Pour nourrir la joyeuse assemblée, l'homme un peu fortuné donne ce qu'il peut; on ne réclame rien à celui qui n'a rien; les habitants de la commune considèrent comme un devoir de lui venir en aide et chacun, selon sa fortune, distrait, pour les offrir, quelques bêtes de son troupeau. Si les temps, trop durs, rendent ces offrandes insuffisantes, on y supplée en allant manger chacun chez soi; puis on revient aussitôt faire la fantasia. Personne ne déserte avant la dernière heure des sept jours consacrés.

Par le mot *fantasia*, les Apharras désignent tout ce qui réjouit et ce qui plaît, la danse et autres exercices corporels, le jeu, les palabres amusantes, les ornements ajoutés à quelque chose pour l'embellir, le chant, la musique, etc.

Il m'a semblé qu'en Arabie, ce mot fantasia était réservé à un exercice équestre, à une course effrénée de cavaliers montés sur des chevaux ou des chameaux. A ces courses, l'homme pour se tenir en selle et conduire son coursier déploie toute sa force, son énergie, son agilité et son habileté. A l'occasion d'un mariage, j'ai vu, à Aden, sur la place de Steamer-Point, plusieurs groupes de six à huit cavaliers se livrer à une course vertigineuse et tourbillonner dans cette place comme des démons se débattant dans une mare d'eau bénite. Pour se maintenir en tête de ce tourbillon de cavaliers et pour montrer sa force, son habileté et son adresse, le marié redoublait d'énergie, multipliait ses efforts, poussait plein d'ardeur son cheval en avant et ne parvenait pas toujours à dépasser les autres.

Avant la course, j'avais vu passer la mariée enfermée, comme

un bijou dans un écrin, dans un luxueux *coufa* gentiment installé sur le dos d'un chameau. Dire j'ai vu la mariée est une catachrèse : car je n'ai vu que son coufa (palanquin) richement drapé. On sait qu'elle est dedans et que, par un petit trou, elle nous voit peut-être, mais nous, impossible de la voir, impossible de vanter ses charmes ou de critiquer sa laideur : on en est pour ses frais de curiosité. Ce sont les femmes qui doivent être désappointées de ne pouvoir jaser sur le compte de l'enfermée.

Dans la maison de son père, la mariée se tient dans une pièce, où elle reste invisible, pour les hommes seulement ! Les invités ne peuvent donc pas lui présenter leurs hommages, la féliciter de son mariage et lui souhaiter toutes les chances d'une heureuse existence. Mais ils peuvent, et cela est même de bon ton, féliciter l'heureux père. Ce digne homme, installé comme un pacha, au fond d'une vaste pièce, ornée de feuillage et meublée de sièges et de petites tables, méthodiquemnt rangées comme dans une salle de café, attend patiemment ses convives, à demi couché sur un lit de repos. Il est vraiment digne, nonchalamment étendu sur son canapé comme un Boudha sur son autel, et regardant partout d'un air paterne et angélique, en attendant l'arrivée de ses invités et leurs cadeaux. C'est un peu comme en Apharras, ceux qui ne sont pas invités, sont admis avec la même bonhomie ; ils peuvent s'asseoir à une table, et on leur servira une consommation. Mais ce serait manquer de savoir-vivre, si avant de s'asseoir on n'allait pas saluer le maître du logis, et lui déposer dans la main une offrande qui lui permettra de doter sa fille. Après s'être acquitté de cette double politesse, en homme bien élevé, on peut alors s'asseoir à une table, se faire servir une tasse de café ou un rafraîchissement, et se retirer sans dire merci.

En France, les parents, les amis, se creusent la tête à la recherche de ce qu'ils pourront déposer dans la corbeille de la mariée. On court les magasins, on va, on vient, on cherche, et après toutes sortes de tribulations, on achète un objet qui n'entre pas dans les goûts de la fiancée, ou qu'elle trouve trop mesquin. En Arabie, on est exempt de ce souci ennuyeux et pénible, on plonge simplement la main dans son gousset, on la retire pleine de roupies, qu'on laisse tomber dans la main du père de la mariée qui, comme vous, a tendu le bras, afin que les deux mains se joignent, l'une pour déposer, l'autre pour recevoir. C'est d'une simplicité patriarcale. On ne tergiverse pas, on va droit au fait. C'était bien inutile d'y apporter des modifications. Le don monétaire est toujours agréable, et la considération du donateur s'accroît dans la proportion de la somme offerte, qui doit être en rapport avec la

fortune du gratifié; car plus celui-ci est riche, plus on doit se montrer généreux. C'est du reste ce qui s'observe partout. On donne le moins possible à un pauvre, et on se saignerait un quatrième membre, pour donner à un riche. On y regarde à deux fois avant de laisser tomber une obole dans l'escarcelle d'un malheureux et, par ostentation ou faiblesse, on se gêne pour offrir un cadeau à un Crésus. Si l'homme se laisse entraîner ainsi, c'est presque toujours contre son gré! il maudit sa faiblesse et ronge sa bassesse.

Les mariages, causes de dépenses pour les uns, sont une splendide occasion d'amusements pour les autres; c'est pour cela sans doute, qu'on regarde de travers les mariages clandestins. On n'en retire rien, et c'est, certainement pourquoi, l'on trouve honteux ces mariages à la sourdine. Je fais peut-être un jugement téméraire; mais l'homme est si personnel et si dissimulé, qu'on peut bien lui supposer les pensées les plus extraordinaires, sans franchir les limites de ce qui peut germer dans son cerveau.

Comme les boissons enivrantes, l'égoïsme manifeste son effet à différents degrés. Chez les peuples riches, il doit être de 90° à 100°, chez les peuples malheureux, comme en Apharras, il ne doit pas atteindre 10°. Leur grand plaisir est de pouvoir manger à leur faim,et ils comprennent toute la satisfaction et le bonheur qu'on se procure en se privant un peu pour empêcher un affamé de souffrir la faim. Lorsque, pendant les sept jours d'un mariage, tout le monde peut faire bombance, il serait impossible de voir, sans répugnance, des mariages clandestins, des mariages où on ne banquette pas : leur pensée ne saurait accepter une semblable licence. Ils comprennent les unions par l'accord des familles lorsque le cadi n'a pas eu le temps d'unir les mariés. Mais, il ne faudrait pas que le cadi tarde trop car, si les divorces avant le mariage définitif devenaient trop fréquents, ils lui planteraient une lance dans la poitrine.

Le cadi est heureusement aussi intéressé que le public à ce que tout se passe normalement : s'il se fait attendre, il ne faut pas lui en vouloir, car c'est évidemment qu'il ne peut pas faire autrement. Enfin, lorsqu'il vient de confirmer un mariage, les femmes mènent la mariée dans la paillotte nuptiale que lui a fait construire son père. Lorsqu'elles y ont pénétré, elles lui font, probablement, la leçon de circonstance, en lui indiquant, pour être heureuse, ce qu'il faut faire auprès de son époux. Puis elles la laissent seule, pour lui donner probablement le temps de réfléchir et de le trouver long.

La mariée est à son poste où l'attente stimule son désir; c'est

maintenant au tour des hommes d'y conduire le mari. On se met gravement en route et aussitôt arrivé, on égorge un bouc devant la porte du séjour nuptial; l'animal mort, on en retire le cadavre pour livrer passage au mari, qui s'avance lentement sans se faire prier. Il pose le pied droit dans la mare de sang et pénètre, le dos courbé, dans le nid où l'attend son épouse. La porte se ferme; on n'a plus rien à voir. On laisse les deux tourtereaux roucouler et se débrouiller comme ils l'entendent; puis on va continuer les réjouissances un instant interrompues.

Dans ces petites paillotes il fait si chaud lorsqu'on y est enfermé, que l'on doit s'affaiblir assez rapidement, surtout lorsqu'on se livre à l'exercice du trapèze à deux. Le mari, à bout de force et ne pouvant plus respirer, est libre de sortir et de prendre l'air; alors que, sous aucun prétexte, sa jeune compagne ne peut en faire autant. Elle doit rester emprisonnée sept jours dans son modeste réduit de branchages. Pendant ce temps, personne autre que son mari, ne peut en franchir le seuil. Lui seul, pendant ces sept jours de captivité, doit pourvoir à tous les besoins du ménage.

— Et que font-ils quand ils sont enfermés, dis-je au jeune Apharras qui me donnait ces renseignements?

— Ce qu'ils font, me répondit-il, en me regardant d'un air réjoui, ils s'embrassent...

J'insistai inutilement, pour en savoir davantage. L'expression de sa physionomie sembla me donner cette réponse. Pourquoi me faire cette question? A ton âge, tout le monde sait ce qui se passe entre mari et femme.

C'était logique, il ne m'était pas permis d'ignorer ce qui se passe en pareille occasion. Mais ce qu'il ignorait, lui, c'est qu'il y a d'un peuple à l'autre des fioritures, des mignardises, des attouchements, des positions, et que je désirais connaître, en détail, les rixes amoureuses de son pays. Il s'y est refusé, car il avait la persuasion, tant la chose est naturelle, que j'étais à ce sujet aussi instruit que lui. Je me demande pourquoi tout ce qui concerne ce chapitre, met si fort en émoi notre curiosité; parce que, me dira-t-on « il est socialement nécessaire de voiler certains instincts naturels ». Cette explication me suffit, n'en parlons plus...

S'il y a un Dieu pour les ivrognes, il y en a un autre pour les curieux, à moins que ce ne soit le même. Je ne chercherai pas à m'éclairer à ce sujet; que ce soit un Dieu ou le hasard qui vint à mon secours, je lui rends grâce, car je fus servi à souhait.

Quelques joyeux vivants d'Obock nous avaient préparé une partie de chasse à La Tella ou Latelia. On désigne sous ce nom un large ravin, un peu plus boisé que les autres débouchant à la

mer. A peu de distance de cette embouchure l'eau douce jaillit à la surface du sol et s'étale en formant une petite mare. C'est là



Pl. 6. — Campement de chasseurs au ravin Latella, sous la direction de M. Grandjean directeur de la poste d'Obock

le rendez-vous, à certaines heures du soir, de tous les troupeaux qui paissent aux environs. Comme ils arrivent, conduits par leurs gardiens, à peu près tous à la même heure, il y a souvent encombrement, mais chacun sait attendre son tour, et tout se passe régulièrement.

Partis d'Obock de grand matin, les uns à dos de mulet, les autres en barque, j'avais choisi ce dernier véhicule afin d'explorer la plage en débarquant. Mon domestique, un gros et jovial garçon, qui passait plus de temps à agacer les femmes qu'à ranger les effets de son maître, avait pris le chemin solide, monté sur la mule qui m'était destinée pour le retour.

On aura beau crier, prêcher, écrire que nous sommes tous égaux, cela n'empêche pas la nature de nous répartir ses dons avec criante irrégularité : mon domestique, un jeune et vigoureux Somalis, avait reçu, pour sa part, une dose de paresse qui pouvait compter pour dix et une quantité non moins grande de fringale amoureuse. Ses brandons prenaient feu à la moindre étincelle d'un regard féminin.

Notre chasse dans ce ravin, qu'on disait le plus giboyeux des environs, fut bien plus amusante que fructueuse. On avait dû prévenir de notre arrivée les lièvres et les gazelles, car c'est les carniers vides que nous sommes revenus à Obock.



Pl. 7. — Une petite mare d'eau douce à l'embouchure du ravin Latella.

Pour ce retour, j'enfourchai la mule que m'avait amenée mon domestique. Elle m'apprit aussitôt qu'elle était volontaire et, quelques instants après, qu'elle était rétive à me désarçonner; mais elle avait affaire à un cavalier qui avait pour principe de négliger l'amour-propre et de faire passer la prudence avant la témérité.

Mes compagnons s'étaient élancés dans la plaine au pas sautillant de leur monture; et moi, me gardant bien de me servir de la cravache et des talons, je laissais mon destrier femelle aller à la vitesse de sa paisible allure, ce qui mit rapidement une distance marquée entre l'avant-garde et l'arrière-garde, dont moi et mon domestique étions les seuls soutiens. Comme la distance entre les deux escadrons augmentait de plus en plus j'étais intérieurement

froissé de les voir en avant et moi en arrière; mais qu'y faire! le souci de me tenir en équilibre m'enlevait la pensée de tenter un effort pour les rejoindre.

Pendant que ma monture me dandinait à pas lents et me secouait de temps en temps par ses écarts, mon domestique, en gambadant, s'éloignait et revenait près de moi; il me semblait lire ce sarcasme dans l'intrépidité de ce vaurien : tu vois, j'arriverai plus vite à pied à Obock que toi avec ta mule. C'est possible, me disais-je, mais si l'on m'a choisi cette mule indocile pour me faire casser le cou, ce qui pourrait bien être, car dans nos colonies un nouvel arrivant doit se méfier de tout et s'attendre à de désagréables mésaventures de la part de ses serviteurs ou de ses concitoyens! Ces malheureux sont les agents inconscients des sentiments exprimés, devant eux, par les maîtres! mais je préfère supporter, même de mon domestique, de facétieux sarcasmes que de donner à de macabres farceurs le plaisir de les priver de ma présence par une mort violente ou un départ précipité.

Je me faisais ces réflexions lorsque mon domestique, qui restait près de moi depuis quelques secondes, me lança humblement ces paroles :

— Veux-tu que je force ta mule à marcher? tu vas voir.

— N'y touche pas, lui dis-je, ou je te dénonce à la Société protectrice des animaux qui te condamnera à recevoir dix fois autant de coups de cravache que tu auras donné de coups de bâton à ma paisible porteuse.

— Les animaux ne donnent pas de coups de cravache, tiens, laisse-moi faire, tu vas voir...

— Puisque tu ne connais pas la terrible Société protectrice des animaux je pense qu'il n'en est pas ainsi de moi; et que, depuis longtemps, tu dois me connaître! Une fois pour toutes, je te défends de toucher à cette pauvre bête; elle s'en prendrait à moi des coups que tu lui donnerais et n'hésiterait pas à me jeter par terre; et, si je me cassais une jambe en tombant, tu serais obligé de me porter à Obock sur tes épaules.

— Ça ne fait rien, nous serions bien plus vite arrivés.

— Si ça ne fait rien, je préfère arriver, en bon état, une heure plus tard, qu'une heure plus tôt meurtri et disloqué.

— Comme tu voudras! et il se mit à piquer sur ma droite une course d'une centaine de mètres.

En s'éloignant, ses gambades s'accentuaient et tournaient au comique. Lorsqu'il rencontrait une Danakile, ses sauts et contorsions me parurent si grotesques que je ne le quittai plus des yeux.

Une Danakile qui avait abandonné le sentier pour passer au

large à grande distance de moi, était arrivée en face de moi à une douzaine de mètres de mon acrobate. A ce moment je le vis exécuter sur place une mimique à laquelle je ne compris rien, quoi qu'elle fût des plus expressives : il s'appuyait la main gauche sur l'oreille, levait la jambe droite comme un chien qui se prépare à arroser des sacs de denrées alimentaires, posés sur le trottoir de chaque côté de la porte des épiciers. Ce geste fait, il se mit à sauter et à rire aux éclats.

Après ce manège, il revint près de moi d'un air enchanté.

— Que signifie, lui dis-je, le geste que tu viens de faire lorsque cette Danakile est passée près de toi?

— Ça veut dire que je voudrais bien coucher avec elle.

— Comment, tu te permets en ma présence d'exprimer un semblable désir à une femme qui passe et tu n'es pas honteux de ton indigne conduite. Ce que tu viens de faire est très mal et une mauvaise action.

— Mauvaise pour toi peut-être, me répondit-il, mais pour moi c'est très bon.

Déconcerté par cette réponse, je réfléchis un instant et restai convaincu, que je ne pourrais ni par discours, ni par raisonnement mettre d'accord sa morale et la mienne. Je fis prendre alors un autre cours à la conversation, et ce gaillard me raconta, naturellement, ce qu'on me confirma plus tard, que les Apharras n'accomplissaient pas l'acte conjugal par superposition, comme en Europe, mais par juxtaposition; c'est-à-dire couchés sur le côté, poitrine contre poitrine, les jambes de l'épouse embrassant, comme dans un anneau, celles de son époux.

En Europe, l'un des adversaires de cette lutte fait tomber l'autre sur le dos quand il n'y tombe pas lui-même, et pour le maintenir il s'étend dessus. En Apharras ils tombent tous les deux sur le côté et le plus faible maintient le plus fort en lui enlaçant les cuisses. Tous les civilisés connaissent cette manière de lutter, et bien d'autres! Nous sommes si savants et nous avons fait tant de progrès en toutes choses que, de celle-ci, il ne doit plus rien nous rester à apprendre. Tandis qu'en Apharras on est aussi ignorant, en cela, qu'en toute autre chose : ces routiniers n'ont fait aucun progrès, ils ne connaissent que cette manière de lutter. Nous pouvons donc nous vanter de notre supériorité, puisque nous connaissons trente-deux positions, autant que les Chinois!... et que les Apharras n'en connaissent qu'une. Le plus surprenant, c'est que nous soyons arrivés à cette supériorité sans concours et sans prix décernés aux plus habiles.

J'avoue, cependant, que je trouve on ne peut plus surprenant

que les Apharras aient conservé, sans modifications, ni additions la même culbute que leurs ancêtres. Ce n'est cependant pas eux qui ont inventé leur manière de culbuter; on leur aura certainement appris à une lointaine époque. Mais à quelle époque! Et d'où leur vient cette prise de corps maintenant nationale? Tout le monde marche du même pas avec ardeur et bravoure au combat et au plaisir sans se demander d'où vient cette ardeur.

Leurs voisins, les Somalis, n'ont pas eu cette stoïque persévérance; ils se sont européanisés et ont marché dans la voie du progrès. Sur ce chapitre, je les crois, maintenant, aussi civilisés que nous le sommes. Ils prennent une position suivant les circonstances. Est-ce des bords de la Méditerranée que leurs aïeux ont reçu cette instruction? C'est probable; car de tous temps et dans tous les pays les trafiquants ont été de sérieux importateurs, et propagateurs d'une marchandise dont ils n'ont jamais chargé aucun ballot sur leurs navires.

Mon domestique étant Somalis, personne ne pouvait, mieux que lui, me renseigner. Je le laissai s'étendre sur un sujet qui lui plaisait. Je l'encourageai même en le questionnant et quand il m'eut passé le contingent de son savoir et que je n'avais plus rien à tirer de sa science, je le regardai en face et je lui dis, en fronçant les sourcils :

— Ali, si tu te permets dorénavant de provoquer une Danakile en ma présence par des gestes indécents, je te cingle le dos d'autant de coups de cravache que tu as de doigts aux mains et d'orteils aux pieds; tu es averti : n'oublie pas un seul instant ma recommandation; c'est bien d'aimer les femmes, mais tu dois les respecter en présence de ton maître.

— Taïb, me répondit-il ! Je sais bien que quand tu promets quelque chose, tu n'oublies jamais de la donner. Je n'oublierai pas de faire ce que tu dis.

J'avais peut-être tort de me montrer dans leur pays plus sévère en morale que les Danakiles elles-mêmes; car si j'en crois ce que m'a raconté leur provocateur ces sortes d'invitations sont loin de leur déplaire; elles y répondent même, quelquefois, malgré la rigidité de la morale sociale et le châtiment que cet acte provoque. On a pu être édifié, à ce sujet, par le récit d'Ato Joseph. Mais, sur une question où personne n'y voit clair, je me garderai bien d'être affirmatif et d'émettre une opinion.

Par le reflet de sa beauté, la vivacité de son regard, le radieux de son sourire, l'attrait de son maintien, la gracieuse souplesse de ses mouvements, la femme perce les cœurs les plus durs et leur incruste le charme et l'amour. Elle-même, à ce jeu, se laisse souvent

prendre ; elle devient sensible, compatissante et cherche, comme un devoir, à consoler sa victime. L'Européenne qui se laisse aller à ce charitable dévouement a beaucoup à redouter, beaucoup moins cependant qu'une Apharrase. Un coup de canif dans le contrat est en Apharras le plus répréhensible et le plus dangereux de tous les actes féminins. Un mari outragé a droit de vie et de mort sur son épouse et sur son complice. Il est le seul juge de son déshonneur, il peut tuer les coupables ou les condamner à une amende, lui paraissant suffisante, pour réparer le préjudice causé ; il agit, en cela, selon son sentiment : C'est son affaire ; personne n'a rien à y voir. Il est libre de pardonner et laisser vivre ; mais, en laissant vivre, il perd l'estime de ses concitoyens. Il lui faut tuer les deux complices pour rester digne de leur considération.

Les arrangements et le pardon doivent être bien rares car je voyais blémir les Apharras qui m'en parlaient et exprimer par leurs gestes ou leur attitude un écrasant mépris. En cela ils m'ont paru inflexibles. C'est la mort, l'inexorable mort qui, seule, doit effacer de pareilles meurtrissures.

Où ont-ils puisé leurs documents ceux qui accusent les Danakiles de dévergondage ? Est-ce dans le lac de l'Aoussa, tombeau d'une fille de roi qui s'était laissée séduire ? Ces narrateurs ont peut-être été les héros de quelques aventures faciles et sans éclat !

Cependant, en Apharras, il est probable, qu'ils auraient porté dans l'autre monde le souvenir de leur succès et que leurs os, étalés sur le sable, blanchiraient au soleil. D'un autre côté, s'ils avaient réussi dans leur entreprise, ils sauraient les dangers, auxquels ils se sont exposés, et n'accuseraient pas des gens, d'une intraitable moralité, de s'accoupler comme des chiens.

Pour faire l'histoire d'une nation, on se sert trop souvent des récits, des assertions et, qu'on me permette le mot, des blagues que content des gens rencontrés sur la route. On n'a rien vu, rien touché, rien entendu et, tant la crédulié est grande, on se croit bien renseigné. Il arrive même, parfois, que de grands orateurs, de séduisants narrateurs et autres farceurs en imposent, au point de faire douter de ce que l'on a vu, entendu, senti, goûté et touché. Voici, pour un observateur, un sujet de thèse psychologique bien intéressant. Pourquoi l'homme accepte-t-il ce qui sort du cerveau d'un autre comme plus véridique que ce qui lui est transmis directement par l'un de ses sens ?

Ce que les colons d'Obock disaient des Danakils était incroyable ; mais c'était naturel d'y ajouter foi : il ne pouvait venir à la pensée de personne, qu'après vingt ans de séjour et une sérieuse occupation de cette colonie on ne fût pas plus avancé

qu'au premier jour, sur les mœurs, sur les coutumes et les moyens d'existence de ses habitants. Qui se serait imaginé, qu'on occupait des pays lointains, pour y brouter, exclusivement, l'herbe tendre du budget métropolitain et s'engraisser aux frais des contribuables de la mère patrie. On connaît la tendresse et la générosité de cette tendre mère et on la tire le plus possible sans lui venir en aide, c'est passé dans nos mœurs : Tirer de tous côtés, sans cesse, jusqu'à épuisement.

L'Angleterre se fait éclairer par ses colonies, et la France éclaire les siennes pour faire sentir à la perfide Albion son manque de générosité. Ses colonies, vastes et nombreuses, sont toutes des pompes refoulantes et les nôtres, heureusement moins nombreuses, des pompes aspirantes. Aux Anglais le positif, aux Français les rêveries! Le mot humanité fait monter jusqu'au ciel notre imagination; on en a plein la bouche le jour et on en rêve la nuit. L'Anglais, également, parle le jour et rêve la nuit : mais c'est de ses affaires, de ses *business*.

Comptez sur les doigts de votre main droite le nombre des colonies anglaises et, sauf quelques points stratégiques, vous les trouverez toutes d'un fructueux rapport à la métropole. Comptez maintenant, sur les doigts de votre main gauche les colonies françaises. Avez-vous terminé votre énumération? Combien en trouvez-vous qui rapportent à la France? Zéro! C'est exact; vous ne vous êtes pas trompé. Oui, mais nous semons pour récolter plus tard· et puis, la France est comme le dodu pélican elle se perce les flancs pour nourrir ses jeunes enfants; elle les dorlote ensuite dans le fauteuil d'un ministère et, lorsqu'ils ont des ailes, dans une sinécure coloniale. N'est-elle pas belle, à en tirer des larmes, la sollicitude de cette tendre nourrice qui s'est encore appliquée sur la poitrine un ministère des Colonies pour augmenter la source nourricière de ses rejetons·

O! c'est en effet une belle et lucrative addition, ce ministère! En avant les millions, réjouissez-vous, vils proprios, insatiables boutiquiers, courageux ouvriers, de l'entrain, de l'énergie! Quelques heures de travail supplémentaires ne vous tueront pas et ajouteront peu de choses à vos tracas et à vos fatigues; retranchez de votre repas et, s'il vous reste un peu de loisir, dormez tranquilles : vous avez un ministère des Colonies qui veille sur les colons, vos frères, qui les entoure de sa sollicitude, les bourre d'espoir et les accable de son ineffable tendresse. Soyez prudent ne troublez pas le calme de ce cher ministère car il pourrait, dans un moment d'agitation, mettre le feu au Louvre, et vous verriez réduire en cendres une collection de chefs-d'œuvre artistiques, la plus belle

du monde, au dire des connaisseurs. Ne craignez rien, on veille et, après tout, de l'art, on en fait tous les jours et tous les jours ça change; tandis qu'un ministère une fois fait, c'est pour toujours; lorsqu'on le tient, on y tient et on tient à le conserver. Si j'étais roi, empereur ou président de la République, ce n'est pas dans le bâtiment du Louvre que je voudrais loger ce ministère, c'est dans une bonbonnière.

On rencontre chaque jour des citoyens honnêtes et laborieux, qui sont la droiture et la bonté mêmes, et qui ne sont jamais contents. Ils attaquent les ministres, regardent les ministères d'un mauvais œil et froncent les sourcils en voyant augmenter le nombre des bureaucrates : ils se permettent même d'appeler « ronds de cuir » ces dévoués tabellions surchargés de besogne, ayant à peine le temps de fumer un paquet de cigarettes par jour. On devrait en doubler le nombre, doubler les appointements de ces modestes employés et créer plus de ministères. Je compte qu'il nous en manque au moins une douzaine, dont les plus urgents sont les suivants : Presse, Assistance publique, Beaux-Arts, Récompenses, Grèves, Paris-mutuels et autres jeux d'agrément, tels que danse et pugilat; les cultes et les théâtres devraient également avoir leur ministère particulier. Il en manque quelques-uns pour faire la douzaine; mais que l'on crée d'abord ceux-là et l'on verra après.

Fatalité des fatalités! En 1900, lorsque j'écrivais ces lignes, je n'ai pas pensé au ministère du Travail! Mon illustre confrère Clemenceau, le créateur de ce ministère et le promoteur des quinze mille, va passer pour un grand homme et moi pour un ignare. Quelle déveine de n'avoir pas été à sa place! Je lui aurais coupé l'herbe sous le pied en créant sept ou huit ministères d'un coup. Ce qui me console, c'est que mon idée a déjà subi un commencement d'exécution, ce à quoi, sans en avoir été surpris, j'étais loin de m'attendre. Je l'avais lue, écrite sur le grand livre de la bêtise humaine mais je ne croyais pas que le moment, pour nous, fût déjà arrivé

N'est-ce pas insensé et d'un arriéré inqualifiable, qu'un pays comme le nôtre, si éclairé et qui éclaire si bien, n'ait pas encore un ministère de la presse; quand je dis un c'est insuffisant, deux ce n'est pas beaucoup, trois me paraît préférable. La presse n'est-elle pas de nos jours l'arbre de couche sur lequel s'engrènent tous les rouages de la machine gouvernementale? N'est-ce pas la presse qui forme l'opinion du public et élève aux plus hautes places de la hiérarchie sociale le miséreux comme le riche, l'imbécile comme l'intelligent, le pouilleux comme le mirliflore? Et toutes les publications scientifiques et littéraires qui entretiennent le développement de notre intelligence est-ce rien? Quoi qu'en pense mon

confrère, le ministère de la Presse était plus urgent que celui du Travail, qui n'est qu'un simple rouage de la machine sociale.

Les grèves ne sont-elles pas également un bloc en harmonie avec l'esprit moderne? Et elles n'ont pas encore un ministère pour apprécier les revendications de leurs adhérents!

L'assistance publique est inscrite, en lettres flamboyantes, sur le livre de l'humanité, et elle aussi n'a pas son ministère! N'est-ce pas mourir deux fois que de s'éteindre dans un lit d'hôpital sans recevoir d'un ministre son passe-port pour l'autre monde! Je ne reparlerai pas des ministères dont j'ai déjà fait, dans un autre chapitre, ressortir l'urgence et l'utilité.

Du courage, mes valeureux concitoyens, encore un petit effort, l'avenir nous contemple. Voyez, en ce moment, s'accroître sans cesse le nombre des Forts-des-Bras, ils sont tous capables, sans plier sous le faix, de soutenir un portefeuille ministériel! voyez également le nombre, bien plus grand encore, des illustres fils de bonnes maisons; ils ont le nez en l'air, en attendant un siège, pour y placer le leur. Laisserons-nous ces post...ulants se défraîchir dans une vaine attente? Ce sont des rejetons de la patrie; ils ont droit au soleil qui luit et à la pâtée qui nourrit : ne sommes-nous pas en république et ne devrait-on pas mettre le char de l'Etat à la vitesse d'une locomotive, je pourrais dire, actuellement, à la vitesse d'un aéroplane? Est-ce qu'il serait possible maintenant de traîner le Bloc avec les attelages des vieilles berlines monarchiques et impérialistes?

Dans ces choses nous n'avons rien à voir. Cela ne nous regarde pas, nous n'avons qu'à payer et nous serons considérés.

-- Tu ferais bien mieux de t'occuper de ton sujet, dont tu fais perdre le fil, que de nous débiter tout ce qui te vient à la pensée.

C'est mon ami Saint-Jean, un charmant homme, d'humeur douce et fort intelligent, qui vient de faire cette réflexion.

Si mon ami Saint-Jean avait tiré de son escarcelle de trente à quarante mille francs, et employé son temps à faire la besogne d'un personnel largement rétribué, je lui répondrais : « Tu as du temps à perdre, de l'argent à dépenser et dans quel but? Le but est d'être utile et de permettre de pénétrer dans l'intérieur d'un pays sans incidents fâcheux et sans y faire trop d'impairs, au lieu d'ergoter en un lieu sûr, comme à Obock, si l'on veut avoir la certitude de revoir ses parents.

A moins de trois cents mètres d'Obock, deux soldats sont assassinés par des Danakils; à Ambado, sept marins subissent le même sort. Est-ce que la mort de ces neuf victimes aurait porté le deuil dans les familles et privé la patrie de neuf de ses défenseurs,

si on avait connu les mœurs et les habitudes des habitants du pays où on les avait envoyés?

On vient de voir que je suis un chaleureux partisan d'un encombrement de ministères et, d'un autre côté, un non moins chaleureux contribuable; de sorte que Félix (c'est mon petit nom) demande à Jousseaume : à quoi peut bien servir un ministère des Colonies? Si les choses se passent comme à Obock, il me semble que pour assurer la sécurité de cette colonie, le ministère de la Guerre et de la Marine étaient bien suffisants et aussi aptes, que n'importe quel autre ministère, à dépenser avec intelligence l'argent, que la métropole destine à ces pays lointains.

On a vu, au début de ce livre, les recommandations qui me furent faites, en débarquant à Obock. Je pouvais, en m'entourant de prudence et m'armant jusqu'aux dents, m'aventurer jusqu'aux jardins et ne rien entreprendre sans prévenir les autorités : « Vous pouvez, me dit-on, rester à Obock sans crainte et sans danger; mais n'allez pas vous promener au loin; la campagne appartient aux Danakils, et nous n'avons en eux aucune confiance. »

A Obock il n'y a rien à craindre, et dans la campagne aussi il n'y a rien à craindre, quand on connaît les mœurs et les coutumes des gens qu'on y rencontre; en ne froissant personne et sachant ce qu'il faut faire pour obtenir une complète sécurité, on peut aller partout et se faire bien venir.

L'abord du Danakil est d'une froideur marmoréenne; ceux que j'ai vus à Obock et ceux que j'ai rencontrés dans la campagne, ont l'air farouches et sont d'un mutisme sculptural. On ne peut déchiffrer ce qu'ils pensent. Mais on peut me croire, ils reçoivent notre argent sans le moindre déplaisir, et nous donneraient volontiers en échange un coup de lance avec plaisir. Sans l'appât d'un butin, sans un manque de respect à leur femme ou à leur fille, sans un préjudice causé, je ne sais pas, s'ils se décideraient à tuer un homme, mais je ne le crois pas. Je parle ici de la majorité, car il doit se trouver parmi eux, comme à Paris, quelque fou capable de plonger sans raison son poignard dans la poitrine d'un passant.

L'Apharras a droit de mort sur le séducteur de son épouse et, ainsi que je l'ai dit, il ne s'abstient presque jamais d'user de ce droit. Pour le séducteur, passe encore, mais faire subir le même sort à la séduite pour un moment d'égarement et de faiblesse, c'est de la barbarie. Pour moi, Européen, c'est incompréhensible : je ne puis m'expliquer, qu'un homme, pouvant, pour la moindre vétillerie, répudier sa femme quand bon lui semble, préfère, dans ce cas, lui donner la mort que de la répudier; et que la famille de la victime puisse assister sans être émue à son exécution, que dis-

je sans être émue! elle y applaudit et, si besoin était, elle aiderait plutôt. Un père préfère voir mourir sa fille que de la voir vivante, lorsqu'elle a eu la faiblesse de se laisser séduire.

Pour une simple incompatibilité d'humeur, le mari peut renvoyer sa femme, ou sa femme le quitter, elle se rend dans sa famille, y reprend la place qu'elle occupait avant son mariage; de ce côté la question est tranchée, reste maintenant celle du mari.

Un mari abandonné par sa femme n'a aucun compte à rendre à son beau-père. Si, au contraire, c'est lui qui répudie sa femme, il doit indemniser son beau-père, lui donner quelques chèvres ou moutons pour subvenir aux frais que va lui occasionner le retour de sa fille. C'est convenu, la femme quitte la paillotte conjugale, pour revenir, les mains vides, dans la paillotte paternelle; elle dit simplement à son arrivée : « Me voici! je n'ai pas pu m'accorder avec mon époux. » Lorsque le mari de son côté, ne trouve pas à sa femme les qualités qu'il attendait, il la renvoie dans sa famille, accompagnée de chèvres ou de moutons; dont le nombre doit être en rapport avec sa fortune, en tout dans le pays, les obligations qu'on a à acquitter dépendent de la fortune. On demande peu aux pauvres et on exige beaucoup des riches.

On eût par conséquent perdu son temps, en prêchant le divorce aux Apharras. C'est le contraire qu'il faudrait prêcher et tâcher d'ajuster à leur morale le mariage indissoluble. Je ne crois pas que cette proposition aurait autant de succès que celle du divorce en France.

Je n'ai pas demandé si la femme se faisait belle le jour de son mariage. La chose est si naturelle, qu'il m'a paru impossible qu'une femme se marie sans procéder à des soins de toilette et de propreté. Il faudrait aux Apharrases bien peu de chose pour rendre leur toilette plus propre, et moins usée, mais il y a le plus souvent, force majeure, ce n'est pas la coquetterie qui leur manque, mais le moyen de la satisfaire. Si elles ne changent pas souvent de vêtements, c'est très certainement faute de ne pouvoir s'en procurer un autre et si elles ne le lavent pas, c'est probablement de peur de l'user. Pour suppléer à ces inconvénients, elles cherchent à attifer avec art leurs misérables effets, et à se couvrir de pauvres parures. Elles se font tous les jours des toilettes intimes, sans ajouter, à leur eau, du Lubin ou autres produits aromatiques. Pauvres femmes! elles n'ont même pas de désinfectants, d'antiseptiques, pour se préserver des tentatives microbiennes. Je crois cependant, qu'elles leur font la chasse, sans se douter de leur existence.

Leurs aïeules ont dû probablement souffrir des désordres

produits par ces invisibles assaillants, et chercher à prévenir leur attaque par le procédé suivant qu'elles ont dû transmettre à leurs filles.

Quoi qu'il en soit, l'Apharrase prend chaque matin une fumigation aromatique. Le bois qu'elle emploie à cet usage répand en brûlant une épaisse, abondante et suffocante fumée, dont l'odeur, moins désagréable qu'on ne le dit, est forte, pénétrante et se répand au loin.

Au sujet du mobilier des paillottes, j'ai appelé l'attention sur un trou creusé dans le sol, que l'on prend, sans hésiter, pour un petit fourneau de cuisine. C'est dans ce fourneau, que les femmes allument les bûchettes du bois spécial, dont je viens de parler. Aussitôt que l'épaisse fumée s'en dégage, la femme, en écartant les jambes, se place au-dessus, le bas du tronc entouré d'une jupe ou d'un toob. Ainsi installée, elle reçoit directement au bas du tronc, à la partie interne des cuisses, la fumée qui s'échappe de son fourneau.

J'ignore le nom scientifique de l'arbre qui leur fournit ce bois et qui plus est, quelle est au juste la partie employée. Les Européens que j'ai interrogés à ce sujet m'ont dit : « C'est la tige », les Apharras : « C'est la racine ». Ces deux réponses si différentes ne le sont peut-être pas autant qu'elles le paraissent. Je crois que c'est la partie d'un arbuste, rampant, sur le sol qui relie les racines à la tige, ce serait des rhizomes ligneux, analogues aux rhizomes herbacés.

L'arbre ou l'arbuste, car j'ignore sa dimension, qui fournit le bois des fumigations est le *Koussèra épineur* m'a dit un Apharras, et un autre que c'était le *Waibou* (ouaibou) dont on employait la racine et que cet arbre poussait dans la chaîne de montagnes, entre Obock et Tadjourah. Cet arbre, d'après leur dire, s'élèverait de deux à trois mètres au-dessus du sol. Les fleurs sont noires et son fruit, comestible, est une espèce de noix ou d'amande qu'il faut casser pour en manger l'intérieur.

Il y a peut-être du vrai dans ce qu'ils m'ont conté; mais je n'y ajoute aucune confiance. Les Apharras ne veulent à aucun prix dévoiler le secret des substances qu'ils emploient à différents usages. Ils m'ont dit : « C'est un arbre qui pousse dans la montagne » et c'est peut-être un arbuste qui croît au bord de la mer.

Ces enfantines cachotteries n'auront qu'un temps. A notre contact, l'Apharras prendra confiance et nous dévoilera ce qu'il met tant de soin à cacher.

Il y a deux ans, M. Krempf, chargé de mission scientifique,

m'a rapporté plusieurs morceaux du bois servant à leurs fumigations, que je n'avais pu me procurer antérieurement.

— Je demandai à M. Krempf, lorsqu'il me remit ce bois, s'il avait eu des difficultés à se le procurer.

— Nullement, me répondit-il. On en vend à Djibouti. Depuis que M. Bouhour est gouverneur, les Danakils sont moins renfermés et se conduisent avec nous comme les habitants des autres pays voisins; ils sont maintenant nombreux à Djibouti.

— Je vois avec plaisir qu'il y a beaucoup d'amélioration depuis mon dernier voyage, et M. Bouhour! comment vous a-t-il reçu?

— Magnifiquement. Je dirai même amicalement. Il a mis tout à ma disposition pour faciliter mes études et mes recherches; il s'y est vivement intéressé; car il aime par goût les études scientifiques; c'est un homme loyal et c'est, avec beaucoup de tact et d'intelligence qu'il dirige les affaires de la colonie. Il a su s'assurer la confiance des Danakils et s'en faire estimer et respecter; il arrivera certainement, à faire quelque chose d'assez avantageux de cette improductive colonie.

Après avoir pris congé de M. Krempf et l'avoir remercié, je fus ravi de ce que je venais d'apprendre : on s'intéresse toujours à une localité où l'on a passé agréablement plusieurs mois de son existence. Pendant que les souvenirs de mon séjour dans ces parages occupaient ma pensée; il me vint tout à coup cette fâcheuse réflexion : « Si le gouverneur actuel de notre colonie d'Obock est tel qu'on vient de me le dépeindre, il n'y restera pas longtemps; il fera trop sentir, méfait impardonnable, la supériorité de son administration sur celle de son prédécesseur. » Ce que je prévoyais à cette époque est arrivé : douze ou quinze mois plus tard M. Bouhour quittait la colonie. S'il n'a pas demandé son changement, il est certainement très loin de se douter, que s'il n'est plus à Djibouti, c'est qu'il remplissait sa haute fonction avec trop de sagesse, d'intelligence et de succès. Le zèle est de nos jours mal vu, l'intelligence mal goûtée et le succès effraye.

CHAPITRE III

FÊTES DES FUNÉRAILLES — INHUMATION — CIMETIÈRES BOUT DE L'AN

En tous temps et dans tous les pays, la mort a été redoutée : elle effraye et entoure ceux qu'elle frappe d'un imposant et mystérieux respect. Qu'il soit jeune ou vieux, riche ou pauvre, vertueux ou criminel, elle lui blanchit la peau et lui immobilise le corps de la rigidité cadavérique, et elle étend sur le passé de celui qui n'est plus son uniforme et sombre masque. Dans ce moment suprême tout disparaît, excepté un cadavre, dont l'effrayante immobilité fait naître la tristesse et réclame le silence. Rien ne frappe l'imagination autant qu'un corps humain, tout à l'heure plein de vie et maintenant inerte dans les bras de la mort.

Cet amas de matière vivante, dans lequel tout, avec une dévorante activité et en accord parfait, vibrait et s'agitait, n'est plus maintenant qu'un amas de matière, privé du moteur qui le faisait agir, qu'une substance en désaccord avec les éléments de sa composition : un violent choc, une large blessure, un brusque écart de la température en trouble l'harmonie ; des êtres d'une ténuité extrême en change, pour se nourrir, la composition ; l'usure des ans et quelques autres causes d'apparence moins terrible attirent la mort et arrêtent brusquement le jeu des organes. La force vitale qui cherche à rétablir l'équilibre et à ramener l'organisme à son état normal est vaincu. Si, dans sa lutte, souvent violente, ses efforts sont insuffisants, tout faiblit, tout s'épuise, tout s'affaisse, tout s'éteint. C'est fini : rien ne marche plus dans cette machine de chair et d'os : l'inertie remplace le mouvement, la mort a succédé à la vie.

Avec la vie tout s'agite, se forme et se reforme. Avec la mort tout se décompose, se disperse et disparaît. La décomposition des substances animales revient de droit à d'autres corps vivants d'une frêle organisation. On dirait, en réfléchissant à ce qui se passe dans la nature, que nous avons été créés pour préparer la nourriture à des êtres délicats qui réclament, pour vivre, une nourriture préparée, comme les jeunes enfants réclament le lait, préparé par le sein de leur mère. De leur côté ces êtres dont nous sommes, après notre mort, les nourriciers, travaillent à préparer des aliments pour nos descendants, pour les générations futures.

Comme tous les êtres, l'homme est, dans ce cas, d'une honnêteté méticuleuse : il rend atome pour atome, aux corps organisés et aux corps inorganiques, tout ce qu'il leur avait pris pour assurer son existence. Le *tu pulvis es in pulverem reverteris*, n'a plus le sens philosophique qu'on lui attribuait autrefois, puisque ce qui entre de matière inorganique ou poussière dans la composition d'un corps vivant devient presque en totalité, la proie des corps organisés. Il faut être aussi presbyte qu'un transformiste, pour ne pas voir, dans l'ensemble des corps organisés, le circuit vital qui les met sous la dépendance les uns des autres. Je vais rappeler cette banalité, afin que tout le monde puisse comprendre, les transformistes surtout, qui ne sont pas en général très versés en histoire naturelle. L'homme mange le mouton, le mouton mange l'herbe et l'herbe se nourrit de la décomposition de substances organiques. Tout se tient, tout s'enchaîne, et, ce n'est certes pas le marteau darwiniste qui brisera un seul anneau de cet enchaînement.

Je ne crois pas qu'un seul corps vivant, si faiblement organisé qu'il soit, puisse vivre sans rencontrer dans l'eau, la terre ou l'air une seule parcelle de matière organique. Bon nombre de savants vont plaisanter cette quasi-assertion et répondre, que l'on connaît nombre de corps vivants qui puisent exclusivement, dans les corps inorganiques, ce qui leur sert à assurer leur existence, que c'est un fait depuis longtemps acquis; s'il l'est pour eux il ne l'est pas pour moi, car je ne connais pas un seul corps vivant, qui puisse se passer de matière organique. Comme j'ignore, comment s'est formé notre globe et tout ce qu'il renferme, et que personne au monde n'a encore déchiré le voile qui assombrit sa mystérieuse création, ni d'où lui viennent ces corps organisés, dont la création est aussi mystérieuse que celle de la terre, je puis dire. Si ce globe n'avait jamais possédé que des corps inorganiques, jamais un corps vivant ne serait apparu à sa surface. Si je suis dans l'erreur qu'on le prouve, qu'on montre des faits sur les créations que constatent nos sens au lieu de rabâcher de puériles théories qui ne sont en résumé qu'un dévergondage de l'esprit.

La mort, cette mort redoutée, qui met un terme à l'existence de tous les corps vivants, est indispensable au maintien de la vie. Les corps qui disparaissent servent à nourrir ceux qui apparaissent; c'est ce qui s'est passé depuis l'apparition des premiers êtres et c'est ce qui se passera jusqu'au moment de la disparition du dernier corps vivant.

La nature a-t-elle sur terre, dans l'eau ou dans l'air un laboratoire,pour créer de la matière organisée ou organique? Telle est la question qu'on devrait résoudre, avant de s'embarquer, pour naviguer à la recherche de la création des êtres et de l'origine de l'espèce. Lorsque cette question sera résolue et bien élucidée, on pourra alors rechercher comment, de cette matière,ont pu sortir les corps vivants. D'un nautonnier qui prendrait la mer sans boussole, tout le monde dirait : « c'est un imprudent! » et certains nautonniers de la science, se lancent, dans l'une des théories de la création, sans se demander si la chose est sensée, s'il n'y a pas, dans ce que nous voyons, des faits qui démentent les arguments, les assertions et les raisonnements, sortis d'une tête savante.

Aussitôt que la mort a frappé un corps vivant d'organisation complexe, l'individu, en tant qu'individu, est mort, bien mort : ce n'est plus qu'un cadavre, voué à la décomposition. La vie cellulaire ne s'éteint cependant pas avec lui : les cellules d'assimilation dont son organisme est formé, ont chacune une vitalité particulière qui concourt à la vie de l'ensemble, mais qui ne s'éteint pas de suite, qui persiste après la mort de l'individu; elles usent autant qu'elles le peuvent de cette faculté et combattent ainsi assez longtemps, longtemps même relativement, avant de mourir à leur tour. Chez les individus frappés de mort en parfait état de santé, la vie cellulaire persiste si bien qu'on arrive souvent à rappeler l'individu à la vie. Lorsque, au contraire, la mort frappe un sujet affaibli par une longue maladie, pendant laquelle la vie des cellules s'est également affaiblie, celle-ci persiste bien peu de temps après la mort de l'individu. Cette vie cellulaire persistante permet assez souvent de rappeler un mort à la vie et, c'est à elle, qu'on doit le refroidissement si lent de certains cadavres, et si rapide chez d'autres.

On attribue à une combustion la chaleur du corps; c'est possible, mais, je crois plutôt, qu'elle est le résultat du mouvement rapide et ininterrompu des courants, qu'établit dans l'organisme la vie cellulaire. C'est elle qui entraîne les matériaux nécessaires à la vie des tissus et qui repousse les matériaux usés, pour les rejeter au dehors; tout cela ne se fait pas sans réaction chimique et production de chaleur. La fonction des voies respiratoires est

analogue à celle des voies digestives, absorber et rejeter, la seule différence, qu'on constate : c'est que les voies digestives sont destinées aux liquides et aux solides, et les respiratoires aux gaz et aux vapeurs. La peau chez l'homme peut venir en aide aux poumons, mais si faiblement, que de le mentionner est peut-être le seul avantage qu'on pourra en tirer.

Si la chaleur était le résultat d'une combustion, produite par l'air qui s'introduit par le poumon, dans l'organisme, on ne pourrait expliquer la chaleur qui persiste dans un corps après que la respiration a complètement cessé et sa durée qui est d'autant plus longue que les cellules sont en meilleur état de santé et de conservation. Après un examen sérieux des phénomènes qui se passent dans l'organisme, je crois qu'il sera difficile de ne pas attribuer à la vie cellulaire la production de la chaleur corporelle; dans cette production l'air fourni par les poumons n'a pas plus d'action que les liquides nutritifs fournis par l'intestin.

Si le sort m'appelait à professer en Sorbonne ou ailleurs, je dirais à mes auditeurs : J'ai beaucoup écouté, beaucoup lu, beaucoup appris, et j'ai cru sincèrement que je savais beaucoup, mais maintenant, je m'aperçois que ce qu'on m'avait enseigné, avec confiance et certitude, est si volatile et si sujet à discussion, que je vous engage sérieusement à vous méfier des faits acquis, des axiomes scientifiques et des lois édictées par quelques grands savants. Apprenez, apprenez toujours, sous bénéfice d'inventaire, ensuite réfléchissez et vérifiez ce qu'on vous a appris.

C'est fini !... Je parle d'un homme qui vient de passer de la vie à trépas; il est mort et pour toujours, on va en être séparé. Son départ va produire un vide plus ou moins grand dans sa famille, et dans la société, il ne restera plus, à la place qu'il occupait, que des souvenirs et des regrets. La séparation devient donc par ce fait le moment solennel, douloureux et terrible. On ne sait à quel saint se vouer pour entourer ce mort d'un respectueux hommage, et pour lui dire un dernier adieu.

Les Apharras, cœurs aimants et sensibles, ont pour leurs morts un profond respect et une vénération touchante. Ils ne sont pas tourmentés par le sort qui nous attend dans l'autre monde, ni de ce que notre âme deviendra, Qu'elle s'évanouisse dans l'espace, qu'elle passe dans le corps d'une citrouille ou d'un animal, qu'elle aille jouir avec les siens d'un bonheur infini dans un séjour voluptueux, qu'elle aille au Paradis contempler l'Eternel, ou brûler dans l'enfer, qu'elle aille, enfin où l'on voudra, l'Apharras n'en prend aucun souci. Il ignore son existence et, à plus forte raison, le sort qui lui est réservé; personne ne lui en a parlé, et il

n'est pas assez instruit pour l'inventer. Il ne voit dans un mort, qu'un corps qui ne vit plus, et duquel il faut se séparer. Cette séparation, sans espoir de retour, lui paraît si pénible, qu'il veut faire quelque chose pour honorer celui qui n'est plus, lui témoigner ses regrets, son estime et entourer son douloureux départ d'un fastueux hommage.

Aussitôt qu'un des leurs a rendu le dernier soupir, on procède à sa toilette, on lui enlève ses vêtements et ses bijoux qui sont mis de côté, pour être distribués plus tard à ses enfants. On lave ensuite le corps de la tête aux pieds, avec de l'eau, dans laquelle on écrase des feuilles de *Koussera*. Quelle est cette plante et de quelle vertu jouissent ses feuilles écrasées? Je n'ai obtenu à ce sujet aucun renseignement. Ce que je n'ai pu obtenir il y a douze ans, serait probablement très facile actuellement.

Lorsqu'on a lavé tout le corps avec ce mélange, on l'enveloppe sans l'essuyer dans un toob blanc,n'ayant jamais servi,et de dimension suffisante pour recouvrir toutes les parties du corps, depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds. Lorsque la famille est trop pauvre et qu'elle se trouve dans l'impossibilité de faire la dépense du toob mortuaire, les voisins se solidarisent pour en faire l'acquisition. Dans tous les actes de la vie, on trouve chez ce peuple le noble sentiment de mutuelle assistance.

Sa toilette terminée, on attend, pour son transport au cimetière, l'arrivée du cadi, qu'on a prévenu aussitôt le décès. S'il ne peut pas venir, on procède, sans lui et sans retard, à l'enterrement. Il faudrait qu'il fût bien malade ou matériellement empêché, pour s'abstenir d'assister à un enterrement! car cette cérémonie est toujours honorée de nombreux et copieux repas.

Le cadi arrivé, on place le mort, enveloppé dans son toob sur un brancard, qui est soulevé par quatre des assistants, et chacun d'eux place l'un des bouts sur son épaule. Ils se mettent en marche, suivis des personnes présentes, le cadi en tête, récitant à toute voix des versets du Coran, que la foule répète.

Lorsqu'on est au cimetière, on dépose le brancard le long d'un des bords de la fosse et, comme le font les ministres de nos religions européennes, le cadi récite encore quelques versets du Coran et sa besogne est terminée. S'il n'a pas pu venir honorer cette cérémonie de sa personne, il est remplacé par l'un des habitants de la commune ou des communes voisines, sachant lire, et connaissant les versets du Coran qui conviennent à la circonstance.

Cette cérémonie est incontestablement empreinte d'un cachet religieux. Mais pour la grande majorité des Apharras, ce n'est qu'une fantasia, un décor ajouté à une manifestation, que l'on vou-

drait rendre aussi grandiose que possible. Au lieu de ces funéraires récitatifs, on battrait du tambour ou on jouerait de la flûte, qu'ils en éprouveraient la même sensation.

J'ignore comment, ils conduisaient leurs morts au cimetière, avant que l'Islamisme ait pénétré chez eux, et que les cadis aient ajouté leurs récitatifs, comme un roulement de tambour dans une marche funèbre. Comme ces pauvres bergers ne comprennent pas plus ce qu'on leur récite en arabe, que nos paysans ne comprennent le latin, ils trouvent cela très beau, et s'y laissent aussi facilement prendre que les Français applaudissant à outrance les discours d'un orateur, auxquels ils n'ont rien compris. Maintenant qu'ils sont habitués à la présence du cadi, il leur semblerait que quelque chose manque à une funèbre cérémonie, si on n'y criait pas : « Allah! Allah! » Mais Allah, et Mahomet son prophète, leur produisent dans l'esprit, la même révélation que produit, dans le mien, une phrase d'hébreu.

La fosse, destinée à recevoir un mort, est creusée par les habitants de la commune, et par les personnes qui passent auprès. Les Apharras considèrent comme un devoir sacré d'aider, à porter un mort au cimetière et à creuser sa tombe.

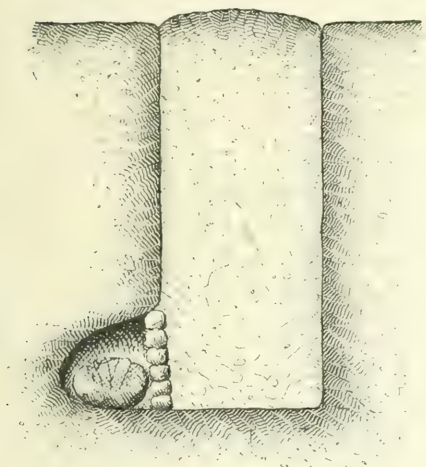
Un passant qui voit quelqu'un travailler à une fosse s'en approche, prend sa place, bêche à son tour, et attend qu'un autre vienne le remplacer.

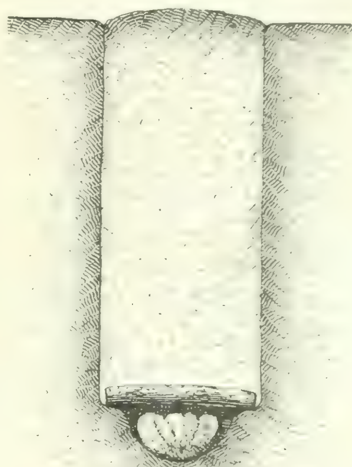
Leurs fosses sont à peu près de même dimension et de même forme que celles des cimetières de nos campagnes, seulement, dans le fond, ils creusent une niche pour recevoir le corps, qui y sera enfermé comme dans un cercueil. Tantôt c'est au milieu du fond, dans toute la longueur, que cette excavation est faite; tantôt c'est sur l'un des côtés, que l'on entaille dans toute sa longueur, au niveau du fond, de manière à former tout à fait dans le bas, une niche latérale, dans laquelle on glissera le mort.

Le fossoyeur juge la fosse assez profonde, lorsqu'accroupi au fond, le sommet de sa tête est au niveau du sol. C'est alors qu'il fait ,latéralement ou au milieu du fond, une tranchée pour recevoir le corps.

La fosse est prête, le mort est sur le bord; il a reçu, en guise d'eau bénite, le dernier boniment du cadi, ainsi que le dernier adieu des parents, des amis et des concitoyens; on le descend alors doucement, avec précaution, et on le place de tout son long dans la cavité destinée à le recevoir. Si elle occupe le milieu du fond de la fosse, on place au-dessus du corps des traverses de bois, dont les bouts reposent sur les bords de cette cavité. On en bouche les interstices avec des pierres et des branches, pour empêcher la terre de

tomber sur le corps lorsqu'on remplit la fosse. Si la cavité est latérale, on en bouche l'ouverture avec des pierres superposées, comme dans un mur construit à l'aplomb de la paroi qui surplombe l'ouverture de cette niche. Dans l'une ou l'autre de ces cavités, le corps se trouve renfermé comme dans un cercueil et protégé ainsi de la terre dont on remplit la fosse. Lorsqu'elle est remplie, on forme au-dessus, un petit tertre dépassant le niveau du sol de deux à trois décimètres, que l'on entoure, pour maintenir la terre, d'une rangée de grosses pierres, décrivant un ovale.





Pl. 8

Coupe d'une fosse à niche latérale — Coupe d'une fosse à niche centrale

Ces deux modes d'inhumation, relatifs à la place occupée par le mort, m'ont été clairement expliqués par les Apharras. Seulement, celui qui me parlait de l'un des modes, semblait ignorer l'autre; il allait même jusqu'à me dire qu'il n'existait pas chez eux. Il est donc très probable que certaines tribus enterrent leurs morts de l'une de ces manières et les autres de l'autre.

Je croirais que le mode primitif a été la niche latérale, et qu'ils n'ont adopté la niche centrale, que dans les terrains où il leur était impossible de faire autrement. Dans les terrains sablonneux et de peu de consistance, les éboulis leur auraient empêché de creuser latéralement au-dessous du sol, alors que rien n'est plus facile dans un terrain compact.

A mon passage au Caire, je parlais à mon savant ami, M. de Morgan, du mode d'inhumation à niche latérale qui m'avait intrigué.

— Je l'ai constaté ici, me dit-il, en faisant exécuter des fouilles dans de très vieux cimetières.

Nous voilà donc en présence d'un mode d'inhumation, adopté en Egypte, à une époque, touchant presque au préhistorique, qui existe encore chez les pasteurs nomades qui occupent actuellement le territoire baigné par la baie de Tadjourah. Je constate le fait, sans en chercher l'explication, ni en tirer la moindre conséquence. Je rappellerai seulement ce que j'ai dit : on croit voir revivre en Apharras, les pasteurs des temps bibliques, les bergers primitifs, dont la légende, plutôt que l'histoire, nous a transmis le mode d'existence.

Les légendes ont un fond de vérité, dans lequel il est bien difficile de discerner les modifications que le temps et l'imagination des narrateurs y ont apportées. C'est donc, en général, par analogie et supposition qu'on arrive à se faire une idée de la morale et des coutumes des primitifs habitants de la terre. L'homme a de bons yeux et une intelligence des plus pénétrante, celle-ci lui a permis de dissiper bien des ténèbres, mais on n'arrivera jamais à voir clair dans celles du passé. Le passé est un océan sombre, au milieu duquel l'esprit se débat et vogue à la dérive.

Quand on voit, en notre siècle, des hommes éclairés mettre à la voile, pour courir après l'origine des êtres et celle de l'homme en particulier, et se creuser la tête à chercher ce que pouvait bien être son industrie, on a tout de suite la certitude qu'ils ne se sont pas adressés cette question :

Qu'est-ce que le Primitif serait devenu, aussitôt son apparition au milieu des autres espèces animales,si son intelligence avait été inférieure à la nôtre? Avec quoi, Malheureux Savants, aurait-il pu se défendre, et comment aurait-il pu se nourrir, puisque encore de nos jours, malgré tous les progrès de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, on le voit quelquefois mourir de faim! Oh! si l'homme primitif avait été un dégradé, comme vous le dites, ni vous ni vos aïeux n'auraient vu la lumière.

Depuis le jour de son apparition ou de leur apparition, car personne ne sait si au début un ou plusieurs hommes sont sortis de la terre ou descendus du ciel, l'homme a vu sa faiblesse et entrevu la nécessité de vivre en société; ils se sont procuré des armes défensives et offensives, ont pourvu à leur alimentation, et se sont protégés contre les intempéries. Est-ce qu'on ne trouve pas à côté des cailloux, dont se servaient les hommes préhistoriques, les os de

grands animaux qui, presque tous, auraient éventré ou écrasé l'homme, aussi facilement que nous, à saigner un dindon! Actuellement, malgré ses canons, ses fusils et ses inventions à renverser le ciel et bouleverser la terre, un éléphant l'écrase de son pied, un boa l'étouffe dans ses replis, un tigre le dévore; il n'est pas jusqu'aux poux qui l'obligent à se gratter. Quand on a tant d'esprit et qu'on a tant de peine à se tirer d'affaire, on devrait avoir un peu de modestie et ne pas supposer, à ceux qui se sont trouvés dans la même passe que nous, un intellect inférieur au nôtre, sans cela comment auraient-ils pu triompher de toutes les vicissitudes et seraient-ils parvenus à assurer l'existence des descendants de leur espèce, dont quelques-uns se croient actuellement, peut-être avec raison, les descendants du nigaud; mais j'attendrai qu'ils m'en donnent les preuves avant de les croire partis d'aussi basse origine.

Partout où l'homme a arrêté ses pas, son intelligence lui a permis de tirer, de ce qui l'entoure, ses moyens d'existence, et cela aussi bien, à l'époque de son apparition, que de nos jours. Dans une contrée aride, il se déplaçait, comme il le fait encore, et il s'est rué sur ses frères, comme il le fait encore; dans un pays fertile, il s'est fixé comme un pieu au sol qui lui procurait une abondante nourriture, il attendait l'attaque et, finalement, il cédait la place et se dispersait dans la mêlée humaine.

On peut crier, vive la liberté, le grand air, l'espace, chacun de nous a une chaîne qui le tient rivé à un lopin de terre, à une chaire, à un bureau, à un métier, à une industrie, à un art, à un commerce et, surtout de nos jours, à une sinécure. On aura beau prêcher: Romps ta chaîne, sois libre! il ne la rompera pas, à moins qu'on ne l'y force. Les journalistes eux-mêmes, et les autres travailleurs de la pensée, qui font briller à nos yeux la liberté, l'abolition du paupérisme, la paix universelle, ce qui ne les empêche pas d'aller souvent sur le terrain, vider leurs différends; ils sont rivés à leurs journaux, à leurs écrits, comme les Crésus à leur caisse.

Pourquoi ne pas voir les choses, comme elles sont? Avant d'ouvrir nos yeux à la lumière, nous sommes restés neuf mois emprisonnés entre deux déjections, peu odorantes, l'une solide, l'autre liquide; à peine sortis de cette étroite prison, nous restons un à deux ans, cloués au sein de notre mère; décloués, nous devenons esclaves de ceux qui nous nourrissent l'esprit et le corps, puis nous tombons dans l'engrenage de la vie sociale, qui roule et nous entraîne, sans qu'il nous soit possible d'abandonner notre place. On est à ce moment l'esclave de la famille, l'esclave du devoir, l'es-

clave du travail, l'esclave de la société et, lorsqu'on ne peut plus rien faire, que la chaîne est rompue, qu'on pourrait être libre, on est l'esclave du malaise et de la vétusté, jusqu'au moment où la mort nous délivre. Voilà votre homme! cet homme libre! libre de travailler, pour manger, libre de se plier à la volonté du plus fort ou des plus nombreux, libre de prendre une épouse, pour s'enchaîner l'un à l'autre.

Je ne conçois qu'une liberté, dont l'homme puisse jouir : celle de faire son devoir honnêtement, selon ses moyens et sa force; cette liberté, quand on sait en user, permet à l'homme de profiter de son travail, de s'entourer de l'affection de sa famille, et de gagner l'estime de ses concitoyens. C'est se procurer la vie heureuse, sans tourments ni reproche. Je le rencontre quelquefois sur ma route, cet homme, que tous ceux qui le connaissent saluent amicalement, en passant près de lui. Il porte sans prétention la tête haute, et dans son clair regard se réfléchit l'estime, que chacun de nous devrait avoir de soi. Il ne sait pas ce que c'est de saboter, et n'est pas assez fou pour gâcher son existence en cherchant à faire du mal. Je l'envie et le salue de mon admiration. Je le trouve sain, intelligent et heureux, d'avoir su se tirer de l'esclavage, que l'égoïsme des ambitieux tient à sa chaîne. Sa rencontre me charme et celle du mielleux sournois qui vous jette, en passant, un regard protecteur, m'inspire le mépris et me soulève le cœur de dégoût. L'orgueil absorbe sa pensée, l'envie le ronge; il voudrait tout accaparer, ce charlatan! qui réclame l'aumône, pour les paroles qu'il débite : il a remède pour guérir les maux de dents et les cors aux pieds sociaux. J'ai écouté et plus souvent j'ai lu ses élucubrations; sa jactance m'a amusé, mais jamais l'admiration ne m'a fait tendre la main pour rencontrer la sienne.

La société se laisse séduire par de pareils bouffons et le public tire quelques sous de sa poche pour les nourrir. On leur tresse des couronnes, on n'a d'yeux que pour eux! et on laisse s'éteindre, dans l'oubli, l'honnête et laborieux travailleur qui, dévoué à sa patrie, répond : « Me voilà ! » à son premier signal.

Sans être socialement ni plus libres ni plus esclaves que les habitants des pays fortunés et civilisés, les Apharras ont moins de chaînes à supporter; ils ne sont pas rivés à un coin de terre; ils sont soudés à la queue de leurs bestiaux et, sous peine de mourir de faim, ils se laissent conduire par des bêtes sans raison, courant les plaines à la recherche de quelques pieds d'herbes et d'arbustes. L'homme, ici, depuis le jour de sa naissance jusqu'au jour de sa mort, est obligé de sacrifier sa volonté aux exigences de son troupeau.

Si ces bergers étaient assez fortunés pour se procurer notre culture intellectuelle, ils auraient des Mangin, aux sonores paroles, qui leur crieraient : « Citoyens, vous n'êtes pas honteux d'être les esclaves des bêtes à cornes, à poils et à toison! Secouez ce joug, revendiquez vos droits et mettez-vous en grève, pour imposer votre volonté. Sans nous, ils ne trouveront pas les endroits où pousse l'herbe et surgit l'eau. Nous allons les prendre par la famine et nous finirons par obtenir qu'ils nous donnent deux fois plus de lait et plus de petits qu'ils ne font. Est-ce que nous pouvons supporter plus longtemps, de les voir brouter toute une journée et de ne recevoir d'eux, pour tout potage, que la tasse de lait, qu'ils nous donnent le soir : c'est d'une injustice criante, cela ne peut durer. Voyez comme ils sont gras et comme nous sommes maigres. Une grève, citoyens, revendiquons nos droits et obligeons ces détenteurs, à nous donner plus de viande et de lait. »

Celui qui prêche, à ses semblables, de s'affranchir de ses moyens d'existence, de briser la chaîne qui arrête le travail des bras et celui de l'esprit et qui affirme, avec une infâme assurance, que l'homme peut trouver le bonheur en dehors de lui-même, et tirer son pain quotidien, autre part que de son labeur, est un gredin malhonnête, un fou, un hypocrite ou un perturbateur qui ne peut avoir aucun autre souci que de vivre aux dépens de ceux qu'il plonge, pour quelques mois, dans la misère.

L'amour, l'envie, la jalousie, l'orgueil, l'ambition et les autres passions oppressent si durement les hommes, qu'elles les entraînent souvent dans des directions opposées à celles qu'ils devraient prendre. Lorsqu'on est enchaîné à tant de besoins et de passions, où pourrait-on trouver cette liberté qui sort de tant de bouches et qui étale ses sept lettres aux frontons de tant de monuments? Réponse : Cela permet à ceux qui écoutent et à ceux qui regardent, d'en jouir et par l'oreille et par la vue.

Voilà un demi-siècle que je cherche la différence entre les hommes qui prêchent la liberté, l'égalité et la fraternité, pour m'assurer des jouissances terrestres, et ceux qui me les prêchent pour m'assurer des jouissances célestes, un éternel bonheur quand je ne serai plus. Le seul résultat auquel je suis arrivé est que les premiers ont tenu leurs trompeuses promesses, tandis qu'il m'est impossible de savoir si les seconds tiendront les leurs : d'où je conclus que ces derniers avaient beaucoup plus d'esprit que leurs imitateurs.

— Un vieil ami me dit un jour, à quoi sert de bouleverser ses cellules cérébrales et de les faire courir après les causes, les tenants et les aboutissants des actes de la vie! C'est perdre inuti-

lement sa jeunesse et son temps. Assistons, en spectateur paisible, aux scènes qui se déroulent sur le théâtre de l'humanité et laissons vivre en paix les acteurs.

— C'est aussi mon désir de les voir vivre en paix, et selon ton expression, je ne bouleverserais pas mes cellules cérébrales, si je ne voyais pas à chaque instant la comédie humaine se changer en tragédie et les acteurs se bousculer, pour se ravir leur pain.

— Et que t'importe qu'ils se bousculent et se remplacent, qu'ils se volent, se tuent, se pillent! Puisque tu ne peux pas sonder les secrets de la nature, tu ne sauras jamais, quels sont les meilleurs. Il est probable que la présence des uns et des autres est chose nécessaire, indispensable pour établir un équilibre persistant. Ces bouleversements, suivis parfois d'extermination, sont peut-être nécessaires pour assurer une plus longue durée à la vitalité de l'espèce. Si les hommes ne s'assassinaient pas de temps en temps, ils seraient trop nombreux et finiraient par dévaster le globe et faire disparaître tout ce qui vit en dehors d'eux. Si, de son côté, la nature a des torts, nous n'y pouvons rien faire et nous nous portons peut-être préjudice, en cherchant à les redresser.

— Si tout ce qui arrive doit arriver, c'est pour le mieux; très bien! n'en parlons plus.

L'homme, évidemment, joue sur la scène de la vie des êtres le rôle qui lui est assigné. La fatalité conduit l'espèce humaine, comme le berger conduit son troupeau. Notre espèce ne jouit pas plus que les autres de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Avons-nous la même taille, la même santé, la même longévité, la même intelligence, les mêmes goûts, les mêmes sentiments pour nous permettre de dire stupidement que nous sommes tous égaux? En quoi sommes-nous égaux? En rien, si ce n'est dans les caractères qui distinguent notre espèce de celle des autres corps vivants. Nous sommes égaux par la bestialité, mais en dehors de cela, il n'y a entre nous aucune espèce d'égalité. La fraternité, où est-elle, lorsque vous ne pouvez pas rencontrer deux personnes, sans qu'elles se disputent, se volent ou se tuent? La liberté, mais que les nations laissent donc leurs sujets libres de faire ce qu'ils voudront, une année seulement, et l'on verra si l'homme est fait pour jouir en société, de la liberté de tout faire.

Les écrivains bibliques, en nous transmettant quelques récits des faits et gestes des anciens peuples, n'ont pas omis ce qui est relatif aux aventures scabreuses, dont la nudité ferait rougir nos vieux troupiers et pâlir notre pudique sénateur. Mais ils ont négligé de relater en détail leurs moyens d'existence, leur industrie, leurs cérémonies, surtout celle des inhumations. Ce qui do-

mine dans leurs écrits c'est l'intérêt et l'esprit religieux. C'était la préoccupation des grands savants de l'époque. Ils étaient à la fois médecins, érudits, philosophes, prophètes, législateurs et, par dessus tout, dominateurs intolérants.

L'égoïsme et le moi ont été de tous temps la boussole de l'instinct et la plaie de la société : ils brisent le petit lien de la fraternité sociale. Sans les vils sentiments du tout pour soi, on nous eût certainement parlé des mœurs et des coutumes des bergers qui faisaient paître leurs troupeaux sur la partie du sol qui relie le continent asiatique à l'africain et nous retrouverions très certainement, en Apharras, bien des vestiges de mœurs et de coutumes, datant de cinq mille ans. Les écrivains, c'est naturel, pensent à eux avant de penser aux autres, et considèrent, comme des arriérés et de faux frères, ceux qui font passer l'intérêt public avant le leur.

Les Apharras envisagent, comme un devoir sacré, de prêter la main à creuser une tombe et à transporter un mort au cimetière. Celui qui s'en abstiendrait serait regardé comme un pervers, indigne de l'estime de ses concitoyens; lui-même croirait avoir commis une mauvaise action et ne serait pas tranquille, en écoutant les reproches de sa conscience. Aussi chacun s'empresse de remplir ce devoir; qui plus est : on passe rarement auprès d'une tombe sans s'en approcher, rester un instant en contemplation et déposer dessus, comme un hommage, un caillou ou tout autre objet.

Les pasteurs bibliques avaient probablement les mêmes sentiments et les mêmes pensées que nos pasteurs Apharras; ils ne devaient pas avoir recours, pour enterrer leurs morts, à un fossoyeur en titre, ni à des porteurs rétribués, et ils savaient, certainement, soustraire un cadavre à la voracité des animaux carnassiers et empêcher ses os de blanchir à la surface du sol.

Dans les plaines arides, où circulent un petit nombre d'habitants, l'abandon des morts à la surface du sol, surtout en temps de guerre, a dû, dans l'antiquité comme de nos jours, arriver quelquefois. Pour un pareil abandon, il faudrait qu'un Apharras ne puisse pas agir autrement; car ils mettent tous leurs soins à honorer dignement, à enterrer profondément leurs morts et à faire suivre cette lugubre cérémonie d'un somptueux banquet pour consoler les vivants.

Dans les cimetières que j'ai visités, les tombes s'élèvent peu au-dessus du sol : deux, trois et, au plus, quatre décimètres. Cette élévation, de forme ovale, est faite avec la terre qu'on n'a pas pu accumuler dans la tombe; les bords sont maintenus par une ceinture de grosses pierres juxtaposées qui dépassent de beaucoup la surface aplanie du tertre tumulaire. A chaque extrémité du grand

diamètre de cette ceinture de pierres, on en place une beaucoup plus grosse et plus haute que les autres. Le gravier de ces tombes est quelquefois recouvert de coquillages fossiles, rencontrés à la surface du sol où ils sont très abondants dans certains endroits souvent très éloignés les uns des autres. C'est comme ornement qu'on y place des coquillages.

A Tadjourah ce sont des plantes agrestes cultivées sur les tombes qui servent d'ornements. Les tombes des Apharras, entourées, en général, d'autant de soins et de vénération que celles de nos cimetières, sont plus impressionnantes par leur simplicité.

Dans le cimetière de Tadjourah, les tombes ont, comme les nôtres, une forme rectangulaire; elles sont disposées symétriquement et alignées, sans se toucher, les unes à côté des autres; vues à distance, elles produisent l'effet des petites plates-bandes d'un jardin maraîcher. Leur grande simplicité contraste avec la fastueuse prétention des nôtres, mais si humbles qu'elles soient, elles en imposent et émotionnent autant.

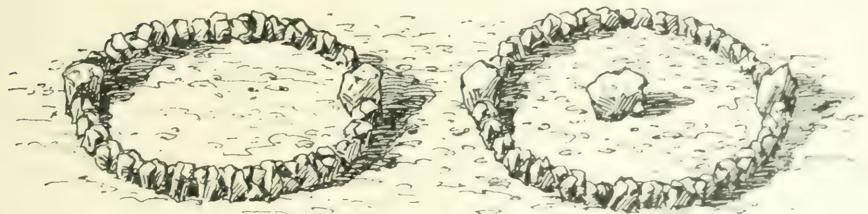
On a dit que les Danakils n'avaient pas le culte des morts. Il a fallu pour soutenir cela avoir vu le littoral de ce pays à l'aide d'une longue vue ou s'être laissé séduire par son imagination. La vue du plus petit de leur cimetière suffit pour balayer de l'esprit des narrateurs les idées préconçues, et l'influence des récits, des contes ou racontages faits à plaisir. Malheureusement, lorsque notre cerveau est réchauffé par quelque chose d'extraordinaire, de bizarre, il fondrait la colonne Vendôme, en la plongeant dans le creuset de l'imagination.

Dans les petits cimetières, disséminés dans la campagne, les tombes ovales ne sont pas comme dans celui de Tadjourah, systématiquement rangées et bien alignées. Elles sont groupées sans ordre, sur le coin d'un plateau, ou sur le bord d'un ravin; les plus simples n'ont qu'une bordure de grosses pierres pour maintenir la terre. A cette bordure on ajoute parfois une grosse pierre au milieu de l'ovale et, si l'on juge cette décoration insuffisante, au lieu d'une simple pierre centrale, on en place trois en ligne droite, dans l'axe du grand diamètre, équidistantes les unes des autres et en alignement des deux plus grosses placées à chaque bout de l'entourage. Enfin, on pousse cette ornementation jusqu'à inscrire un petit ovale dans celui de la bordure, formé, comme lui, avec des pierres juxtaposées et plantées en terre. Dans ce petit ovale, on place également une grosse pierre au centre, ou trois pierres alignées.

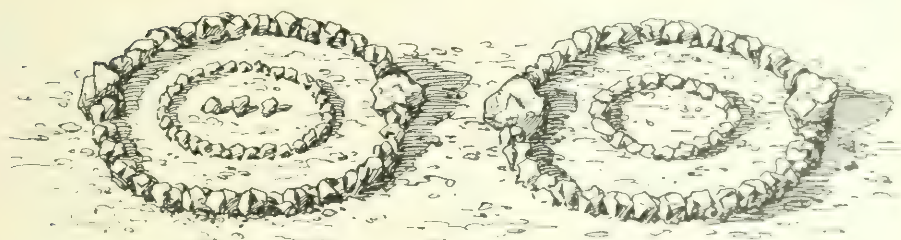
Un jour que j'avais le regard fixé sur les tombes d'un petit cimetière des environs d'Obock :

— Saìs-tu, dis-je au Somalis qui était à mon service, pourquoi certaines tombes ont une pierre au milieu et que d'autres n'en ont pas?

Pl. 9



Tombeau simple — Tombeau avec une pierre centrale



Tombeau avec anneau concentrique et trois pierres au milieu — Tombeau avec anneau concentrique

— Sur la tombe des femmes, me répondit-il, on met ces pierres, et sur la tombe des hommes, on n'en met pas.

Je m'en tins à sa réponse qui me parut satisfaisante et je n'aurais certainement pas cherché à la contrôler, si mon cicérone ne m'eût pas, en mainte circonstance, trop ébloui par l'étendue de son savoir. Il avait réponse à tout et des réponses toujours sensées; malgré cela, ou plutôt à cause de cela, je me méfiais de leur exactitude. Aussi à mon retour à Obock, mon premier soin fut de poser la même question au Danakil qui me renseignait sur les coutumes de son pays.

— Les pierres que tu as vues, me dit-il, n'ont aucune signification, c'est simplement de la fantasia; par ce mot, il voulait dire un ornement, un décor, une fantaisie. On les place, poursuivit-il, indistinctement sur la tombe des hommes et des femmes. En met qui veut et les dispose comme il l'entend.

Il n'est donc pas douteux que ces pierres sont simplement des ornements et que celles de la bordure sont destinées à maintenir la terre placée intérieurement au-dessus du sol. Cependant les deux pierres beaucoup plus grosses, occupant les deux extrémités de cet ovale, doivent avoir une raison d'être, ou une signification aujourd'hui oubliée; de sorte que maintenant, on les place par habitude; on ne sait pas pourquoi! On les a vues de père en fils placer ainsi, et on refait la même chose.

La réponse de mon Somalis, quoique contradictoire avec celle de mon Danakil, n'était pas aussi erronée que je le crus en ce moment, car j'ai appris que si en Apharras, les pierres au centre des tombes ne signifiaient rien, chez d'autres peuples de cette région, on plaçait trois pierres alignées sur la tombe des femmes, ce qui les distinguait de celles des hommes. La réponse de mon domestique était donc véridique, mais faussement appliquée, en attribuant aux Apharras la coutume d'un autre peuple. Quoique bien renseigné, à ce sujet, sur la coutume des tribus des environs d'Obock, rien ne me prouve que certaines autres tribus de Danakils ne distinguent pas la tombe des femmes de celles des hommes par trois pierres alignées. Il n'est pas de pays où, dans quelques-unes de ses provinces, ne se trouvent des coutumes qu'on chercherait vainement dans les autres.

En additionnant cette nouvelle cause d'erreur à celles que j'ai déjà signalées, on pourra juger, combien,au cours d'un voyage, on peut recueillir de documents erronés; et quelques-uns parmi les vrais qui peuvent également passer comme tels. Peu importe, tout ce qu'on recueille, vrai ou faux, est répandu avec l'inébranlable conviction que le tout est d'excellente qualité.

Se tromper, être trompé, c'est dans les habitudes des représentants de l'espèce humaine, ça découle de source; si bien qu'on pourrait croire que ce sont des actes naturels. Notre intelligence n'y voit pas toujours assez clair pour discerner bien nettement les impressions que lui transmettent nos sens. Lorsque, par aberration, la vue, l'ouïe, l'odorat ou le toucher lui distille une erreur, elle l'accepte comme véridique et ce n'est pas sans de très grands efforts qu'elle arrive à triompher de son erreur. Il n'y a en cela rien d'extraordinaire et de surprenant! mais ce qui est surprenant, phénoménal même, c'est que l'homme intelligent, *homo sapiens*, raisonneur et raisonnable, sachant qu'il peut se tromper, affirme ce qu'il a lu ou entendu dire avec plus de conviction que ce qu'il a vu de ses yeux ou entendu directement. Que notre intelligence se défie des impressions que lui transmettent nos sens, rien de plus raisonnable et de plus logique! nous devons même lui savoir

gré de sa prudence. Mais qu'elle accepte, comme de bon aloi, ce qui lui vient de la pensée d'une autre, susceptible comme elle d'être mise en erreur! ce n'est plus de la prudence, c'est de la faiblesse, de l'irréflexion, de l'inconséquence.

D'où nous vient la confiance que nous avons de nous-mêmes et, celle bien plus grande encore, que nous accordons aux assertions d'une autre personne? C'est dans notre nature : Notre organisme exige-t-il qu'il en soit ainsi? est-ce le résultat de notre éducation et de notre instruction? Cherchez et vous trouverez, dit l'Evangile. Non, je ne chercherai pas. J'aurais trop peur de rencontrer cette réponse : L'homme est une bête intelligente qui ne trouve pas en elle assez de force pour se conduire et vivre isolément. Notre corps grandit, se fortifie; d'enfant il devient homme; notre intelligence ne sort pas de l'enfance, elle est toujours jeune, alerte, primesautière, et surtout crédule : elle accepte sans discussion le surnaturel, le mystérieux, *l'occulte*, l'invraisemblable, l'absurde; elle accepte ces inqualifiables denrées avec autant de facilité et de plaisir que la bouche de l'ivrogne accepte les petits verres d'un liquide abrutissant. On est si heureux de son enivrement, soit intellectuel, soit corporel, qu'on veut faire partager son plaisir aux autres; et on les sollicite de s'abrutir avec vous. On en arrive même, très souvent, à employer la force quand la parole ne suffit pas. C'est ainsi que des absurdités passent de générations en générations, de siècles en siècles.

Ce qu'on voit, ce qu'on touche, ce qu'on goûte, ce qu'on entend, est un continuel sujet de discussion. Ce qu'on croit ne se discute pas, c'est ancré dans l'esprit, impossible d'en démordre; quelquefois cependant, on s'attrape, on s'insulte, mais on n'arrive jamais à se mettre d'accord, on se quitte dos à dos, on emporte ses hallucinations, encore plus raffermies et, mentalement, on se traite mutuellement de crétin.

Je disais tout à l'heure : la mort fauche un corps vivant, la vie s'éteint et il n'existe plus qu'un amas de matière, tombé dans l'inertie. Cette inertie, si elle existe, est de bien peu de durée, car aussitôt que la vie a cessé dans un corps, il se produit un mouvement contraire, celui de la décomposition : en décomposition, la matière de ce corps va servir désormais à entretenir la vie d'un nombre d'êtres incalculable.

La mort saisit un corps tout à l'heure plein de vie: elle répand autour de lui, une mystérieuse crainte, un imposant respect, un lugubre silence que les cris étouffés des assistants rendent encore plus lugubres. Pleins de souvenirs et de regrets, on ne parle qu'à voix basse; on respecte l'inertie de celui qui n'est plus.

Ce qu'on ressent auprès d'un mort, est si intense, si absorbant, si profond que, dans toutes les religions, je ne crois pas exagérer en disant toutes, on a su avec un grand talent exploiter cette mystérieuse impression. L'homme est sans énergie, sans volonté, sans moyens de défense lorsqu'il a sous les yeux le cadavre d'un être aimé, d'un être qui faisait partie de sa vie. L'éternelle séparation qui se dresse devant lui absorbe sa pensée et sa douleur lui enlève toute force; il accepte en ce moment, avec une amicale reconnaissance, poignées de mains et paroles consolantes. C'est comme un léger baume répandu doucement sur son atroce douleur; il se jette dans les bras de celui qui le plaint, qui pleure avec lui ou qui lui verse, comme une liqueur réconfortante, l'espoir dans l'avenir.

J'en ai versé de ces réconfortants à mes pauvres malades et à ceux qui les aimaient, et cependant, à la vue d'une mère agenouillée près du berceau de son enfant, la tête penchée sur ce petit cadavre, je n'aurais jamais trouvé ces consolantes paroles : Pauvre mère, pleurez, mais ne vous désolez pas! Cette séparation qui vous afflige tant n'est pas éternelle, votre enfant est parti pour le séjour des bienheureux, où vous irez un jour le rejoindre et jouir à ses côtés de la vie éternelle. Ayez le courage de supporter les amertumes dont cette vie passagère est abreuvée, et votre enfant vous sera rendu dans un monde meilleur.

On pensera de moi, encrouté matérialiste, tout ce que l'on voudra; mais je trouve cette pensée sublime! si elle n'est pas scientifique, elle est philosophique et heureusement sociale et morale. Je la juge digne d'admiration et son exploitation indigne.

Les cadis, qui sont en Apharras les représentants d'une religion, ne peuvent, à ce titre, rester indifférents à la terrible fin des victimes de la mort et aux chagrins qu'elle verse aux vivants. On ne peut pas trouver une meilleure occasion, pour montrer qu'on est bon à quelque chose : à en retirer gloire et profit, il faudrait avoir un cœur de marbre et n'avoir pas un corps à nourrir, pour négliger de se rendre à un enterrement Les cadis sont des savants, des saints; leur cœur bat à l'unisson des meilleurs sentiments humains, mais avant tout, hélas! ils ont de la chair et des os qui réclament, chaque jour, une sérieuse alimentation. Il leur serait donc difficile, à moins de forces majeures, de ne pas assister à une cérémonie funèbre qui procure à tous les assistants quelques jours d'abondante nourriture.

Nous venons de voir que le premier soin d'un cadi est de conduire le mort au cimetière, en lui lançant à haute voix des versets du Coran, afin de lui faciliter le cours de son voyage pour

l'autre monde. Lorsqu'il a récité le dernier verset sa besogne est terminée, le mort peut dormir en paix. Celui là parti, le cadi attend le départ d'un autre.

Entre les mariages et les enterrements, les cadis apprennent aux enfants à lire, ce qui permet à ceux-ci, lorsqu'ils sont dans l'âge viril, de débiter aux enterrements les versets du Coran en l'absence du cadi et, lorsqu'ils passent près d'une tombe, d'en débiter encore, en s'arrêtant un instant. Ces pauvres gens répètent leur petit boniment, comme des perroquets qui saluent un passant : ils ne savent pas ce qu'ils disent ; mais ils sont satisfaits de cette petite manifestation. Cette prière leur paraît insuffisante : ils ne manquent jamais, lorsqu'elle est terminée, de déposer un objet sur la tombe du mort, ne serait-ce qu'un caillou, ramassé à leurs pieds ; ils attendent rarement d'être arrivés à la tombe, pour se procurer ce caillou ou un objet brillant, un coquillage ou autre chose sortant de l'ordinaire, qu'ils destinent d'avance à ce pieux usage.

La vie errante de ces pasteurs, étant obligatoire comme l'instruction en France, les met dans l'impossibilité de se fixer, d'avoir dans une localité, autre chose qu'une demeure temporaire. De sorte, qu'il leur est matériellement impossible, de réunir dans le même cimetière tous les morts d'une famille ; ils y tiennent cependant et font tout leur possible pour, après avoir erré ensemble, se trouver encore, après la mort, tous réunis au même endroit. Ils les transportent souvent à de grandes distances, mais lorsqu'ils ne le peuvent, ils les enterrent dans le cimetière le plus proche.

Désirer ardemment, lorsqu'on a vécu ensemble, se trouver encore côte à côte après la mort, est un sentiment qui relie encore plus intimement ces prétendus sauvages, aux civilisés.

Je ne crois pas que les Somalis aient pour leurs morts une vénération aussi grande et mettent autant de soin que les Danakils à les enterrer ; car j'ai quelquefois rencontré, aux environs de Djibouti, des tombes isolées dans la plaine, où le mort était à peine recouvert d'une couche de sable de quelques décimètres d'épaisseur et au-dessus de quelques grosses pierres. Cette protection était insuffisante ; on voyait, à travers de larges trous creusés par les hyènes et les chacals, le cadavre en partie rongé. Je n'ai pas vu en Apharras cet horrible et attristant spectacle, ni rencontré une seule tombe ravagée par ces nocturnes carnassiers ; ces voraces rôdeurs ont, probablement, conscience qu'il leur serait inutile de chercher à atteindre le corps d'un Danakil, profondément et soigneusement enterré.

Un jour, à la vue d'un cadavre, en partie dévoré par les hyènes, et dont les pieds apparaissaient au-dessus du sol, je de-

mandai à mon domestique pourquoi on plaçait des pierres sur les tombes.

— C'est, me répondit-il, pour empêcher les hyènes de manger les morts.

— On me l'a déjà dit, mais tu vois bien que c'est inutile, puisque celui-ci est en partie dévoré.

— Ça ne fait rien, on en met tout de même. Ici, il n'y a que du sable; il a fallu aller bien loin pour chercher les pierres que tu vois. On ne pouvait pas en apporter beaucoup. Du reste, peu ou beaucoup, on ne peut pas empêcher les hyènes de faire ce qu'elles veulent.

Il m'a semblé qu'il accordait aux hyènes l'occulte puissance des sorciers, et qu'il semblait me dire : « Tu vois, on a fait tout ce que notre paresse a permis humainement de faire et ça n'a servi à rien; les hyènes ont creusé la terre quand même et dévoré le cadavre. On ne peut pas éviter la magique puissance du diable, des sorciers et des hyènes. »

Si on eût accumulé sur cette tombe deux ou trois fois plus de pierres qu'on n'en avait mis, les hyènes, malgré leur magique puissance, auraient usé leurs griffes sans atteindre le mort. Mais il fallait aller chercher des pierres à une grande distance, faire de nombreux et fatigants voyages qui eussent fait perdre beaucoup de temps! En Angleterre, le temps, c'est de l'argent, et dans les pays brûlés par le soleil, le temps, c'est du repos. Aussi pour un travail, auquel personne ne se refuse, a-t-on trouvé moyen d'en faire le moins possible, et d'ajouter que les hyènes avaient un pouvoir contre lequel il était inutile de chercher à lutter. Les paresseux d'Europe, avec toute leur instruction, n'auraient certainement pas trouvé un stratagème plus ingénieux.

En paresse, les Apharras peuvent certainement lutter, sans désavantage, avec les Somalis, mais ils sont moins philosophes et moins indifférents. S'ils se font un devoir, comme pour les enterrements, d'accomplir une tâche, ils la font bien, et sérieusement. Leurs morts toujours profondément enterrés n'ont pas besoin de pierres protectrices au-dessus de leurs tombes. Aussi celles qu'on y voit n'y sont que pour décors.

Si l'on cherchait l'origine des fastueux monuments de nos nécropoles, on la trouverait certainement dans ces amas de grosses pierres accumulées sur les tombes, non comme décor, mais pour préserver les morts de la voracité des carnassiers affamés, dont quelques-uns préfèrent la chair morte et putréfiée à la vivante. Il est donc très logique et plausible d'admettre que celui qui, le premier, a eu la pensée de déposer des pierres sur la fosse d'un mort,

n'a eu d'autres motifs que celui de le préserver des rongeurs de cadavres.

L'Apharras enterre soigneusement ses morts, et y ajoute une autre qualité : celle de leur conserver un pieux souvenir. Il orne ses tombes de plantes agrestes, de pierres artistement rangées, de coquillages fossiles, de cailloux brillants; il fait enfin tout son possible, pour manifester un respectueux et touchant souvenir à ceux qui ne sont plus. Si les pierres tombales avaient eu primitivement une signification quelconque, un autre but que celui de préserver les corps, l'Apharras qui a conservé des coutumes datant des temps primitifs, n'eût certainement pas négligé celle là; et des ornements divers dont il décore ses tombes, on ne rencontrerait pas une tombe sans en voir au-dessus. Dans la suite des temps, a-t-on donné aux pierres tombales une signification? C'est probable. La forme et la place de certaines pierres le font du moins supposer.

Pour se conformer à une coutume qu'on se transmet de génération en génération, depuis les temps les plus reculés, les hommes s'imposent souvent de grands sacrifices, pour une chose qui eut, dans un lointain passé, sa raison d'être, son importance, son utilité et qui n'est plus maintenant que de la fantaisie.

Dans certaines localités de l'Arabie, on entasse également des pierres sur la tombe des morts. J'ignore dans quel but et si elles ont une signification; mais toute personne qui meurt selon les lois de la nature, même lorsqu'un médecin y a ou non prêté la main, a droit à un tas de pierres, déposé, comme un édredon, sur son lit funéraire. Si elle est morte, au contraire, sous le couteau ou les coups d'un assassin, on l'enterre comme celle qui succombe naturellement, mais on prive sa tombe du tas de cailloux. Elle ne peut jouir de ce privilège qu'après avoir été vengée. La famille doit poursuivre l'assassin et le tuer. Comme le mort ne peut pas crier vengeance, on laisse sa tombe inachevée, pour rappeler à sa famille le devoir qu'elle a à remplir, devoir qui consiste à envoyer rapidement le meurtrier rejoindre sa victime dans le monde des trépassés. Lorsqu'on est parvenu à accomplir cette exécution, on complète aussitôt la tombe de la victime, en la couvrant de pierres. Mais il arrive quelquefois que le meurtrier, par la fuite ou autrement, échappe au châtiment qui lui est réservé. La famille du mort se trouvant, en ce cas, dans l'impossibilité de remplir son engagement, ne laisse pas indéfiniment la tombe de l'assassiné sans son tas de pierres; mais avant de procéder à cet achèvement, on égorge, sur sa tombe, une chèvre ou un mouton. Le sang de cette innocente victime coule à la place de celui du coupable, et l'honneur est satisfait.

On n'est pas exempt, en Europe, d'hommes féroces et avides de sang. Avec ou sans raison, une implacable haine surgit entre deux hommes et les empêche de dormir. La vie devient insupportable; l'un est de trop sur terre; sa mort seule peut rendre à l'autre le calme et le sommeil. C'est décidé : la mort de l'un rendra à l'autre une existence supportable.

En France, on est courtois, on y met des formes. Deux adversaires vont sur le terrain, sous le regard anxieux de quatre témoins. Là, immobiles, une épée à la main, la poitrine découverte, la chair frémissante, l'œil flamboyant, en garde! ils vont s'attaquer.

Le moment est terrible et solennel, gare dessous! ils sont capables, dans leur fureur, de s'embrocher comme deux dindons. Enfin, c'est fini, on respire, le chirurgien panse gravement l'égratignure, que l'un des adversaires a reçue au bout d'un doigt.

Là-bas, dans la clairière d'un bois, l'affaire est plus sérieuse. Deux hommes, un pistolet à la main, se regardent à vingt mètres de distance; si c'était vingt kilomètres ce serait moins sérieux! Vingt mètres, c'est terrifiant! Ces deux hommes, comme deux spectres, attendent la mort. Pan, pan, deux balles meurtrières sifflent dans l'air en même temps; tout le monde est ému, mais personne n'est tombé; on recommence. Pan, pan, rien n'a encore bronché, si ce n'est un témoin qui a fait la grimace, en entendant une balle siffler : « Assez, messieurs, continuer serait inutile; le destin ne veut pas que vous devanciez la besogne des Parques! Donnez-vous la main, téméraires, et allons déjeuner. »

Maigre résultat pour de telles mises en scènes! Mais, lorsqu'on est arrivé au dernier échelon de la délicatesse civilisatrice, on peut s'en contenter. J'avoue que je n'aurais jamais pu atteindre un tel raffinement de mansuétude. Heureusement dans le cours de ma vie, je n'ai pas senti le besoin de me mettre en face d'un adversaire, pour satisfaire mon honneur! J'ai toujours méprisé les insultes d'un grossier, et passé fièrement, la tête haute, au milieu de la foule. Un quidam m'eût dit : « Vous êtes un imbécile, un froussard ». J'aurais ri, ne croyant pas mériter ce reproche. Et, s'il avait pu me démontrer qu'il disait vrai, je l'aurais remercié au lieu de m'en formaliser. Je me serais apprécié, avec preuves à l'appui, à ma juste valeur et, j'aurais fait mon possible pour éviter de paraître moins bête et moins poltron. Si ce grossier m'eût insulté par haine ou pour le plaisir de m'insulter, il n'aurait eu que mon mépris pour réponse. Jamais je ne me serais décidé à toucher de la main, et encore moins de l'épée, son écorce grossière. L'homme qui répond à une insulte descend aussi bas que son insulteur.

Si, pour satisfaire son honneur, une rencontre est nécessaire, je trouve la coutume arabe moins ridicule que la nôtre. Au lieu de se rendre sur le terrain, pour se tuer en pensée, n'est-il pas préférable de tuer une chèvre ou un mouton et même deux au besoin, pour panser les blessures faites à son amour-propre : il y a là du sang de répandu à profusion et la mort d'une bête ! Mais faire le fanfaron, pour une égratignure ou une balle qui vous siffle à plusieurs mètres de l'oreille, ça n'en vaut vraiment pas la peine.

Au lieu d'une macabre plaisanterie, il me semble qu'il serait plus digne pour les deux adversaires de se rendre sur le terrain avec chacun une épée d'une main et de l'autre un bélier, tenu par les cornes. Aussitôt arrivés en champ clos, tous les deux attaqueraient, avec acharnement, le bélier de son adversaire : le duel terminé, l'un ou l'autre et, peut-être, tous les deux, auraient au moins l'agrément d'avoir satisfait son honneur dans le sang d'une victime.

Un père avant de mettre son fils au collège lui disait : « Tu peux apprendre tous les arts d'agrément qui te feront plaisir, excepté celui des armes. Ta vie m'appartient, et sous aucun prétexte, tu n'as pas le droit de la sacrifier pour ta satisfaction personnelle. Comme ma vie appartient à mon pays, la tienne également lui appartient. Mais, entends-tu, un homme ne doit présenter sa poitrine à la mort, que pour défendre la maison de ses ancêtres et le sol de la patrie. Mourir pour sa satisfaction personnelle est l'acte d'un égoïste, d'un lâche fanfaron. Mourir, pour la défense de ceux qui vous ont donné le jour, et pour les compagnons qui vous aident à jouir des plaisirs de la vie, sera toujours un acte de courage et d'héroïsme. »

L'Apharras n'a pas d'instruction mais il a autant d'amour-propre et est aussi orgueilleux qu'un homme instruit : Il se querelle et se bat comme un civilisé; son sang, trop bouillant et trop vif l'entraînerait souvent à de trop fréquentes et mortelles luttes, si ses législateurs n'avaient pas su mettre un frein à sa nervosité. Celui qui tue volontairement ou par imprudence est condamné à mort. Point n'est besoin de juges et de jurés : l'acte mortel en prononce la sentence, et la famille du mort doit en exécuter l'arrêt. Elle ne saurait se contenter du sang d'une chèvre ou d'un mouton, immolé sur la tombe de celui qu'elle a à venger.Le sang de ces innocentes victimes ne peut pas, selon eux, remplacer celui du coupable. Celui qui tue doit être tué : son sang seul peut payer son crime ou sa maladresse. Sa dette payée, on enterre son corps avec le même respect et autant de cérémonie que s'il était mort natu-

rellement. La mort efface tout et établit sans aucune distinction l'égalité pour tous. Telle est la devise de ce peuple.

Au point de vue social, ces ignorants ont raison de refuser, à un simple particulier, le droit de priver la nation d'un de ses membres. Tout homme qui s'associe à la grande famille nationale n'a aucun droit à la vie de ses frères. S'il s'arroge ce droit, il mérite d'être désavoué et puni d'un sévère châtiment. Tuer pour sauver sa vie est chose naturelle; tuer dans un moment de subite exaltation insurmontable, peut mériter des circonstances atténuantes. Mais tuer ou se faire tuer pour venger son honneur, après un ou quelquefois plusieurs jours de réflexion Je m'abstiens de dire ce que la société devrait faire du survivant. Elle seule doit satisfaire à l'honneur de ses enfants. Voilà un Jean Frousse qui fuit devant l'ennemi ou qui annonce, à qui veut l'entendre, qu'il jetterait son fusil plutôt que de défendre sa patrie et ce poltron croit se réhabiliter, en allant sur le terrain se mesurer avec quelqu'un qui lui aurait lancé l'épithète de lâche! Mais le malheureux ne sait donc pas que s'il trouve un écho autour de lui, dans quelques centaines d'acolytes aussi poltrons que lui, il y a des millions de ses concitoyens qui le jugent comme un froussard de premier ordre. Il n'a donc pas le droit de vouloir se venger d'une épithète qu'il s'est acquise par son peu de mérite. C'est à la société de décider, si elle a un enfant courageux, un poltron ou un fou.

Les Apharras, sous ce rapport et sous bien d'autres, ont plus de logique et de jugement que les civilisés : ils savent ce qu'ils font et, ces derniers, ce qu'ils défont. Ils ont la stabilité et les civilisés perdent à chaque instant, ou la boussole, ou l'équilibre. Quelquefois cependant, ils me semblent manquer de logique : de toutes leurs cérémonies, la mortuaire est la plus touchante et la plus somptueuse; tout le monde y a indistinctement droit, excepté les enfants Il faut avoir atteint l'âge de l'adulte, pour être somptueusement conduit au cimetière. C'est entouré des parents, des amis, des connaissances et des gens qui ne l'ont pas connu, qu'un adulte se met en route pour l'éternel voyage; alors que les enfants ne sont accompagnés que par les chagrins et les regrets que leur mort occasionne. Ils ne font pas partie de la grande famille sociale; le garçon n'est pas encore guerrier et la fille n'est pas encore en âge d'augmenter le nombre des citoyens. Ce raisonnement est soutenable, mais il n'est pas sans objections. En France on ne pourrait faire cette distinction, qu'avant l'âge où l'on doit envoyer les enfants à l'école; puisque la société se charge de leur instruction, ils font partie de la famille sociale; pendant qu'en Apharras l'enfant appartient à sa famille, jusqu'au jour où il peut rendre des services à la société.

Lorsque le garçon est en âge de porter les armes et la fille d'avoir des enfants; ils appartiennent alors d'une part à leurs familles et de l'autre à la société : c'est, à ce dernier titre, que les membres de la grande famille sociale se font un devoir d'assister à leur enterrement. Il leur faudrait être bien éloigné ou bien malade, pour se dispenser de ce devoir social. Le pays est heureusement vaste et les habitants peu nombreux car, sans cela, je ne sais pas comment on parviendrait à nourrir tout le monde qui se rendrait aux enterrements, on y mangerait tous les troupeaux de la famille du mort et également tous ceux de la commune. C'est probablement la perspective de cette éventualité qui a déterminé ce peuple à régler la dépense; on peut dormir tranquille jusqu'au jour de sa mort, on sait d'avance le nombre d'animaux qui seront sacrifiés, pour soutenir les forces de ceux qui viendront vous accompagner jusqu'à votre dernière demeure.

Le jour du décès on tue une chèvre et un mouton, c'est l'usage légal; personne ne peut s'y soustraire. Cette prébende consommée, on tue dans le courant de la semaine deux chèvres et un chameau. Par sa valeur et les services qu'il rend, on tient beaucoup à ce précieux animal; mais on éprouve tant de plaisir à manger de sa chair qu'on oublie ses services journaliers pour une passagère satisfaction de l'estomac. C'est une bien grande fête, quand on a du chameau à manger. Malheureusement elles sont rares, car, en dehors d'une cérémonie mortuaire où le sacrifice d'un chameau est obligatoire, sa chair n'apparaît qu'exceptionnellement dans les autres grandes fêtes.

Tous les assistants d'un enterrement ne prennent, à ce moment, qu'un à-compte, dont ils recevront l'appoint au bout de l'an.

En France, le bout de l'an consiste à se rendre à l'église où l'on assiste à une messe basse ou haute. A des gens aussi intellectuels et spirituels que nous, on ne peut rien offrir, de plus en harmonie avec leur dominante, qu'une jouissance psychique, spiritualiste. Les Apharras, n'ayant aucune idée de la succulence de ce genre de satisfaction, préfèrent l'alimentation corporelle à l'intellectuelle. C'est pourquoi au bout de l'an chez eux, on se rend au banquet au lieu d'aller à l'église. Comme on ne s'inquiète pas si le défunt était, de son vivant, un loyal ou un malhonnête homme, s'il avait sur la conscience des péchés véniels ou mortels, s'il avait une âme à laquelle des prières peuvent ouvrir les portes du paradis; ils ne voient de sérieux, dans un hommage de bout de l'an rendu à un défunt, que de lui manger une partie de sa succession. C'est matérialiste dans l'âme, ou plutôt dans le corps, de tenir ce raisonnement. Maintenant qu'il est mort il n'a plus aucun besoin

à satisfaire ; ce qu'il possède ne peut que profiter aux vivants, nous pouvons donc nous lester l'estomac à ses dépens, en attendant notre tour.

Le bon Dieu de nos ancêtres, dont nous connaissons tous l'inépuisable miséricorde, pardonnera certainement, à ces pauvres affamés, leur matérialisme. S'il les a fait pauvres, il avait pour cela ses raisons ; il savait, à n'en pas douter, ce qu'ils penseraient et ce qu'ils deviendraient. Rien n'a pu lui échapper puisqu'il sait et connaît tout, voit tout et entend tout. S'il laisse ces bergers. errants, croupir dans l'ignorance et le matérialisme, c'est qu'il ne veut pas agir autrement ; il serait du reste impossible à ces malheureux d'éclairer suffisamment, pour recevoir une lumière assez vive, leur permettant de voir, dans toute sa splendeur, sa Majesté divine, et de concevoir l'immortalité. Cela, après tout, ne nous regarde pas, c'est l'affaire du bon Dieu, que sa volonté soit faite ; qu'il fasse de nous, des Apharras et des autres habitants de la terre, ce qu'il voudra, puisqu'il est juste, bon, il est assez intelligent pour savoir ce qu'il fait : il nous recevra tous dans son sein.

Si Dieu laisse les Apharras dans la misère et l'ignorance, ces malheureux négligent à leur insu, à chaque bout de l'an, de prier pour l'âme de l'un des leurs. Ils se rattrapent de cette négligence, en festoyant en son honneur et à ses dépens ; ses héritiers n'auront que douze chèvres, quatre chameaux et deux bœufs à fournir pour ce pantagruélique festin.

Douze chèvres, quatre chameaux, deux bœufs ! me dis-je, quand on me fit cette énumération. Ces Apharras, dans leur toob de vingt sous, doivent draper des Morgan, des Rothschild. Douze chèvres, quatre chameaux, deux bœufs, au bout de l'an de tous les enterrements me parut si fantastique, que je ne suis pas encore complètement revenu de ma surprise.

A tout seigneur, tout honneur ! La foule se rend au cimetière et, lorsqu'elle est rangée autour de la tombe, on égorge une chèvre dessus, afin de rappeler au défunt, qu'on est réuni en son honneur et qu'on ne veut commencer le festin avant qu'il en ait pris la première part. Toutes les personnes qui ont assisté il y a un an, à l'enterrement du défunt doivent être présentes à cette immolation ; les autres peuvent s'en dispenser. Pendant que le sacrificateur immole cette malheureuse chèvre sur la tombe, les assistants restent debout, rangés en rond autour.

Lorsque le défunt a reçu la sanglante preuve qu'il n'est pas oublié, on se rend au village et l'on tue successivement les animaux ci-dessus énumérés. Si pour cette hécatombe de gros et petits bestiaux, la famille du défunt, insuffisamment riche, ne peut pas

fournir tous les animaux, elle donne ce qu'elle peut et ses voisins donnent le reste. Les bœufs et les chameaux sont offerts par les riches et les chèvres par les moins pauvres. Il n'y a rien à rabattre, ni de concession à réclamer. Celui qui meurt, soit dans l'opulence, soit dans la pauvreté, a droit à son bout de l'an, à ses dix-huit victimes; coûte que coûte il faut les trouver.

S'il mourait un millier d'adultes par jour, au bout d'une année il ne resterait plus assez d'animaux en Apharras pour satisfaire aux exigences des bouts de l'an : mais, comme on n'a, dans ce pays, aucun souvenir du passé et aucun souci de l'avenir, on ne s'y préoccupe que du présent. La mort, étant à leurs yeux l'égalité dans toute la splendeur de sa lugubre majesté, ils rendent à tous ceux qu'elle frappe un hommage égalitaire; tout le monde se dévoue à la patrie pendant la vie, tout le monde, après la mort, a droit aux mêmes honneurs.

D'où leur vient le cliché de ces somptueux festins? Une réponse à cette question ne peut se trouver qu'en remontant le cours des siècles jusqu'au rivage de l'inconnu et, de cette excursion, on ne peut rapporter que du doute, de l'incertain. Ce n'est probablement pas chez des pasteurs nomades comme les Apharras, qu'on trouvera l'origine de semblables banquets : ils sont trop pauvres et leurs petits troupeaux trop précieux, pour qu'il leur soit venu la pensée de s'imposer d'aussi lourds sacrifices. C'est certainement chez les peuples riches, guerriers et pillards, qu'a dû naître l'idée de fêter leurs morts avec autant de somptuosité; comme les pauvres ont cherché de tout temps à singer les riches, les pasteurs nomades ont imité ce qu'ils ont vu faire, au risque des plus dures privations et par la suite, de mourir de faim. Ce n'est assurément pas, sans motifs, que les banquets, où tout le monde est convié, ont été introduits dans ces tribus nomades. Quel a pu être ce motif, je l'ignore; il existe peut-être encore de nos jours, et notre intelligence ne le discerne pas.

Le bout de l'an, a-t-il été inscrit au fronton de la vie pour rendre un dernier hommage aux morts, ou pour mettre un terme aux regrets et au deuil des vivants, ou, ainsi que cela semble se passer en Apharras, pour distribuer une quote-part de la fortune du mort à ceux qui l'avaient aidé à l'acquérir? Comme pour bon nombre de coutumes, le temps a emporté dans les nuages le motif et l'origine du bout de l'an jusqu'au jour où tout disparaîtra dans le gouffre de l'oubli. L'homme voit l'heure présente en face, l'heure passée s'éloigner, l'heure qui vient??? il ne sait pas s'il la verra. Malgré l'incommensurable étendue de son intelligence, il perd les limites du passé et s'avance en aveugle vers celle de l'avenir.

Nos fêtes sont presque toutes des réminiscences de réjouissances antiques. Nous savons d'où nous viennent nos mascarades, nos promenades du bœuf gras et quelques autres de nos fêtes publiques; mais il en est beaucoup qui ont perdu en route leur marque de fabrique; on ne sait plus d'où elles viennent et qui les a inventées. Nos messes de bout de l'an n'ont pas la moindre analogie avec les fastueux banquets des Apharras et cependant, elles ne sont que la réminiscence des mortuaires festins dont les Apharras ont conservé l'antique coutume sans y porter atteinte et, surtout, la moindre atténuation.

Si ces nomades, au lieu de conduire leur troupeau dans les plaines arides de l'Apharras, avaient émigré dans un pays fertile, ils y auraient trouvé la fortune et l'aisance, ils se seraient créé des besoins, ils auraient cultivé leur intelligence,ce qui les eût conduits à étudier l'art de se procurer des ressources, des plaisirs et de fructueuses et orgueilleuses satisfactions ; ils ne trouveraient plus, dans leurs copieux repas, les ineffables jouissances qu'ils leur procurent; ils n'y verraient plus qu'un de ces plaisirs vulgaires auxquels on ne tient plus et que l'on conserve quand même en souvenir du passé. Transformés par le bien-être, ils seraient devenus égoïstes, personnels, avares, ambitieux, orgueilleux et, à la vue des animaux qu'on égorge aux cérémonies mortuaires, ils se seraient écriés en levant les bras : « N'est-ce pas malheureux de sacrifier tant de bestiaux utiles à sa gloutonnerie et de manger, dans une semaine, ce qui aurait mis l'aisance chez l'un de nous? »

Quand de telles pensées ont pénétré dans le cerveau, l'homme n'a plus qu'une idée fixe : trouver un moyen pour faire venir à soi l'argent destiné au bien-être général. On voit alors sortir, on ne sait d'où, les sorciers, le diable, les charlatans, les prestidigitateurs, les augures prédisant l'avenir, le présent et même le passé. On dresse des autels, des temples et autres monuments, où la crédulité publique vient déposer des offrandes qui, pieusement offertes, sont pieusement recuelllies, par d'intelligents et bons vivants qui boivent à la santé des donateurs. Plus un pays est riche, plus est grand le nombre des bons vivants. Depuis que notre France, déjà très riche, s'est encore enrichie de la République, le nombre des bons vivants, des tire-à-soi s'est accru dans des proportions fantastiques. Tout le monde veut avoir sa place au soleil et sa part au gâteau budgétaire.

Lorsque dans un pays civilisé et éclairé, on voit une faible femme, emprunter cinq fois autant de millions qu'il y a de mois dans l'année, et ne donner en garantie que de persuasives paroles et des promesses mirobolantes, on peut juger à quel degré de puis-

sance peut en arriver la fascination. La personne, dont le cerveau est absorbé par une seule pensée, arrive à faire croire au public et quelquefois à se persuader elle-même, que ce qu'elle pense doit exister.

A cette intelligente financière, la vindicte publique a fait boire l'eau amère des prisons. C'est incontestablement légal, mais entre nous soit dit, se venger d'une femme qui nous trompe ne prouve pas en notre faveur. Une femme qui nous fait cracher des millions, sans accorder même la faveur de lui baiser le bout des doigts, est ou plus intelligente ou moins coupable que nous. Si j'avais été le potentat du pays de cette financière, je l'aurais décorée et j'aurais condamné à six mois de prison tous ceux qui se sont laissés prendre à ses fructueux boniments. Est-ce que sans force motrice, eau, vent ou vapeur, un moulin peut tourner? C'est compris n'est-ce pas? Eh bien, le moulin a tourné et joyeusement encore! Aurait-il tourné,si on ne lui avait pas soufflé dans les ailes avec une énergie soutenue? Sans le zèle des souffleurs, la meule qui a broyé tant de millions serait restée immobile et n'aurait rien broyé. N'est-ce pas malheureux d'avoir vu apparaître, dans un moment opportun, un argentier de premier ordre et n'avoir pas su en profiter, pour équilibrer un budget qui manque depuis longtemps d'équilibre? Si on lui eût confié le ministère des Finances, au lieu de la mettre en cage, son instinct financier aurait pris tout son essor : elle nous aurait trouvé de l'argent pour payer toutes nos dettes, sans réclamer l'impôt sur le revenu qui ne sera, hélas! qu'un revenez-y; car on y revient souvent aux impôts. Je voudrais bien apprendre avant de mourir de quelle autre source que du revenu on peut tirer de l'impôt? Le revenu, de quelque nature qu'il soit, n'est-il pas le produit simple ou accumulé d'un travail manuel ou intellectuel? Pour se procurer de l'argent, l'impôt sur le revenu est une pensée moins intelligente qu'une succession en perspective.

L'enterrement prématuré de ce génie financier s'est fait sans réjouissances ni banquets. Les festins mortuaires ne sont plus dans nos mœurs. Quelquefois cependant, après avoir vu descendre dans la tombe la dépouille mortelle d'un ami ne confondons pas la dépouille mortelle avec la dépouille d'un mort, puisqu'elles ne produisent pas la même sensation; de la dépouille d'un mort on s'empare avec plaisir de l'autre on se sépare au plus vite, bref, après avoir salué pour la dernière fois la dépouille mortelle d'une unité de notre espèce devenue inserviable, on se rend, au sortir du cimetière, chez un restaurateur ou un marchand de vin : on boit un bon coup; on casse une solide croûte et on parle beaucoup avant de se séparer. Quoi de plus naturel, après une cérémonie pareille.

que les gens qui se connaissent aient le désir de rester quelques instants ensemble et quelque peine à se séparer! Sait-on, lorsque chacun va se rendre, de son côté, à ses occupations, si l'on ne vient pas de casser la croûte ensemble pour la dernière fois, si l'on se reverra encore tous vivants.

Au pays limousin, la coutume du banquet après l'enterrement a conservé jusqu'à nos jours toute sa splendeur. La famille de celui qu'on vient de porter au cimetière, convie, chez un restaurateur, les porteurs, les parents, les amis à un copieux repas. Ce qui distingue ce festin des autres c'est qu'il est défendu de trinquer. On peut boire, comme des Limousins, mais il est défendu de choquer les verres. Cette coutume qui était encore rigoureusement observée, il y a moins d'un siècle, subit en ce moment le sort des coutumes onéreuses; elle tend à disparaître.

Ce qui tend également à disparaître en France c'est de donner aux pauvres les effets du mort et de leur distribuer des secours pécuniaires. Les temps sont durs, à notre époque, et les jours si courts que c'est à peine si on peut se suffire : il n'est donc pas facile de penser aux autres.

Si certaines coutumes se perdent, puisqu'on a à peine assez de temps pour penser à soi! d'autres au contraire prennent un sérieux développement. Les droits de succession, par exemple, loin de tomber en désuétude, tendent tous les jours à augmenter. Pour cela pas d'exception, pas de faiblesse, égalité pour tous les mortels. Au cours de la vie, l'Etat prélève une dîme annuelle sur vos revenus, à votre mort, il taille encore à vos héritiers, une large part dans votre succession. C'est son droit; on ne peut rien lui reprocher, s'il agit avec équité et parcimonie. User d'un droit avec parcimonie, c'est demander l'impossible et, quant à l'équité, on la trouve rarement dans les actes sociaux : une famille peut, dans le cours d'un siècle, n'avoir qu'un seul droit de succession à payer et une autre famille voir sa fortune passer cinq ou six fois de main en main et payer par conséquent six droits de succession. Il y a donc des familles qui peuvent payer, dans le même temps, cinq à six fois plus que d'autres. On aura beau faire pour le mieux, il sera toujours désavantageux de mourir. L'innocente et inoffensive dîme, prélevée par l'État sur les successions, me paraît juste et surtout justifiée puisque, en général, elle est déjà employée par anticipation; sa place est faite aussitôt qu'elle arrive à la caisse on n'a qu'à la coller dedans. Ces droits de succession ont cependant un sérieux motif de réprobation : celui de déplaire aux héritiers. Ils regrettent amèrement ce déficit et je partage leurs regrets; mais il m'est impossible de les plaindre, car j'ai la conviction, que

neuf cent quatre-vingt-dix-neuf fois sur mille il leur reste encore plus qu'ils ne méritent.

Me voici encore une fois entraîné à mettre à jour ce qui s'agite dans ma pensée : je laisse en mourant ou vous laissez, ce que je préfère, jugez par là si je suis brave, une fortune laborieusement et intelligemment acquise. Serions-nous arrivés à cet heureux résultat sans le concours de nos citoyens? Est-ce que l'homme, se trouvant seul dans une île déserte ou sur un coin de terre inhabité, peut ramasser une fortune même en ayant des morceaux d'or et de pierres précieuses autour de lui? Il s'éteindrait sur les plus riches mines à côté des moissons les plus productives et les animaux les plus rémunérateurs sans pouvoir se procurer d'autre fortune que celle de vivre, de s'engraisser et de laisser après lui, en fait de fortune, que son corps à la terre; il ne pourrait avoir aucun autre héritier, que les carnivores des trois règnes qui se partageraient sa dépouille mortelle.

Un homme, en société, peut au contraire tirer profit de son travail, de son savoir, de ses inventions, de ses découvertes, de son industrie; il peut amasser, arrondir son patrimoine et finalement arriver à prendre rang parmi les Crésus. Pourrait-il obtenir ce résultat, si ceux qui se sont unis à lui dans la vie sociale ne lui avaient pas prêté leur concours? N'est-ce pas d'eux qu'il a tiré, comme d'une vache à lait, ce qu'il possède? Est-ce ses héritiers qui lui sont venus en aide? Ce serait anormal, car ils en sont le plus souvent un sérieux obstacle. Au lieu d'apporter, ils cherchent à tirer de vous le plus qu'ils peuvent, en attendant votre mort avec impatience, parfois avec...

Les enfants sont en général de dévoués et précieux auxiliaires. Mais les neveux, les cousins, grands ou petits, les autres parents de je ne sais combien de branches, ont-ils plus travaillé que les autres citoyens pour celui dont ils attendent l'héritage? Cet héritage qui leur tombe tout à coup, comme une manne du ciel, ils n'en sont pas encore satisfaits. Ils le trouvent toujours de beaucoup inférieur à leur convoitise. Ils se sont donné moins de mal pour grossir cet héritage que les employés, les domestiques et toutes les personnes qui se sont trouvées en relation avec le défunt et ce sont eux qui héritent au détriment de tous ceux qui ont participé directement ou indirectement à l'accroissement de cet héritage! Ces derniers ne sont cependant pas complètement lésés, puisque l'État se charge de prélever pour eux une petite part de la succession. Très bien! on ne pouvait probablement pas mieux faire, je le suppose du moins, car j'ai dans nos législateurs et nos économistes une confiance aveugle. Mais malgré ma confiance, je

redoute l'avenir : j'ai peur que le lion populaire, énervé par les privations, ne se jette un jour sur les gros moutons de l'étable sociale et ne les croque à belles dents.

Les Apharras n'ont pas à redouter de ces perturbations; car d'après leur législation, ils retirent de la succession d'un mort tout ce que, loyalement, ils peuvent en tirer et laissent aux héritiers l'espoir dans l'avenir et la liberté de se sortir d'affaires. Ils leur abandonnent cependant, la paillotte, les ustensiles, les vêtements, les bijoux et, des troupeaux, ce qu'ils n'ont pas mangé.

Tout Apharras a droit à sa part gastronomique des successions après décès; il n'a qu'à se présenter et prendre place au festin que la coutume exige. Le bout de l'an, ainsi que nous venons de l'indiquer, est par excellence une fête de mangeailles; il est presque uniquement consacré à cela. On ne s'y livre à aucun jeu, à aucune sorte d'amusements.

Le cadi, dont l'estomac est aussi solide que celui d'un curé, se fait un religieux devoir d'assister à ces fêtes. Après chaque repas, l'estomac bien rempli et celui des assistants n'étant pas vide, ce saint homme ouvre son Coran qu'il lit à haute voix à la foule assemblée autour de lui. Sous la somnolente influence d'une bonne digestion, tout le monde écoute en silence sans rien comprendre à ce qu'il lit.

La digestion terminée, l'appétit revenu, les auditeurs n'ont plus d'oreilles et le cadi plus de voix. Alors on se remet à table ou plutôt à manger, car les tables et les sièges sont pour les Apharras des meubles trop encombrants et, d'un transport embarrassant, pour des gens qui déménagent à chaque instant. L'endroit où l'on dépose sur le sol la marmite et le rôti leur sert de table et leurs talons, sur lesquels ils s'assoient, le bout du pied reposant sur le sol, leur forment un siège aussi portatif que facile à se procurer. La marmite ou le rôti en place, les convives s'installent en rond, autour, à la longueur du bras; chacun d'eux alors plonge successivement sa cuiller dans la marmite.

Cette fête, avec ses festins et ses intermèdes, se renouvelle tous les jours jusqu'au moment où il ne reste plus que les os des douze chèvres, des quatre chameaux et des deux bœufs.

Quelquefois, car ce n'est plus obligatoire, on renouvelle le bout de l'an l'année suivante; mais il n'est plus que l'ombre du premier. Cette cérémonie consiste à égorger un mouton sur la tombe du mort; c'est un souvenir d'autant plus touchant, que rien n'engage à le manifester et que la présence du cadi n'est nullement nécessaire. Du reste, que viendrait-il faire à cette manifestation où il n'y a qu'un mouton à manger? La part qu'il pourrait

attraper ne serait peut-être pas suffisante pour lui donner la force de retourner chez lui! Le premier bout de l'an, à la bonne heure! cela en vaut la peine! Il y a de quoi festoyer plusieurs jours et prendre des forces pour plusieurs semaines. Les cadis, pour s'abstenir d'honorer de leur présence de semblables fêtes, n'ont aucune raison qui puisse les en dispenser, ils en ont une au contraire pour s'y rendre. Il leur arrive cependant quelquefois que la maladie ou autre fâcheux motif les empêche de se rendre à cette cérémonie : c'est alors un habitant de la commune ou de la tribu qui lit le Coran dans l'intervalle du repas.

Les cimetières des environs d'Obock, que j'ai rencontrés dans mes excursions, sont tous disséminés à d'assez grandes distances. Les tombes y sont peu nombreuses, une vingtaine au plus. Quel qu'en soit le nombre, elles sont disposées sans ordre et à distance inégale les unes des autres; aucune démarcation, aucune enceinte ne sépare, de la plaine, l'endroit où elles se trouvent. Au cimetière de Tadjourah, où les tombes sont méthodiquement rangées, il existe un semblant de démarcation; mais aucun mur, aucune palissade ne les masque à la vue. Le nombre des tombes isolées ou réunies que j'ai vues, m'a paru en rapport avec celui des paillottes; je m'en suis malheureusement tenu à cette impression, ce qui m'a fait négliger de m'informer s'il n'existait pas à Tadjourah un autre cimetière.

En Apharras, comme partout, lorsqu'un très grand nombre d'habitants se trouve réuni sur un étroit espace, les morts deviennent gênants et encombrants. On leur limite l'espace, on les serre les uns contre les autres le plus que l'on peut. Je ne sais pas si on les remplace après un certain nombre d'années, comme cela se fait en France, mais après quelques siècles, ce ne sont plus les morts que l'on remplace, ce sont les cimetières qu'on change de place.

A tous les morts qu'on descend dans la fosse, les vivants disent : « Reposez en paix » et quelques années après ils viennent troubler leur repos et disperser leurs cendres. Les vivants se succèdent, les morts se remplacent, tout passe et disparaît.

CHAPITRE IV

D'où viennent les Apharras
Tombeaux d'un Peuple disparu de l'Apharras sans laisser d'autres traces
La Civilisation pénètre chez eux. — L'Assommoir des Nations

Je puis écrire sans redouter les armes de la contradiction : l'origine des Apharras est inconnue, on ne la connaîtra jamais.

Ces tribus de pasteurs errants se déplacent facilement et assez fréquemment : Elles vont, cherchent et s'arrêtent dans les localités un peu herbeuses, elles abandonnent celles qui sont épuisées et calcinées. Vivre pour assurer la vie de ses troupeaux est la grande préoccupation, le grand souci de ces pasteurs : ils n'ont cherché, par aucun signe, à laisser à la postérité quelques traces des faits saillants de leur histoire; ils n'en ont pas même conservé le souvenir. La génération actuelle ignore où se trouvaient et ce que faisaient ses ascendants de moins d'un siècle. Un fils ignore ce que faisaient ses grands parents et même son père et sa mère s'ils sont morts peu de temps après sa naissance.

Dans le récit de son voyage en Abyssinie, Bruce parle des Danakils, comme d'une très petite nation occupant, au sud de Massawah, le territoire compris entre la mer Rouge d'un côté et l'Abyssinie de l'autre. Les Danakils, à cette époque, n'occupaient probablement pas une étendue de terrain aussi grande que celle d'aujourd'hui, de sorte que ce que dit Bruce, doit être exact. Cependant, cet auteur a raconté tant de choses qu'il n'a jamais vues et que personne ne lui avait jamais contées, qu'il est bien souvent difficile de démêler dans ce qu'il dit, le certain de l'incertain, le vrai de l'erroné.

Si l'Apharras était, à cette époque, un tout petit pays, ses limites se sont élargies depuis dans de vastes proportions. Cet élargissement n'a rendu cette nation, ni plus riche ni plus heureuse et n'a rien changé à ses mœurs et à ses habitudes. En cher-

chant bien, on trouverait certainement, chez ce peuple, des coutumes qui remontent aux temps les plus reculés.

Toutes les Apharrases ont les cheveux tressés à la mode antique. Elles se font de petites nattes, moins grosses que le petit doigt, qui pendent de tous côtés jusqu'aux épaules, au niveau desquelles elles sont coupées. On dirait, qu'elles ont sur la tête une coiffure artificielle, formée de cordelettes, leur pendant jusqu'à la base du cou.

Ce mode de coiffure existait en Egypte à l'époque des Pharaons et avait existé en Assyrie à une époque antérieure. Ce n'est pas seulement les cheveux qu'on se tressait ainsi, mais également la barbe; et si l'on en juge, d'après les statues et les dessins des anciens monuments où ces parties sont reproduites, on ne saurait douter de l'habileté des artistes capillaires des temps antiques. Par le rangement et l'entrecroisement des poils de la barbe nattés, ils arrivaient à former un petit édifice aussi économique qu'artistement construit; il est même probable qu'ils faisaient des barbes postiches, pour embellir certains personnages; mais que ce soit avec de la barbe prise sur le menton d'un capucin ou avec la barbe naturelle de la personne, ils en étaient arrivés à faire très habilement d'originales parures, pour décorer le menton de leurs clients.

Ce mode de coiffure et cette manière de porter la barbe, étaient en grande vogue sous le règne du roi Salomon; il est donc à peu près certain que ce monarque se fit tresser les cheveux et la barbe, pour recevoir, à sa cour, la visite de la reine Saba. Et qui sait si ce n'est pas ce majestueux décor qui fut la cause de ce qui arriva. Les femmes ont des goûts si variés et se laissent si facilement impressionner par ce qui est bizarre, excentrique; comme, entre l'attention vivement attirée et une déclaration d'amour il n'y a qu'un pas, ce pas fut franchi par l'illustre Saba avec la légèreté d'une reine. Si les tresses des cheveux et de la barbe eurent sur la reine Saba une influence à lui faire tourner la tête, et je crois fermement à cette supposition séduisante, il est impossible qu'elle n'ait pas adopté le mode de coiffure qui venait de la séduire et que ses suivantes et toutes les dames de sa cour ne se soient empressées de l'adopter également, pour complaire à leur reine et, probablement aussi, par le secret espoir de voir réussir à leur avantage ce qui avait si bien réussi au roi Salomon.

Lorsqu'elle revint dans son royaume, la reine Saba, ou de Saba, et les gens de sa suite, hommes et femmes, durent faire sensation; leurs cheveux tressés durent être l'objet des conversations, de l'admiration, de la critique, et entrainer rapidement toutes les femmes à adopter cette nouvelle manière de se coiffer. Il ne peut,

à ce sujet, s'élever aucun doute, ni s'engendrer des discussions, puisqu'on se mire toujours sur plus haut que soi. C'est du reste logique et sensé de se conformer au goût et aux manières d'une personne de distinction. Les femmes aiment tant se mettre à la mode, qu'elles changent de coiffure deux fois par an et, voyez leur inconstance! c'est toujours la même qu'elles font porter à leur mari.

Vous pouvez voir également comme tout s'enchaîne. Les Apharrases sont, sauf peu d'exception je crois, les seules femmes qui portent les cheveux tressés à la manière antique, et le pays qu'elles habitent est justement celui où règnait jadis la reine Saba, dont Assab était, dit-on, la capitale. Je pourrais donc conclure avec toutes ces preuves à l'appui, que les Apharras sont les descendants des sujets de la reine en question.

Quand on a la coiffure pour échafauder son assertion, on peut se passer de documents historiques; mais, lorsque je vois tant de savants et d'érudits se laisser séduire par les billevesées qui leur hantent le cerveau, je redoute, moi pauvre hère, de me laisser prendre comme eux. C'est pourquoi, je conseille de laisser tomber dans l'oubli ce que je viens de dire, de s'en tenir simplement aux constatations des faits, et de ne pas les tirer par les cheveux pour leur faire dire ce qui me germe dans l'esprit.

Si la forme de la coiffure ne peut nous donner aucun éclaircissement sur l'origine des Apharras, elle nous démontre au moins que ce peuple a conservé des usages qui remontent très haut dans l'antiquité; de plus, qu'il a conservé son autonomie; de sorte qu'il faudrait chercher très loin dans le passé les ancêtres de ces pasteurs.

Le fond des fosses creusées latéralement pour recevoir le corps est encore une des très curieuses coutumes, tombées en désuétude depuis de nombreux siècles, que les Apharras ont conservées comme une relique des temps passés. On trouverait encore dans les fabuleux récits, sur les coutumes des premiers habitants du globe, et celles des Apharras, beaucoup d'analogie; mais plonger son esprit dans les temps nuageux du passé serait à peu près inutile, car on ne sortirait de son imagination que des conceptions, plus ou moins justes.

Les érudits qui se sont lancés très loin dans le passé, en sont revenus avec une si lourde charge d'explications, et ils ont, sans fléchir, rencontré tant de difficultés et triomphé de si puissants obstacles, que mon esprit s'est toujours refusé à entreprendre d'aussi incertaines et périlleuses pérégrinations. J'aime dire ce que je pense, sans y ajouter une foi évangélique, une conviction

inébranlable; mais je préfère dire ce que je vois, sans avoir acquis la certitude que j'y vois toujours clair. En un mot, je redoute ma pensée et je n'ai pas une absolue confiance dans les impressions de mes sens. Cependant ce que l'òn voit par les yeux m'a toujours paru moins trompeur et plus près de la vérité, que ce que l'on voit avec les yeux de la foi ou les yeux de l'imagination. Lorsqu'on est jeune, on ne doute ni de soi ni des autres; quand on est vieux, on a été si souvent trompé, et on s'est si souvent trompé soi-même dans le cours de la vie, qu'on finit par douter, même en ayant le doigt entre l'écorce et le bois.

Les Apharras n'ont certainement pas eu, pour berceau, le pays qu'ils habitent actuellement, car leurs ancêtres étaient sur terre avant la formation, relativement récente, des bords de la mer Rouge. Sur le sol presque stérile où ces bergers mènent paître leurs troupeaux,la végétation est apparue depuis quelques milliers d'années. Il serait difficile d'habiter un pays qui n'existe pas encore et, une fois formé, d'y mener paître des troupeaux avant que la végétation ne s'y soit développée. On peut par conséquent s'adresser cette question : Viennent-ils de l'Orient ou du sud près des sources du Nil, ou du nord près de son embouchure? Cette dernière hypothèse me paraît la plus vraisemblable : les Apharras sont noirs, très noirs, mais leur type se rapproche de celui de la race caucasique.

Indépendamment des caractères physiques et ethniques, si l'on jette un coup d'œil sur le tracé des émigrations humaines des premiers temps historiques, on voit sous le nom d'*Aramoo* des émigrants partir de l'Asie mineure, s'engager en Egypte et descendre parallèlement à la mer Rouge, jusqu'à l'endroit actuellement habité par les Oromos. Je ne sais s'il y a la moindre analogie entre ces mots *Aramoo* et *Oromo;* mais ils m'ont paru avoir un certain lien de parenté. Je me contente de donner mon impression, sans chercher à la faire valoir. J'ajouterai cependant, que les Oromo, les Apharras, les Somalis, les Ethiopiens, semblent avoir eu la même origine; ils forment entre eux une race bien distincte de la race nègre et de la race blanche; ils tiennent à la première par la coloration de la peau, et à la seconde par les caractères physiques de la physionomie; mais ce ne sont, à proprement parler, ni des noirs, ni des blancs. Leur type est un type à part, facile à reconnaître; il n'en est point ainsi lorsque, réunis ensemble, on les compare entre eux. Il faut une longue habitude et encore, on n'est pas toujours sûr de ne pas se tromper pour distinguer un Oromo d'un Danakil, d'un Somalis ou d'un Ethiopien. Chez ces deux derniers peuples le métissage, ayant jeté une grande perturbation

dans l'homogénéité de la population, a trop multiplié les causes d'erreur pour qu'il soit possible de déterminer avec certitude la souche d'origine de tous les habitants du Somal et de l'Ethiopie.

Si l'origine des Apharras est entourée d'un profond mystère, on est documenté sur leur présence aux environs d'Obock. A quelques kilomètres de la ville, on rencontre sur différents plateaux, et à peu de distance les uns des autres, des tombeaux coniques de grandes dimensions; quoique beaucoup moins grands, moins solides et moins imposants que les pyramides, ces monuments, de construction primitive, surprennent et impressionnent : lorsque l'on voit, sur un plateau désert, ces énormes constructions coniques, et qu'on ne rencontre, excepté elles, aucune trace de l'industrie humaine, ces gros tas de pierres, que seule, la main de l'homme a pu former, prennent dans notre esprit des proportions fabuleuses.

Ces constructions n'ont cependant pas réclamé le concours d'un esprit bien avancé dans l'art et l'industrie, il a suffi aux constructeurs de ces monuments, d'en tracer le contour sur le sol, d'aller chercher dans la plaine de grosses pierres et de les superposer, avec méthode et habileté, les unes au-dessus des autres, sans les tailler ni les sceller avec de la terre ou du mortier. Ils n'ont pas pu, cependant, sans raisonnement ni réflexion, superposer ces pierres les unes au-dessus des autres pour arriver à élever les murs d'un monument ayant la forme d'un pain de sucre d'une hauteur à peu près égale au diamètre de la base.

On ne rencontre parfois, sur un plateau, qu'un seul de ces cônes et sur un autre, bien souvent éloigné du précédent de plusieurs kilomètres, on en trouve un ou deux ou trois distants les uns des autres d'une centaine de mètres. Je ne parle que de ceux que j'ai vus; il peut donc en exister autre part un plus grand nombre, groupés sur un des points dominants d'un plateau. J'ai cependant constaté qu'ils ne sont pas toujours construits sur la partie la plus élevée; ce qui semble corroborer ce que l'on m'a dit de la coutume qui exigeait d'élever ces mausolées à la place où les grands chefs, dont ils renferment les corps, tombaient morts en combattant.

Ce dire semble encore appuyé par la distance inégale qui existe entre les tombeaux, lorsqu'il y en a plusieurs, et par leur manque de symétrie et d'orientation. On rencontre cependant à environ deux kilomètres d'Obock, en arrière et un peu à gauche du jardin, trois de ces tombeaux en ligne droite et presque équidistants. On arrive facilement au plateau sur lequel ces tombeaux sont placés en suivant à gauche le bord du ravin la Moya et, lors-

qu'on est arrivé en arrière du jardin, en continuant directement sa route à travers la plaine.

Un seul de ces trois tombeaux est encore debout, quoique menaçant ruine. Les deux autres sont écroulés, on en a même enlevé une grande partie des pierres pour les porter autre part, soit pour construire de petits enclos où l'on entasse les jeunes chevreaux et agneaux, comme dans un vaste manchon dont l'un des bouts reposerait sur le sol, soit pour un autre usage.

Le cône en ruine qui est encore debout a sept mètres de diamètre à la base et, autant qu'on peut en juger par ce qu'il en reste, il devait avoir à peu près huit mètres de haut. Les deux autres devaient être plus grands, surtout celui de l'extrémité, opposé à celui qui reste encore debout.



Pl. 10. — Les trois tombeaux d'Obock, reliés par une double rangée de pierres

Ces trois tombeaux, placés en ligne droite du nord-est au sud-ouest, paraissent équidistants à la vue, mais à la mensuration, on trouve soixante-quatre mètres entre celui du nord-est et celui du milieu et entre ce dernier et celui du sud-ouest cinquante-huit seulement. Cette différence de six mètres ne s'aperçoit pas.

Il est probable qu'on a eu l'intention de les placer à égale distance. Un double cordon de grosses pierres juxtaposées relient ces trois tombeaux : ces deux cordons de pierres parfaitement alignées, laissent entre eux un intervalle, formant un petit sentier d'un mètre trente de largeur qui, de chaque côté, s'étend en ligne droite du tombeau central aux tombeaux des extrémités. Je ne sais si l'on s'est servi du cordeau, pour aligner les pierres qui bordent ce sentier, mais il serait difficile de trouver un tracé plus droit. Quelle était la destination ou la signification de ce sentier, à double cordon de pierres? Etait-ce une chaine, pour relier les trois tombeaux d'une même famille ou simplement une fantaisie, un ornement?

Lorsque j'ai demandé aux Apharras si c'étaient eux ou leurs ancêtres qui avaient accumulé dans la plaine ces énormes tas de pierres.

— Non, m'ont-ils dit; c'est quelqu'un qui était ici avant nous.

— Et comment s'appelaient ceux qui étaient ici avant vous?

— Nous ne savons pas.

— Y a-t-il longtemps qu'ils sont partis?

— Nous ne les avons pas vu partir.

— Alors comment savez-vous qu'il y avait ici quelqu'un avant vous?

— Parce que ce n'est pas nous qui avons mis en tas les pierres dont tu nous parles.

Ils traitent le passé avec tant d'indifférence que les plus lettrés d'entre eux ne savent pas depuis combien de temps leurs ancêtres occupent le territoire d'Obock. Ils ne s'y trouvent cependant que depuis trois à quatre siècles; époque à laquelle ils ont eu avec les Abyssins et avec d'autres tribus des guerres fréquentes à soutenir. Or, dans ces guerres de pillages et de dévastations, les vaincus se retirent à de grandes distances de la contrée où ils sont attaqués et chassés; de sorte que, Ce quelqu'un, qui était à Obock avant les Danakils a pu en être chassé par un autre peuple que les Danakils; ceux-ci, dans ce cas, auraient trouvé le pays inhabité lorsqu'ils seraient venus y faire paître leurs troupeaux. Ces pasteurs nomades sont assez batailleurs, pour qu'on puisse également supposer qu'ils s'en sont emparés par les armes. Du reste, sur ces questions, il est inutile de discuter; on ne sortira jamais de son obscurité l'histoire des Danakils.

L'occupation par eux du territoire d'Obock est cependant récente; ils devraient, tous, en avoir conservé le souvenir et, aucun d'eux ne sait comment et à quelle époque leurs aïeux en ont fait la conquête; ils ignorent le nom du peuple qui s'y trouvait avant eux et, s'ils s'en sont emparé à main armée ou s'ils l'ont trouvé sans habitant. Cette dernière hypothèse est aussi admissible que l'autre car dans cette contrée, lorsque deux peuples se faisaient la guerre, les femmes, les enfants, les vieillards suivaient l'armée des combattants. Les vainqueurs allaient de l'avant, tuant, pillant, brûlant, dévastant et ne laissant absolument rien sur leur passage; ils ne faisaient prisonniers que les jeunes hommes et les jeunes femmes les plus robustes, qu'ils emmenaient pour leur servir d'esclaves ou pour être vendus. Les vaincus qui pouvaient,par la fuite, échapper aux poursuivants allaient chercher au loin des moyens d'existence qu'ils obtenaient le plus souvent, en livrant des combats à un autre peuple que celui qui les avait pourchassés.En général le vainqueur épargnait le vaincu; il se contentait de l'éloigner et, se retirait, après s'être emparé de tout ce qu'il possédait. Les vaincus revenaient dans leur village, se remettaient au travail et, lorsqu'ils avaient reconstitué leur fortune, le vainqueur revenait

les razzier de nouveau : c'est ainsi, par les armes à la main et le pillage, qu'ils se créaient des rentes. Lorsqu'ils trouvaient une grande résistance, c'était alors un combat acharné et l'anéantissement. C'est par ces luttes que, dans cette contrée, presque tout le pays a été occupé et réoccupé par le même peuple ou par des peuples différents, et que beaucoup de ces peuples sont disparus sans qu'on sache ce qu'ils sont devenus.

Différentes nations se sont souvent alliées contre les Abyssins qui semblent toujours avoir été plus nombreux, plus entreprenants et, le plus souvent, victorieux. Eux aussi, après la victoire, choisissaient et emmenaient en esclavage, toutes les filles et les femmes jeunes et robustes, c'est-à-dire les meilleures reproductrices. Les conséquences de ces guerres, suivies d'enlèvements, sont faciles à déduire. On ne peut plus retrouver, chez les habitants actuels de cette région, les caractères d'une race pure. Les Apharras eux-mêmes qui ont en général conservé, intact, le patrimoine charnel de leurs ancêtres, ne sont pas tous, tant s'en faut, exempts de métissage.

Ces Danakils sont trop pauvres pour avoir des esclaves et, si pendant leurs guerres, ils ont fait des prisonniers, c'était assurément dans l'intention de les vendre. Avant d'aller se battre, s'ils ont contracté des alliances avec un autre peuple, ils n'ont dû revoir que rarement les souvenirs de ces cordiales ententes. Ils sont trop méfiants et ont trop de respect de la morale nationale et familiale, pour souffrir à quelqu'un d'y porter atteinte. Ils n'ont pas eu non plus à redouter une complète extermination, n'ayant qu'à s'éloigner, quand ils se sentent trop faibles. Leurs adversaires ne pouvaient pas les poursuivre longtemps, dans un pays où ils n'auraient trouvé qu'un sol aride, ne pouvant leur offrir aucune ressource, pas même assez d'eau pour apaiser leur soif. Aussi, malgré les guerres et les bouleversements qui ont entraîné la disparition de certains peuples, les Apharras se sont maintenus et, de tous les peuples qui existent actuellement dans cette région, ils sont peut-être les seuls qui aient conservé leurs mœurs, leurs coutumes et la caractéristique de leur race. Quant à leur passé, l'histoire est silencieuse, la géographie est muette. Ces nomades ont échappé aux historiens, ils ont vécu et sont passés inaperçus.

Par le mot *troglodyte*, les anciens géographes désignaient les habitants de cette moitié du littoral africain de la mer Rouge, qui s'étend de Suez à Assab et par celui d'Avalites le ou les peuples qui occupaient la contrée africaine que baignent les eaux de la baie de Tadjourah et de la mer d'Aden qui portait, à cette époque, le nom de *Sinus Avalites*.

Un millier d'années plus tard, les Avalites ont disparu. Que sont-ils devenus? Nul ne le sait et, à leur place, ont surgi les Adels. De ces derniers, c'est comme de leurs prédécesseurs, les Avalites, ils se sont éclipsés, sans qu'on sache, quel rayon de soleil les éclaire ou dans quelle terre leurs corps gisent maintenant. Les Adels disparaissent et on trouve à leurs lieu et place les Afar au nord-ouest et les Somalis au sud-est. Ces derniers nous sont connus, mais les Adels et les Afer ou Afar des géographes sont inconnus des habitants de cette contrée. Serait-ce les Apharras, à qui les uns ont donné le nom d'Afar et les autres d'Afer, c'est possible. Les Arabes ayant bien baptisé ce peuple du nom de Danakil pour un motif aussi intelligent. Les Européens ont bien pu, de leur côté, donner les petits noms d'Afer, d'Afar, aux Apharras; c'est plus court, plus doux, et plus facile à prononcer.

Les Français, les Égyptiens, les Italiens, les Anglais surtout, qui sont toujours en avant-garde quand il s'agit de s'imposer et de s'emparer, se sont taillés, chacun, une petite tranche dans la contrée habitée jadis par les Troglodytes et les Avalites. L'Éthiopie a échappé à ce partage, elle a su conserver son indépendance et élargir ses frontières. Il est vrai que les habitants des pays qui sont sous la domination des puissances, que je viens d'indiquer, peuvent se croire aussi indépendants que les Éthiopiens, car on n'occupe leur pays uniquement qu'en pensée. Ces ambitieux conquérants qui se font si souvent tailler des vestes, ne connaissent ni les mœurs, ni les coutumes, ni les capacités des gens dont ils se sont faits les protecteurs. Des petits coins de terre, qu'ils désignent par le nom pompeux de colonie, ils ne peuvent sortir sans recevoir ce qu'on appelle vulgairement une brossée. Pour s'éviter de ces désagréments, ils prennent, en location, ce qu'ils voudraient bien posséder : Ils payent une redevance aux chefs du pays conquis. Aussi ces prétendues colonies, coûtent-elles beaucoup plus qu'elles ne rapportent. Il serait insensé de contester leur utilité! ce qui l'est moins, c'est de dépenser des centaines de mille francs où il suffirait de quelques billets de mille pour arriver au même résultat. C'est peut-être de la politique transcendante! mais à coup sûr, ce n'est pas de la politique économique.

Je me suis fortement intéressé aux habitants de ces pays, aux Apharras surtout, qui m'ont paru les plus intéressants à étudier. Voici, sur diverses questions, à quel résultat je suis arrivé. Les Apharras, d'où viennent-ils? Je n'en sais rien. Comment ont-ils pu résister au cours des siècles, sans se fondre dans une autre nation, pour former un nouveau peuple? Je l'ignore.

Ce que l'on sait, c'est qu'ils ont, quelquefois, pris part aux

guerres si fréquentes qui ont bouleversé cette région, guerres de peuples à peuples, guerres de tribus à tribus, ce qui forçait tous les habitants de ces pays à embrasser la carrière des armes, comme on se fait dans le nôtre cultivateurs, marchands, industriels. Ils se battent souvent pour vivre; et c'est par le vol et la rapine qu'ils évitent parfois la famine et la mort. J'ignore s'il leur serait possible de vivre paisiblement de leur travail; mais je crois, en frémissant du résultat, que la lance est aussi utile chez eux que le soc de charrue chez nous. Ce sont des gens à plaindre, à secourir et à éclairer des deux manières. Ce n'est pas en les traitant de sauvages, de barbares, d'assassins, qu'on les empêchera de se tuer pour ne pas mourir de faim ou, pour se procurer quelques jouissances. C'est en leur facilitant les moyens de vivre, sans exercer un métier d'apaches. C'est épouvantable et malheureux d'avoir, comme je l'ai, la pensée que la guerre dans ces pays arides soit un mal nécessaire, mal qui affaiblit la misère, les épidémies et la mort par inanition, en restreignant l'accroissement de la population. Vouloir empêcher ces malheureux de se battre, sans leur assurer d'autres moyens que ceux qu'ils ont, serait les condamner, au bout d'un certain temps, à mourir lentement de privations; au lieu de cela, mourir d'un coup de lance sans avoir souffert des angoisses de la faim n'est-il pas préférable? Juger l'humanité et concevoir des principes humanitaires, quand on est, après un succulent repas, dans une chambre confortable, c'est bien! Mais ces humanitaires font autant de mal, que celui qui voudrait faire vivre au pôle les habitants de l'équateur, sans les obliger à modifier leur genre de vie.

Les guerres continuelles, presque sans trêves ni merci, bouleversent rapidement de fond en comble la population d'une contrée : des tribus sont anéanties, d'autres sont refoulées, dispersées et tous ceux qui échappent vont chercher un refuge dans les localités où la paix règne à ce moment. Ils adoptent les mœurs et coutumes des tribus qui les reçoivent. Tous ceux qui, dans des cas semblables, échappent à la mort, sont fatalement voués au mélange, au métissage et, en très peu de temps, leur race perd son cachet d'origine.

J'ai déjà dit qu'à l'époque où les Maures furent chassés d'Espagne, un très grand nombre, au lieu de s'arrêter de l'autre côté du détroit de Gibraltar, suivit les caravanes des marchands, leurs compatriotes, qui se rendaient du nord-ouest de l'Afrique au pays des Aromates et dans l'Inde. De ces groupes d'émigrants, quelques-uns s'arrêtèrent dans la contrée située au nord de la baie de Tadjourah et les autres, de beaucoup plus nombreux, dans la contrée située au sud. Ces émigrants, dans plusieurs guerres, ont fait

assez longtemps parler d'eux. Maintenant, où sont-ils? On en rechercherait vainement les traces. On ne peut cependant pas admettre qu'ils soient restés en aussi grand nombre et aussi longtemps dans un pays sans laisser le moindre indice de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leurs croyances et qu'ils n'aient infiltré aucune goutte de leur sang dans les veines du peuple avec lequel ils vivaient en touchante harmonie.

Les trafiquants maures, pour se rendre au pays des Aromates s'arrêtaient à Assab, où ils opéraient le transbordement de leurs marchandises; cela les obligeait à un très long séjour, car à cette époque, les habitants de ce pays ne devaient pas déployer plus d'activité, mettre un meilleur vouloir et être plus traitables qu'ils ne le sont actuellement. Ce qu'il faut de temps et de pourparlers pour former une caravane et pour la décider ensuite à se mettre en marche, lasserait la patience d'un mort; malgré cela, les trafiquants, après un long séjour à Assab, traversaient la mer Rouge pour se rendre en Arabie ou revenaient dans leur pays par le désert. Quant aux émigrants qui avaient suivi les caravanes, on ne sait, pas plus que pour les autres, ce qu'ils sont devenus. Ont-ils été tous tués ou se sont-ils dispersés et fondus dans la population comme des grains de sel dans l'eau d'un lac. Un habile anthropologiste nous découvrira peut-être, un jour, quelques traces ou un indice certain de cette fusion.

Quelles que soient la sévérité de sa morale et la pureté de ses mœurs, la nation qui ouvre à deux battants les portes de son enceinte ne saurait échapper au métissage. C'est fatal! Les foudres du Père éternel, quelles qu'en soient la puissance et l'épouvante, sont elles-mêmes insuffisantes pour empêcher l'espèce humaine de se livrer à son libidineux instinct. On peut en atténuer l'exagération; mais l'éteindre est impossible. Cette question ne peut donc se débattre qu'entre le plus et le moins; et, il me paraît évident que dans l'un et l'autre cas, l'exagération est regrettable, répréhensible et que, socialement, elle doit être réprimée.

Ce qui est relatif au mélange des sangs, c'est autre chose; ce mélange est inscrit dans les décrets de la nature. C'est le moyen dont elle se sert pour régénérer l'espèce, lui donner plus de force et d'énergie vitale; ce qui favorise sa dispersion et son acclimatation. Cela permet, à notre espèce de prolonger son existence, de vivre sous des climats différents et variés, de se modifier pour s'adapter sans, pour cela, qu'elle puisse sortir, n'en déplaise aux transformistes, des limites qui lui sont assignées. Toutes les observations faites jusqu'à ce jour, nous indiquent que la nature favo-

rise la vitalité et la longévité de l'espèce et qu'elle maintient, dans leur caractéristique, tous les individus ou groupes d'individus qui tendent à s'en éloigner par des caractères particuliers, caractères qui sont parfois si saillants, si différents qu'ils font croire à une nouvelle espèce alors que l'on a sous les yeux des monstres ou des malades dont la nature tend à se débarrasser au lieu de les propager. On ergote les yeux fermés et l'esprit peu rempli de savoir et d'observation sur des sujets qui n'ont cependant rien de mystérieux et que rien d'obscur ne voile, que tout le monde peut voir, en regardant autour de soi ce qui se passe. Depuis que les hommes se disputent ou s'admirent, se volent ou se tuent, restent dans l'ignorance, ou se bourrent d'instruction, qu'on m'en cite donc un seul qui ait de ses yeux vu une espèce se transformer en une autre. Il y a plus de trois mille ans que la question est posée et, depuis cette époque, personne n'a vu sortir des œufs de poule autre chose que des poulets. Les transformistes sont heureusement au-dessus des lois de la nature, ce qui leur permet de sortir des canards de leurs illustres têtes.

Je ne connais encore de transformation que celle de la matière organique et de la matière inorganique, et encore, ne peuvent-elles pas se transformer directement. Il leur faut des conditions spéciales pour passer de l'une à l'autre ; sur ce, je vous salue ! en vous priant si vous trouvez d'autres transformations, d'en faire part à la science qui succombe actuellement sous le poids des suppositions, des « cela doit être », des « la chose a dû se passer ainsi », des « avec le temps », on pourrait ajouter et de la patience, des « c'est un fait acquis » jolies et précieuses surtout ces acquisitions quand on n'a rien dans son sac à montrer. Pour croire, en histoire naturelle, à ce que jamais personne n'a vu, l'esprit ne doit pas être chargé d'un bagage scientifique assez corsé, pour empêcher l'imagination d'aller chercher fortune dans les billevesées de l'inconnu.

Du haut d'une respectable chaire, en face d'un public attentif, un homme très savant et très intelligent nous apprend que Dieu, de sa seule et puissante volonté a sorti de la matière tous les êtres organisés. Soit ; vous pouvez y croire, je n'y vois aucun mal ! Moi, je n'y vois rien, n'y comprends rien, et je n'ai aucune idée de cette omnipotente personnalité, tirant ce qui existe de sa puissante volonté, à laquelle il suffit d'ouvrir la bouche, de dire un mot, pour que quelque chose apparaisse aussitôt. Du haut d'une chaire vénérable, un autre très grand et très intelligent savant raconte à un public non moins attentif, que la création des corps vivants, très différente de celle des autres corps, s'est opérée par des transformations successives ; que toutes les espèces sont sorties les unes

des autres, en partant de la plus simple jusqu'à la plus compliquée. La chose est si simple que tout le monde la comprend, même moi ! Je suis sorti du sein de ma mère ; ma mère est sortie du sein de ma grand'mère et ainsi de suite..., je puis remonter jusqu'à la création. Mais où je ne comprends plus les dégagés de ce savant maître d'armes de la science, c'est lorsqu'il me lance ce coup droit : L'ancêtre de votre grand'mère ressemblait à toute autre chose qu'à une femme. C'était une femelle tenant du singe d'un côté, et de je ne sais quel animal inconnu, de l'autre. Cet intercalaire entre l'homme et le singe a disparu dans le cours du temps. Vous n'ignorez pas, que bon nombre d'espèces se sont successivement éteintes. Quand on entend cela, on se retient pour ne pas lui crier : « Mais pauvre ignare, les espèces disparues n'appartiennent plus aux formes récentes. Comme les singes, dont les espèces sont de formes récentes, existent encore, comment pouvez-vous raconter qu'une forme récente, intermédiaire entre le singe et l'homme, est éteinte ? La stupidité ici remplace le manque de savoir ; quelques savants s'en sont rendus compte : les uns ont dit que cette espèce intermédiaire s'est *dichotomisée* et les autres qu'elle existe encore de nos jours ! Ces deux assertions ne méritent que cette triviale réponse : Va-t-en voir s'ils viennent, Jean. Qu'on dise : qu'entre deux groupes d'espèces aussi distinctes que le sont les hommes et les singes, il a existé un ou des intermédiaires, ne se trouvant plus qu'à l'état fossile, dont la date de leur existence est par conséquent antérieure à celle des hommes et des singes, qu'un poisson est sorti de la mer ; en rampant sur le sol, qu'il a perdu ses nageoires et, finalement, est devenu serpent, pour adapter son existence à ce nouveau milieu. A ce serpent, plus tard, ont poussé des pattes, et voilà formés lézard, crocodile et crapaud. Dans la suite des temps, à force de sauter, il leur a poussé des ailes pour s'élever en l'air, et les oiseaux sont apparus. Cette conception bizarre n'est pas inintelligente ; je suis même persuadé, que si la plume de Jules Verne s'en était emparée, elle eût écrit un intéressant et amusant volume. Quant au reste, je mets en face l'un de l'autre les deux grands théoriciens de la création ; qu'ils se débrouillent. Je les laisse pour revenir à un sujet aussi obscur du reste que toutes les théories sur la création. Comme il n'est ni scientifique ni doctrinal, qu'il touche simplement à l'histoire et que l'histoire supporte, sans douleurs d'informations, le fabuleux, l'héroïsme, la controverse, l'incertain, les épisodes romantiques, une erreur de plus ou de moins ne saurait atténuer sa santé. Les documents qui me permettent d'écrire me paraissent vrais, mais je ne garantis pas qu'ils le soient. Je ne suis pas assez inintelligent, ni assez malhonnête pour

être affirmatif et tromper mon semblable. Je dis ce que je sais, je dis ce que je pense, mais, je n'ai pas la prétention de croire que tout ce que je dis et pense soit irréfutable. Qu'on réfute, qu'on réfute! c'est le plus grand service qu'on puisse me rendre et le plus grand plaisir qu'on puisse me faire.

Les Éthiopiens et les Somalis n'ont pas comme les Apharras cette crainte farouche de l'étranger; ils sont plus sociables, se familiarisent plus facilement et se comportent sous ce rapport comme des civilisés. Ils aiment voyager et vont chercher fortune en dehors de leur partie: à Aden, à Massawah, à Obock, à Djibouti. Je n'étais pas encore descendu du navire qui m'avait amené, que j'entendais ces mots : « Ah, te voilà Docteur! » C'était presque toujours un Somalis, m'ayant vu, dans une autre localité que celle où nous étions, qui me souhaitait ainsi la bienvenue.

Comme les Apharras, leur morale est sévère, mais ils se laissent facilement entraîner. Il en est même qui sont entreprenants à rendre des points à Lovelace. On ne trouverait peut-être pas chez eux une famille sur vingt ayant conservé, dans toute sa pureté, le sang de ses ancêtres. Malgré les différences individuelles très grandes quelquefois, on arrive à reconnaître la nationalité de chaque individu. Il y a bien dans l'ensemble de chacun de ces peuples une apparence de caractères physiques. Mais, je crois, que les caractères distinctifs dominants se trouvent surtout dans le maintien, et les habitudes que chaque homme contracte dans sa nation.

Je n'ai réellement rencontré dans cette partie de l'Afrique que trois types bien tranchés et faciles à reconnaître à première vue : l'Arabe, le Juif et l'Apharras. Il se trouve bien parmi eux des produits incertains, mais ces produits douteux, noyés dans la masse, ne détruisent pas l'harmonie de l'ensemble. C'est comme quelques fausses notes dans une pastorale à grand orchestre.

Je disais, tout à l'heure, que le mélange du sang conduisait à la régénérescence de l'espèce et à la perfectibilité de ses produits. Je ne suis certainement pas le premier à qui cette importante question ait arrêté la pensée. Ce n'est assurément pas sans raison que l'on a réprouvé les mariages consanguins. Je dois dire cependant que parmi les trois peuples que je viens de nommer, ayant conservé presque intacts leurs caractères de race, il se trouve des sujets qui feraient rêver les admirateurs de l'Apollon du Belvédère et de la Vénus de Milo. Me trouvant un jour à Litle Aden avec mon savant ami M. Eugène Simon et sa jeune et charmante épouse, nous fûmes tous les trois émerveillés de la beauté d'une jeune femme arabe. C'était, dans toute sa personne, un idéal de

perfection. Mme Simon ne put résister au désir de la photographier. Malheureusement, au retour du voyage, elle eut le regret de ne pouvoir rien tirer de ce cliché.

Les Arabes, les Apharras, les Juifs, qui semblent de nos jours former chacun un groupe bien homogène, ne sont peut-être pas sortis d'une source exempte de mélange; rien ne nous dit, que le sang qui coule dans leurs veines, depuis quelques siècles, n'ait pas été puisé à plusieurs sources; et que, dans quelques siècles, un mélange nouveau ne se produira pas.

Etait-ce bien une simple vision qui m'apparut, lorsque à la vue des Apharras, il me sembla revoir les bohémiens qui parcouraient nos campagnes lorsque j'étais enfant; et, plus tard, quand je leur ai trouvé un air de parenté avec les gitanes, vivant en troglodytes dans des rochers près de Grenade?

A ce souvenir, je me suis demandé, si les gitanes de Grenade étaient d'origine bohémienne ou d'origine maure. Ce que j'avais appris me laisse en suspens : les uns m'avaient dit qu'ils étaient des descendants de quelques Maures qui avaient échappé à la mort et à l'émigration, lorsque cette nation fut chassée de l'Espagne; et le monde savant, avec autant de bonnes raisons à l'appui, m'avait indiqué que c'était une bande de Bohémiens nomades qui s'était fixée en Espagne au lieu de poursuivre le cours de ses pérégrinations. Cette dernière opinion est peut-être la meilleure, au point de vue scientifique; mais elle-même ne paraît pas l'être au point de vue rationnel. Connaît-on autre part une seule station, soit en France, Italie, Angleterre, Belgique, etc., où un groupe de gitanos se soit fixé à demeure, et ait formé souche comme en Espagne? Ce serait bien étrange, si toutefois on en connaît, de ne rencontrer parmi les si nombreux groupes de Bohémiens, qui ont parcouru tout l'ouest de l'Europe, qu'un seul groupe de ces nomades se soit arrêté et fixé pour toujours dans une localité; à la rigueur ce n'est pas impossible, mais c'est bien peu probable.

J'insiste sur des questions auxquelles je n'attache cependant pas une grande importance et qui en réalité n'en ont peut-être pas; mais on ne sait jamais ce que réserve l'avenir! une pensée, une observation jugée sans importance a bien souvent conduit à des travaux sérieux et à des découvertes utiles. En admettant, ce qui est peu probable, que pendant leur séjour en Apharras, les Maures n'aient laissé aucune de leurs marques de fabrique; ils peuvent y avoir répandu un peu de leurs coutumes et de leurs croyances. Sait-on, si avant la présence des trafiquants maures en Apharras, les gardiens de troupeaux avaient entendu parler du diable, s'ils croyaient à l'occulte puissance des sorciers? D'où vient

à ces esprits incultes, cette pensée qu'une femme ne saurait résister aux exigences d'un sorcier, sans devenir folle? N'est-ce pas quelques libidineux farceurs qui ont employé ce moyen, pour en imposer aux maris et faire croquer la pomme à leurs femmes.

On voit que, malgré leur isolement, ces pasteurs ont déjà fait un pas dans le domaine de l'instruction et de la civilisation, puisqu'ils connaissent le diable et les sorciers et qu'ils redoutent leurs maléfices. Que leur manque-t-il encore sur ce chapitre pour être aussi savants que nous? La connaissance d'un être suprême et l'espoir d'une vie future. S'ils n'ont pas encore appris cette dernière partie de l'éducation morale, c'est qu'ils sont trop pauvres pour subvenir aux frais d'un culte. Quant aux diableries et aux sorcelleries, ils tiennent ces imaginaires invocations de quelques jongleurs habiles, qui se sont servis de ces mystérieuses incarnations pour effrayer ces malheureux; ils ont profité de leur crainte, pour accomplir des actes qu'on n'aurait pas soufferts s'ils n'eussent été masqués d'un subterfuge.

Cet air de parenté entre les pasteurs nomades de l'Apharras et les Bohémiens nomades qui m'était apparu en arrivant à Obock n'est peut-être pas le fait d'une simple impression. On est bien peu documenté sur l'origine de ces deux peuples et rien, absolument rien ne saurait infirmer qu'ils n'ont pas eu dans un lointain passé la même origine, qu'ils ne proviennent pas d'une même nation, dont une partie des habitants auraient émigré en Europe, où rencontrant une contrée fertile, ils se seraient fixés et auraient abandonné leur vie pastorale sans pouvoir triompher de leur instinct nomade. Quant à l'autre partie de la nation primitive en question, elle serait descendue, ainsi que je l'ai indiqué, jusqu'en Apharras, en suivant le bord ouest de la mer Rouge! Arrivée dans ce pays aride, elle s'est trouvée dans l'absolue nécessité de continuer sa vie errante et pastorale.

L'explication que je viens de donner ne me paraît pas invraisemblable et n'est peut-être pas éloignée de la vérité.

Les Bohémiens, les Apharras, sont actuellement distants les uns des autres. Moi, je suis voyageur et, comme tout voyageur, j'aime à raconter ce que j'ai vu, ce qui m'a impressionné. Que mes impressions soient bonnes ou mauvaises, joviales ou tristes, sérieuses ou insensées, vraies ou fausses, je les prends comme elles me viennent, et je les livre sans les falsifier. C'est au lecteur de choisir et de s'approprier ce qu'il trouve à sa convenance. Des erreurs commises peuvent parfois, en en prenant le contre-pied, aider à la découverte d'une vérité. Je puis pêcher par ignorance, je puis être trompé par mes sens, je puis être aveuglé par mon éducation et

mon instruction, je puis me réjouir, en plaisantant de savantes doctrines; mais je ne suis ni passionné, ni entêté, ni doctrinaire, ni assez pauvre d'esprit pour me croire la science infuse : je ne réclame que la grande lumière, car il m'arrive souvent de ne pas y voir clair. Que de quelques brillants traits de lumière, on nettoie mon esprit de ses obscurités, rien ne me sera plus utile, et ne me fera plus de plaisir, car ce que je redoute le plus est de paraître devant l'Éternel, l'esprit affaissé sous le poids d'un orgueil imbécile. C'est surtout vous, Maîtres prédicateurs du transformisme, que j'implore : faites naître dans mon esprit la lumière en me montrant, même au cinématographe, une transformation. Je sais bien que vous resterez impitoyables, que vous me laisserez me morfondre, ici-bas et partir dans l'autre monde, sans me rien montrer. Je sais que mes supplications sont inutiles, car il leur est matériellement défendu, eussent-ils toute la puissance et toutes les facultés de l'Être créateur, de transmuer du chlorure de sodium en sucre, et transformer un renard en chien. Il n'y a que les gogos intellectuels qui puissent trouver quelque chose à brouter dans le dada transformiste. Si nous étions de quelques siècles en arrière, pour me prouver qu'ils ont raison, ces convaincus me placeraient sur un bûcher comme hérétique.

Ce qui me démonte, c'est de voir des hommes instruits, intelligents, ouvrir les portes de la science à l'occulte et au mystérieux. Ils n'ont donc pas réfléchi ni pressenti à quoi cela conduisait? ils ont dû cependant entendre le coassement des cul-de-jatte sociaux, véritables protées à venin de crapaud, à tête de grenouilles, qui ont ouvert la bouche à s'en démantibuler les mâchoires dans la ferme et goulue intention d'avaler l'Institut. Pauvres et chers amis, vous avez suivi, en aveugles, le char des ignorants : quand vos yeux s'ouvriront à la lumière, il sera trop tard.

Ceci entendu, et non compris, probablement, je reviens à ce peuple que les Apharras d'Obock m'ont dit, être là avant eux. Ce peuple a occupé également le côté opposé de la baie de Tadjourah: on rencontre, à peu de distance de Djibouti, des tombeaux identiques à ceux que l'on observe dans la plaine d'Obock .Pour se rendre au cimetière où ils se trouvent, on n'a qu'à suivre la route qui conduit à Ambouli, traverser, perpendiculairement à ses bords, le lit de ce torrent et continuer directement sa route à travers la plaine jusqu'au contrefort de la montagne. On rencontre là sur la première colline, un vaste cimetière abandonné depuis longtemps : de nombreuses petites tombes en forme de rotondes, sont disséminées sur une vaste étendue; et au milieu de celles-ci, sur le plateau de la colline, on voit se dresser, à une assez grande distance l'un de l'autre, deux tombeaux coniques de grande dimension.



Pl. 11. — Mausolée monumental du cimetière d'Ambouli à un seul chaperon et à une seule pierre debout en avant de la porte du mur d'enceinte

Lorsque je découvris ce cimetière, le Somalis qui m'accompagnait dans cette excursion s'aperçut de ma surprise et du contentement que me causait cette découverte.

— Je le connais depuis longtemps, me dit-il, et je t'y aurais conduit, si j'avais su que cela te faisait plaisir. Il s'est livré ici un grand combat, et toutes ces tombes sont celles des guerriers qui sont morts pendant la lutte.

— Est-ce ici qu'on s'est battu?

— Oui, ici, dans le bas et sur le plateau, on s'est battu partout où tu vois des tombes.

— Y a-t-il longtemps de cela?

— Cent ans.

— Comment le sais-tu?

— Mon père me l'a dit, il était très vieux, tu vois qu'il y a longtemps.

On voyait, en effet, qu'il y avait longtemps; mais il m'avait dit cent ans, comme il m'eût dit quatre-vingts ou cent cinquante, si l'un de ces chiffres se fût présenté le premier à sa pensée. Si je repassais, avec lui de nouveau, dans vingt ans, il me répondrait encore, il y a cent ans.

Sur cette étendue de terrain, les tombes sont les unes isolées et les autres groupées en nombre variable; cette disposition sem-

ble indiquer, que chacune d'elles a été construite, à l'endroit même où est mort le guerrier qu'elle renferme. Aucun indice ne permet de fixer, même approximativement, la date de ce combat. La construction des tombes est évidemment beaucoup plus récente que celles de la plaine d'Obock, mais elles doivent avoir plus de cent ans d'existence. Mon Somalis avait appris de son père, mort très vieux, qu'on s'était battu là, et son père le tenait peut-être, lui-même, de son père ou de son grand-père.

Quelques années plus tard, me trouvant à Djibouti avec M. Coutière, actuellement professeur à l'École supérieure de pharmacie, je lui parlai de ce cimetière que quelques jours après nous allâmes visiter. Mon jeune et intrépide compagnon descendit dans une tombe dont le sommet était écroulé; il y prit un crâne en parfait état de conservation, l'enveloppa dans son mouchoir et le dissimula sous son veston. Ce crâne est entré dans les galeries du Muséum, avec le stock de l'abondante récolte, faite au cours de sa mission. C'est peut-être le seul crâne authentique, que l'on ait en Europe, de ces constructeurs de tombeaux en forme de rotondes ou de cônes; ces gens ont disparu depuis longtemps de cette localité. Que sont-ils devenus? Les retrouvera-t-on un jour dans une autre partie de l'Afrique? L'avenir répondra.

Par le sommet écroulé de plusieurs de leurs tombes, on peut voir des squelettes plus ou moins bien conservés; tandis que dans les tombes d'Obock on ne trouverait probablement pas un seul os de squelette en bon état et même pas trace d'ossements. Je n'en ai vu nulle part dans les tombes écroulées, ce qui me permet de leur assigner une date bien antérieure à celles du cimetière de Djibouti. D'après leur forme, leur mode de construction, on ne saurait douter qu'elles aient été construites par le même peuple, disparu de la partie nord de la baie de Tadjourah, depuis moins de trois siècles et, de la partie sud, à une époque moins éloignée; on peut même la considérer comme relativement récente.

Les Somalis, les Harraris, les Oromos,les Abyssins,les Apharras ont, je le redis, le facies de la race caucasique et la couleur de la race éthiopique. Cette coloration plus ou moins noire de la peau, s'est-elle produite à la longue sous l'influence de la chaleur, ou est-elle le résultat du croisement des races noires et blanches? Ou cette race qui semble intermédiaire, n'aurait-elle pas été la souche primitive des races blanches et noires? Tout ce que l'on peut répondre à ces questions, c'est qu'il existe dans cette partie de l'Afrique, une race intermédiaire entre le caucasique et l'éthiopique.

Je rappellerai à ce sujet ce que j'ai déjà dit de la distribu-

tion des animaux sur le sol Africain. La faune du nord présente une analogie frappante avec la faune européenne. Ce sont les mêmes genres et souvent les mêmes espèces; la faune du sud, au contraire, est formée d'espèces et de genres différents de ceux de la faune du nord. La différence est si grande et si tranchée qu'il serait impossible de ne pas admettre, que la terre Africaine n'ait pas été, primitivement, divisée transversalement par un large bras de mer. Quand ce bras de mer fut comblé, le mélange des deux faunes s'est opéré avec plus ou moins de lenteur, selon la rapidité plus ou moins grande, avec laquelle les espèces peuvent franchir l'espace. A l'est, le cours du Nil a facilité ce déplacement pour les espèces rampantes et à marche lente. Certains mollusques de la faune européenne ont remonté très haut vers le sud; on a recueilli au Kilimandjoro quelques espèces, pour lesquelles il faut avoir la vue aussi perçante que l'avait notre savant ami Bourguignat, pour trouver des caractères, permettant de les distinguer de celles de la faune européenne. Le nombre de ces espèces est des plus restreint, et elles sont en général localisées; il semble qu'elles n'ont pas encore eu le temps de se répandre.

Les savants et les ignorants savent tous ce qu'on entend par le mot *espèce* et, dans l'état actuel de la science, tout le monde ignore l'étendue de sa variabilité. Le manque d'observations, de documents, le désir de découvrir quelque chose, a conduit à former des espèces, non seulement avec des races, des variétés, mais avec des individus. Les spécialistes s'en sont donné à cœur joie, et ont fait des espèces à tour de bras. Depuis les Lamarck, les Cuvier, la systématique, science difficile et ingrate, est tombée dans le marasme; et c'est, qu'on me permette l'expression, à vue de nez qu'on a fait des espèces. Quand on ignore ce que l'on peut obtenir des espèces par le croisement et la culture, et ce qu'à l'état de nature, une espèce peut varier sous l'influence du milieu, on devrait dire simplement, ce que l'on a vu, ce que l'on a observé, et attendre, avant de se prononcer avec certitude, d'avoir des documents nombreux pour confirmer les vôtres. Ce n'est plus des espèces qu'on fabrique, c'est de la poudre de perlimpinpin que l'on jette aux yeux du public.

La systématique est à ce point délaissée qu'on ne sait pas même si le groupe humain est une espèce, un genre, une famille, ou s'il ne forme pas à lui seul un règne distinct. Par son organisation, l'homme n'est évidemment qu'un groupe bien distinct; par son intelligence, il n'appartient plus à l'animalité. Mais, comme la science ne doit avoir pour base que des caractères palpables, on doit le laisser parmi les mammifères, en faisant ressortir sa haute supériorité.

Son intelligence lui permettant de se tirer d'affaires partout où il se trouve, il s'est répandu sur toute la surface accessible du globe et, comme certaines espèces cosmopolites à aire de dispersion très étendue, on lui trouve des races, et de nombreuses variétés. Mais allez donc chercher dans les annales du passé, d'où proviennent les races et les variétés qu'on observe actuellement. Les caractères physiques, le développement intellectuel, les mœurs, les coutumes, le langage, conduisent à des probabilités, et après? Après, on n'est pas plus avancé : ça ne vaut vraiment pas la peine qu'on se donne.

Les Somalis ont conservé quelques coutumes des anciens trafiquants qui devaient avoir des comptoirs sur la côte africaine de la mer d'Aden; ainsi que de nos jours les commerçants en établissent dans les localités éloignées; il est probable que ces relations commerciales ont entraîné des relations d'une autre nature et qu'il se trouve peut-être encore du sang grec dans la population de cette contrée. En cela, on ne peut faire que des suppositions, mais ce qui n'est pas douteux c'est que l'épée des Somalis est en tout semblable à celle des anciens héros de la Grèce. De plus, les Somalis, se drapent dans un rectangle de calicot, comme les anciens Grecs dans leur chlamyde et, soit comme dérivé, coïncidence ou autrement, les Somalis désignent par le mot de *chama*, le toob qu'ils portent comme une chlamyde sur leurs épaules. Chama ou schema, car il est difficile de rendre exactement la phonation de ce mot, présente une bien grande analogie avec le mot chlamyde. A ces deux faits que j'ai recueillis en passant, celui qui fera l'étude de ce pays, en ajoutera bon nombre d'autres; j'en ai la conviction.

En Apharras, rien de semblable. Leur poignard ou épée est une arme coudée typique, que je n'ai encore vue chez aucun autre peuple. Leur lance est la lance ordinaire des habitants de toute cette région et leur bouclier, celui des Abyssins. Quant à leurs mœurs et coutumes elles ont rappelé à tous ceux qui les ont étudiées, les mœurs et les coutumes des pasteurs bibliques. Ces nomades ont certainement été soumis aux mêmes tribulations que les peuples voisins et ils ont cependant résisté davantage au mélange des sangs. S'il en existe parmi eux, qui n'aient de la race apharras, que le nom, c'est l'infime minorité, l'exception pour ainsi dire.

Ces bergers ont dû, depuis l'antiquité, faire bande à part, redouter le contact des autres peuples et se trouver assez intelligents pour n'avoir pas besoin d'avoir recours aux étrangers : c'est probablement ce qui les a sauvés des touchantes sympathies, des témoignages d'amitiés et de ce qui résulte enfin de trop fréquentes et cordiales relations.

Si vivre sans fréquentation est vivre comme un ours, actuellement l'Apharras vit comme un ours, au milieu des nations qui l'entourent ; il conserve ses mœurs et ses coutumes et ne va pas dans son voisinage, recueillir quelque chose pour les changer ou simplement les modifier. Ce serait exagéré de dire qu'il n'a absolument rien emprunté aux étrangers, mais ce qu'il a pu leur emprunter est si peu de chose, qu'il conserve presque intactes la coutume et la morale de ses ancêtres. Il est probable que cette constance de plusieurs siècles touche à sa fin et que, dans un siècle ou deux, ce pauvre peuple va être pris dans l'engrenage du progrès, et qu'au physique et au moral, il fera de nombreux emprunts aux nations civilisées. Ils étaient libres, ils le sont à peu près encore, mais pour combien de temps? Ils ne peuvent plus échapper à la civilisation qui leur tend ses bras armés de fusils. S'ils voulaient fuir cette touchante sollicitation, où pourraient-ils conduire leurs troupeaux? Il ne reste presque plus aucune partie du globe qui ne soit envahie par les agents de la civilisation.

L'humanité progresse et les hommes se déploient : c'est dans l'ordre normal de l'existence humaine. Les Apharras sont venus remplacer à Obock le peuple qui a construit les tombeaux dont je parlais tout à l'heure, peuple qui a également construit ceux qui se trouvent sur une colline des environs de Djibouti. A l'endroit où se trouve ce cimetière la roche affleure le sol, c'est à peine si une mince couche de cailloutis la recouvre dans les endroits où elle n'est pas à nu. Pour creuser une tombe dans ce lieu, cela est possible avec des outils de carrier, mais avec les outils en usage dans la contrée, ce travail eût été long, très pénible et peut-être même d'une difficulté insurmontable.

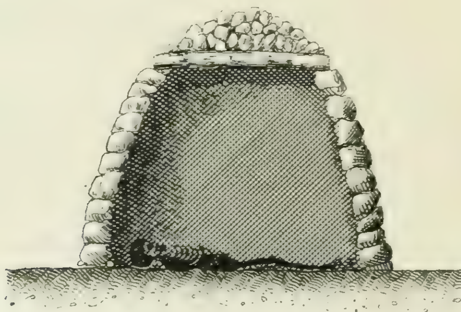
L'homme est heureusement beaucoup moins bête que certains poncifs de son espèce. Lorsqu'il se trouve en face d'une difficulté, s'il ne peut pas la vaincre, il la tourne et finit par arriver au même résultat. Lorsque ces gens, que nous appelons des sauvages, se sont aperçus qu'il leur serait presque impossible, avec leur primitif outillage, de creuser une tombe dans le roc, ils ont enfermé leurs morts dans une tombe construite au-dessus du sol.

L'idée de ces édifices mortuaires doit dater d'une époque qui se perd dans le passé. Il n'est pas douteux que ces petits dômes et autres petites constructions établies au-dessus du sol, pour enfermer les morts, ne soient la première ébauche de ces altières pyramides qui ont bravé les siècles, les intempéries et les humains pour conserver les morts qui leur étaient confiés. Le dôme des Invalides sous lequel repose Napoléon, et celui du Panthéon, où doivent se réunir nos morts les plus vénérés et les plus illustres, ne sont

qu'une grandiose réminiscence des tombeaux des plaines de Djibouti et d'Obock.

Pour la construction de ces rotondes primitives, on traçait certainement sur le sol une circonférence, à vue d'œil, à l'aide d'un rang de pierres. On ne devait probablement pas savoir faire tourner une corde, dont l'un des bouts est fixé à un pivot, marquant le centre. Sur ce tracé on construisait un mur, en superposant de grosses pierres juxtaposées. Ce mur, au lieu d'être élevé perpendiculairement, s'inclinait légèrement du côté intérieur. Lorsqu'on arrivait à la hauteur où son inclinaison ne permettait plus de continuer à le construire sans qu'il s'affaissât, on couvrait son ouverture, comme d'un plancher, avec des troncs d'arbres coupés à longueur voulue. On construisait alors sur cette solide plateforme la partie ronde du sommet et l'on obtenait ainsi une construction de forme intermédiaire entre la demi-sphère et le dé à coudre.

C'était intelligemment compris; il eût été difficile de faire mieux sans se servir de ciment ou de mortier et sans tailler les pierres. Comme les œuvres des hommes et celles de la nature finissent à la longue par disparaître sous l'incessante morsure de la lime du temps, les traverses de bois qui soutenaient le sommet de ces rotondes ont fini par pourrir et tomber en poussière. Les pierres qu'elles supportaient se sont écroulées dans l'intérieur, laissant à découvert une large ouverture. Par cette ouverture qui ne



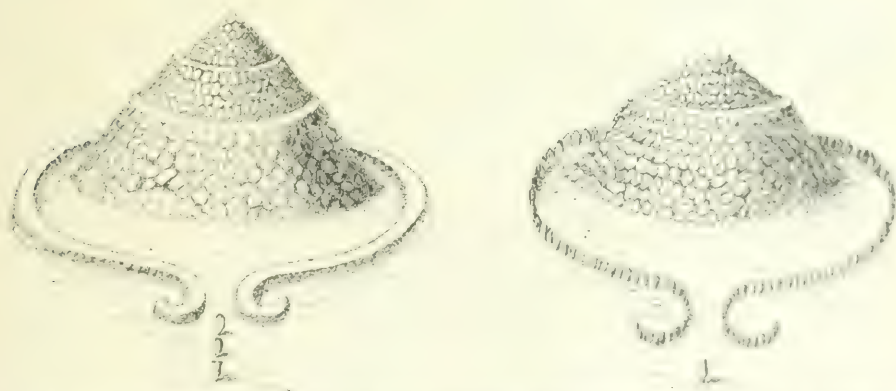
Pl. 12. — Coupe d'un tombeau d'Ambouli

s'est ainsi produite que sur un petit nombre de tombes, on peut, en se haussant, voir dans l'intérieur, au milieu des décombres, la position des squelettes. Les morts étaient, en général, étendus de tout leur long sur le sol; (voir pl. 12) d'autres avaient le dos appuyé contre la paroi du mur, ce qui ferait supposer qu'on ne cons-

truisait pas autour du mort sans le changer de place : mais qu'on le descendait dans la tombe au moment d'y placer les traverses et de les couvrir de pierres.

Dans les tombeaux intacts, et ce sont de beaucoup les plus nombreux, les corps doivent certainement être également réduits à l'état de squelettes. Il est probable que ces squelettes sont en meilleur état de conservation que ceux des tombeaux effondrés où la plupart des os sont réduits en poussière. Encore deux ou trois siècles et il ne restera plus, de ces guerriers, morts au champ d'honneur, que des tas de pierres épars sur le sol désert d'une colline. Le temps accourt, passe et s'enfuit ; tout croule et disparait ! La vie des êtres, la vie des choses, les corps les plus tendres et les plus durs, les globes eux-mêmes, disparaîtront dans le cours de l'éternité, comme les minutes dans le sablier du temps.

Les petites rotondes funèbres du cimetière d'Ambouli ont à peu près deux mètres de diamètre et deux mètres de hauteur ; quelques-unes sont beaucoup plus petites et entre ces dernières et les plus grandes, il en est beaucoup de dimensions intermédiaires. Si leur dimension varie, leur forme est la même et aucun signe particulier n'appelle l'attention.



Pl. 13. — Figure schématique des deux grands mausolées du cimetière d'Ambouli.

Parmi ces tombes, uniformes et modestes, se dressent sur le haut du plateau, deux tombeaux remarquables par leur forme et leur grandeur. Ce sont d'énormes cônes étagés, l'un par un retrait circulaire, et l'autre par deux. Ils sont en outre entourés d'un mur d'enceinte assez distant du tombeau, pour qu'on puisse circuler librement autour.

Le moins luxueux des deux n'a qu'un retrait placé à peu près au milieu de la hauteur, et son entourage n'est formé que d'un seul

rang de très grosses pierres juxtaposées et piquées dans le gravier du sol. Sur un point du pourtour de cet entourage, on a ménagé une ouverture assez large, permettant de pénétrer dans l'espace compris entre l'entourage et le tombeau. La largeur de cette ouverture est à peu près égale à celle du sentier intérieur. De chaque côté de cette entrée, le mur, au lieu de se terminer brusquement, se prolonge en dehors en décrivant une volute. Dans l'axe et en avant de cette ouverture, à un mètre environ, se trouve debout, comme une sentinelle avancée, une longue et grosse pierre, piquée en terre par sa petite extrémité. Dans le point diamétralement opposé à l'entrée, le mur de l'entourage est également interrompu par une petite niche construite en cet endroit dans l'épaisseur du mur. Cette niche, faisant saillie en dehors, s'ouvre intérieurement sur le chemin de ronde.

Cette petite guérite qui n'existe pas sur l'autre mausolée avait éveillé mon attention et me fit courir aux renseignements, pour en connaître l'usage ou la signification.

— Cette petite case, me dit mon domestique, indique que le guerrier qui repose en ce lieu avait, de son vivant, trois femmes.

— Ce n'est pas cela, me dit une autre personne interrogée, c'est simplement pour indiquer le côté où se trouve la tête.

— Non, non, me dit un troisième, c'est en face de cette petite case que le passant va dire ses prières.

— Mais tu vois bien, me dit un quatrième, que c'est pour mettre leur manger que les ouvriers ont fait cela. C'était là qu'ils déposaient leur nourriture, lorsqu'ils restaient à travailler toute une journée.

La réponse de mon domestique était prévue : il m'avait si souvent, aux questions que je lui adressais, fait intervenir les femmes, que je m'attendais encore à les voir apparaître, en lui demandant la signification de cette niche. Celles qu'on m'a faites ensuite ne m'ont pas satisfait davantage. Cependant cette niche servant de garde-manger aux ouvriers qui avaient travaillé à ce tombeau, m'a donné à réfléchir. Je me suis demandé si ce n'était pas pour le mort que l'on déposait des aliments dans cet endroit spécial. C'est peu probable ; mais cette coutume de déposer des aliments auprès d'un mort remonte à une époque si reculée, s'est si répandue et si longuement perpétuée, qu'elle existe encore de nos jours en Roumanie.

Avoir la pensée de placer des aliments auprès d'un mort paraît si bizarre, si insensé, qu'on se demande, comment elle a pu se présenter à l'esprit. J'ignore quelle explication on en a donné, n'ayant fait, à ce sujet, aucune recherche ; mais je serais bien sur-

pris si on n'avait pas attribué à cette coutume une origine symbolique ou autre mystérieuse invocation. De nos jours, presque toutes les coutumes inutiles qui nous viennent du lointain passé sont attribuées à l'inspiration d'une idée religieuse. Cependant l'origine de celle-ci et de beaucoup d'autres est assez apparente, pour qu'on ne puisse s'y tromper et chercher dans le vague ce qui saute aux yeux.

Les signes de la mort ne sont pas encore assez mathématiques pour soustraire avec certitude, à l'inhumation, une personne à l'état de mort apparente. Malgré les progrès de la science on est encore timide de nos jours. On se méfie, on s'entoure de toutes sortes de garanties et on attend. Mais les peuples primitifs, les ignorants et tous ceux qui mettent en terre presque aussitôt qu'on a rendu le dernier soupir, ont dû souvent enterrer des vivants. Ils les croyaient morts et ils entendaient parfois des gémissements sortir de leur tombe, on en a même réintégrés dans la société après les avoir déterrés.

Lorsque le tableau des horribles souffrances et de cette agonie d'un malheureux, enfermé dans la terre, n'ayant rien à manger, se présente à l'esprit, quoi de plus naturel que de penser à mettre auprès de lui des aliments, afin qu'il puisse prolonger sa vie, et attendre qu'on vienne le secourir. Pour nous, évidemment, c'est une pensée naïve, mais pour des ignorants c'est d'une logique incontestable ; guidé par l'instinct, on y est naturellement conduit.

Dans la suite du temps les hommes, devenus, je ne dirai pas plus intelligents, l'intelligence ayant toujours existé à différents degrés telle qu'elle est aujourd'hui ! mais plus savants, plus instruits, ont jugé inutile cette coutume et l'ont laissé tomber en désuétude ; de sorte qu'après quelques siècles écoulés, on n'a plus su à quoi elle pouvait servir et dans quel but, quelle intention on l'avait adoptée. Il est encore des gens qui placent, sans savoir pourquoi, une pièce de monnaie dans la bouche d'un mort. Ils sont loin de penser qu'ils perpétuent une coutume du paganisme ; ils ne se doutent pas qu'on mettait une obole dans la bouche d'un mort afin de permettre à son ombre de payer à Caron la traversée du Styx. Mais avant cette idée de survivance après la mort et la création de ce paradis où l'on allait goûter les douceurs de la mort après s'être abreuvé des amertumes de la vie, sait-on si, sans connaître, ni Caron ni le Styx, on ne mettait pas, pour une raison actuellement inconnue, une pièce de monnaie dans la bouche d'un mort.

Les coutumes, passées de saison, se transmettent sans raison et persistent avec ténacité. L'homme est coutumier, grand rai-

sonneur, petit raisonnable, et l'étourderie, chez lui, chasse souvent la réflexion. Lorsqu'il se colle une idée dans la tête, il la soigne comme son enfant ; il ne chérit qu'elle et reste indifférent aux autres; son idée l'entraîne et le voilà parti.

Cet entraînement me rappelle de bien plaisantes excursions, faites dans l'aimable compagnie d'un brave et vaillant voyageur, de qui le nom serait inscrit depuis longtemps parmi les plus illustres, si sa modestie, insouciante de la réclame, ne l'avait maintenu dans les rangs des voyageurs indépendants.

Ses jambes, comme les miennes, ayant perdu de leur souplesse, fléchissaient un peu sous le poids des années; son abdomen, dont la rotondité faisait au mien une pompeuse concurrence. l'obligeait à se tenir bien droit, la tête haute et les épaules légèrement en arrière. Au moment de partir, il aspirait une forte prise d'air, lançait son ventre en avant et sous l'impulsion de ce vigoureux effort, le corps se trouvait entraîné et les jambes, pour maintenir le corps en équilibre, se mettaient à arpenter, avec tant de vitesse et de légèreté, qu'en moins d'un quart d'heure il m'avait devancé de plus d'un kilomètre et une demi-heure après, je l'avais perdu de vue. C'est exactement ce qui arrive à notre esprit lorsqu'il lance une idée en avant : elle met tout le cerveau en branle et, comme le ventre de mon vénérable ami, elle entraîne tout ce qu'on a dans l'esprit avec souplesse et légèreté; légèreté surtout !

Si dans la niche du mausolée d'Ambouli j'avais vu une figurine de Bouddha ou de tout autre dieu; d'un seul coup d'œil j'aurais su à quoi m'en tenir sur sa destination; elle était vide ! Cela obligeait mon imagination de se mettre en route pour aller à la découverte de sa signification. Il n'y a pas trois siècles, mettons quatre si l'on veut, qu'elle a été construite et l'on ne sait déjà plus à quoi elle était destinée. Cette ignorance de faits quasi-récents, n'empêche pas d'honorables savants, de découvrir avec une lucidité merveilleuse ce qui s'est passé au berceau de l'humanité. Ils deviennent si fiers d'une pareille découverte que leur cerveau un peu affaibli est passé de la conviction à la monomanie; cela serait bien inoffensif s'ils ne voulaient pas à toute force, inoculer leur imaginaire vision. afin que tout le monde en subît les effets. Les intellectuels et le public sont tous les deux dans leurs rôles. Les premiers interprètent à leur façon et le second accepte sans façon leur interprétation. Je ne suis pas indemne des hallucinations, puisque je me figure que les hommes, depuis leur création, sont aussi intelligents et aussi gobeurs qu'ils le sont aujourd'hui, et que le jour où il s'en est trouvé deux ensemble, l'un a cherché à dominer l'autre ; enfin, qu'il n'y a eu, sous ce rapport, aucune transformation, aucune amélioration, aucun progrès.

Sur les nations disparues depuis plusieurs siècles, on peut faire des suppositions et émettre à leur égard des interprétations qui seront incertaines ou l'opposé de la réalité. Qu'on mette donc le préhistorique dans la fosse aux incertitudes ou dans la galerie des jouets amusants. On en a suffisamment de ce qui est connu : il n'est pas même un seul esprit qui puisse en absorber le millième pendant le cours d'une existence. Les faits observés, introduits dans la science, sont de précieux jalons, des guides certains; les faits rêvés, imaginés sont des torrents qui l'inondent et la troublent : l'esprit n'y voit pas clair et le progrès reste stagnant.

Le cimetière d'Ambouli est moderne par sa récente origine et préhistorique par l'absence de documents, par le brouillard épais qui enveloppe son histoire. On voit là deux tombeaux de grands chefs et l'on ne saura jamais si ce sont les chefs des deux troupes ennemies ou les deux chefs alliés de l'un des adversaires. Quant à leur nom et à celui du peuple qu'ils commandaient? Ne le demandez pas à l'histoire. Donner la description des monuments qu'on voit est peut-être utile, peut-être inutile! Dévoiler tout ce qu'ils peuvent suggérer à l'imagination n'a presque plus rien à voir avec la science : c'est du roucoulement, de la littérature, de l'art, de la musique; ce n'est enfin que l'écho de la pensée, de l'imagination : ce n'est pas de la science. Ce qui n'est, ni vu, ni observé, ni démontré, ni constaté, ne peut avoir qu'une base sans consistance, sur laquelle on ne peut rien édifier de solide. En dehors de la science cela n'en reste pas moins une ravissante attraction, un agréable amusement, un jeu de l'esprit qui émotionne et porte à l'enthousiasme.

Le plus monumental des mausolées du cimetière d'Ambouli est divisé en trois parties qui semblent s'emboîter l'une dans l'autre par deux chaperons circulaires, placés l'un environ au tiers et l'autre aux deux tiers de sa hauteur.

Son entourage est un solide mur de pierres sèches d'un mètre de hauteur et presque autant d'épaisseur. Dans ce mur est ménagée une ouverture qui permet de pénétrer dans un sentier circulaire de moins d'un mètre de largeur qui sépare l'entourage du tombeau. Les deux bouts de ce mur se replient en dehors en décrivant une volute de chaque côté de l'ouverture. Le contour de ces volutes est plus arrondi et plus gracieux que celui des volutes de l'autre tombeau.

En dehors de cette entrée, dans son axe prolongé, trois grosses pierres debout et équidistantes, assez éloignées les unes des autres, se dressent en droite ligne au-dessus du sol. On dirait trois petits menhirs de 70 à 80 centimètres de hauteur, placés en sentinelle à l'entrée du monument.



Pl. 14. — Mausolée monumental à deux chaperons

Mon domestique n'a pas manqué cette nouvelle occasion de faire intervenir les femmes, lorsque je lui ai demandé pourquoi on avait planté là ces trois pierres :

— C'est, me dit-il, pour indiquer que le chef renfermé dans ce tombeau avait trois femmes.

— Je m'attendais à ta réponse, répliquais-je, tu vois des femmes partout.

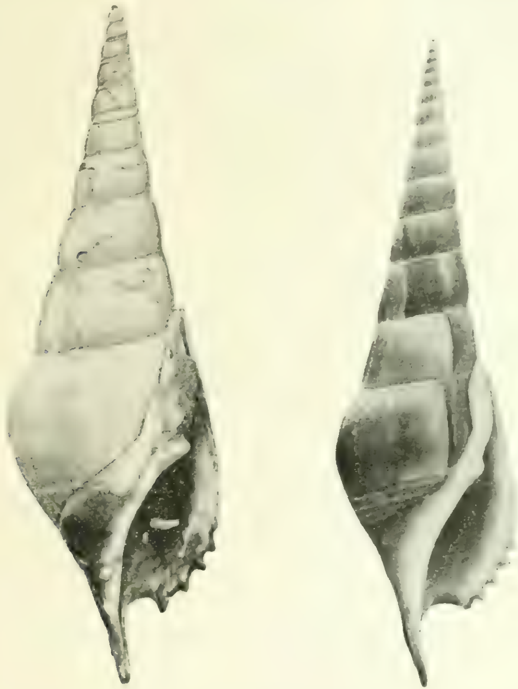
— Oh non ! Ce n'est pas comme tu dis, me répondit-il ; je n'en vois pas assez.

Un autre Somalis à qui j'adressai plus tard la même question me dit que ces trois pierres indiquaient le nombre de guerriers que le chef avait tués avant de tomber mort à son tour. Si j'en avais interrogé un troisième, il m'eût peut-être fourni une autre explication, mais je n'ai pas jugé nécessaire d'ajouter plus d'incertitude dans des questions qu'il est maintenant si difficile d'élucider.

On a recouvert le mur d'enceinte et les deux chaperons du tombeau d'une couche de coquillages fossiles que l'on rencontre par place gisant sur le sol, à peu de distance du cimetière. Parmi les coquillages déposés sur le monument, l'un d'eux, le *Rostellaria curvirostris*, remarquable par sa taille, sa forme, et le rostre épineux qu'il porte en avant de son ouverture, est de beaucoup le plus abondant ; il masque en grande partie les coquilles plus petites d'espèces différentes. La forme bizarre, imprévue et élégante de cette

coquille a dû certainement attirer l'attention, frapper l'imagination et faire naître la pensée d'en orner les monuments funéraires.

Les espèces fossiles, qu'on trouve dans les localités disséminées à la surface du sol détrempé par les pluies, sont presque toutes encore vivantes dans la mer Rouge et la mer d'Aden. Quoique ces dernières soient plus brillantes, plus éclatantes et ornées de magnifiques couleurs, je n'en ai jamais vu sur les tombeaux. Ce



Pl. 15. — Rostellaria curvirostris, l'un fossile, l'autre vivant

sont des fossiles et toujours des fossiles, qu'on y rencontre; elles semblent avoir seules ce privilège. Je ne sais si on y attache une pensée quelconque; mais je ne me rappelle pas avoir vu sur les tombes de coquillages vivants.

Dans les décombres de l'un des trois tombeaux de la plaine d'Obock il y avait en grande quantité des agates de la grosseur d'un œuf, brillantes et variés de couleurs et de formes. Elles étaient toutes polies comme des cailloux roulés et, c'est assurément dans le lit du torrent la Moya, qu'on les avait ramassées pour venir les déposer sur ce tombeau, comme objets d'ornement ou comme *ex voto*. On sait que dans ces pays, il est d'usage en passant près d'une tombe d'y déposer un objet qu'on apporte dans cette

intention ou un caillou qu'on ramasse à ses pieds. Sur aucune des tombes modernes que j'ai vues, il n'y avait ni cailloux brillants ni colorés ni polis. Quelques-unes seulement étaient recouvertes, comme le mur d'enceinte du tombeau d'Ambouli, d'une couche de coquillages fossiles.

Le peuple qui a construit ces tombeaux sur le sol pour protéger ses morts devait, comme le font actuellement les Danakils, considérer comme une obligation, un devoir, de prêter son concours à leur construction et y mettre d'autant plus d'entrain et de zèle, que le personnage, qu'ils devaient renfermer, était plus haut placé et s'était entouré d'un grand prestige, en se rendant digne de l'estime et du respect de ses concitoyens. Il est donc facile de juger, par le grandiose de ces monuments, le degré d'estime et d'influence dont jouissait, de son vivant, celui qui s'y trouve enfermé.

A la vue d'un tombeau de dimension impressionnante, les Somalis me disaient : « C'est la tombe d'un grand chef; il avait beaucoup de monde sous ses ordres et tout le monde a aidé à construire son tombeau. Lorsqu'il est terminé, ça ne fait rien, on met encore quelque chose dessus toutes les fois qu'on passe auprès ». Ce *quelque chose* est en général un petit caillou ou un coquillage fossile.

Ces sauvages ont le respect des morts; tous s'empressent de travailler à leur tombe et de les accompagner à leur dernière demeure. C'est un devoir sacré : s'y soustraire serait considéré comme une dégradation. Nous, civilisés, que le progrès conduit au perfectionnement et rarement aux perfections, nous faisons creuser par des mains mercenaires les tombes de nos morts et porter leurs corps par des inconnus maigrement rétribués. Les morts paraissent trop lourds à nos épaules aristocratiques, démocratiques, rentières ou ouvrières. Quelquefois cependant des mains délicates tiennent le bout des poëles d'un corbillard, et encore! cet honneur n'est-il pas réservé à tous les décédés. C'est dans nos mœurs, dans nos coutumes, la chose nous paraît naturelle; nous comprendrions difficilement qu'il en fût autrement. Mais est-il bien intelligent de traiter de sauvages les peuples qui entourent les morts de sollicitude et qui, riches comme pauvres, se font un devoir de prêter la main au creusement des tombes, leur épaule au transport des morts, et leur zèle à l'édification d'un monument funèbre? Restons ce que nous sommes! Mais, comme je l'ai lu et entendu dire, n'ayons pas la prétention d'avoir, pour les morts, un culte plus grand et une vénération plus profonde que ces peuples ignorants qui vivent par le cœur et non par la pensée.

Ces hommes sans instruction ont dans le cœur des sentiments qu'on chercherait en vain chez les civilisés. Ils ont mis une si louable persévérance à conserver d'humanitaires coutumes, que notre égoïsme s'en trouve froissé ; nous ne pouvons leur pardonner d'agir en frère, de se prêter mutuellement la main et, nous disons, qu'ils sont des sauvages parce qu'ils ne veulent pas se plier à notre égoïste civilisation. Attaquez, tuez, prenez, mais n'insultez pas, pour vous blanchir d'en agir ainsi ; bons ou mauvais ayez le courage de vos actes.

Tout est pesé, réglé en pays civilisé. Chaque citoyen doit, sans broncher, se tenir à sa place, ne compter que sur lui ; et, après une longue journée de fatigue, ouvrir largement les deux mains, pour rétribuer la faveur et l'honneur de vivre dans une société civilisée. Les hommes qui ne sont pas arrivés à ce lustre social sont considérés comme des êtres inférieurs, des rebuts de l'espèce, de la chair à canon ! Et l'on est stupéfait, lorsque ces malheureuses victimes de leur indépendance et de la misère traversent de leur lance le corps d'un mécréant qui vient dans leur pays leur imposer sa morale, ses croyances et ses coutumes civilisatrices.

Par la force corporelle ou intellectuelle, le fort a toujours opprimé le faible. C'est, dans le sens naturel, une loi établie. On ne peut pas la changer, mais ce que l'on peut faire, c'est d'en adoucir les effets. Laissons donc les forts dominer les faibles, puisque nous n'y pouvons rien changer : qu'ils se servent de leur influence, pour guider, mettre en bonne voie, empêcher de nuire, très bien ! Mais qu'ils ne pressurent pas et ne tuent pas pour s'emparer de ce qu'ont les faibles. Pourquoi empêcher de vivre, croire, penser et aimer à sa façon, si on ne porte pas atteinte à la sécurité sociale. Ce n'est donc pas assez, lorsque l'on s'empare d'un pays, d'en retirer des ressources ! Il faut encore faire les habitants, esclaves de votre pensée, de votre religion, de votre législation, de votre morale.

Lorsqu'une nation civilisée reçoit d'un peuple sauvage, une homérique brossée, avec ordre de déguerpir au plus vite, toutes les sœurs de la déconfite se réjouissent intérieurement et, verbalement la plaignent d'un insuccès, auquel elles ont souvent prêté sournoisement la main.

Quelle comédie les hommes jouent ici-bas ! Personnellement ils se croient tous sensés et les nations se croient sages. Lorsqu'on se voit dans une glace, on se trouve beau, parfait, admirable, le cœur déborde de félicité et l'on rêve humanité ! on détourne la tête et l'on voit tout en laid ; alors à coups de sabre et de canon, on veut perfectionner les gens qui ne vous ressemblent pas. Le progressiste veut perfectionner l'arriéré, le franc-maçon veut perfec-

tionner l'humanité, l'anarchiste veut perfectionner la société, le transformiste veut perfectionner les mystifications et actuellement l'*Eugéniste* veut perfectionner l'espèce humaine : on fera probablement une sélection des hommes et des femmes : on choisira les plus robustes, les mieux constitués et le plus sain pour la reproduction; on castrera les autres. Les Eugénistes pourront alors crier : Voilà le progrès, Mesdames, voilà le progrès!

Il est des pays où les habitants sentent leur bonheur s'accroître avec le nombre de leurs enfants. Si quelqu'un allait dire à ces producteurs selon les lois naturelles et la parole de Dieu, *croissez et multipliez,* vous n'aurez qu'une seule femme et faites attention de ne pas trop en abuser! sans cela, vous auriez trop d'enfants à nourrir et vous ne pourriez aider la société à vivre! Ne serait-ce pas attenter au bonheur de ces gens, détruire leur espoir et une loi sociale et naturelle? Si l'un de ces hommes avait le malheur d'épouser une femme stérile, ce serait le priver du plus vif, du plus humain et du plus glorieux des désirs, celui de laisser après soi une postérité.

La civilisation rompt l'équilibre des organes du corps et leur normale coordination: l'activité cérébrale s'accroît et celle du cœur fléchit; la chaleur civilisatrice échauffe la pensée, la met en ébullition et cuit les sentiments naturels. Ce qu'on en ressent n'est même pas un produit naturel; c'est un produit factice, acquis par la culture, qui varie suivant le temps, la mode et la localité. Tous les peuples qui se gratifient du qualificatif de civilisés, bourrent leur cerveau d'aliments de toutes sortes et mettent leur cœur à la diète.

La civilisation est le plus néfaste, le plus meurtrier de tous les fléaux; elle n'a épargné aucun peuple; elle les a tous enterrés au bout de quelques siècles. Le jour où elle se sera répandue sur toute la surface du globe, la dernière heure de l'espèce humaine aura sonné. Sa disparition sera rapide.

La civilisation perfectionne dans l'art de détruire et de faucher de malheureux peuples avec des instruments *qui font merveille;* si elle ne trouve pas de nation à faucher, elle se fauche elle-même. Trouve-t-on dans l'histoire un seul peuple qui ait résisté et survécu à vingt siècles de civilisation? C'est triste lorsque l'on pense que les Apharras sont restés tels et ont résisté à quatre ou cinq mille ans.

Ces primitifs ont l'instinct destructif comme des peuples civilisés; ils ne dédaignent nullement, d'envoyer dans l'autre monde celui qui leur déplaît, ou qui veut leur en imposer, ou qui les provoque; ils travaillent presque autant que les civilisés à la des-

truction des humains; mais ils n'ont pas des armes qui font merveille, ce qui les met dans un état de très grande infériorité. S'ils ne sont pas meilleurs ils ont au moins le bon sens de reparer le préjudice qu'ils causent à l'humanité, en ne restreignant pas le cours naturel de la reproduction.

Lorsqu'un peuple en arrive au point culminant de la civilisation, il confie au hasard les rênes du char social, et va comme je te pousse! Après nous qu'on se tire d'affaire! Et l'on s'abandonne aux jouissances d'un poison abrutissant. Aucun peuple n'échappe à l'un de ces étourdissants destructeurs de la santé et de la raison : L'Anglais a le wisky, l'Allemand la bière, l'Egyptien et l'Hindou le haschisch, l'Arabe le cat, la race latine, le vin, l'amour et le tabac. Chaque peuple a son assommoir de prédilection, ce qui ne l'empêche pas d'y ajouter celui des autres. C'est ainsi que le Français brave actuellement vin, bière, alcool, tabac, romans, trotteuses et qu'il commence à prendre goût à l'opium; il nous serait, maintenant, impossible de savourer les douceurs de l'existence sans un petit verre, une cigarette et une gazette ou une gazelle.

Je signale le fait sans la moindre acrimonie. Je suis un partisan de la liberté et j'en use. Aussi, me trouve-t-on souvent, trop souvent je l'avoue, la pipe à la bouche et un journal sous les yeux. En 1860 la pipe était mon seul assommoir, mais entraîné par le courant, j'ai ajouté l'autre de ces enivrements. On ne peut pas médire puisque chacun en tire profit : l'enivré du plaisir, l'ouvrier, du travail, l'Etat des subsides! On ne pouvait trouver mieux, c'est superbe! et foi de fumeur, je ne regrette pas les onze à douze mille francs que j'ai versés à la caisse publique, pour me procurer le plaisir de lancer dans l'air des bouffées de fumée au risque d'asphyxier mes voisins et de mettre en fuite les minois féminins. A ce passe-temps qui me rend heureux, rien ne manquerait à mon bonheur, si je ne m'étais pas permis un jour de rire bêtement d'un homme attentif, les coudes appuyés sur le parapet du pont des Arts, qui se procurait l'inoffensif plaisir de faire des ronds dans l'eau, en crachant dans la Seine. Ce souvenir me poursuit sans relâche et gâte ma satisfaction. Il me semble que l'on doit juger mes bouffées de fumée aussi enfantines, que les ronds faits par des crachats tombant dans l'eau. C'est la même pensée qui me poursuit, lorsque j'ai terminé la lecture de mon quotidien. J'approuve l'Etat de me faire payer très cher mes satisfactions tabagiques mais je le trouve bien débonnaire de ne pas me faire payer ce que me procure la lecture d'un journal. Lorsque je jette sur moi ma pensée, je me demande si j'ai l'esprit en équilibre, si ce n'est

pas folie, de se créer des pertes de temps, des dépenses inutiles et des habitudes souvent préjudiciables à la santé.

L'homme est entraîné malgré lui par le penchant de s'étourdir, de se procurer des sensations psychiques. Je crois ce penchant, auquel la société est loin de porter remède, détestable, funeste, et je ne comprends pas qu'on puisse le favoriser et en tirer profit. Sans doute, il est lucratif, mais il me semble que ce n'est ni bien humanitaire, ni moral. Existe-t-il une seule des nations disparues qui n'ait eu son assommoir avant de s'éteindre, et ne devons-nous



Pl. 17. — Cette admirable étude d'Eug. Delacroix exprime si bien l'ivresse d'un assommoir oriental, qu'on pourrait déterminer la substance dont s'est servie cette odalisque pour s'enivrer.

pas nos jours funestes et amers à un excès de civilisation? Je le redis encore, c'est par la civilisation que l'espèce humaine périra; elle a heureusement encore bien des mille ans à parcourir, avant que ses représentants se soient tous livrés à d'abrutissantes passions. Je voudrais bien savoir comment s'y prendront les transformistes, pour faire sortir de ces gens énervés un être perfectionné. En attendant, vidons nos coupes à la santé du transformisme. Ce n'est que dans le doux état d'ébriété que l'on peut y voir clair.

Cela devrait me suffire; mais ma curiosité est insatiable. Je voudrais savoir par quelle maquette nous serons remplacés quand nous disparaîtrons. Il y a environ un demi-siècle, on nous faisait entrevoir ce futur bimane. Son seul perfectionnement consistait en une longue queue avec un œil au bout. On s'est permis, à un moment, de plaisanter cette lumineuse conception. Le transformisme n'avait pas encore été mis à la mode. Et cependant Lamarck l'avait habillé d'un complet élégant; rien n'y fit. On trouvait cet embryon si mal formé, qu'on déplorait le temps passé par un homme de génie à lui confectionner un si luxueux habillement. Cinquante ans plus tard Darwin adopta le poupard et ajouta des fanfreluches au vêtement que lui avait confectionné Lamarck: on trouva alors le bébé si charmant sous ce nouveau costume, que le monde savant faillit en devenir fou : c'était à qui l'embrasserait, à qui l'aurait, à qui le choierait. On avait accueilli par l'oubli le transformisme de Lamarck et c'est dans l'oubli que tombera son sosie. On avait accueilli par le rire le perfectionnement de l'homme imaginé, par Considérant et, à ce sujet, quelqu'un me dit un jour : « Vous pouvez réunir tous les savants de la terre, ils n'arriveront jamais à apporter le moindre perfectionnement à un seul de nos organes. Ils sont tous la perfection même, dans le rôle qu'ils ont à remplir en particulier et dans l'ensemble, car je ne suppose pas que vous considériez, comme un perfectionnement, ce que l'homme peut obtenir de l'espèce dans un but rémunérateur! toutes les variétés, ainsi obtenues, sont des améliorations utiles qui ne peuvent conserver leur stabilité que par la surveillance et des soins continus. Les variétés naturelles qui se produisent sous l'influence des milieux, réclameront le même milieu ou des conditions analogues pour conserver les modifications qu'elles ont subies. Voulez-vous une comparaison de la variabilité d'une espèce?

— Avec plaisir! J'écoute.

— Vous avez dû voir qu'une goutte d'huile, tombant sur une plaque de marbre, ne s'étalait pas toujours de la même façon; si la plaque est horizontale elle s'élargit en rond; si la plaque est inclinée, elle s'écoule en formant un tracé plus ou moins large; si la plaque est verticale, elle s'étale à peine et reste épaisse au lieu de s'aplatir. Si, à la place de marbre, cette goutte d'huile tombait sur le sable, elle s'infiltrerait et ne laisserait qu'une tache pour indiquer son passage; elle varie, en un mot, de toutes sortes de façons suivant la matière qui la reçoit. C'est exactement ce qui se passe pour les espèces dont presque toutes sont aussi malléables que la goutte d'huile. Je pourrais même ajouter, si vous le permettez?

— Je le permets.

— Que la facilité, avec laquelle elles s'adaptent au milieu qui les reçoit, tient du merveilleux. Nous constatons le fait, jusqu'à ce jour inexplicable, de ces modifications de l'espèce et de la goutte d'huile qui se produisent dans le même être pour l'un et dans la même substance pour l'autre.

— Alors, à votre avis, m'écriai-je enchanté de me trouver en conformité d'idées avec lui, l'espèce varie, mais elle conserve toujours son identité; il ne faut donc pas songer à la voir en produire de nouvelles.

— Votre observation me prouve, me répondit-il, que vous n'êtes pas très fort sur la question pour me supposer une pareille pensée.

— Cependant, si l'espèce est stable, il ne me paraît pas possible d'en sortir une espèce différente.

— Je vous répète que vous ne comprenez rien à la question. La stabilité de l'espèce n'empêche nullement qu'elle puisse servir à en former une autre. Si vous mêlez à l'huile, dont je viens de parler, de la potasse ou de la soude, n'obtenez-vous pas du savon; ce corps tout à fait nouveau est de nature essentiellement différente des deux premiers; eh bien, lorsque l'on sera aussi industrieux pour les corps vivants, qu'on l'a été pour les substances organiques et pour les corps inorganiques, on pourra, par des mélanges, créer de nouveaux corps vivants; mais vouloir, sans mélange, sortir du fer autre chose que du fer et d'une espèce autre chose qu'une espèce, on emploierait aussi intelligemment son temps, en cherchant à attraper la lune avec les dents.

— Alors, vous ne croyez ni aux transmutations, ni aux transformations?

— Laissez-moi donc tranquille avec vos niaiseries; c'est bon pour des rêveurs comme vous.

— Vous traitez de niaiseries une des plus belles acquisitions de la science, dont les plus grands savants sont presque tous émerveillés.

— Adressez-leur donc cette question de ma part : pourquoi certains singes ont-ils une longue queue et que d'autres n'en ont pas plus que vos princes du transformisme et que les frères ignorantins? C'est que dans leur mode d'existence, la queue est utile aux uns et inutile aux autres, diront-ils. S'ils vous donnent une autre réponse, elle sera plus embrouillée mais elle ne sera pas meilleure. »

Je laissai mon interlocuteur après m'avoir adressé cette question : quel sera, dans l'homme transformé, l'intelligent facies de nos buveurs d'absinthe? Et je l'envoyai, à qui de droit, chercher une réponse.

Les hommes qui ont laissé, de leur passage ici-bas, des marques d'intelligence, ont tous rêvé des êtres supérieurs à eux par la perfection du corps et de l'esprit, et en ont fait des dieux. La création de ces êtres imaginaires n'a souffert aucune difficulté; mais lorsqu'il s'est agi de leur assigner une forme, on est tombé du haut des cieux sur terre. On a pris, comme modèle, les corps de la nature pour les représenter. Tout ce qu'on a pu faire, quand on leur a donné un facies humain, c'est de leur grossir l'abdomen ou d'augmenter le nombre des bras, des seins et des têtes; ces plusieurs têtes indiquaient certainement qu'il y a plus d'esprit dans deux têtes que dans une; plusieurs mamelles sur la poitrine devaient être l'emblême de la fécondité et avec plusieurs bras on conçoit facilement qu'on embrasse plus de monde et qu'on ait plus d'une main à tendre pour recevoir. Ou bien encore, les artistes imaginaient des têtes d'animaux sur des corps humains ou des têtes humaines sur des corps d'animaux, on faisait de dimensions exagérées certains organes, tel que l'organe procréateur. Voilà, après de longues recherches, des efforts inimaginables et des tentatives sans nombre, ce que la puissance créatrice de notre intelligence a pu tirer de son creuset.

Dans ses créations artistiques, elle n'a fait que des associations harmonieuses, poétiques, bizarres ou grotesques d'objets vus dans la nature.

Dans ses créations par le mélange et la combinaison des corps elle est arrivée au merveilleux.

Dans ses créations imaginaires, elle atteint le surnaturel,combine ses idées, crée des êtres mixtes, associe les corps et envoie sa pensée au delà des limites de ce qui est connu.

Cette constatation me permettra d'emporter dans la tombe la conviction, que le prétendu descendant des singes manipulera, un jour, les corps vivants avec autant de facilité et de sûreté, qu'il le fait actuellement pour les corps inertes. Ce ne sera certainement pas dans la stupide usine transformiste, qu'il ira prendre ses procédés.

On a dit,que l'homme avait soustrait le feu à l'empire de l'air; on dira un jour, qu'il a soustrait à son globe le procédé qu'emploie la nature pour créer les corps vivants; mais il ne fera jamais d'un brochet un requin, quand même il pétrirait tous les brochets du monde, ni un crapaud d'une grenouille; il les mangera plutôt, les grenouilles et la sienne. C'est le seul résultat que pourront obtenir nos modernes alchimistes.

Les alchimistes anciens étaient pour la plupart des savants remarquables et des chercheurs infatigables. Tous sont morts à la

peine et n'ont rien transmué et, actuellement, tous les hommes de science les considèrent comme des rêveurs, de pauvres ambitieux qui n'avaient pas l'esprit de comprendre, qu'ils cherchaient l'impossible; cependant, parmi ces alchimistes, il en est qui furent dignes d'un meilleur sort.

Les alchimistes modernes qui rêvent la transformation des corps vivants se donnent beaucoup moins de mal; ils se contentent de leurs cerveaux pour tout laboratoire et, de leur parole, pour annoncer ce qui s'y passe. Dans un siècle ou deux, le malheureux sort de leurs prédécesseurs les attend. On plaisantera leur théorie avant de l'enfermer dans la boîte aux oublis. Je ne comprends pas que des hommes intelligents, sérieux et de grand savoir, se soient laissés aussi facilement séduire, et se soient embarqués dans une galère qui les conduira dans peu d'années à un succès de fou rire.

Les chimistes ne se contentent pas de leur cerveau pour laboratoire et ne perdent plus leur temps à la recherche des transmutations; ils ne cherchent pas à faire sortir d'un corps un autre corps : ils ont l'intelligence de savoir respecter sa spécificité; ils décomposent, analysent, mélangent, associent, combinent et nous produisent d'inimaginables créations ou nous révèlent des corps dont on ne soupçonnait pas l'existence. Ce n'est pas des produits de l'imagination qu'ils nous proposent, c'est quelque chose de sérieux qui se voit, se palpe; en imitant les procédés dont se sert la nature, ils en sont arrivés à reproduire des pierres précieuses. Il leur serait donc permis, plus qu'à tout autre, d'ajouter foi aux transformations. Mais nous, infortunés naturalistes, nous n'avons jamais pu, en unissant tous nos efforts, combiner deux cellules : nous ne savons rien encore et nous parlons de transformer un lièvre en lapin. Un cuisinier habile peut faire ces transformations et nous faire passer du chat pour du lapin; un jardinier transforme aussi une fleur simple en fleur double; quant à nous, nous n'avons encore su transformer qu'en pensée.

De semblables questions ne toucheraient nullement l'esprit des Apharras. Leurs chèvres et leurs moutons ne donnent pas un revenu suffisant pour attirer chez eux les cultivateurs de la pensée. Leur intelligence les préserve également des enivrements des substances énervantes et abrutissantes. Jamais aucun de ces néfastes produits n'eût souillé leurs lèvres, si la pieuvre civilisatrice, en étendant de tous côtés les bras, ne leur eût appliqué quelques-unes de ses ventouses. La première, et c'est assurément la plus cramponante, fut l'islamisme. Ils en supportèrent dolemment la mystique étreinte et, comme ils n'en ressentirent aucun mal, ils se laissèrent sucer. A cette ventouse une autre les atteignit; celle

ci, leur procurant plus de plaisir, leur parut si attrayante, qu'ils sont prêts à tous les sacrifices pour la retenir. Cette nouvelle transmission des peuples instruits à de pauvres innocents a été le tabac.

L'islamisme ne leur apportant, ni grand plaisir ni grande distraction, ils lui laissèrent jeter sa ligne sans mordre à l'hameçon. Il n'en a pas été ainsi pour le tabac; ils s'y sont laissés prendre; ils se privent des choses les plus indispensables et prélèvent une dîme sur leur insuffisante alimentation, pour se procurer la satisfaction de se nicotiniser. Le sacrifice qu'ils s'imposent pour se procurer cette substance est si grand, si pénible, et la leur rend si précieuse, qu'ils évitent de consommer, en quelques minutes, ce qui peut leur procurer une semaine de plaisir.

Le tabac qu'ils se procurent soit en feuilles, en poudre ou autrement, ils le pétrissent et en font une boulette grosse comme le bout du petit doigt; la boulette faite, ils se l'introduisent gentiment, sans se presser, dans le côté gauche de la bouche, entre la lèvre inférieure et la gencive. Maintenant qu'elle est en place, elle ne sortira plus de son réduit qu'au moment du repas; c'est à ce moment, avec une grande précaution et beaucoup de ménagement, que son heureux propriétaire la saisit, la retire de la bouche et la dépose, comme dans un écrin, derrière le pavillon de l'oreille gauche; le repas terminé, il la ramène dans son premier local.

La tendresse et le dévouement des femmes sont connus, leurs désirs le sont un peu moins; il en est un cependant qu'elles ne peuvent nous cacher, c'est celui de partager avec son époux et souffrance et plaisir. Lorsqu'on aime à ce point le partage, comment une Apharrase eût-elle pu voir son mari s'introduire une boulette de tabac dans la bouche, sans qu'il lui vînt l'envie de l'imiter. Mais, voilà le hic : la boulette enviée soulève affreusement le côté gauche de la lèvre inférieure et y simule un répugnant abcès. On comprend combien l'appréhension d'une semblable difformité doit rendre une femme rêveuse et, ce qu'elle doit souffrir, lorsqu'elle est tourmentée, d'un côté, par le désir de partager le plaisir que se donne son époux et, retenue de l'autre, par la difformité qui en est la conséquence. Ce serait à en perdre la tête, si les femmes ne l'avaient pas aussi solide et si un obstacle avait jamais pu résister à l'accomplissement de leurs désirs.

Cette pensée, de s'introduire dans la bouche une boulette qui enlaidit, lui fait passer le frisson : ce sacrifice est au dessus de ses forces ! Et cependant, elle ne peut pas renoncer à laisser son mari se nicotiniser seul. La femme a l'esprit prompt, sa détermination est vite prise et le moyen de l'exécuter rapidement trouvé. Ce n'est

pas une boulette qu'elle va se mettre dans la bouche, c'est de la poudre de tabac qu'elle va se fourrer dans le nez, elle peut ainsi, sans s'enlaidir, se procurer le même plaisir que son époux et, un autre, non moins grand, celui de se le procurer sans qu'on s'en aperçoive.

O trouvaille sans égale, bonheur sans pareil, les replis des narines ont encaissé la substance, la bouche est restée pure et le visage sans déformation. Merveille des merveilles ! On peut satisfaire son désir et le tenir secret, ce qui est pour la femme le superlatif de la satisfaction. Malheureusement le plaisir est si grand, qu'il lui fait quelquefois oublier la prudence; une trop forte inspiration vient d'entraîner profondément la poudre; tout est perdu, impossible de résister, un énergique éternûment proclame ce qu'on voulait tenir secret.

— Chez nous, me dit un Apharras, la moitié des hommes chique et le quart des femmes prise.

— Et les fumeurs, dis-je, en lui voyant une cigarette à la bouche.

— Personne ne fume, si ce n'est comme moi, ceux qui sont avec les Français.

— Tu vois lui dis-je, ce qu'on gagne à nous connaître ! Prends ce paquet de cigarettes qui est là sur la table et viens demain, j'ai quelques renseignements à te demander.

Quand il fut sorti, je me disais, en changeant de chaussures pour aller en excursion : Voilà les utiles produits que la civilisation répand à l'étranger, le mysticisme, le tabac, l'alcool et, en dernier ressort, des coups de sabre, des balles et des boulets.

L'Apharras en est encore à l'aurore des bienfaits, propagés par les nations civilisées; il n'a encore accepté avec plaisir, que celui qui lui procure la jouissance de s'introduire du tabac dans la bouche. N'est-ce pas l'idéal, quand de ses lèvres,parfumées d'une chique, il embrasse celles de son épouse, qui reçoivent, directement à chaque expiration, les parfums d'une prise. Qu'il doit être suave et voluptueux ce baiser parfumé ! c'est comme un rêve qui fait tomber en pâmoison, sans perdre la vertu de chasser les microbes qui voudraient prendre part à un si doux baiser.

C'est bien pour le moment, mais l'avenir se charge d'orages.

Les Apharras vont un de ces jours abandonner la chique pour la pipe, le cigare et la cigarette et, alors on entendra ,comme en France, cette apostrophe qui troublera la paix des ménages apharras : « Vous avez fumé, Monsieur, éloignez-vous, vous sentez le tabac. »

Ce fatal, vous avez fumé, Monsieur ! est le glas de l'amour;

et, j'en suis persuadé, le premier des agents de la dépopulation en France. Il y en a peut-être d'autres, mais celui-là me semble très sérieux. Au lieu de passer vos loisirs à fumer, mes chers compatriotes, employez-les à courtiser tendrement vos épouses et, vous verrez par le résultat, que c'est le vrai, l'unique moyen de repeupler la France. Prenez cela, si vous le voulez, pour une plaisanterie; mais soyez plus attentifs, plus galants auprès de vos épouses, et ne craignez pas le nombre des enfants, c'est dans le siècle où nous sommes la seule fortune sur laquelle on puisse compter et fonder de l'espoir.

L'usage des enivrants enterre la raison avant d'enterrer le corps; c'est l'enterrement intellectuel avant le corporel. Le tabac est peut-être pour l'esprit et le corps le moins offensif; mais, ainsi que je viens de l'indiquer, son influence sur l'état social est fâcheuse, désagrégeante, désastreuse. De tous les liens sociaux, la femme a toujours été le plus sérieux et le plus solide; elle voit juste et juge sainement dans les limites des facultés dont elle est douée; elle maintient l'homme dans ses devoirs et arrive très souvent à mettre au même diapason des opinions discordantes.

On peut lui reprocher, qui n'a pas ses faiblesses! mille et mille petits défauts; que ceux qui n'en ont pas lui jettent la pierre; pour moi, je ne m'en sens ni le droit ni le courage; seulement j'aurai celui de dire hautement : jamais un cigare, qu'il vienne de la Havane, des Philippines ou de Java, n'aura sur la société la morale influence de la femme. Si l'un procure de petites jouissances, l'autre procure des citoyens à la patrie et des plaisirs qu'on ne sait pas assez apprécier.

Nos réunions sont maintenant des tabagies; on y joue avec frénésie, on y parle avec un grand sérieux, de courses, de finances et de Lisette, de Pomponette ou de Gotton; on ne pense qu'à soi, on ne voit que son intérêt, on déblatère sur une opinion pour faire valoir la sienne; c'est à qui enfin arrivera le premier à mettre son grouin dans l'assiette au beurre, quand on ne met pas la main dans la poche du voisin pour lui subtiliser sa bourse.

On ne voit plus dans nos réunions les femmes se dresser avec élégance, amabilité et souplesse dans toute la majesté de leur coquetterie, pour maintenir le respect que les hommes se doivent réciproquement et faire bondir dans leur cœur les nobles et patriotiques sentiments qu'ils doivent à la société. Les femmes ne vont plus aux réunions, pour donner à la conversation cette tournure de phrases enjouées et spirituelles, bien souvent instructives et savantes. Non, elles ne sont plus là, pour assurer l'urbanité et la dignité des réunions, pour élever les cœurs, exciter la pensée et

pousser aux dévouements sublimes. Les civilisés de notre siècle ont trop oublié que l'homme n'est rien et ne peut rien sans la femme.

Sous le charme d'un regard féminin, l'homme se sent grandir, cherche à être quelqu'un ; aiguillonné par le désir de plaire, le poltron devient un héros, le savant, le poète, l'artiste, un homme de génie. En criminalité, on dit : cherchez la femme; en supériorité, on peut dire également avec autant de probabilité : cherchez la femme.

Français, mes illustres contemporains, fumeurs, et trop souvent fumistes, envoyez-vous des bouffées de fumée de cigarettes, cigares et pipes et vous ne tarderez pas à vous envoyer autre chose; alors, gare la casse.

Je fais grâce aux lecteurs des assommoirs psychiques qui soulèvent les peuples et disloquent les nations; c'est sous leur influence que l'Europe est actuellement en pleine évolution sociale, en attendant sa transformation géographique.

Au nom de l'humanité et surtout de la justice, le cheval de bataille des francs-maçons, on dépouille les uns pour donner aux autres et, *comme toute peine mérite salaire*, les dépouilleurs ne s'oublient pas. Nous avions jadis les blocs féodaux, nous avons maintenant les blocs socialistes, radicaux, fraternels, humanitaires, égalitaires, moralistes, philanthropiques, qui par la plume et la parole font valoir leurs revendications et nous promettent le bonheur ici-bas et la paix universelle.

Parmi tant de fumisteries, celle du droit de l'homme est la plus corsée. Depuis bien des ans, je recherche mon droit et n'ai encore trouvé que celui de me nourrir quand je puis me procurer des aliments; celui de respirer l'air sorti trente fois par minute de trois millions de poitrines parisiennes; celui de m'incliner devant la force, celui de me soumettre au régime social que la majorité m'impose et de courir à la défense de la patrie en danger. Dans tous les groupements humains le droit personnel conduit à l'anarchie, à l'antimilitarisme et à l'égorgement individuel.

La Turquie a voulu suivre les autres nations dans leur évolution; deux à trois années lui ont suffi pour en connaître les effets, c'est le commencement. Attendons; bien des nations encore tomberont victimes de cette stupide et incohérente évolution. Quel réveil pour celles qui se sont laissées hypnotiser par des utopies et des théories!



Pl. 16. — Jeune Somalis sous l'influence du cat

Son facies indique bien cet hébetement particulier persistant lorsqu'on fait un usage continue des feuilles et jeunes tiges de cette plante

CHAPITRE V

Divertissements. — Jeux. — Arts d'agrément

L'homme apporte en naissant le désir de se distinguer, de s'élever au-dessus de ses semblables et plus tard : se montrer en public, dominer en amour, en force, en agilité, en intelligence, lui procurent un orgueilleux plaisir. L'attention qu'il s'attire le charme, les applaudissements le transportent; il se sent quelqu'un, il croit occuper dans le monde un espace sans borne; il jouit par la pensée de sa supériorité; il est heureux.

Mais il est une jouissance, sans laquelle il ne peut apprécier les autres dans toute leur étendue; c'est celle de lester agréablement et copieusement son estomac.

Sancho Pança avec son « *ventre à jeun n'a pas d'oreilles* » a bien visé et touché juste. On chante sur tous les tons les plaisirs de la table et, lorsqu'on est à table, on ne chante jamais qu'à la fin du repas. Dans l'attente d'un repas, la lassitude, la torpeur, l'anxiété, un on ne sait quoi enfin, planent dans la réunion; et quand arrive le moment de se mettre à table, on fait son possible pour être gai, spirituel, aimable; et l'on ne parvient pas à vaincre la monotonie qui plane dans le salon. Les lumières éclairent d'un vif éclat, sans égayer les assistants, il manque à tous quelque chose pour être gais. Quand on n'a pas respiré soit le fumet, soit l'arome, ou simplement l'odeur de la soupe aux choux, le cerveau est vide comme l'intérieur d'un tambour!

Messieurs, « le dîner est servi! » Jamais le plus sonore morceau de musique n'a produit une aussi agréable détente que ces paroles : le dîner est servi. On répond instinctivement à cet appel: avec courtoisie et empressement. Les bras des cavaliers s'arrondissent, les dames passent le leur dans celui qu'on vient de leur

présenter et, à la file indienne, on se rend cavalièrement dans la salle à manger. L'éclat des lumières éblouit, le brillant du couvert, artistement rangé sur la nappe blanche d'une longue table, réjouit la vue, le parfum des fleurs ranime l'odorat, et Gaster se dit en souriant : je n'ai plus qu'un instant à attendre. Les visages restent calmes, on s'asseoit dignement, on déploie sa serviette avec un éloquent et silencieux plaisir; et on se regarde vaguement, sans dire un mot; parler en ce moment détruirait tout le charme de cette féerique apparition et atténuerait la vive sensation qu'elle vous produit.

L'attente est courte, elle paraît longue; la fête commence : un bruit étrange bourdonne aux oreilles; peu à peu il augmente et devient plus distinct, c'est comme le prélude champêtre des mélodies, dont les sons sont produits par le choc des instruments naturels et artificiels, taillant, coupant, frappant, brisant, broyant, croquant, mâchant. L'oreille n'en est point charmée, Gaster y reste indifférent, il se contente de recevoir et de se laisser remplir, sans oser protester lorsqu'on le remplit trop; il ne lui est pas permis en France de manifester bruyamment; il doit, en estomac bien élevé, garder un respectueux silence tout le long du repas.

Il existe des pays où il lui est permis de manifester sa satisfaction.

J'ai lu, à ce sujet, qu'un diplomate français, se trouvant à festoyer chez un diplomate turc, celui-ci, au milieu d'un repas, laissa échapper de son estomac un bruyant témoignage d'un commencement de digestion.

— A la turque! s'écria-t-il, en saluant le Français assis en face de lui.

Ce dernier, ne pouvant pas rester sans répondre dignement à cette politesse, fit sortir aussitôt de son gros intestin un son non moins bruyant et dit, en saluant le Turc :

— A la française!

On n'admet pas en France de semblables manifestations. Quelle surprise si, à une table luxueusement servie, Gaster ou le tube pneumatique d'un convive se mettait à vocaliser au milieu du repas! La pensée seule fait frissonner; on voit le rouge de la honte se répandre sur le visage de l'instrumentiste. Heureusement, notre tube digestif serre son sphincter et se gonfle sans bruit; notre estomac repousse, en silence, le diaphragme, rend plus courte la respiration, gêne la circulation et fait refluer le sang à la tête; en peu de temps le cerveau se congestionne, la pensée revient et s'agite, les idées surgissent, la face s'illumine, les yeux brillent, les lèvres parlent, oscillent et, de toutes parts, se croisent et s'entre-

croisent des paroles mielleuses, des mots spirituels, ou du moins qu'on croît l'être, des allusions, des railleries, des quolibets de goût doûteux, des sous-entendus, des compliments, enfin tout le cortège des stocks intellectuels. Après cette profusion de verbiages, en avant la chanson, en avant la romance, en avant la musique, en avant la danse; on était bien triste avant le repas, on est si gai après, qu'on danserait sans façon avec la cuisinière.

Si nous, joyeux Français, dont l'estomac est suffisamment rempli deux à trois fois par jour, nous éprouvons un vif plaisir, en nous trouvant assis à une table luxueusement décorée et copieusement servie, quel doit être le plaisir des Apharras, dont l'estomac, travaillé par la faim, est presque toujours vide, lorsqu'ils se trouvent en face d'un énorme morceau de viande. Ce n'est pas du plaisir qu'ils éprouvent à se remplir l'estomac, c'est une ineffable jouissance; nous avons les plaisirs de la table, ils ont le bonheur de manger. A côté de ce bonheur, la table et ses plaisirs sont pour eux de purs enfantillages. Une mauviette ou une écrevisse sur un plat d'argent les rendrait taciturnes, tandis que ces gros morceaux de viande, qu'ils tiennent dans leurs doigts et coupent à belles dents en bouchées succulentes, leur procurent une sensation aussi vive, aussi sensuelle et de plus longue durée que celle de l'amour.

Qu'ont-ils besoin de tables ces jouisseurs? L'endroit du sol où l'on dépose la nourriture, soupe, ou bouilli, rôti, leur paraît suffisant. Une table serait encombrante et d'un transport difficile; ce qui les gênerait beaucoup dans leurs si fréquents déménagements. La marmite sur le sol, les convives, assis sur leurs talons, l'entourent en rond, comme une guirlande noire sur un fond jaunâtre; une fois installé, chaque convive, muni de sa cuillère, plonge cet ustensile, à tour de rôle, dans le brouet de la marmite et le retire aussi plein qu'il peut en contenir; le bouillon épuisé, la cuillère est remisée, et l'on passe à la viande bouillie ou rôtie, que les convives saisissent de tous côtés avec les doigts, et l'irrésistible intention d'en retirer le plus gros morceau possible; le morceau détaché est porté à la bouche où les dents le divisent avant d'être absorbé.

Le progrès est devenu si rapide dans notre France privilégiée, qu'il ne nous laisse plus le temps de nous distraire. Les joyeuses réunions, les gais repas, deviennent de plus en plus courts, de plus en plus rares; on ne leur accorde plus pour rallonge que des toasts, accompagnés de longs et élogieux discours : « Monsieur, vous êtes un grand savant, un grand littérateur, un grand artiste, un grand, etc... » et sous le coup de cet éloge, on lève son verre plein; l'Encensé s'écrie alors : « Monsieur, vous en êtes un autre » en ajoutant timidement : « Tous ceux qui vous ont écouté, méritent

l'éloge que vous venez de m'adresser. » On ne se remplit plus joyeusement l'estomac comme jadis ; on se parfume de congratulations ; ce n'est plus les joviales figures de nos pères que l'on voit autour d'une table ; ce sont des crânes aussi sérieux et souvent aussi dénudés qu'une tête de mort. Nos pères donnaient la préférence à la nourriture du corps ; nous, leurs fils, nous préférons les bonnes fritures intellectuelles ; ils se réunissaient pour boire, manger et rire ; aujourd'hui, on se réunit pour parler, écouter, et l'on se retire de ces solennels repas, l'esprit bien arrosé d'éloquentes paroles.

Le progrès ne démarre pas en Apharras ; il y est stationnaire, il n'a pas encore changé les sérieux aliments corporels en aliments intellectuels. Dans cet arriéré pays, on salue par un joyeux et colossal festin l'enfant qui vient au monde prendre sa place parmi les vivants et, c'est par un festin plus colossal encore, qu'on saluera son départ, lorsque la mort aura mis un terme à son existence ; mais ce festin est exempt de gaîté, on mange au repos de celui qui n'est plus et au regret de son départ. Ce n'est pas par le bourdonnement des cloches, que ce peuple sonne la marche des trépassés ; c'est par le carillon des mâchoires. A jouer cette musique, dont les morceaux sont tirés des chèvres, des moutons, des bœufs et des chameaux, les Apharras ne se lassent jamais ; ils trouvent un charme séraphique dans l'exécution de ces suaves morceaux, fournis par la nature. On leur servirait du Mozart, Haydn, Beethowen, Hérold, Meyerbeer, Rossini ou Wagner, qu'ils ne toucheraient pas aux sublimes productions de ces divins mortels ; ils leur préféreraient un gigot de mouton. Ce sont des sauvages, des bêtes inintelligentes, dit-on. Erreur ! ce sont des bêtes intelligentes, sans instruction : leur intelligence est aussi souple que la nôtre, et il ne leur faut pas, pour s'instruire, plus de temps et de peine qu'à nous.

La viande a des accents qui parlent à tous les sens de ces affamés : elle leur flatte la vue, l'odorat, le toucher, le goût, et leur ouïe se délecte aux cris des animaux qu'on abat. Cette introduction, qui leur promet de bons morceaux, les réjouit : s'ils étaient rassasiés, ils plaindraient ces pauvres bêtes ; ils ont faim, ils éprouvent de la satisfaction à les voir mourir. Ce n'est plus du plaisir, mais du délire, lorsque, assis en rond, chaque exécutant tient en main sa partie, et que tous la font passer, avec ensemble, sous les trente deux touches de leur clavier dentaire. Il serait impossible, à ceux qui peuvent manger aussitôt qu'ils ont faim, de connaître toute l'étendue de la jouissance que procure, à un affamé, une tranche de viande, rêvée depuis de nombreux mois.

Lorsqu'ils cessent de jouer de l'instrument à dents, ils jouent de l'instrument à cordes vocales. Les palabres, les récits, les chants, les cris, les discussions succèdent ou se mêlent; cela fait passer le temps et patienter le retour de l'acte masticatoire. Pour les Apharras, jouer des cordes vocales est un plaisir humain, jouer des dents, un plaisir divin.

Ici bas, aussi bien en Afrique qu'en Europe et dans les autres continents, les hommes ont tous leur part de plaisir et d'ennui, de joie et de chagrin, de jouissance et de souffrance. Comme tout est relatif, il y a souvent plus de gaîté dans une pauvre mansarde que dans un riche palais.

A la vue de ces hommes immobiles, silencieux, pétrifiés, pour ainsi dire, on ne se douterait pas qu'on a en face de soi d'intarrissables causeurs et de prompts batailleurs. Mais étant prévenu, qu'il ne faut pas juger les gens sur l'apparence, on doit s'attendre à tout, surtout en Apharras, où c'est le monde renversé : les femmes travaillent et n'ont pas le temps de causer, les hommes bavardent et n'ont pas le temps de travailler.

Leurs réunions, sous beaucoup de rapports, peuvent se comparer à nos assemblées législatives; elles sont plus calmes et plus longues, mais sans cela, l'identité est absolue. Les orateurs qui se succèdent, parlent longtemps pour ne rien dire, et les auditeurs écoutent pour entendre parler.

La palabre tient une large part dans l'existence de l'Apharras; le chant, la danse, le jeu et les autres distractions sont de petits intermèdes, qui viennent de loin en loin interrompre les conversations, ce qui donne, au parleur, le temps de reprendre haleine.

Nous avons en France six jours de travail et un jour de repos. En Apharras il n'y a ni jour de travail ni jour de repos : Les hommes travaillent quand ils ne peuvent trouver aucune distraction. On peut cependant, pour établir une statistique, évaluer à une journée la somme de travail, faite par un Apharras pendant les sept jours de la semaine; ce qui lui fait six jours de repos et un jour de travail. Voilà, d'un côté, des hommes incultes qui vivent gaiement et ne travaillent qu'un jour par semaine. Voici, d'un autre côté, des civilisés pleins d'instruction qui travaillent six jours sur sept, pour arriver à un résultat analogue. Ne me demandez pas lequel des deux est le plus intelligent; je ne répondrais pas.

Quelques jours après notre arrivée à Obock, vous les avez vus comme moi, se livrer avec activité et attention à des jeux, auxquels, pour ma part, je n'ai rien compris. Ces petits jeux d'en-

fants les amusent beaucoup; ils n'en réclament pas d'autres. Leurs moyens pécuniers ne leur permettraient pas, du reste, d'introduire chez eux le pari mutuel, la roulette, les petits chevaux, les trente-sept bêtes, le joueur compris. Ces ignorants ne seraient pas assez stupides de travailler six jours de la semaine, pour aller, le septième, verser le produit de leur travail dans les mains des vide-goussets.

Les jeux en général peuvent se diviser en deux groupes : exercices corporels et exercices intellectuels. Les premiers s'adressent à l'agilité, à la souplesse du corps, les seconds, à l'agilité et à la réflexion intellectuelles.

Parmi les exercices corporels, les Apharras ont un jeu de balles; ils y déploient tant d'animation, d'agilité et de vigueur, d'entrain et d'ardeur, qu'il doit leur procurer un agréable passe-temps. C'est sur un terrain plat, sablonneux, sans rocailles, ni cailloux, qu'ils se réunissent au nombre de quinze, vingt, trente, quarante et plus. L'un des joueurs lance une balle de la grosseur du poing et les autres courent après. A ce moment c'est une course effrénée, suivie de poussées, de culbutes, qui s'accentuent près de la balle, jusqu'au moment où l'un d'eux est parvenu à la saisir. Celui-ci la lance à son tour et la course recommence. Je les ai vus des heures entières courir ainsi comme des dératés, sans avoir pu découvrir s'il y avait un ou plusieurs gagnants, et ce qu'il fallait faire pour arriver à ce résultat. Est-ce celui qui déploie le plus d'adresse et d'agilité qui gagne? C'est très probable! comme je n'avais point l'intention de m'élancer dans la lice, je me suis contenté de les voir lancer leurs balles, et courir après. Il n'y a que les hommes solides qui puissent prendre part à ce jeu. Les vieillards et les enfants ne pourraient résister à la rapidité de la course et aux bousculades; ils font ce que j'ai fait, ils assistent à ces courses en spectateurs.

Ils ont une autre fantasia; à celle-ci je ne crois pas qu'ils verraient d'un bon œil la présence d'un étranger. C'est, m'avait-on dit, le simulacre d'un combat, dans lequel ceux qui y prennent part, sont armés de la lance, du poignard et du bouclier; mais les Apharras que j'ai interrogés à ce sujet, m'ont affirmé qu'ils n'avaient à cette fantasia, ni lance, ni bouclier, qu'ils gardaient seulement leur poignard à la ceinture.

Je les ai vus à Djibouti, exécuter une de ces fantasias. Comme ils sont obligés de déposer leurs armes aux portes de la ville, avant d'y pénétrer, je n'ai pas pu juger comment la chose se passe lorsqu'ils sont armés.

Ils se tenaient serrés et groupés en bataille; ils suivaient

ainsi une rue de la ville avec l'ensemble et l'ardeur belliqueuse de soldats qui marchent à l'ennemi. En les voyant venir de mon côté, je me plaçai au milieu de la rue, comme un homme qui veut leur tenir tête. La présence sur leur passage de cet audacieux arrogant, leur produisit un déplaisir, qu'on lisait sur leur visage et dans le regard qu'ils me lançaient. Je résistai sans faiblir à leurs regards et froncements de sourcils, mais lorsque, à pas de charge, ils arrivèrent presque sur moi, je fis un rapide demi-tour et les laissai passer. Je n'avais pas eu du reste la folle prétention d'arrêter à moi seul un carré d'environ deux cents solides gaillards, et encore moins, la méchanceté de gêner leur distraction. Je voulais me renseigner, et j'ai acquis la conviction qu'ils ne se seraient pas paisiblement écartés ou arrêtés pour me laisser en place.

Je rappellerai, qu'ils désignent par le mot fantasia, tout ce qui les amuse ou flatte un de leurs sens. Lorsque je leur demandais quelques renseignements sur leurs voltiges chorégraphiques, ils me répondaient : « On fait la fantasia, on danse, on s'amuse » et si j'insistais pour en savoir davantage, je lisais sur leurs visages : tes questions m'ennuient, je ne veux pas y répondre, car je ne sais pas pourquoi tu veux savoir ce qui se passe dans notre pays.

Leurs exercices corporels ainsi que les jeux où le travail de l'esprit remplace l'activité du corps, m'ont paru des jeux primitifs, des jeux d'enfants. Je ne devrais pas les juger ainsi puisqu'il me serait impossible d'y jouer, n'y ayant rien compris.

J'ai vu assez souvent deux adversaires accroupis en face l'un de l'autre, ayant devant eux deux rangées de trous parallèlement creusés dans le sable. Chaque joueur plaçait ses quatre billes dans l'un des trous, et ensuite, à tour de rôle, il les faisait passer, les unes après les autres, dans les trous vacants, avec une rapidité vertigineuse. C'est à peine si l'œil peut saisir la course des billes. J'ai cru comprendre, que le gagnant devait chasser de leurs trous les billes de l'autre joueur. C'est peut-être le contraire, j'aurais mieux fait de ne rien dire. Je puis cependant certifier qu'ils se passionnent à ce jeu, et que c'est à qui arrivera le plus vite à gagner. Le plaisir éprouvé par le vainqueur, doit être très grand et la déception du vaincu peut-être plus grande encore; cependant je dois dire à leur louange que je ne les ai jamais vus se lancer leurs billes à la tête.

Avant mon arrivée dans ce pays peu récréatif, je m'étais laissé prendre aux récits des narrateurs et aux écrits des lettrés, de sorte que j'avais le cerveau envahi par des idées préconçues, de ces idées funestes qui brûlent la vérité, et ne répandent qu'une obscure

fumée. Aussi quelle ne fut pas ma stupéfaction, en rencontrant des musiciens et des danseurs parmi des êtres qui, d'après ce qu'on m'en avait dit, n'étaient pas des humains, mais des bêtes terribles, plus sanguinaires que des tigres et, dans leurs amours, plus bestials et impudiques que des chiens. Pouvais-je me figurer un tigre battant du tambour et un chien jouant de la flûte, pour faire danser les hyènes et les chacals de la contrée. On m'avait dit, les Danakils sont aussi redoutables que les plus dangereux animaux, et leur instinct bien inférieur; naïvement, je l'avais cru.

Incontestablement les hommes ont des penchants qui les rapprochent des bêtes fauves; mais ces penchants se rencontrent toujours plus terribles et plus inexorables chez les civilisés que chez les peuples malheureux. Je ne savais pas alors ce que j'ai appris en y réfléchissant : c'est que la civilisation n'est qu'une exagération de nos penchants bons et mauvais; que, dans tous les pays civilisés, on trouve, à côté de dévouements sublimes, de monstrueuses atrocités. Bref, j'ai pu me procurer sur les arts d'agrément des Apharras des renseignements d'une précision invulnérable.

Voici d'abord le récit d'un Grec qui m'avait tendu la main à mon arrivé à Obock, et qui s'était privé de sa chambre pour me l'offrir et qui, de plus, allumait ses fourneaux deux fois par jour pour me préparer mes repas. C'est pendant que je taillais dans les aliments qu'il venait de me servir, qu'il me fit un jour le récit suivant : « La danse et la musique ont été importés dans ce pays sauvage. C'est sur le voluptueux littoral où, sous un ciel d'azur, se déroulent mollement les flots de la Méditerranée que, pour la première fois, sont apparues, pour charmer de leurs joyeux ébats les loisirs des mortels, les neuf filles de Jupiter et de Mnémosyne. Les hommes en furent immédiatement épris; ils les fêtèrent jusqu'à l'adoration et, depuis cette époque, le trésor national des peuples civilisés s'impose de lourds sacrifices, pour leur édifier des temples où le public se presse.

« A quel moment et comment trois d'entre elles ont elles pu se décider à quitter la Grèce et à se priver de l'enthousiasme de leurs admirateurs, pour venir ici, égayer les bergers de cet infernal pays? Je ne puis vous le dire; il y a si longtemps de cela que l'histoire en a perdu le souvenir. On peut cependant se figurer la chose telle qu'elle a dû se passer.

« A une époque, je laisse la date en blanc de peur de vous tromper, les Muses se décidèrent à aller en tournée pour propager leur art; c'est à ce moment que les représentants illustres de Thalie, Melpomène, Euterpe, Terpsichore, ont contracté cette habitude : Elles ne peuvent pas rester en place, elles courent d'admirateurs

en admirateurs, de couronnes en couronnes, de succès en succès! Ce n'est pas tout, elles recherchent de l'or en abondance et des applaudissements frénétiques. Aucune d'elles aujourd'hui ne se déciderait à faire une tournée en Apharras! Jadis ce n'était pas tout à fait la même chose : L'amour de l'art l'emportait sur toutes les autres considérations; les Muses, dans leurs voyages, se contentaient de dattes aux pays des dattiers, de figues et d'olives aux pays des figuiers et des oliviers ou de *castaneæ molles* aux pays des châtaigniers, et de tasses de lait de chèvres, de brebis ou de génisses. Elles se couvraient tout le corps dans les pays froids d'une étoffe plutôt chaude que luxueuse, et dans les pays chauds, elles se contentaient d'une légère ceinture, leur protégeant le bas du ventre.

« Qui pourrait contester ce que je viens de vous dire, lorsqu'on trouve ici, dans ce désert lointain, les traces du passage de Terpsichore et d'Erato. Ce sont elles qui ont réveillé chez ces bergers, le goût de la danse et de l'Elégie. On ne pourrait avoir une opinion contraire, sans admettre que la danse et le rythme musical sont éclos spontanément dans le cerveau humain. Si vous croyez, docteur, aux générations spontanées, je respecterai votre opinion, car je la trouve bonne, n'ayant rien qui me prouve que ces naissances n'existent pas. Si vous croyez aux créations divines, dormez en paix, sans vous préoccuper de ces questions, et profitez des distractions que nous procurent la danse, la musique, et de toutes celles dont les Muses nous personnifient les divins attraits. »

De ce que venait de m'apprendre mon hôte, j'ai pu en avoir, par la suite, la confirmation. On trouve en Apharras des interprètes et des admirateurs innombrables du chant, de la poésie, de la musique et de la danse. Quant aux accents et aux leçons de Clio, de Thalie, de Polymnie, d'Uranie et de Calliope, on n'en trouve aucune trace dans l'esprit de ces bergers. Ce qui nous indique que les arts qu'elles personnifient ne naissent pas spontanément dans l'esprit, et que c'est par l'observation et l'étude qu'on en fait l'acquisition.

A n'importe quel âge et n'importe où, l'homme a toujours exprimé par des sons sa joie et sa douleur. Lorsque les cris de douleur ou de gaieté forment un accord impressionnable, ils deviennent harmonieux. Il y a des plaintes qui froissent et qui irritent et d'autres qui tirent les larmes des yeux; les premières sont discordantes et les secondes harmonieuses. La joie s'exprime également par des sons harmonieux ou déplaisants. Tous les sons, exprimant nos sensations, l'état de notre être, sortent naturellement de la poitrine; seulement par l'étude, on les rend plus im-

pressionnants, en les soumettant aux lois de l'harmonie; mais l'étude ici est un perfectionnement et rien autre. Le chant est un art naturel. De la rainette, et même du pustuleux crapaud, jusqu'à l'homme, on trouve des chanteurs dans toutes les classes des vertébrés. Les insectes, les crustacés produisent également des sons; mais ils ne chantent pas, ils font de la musique, une musique analogue à celle du battement des mains ou du frottement de deux morceaux de bois.

Les vertébrés ont des chanteurs, et les articulés des musiciens. L'alouette chante, la cigale ne chante pas, elle joue d'un instrument.

Dans l'embranchement des vertébrés, le nombre des chanteurs est incalculable; dans l'embranchement des articulés, le nombre des musiciens ne l'est guère moins. Aucun d'eux dans la nature ne varie son cri, son chant, ou sa musique, c'est toujours chez les insectes le même cri-cri agaçant, produit par le frottement, et chez les vertébrés, dont quelques-uns nous charment par la justesse et la variété des notes de leur courte romance, il n'est jamais sorti un maëstro; ils restent chanteurs, ils ne développent pas leur instinct artistique. A quelques-uns, tels que les perroquets, les pies, les sansonnets, on arrive par l'étude à faire reproduire des sons étrangers à ceux de leur vocabulaire, à leur apprendre à répéter un air de serinette, comme on apprend aux singes, aux chiens, aux chats à faire l'exercice.

L'homme se trouve encore, sous ce rapport, en dehors de tous les êtres : sans aucune culture artistique, il varie sa voix et émet des sons en rapport avec ses impressions. Il arrive même à produire des airs par l'étude, et à apprendre, comme les animaux, des sons qui ne sont pas de son vocabulaire. Il peut, se trouvant dans une pièce, faire partir sa voix dans une autre pièce et établir ainsi une conversation entre lui et quelqu'un qui serait invisible à quelques pas de lui. Cela est de la science, quelque chose d'appris, comme à ce perroquet qui demande aux passants s'ils ont bien déjeuné.

Par le travail et l'exercice, l'homme arrive en toutes choses à perfectionner son talent, sans qu'on ne puisse en assigner la limite. Il arrive à tout conquérir; il a acquis l'empire des mers, il est en train de conquérir celui de l'air! Il détruit, construit, sème, récolte; il bouleverse tout à la surface du sol et, il s'y introduit même profondément, pour y chercher les produits, qui manquent à la superficie. Si notre globe, si petit relativement à l'immensité de l'espace, n'était pas hors de proportion, relativement à la peti-

tesse de notre corps, les hommes arriveraient un jour à pétrir ce globe si solide sur lequel ils se trouvent, aussi facilement que les boulangers pétrissent un sac de farine.

Lorsqu'on a sous les yeux tant de merveilles sorties de l'intelligence et de la main des hommes, on comprend difficilement qu'il y en ait parmi eux qui puissent avoir la vue assez courte pour ne pas voir les merveilleuses productions de leurs semblables, et pour les faire des descendants d'un animal incapable de créer autre chose que ce qui tient à l'instinct dont sont doués tous les individus de la même espèce; et qu'il y ait des esprits assez bornés pour ne pas s'apercevoir de leur supériorité sur tous les êtres de la création, et pour se croire incapables de juger, d'après ce que l'homme a fait dans le passé, ce qu'il produit dans le présent, ce qu'il est susceptible d'accomplir dans l'avenir. C'est d'une anomalie inexplicable et incompréhensible.

Notre rôle ne diffère évidemment en rien de celui des autres espèces; nous sommes comme elles des rejetons de la nature et, comme tels, nous ne sommes qu'un anneau dans la chaîne des êtres. Nous tenons notre place dans la classification naturelle; mais, au point de vue intellectuel et de notre facilité à transformer de mille et mille façons tous les objets qui sont à notre portée, et de nous approprier les secrets de la nature, nous sommes tout à fait en dehors des autres êtres. Nous sommes leurs alliés par la conformation, par la vie, qui nous fait agir, mais par notre intelligence, nous en sommes séparés; nous n'avons en cela aucun point de contact avec eux, de sorte que, s'il était possible de classer les êtres d'après leurs facultés, l'espèce humaine formerait un règne. C'est d'une évidence telle, que plusieurs naturalistes n'ont pas pu s'empêcher de placer l'homme hors cadre pour ainsi dire et d'en faire un règne dans la classification des êtres.

Le bruit, les sons déterminent dans l'homme un ébranlement qui se traduit par de l'agitation; c'est instinctif, et il n'arrive à en devenir maître que par l'éducation et l'habitude. Un bruit, un son, vous surprend, et le corps se détend comme un ressort; le bruit continue et au bout d'un instant, on n'y fait plus attention. Les sons rythmés en cadence ont sur le corps une telle influence qu'il faut se retenir pour ne pas s'agiter, se dandiner, danser sur place, et pour ne pas s'élancer en sautillant quand l'impression est trop vive.

La chair humaine n'est pas la seule sensible à ces impressions; celle des autres espèces animales frémit également à des degrés divers, aux différents bruits qui viennent à agiter l'air, mais il n'en est aucune qui se meuve en cadence, à moins que l'homme ne

l'y force après le lui avoir appris à petits coups de cravache, de morceaux de sucre et surtout en usant de patience et de persévérance. Ces pauvres bêtes apprennent à faire un exercice, comme les hommes apprennent à se disloquer ; aucune impression, aucune sensation ne les sollicite à danser. Ce qu'ils font c'est pour éviter un châtiment ou recevoir une gourmandise.

Les Apharras aiment la danse et la musique. Cette dernière en général n'est qu'un accompagnement de la première. Elle soutient les danseurs comme un accompagnement musical soutient un soliste. Je ne leur connais aucun autre instrument que les mains, la voix, le tambour et la flûte. L'instrument qu'ils ont au bout des bras est celui dont ils se servent le plus artistement et le plus souvent ; ils en tirent des sons aussi bruyants, aussi variés que ceux des castagnettes.

J'ai entendu ces artistes réunis en orchestre ; ils battaient des mains avec rythme, vigueur et ensemble. Lorsque ce bruit m'arrivait d'assez loin, il me semblait entendre le bruit des fléaux battant du blé dans l'aire.

Ces battements cadencés, d'une impeccable justesse, s'entendent de très loin. Oh, pensais-je, en écoutant ces virtuoses, si nos auteurs scéniques avaient à la première représentation de leurs pièces une douzaine de ces artistes, pour en souligner les passages saillants, un succès fou leur serait assuré ; le public réclamerait l'auteur de la pièce avant le dernier acte et le porterait en triomphe à la fin du spectacle.

Le tambour en Apharras ne court pas les rues et ne s'arrête pas aux carrefours pour assembler le public : il est très rare dans ce pays et de forme hémisphérique. C'est du moins la description qu'on m'en a faite, car je ne l'ai ni vu ni entendu.

Les Apharras sont guerriers ; mais ils se battent sans tambour ni trompette. Ils se servent de leurs lances pour le combat et des instruments de musique pour leur distraction. Ils sont également pasteurs, ce qui est un indice certain qu'il doit se trouver parmi eux des joueurs de flûte. Pan ne pouvait pas rester indifférent à la constance de ces pauvres gens si attachés à la vie pastorale. Aussi n'a-t-il pas manqué de se rendre parmi eux et de leur apprendre à souffler dans un tube de roseau.

Quoique les Apharras soient presque tous bergers, le grand maëstro de la vie champêtre n'a cependant laissé parmi eux qu'un très petit nombre de disciples. L'instrument dont il leur a inspiré ou laissé le modèle est un long tube de roseau de 79 centimètres de long et de 3 de diamètre, largement ouvert aux deux bouts et percé latéralement de deux trous situés, l'un à 5 et l'autre à

20 centimètres de l'un des bouts. Lorsque l'artiste veut s'en servir, il embrasse de la main droite le corps de ce primitif instrument au niveau du trou latéral supérieur sur lequel il applique le bout du doigt médius; la main gauche est tendue vers le bout de l'instrument, le pouce est appliqué sur l'ouverture de cette extrémité et le médius sur le trou latéral inférieur.

Lorsque les mains et les doigts sont en place, il tend les bras du côté gauche, penche la tête du côté droit et applique sur ses lèvres l'ouverture du bout opposé à celui où se trouvent les deux mains. Maintenant, tout est en place ; il n'y a plus qu'à souffler et à remuer les doigts. Il serait impossible, par une description, de donner la moindre idée des sons qu'il fait sortir de cet instrument champêtre ; il faut les entendre.

Comment exprimer ces notes graves et douces qui glissent mollement dans l'air, sans l'ébranler,et qui vont se perdre à grande distance dans le silence du désert, sans le troubler. Ce n'est qu'un peu de monotonie passagère qui s'ajoute harmonieusement à la constante monotonie de ce silencieux pays. Dans le calme et le silence de ces vastes plaines mélancoliques, les sons de la trompette produiraient l'effet d'une détonation d'artillerie.

Parmi nous, le meilleur des hommes est plein de qualités et rempli de défauts. S'il y a des exceptions, je ne suis pas du nombre. De mes défauts, n'en parlons pas ; on avoue trop difficilement ses faiblesses ; pour les qualités, c'est autre chose, on en parlerait sans se lasser. C'est pourquoi j'avoue, sans rougir,que j'ai toujours cherché à être agréable et utile; surtout lorsque l'amour-propre pouvait en tirer profit. Aussi, le jour où l'on me parla des joueurs de flûte en Apharras, je fus hypnotisé par cette pensée : il n'y a peut-être pas à Obock un seul tympan européen qui ne soit encore vierge du son d'une flûte apharrase!... Si je me procurais le plaisir de leur faire perdre cette virginité! Et aussitôt je poursuivis l'exécution de cette idée.

Mon hôtelier m'offrit la véranda de son hôtel comme salle de concert et me promit de rafraîchir, désaltérer et restaurer, moyennant finance, tous mes invités. Il ne me manquait plus que le concours des artistes.

Cette question, où trouverai-je des artistes, dans un pays où je ne connais personne, était pour moi embarrassante, un problème difficile à résoudre. Je ne pensais pas m'en charger du reste, car je n'y serais jamais parvenu. Je me décidai alors à tourner la difficulté, en m'adressant au jeune Apharras qui venait me donner des renseignements sur son pays. Il me fit la promesse de me recruter tous les musiciens des environs d'Obock et j'écoutai

alors, en vieux collégien, les leçons de mon jeune maître. Les rôles étaient parfois intervertis, car l'élève était souvent obligé de tirer à petit trait le savoir de son maître. Mon jeune précepteur ne jugeait pas utile de préparer ses leçons, et j'étais obligé de lui poser des questions auxquelles il répondait avec intelligence et simplicité. S'il ne comprenait pas la question que je lui faisais, il gardait le silence avec la même intelligente simplicité. Jamais il ne cherchait à paraître savant, en pérorant sur des choses qui lui étaient inconnues, et jamais ne faisait intervenir le savoir de tel ou tel pour paraître érudit. Il s'en tenait en un mot à ce qu'il avait vu, entendu, senti, goûté, et faisait bien peu de cas de ce que les autres avaient appris, comme lui, par l'impression des sens.

Aucun savant dans son pays n'émarge à la caisse publique, par la raison bien simple que cette caisse n'existe pas. L'élève rétribue son professeur et le malade son médecin. C'est en Apharras, comme avant, la laïque gratuite et obligatoire. J'avais payé mes professeurs sous l'ancien régime et sous le nouveau, malgré sa gratuite obligatoire, cette coutume de paiement greva encore mon budget. Il y avait là un problème social à résoudre, mais je préférai me soumettre à l'obligation que me créait l'obligatoire, que d'en chercher la solution.

Mon jeune professeur avait laissé le soin d'apprécier le prix de ses leçons à ma générosité et à ma courtoisie : terrible perplexité! je compris, en ce moment, l'avantage de la gratuité de l'Obligatoire; car, au point de vue social, je ne lui en avais pas encore trouvé. Avec l'obligatoire gratuite, mon homme se trouvait réglé. Je n'avais plus à redouter de froisser sa modestie par une trop faible rétribution, ni à lui faire naître dans l'esprit des sentiments d'orgueil par une rétribution trop forte. Enfin, troisième considération, celui qui paie veut en avoir pour son argent, et celui qui reçoit ne se trouve jamais assez rétribué. Malgré tout, je crois que l'élève et le maître se sont quittés satisfaits l'un de l'autre.

Je lui dis, après la leçon :

— Tu iras te promener dans la campagne voir tes camarades, visiter tes amis; ça remplacera la leçon de demain.

— Si tu veux, me dit-il.

— C'est entendu, mais n'oublie pas de voir tous les musiciens de la contrée, et tâche de les décider, en leur promettant un bon bakshich, à venir ici faire entendre les meilleurs morceaux de leur répertoire.

— Sois tranquille, je te les amènerai.

— Ne t'engage pas sans être certain.

— J'en suis sûr ; je te le promets.

— C'est bien. Je compte sur eux pour demain soir; n'oublie pas ta promesse, car il me faut des musiciens, quand tu devrais me les amener par le cou au bout d'une corde.

— Pas besoin de corde, ils viendront tout de même.

Cette question réglée, la salle toujours prête, je fis aussitôt toutes mes invitations, selon la mode du pays, à toutes les personnes que je rencontrais, je leur lançais ces quelques paroles : « Demain soir, il y aura grand concert public à mon hôtel, qu'on se le dise ! »

Par ce moyen, la transmission d'une nouvelle se fait, dans ces pays, presque aussi rapidement que par l'électricité dans le nôtre. Aussi tout ce qu'il y avait d'Européens à Obock se trouvait à l'heure indiquée sous la véranda, transformée, de nom seulement, en salle de concert. Tous mes invités, en prenant le café, attendaient les musiciens. Les conversations qu'ils avaient entre eux leur permettaient d'attendre sans la moindre impatience. Moi seul trouvais le temps long et regardais à chaque instant les deux bouts de la rue. Enfin, je vis arriver de loin mon émissaire, marchant nonchalamment à côté d'un de ses compatriotes, tenant à la main un long tuyau qui ne me parut pas être autre chose qu'un bâton. Lorsqu'ils arrivèrent à quelques pas de moi, je leur criai, d'une voix où le dépit se mêlait à la déception :

— Et mes musiciens !

— Je te les amène, me répondit l'interpellé avec une assurance et un calme qui me remirent un peu de mon émotion.

— Tu aurais dû les amener avec toi. Où sont-ils?

— Les voilà, me dit-il en me montrant son compagnon, il n'y en a pas d'autres dans tous les environs.

Je fus désappointé, contrarié, froissé; mais mon émissaire me parut si naturellement persuadé d'avoir rempli sa mission, que je pris philosophiquement la chose. Je finis même par m'estimer heureux car, sans son musicien, je ratais mon concert.

Pendant ce temps, tous les assistants, assis par petits groupes à des tables séparées, se gargarisaient avec de variés tonifiants. Mon hôtelier m'avait fortement engagé de joindre à mon concert gratuit, et non obligatoire, la gratuité des rafraîchissements.

— Donnez-moi carte blanche, me disait-il. Je me charge de rendre les intermèdes humides de votre concert aussi attrayants que les morceaux qu'on y jouera. Je m'y connais et, sauf votre respect, je suis certain de faire mieux que si c'était vous-même; rien ne sera négligé, et je vous promets des félicitations de tous vos invités.

— Je ne doute nullement, mon cher hôtelier, de vos talents et de votre zèle, et c'est justement parce que je les connais que je les redoute. Il fait si chaud dans cet infernal pays, que les hommes, les animaux, les plantes, le sol et que tout enfin a une soif inextinguible, qui atteint le paroxysme au moment où le soleil vient de disparaître à l'horizon. Il n'est donc pas douteux, que mes invités feraient l'assaut de votre cave avec autant d'ensemble et d'harmonie que nos concitoyens en mettent à attaquer les buffets de l'Hôtel de Ville aux jours des grandes réceptions égalitaires. Je les ai vus à l'œuvre et j'ai admiré leur vaillance et leur persévérance. Je serais heureux de pouvoir constater le même courage chez les habitants d'Obock, mais je ne jouis pas de la prérogative de m'allouer des voyages gratuits et des frais de représentation; si j'avais ce talisman, qui permet de puiser à pleine main des munitions dans la caisse publique, je n'hésiterais pas à faire prendre votre cave d'assaut.

Je ne pouvais que rester sourd aux sollicitations de mon hôtelier, n'ayant pas à ma disposition l'argent des contribuables pour solder la dépense. J'aurais du reste gêné mes invités; car tous, en gens bien élevés et de bonne compagnie, se seraient plutôt retenus, de boire à leur soif, que de lâcher la bride à l'intempérance. Aucun d'eux ne se serait permis d'accepter une consommation, sans que le désir d'en offrir une autre ne lui vînt aussitôt à la pensée.

Ils étaient là, tous gais, fumant, buvant, parlant durement, assis à la double rangée de tables, installées sous la véranda, tables qui d'ordinaire attendaient jour et nuit l'arrivée de rares consommateurs. Parmi quelques Français de Djibouti venus pour affaire à Obock, se trouvait à cette amicale réunion le capitaine Pino. Je suis heureux de rappeler ce souvenir, comme témoignage de ma reconnaissance, pour les documents qu'il m'a fournis et pour son inlassable obligeance.

Pendant que les regards masculins de cette réunion convergeaient vers les frais minois qui s'épanouissaient comme des boutons de fleurs dans ce parterre humain, mon musicien, debout au milieu de la salle et moi à son côté, restions inaperçus : aucun regard curieux ne se dirigeait de notre côté. Je regarde mon homme et lui indique par signe, qu'il faut se préparer. Au moment où il appuya sur ses lèvres le bout de sa flûte, je réclamai le silence d'une voix amicale. On se tait ; mon soliste souffle dans son instrument, en le serrant des doigts, l'un posé au bout de la flûte et deux autres appliqués sur les deux trous latéraux.

Il débute en sourdine par des sons graves et monotones, dont les notes blanches seraient insuffisantes, pour en déterminer la

langueur. Il continue, sans sourciller, à nous servir en douceur ces notes tendres d'une langueur désespérante qui se succèdent lentement, en harmonie suave et d'une voluptueuse douceur; les mêmes revenaient si souvent qu'il était impossible de s'y méprendre, car il ne pouvait venir à l'esprit de personne, de prendre pour un air varié ce que nous jouait mon musicien. On aurait plutôt pensé au sourd roulement du tambour accompagnant un mort au cimetière.

— Quel est le nom du morceau qu'il vient de nous jouer? me dit une voix à l'oreille.

— Je n'en sais rien; j'ai oublié de lui demander.

— Je le sais, moi : *c'est la conduite des trépassés.*

— Comment avez-vous su, m'écriai-je, que ce malheureux venait de nous jouer la marche funèbre de son enterrement.

— Que dites-vous? et qui vous parle de son enterrement? vous voulez plaisanter.

— Pas du tout! ce pauvre être, en arrivant parmi nous, s'est cru mort. En ce moment encore, il ne croit pas qu'il est en vie et, quand je lui dirai de s'en aller, il sera tout étonné de se trouver vivant.

— Le fait est qu'il n'a pas l'air trop rassuré.

Heureusement pour la patience des auditeurs, ce premier morceau fut de courte durée; la dernière note s'était évanouie comme un rêve, et aucune sanction flatteuse ne vint troubler sa disparition: pas une main ne fit entendre un applaudissement, pas une bouche ne cria : « *bis!* » Mon virtuose n'en parut ni surpris, ni étonné, ni humilié et n'opposa à ce fiasco qu'une impassible indifférence.

Après quelques instants de repos, je lui fis signe par le même procédé, qu'il pouvait nous jouer un autre morceau de son répertoire.

Il attaqua aussitôt, avec la même douceur de sons, une autre mélodie aussi monotone que la précédente, ce qui lui valut le même succès. On l'avait cependant sérieusement écouté. Maintenant, qu'on s'était rendu compte de son talent, la curiosité était satisfaite, en un mot on en avait assez. Aussi, est-ce avec l'accompagnement des conversations, que mon soliste exécuta son troisième morceau.

Un quatrième n'eût certes pas attiré plus d'attention que le précédent. Il était donc inutile de retenir plus longtemps mon malheureux flûteur. Je suis content de toi, dis-je; j'ai beaucoup voyagé et je n'ai encore entendu nulle part de la musique comme la tienne. Veux-tu me vendre ta flûte? Je t'en donne une roupie.

Le jeune indigène qui me l'avait amené, me servait d'interprète et lui traduisait mes paroles.

— Je veux bien, me répondit-il.

— Je plongeai immédiatement la main dans ma poche, mais à ce geste, qui lui révéla mon intention, il s'écria :

— Non, non, pas maintenant! Demain, je t'en apporterai une que j'ai au village.

Je ne compris pas ce retard, car je ne pouvais pas supposer une arrière-pensée dans l'esprit de cet homme, et je le plaisantais intérieurement en me disant : il redoute de rentrer chez lui sans son arme. Ses compatriotes guerriers ne peuvent se séparer de leur lance, lui musicien ne peut pas se séparer de sa flûte. Chez tous les peuples, il y a toujours un certain accord, une harmonie dans les habitudes. Le chasseur ne part jamais sans son fusil, le roulier sans son fouet, le bûcheron sans sa cognée, le menuisier sans son compas, le maçon sans sa truelle, le négociant sans sa bourse, un ministre sans son portefeuille, un avocat sans sa serviette, un savant sans sa pensée, un manœuvre sans ses deux bras. Il est évident que mon musicien ne pouvait pas partir sans sa flûte! A mesure, que ces réflexions m'arrivaient à l'esprit, je me sentais grandir; il me semblait que je venais de faire une spirituelle découverte.

On ne pense pas, en ces moments, que les médailles ont un revers et les jours un lendemain. Le lendemain du jour de mon acquisition fut une déception si amère et si forte, qu'elle me fit retomber de toute la hauteur où m'avait porté mon imagination. Dans cette dégringolade, je crus apercevoir les mesquineries, les petitesses, les chinoiseries de l'esprit humain, mais ce ne fut qu'une vision, dont je n'ai nullement tenu compte, malheureusement peut-être!

Mon flûteur avait tenu parole, il fut exact au rendez vous et me tendit en arrivant une flûte qu'il tenait à la main. Je la couve d'un regard brûlant de convoitise. Ma main n'ose pas se tendre et la toucher. Elle était si vieille et si crasseuse, cette flûte, que sa vue inspirait la répugnance et le dégoût. Au lieu du bel instrument neuf que j'avais acheté la veille, on venait me livrer une sordide vieillerie, dont on peut voir la photographie dans la planche à panoplie, au-dessous du bouclier.

Mon intellect fut terrassé par la supercherie de mon vendeur. Je l'avais jugé, sur l'apparence, d'une inviolable probité, mais sa vieille flûte culottée et rafistolée le perdit tout à fait dans mon esprit. Je fus sur le point de le traiter d'une façon à laquelle il devait s'attendre, car il m'avait tendu l'objet en question avec

timidité et réticence; heureusement, le calme s'était rétabli dans mon cerveau, ma pensée avait repris son cours normal et, sans tarder, l'idée me vint que cette vénérable flûte, qui semblait remonter au premier âge de la création, avait peut-être mêlé ses suaves accords aux accords non moins suaves de la reine Saba et du roi Salomon. C'était une trouvaille qui valait son poids d'or; cette antique flûte, valait bien, pour un antiquaire, cent fois plus encore.

Si ma surprise fut grande, en découvrant la supercherie de mon vendeur, la sienne le fut bien davantage, lorsqu'il me vit lui prendre d'une main son instrument, épave ballottée par les ans sur la mer des siècles, et lui remettre de l'autre main, sans hésitation ni observation, la roupie promise. Aussitôt qu'il eut lâché l'une et fermé la main sur l'autre, il s'enfuit, en enfonçant sa tête dans ses épaules, comme un vieux roué qui vient de jouer un mauvais tour. Il pouvait l'être, enchanté, il en avait acquis le témoignage : il s'était fait payer la veille son peu de talent musical et aujourd'hui il se faisait payer son grand talent dans l'art de tromper.

Il était tout joyeux en s'éloignant, le pauvre homme, et moi, en contemplant sa flûte avec amour, j'étais ravi. Je lui aurais payé le double et le triple si, au lieu de chercher à me tromper, il avait eu l'esprit d'élever ses prétentions. Il n'avait qu'à me faire valoir que c'était une rareté, que la vétusté était le garant de son antiquité. Fort heureusement pour mon escarcelle, il n'était pas aussi fort que nos vendeurs de tiare et nos marchands de tableaux, car j'ignore quel prix j'aurais donné de cet instrument, portant les preuves incontestables d'un fréquent et long usage : par son acquisition, j'avais en main la preuve que l'art musical florissait en Apharras à une époque antérieure à la génération actuelle. Si ce fourbe eût agi plus loyalement, je lui aurais donné de sa vieille flûte le prix qu'elle avait à mes yeux. Il a cru faire une bonne affaire en voulant me tromper, il en a fait une mauvaise.

— Passez-moi donc votre flûte, docteur, que je la voie, me dit le capitaine Pino, qui se trouvait en ce moment à quelques pas de moi, assis à une table.

— La voici, lui dis-je en la lui remettant; mais je vous en prie, ne la frottez pas, vous pourriez lui enlever sa crasse.

— Un rude coup d'éponge ne lui ferait cependant pas de mal. On ne sait par quel bout la prendre. Elle n'a absolument rien autre de remarquable; elle est en tout semblable à celle dont on se sert dans l'intérieur du pays, pour conduire les chameaux à l'abreuvoir.

Conduire les chameaux à l'abreuvoir au son de la flûte réveilla

dans mon esprit des souvenirs de jeunesse. J'avais vu si souvent nos bergers, nos bouviers et nos charretiers, conduire leurs bœufs, et leurs chevaux à un ruisseau ou à un abreuvoir et, se mettre à siffler, pour les engager à boire, que je trouvais naturel l'usage de la flûte pour faire boire les chameaux.

Je me rappelle les chevaux et les bœufs, ayant les pieds dans l'eau, qui restaient immobiles la tête haute, et semblaient attendre le signal leur permettant de sortir de l'eau pour se rendre à l'écurie. Lorsqu'après un instant d'attente, leur conducteur voyait persister leur indifférence, il sifflait doucement, sur le même ton, deux ou trois notes qu'il recommençait sans interruption ; rarement les animaux restaient insensibles à cette monotone musique et, presque jamais ne retournaient à l'écurie sans avoir bu.

En France, on se sert des lèvres pour produire les sons de cette musique harmonieuse, en Apharras, on se sert de la flûte ; l'instrument est différent ; mais les sons, qu'on cherche à produire, m'ont paru être les mêmes, doux, monotones et formés de quelques notes qui se répètent sans interruption.

Dans un pays comme l'Apharras, où l'eau est si rare, que les animaux sont obligés de se rendre à de très grandes distances pour se désaltérer, je n'aurais jamais pensé qu'on eût besoin de les exciter à boire, lorsqu'on les menait à une mare ou à un puisard. Il est probable que les animaux ne pouvant boire qu'à de longs intervalles s'y habituent et ne sont pas plus tourmentés par la soif que ceux de nos contrées. La souplesse des tissus vivants, à l'adaptation du milieu, est si grande qu'elle se conforme aux privations et peut vivre sans en souffrir. Quant à l'ébranlement nerveux déterminé chez les animaux domestiques et beaucoup d'autres par les sons musicaux, il est incontestable, puisqu'on en a, à chaque instant, des exemples sous les yeux.

L'ébranlement produit chez le bœuf, le cheval, le chameau, que l'on excite à boire par des sons musicaux, me paraît indépendant de la volonté. Il se produit, chez eux, quelque chose d'analogue, à l'effet que produit sur l'homme et la femme le bruit prolongé d'un filet d'eau, tombant dans un vase sonore. Le bruit argentin de cette petite cascade manque rarement son effet. Il faudrait, je crois, n'avoir pas une seule goutte de liquide dans la vessie, pour n'être pas saisi par l'envie d'uriner.

Le professeur Pajot n'oubliait jamais dans ses cours de préconiser ce moyen, qui triomphe très souvent de la paresse vésicale assez fréquente après les accouchements.

A son cours particulier, il nous disait à ce propos : « Le lendemain d'un accouchement où tout s'était normalement passé, je

m'étais rendu auprès de ma jeune malade ; ma première question, après l'avoir examinée, fut de lui demander si elle avait uriné. Non, me répondit-elle, je n'en ai pas senti le besoin. Sans autre information, je dis à la domestique d'aller me chercher une cuvette métallique et un pot à eau. Le pot à eau fut facile à trouver, mais ce ne fut pas sans peine qu'on finit par comprendre qu'un plat d'argent pouvait, dans cette occasion, remplacer avantageusement une cuvette, très avantageusement même, ainsi que vous allez vous en convaincre.

» Je pris le plat d'argent d'une main, le pot à eau de l'autre, et je laissai tomber à jet continu, d'aussi haut que possible, un petit filet d'eau dans le plat dont le son métallique simulait celui d'un petit ruisseau. L'effet fut prodigieux. La bonne, suivie à peu de distance du père et de la mère de mon accouchée, s'éclipsèrent sans dire où ils allaient, et l'accouchée à son tour finit par réclamer le vase. J'étais encore heureusement là, pour lui rendre ce service ; mais il était temps, car l'accoucheur lui-même n'y tenait plus. Aussi, messieurs, soyez prudents, prenez toujours vos précautions avant de visiter votre malade car, dans un cas semblable, en voulant la faire uriner, vous pourriez bien être la victime du moyen employé. »

Un physiologiste à qui on demanderait l'explication de ces influences sonores pour l'accomplissement de certains actes, répondrait tout de suite : c'est ci, c'est ça, au lieu de répondre modestement : « C'est un fait dont la science ignore encore la cause. » Il y a là, matière à des recherches intéressantes qui peuvent conduire à la découverte de phénomènes dont les causes nous sont inconnues. Cela vaudrait bien mieux et serait plus scientifique, et plus favorable au progrès, que de vous dire : action réflexe ! action psychique ! action physiologique ! grands mots enfin qui constatent un fait et qui n'expliquent rien, si ce n'est l'ignorance de celui qui s'en sert.

Pajot était trop intelligent pour donner l'explication d'un fait dont la cause n'était pas encore dévoilée. Il disait avec tant d'esprit et de méthode ce qu'il savait, y mettait tant de saveur et de brillant, que son enseignement restait profondément gravé dans l'esprit de ses auditeurs. Il ne cherchait pas par des explications à critiquer les opinions de ses confrères, à attaquer leurs théories, ni à sortir des ténèbres ce qui est nuageux ; il préférait remplacer le temps inutile et perdu que l'on consacre à ces questions, par une anecdote qui reposait l'esprit et scellait dans la mémoire un fait important qu'elle promettait de conserver.

L'effet du filet d'eau sur notre organisme est inexplicable ; du

moins je ne sache pas que l'on soit encore parvenu à en découvrir la cause. L'effet de la musique sur le bœuf, le cheval et le chameau est moins obscur. Je ne parlerai pas du chameau, dont les habitudes me sont peu connues; mais j'ai vu conduire si souvent des bœufs et des chevaux à l'abreuvoir, à la rivière et aux petits cours d'eau, que j'ai observé leur manière de boire et constaté leur préférence.

Ce sont surtout les eaux limpides, claires et courantes, que ces animaux préfèrent et, ils choisissent toujours, en liberté, les endroits où elles coulent murmurantes sur un lit de cailloux. L'eau, en ces endroits, est-elle plus fraîche, plus aérée, moins poussiéreuse, ou plus propre à la surface que partout ailleurs? Je n'ai fait à ce sujet aucune analyse; mais, à la vue de celui qui a soif, elle est plus attrayante ; c'est toujours un de ces endroits que le paysan choisit pour aller remplir sa gourde.

L'eau est-elle là meilleure ou non? Je l'ignore; mais le fait incontestable, c'est que l'homme et les animaux s'y rendent instinctivement, et là boivent avec plus de plaisir ou moins de répugnance. Si le murmure de ces eaux n'a aucun effet sur nous, c'est que, par la vue et le raisonnement, nous en apprécions la limpidité; mais, devenant aveugles, nous serions incontestablement influencés et attirés par ce léger bruit. Il est donc, non seulement admissible, mais à peu près certain, que le murmure de l'eau courante produit sur le bœuf et le cheval l'effet qu'il produirait sur l'homme privé de la vue. On peut par conséquent conclure, qu'un doux sifflement, et les doux sons de la flûte, imitant le murmure de l'eau courante, tirent les animaux de leur indifférence, leur réveille l'envie de boire et les porte à plonger leurs lèvres dans l'eau qui leur baigne les pieds ou qu'ils ont sous le nez dans un bassin. Un phénomène analogue se passe assez souvent en nous : on n'a pas faim, on ne pense pas à manger et, en passant près d'une cuisine d'où s'exhale l'odeur du mets de votre goût, on n'en a pas plutôt respiré l'arome que l'envie de manger vous vient subitement. Ce n'est pas le seul fait où les sons imités trompent les animaux. Les perdrix et les cailles viennent se faire prendre ou se faire tuer à bout portant par un chasseur qui les appelle en imitant leurs chants.

Tous les phénomènes qui nous surprennent et dont l'explication nous échappe, sont souvent simples et bien naturels, et il nous est très souvent difficile d'en saisir la cause, d'en connaître la raison. On ne s'explique pas l'influence des doux sons d'un flageolet rustique sur les serpents venimeux. Cependant, les charmeurs les attirent au son de cet instrument et, les hypnotisent si bien, qu'ils

peuvent les prendre et les manier longtemps, sans redouter leurs morsures. Ce n'est pas moi qui me ferai charmeur de ces rampantes bêtes; tous les diamants et l'or d'Australie, d'Amérique, d'Afrique et des autres parties du monde ne m'y décideraient pas Ce que je ne ferais pas, d'autres le font, et c'est ainsi, par la divergence des goûts et des pensées, que l'espèce humaine marche au progrès, aux découvertes et accroît sa puissance.

Le roulement du tambour produit également un effet hypnotique sur les serpents. Avec mon savant ami M. E. Simon, à qui l'Arachnéologie doit tant de découvertes et de sérieux travaux, je me trouvais assis à la porte d'un grand hôtel du Caire. Un jongleur vint se placer en face de nous, à moins de deux mètres, il tire un naja de son sac, le dépose sur le pavé et, au son d'un tambour, le fait travailler. Dans notre persuasion qu'on avait arraché les dents de cet animal, nous regardions tranquillement et sans la moindre appréhension ce serpent se mouvoir docilement. A un moment, il se dressa, la tête en l'air, à plus de quarante centimètres du sol, ouvrit la gueule, à mettre ses deux mâchoires en ligne droite, et fit saillir les longues pointes blanches de ses deux piquants mortels. A cette vue, M. Simon se dressa comme un ressort et partit en me disant : « Je ne croyais pas qu'il avait ses crochets. » Inutile d'ajouter que je le suivis, sans hésiter, dans sa rapide retraite.

On dit que la musique adoucit les mœurs; assurément! mais à la condition qu'elle plaise. Le jour où l'on aura trouvé la musique qui plaît aux lions et aux tigres, on tiendra ces animaux sous sa domination : on pourra les rendre dociles comme le chien et utiles comme le cheval. Celui-ci, au bruit des clairons, frémit, trépigne, s'emballe, et le chien hurle avec conviction au bruit strident d'un vacarme musical et cherche à faire chorus.

S'attarder sur un pareil sujet est inutile; on connaît depuis l'antiquité la puissante influence de la musique sur les animaux. Le célèbre Orphée, au son de sa lyre, endormit Cerbère, aux trois têtes, ainsi que tous les animaux du royaume de Pluton, et tira Eurydice de l'empire des morts. Il y a peut-être, en ce récit, un peu d'exagération. Qu'Orphée ait attendri Cerbère, rien de plus naturel. Cerbère appartenait à la race canine; il n'a pas pu résister, en entendant les lamentations de l'époux d'Eurydice et en voyant ses larmes abondamment couler; il se laissa fléchir aux manifestations d'une si grande douleur. Tous les chiens, à sa place, en auraient fait autant. Les larmes qu'un chien voit couler, font sur lui un effet autrement attendrissant que les sons d'une lyre ou d'un autre instrument.

Parmi les animaux sensibles à la musique, les uns aiment les sons doux et uniformes, les autres ne sont ébranlés que par des sons stridents et vibrants. Un seul de tous les êtres est sensible à toutes les modulations musicales, à toutes les sources de bruits et de cris ; son intelligence lui permet de connaître l'origine de tel cri, de tel bruit, de reconnaître les langages, les chants, les hurlements, etc., de tous les animaux. Il connaît aussi bien qu'eux, à l'intonation de leur voix, s'ils expriment la joie ou la douleur ; l'homme enfin varie son langage et ses chants à l'infini, fabrique les instruments les plus divers, sait les mettre d'accord et leur faire rendre, joués ensemble, les airs les plus variés et les plus harmonieux. Il y a encore, sous ce rapport, autant de différence entre l'homme et les animaux qu'entre le soleil et la terre. Ceux qui n'ont jamais vu que cette dernière, ne pourront évidemment pas apprécier ces différences. Les descendants de la *monère* ont encore bien des volumes à accumuler, avant de combler la lacune qui sépare l'homme des singes. Au milieu de cette lacune, ils nous ont dressé un pithécanthropus. Mais, malheureux, votre pithécanthrope est une goutte d'eau dans l'océan ; il en faudrait plusieurs milliers pour établir un passage solide entre le singe le mieux doué et l'homme. Je ne suis pas l'ennemi de la plaisanterie, au contraire ; mais je ne puis pas me faire à celles qui sont de mauvais goût et qui manquent de savoir et d'intelligence.

Les sons cadencés du battement des mains, du tambour, de la flûte, mettent les Apharras en branle et les excitent à danser. Les uns s'agitent sur place, les autres bondissent et sautent comme des forcenés. Une frénésie s'empare de tous les assistants ; elle fait frissonner les vieillards et perdre la tête aux jeunes. Les orchestres endiablés de la Chaumière, de Mabille et du Prado n'ont pas produit plus d'effets à la jeunesse parisienne, que les battements cadencés des mains n'en produisent aux Apharras. La musique dansante est certainement la plus entraînante et la plus naturelle. Notre immortel chansonnier la préfère aux grands airs d'opéra ; il nous le dit du moins dans les strophes suivantes :

Purgeons nos desserts
De chansons à boire ;
Vive les grands airs
Du Conservatoire
Bon !
La fariradondaine :
Gai !
La fariradondé.

L'Opéra toujours
Fait bruit et merveilles :
On y voit les sourds
Boucher leurs oreilles.
Bon !
La faridadondaine :
Gai !
La faridadondé.

Et vous, gens de l'art,
Pour que je jouisse :
Si c'est du Mozart,
Que l'on m'avertisse
Bon !
La fariradondaine :
Gai !
La fariradondé.

Cette spirituelle et joviale critique des grandes et superbes créations du génie humain est amusante. Béranger lui-même a atteint le sublime dans les quatre à cinq couplets d'un très grand nombre de ses chansons; il restait donc dans son rôle en préférant une chanson à boire aux grands airs du Conservatoire. Ce n'est pas l'abondance qui fait la qualité. Je me rappelle *Faust*, au Lyrique, à l'époque de ses premières représentations Le public applaudissait à outrance et faisait répéter trois à quatre fois le chœur des vieillards; mais était très avare d'applaudissements pour le reste de la pièce. Je ne sais pas si ce chœur des vieillards, véritable chef-d'œuvre, est encore applaudi avec autant d'enthousiasme, mais il suffirait à lui seul pour immortaliser son auteur.

Le son des instruments n'est pas pour le chant un simple accompagnement, il en est l'instigateur : il engage à chanter comme il porte à danser et, il soutient avec vigueur ceux qui se livrent à l'un ou l'autre de ces deux exercices.

L'homme exprime par le chant ses impressions les plus vives et il se sert du langage musical, pour exprimer ce qu'il n'ose pas dire dans le langage usuel ou pour donner à sa pensée plus de charme et d'élévation : il est arrivé, par une écriture spéciale, à reproduire, transmettre et perpétuer ses créations musicales, comme il transmet le langage parlé par une autre écriture.

On chante en Europe avec ou sans accompagnement, on chante en Apharras avec ou sans accompagnement. Mais, comme en ce pays les musiciens sont rares, ce n'est ni au piano, ni à grand orchestre, que les chanteurs sont accompagnés. S'il leur arrive d'avoir, par exception, un orchestre pour accompagner le chant de leurs mélopées, c'est un orchestre manuel : les sons cadencés ou rythmés du battement des mains se marient assez bien à la voix des chanteurs.

L'Apharras compose de ses chants, et paroles et musique; il est, sous ce rapport, comparable aux napolitains. Ce qui diffère sensiblement, c'est le thème de leurs chants. On n'a pas en Apharras de thèmes aussi variés qu'en Europe. L'œil des habitants n'ayant jamais vu les grands bois, les prairies, les moissons, les vendanges, comment leur esprit pourrait-il fêter par de joyeux couplets ou de délicieux chants, le *Béret de l'étudiant*, les *Bottes à Bastien*, *Pandore et ses exploits*, le *Voyou de Montmartre ou de Montrouge*, le *Grenier d'un sixième étage*, etc., etc? ces motifs ne peuvent pas servir de thème à des gens qui n'ont pas respiré l'air poétique de la France.

Les motifs poétiques de notre civilisation manquent à ces nomades; ils ignorent la fertilité administrative de nos riches pays,

ils n'ont pas sous les yeux les riches et frais tapis qui couvrent le sol des contrées fertiles, ils n'ont pas entendu par un beau soir d'été Philomèle au doux chant, cachée dans un bosquet féerique. Ils n'ont pas, au-dessus des nuages, élevé leur pensée jusqu'au séjour des immortels, ni entrevu du noir enfer les flammes éternelles. Comment pourraient-ils s'inspirer de choses qui n'ont jamais frappé aucun de leurs sens?

Le poète et le peintre expriment, l'un par des vers, l'autre par des couleurs, les sensations que leur fait éprouver la vue des objets dont se pare la nature. Selon leur penchant naturel, l'étendue de leur intelligence et de leur instruction, ils peuvent simplifier, orner, embellir, poétiser ce qu'ils voient; ils peuvent, sans sortir du domaine des productions terrestres, imaginer de fantastiques créations. Mais il serait impossible d'ajouter quelque chose à ce que l'un de nos sens n'a jamais apprécié. C'est au-dessus de nos forces. Certains esprits ont conçu la vie universelle, d'autres une force procréatrice intelligente, d'autres des dieux, etc., et jamais aucun artiste, littérateur ou poète n'a pu donner à ces créations, inappréciables à nos sens, d'autres formes que celles des objets et des choses, copiés dans la nature.

L'Apharras n'a pour s'instruire d'autres livres que celui de la nature et d'autres maîtres que ses penchants naturels: ce qu'il pense, ce qu'il exprime par la parole ou le chant, n'est que la reproduction de ce qu'il voit et ressent.

— Que chante-t-on chez toi, dis-je un jour à l'un d'eux?

— On chante les troupeaux, les chèvres, les moutons, les bœufs; l'homme chante la femme et la femme chante l'homme, me répondit-il.

M'étant plus tard adressé à un autre, magnifique garçon employé à la poste.

— Je voudrais bien savoir, lui dis-je, ce que l'on chante dans ton village; veux-tu me le dire?

— Dans mon village, me répondit-il, on chante et dans les autres aussi.

— Je sais cela, mais que chante-t-on, que dit-on en chantant?

— On chante quand on veut et l'on dit ce que l'on veut, me répondit-il sur un ton qui voulait dire : je ne répondrai pas à ta question

— Je suis heureux d'apprendre que dans ton pays on est libre de chanter quand cela plaît; mais ce n'est pas ce que je voulais savoir : c'était comment on chantait les chèvres et les moutons, les garçons les filles et les filles les garçons.

— Pourquoi me le demandes-tu? puisque tu le sais, me répondit-il brusquement, et il partit sans attendre ma réponse.

Le pauvre garçon, me dis-je, en le voyant s'éloigner, n'a pas l'esprit tranquille : il redoute une réprimande de ses chefs, car j'ai maintenant l'intime conviction qu'on lui a bien recommandé de ne répondre, sous aucun prétexte, aux questions que lui adresserait toute personne, n'occupant pas une haute place dans l'administration. C'est assez juste, du reste, car en dehors de l'administration, personne n'a besoin de savoir ce qui se passe dans nos colonies, ni ce qu'on peut en espérer en s'y établissant. Les émigrants sont des êtres inutiles et gênants; on n'a pas besoin d'eux, l'administration suffit, ses membres sont assez nombreux. Les colons qui viendraient s'ajouter à eux seraient un encombrement. Nous avons cette supériorité sur l'Angleterre : nous sommes des colonisateurs administratifs et les Anglais de simples colonisateurs productifs.

Si la force est aux jeunes, l'entêtement est aux vieillards! un insuccès, deux insuccès, trois insuccès ne les rebutent pas; ils cherchent avec lenteur, patience et persévérance à arriver au but. Je n'avais presque rien obtenu à Obock sur les chants danakils. Je pris à Djibouti une petite revanche. J'avais dans cette localité un Apharras, moins prévenu et plus instruit, qui me donnait sur son pays des renseignements.

— Quelles sont les paroles des chansons que les filles et les garçons s'adressent mutuellement, lui demandai-je?

— Quand la femme a besoin de l'homme, me répondit-il, elle chante l'homme.

Cette expression « avoir besoin » au lieu de « désirer » indique clairement que ces grands enfants, instruits par la nature, se rendent un compte exact de la sensation naturelle de la femme lorsqu'elle éprouve le besoin de s'unir. Ce n'est, en effet, ni un désir, ni une envie, mais un véritable besoin. C'est, comme on le dit dans les commandements de Dieu, une œuvre de chair.

— Si la femme chante l'homme, dis-je à mon interrogé, les garçons doivent leur donner la réplique, en chantant les filles et les femmes.

— Oh oui! ils chantent, ils chantent toujours quand ils veulent se marier.

— Et que disent-ils à leur prétendue?

— Ils disent comme ça : *toi belle, jolie, toi forte, bonne travailleuse; je voudrais bien me marier avec toi.*

Ces quelques mots ne sont évidemment que le canevas sur lequel ils brodent leurs chants d'amour, chants qui varient suivant l'inspiration et l'étendue de l'imagination du chanteur composi-

teur. L'un embellit de quelques fleurs poétiques les qualités physiques de celle qu'il veut épouser, l'autre l'en accable, et tous cherchent à rendre le plus poétiquement possible leur pensée et leurs désirs.

Ce n'est pas à celle qui l'inspire que le troubadour apharras doit adresser ses chants. Non seulement il ne peut pas les lui adresser sans la présence du chef de famille, par l'oreille duquel ils doivent passer avant d'arriver au cœur de sa fille, mais il doit encore, par ses chansons, adresser des louanges au père, à la mère, aux frères, aux sœurs et autres parents de sa dulcinée. Il est même très probable qu'il chante les troupeaux de son futur beau-père et tout ce qui le touche de près et de loin; comme sa fille a une large part dans ces roucoulements, elle doit être bien servie. Ces soupirants me paraissent aussi avisés que poètes : ils font la cour aux filles, cherchent à gagner le cœur des mères, flattent l'amour-propre des pères et font ainsi comprendre qu'ils sont dignes de celle qu'ils demandent en mariage, qu'ils la rendront heureuse et que, pour l'obtenir, ils voudraient posséder tous les troupeaux de la commune pour les offrir au père de celle qu'ils demandent pour épouse.

Ce n'est pas la beauté, l'élégance et la régularité des formes qui inspirent les chants des femmes, c'est la fortune, la bravoure, le courage. Le garçon, beau ou laid qui fait, sans compagnon, un voyage en Abyssinie, prend dans leurs esprits les proportions d'un héros légendaire. Toutes en sont éprises, en raffolent, le chantent à pleine voix sur tous les tons, se le disputent et cherchent à l'avoir pour époux. Que ce voyage se passe tranquillement sans le moindre incident, celui qui l'a entrepris en revient quand même couvert de lauriers. On admire son courage, surtout les jeunes filles. Il peut choisir et demander en mariage celle qui lui plaît ; il est presque certain d'obtenir le consentement du père tant son prestige est grand aux yeux de tous.

Un Apharras au cœur droit, aux sentiments honnêtes, presque tous ont ces deux qualités, ne se permet jamais d'adresser ses chants à une jeune fille sans que le père ou le chef de famille qui le représente ne soit présent. En agir autrement serait manquer de délicatesse, de savoir-vivre et se préparer un solennel refus.

Le chef de famille peut marier à son gré les filles, qu'il en soit le père ou simplement le tuteur, il en est le maître absolu. Les enfants lui doivent une obéissance aveugle, jusqu'au jour où ils sont émancipés par le mariage. L'Apharras devient à ce moment chef de famille; il est maitre chez lui et n'a plus d'ordre à recevoir ni de son chef de famille ni de celui de son épouse.

Lorsqu'un prétendant a suffisamment encensé en termes poétiques tous les membres de la famille et énuméré toutes les qualités de la jeune fille qui lui plaît, il termine la série de ses flatteries par une dernière strophe adressée, au chef de famille, dont voici le sens : « Ta fille me plaît ; je voudrais l'épouser, mais pour obtenir ce trésor, je sais qu'il faut t'offrir des chameaux, des bœufs, des chèvres, des moutons ; je ne suis pas encore assez fortuné pour te satisfaire, mais prends patience, je vais faire mon possible pour me procurer de quoi répondre à tes exigences. » S'il est assez riche, je ne dis pas pour satisfaire, mais pour tenter la convoitise du père de la jeune fille qu'il désire épouser, il fait à la fois son offre de cadeaux et sa demande en mariage.

Ces nomades poètes se creusent-ils beaucoup la tête et réfléchissent-ils longtemps pour composer leurs chants? Je ne le crois pas ; ils laissent plutôt parler leur cœur et disent sans détour ce qui leur vient à la pensée. Les figures de mots et de pensée ne leur sont cependant pas étrangères ; car beaucoup parmi eux s'expriment à l'occasion en langage élégant et fleuri. Ils ont leurs beaux esprits, leurs orateurs verbeux, leurs conteurs attrayants. Le retard apporté à la publication de cet ouvrage me permet de citer les paroles adressées par l'un d'eux au gouverneur de la côte française des Somalis, le regretté A. Bonhoure, en présence de M. Gravier qui me les a obligeamment transmises : *Grand gouverneur, ta poche est profonde comme le ciel est haut.*

— Ça sent l'arabe, dis-je à M. Gravier, et plus encore une demande de bakshich. Si ce n'est pas un cadi qui parlait au nom de tous, il a certainement aidé à la confection du discours commençant par la phrase que vous venez de me répéter. Quelle qu'en soit la provenance, il est évident que la périphrase fleurit en Apharras.

— C'était, en effet, le prélude d'une demande de bakshich, me dit M. Gravier, car l'orateur cria misère, produite par une sécheresse qui durait depuis trois ans, et continua en fondant quelque espoir de soulagement dans la générosité du grand gouverneur dont la poche était aussi profonde que le ciel était haut.

A. Bonhoure saisit cette occasion pour leur rappeler les devoirs de l'humanité : « Si vous êtes malheureux, leur dit-il, c'est votre faute. Allah n'est pas content de vous, et s'il ne vous envoie pas d'eau, c'est que vous en arrosez trop souvent le sol avec du sang. Vous vous battez sans cesse, vous vous tuez les uns les autres et Allah n'aime pas qu'on se batte et qu'on se tue. »

Je restais stupéfait lorsque M. Gravier me raconta la splendide réception faite par les Danakils d'Obock à notre gouverneur, car, à l'époque où je me trouvais dans cette localité, Français et

Danakils avaient plutôt envie de se fuir que de se rapprocher : un changement de gouverneur avait suffi pour transformer ce ridicule état des choses en courtoises relations.

Tous les Danakils que j'ai interrogés à Obock et à Djibouti m'ont dit qu'ils n'avaient ni chants guerriers, ni chants patriotiques. Je ne puis contester leur assertion ; mais je me tiens à ce sujet sur la réserve. Leur méfiance, leurs réticences, leur préoccupation de ne pas révéler ce qui se passe chez eux, m'ont fait douter parfois des renseignements qu'ils me donnaient, surtout en ce qui concerne la guerre. Ce ne sont pas ces malheureux bergers qui auraient la faiblesse et la lâcheté de vendre à l'étranger leurs secrets militaires ; ils sont assassins par principe, voleurs par intuition ; mais ils ont dans le cœur l'amour de la patrie profondément gravé ; ils se font tuer pour elle plutôt que de la vendre. C'est bon pour un civilisé de vendre sa patrie, son honneur, et la sécurité de ses pères et mères, de sa femme et de ses enfants. Les Apharras ne pourraient pas souffrir de pareils monstres parmi eux.

Un seul de ces pauvres gens, un jeune garçon qui avait en moi autant de confiance qu'en son père, m'a avoué, sans me donner aucun détail, qu'ils avaient des chants guerriers. A-t-il dit vrai ou m'a-t-il fait cette réponse croyant me faire plaisir?

Tous les Apharras sont guerriers aussitôt que leur force leur permet de tenir une lance, et tous aiment à chanter. Il serait donc peu naturel et étonnant qu'ils n'aient pas de chants de guerre. Cependant le contraire n'est pas inadmissible, car ce qui est naturel dans un pays ne l'est pas dans un autre, en voici un exemple :

Le chien est en France le plus aimé, le mieux servi et le plus choyé de tous les animaux domestiques. En Apharras, cet ami fidèle, cet incorruptible gardien des troupeaux, ne jouit d'aucune considération ; on n'a de son précieux concours et de ses continuels services aucune reconnaissance. La pauvre bête a dans l'estomac une tare qui lui enlève tout son prestige et le rend odieux à son maître. S'il se nourrissait d'herbes comme les animaux qu'il surveille avec tant de vigilance et de soins, il serait aimé, cajolé, chanté et qui sait, divinisé peut-être. Malheureusement, sa nourriture est celle de l'homme, et son maître doit retrancher quelque chose de sa maigre ration pour le nourrir. Si on pouvait se passer de lui, c'est à coups de lances qu'on le nourrirait ; comme on ne le peut pas, on se laisse attendrir lorsqu'on le voit le soir, assis sur son derrière, dresser la tête sur les pattes de devant qui, d'un regard tendre, regarde manger, implore et semble dire : « Ne me laisse pas mourir de faim. » On se décide alors à faire en sa faveur un petit sacrifice, le plus petit possible, car il faut se priver pour lui donner ce

petit peu de nourriture; c'est pénible! aussi ne peut-on pas lui pardonner la privation qu'il impose. L'estomac de l'Apharras est une cornemuse qui chante continuellement la faim et cette romance met en fuite tous les bons sentiments et empêche ces malheureux pasteurs d'avoir la moindre envie d'adresser des chants à ce partageux, innocente victime de la misère, tant chantée par nos poètes et encensée par nos littérateurs!

Un chien ne nous occasionne aucune privation; nous ne voyons que ses gentillesses, sa fidélité, son attachement, sa serviabilité. Les Apharras s'imposent pour le nourrir une sensible privation, ils ne voient que sa gloutonnerie; ils le supportent parce qu'il leur est utile, mais ils n'ont pour lui ni égard, ni caresses et ne le trouvent pas digne de leurs chants.

Les touffes d'herbes éphémères, les broussailles attristantes des plaines arides, aux rocailles brûlantes, ne sont pas faites non plus, comme nos gras pâturages, nos forêts luxuriantes pour éveiller la verve poétique de ces bergers. C'est trop uniforme, trop chaud, trop infécond et trop inquiétant pour leur inspirer autre chose que de la préoccupation. Ni la chaleur vibrante, ni la sécheresse du sol, ni la nudité des plaines, ni la crudité des montagnes, ni les ravins desséchés où se précipitent une à deux fois par an des pluies dévastatrices et torrentielles, ni la terrifiante harmonie qui règne en ces lieux n'a frappé l'imagination poétique de ces bergers nomades. Ce sévère et majestueux spectacle qui se déroule continuellement sous leurs yeux et dont ils subissent les effets, leur procure trop de soucis, de déceptions pour le voir autrement que d'un œil terne.

Dans ce pays où le sol est au berceau de sa formation, l'esprit des habitants est au berceau de son développement. Cette terre de formation récente et ceux qui l'habitent en sont encore à l'âge rustique, et c'est par des chants rustiques que ces derniers expriment leur joie, leur espoir, leur souffrance.

On peut, en ces quelques mots, résumer les grands plaisirs et amusements des Apharras : faire vibrer ses cordes vocales par les palabres et les chants, et mouvoir son corps par les jeux, la danse et autres fantaisies.

La danse est un plaisir du jeune âge que l'on goûte encore parfois à un âge avancé. Cette manifestation musculaire des vibrations que réveillent dans le système nerveux les sons cadencés devient souvent irrésistible. Les sons produisent selon la sensibilité des individus un ébranlement qui se traduit par de l'agitation, des sanglots, des cris, des larmes qu'on ne peut étouffer sans une grande puissance de volonté. Les animaux éprouvent à des degrés

divers les mêmes sensations ; elles leur procurent soit une agréable sensibilité, soit un énervement désagréable, poussé assez souvent jusqu'à les rendre furieux.

L'homme est instinctivement entraîné à la danse par des chants ou des sons cadencés. Il n'apprend pas à danser, il apprend à régulariser ses mouvements, à développer dans le corps la souplesse et la légèreté. Cet art ne peut s'acquérir qu'à l'âge où les muscles jouissent de toute leur élasticité et les articulations de leur mobilité. Quand les muscles faiblissent et que les articulations s'encroûtent, on n'apprend plus et on ne cherche plus à danser, on préfère le repos et la tranquillité.

L'Apharras apprend à danser, en regardant comment les autres s'y prennent et il s'exerce lorsqu'il est seul. C'est du reste par le même procédé que nos villageois apprennent les danses usuelles de ce divertissement. On n'a pas recours à un professeur ou plutôt à un maître de danse, car celui qui enseigne cet art n'est pas un professeur, c'est un maître de danse, comme un maître d'école et un maître maçon. Immortelle simplicité, logique inexorable, passez votre cou dans la corde ou je me pends sans vous ! L'homme qui enseigne à des écoliers ou à des danseurs n'est pas un professeur, il reste dans la maîtrise !!

Puisque rien n'y ferait, reculons notre exécution et conservons nos maîtres de danse et nos maîtres d'école, et qu'ils ne nous échappent pas pour aller en Apharras chercher fortune. Mais, au rebours, les danseurs de ce pays pourraient s'expatrier, venir en France et bon nombre d'entre eux tireraient, j'en suis certain, de la monnaie et des applaudissements aux habitués de l'Opera.

Je n'ai assisté à aucune de leurs danses, mais j'ai vu en différents endroits des habitants des pays voisins se livrer à cet exercice. Tous les danseurs suivaient avec ensemble, souplesse et en cadence, les sons d'une musique qui n'ont d'autre rapport avec ceux de nos orchestres que la mesure. La plupart des danseurs se mouvaient sur place, en battant des mains, pendant que les premiers sujets de ces ballets primitifs se livraient à des sautillements, à des sauts de clowns et cherchaient, comme dans une pantomime, à exprimer les passions, les désirs de certains actes de la vie.

Pendant les fêtes données à Obock au gouverneur A. Bonhoure, les Apharras, entre autres distractions, ont exécuté une danse dont M. Gravier m'a verbalement donné la description. Cette danse, qu'on appelle la *Danse du Cheval*, est une espèce de quadrille, dans lequel quatre danseurs, placés aux quatre coins d'un carré, se font face deux à deux. Ces danseurs, les plus vigoureux de la bande, commencent leurs ébats, en frappant doucement et

en cadence le sol de leurs pieds et en faisant tournoyer leur poignard coudé au-dessus de leur tête. De minute en minute, le mouvement s'accélère et les battements deviennent plus forts et plus accentués; ils passent ainsi de la marche au trot, du trot au galop, du galop au grand galop et ensuite au vertige. C'est alors de la frénésie, de l'emballement, qui ne cesse qu'après épuisement et quelquefois en des crises furieuses. Le danseur tombe et alors se roule par terre comme dans une crise de nerfs, et afin d'éviter le mal qu'il pourrait se faire et qu'il ne blesse les personnes qui l'entourent, on le ligotte.

En face ces quatre danseurs, les premiers sujets de la troupe, sont rangés en demi-cercle, les comparses qui se démènent sur place et battent des mains en cadence. Quelquefois à cet orchestre manuel se joignent les sons d'un tambour et d'une flûte, mais cela doit être une exception, car les instruments sont très rares dans ce pays.

On est surpris et presque fasciné par la nouveauté et l'étrangeté de ces danses. On regarde avec plaisir et curiosité ce cercle humain s'agitant sur place et au milieu un ou plusieurs danseurs souples et vigoureux qui se démènent comme des diables dans un bénitier. Personne n'a vu probablement se démener le diable quand par mégarde il met les pieds dans l'eau bénite et tout le monde comprend que rien n'est au-dessus de son agitation et que rien n'est plus comique que ses grimaces.

L'orchestre des bals de l'Apharras rappelle, d'un peu loin il est vrai, l'orchestre des bals de l'Opéra; les instruments sont moins nombreux et moins variés, mais la musique est aussi correcte et aussi entraînante; elle donne aux danseurs une telle vigueur à battre le sol du pied que le bruit produit ainsi, joint à celui du battement des mains est si sonore, qu'emporté par la brise, il s'entend d'assez loin.

C'est après le coucher du soleil, à la clarté de la lune, sur le coin d'un plateau, dans un endroit choisi d'avance, que les Apharras se livrent à cet attrayant plaisir. Pendant l'un de mes séjours à Obock, leur salle de bal était située en face les jardins sur le plateau bordant à droite le ravin où coule la Moya, qui reste à sec dans toute son étendue, quand la pluie cesse de tomber. J'aurais pu m'y rendre; en serais-je revenu? assurément, j'en ai du moins la conviction. Cependant à cette époque il n'y avait pas à s'y fier et il était prudent de ne pas en tenter l'aventure. C'est ce que je fis; je m'abstins de cette tentative.

Ce sont les quartiers de la lune qui fixent le jour de ces soirées dansantes et qui se chargent de transmettre les invitations.

Quand la lune brillera à la coupole au milieu d'un cortège d'étoiles scintillantes et que sa douce lumière se répandra sur la terre, ce sera le moment : grâce à ce lustre pendu au ciel on y verra clair : « ce soir,n'oubliez pas de vous rendre à l'endroit choisi pour battre des entrechats. »

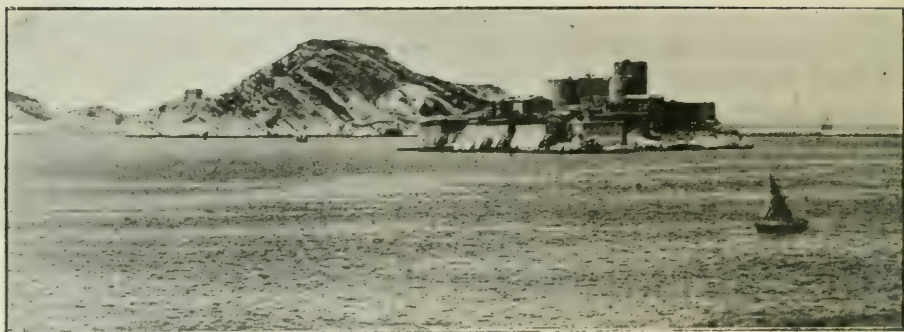
Aux nuits les plus brillantes de lumière, qu'on choisit pour ces soirées dansantes, on en ajoute quelquefois de supplémentaires. Ce n'est ni par affiche, ni au son du tambour qu'ils s'en transmettent la nouvelle. Ils la colportent verbalement de l'un à l'autre et de commune en commune. C'est un procédé économique, simple, rapide et autrement démocratique que nos cartes d'invitations.

On a écrit quelque part que le chant et la danse étaient inconnus des Danakils, que ces bimanes étaient trop stupides pour chanter et trop bestials pour danser. C'est le corps étendu sur l'hangareb d'une chambre d'hôtel qu'on rêve de ces choses, et qu'après un grand effort d'imagination, on les livre à la publicité. Pendant qu'on fait ces rêves, les Apharras, garçons et filles, se roucoulent mutuellement des mélopées ou se livrent aux joyeux ébats de la danse, puis, aussitôt entrés dans leurs paillottes, les maris embrassent tendrement leur épouse et leurs enfants. Voilà comment on écrit l'histoire des nations qu'on ne voit qu'en passant et qu'en pensée.

Risquer un coup d'épée ou de fusil pour savoir ce qui se passe dans un pays ou, dans un autre, risquer un coup de poignard ou de lance, n'est pas plus engageant que de risquer sa vie sur un champ de bataille pour faire le récit de ce qu'on aura vu. C'est pourquoi on préfère s'en tenir aux récits, les compulser, les ranger méthodiquement, puis combler les lacunes de conjectures, d'idées préconçues, d'interprétations et bien souvent de haineuses et malveillantes appréciations.On n'a qu'à lire les historiens de la guerre de 1870 et ceux de la Commune et l'on verra que tout ce que je viens d'énumérer y fleurit comme les coquelicots, les bleuets et la nielle dans les blés.

L'oisif et le curieux, amateurs de voyages, s'abstiennent rarement, en passant par Marseille, d'aller au château d'If. C'est même pour les lecteurs de romans un but de pèlerinage : voir les cellules de Faria et d'Edmond Dantès, mettre les pieds sur le rocher d'où le corps de ce dernier fut précipité dans la mer, est le désir de tous ces visiteurs.

— Voici, dit le gardien en montrant une excavation, où se trouvaient les cellules d'Edmond Dantès et de Faria, et il leur raconte avec conviction toute l'histoire de ces deux malheureux, pendant leur séjour dans la prison du château d'If. On assure même



Pl. 18. — Ile du Château d'If

qu'il servit un jour son boniment à Alexandre Dumas, en lui assurant l'authenticité de ce qu'il lui contait. Je crois que cet homme était de bonne foi, qu'il avait fini insensiblement par croire à la réalité de ce qu'il racontait et que beaucoup de visiteurs se persuadent également qu'il y a en cela un fond de vérité, et dans deux ou trois siècles tout le monde dira : « Comme il n'y a pas de feu sans fumée, il y a certainement du vrai dans ce récit romantique. »

En face du vieux port, je me trouvais assis depuis un instant à l'une des petites tables d'un restaurant, on venait de m'y servir mon plat de coquillages et une bouillabaisse :

— Garçon, dis-je, en regardant d'un air étonné le plat qu'il venait de placer sur la table, vos poissons de la Méditerranée sont donc tous atteints d'une maladie de foie?

— Oh! non, Monsieur, ils étaient tous bien sains, bien frais et bien vivants quand on les a fait cuire.

— Cependant regardez, et vous verrez que tous ceux qui sont dans ce plat ont la jaunisse.

— Ce n'est pas d'une maladie que cela provient, c'est le safran que l'on met dans la sauce qui leur donne cette couleur; vous pouvez en manger sans crainte, ils étaient bien frais et bien sains.

Son conseil fut suivi d'une attaque vigoureuse. Pendant que de la fourchette et des dents je distribuais les coups, trois joyeux convives vinrent s'asseoir à la table voisine de la mienne.

— Je suis en retard, dit l'un d'eux, j'arrive du château d'If et j'en rapporte une faim canine.

— Il fallait nous avertir, nous t'aurions accompagné; on dit que c'est une agréable promenade et que c'est curieux à visiter.

— Très curieux, mais on ne voit pas grand'chose, si ce n'est les prisonniers de la Commune dont quelques-uns s'y trouvent encore.

— Ta, ta! les prisonniers de la Commune! ça ne prend pas, mon cher, voilà plus de vingt ans qu'il n'y en a plus.

— Je le sais mieux que toi, peut-être, puisque je les ai vus et que j'ai donné cinquante centimes pour leur acheter du tabac. Tu peux demander à tous ceux qui étaient avec moi et tu sauras qu'il y en a encore plusieurs.

— En ce cas, mon ami, vous aviez tous le mal de mer et la berlue, car il n'y a pas plus de prisonniers de la Commune au château d'If, que dans ma main.

— C'est de la folie de vouloir me soutenir le contraire d'une chose, que je viens de voir il n'y a pas deux heures.

— Eh bien! mon cher, si tu as vu les prisonniers de la Commune, mangeons, tu dois en avoir besoin, car c'est certainement la faiblesse qui t'a empêché de voir clair.

—Oui, mangeons, reprit l'autre, et je t'y mène après pour te guérir de ton entêtement.

Ce furent les dernières paroles que j'entendis de leur discussion, dont je ne donne ici qu'un résumé succinct, et je me dirigeai vers la Canebière où, dans une salle luxueuse, vous attendent une tasse de café après le repas, une absinthe avant et de la bière ou autres rafraîchissements dans l'intervalle.

— Vous passez bien fier, me crie de son kiosque un marchand qui recevait assez souvent ma visite.

— Je passe comme un homme, lui dis-je en m'approchant, qui a l'esprit troublé par une discussion qu'il vient d'entendre. L'un de mes voisins de table disait à l'un de ses amis qu'il venait de voir au château d'If des prisonniers de la Commune; l'autre, se moquant de lui, soutenait le contraire.

— Encore un qui s'y est laissé prendre, s'écria-t-il en riant.

— Qui s'y est laissé prendre? Est-ce celui qui les a vus?

— Il ne les a pas vus; il les a entendus et a probablement donné la pièce pour leur avoir du tabac.

— Vous avez deviné; il leur a donné cinquante centimes.

— Ne confondons pas : il a donné, mais il ne leur a pas donné cinquante centimes.

— Il ne les a pas vus, il les a entendus parler, il a donné, il ne leur a pas donné! Si le diable y voit clair, moi je n'y comprends rien.

— Cela m'étonne, car vous êtes venu assez de fois à Marseille pour être renseigné à ce sujet.

— Qui voulez-vous qui m'ait renseigné, je n'ai pas l'*assent* Marseillais, et quand on n'a pas l'*assent*, le Marseillais ne vous renseigne qu'en plaisantant.

— Je devrais faire comme eux, vous laisser aller au château d'If payer du tabac aux Communards.

— Vous ne réussiriez pas, je n'aurais pas le temps de faire cette excursion ; je pars demain.

— C'est fâcheux, car vous aimez tant à plaisanter les autres qu'on aurait bien ri si vous vous étiez laissé prendre ; mais puisque vous partez, je vais vous dire ce qu'il en est :

Le guide qui fait visiter le château d'If, est ventriloque et il met son talent au profit des visiteurs et au sien. Lorsqu'il promène ses badauds, il est bien rare s'il ne s'en trouve pas un pour lui demander des renseignements sur les prisonniers de la Commune, dont quelques-uns furent enfermés au château d'If où ils sont restés fort peu de temps. Du reste, si personne ne lui en parle, lorsque les visiteurs sont nombreux, il n'oublie pas d'en parler lui-même et d'ajouter qu'il y en a encore quelques-uns qui n'ont pas été relaxés. Puis, au cours de sa visite, il s'arrête à une porte et se tournant vers ceux qu'il acompagne, il leur dit : « C'est ici que sont enfermés les prisonniers de la Commune. Vous ne pouvez pas les voir, c'est défendu, mais vous pouvez leur parler. » Aussitôt il frappe à la porte, et alors commence une conversation dont il fait les demandes et les réponses. Assez souvent, ce sont les touristes qui font les demandes, mais c'est toujours lui qui fait les réponses.

Vous comprenez que de tels prisonniers ne se plaignent pas de leur sort ; ils seraient même heureux, s'ils avaient de l'argent pour se procurer du tabac. C'est leur grande privation et ils se plaignent amèrement de n'avoir pas un sou pour se procurer la satisfaction de fumer une cigarette.

Ces pauvres gens, dit alors le guide d'un air compatissant, sont bien malheureux ; ils me font de la peine ; je leur donne bien de temps en temps un peu de tabac ; malheureusement je ne puis pas grand'chose pour eux, alors que mes appointements et mes petits pourboires suffisent à peine pour me faire vivre ; c'est pourquoi j'éprouve un vif plaisir lorsque, parmi les visiteurs, il se trouve des âmes charitables, et que l'on me donne quelques gros sous pour soulager l'infortune.

Si quelqu'un lui demande pourquoi on ne peut pas les voir, il répond qu'il y a vingt ans cela était facile, mais que peu de temps après leur arrivée, ils sont tous partis sans dire au revoir, et que pour éviter que pareille chose se renouvelle, on tient la porte hermétiquement fermée.

— Comprenez-vous maintenant ?

— Parfaitement ; je trouve ce stratagème ingénieux, mais il me semble être en désaccord avec la délicatesse et la loyauté.

— Allons donc ! quelle plaisanterie ! ne faudrait-il pas qu'on vous amusât gratis ? Vous donnez quarante sous, trois francs, cent sous pour assister à des séances qui sont moins amusantes que

celle-ci, et lorsqu'on vous tire quelques sous pour vous faire voir la même chose, vous n'êtes pas content !

— Votre réflexion est juste, mais beaucoup de gens, comme le jeune homme qui déjeunait à côté de moi, se laissent prendre à ce subterfuge.

— Heureusement qu'on s'y laisse prendre, car sans cela le pauvre guide ventriloque en serait pour ses frais de représentation. On s'amuserait à l'écouter et au moment de la séparation, on chercherait à lui donner le plus faible pourboire possible.

— Je me rends. Venez prendre le café avec moi.

— Merci, je ne puis pas quitter ma boutique.

— Alors à mon prochain voyage, et tâchez de trouver un truc pour attirer la clientèle et augmenter le chiffre de vos bénéfices.

Monte-Cristo a attiré les curieux au château d'If, et plus tard les prisonniers de la Commune ont fortifié cette attraction. Les touristes qui n'eussent pas visité le château d'If avant de quitter Marseille, auraient cru y laisser quelque chose ; ils ne se pardonneraient pas d'avoir négligé la visite d'un lieu où s'est passée une des plus poignantes scènes dramatiques. Le mystérieux, l'imaginaire, a plus d'attraits que la beauté et la réalité ; l'esprit humain s'enthousiasme du premier et, sauf quelques rares exceptions, passe à côté du second avec indifférence. Une espèce de légende attire les visiteurs au château d'If et on néglige de vieilles coutumes locales, souvent intéressantes et toujours instructives.

A Marseille, les dimanches et un autre jour de la semaine, les vendredis, je crois, les pêcheurs s'improvisent marchands ; ils viennent s'installer sur les trottoirs de l'un des quais du vieux port et amoncellent sur de petites tables les produits de leur pêche : les moules, les clovisses, les huîtres, les oursins, les violets, les crevettes, les langoustes, etc., etc., et les poissons de toutes sortes, assemblés là, comme des politiciens de toute nuance, attirent par leur fraîcheur les regards des passants.

La moule, par sa quantité, occupe le premier rang de cette exhibition. Ce n'est pas de ces petites moules que l'on vend à Paris, mais cette grosse moule provençale, large de deux à trois travers de doigt et longue en proportion. Les oursins, couverts de piquants, les violets enfermés dans leur rugueuse et difforme enveloppe, disputent assez souvent, par leur abondance, le rang que s'est acquis la moule. Les huîtres semblent pleurer misère au milieu des tas de moules et de clovisses. Les poissons aux brillantes écailles et aux couleurs variées, sont étalés en petits groupes où, comme des ornements, on place deux ou trois crustacés dont quelques-uns ont des formes si bizarres, que la vue ne vous éveille pas le désir d'en [illegible]

ger; une heure après, lorsqu'on vous les sert dans une bouillabaisse, on n'en fait qu'une bouchée.

Au milieu de cette rue, dont les trottoirs sont occupés par ces produits de la mer, circule la foule des curieux, des acheteurs et des consommateurs; ces derniers, jeunes, adultes ou vieillards, s'arrêtent en face d'une table et se font ouvrir des moules, des oursins ou des violets, dont le nombre varie suivant la capacité de l'estomac du consommateur, et surtout du contenu de sa bourse. Le marchand ouvre, détache l'animal et le présente dans une partie de l'écaille; son client s'en empare, porte à sa bouche l'écaille qui sert d'assiette, happe son contenu et tend la main pour une autre bouchée. Quelques-uns ont à la main un tout petit flacon de vinaigre, et en font tomber quelques gouttes sur les moules avant de les avaler. Un très grand nombre de Marseillais viennent le matin prendre ainsi leur apéritif à ces petits étals; les autres, comme de vulgaires Parisiens, vont prendre une absinthe au café.

La curiosité m'a souvent attiré à ce marché, où le naturaliste rencontre quelquefois des espèces très rares. Ce qui m'a le plus étonné, c'est, parmi tant de dégustateurs, de ne pas rencontrer une dégustatrice. Serait-ce à Marseille, comme en Apharras? Les hommes se seraient-ils octroyé des privilèges? Pourquoi cette absence de femmes à ce marché? les Marseillaises aiment pourtant les moules, les violets, les oursins; que les hommes prennent garde! leurs épouses pourraient bien un jour faire valoir leurs revendications et les faire jeûner à leur tour.

D'où vient cette coutume de se rendre en plein air pour déguster ce qu'on appelle en Italie, les fruits de la mer? Je ne me donnerai pas la migraine pour en chercher l'origine : Je n'ai pas la vue assez puissante pour lire dans le passé, ni assez de savoir pour connaître le présent, ni assez de prescience pour prédire l'avenir. Je n'ai que juste ce qu'il me faut pour constater que, dans son pays même, on ignore beaucoup de coutumes locales, et qu'on a la prétention de connaître tout ce qui se passe dans un pays étranger, visité en touriste. Avec un aplomb pareil, on ferait tenir debout la tour Saint-Jacques, en l'inclinant de 40°. Aussi ne doit-on pas être surpris de trouver dans les écrits d'explorateurs et de savants, qu'il existe des nations, où les hommes sont dépourvus d'intelligence, et n'ont jamais eu la moindre envie de chanter et de danser. J'ai rarement rencontré sur ma route, des gens d'une intelligence inférieure à la mienne; par contre, j'en ai rencontré beaucoup qui savaient moins de choses, qui étant moins instruits et, en face ces derniers, je me suis souvent dit : « Si celui-ci avait passé à s'instruire autant de temps que moi, il se serait élevé à une hauteur que je ne pourrais jamais atteindre. »



Pl. 19. — Une « *Grande Roue* » à Djibouti

Parmi les distractions des habitants du voisinage des Apharras, je ne puis passer sous silence celle de la « *Grande Roue* ».

Bien avant l'installation des Grandes Roues de Londres et de Paris, j'avais vu à Aden, sur la place de Steamer Point, une petite Roue semblable à celle de Djibouti, figurée dans le simili ci-joint; mais elle était bien plus rustique et ses compartiments n'étaient que quatre caisses achetées chez un marchand de combustibles.

Ne me demandez pas l'origine de ces Roues il me faudrait remonter trop loin dans le passé et remuer la poussière des sociétés secrètes des temps pharaoniens.

CHAPITRE VI

Costumes. — Parures
Découverte sensationnelle : du Charbon a Obock

Les costumes des hommes et des femmes sont peu variés et d'une simplicité patriarcale. Aucune habitante du pays ne change trois fois par jour de toilette. La tunique qu'on endosse, taillée de père en fils, sur celle des ancêtres, est toujours à la mode, on ne la change que lorsqu'elle est usée; on la remplace alors par une autre, qu'on lave très rarement, soit de peur de l'user trop vite, soit pour ne pas gaspiller l'eau, soit par paresse, soit enfin, ce qui ne me paraît pas probable, qu'on la trouve aussi confortable et aussi belle, sale que propre.

Ce n'est pas dans ce pays que j'engagerais nos tailleurs à aller chercher fortune, car le seul vêtement qu'ils pourraient y confectionner, serait la veste qu'ils en rapporteraient.

Le vêtement des hommes porte le nom de *toob*, il est par sa simplicité, son ampleur et sa légèreté, tout ce qu'on peut imaginer de mieux pour ce pays où il fait toujours chaud, jour et nuit, été comme l'hiver. Il s'adapte à toutes les tailles, protège le corps des regards indiscrets et des rayons brûlants du soleil; il est léger, permet à l'air de circuler et empêche la chaleur de s'emmagasiner. On ne le croira peut-être pas! cependant on obtient tous ces avantages avec un morceau de calicot de deux mètres de long sur moins d'un mètre de large. Dans ce pays, on achète un vêtement tout fait, comme dans le nôtre on achète une nappe ou une serviette, avec cette différence cependant qu'on achète en général des serviettes à la douzaine et que les Apharras n'achètent qu'un seul toob à la fois, pour remplacer celui qui est usé. Plusieurs vêtements seraient beaucoup trop encombrants et, d'un autre côté, l'argent manquerait pour se monter une garde-robe. Dans ce pays, ce n'est pas la mode d'avoir des vêtements de rechange et encore moins celle d'être riche.

Si le toob est commode et utile de jour, il ne l'est pas moins la nuit, car il sert à la fois de matelas, de couverture et de moustiquaire. Quand arrive l'heure du sommeil, on s'enveloppe de la tête aux pieds dans ce morceau de calicot, on s'étend sur le sol, et on dort tranquille. Toutes les parties du corps sont hermétiquement enfermées; aucun hanneton ne peut vous chatouiller ni la tête ni la plante des pieds.

Le jour on pourrait, à la rigueur, se passer d'un vêtement aussi ample, un simple mouchoir cachant l'entrecuisse serait suffisant. Après un long séjour dans ce pays, j'ai pu juger des avantages et des inconvénients des différentes manières de se vêtir. Je ne connais de préférable au toob, qu'un large parasol d'un tissu épais. Inutile de sourire et de prendre cela pour une plaisanterie! Le prosaïque velum, qui n'est en France qu'un protecteur insuffisant de notre toilette, devient en Apharras le plus sérieux protecteur de notre existence. Il s'oppose aux mortelles morsures des rayons du soleil et vous empêche ainsi de passer de vie à trépas, sans vous donner le temps de dire un mot de prière.

Cet indispensable peut suppléer à tout vêtement : le corps, laissé à nu, peut transpirer à l'aise et l'évaporation se faire librement, ce qui procure un peu de fraîcheur et une continuelle sensation de bien-être.

Le parasol est un bouclier inviolable; il oppose aux regards suppliants ou indiscrets, une barrière infranchissable; il suffit à celui qui le porte de savoir l'orienter pour se protéger le devant, le derrière ou les côtés, contre les attaques d'un œil impudique ou curieux; il n'y a qu'en cas d'attaques multiples de tous côtés, qu'il devient insuffisant. L'homme pourrait, à la rigueur, se tirer d'affaire, sans être trop atteint dans sa pudeur. Mais la femme! impossible, sans rougir, de se garantir toutes les parties vulnérables avec un seul parasol; il lui en faudrait deux : l'un pour protéger son avant-garde, l'autre son arrière-garde...

De beaux esprits, des esprits collets montés et des intelligences respectées et respectables, vont prendre ce que je viens de dire pour une plaisanterie de mauvais goût. Je leur permets de le penser, puisque je ne puis pas m'y opposer, mais qu'ils ne s'avisent pas de le dire, car je leur jetterais aussitôt à la face, leur modeste feuille de vigne, et j'ouvrirais largement mon protecteur monté sur baleines, pour garantir mon regard des parties non couvertes. Est-ce que la petite feuille, à peine large comme la main, appliquée sur un corps nu, n'est pas cent fois plus ridicule que mon vaste riflard! Avec lui on peut facilement masquer les cuisses, le ventre et la poi-

trine provocatrice d'une femme. Avec cet égide en avant du corps, vous pouvez regarder et regarder des heures entières la plus belle femme du monde sans être saisi d'aucunes voluptueuses sensations. Soyez fier de votre insuffisante feuille de vigne, passez gravement devant les statues habillées de ce léger justeaucorps, mais ne jasez pas de mon parasol!

L'homme, *homo sapiens*, que Dieu a fait à son image, dit-on, pendant que c'est lui qui a fait Dieu à la sienne, est-il assez mouton quand son esprit s'engage dans les futilités! Si une merveille de beauté, sortie soit des mains de la nature, soit de celle d'un artiste, est susceptible de troubler, de surexciter et bouleverser les sens, si la laisser nue est une excitation à la débauche, un attentat à la morale; ne devrait-on pas soigneusement la couvrir, de manière à ce que les saillies provocantes ne puissent se deviner? Qu'on relègue dans des musés secrets les chefs-d'œuvre de l'art impudique, où les artistes et les adultes, très lents à s'enflammer, auraient accès, mais qu'on évite d'inutiles et ridicules mesquineries. Tout ou rien, car votre feuille de vigne est comme un grain de beauté qui attire les regards et fait rêver.

Dans certains pays, les habitants se contentent du vêtement que leur a fourni la nature, ils n'ont pas même une petite ceinture pour remplacer la feuille de vigne, dont nous habillons nos statues, et l'on dit de ces gens : « ce sont des sauvages » et ceux qui se disent civilisés, étalent aux yeux du public, des nudités à monter l'imagination et à conduire un jour en enfer l'âme et le corps de ceux qui les ont vues. Ce serait à n'y rien comprendre, si on n'était pas aveugle chez soi et clairvoyant chez les autres.

Mon riflard peut affronter maintenant toutes les tempêtes de la raillerie et de la critique et,se considérer, sous l'équateur,comme le plus utile de tous les vêtements. Je ne lui connais que deux travers : le premier est de n'être pas à la mode dans la contrée où il serait si utile, et le second, c'est de me voir seul à lui reconnaître ses qualités et ses services. J'ai fait pour lui une sérieuse propagande, je l'ai promené comme un sandwich son affiche et je ne lui ai procuré aucun admirateur, aucun acheteur. Pas un seul habitant de ces contrées, n'a pu se faire à l'idée de porter à la main un parapluie, il préfère se mouiller quand il pleut et cuire quand il fait beau. Ils sont habitués à leur toob, et ma propagande a émoussé toutes ses flèches, contre une habitude cimentée par les ans.

Le toob, cette large bande de calicot, s'enroule autour du corps comme une ceinture; son bord supérieur au niveau de l'estomac et l'inférieur descendant jusqu'aux genoux. La tête, la poitrine, les

bras, les jambes et les pieds, restent à découvert : on ne peut lui méconnaître les avantages suivants : souplesse, légèreté, bon marché, et très bon protecteur de ce qu'on désire cacher. Joignez à cela, qu'il peut servir à la fois ou alternativement de pantalon, de chemise, de gilet, de redingote et de pardessus, etc.; quand il est neuf il sert d'habit les jours de fêtes; quand il est défraîchi, on le met à tous les jours. Un seul toob est un indispensable, il en faut deux pour avoir un complet. L'un qui sert de pantalon et l'autre de macfarlane.

Tous les toobs sont à peu près de mêmes dimensions, seulement le tissu en est plus ou moins riche, les bordures colorées plus ou moins belles, et les franges des bouts plus ou moins fournies. Lorsqu'un Apharras s'est drapé dans ces deux morceaux de calicot, l'argus de la morale ne refuserait pas de lui ouvrir la porte de la plus pudique des réunions ou de la société du meilleur monde. Rien, de ce que la décence ordonne de cacher, n'apparaît, ne se manifeste à la vue. On est sous ce vêtement majestueux comme l'antique, et décent comme le moderne.

Les toobs, ainsi que tous les autres tissus analogues, viennent tous de l'étranger. L'Apharras n'a ni coton, ni lin, ni chanvre à filer et, par conséquent, pas de métiers à toiles; du reste quand il aurait à sa disposition la matière première, il trouverait trop long et trop pénible le temps employé à la transformer en tissus. Ce n'est pas l'énergie, le courage et la dextérité qui lui manquent, c'est l'envie de travailler. Rien que la pensée d'un travail assidu lui donne la fièvre, il préfère se promener, palabrer, s'amuser : tous les goûts sont dans la nature.

C'est dans les villes du littoral qu'on débarque les toobs et autres articles d'importation. Les citadins les achètent et les emmagasinent, et c'est chez eux que les nomades de la plaine viennent s'approvisionner.

Les tribus, trop éloignées des villes ou trop pauvres pour s'acheter des vêtements, sont obligées de les faire sur place avec les peaux des animaux domestiques, n'ayant aucun tissu à leur disposition.

C'est dans les plus souples de ces peaux, tannées et préparées, que les femmes taillent les vêtements de toute la famille. Je n'ai pas vu des Apharras dans ce costume, qui doit être restreint aux dernières limites permises par la décence, mais j'ai appris qu'il existait, dans l'intérieur, des tribus, dont la coutume était de se vêtir ainsi. Malheureusement et à mon grand regret, on ne m'a donné aucun renseignement sur la dimension du costume.

Quoique tous les toobs soient taillés sur le même modèle, il y

en a pour tous les goûts et pour toutes les bourses. Leur prix varie suivant la finesse du tissu, la beauté des couleurs et des franges. Avec un franc cinquante, on peut s'habiller, avec cinq francs, se faire beau et en doublant la mise, on peut se payer un complet, autrement dit deux toobs.

On est surpris, lorsqu'on apprend que ces tissus d'un prix si minime, proviennent surtout du pays où l'on fabrique les cachemires de l'Inde. L'Hindou est un industriel intelligent, un commerçant sérieux, il n'a pas la sotte prétention de vouloir imposer ses goûts ; il fabrique au gré de sa clientèle, ce qu'on lui commande ou ce qu'il croit pouvoir convenir : Il expédie dans les pays riches des tissus de plusieurs centaines de francs le mètre, et dans les pays où ne circule que la monnaie de billon, des tissus de quelques sous l'aune.

Les Apharras, dont un très petit nombre peut à peine se procurer une nourriture suffisante, ont, comme tous les hommes, l'humaine faiblesse de vouloir paraître plus riches qu'ils ne sont et le désir de plaire. Un toob leur suffirait, ils veulent en avoir deux, l'un indispensable, pour se couvrir décemment, et l'autre jeté sur leurs épaules, pour faire le grand seigneur. J'ai déjà dit que ce toob portait en Ethiopie et au Somal, le nom de *Schamma*,*Schema*, *Schemma*, et que ce mot devait être un dérivé de chlamyde. Je ne sache pas que les Apharras désignent ce toob par un mot particulier.

Il n'est pas rare de voir des Ethiopiens dont le schema est divisé en trois parties à peu près égales par une large bande transversale, occupant le milieu ; cette large bande qui est rouge tranche sur le blanc des deux autres. Il n'est pas permis au premier venu de se couvrir les épaules de ce schema à large bande rouge. C'est un toob honorifique, une décoration, que l'on obtient avec le droit de la porter, lorsqu'on a rendu à son pays quelques glorieux ou signalé service. Voilà des gens sensés et qui savent récompenser dignement les services rendus à la patrie : de n'importe quel côté et à grande distance, on reconnaît de suite un de leurs braves, de leurs grands citoyens ! pour de glorieux faits d'armes, pour des actes dévoués, pour les mêmes motifs enfin, on vous attache en France un petit ruban rouge à la boutonnière, et allez donc ! Allez donc reconnaître un brave, un savant, un dévoué, un désintéressé, un ardent patriote ! Il faut se trouver presque nez à nez avec cet homme respectable, pour deviner qu'on lui doit respect et reconnaissance. Vu le dos, mafish, il ressemble à tout le monde, impossible d'avoir pour lui plus de déférence qu'à un inutile. Hier, me promenant avec un chapeau haut de forme, à peu près neuf, quel-

qu'un s'est écrié derrière moi : Tiens voilà Loubet ! N'est-ce pas attristant pareille jovialité? On doit évidemment être très honoré d'être confondu avec un président de la République, mais enfin si on ne tenait pas à cet honneur, on est obligé quand même d'en subir les conséquences; que devient alors la liberté individuelle, dont on nous parle tant? D'un autre côté, n'est ce pas ridicule d'obliger tous nos grands hommes, tous nos illustres de se tourner de droite à gauche et en arrière, pour montrer le signe honorifique, dont la patrie a gratifié leur boutonnière?

Si je m'étais fait écharper pour la défense de mon pays ou si, par mon savoir, mon ingéniosité, je lui avais procuré quelque gloire ou une importante découverte et qu'on me jugeât digne d'une récompense honorifique, je voudrais que ce soit une décoration sérieuse, afin qu'on puisse voir tout de suite à qui on a affaire. Je voudrais en un mot, qu'on me permît de me plaquer sur la poitrine et dans le dos, une lune verte, bleue, jaune ou rouge, selon le genre de service rendu, et que ses différents quartiers, jusqu'à son plein, indiquassent mon degré de mérite. Enfin en dernier lieu, remplacer cette lune en son plein par un soleil resplendissant, dont l'éclat, aux yeux de tous, montrerait que mes services ont été éclatants. La France est vraiment trop parcimonieuse en récompensant par un petit bout de ruban, le dévouement ou le talent.

Pour moi il me semble me voir sur le boulevard avec ma lune sur la poitrine et dans le dos, je ne parle pas du soleil : car jamais l'éclat de mes services ne pourrait me faire espérer pareille récompense! Je suis certain que tous nos boulevardiers jetteraient sur moi un regard curieux et finiraient par me trouver ridicule. Il ne serait pas jusqu'à nos députés, nos sénateurs, nos ministres et le président de la République, qui ne riraient en me voyant luné et devant et derrière! Eh bien, je laisserais tout le monde me plaisanter, me trouver ridicule, au bout de huit jours on ne rirait plus, et au bout de six mois, il n'y aurait pas une seule personne en France qui ne fît des bassesses pour obtenir l'honneur de devenir ridicule.

Les Apharras n'ont pas de toobs honorifiques. Je ne sache pas qu'ils aient d'autres décorations que celles qu'ils se décernent eux-mêmes. Quand l'un d'eux a fait, aux yeux de ses concitoyens, une action d'éclat, il n'en attend pas des chefs du pouvoir une marque distinctive, il se décore lui-même, et les chefs l'approuvent et lui font des cadeaux. Ce sont surtout les assassins, ceux qui tuent en traître un malheureux sans défense, qui jouissent de ce privilège.

Au-dessous du genou, les hommes ont les jambes nues et leurs pieds ne sont protégés, et encore rarement, que par une large

semelle maintenue par des courroies. En général, c'est la peau de la plante du pied, durcie et épaissie par la marche, qui leur tient lieu de cette chaussure incomplète. L'autre bout de leur corps reste également à découvert, aucune sorte de coiffure ne leur protège la tête. C'est leur épaisse chevelure dans laquelle le fashionnable plante les dents d'un peigne, dont le bout se dresse au-dessus de la tête, comme un paratonnerre sur un monument, qui leur sert de bonnet à poil.

A la vue de ces hommes allant tête nue, dans un pays où les rayons brûlants du soleil font tant de victimes, je dis un jour à l'un d'eux :

— Vous ne redoutez donc pas les insolations, que vous avez toujours la tête découverte?

— Pas toujours, me répondit-il; quand il fait trop chaud nous nous mettons un coin de notre toob ou autre chose sur la tête.

Cet autre chose voulait dire tout ce qui peut garantir, tout ce qui peut servir de bouclier contre les flèches du soleil, tout, excepté le turban : cette coiffure ne peut couvrir dans ce pays que la tête des grands chefs, eux seuls ont le droit de porter ce bandeau vénérable, il est à la fois un privilège et un majestueux insigne. Mais aucun d'eux n'en abuse et je n'ai pas vu un seul chef apharras son turban sur la tête. Ils ne doivent s'en servir que les jours de grandes cérémonies, les jours de galas et de pompeuses réceptions.

Cette expression de *gros bonnet* dont on se sert en France pour désigner un personnage influent, nous vient certainement des peuples de l'Orient ou comme de nos jours, en Apharras, le turban était réservé aux grands chefs. Lorsque des Français ont vu ces énormes toques sur la tête des grands personnages et, en ne voyant entre eux et leurs sujets aucune autre différence que ce signe distinctif, ils les ont désignés par le mot « gros bonnet »; comme synonyme de cette expression, on dit également *gros légume*, mais ici je suis pris, je ne vois pas d'où vient son étymologie. Si on ne trouvait pas satisfaisante l'explication de la précédente, on peut, sans me rendre jaloux, en chercher une autre.

Si les hommes dédaignent de se couvrir la tête, les filles y tiennent beaucoup; attendu qu'elles acquièrent ce droit le jour de leur mariage. Avant cette époque elles n'ont que leurs cheveux tressés en nattes très nombreuses, moins grosses que le bout du petit doigt; ces tresses leur pendent sur le cou jusqu'aux épaules où elles sont toutes coupées au même niveau. Elles n'abandonnent pas en se mariant ce mode de coiffure, seulement elles ajoutent par-dessus un large mouchoir gris bleuâtre, si artistement replié, qu'il prend la forme d'une casquette à deux visières. Les femmes se placent

sur le sommet de la tête *le centre* de cet emblème matrimonial, de chaque côté, elles en entortillent en dessous les bords et laissent le bout postérieur de ces bords réunis pendre en arrière du cou. Quant au bout antérieur replié en dessous, il se prolonge au-dessus du front comme une visière ou plutôt comme une corne de rhinocéros. Il en a exactement la forme et n'en diffère que par sa souplesse, ce qui rend cette défense moins dangereuse et d'un contact moins redoutable. Avec la femme, c'est comme avec le ciel, il y a toujours des accommodements. Cependant la prudence et la réserve ne doivent jamais abandonner l'esprit de l'autre sexe ; car derrière la corne inoffensive de l'épouse se trouve la pointe du poignard et de la lance du mari et, de ces deux pointes, une seule suffirait pour donner à réfléchir.

En ce pays, les dames n'ont ni armoire à glace, ni commode-toilette, ni vulgaire miroir pour ajuster leur couvre-tête. Cependant, elles y mettent autant de soin et d'art que la Française en met pour ajuster un élégant chapeau sur son édifice capillaire. L'Apharrase met sa primitive coiffure, en si parfaite harmonie avec son noir visage, que tout se fond ensemble sans froisser le regard.

La femme, pour se parer, n'a pas besoin de miroir, elle peut s'en passer, son grand désir de plaire lui en tient lieu : elle sent du bout des doigts ce qui rehausse sa beauté et fait valoir ses charmes. En Apharras les femmes sous ce rapport ne sont pas en retard sur les civilisées : elles sont aussi coquettes et aussi prétentieuses mais, probablement parce qu'elles ne le peuvent pas, elles ne se laissent pas séduire par la mode, elles résistent à tous ses sourires et à toutes ses tentations. Sous ce rapport, elles m'ont paru invulnérables, la couleur et la coupe de leur vêtement, la manière de se coiffer et de s'habiller ne doit pas différer de ce que portaient leurs aïeules, il y a deux à trois mille ans.

J'ai déjà appelé l'attention sur le tressage de leurs cheveux qu'elles ont religieusement conservé. Cette manière de se natter les cheveux en petites tresses, qui est depuis des siècles abandonnée partout ailleurs qu'en Apharras, indique combien ce peuple tient à ses habitudes. Je suis persuadé que le plus habile, le plus éloquent, le plus entreprenant et le plus persuasif des figaros ne parviendrait pas facilement à leur faire adopter une autre manière de se coiffer. Elles ont la force de résister à la mode, ce qui leur permet de conserver l'empreinte d'un cachet national.

On dit que les femmes sont changeantes. On ferait mieux de se taire car elles le sont moins que leurs médisants : depuis l'antique Egypte, les coquettes de l'Europe n'ont-elles pas conservé l'ha-

bitude de se maquiller et les Apharrases celle de se tresser les cheveux? Voilà des faits qui dénotent une constance à dérouter les siècles : cherchez donc chez les hommes une ténacité pareille! Inutile de chercher; ils n'ont rien conservé de leurs ancêtres, du moins pour les coutumes, car les uns sont aussi intelligents et les autres aussi obtus. Sous ce rapport, ils n'ont rien changé, pour le reste ils sont si inconstants, qu'ils changeraient d'épouses tous les deux à trois ans si on leur permettait, même inconstance, pour leur couvre-chef naturel! Leurs ancêtres étaient des chevelus et eux donnent la préférence aux crânes dénudés, aux crânes en œuf d'autruche.

Les Apharras ne valent pas mieux que les autres mortels; ils se font raser ou portent toute leur barbe ou une partie seulement; cela dépend des goûts. Idem pour la chevelure, les uns ont les cheveux courts, les autres longs; ceux-ci les ont plats ou ébouriffés, ceux-là crêpés. La généralité donne cependant la préférence aux cheveux longs et ébouriffés. Ça doit être la mode adoptée par les fashionnables du pays, car la plupart se pommadent sans aucun ménagement. S'ils se pommadent tous les jours régulièrement, ils doivent employer à cet usage plusieurs kilos de graisse par semaine. Je ne sais pas comment ils s'y prennent, mais ils tremperaient leur tête dans la graisse que leur chevelure en retiendrait moins. Je ne sais pas non plus si quelques-uns d'entre eux se décolorent les cheveux comme le font beaucoup de jeunes Somalis qui parviennent à changer leur noire chevelure en une tignasse rouge carotte. Cette tignasse doit être à leurs yeux une merveille et produire sur leurs belles un effet volcanique; cependant cette perruque rouge couronnant leur visage noir est d'un contraste si violent, qu'elle produit un désagréable effet.

Les hommes ne sont pas moins changeants dans la manière de porter leur toob, vêtement qui offre lui-même beaucoup de variété dans la richesse de son tissu et de ses ornements. Les femmes sont encore en cela plus constantes et plus modestes. Une robe gris bleuâtre serrée à la taille et leur descendant à la cheville leur sert à la fois de chemise, de pantalon, de corset, de jupon, de crinoline, de suivez-moi jeune homme et de tous les autres falbalas; c'est tout ce qu'on peut demander de plus avantageux, car elle permet de trouver plus facilement ce que l'on cherche dessous. Cependant je ne garantis rien, n'ayant osé aucune tentative pour m'en assurer.

Ce n'est pas la crainte d'un refus qui m'a empêché de faire cette vérification, car dans ce pays, c'est comme partout, la femme est agaçante par nature et chaste par devoir. Depuis Eve, leur

mère, elles n'ont subi aucune transformation. Le démon a ouvert les yeux à Eve, en lui sifflant dans l'oreille un air plaisant, et depuis ce temps bien lointain, aucune des filles de notre vieille maman n'a eu les yeux fermés. C'est terrible quand on voit briller ces deux étincelles, on est tout prêt à tomber en faiblesse et, comme Adam, à croquer la pomme sans en demander la permission à un Père éternel.

Quand on pense à ce tour diabolique qui nous a rendus, nous le sexe fort, l'esclave du sexe faible, on en est attristé et on laisse tomber une larme de reconnaissance à son auteur. Que serions-nous, mes frères de l'humanité, si le diable n'avait pas perverti et fait faire la culbute à la première femme de la création? Aucun de nous n'aurait respiré l'air, vu le soleil, la lune et les étoiles, ni fait battre le cœur d'aucune jouvencelle. Nous devons évidemment l'existence aux maléfices du malin esprit et le Père éternel lui doit, de son côté, ses nombreux courtisans, ses serviteurs et ses adorateurs : C'est toute une vie d'encensement que le diable lui a procurée. Qui chanterait ses louanges si nous n'étions pas nés? En fin de compte, la désobéissance de la mère du genre humain n'a eu d'autre résultat que de remplir d'un peu de gaîté les séjours, terrestre et céleste. On pourra chanter sur toutes les cordes de la lyre que notre mère à tous a commis un péché mortel, alors que les suites ont prouvé que c'était au contraire un péché vital et que de lui seul dépend la vie de l'espèce humaine. La preuve, c'est que le Père éternel, qui avait vu la chose d'un très mauvais œil, se ravisa bien vite et dit aux deux victimes du malin esprit ; « Ce qui est fait est fait, n'en parlons plus; allez, mes créatures, croissez et multipliez. » Malheureusement, il avait oublié de leur recommander d'être raisonnables, de ne pas trop sacrifier au plaisir. Heureusement, ses apôtres ont eu le soin d'ajouter à sa divine recommandation : « L'œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement. » Dix-huit ou dix-neuf siècles plus tard, les combattants de la pornographie ont ajouté encore : « Ne vous excitez pas, soyez décents, fermez les yeux et bouchez-vous les oreilles. » C'est parfait, mais je plains ces braves gens, car je ne crois pas qu'ils trouveraient un tampon assez gros pour se boucher les leurs. Ils ignorent, tant ils se croient utiles, que l'exagération et l'intolérance mettent la caca... la cacophonie dans l'harmonie sociale et conduisent fatalement à la révolution quand elles ne s'évanouissent pas dans l'indifférence du public.

— Pourquoi, demandais-je un jour à un érudit en théologie, avoir dit : « Ne *désireras* au lieu de n'accompliras qu'en mariage seulement? »

Il cligna de l'œil en souriant et me quitta sans répondre.

Cette atténuation au commandement de Dieu : « Multipliez », était inscrite dans la morale des ancêtres des Apharras avant d'être promulguée par les fils de notre sainte mère l'Église. Ces bergers, dont l'origine se perd dans le passé, ont conservé la morale et sociale habitude de procréer légitimement et afin d'éviter la tentation, ils n'ont jamais laissé à découvert les parties génitales. On m'avait dit que dans l'intérieur du pays les femmes n'avaient aucun vêtement, qu'elles ne masquaient même pas aux regards l'endroit par où nous sommes tous passés en venant au monde.

Au point de vue social, familial, humanitaire, la nudité complète est-elle un danger? peut-elle conduire à de fâcheuses conséquences? Chacun est libre d'aiguiser son opinion et de trancher celle des autres. On est libre de trouver mauvais ce qui existe et délicieux ce qui n'existe pas. Quant à moi, je m'en lave les doigts et je m'en tiens à ce précepte du sage : « Dans le doute abstiens-toi. » Je n'ai pas vu une seule Apharrase n'ayant que son épiderme pour vêtements, toutes étaient pudiquement vêtues. Je ne puis donc juger l'impression produite par la nudité des habitantes de cette contrée.

Les élégantes et élégants de ce pauvre peuple se parent de bijoux et les recherchent autant que les fashionnables des pays riches. Ces bijoux, qui ne sont pas sortis des types primitifs sont d'un prix aussi modeste que celui de leurs vêtements. Le poids et le volume de ces parures ont plus de prix à leurs yeux que la valeur de la substance et la beauté du travail.

Une Apharrase passerait rue de la Paix sans être séduite par l'étincelle des diamants, l'orient des perles, le bleu céleste de la turquoise, la limpidité de la verte émeraude, les feux rouges des rubis, l'irisé des topazes, le vaporeux et tendre bleu des saphirs, l'éclatant violet de l'améthiste, toutes ces pierres enfin artistement montées dans le réseau d'un métal précieux, ne lui feraient pas naître l'envie de s'en parer. Elle ne se baisserait pas pour ramasser dans la rue ces délicats bijoux. Ils sont trop petits, trop mesquins et bons pour des enfants en nourrice. Ce n'est pas qu'elle dédaigne ce qui brille. Elle aime au contraire ce qui a de l'éclat, mais à la condition que ce soit d'un volume suffisant. Un diamant ou autre pierre précieuse d'un volume inférieur à celui du Régent n'aurait aucune valeur à ses yeux. Elle n'échangerait pas une des grosses perles de verre ou de porcelaine de son collier contre un diamant de dix carats.

Leurs colliers sont des chapelets à un ou plusieurs rangs qui s'entrecroisent souvent et forment une espèce de plastron qui leur

couvre la poitrine et leur descend parfois jusqu'au nombril. J'en ai vu de très imposants, de monumentaux : un homme, à bout de bras, en aurait eu sa charge.

Tout ce qui luit et brille un peu, tout ce qui est coloré et troue, si ce n'est pas aussi commun que des cailloux et plus petit qu'un œuf de pigeon, vient prendre place dans ces colliers. On y voit entremêlés de grosses perles de verre et de porcelaine, des coquillages, des cailloux luisants, des fruits à écorce dure et colorée, des morceaux d'ambre et de métal, etc., etc. J'y ai vu figurer à la meilleure place le bouton métallique d'une lévite de soldat. Je suis certain que sa propriétaire n'aurait pas échangé ce vulgaire bouton contre l'Orloff, le Grand Mongol ou le Kohinoor. Elle les aurait rejetés avec dédain, en s'apercevant que ces brillants n'avaient pas de trou pour les enfiler. A quoi, en effet, auraient pu lui servir ces pierres? Il n'y a pas de bijoutier dans le pays sachant les monter ni de Juifs pour les acheter.

J'ai vu dans ces contrées les chèvres et les moutons fouler aux pieds des pierres et autres objets d'une grande valeur; personne n'y fait attention, personne ne se baisse pour les ramasser. Ils ont raison, car ce serait pour eux une peine inutile; ils ne peuvent s'en servir et n'ont personne à qui les vendre. Dans ces pays comme en France, ce n'est pas tout d'avoir chez soi un objet de valeur, il faut savoir et pouvoir en tirer profit. Ne voit-on pas chaque jour à Paris et dans les autres capitales de l'Europe les détenteurs d'objets très précieux les céder pour quelques sous à un connaisseur qui les revend le lendemain plusieurs billets de mille; et combien d'imbéciles, je suis du nombre! même parmi les plus fins connaisseurs, passent à côté d'une œuvre artistique, lui jettent un regard de dédain et quelques mois après cette œuvre incomparable est enviée du monde entier. Il est donc peu sensé de plaisanter de pauvres gens qui ignorent la valeur des objets qu'ils ont à leur portée.

Il est même très heureux que les habitants ignorent la richesse minière du sol de leur pays. Car du jour où cesserait leur ignorance ils verraient l'étranger envahir leur patrie, troubler leur repos et leur tranquillité et, finalement, les déposséder et les chasser de leur territoire.

Les tribus qui font paître leurs troupeaux aux environs d'Obock l'ont échappé belle. On a cru un instant à l'existence d'une mine de charbon dans la montagne la plus proche de notre capitale coloniale. Heureusement pour ces bergers que le savant chargé de cette recherche n'a retiré en fait d'anthracite qu'une savante déception. Vendant la peau de l'ours avant de l'avoir tué, ce savant

avait annoncé sa découverte de charbon à Obock! et il ajoutait : « C'était certain, car nous l'avions prédit. »

Au moment de cette savante trouvaille, je me trouvais à Aden. Un jour, arrive avec fracas à l'hôtel où j'étais descendu, l'heureux auteur de cette découverte. Jamais entrée ne fut plus majestueuse et plus bruyante, jamais casque colonial, fût-il ceint de cent couronnes de laurier, n'a coiffé un homme aussi prévenu en sa faveur, jamais tête n'a été aussi fière de se trouver sur le corps qui la portait avec tant de majesté.

— Tiens-toi bien, me dit l'hôtelier en voyant ce prétentieux gravir les marches de son hôtel. C'est Artaban ou son frère qui m'arrive.

— Tu te trompes, lui dis-je : c'est le descendant d'un pape ou d'un dieu de l'Olympe.

— Ouais! ne cherche pas, je sais d'où il descend.

— Puisque tu le sais, dis-le moi?

— Il descend du bateau qui le ramène d'Obock où il a fait la découverte d'une mine importante. J'ignore ce qu'il y a dans cette mine, mais nous le saurons bientôt, car on en parlera dans le monde entier. C'est du moins ce qu'on vient de m'apprendre. Tu dois le connaître ou pour sûr en avoir entendu parler. C'est un des plus grands ingénieurs de Paris.

— Il est possible que je connaisse son nom, mais je n'avais pas encore vu sa majestueuse personne avant l'entrée triomphale qu'elle vient de faire dans ton hôtel.

— Je te ferai faire sa connaissance, me dit-il en se levant.

— Merci de ton obligeance, mais ne te donne pas ce souci; cet homme est trop imposant. Je suis fier d'être son compatriote et cela me suffit.

Mon hôtelier déjà en marche, se dirigea nonchalamment vers son grand ingénieur qui attendait dans le vestibule; il le salua avec aisance, déférence et cordialité, donna des ordres à ses domestiques, indiqua la chambre et revint tranquillement s'asseoir à la table qu'il venait de quitter. Il reprit son cigare, approcha sa tête de la mienne et me dit à voix basse :

— Ça doit être une bonne affaire; on pourrait peut-être en profiter. Quand pars-tu pour Obock?

— Tu sais bien quand puisque mes malles sont faites et que j'ai prévenu le capitaine du bateau qui vient d'amener cet éminent personnage que je partirai pour Obock sur son bateau.

— Ouais! ouais! n'oublie pas, aussitôt ton arrivée, de t'informer et de me tenir au courant de cette découverte. Je compte sur toi.

— Tu ne t'endors pas, vieux corsaire, lui dis-je en riant! le vent d'une affaire commence à peine à souffler que déjà tu tends ta voile, prêt à fondre dessus. Si tu dois succomber par excès de délicatesse, il me faudra attendre longtemps, avant de pleurer ta mort. Tu mériterais que je dévoile tes intentions.

— Tu es mon ami. Ne vaut-il pas mieux que je profite de la chose, puisque tu me connais, que si c'était un intrigant que tu ne connais pas. Tu sais pourtant que moi, ton ami, je n'ai rien à te refuser.

— Tu m'attaques par les sentiments : Je me rends; sois tranquille, dans quelques jours tu seras édifié sur l'importance de cette mine.

— Ouais! mais n'en parles à personne autre qu'à moi.

— C'est entendu, compris.

Quarante-huit heures après cette conversation, j'étais à Obock: Je me dirigeai, aussitôt débarqué, vers la boîte à thé du gouverneur, pour présenter mes hommages à ce haut personnage et lui exposer le but de ma mission; sans lui confier, bien entendu, celle dont m'avait chargé mon hôte.

— J'étais prévenu de votre arrivée, me dit notre cher gouverneur d'un ton amical, nous ferons tout notre possible pour favoriser vos recherches, mais je dois vous prévenir que vous avez choisi une bien mauvaise localité. Il n'y a rien ici, ou très peu de chose, et ce qu'il y a a déjà été trouvé. Enfin nous tâcherons de vous rendre votre séjour ici le moins triste possible et ferons ce qui dépendra de nous, pour favoriser vos études. Venez me voir quand bon vous semblera, je vous recevrai toujours avec plaisir; mais ne faites rien sans m'en avertir. Avez-vous un logement?

— Oui, gouverneur; le restaurateur du mess des officiers vient de m'offrir sa chambre.

— C'est bien! Puisque vous êtes logé, vous pourrez prendre vos repas avec Messieurs les Officiers; ils se feront un plaisir de vous recevoir et ce sera pour vous plus agréable que de manger seul. Si vous êtes installé et que vous ne soyez pas trop fatigué, trouvez-vous ce soir à quatre heures au bas du plateau; vous m'accompagnerez à ma promenade au jardin. C'est notre seule distraction.

J'ai raconté dans un autre chapitre qu'à l'heure indiquée par le gouverneur nous étions installés en compagnie du commandant du *Météor* sur la plate-forme étroite d'un wagonnet Decauville, et que nous filions vers les jardins à toute la vitesse des jambes de quatre boys qui poussaient vigoureusement notre étroit véhicule.

Le calme, le sérieux et l'amabilité qui s'irradiaient sur le vi-

sage du commandant attiraient comme l'aimant et développaient un mystérieux courant de sympathiques sentiments. La haute intelligence de cet officier d'un rare mérite m'impressionna agréablement; je me sentis heureux dans ce pays d'ignorants de me trouver en compagnie d'un homme distingué et de grand savoir. Je ne sais l'impression que je lui produisis, mais nous étions à peine démarrés qu'il m'adressa, comme à une vieille connaissance, les paroles suivantes :

— Que pensez-vous, docteur, du charbon d'Obock?

— Je pense, commandant, qu'il est indispensable pour le ravitaillement de nos navires.

— Ce n'est pas là le but de ma question C'est votre opinion sur le charbon que l'on vient de découvrir tout près d'ici dans la montagne, que je voudrais connaître.

— A-t-on creusé profondément?

— Non. La mine se trouve à effleurement puisqu'on a rencontré du charbon parmi les éboulis de la montagne.

— S'il en est ainsi, il ne doit pas redouter le feu. Du charbon dans les sédiments d'un four volcanique ou dans les couches sableuses et madréporiques de ces plages soulevées est une nouveauté à laquelle je ne m'attendais pas.

— Alors, votre opinion?

— Mon opinion, commandant, c'est qu'on pourrait, à la rigueur, faire rimer charbon — je parle de celui d'Obock — avec mystification.

Un jet d'eau glacée tombant sur mes deux auditeurs n'aurait pas produit un aussi déplaisant effet que ma malsonnante sortie. Le gouverneur surtout me parut congelé.

Beau début, me dis-je intérieurement. Je dois avoir commis une balourdise qui pourrait bien me coûter cher.

Le glacial silence qui suivit mes dernières paroles fut heureusement de courte durée. Le commandant, habitué à tirer son navire de la tempête, nous tira presque aussitôt de cette fâcheuse situation.

— Cependant, me dit-il, avec un sérieux qui me fit regretter ma réponse plus amèrement encore, ce charbon existe; l'ingénieur qui vient de quitter Obock, il y a trois jours, en a recueilli plusieurs échantillons que l'on m'a remis pour en faire l'essai.

— Je suis confus, commandant, de mon ignorance et très heureux de m'être trompé, car jamais découverte ne pouvait être plus utile et plus avantageuse; c'est pour notre colonie un brillant avenir et pour notre marine un avantage incomparable.

— Vous croyez donc maintenant à la possibilité de cette découverte?

— Je crois, commandant, à ce que vous venez de me dire et j'y crois fermement. Cependant, excusez ma franchise : Je crois à vos paroles et il me reste un peu de doute sur le charbon.

Le gouverneur qui écoutait sans prendre part à la conversation, dit alors d'une voix dont l'ironie masquait l'amertume d'une arrière-pensée :

— Ne vous étonnez pas, docteur, de votre incertitude; lorsque le commandant ne veut pas une chose, il met tout en déroute.

Je ne sais ce qui se passa en ce moment dans l'esprit du commandant mais, tournant la tête de mon côté il me dit d'un ton amical :

— Oui, mon cher docteur, on a trouvé du charbon à Obock; seulement il ne brûle pas; j'en ai fait mettre dans le foyer du *Météor* et il est resté comme un caillou qu'on aurait mis à la place : c'est du charbon réfractaire.

Un ah! de soulagement me sortit de la poitrine. Un homme à demi étranglé que l'on desserre ne l'eût pas poussé plus agréablement. Mes idées avaient repris leur équilibre, je m'étais réconcilié avec moi-même! je dis alors au commandant :

— Le contraire m'eût surpris, car du charbon trouvé parmi des déjections volcaniques ne doit pas redouter le foyer du *Météor.*

— Cela n'est pas mon affaire. On m'a remis des spécimens de charbon pour les essayer et, comme je viens de vous le dire, c'est du charbon qui, jusqu'à présent, n'a pas encore brûlé. Je vais continuer ces essais; peut-être obtiendrons-nous un meilleur résultat.

Le gouverneur, drapé dans sa dignité, nous écoutait parler d'un air impassible et presque indifférent. Un bon observateur y aurait cependant découvert les indices de cette réflexion : « Vous parlez de choses qui ne sont pas de votre compétence; de quoi vous mêlez-vous? Vous n'êtes pas ingénieur, et vous vous permettez de discuter et de mettre en doute ce qu'un ingénieur diplômé, chargé de mission et chaudement recommandé par le ministère, a dûment constaté; parler ainsi en présence de votre gouverneur, c'est dépasser les bornes de la bienséance. »

Au moment où le commandant reconnaissait que le charbon qu'on lui avait remis ne brûlait pas, tout le monde, comme moi, aurait pu lire à l'expression du visage du gouverneur : « Si ce charbon ne brûle pas, c'est de votre faute, commandant! Vous ne savez pas vous y prendre, sans cela il brûlerait. »

Cette pensée me parut sur les traits de son visage si nettement exprimée, que je ne pus m'empêcher de me dire intérieurement : Attrape, commandant, cela vous apprendra à ne pas trouver au charbon d'Obock les qualités du charbon requises par le gouvernement.

Le commandant dut s'apercevoir, comme moi, de ce qui se passait dans l'esprit du gouverneur, car il me dit : « J'ai de ce charbon à bord; je vous en enverrai des spécimens afin que vous puissiez en juger. »

La promenade terminée, que se passa-t-il? Je l'ignore; mais je ne revis plus le commandant, ni ne reçus les échantillons qu'il m'avait promis. Je crois même, sans pouvoir l'affirmer, que deux jours après, le *Météor* n'était plus dans le port d'Obock. Le gouverneur,en profond politique,avait dû juger imprudent de laisser ensemble, en même temps, dans sa colonie, deux Français qui semblaient trop s'entendre. Qui sait! Le hasard c'est l'imprévu : il y avait peut-être là un commencement de conspiration qu'il était d'une urgente perspicacité d'étouffer au début.

Je me trompe peut-être, mais j'ai toujours conservé la pensée que mon arrivée à Obock avait occasionné le départ du commandant. Je suis certain qu'il ne m'en a pas maudit; qu'il a été très heureux, au contraire, ainsi que son équipage, de quitter, pour quelques jours, Obock et son gouverneur.

Au retour de ma promenade au jardin, un officier, homme charmant et courtois, m'attendait à l'hospitalière maison où j'étais descendu.

— Je viens, me dit-il, après m'avoir salué et reçu mon salut, vous inviter, de la part de tous mes camarades, à venir prendre vos repas à notre mess.

— Je suis très sensible à votre délicate prévenance et à votre séduisante invitation, lui dis-je; ce serait assurément un grand plaisir pour moi de passer quelques bons moments en votre aimable société, mais, lorsqu'en revenant de course très fatigué, il me faudrait changer de costume et gravir le coteau pour aller vous trouver, je sens que je n'en aurais pas toujours le courage. D'un autre côté, je ne puis prendre mes repas à heure fixe sans nuire à mes occupations. Il me faut, pour mes recherches, profiter du moment et des occasions. On peut faire attendre son repas, on finit toujours par le retrouver, pendant que l'occasion qui vous échappe se retrouve rarement. L'heure des marées, la longueur de mes excursions, l'abondance des produits qui m'intéressent et toutes espèces d'imprévus me rendent leur esclave. Je ne suis pas libre de disposer de mon temps. Je ne suis pas moins très flatté de votre

courtoisie et je vous prie d'être, auprès de tous vos amis et camarades ,l'interprète de ma cordiale reconnaissance et du plaisir que j'aurai en allant bientôt leur serrer la main.

— Je n'insiste pas, docteur, si vous changez vos intentions, n'oubliez pas que vous trouverez une place à notre table.

Après un nouveau remerciement, je lui dis, pour continuer la conversation :

— On vient de faire une découverte ici qui va changer la face des choses et vous donner probablement beaucoup d'occupations et de soucis.

— Vous voulez parler du charbon. C'était prévu; maintenant l'affaire est faite; ça n'a pas été long. Le célèbre ingénieur envoyé de Paris nous a dit, sans hésiter, en arrivant : « Il y a du charbon ici ;dans deux ou trois jours j'aurai trouvé l'endroit et découvert le gisement. » En effet, à sa première course dans la montagne, il a dit à son retour : « J'en étais sûr, ça y est! Je suis tombé sur la mine. Je vais maintenant partir le plus tôt possible pour me rendre à Paris et m'occuper de son exploitation. »

— Et quand va-t-on se mettre à l'œuvre?

— Ça ne tardera pas. Ce n'est pas un homme à laisser traîner cette affaire.

— Peut-être!

— Ce n'est pas douteux.

— Et les déboires! Vous n'en tenez pas compte?

— Quels déboires? La mine est trouvée et le gouvernement a trop d'intérêts à son exploitation poar y mettre du retard.

— Évidemment, si la mine existe.

— C'est incontestable, puisque l'ingénieur en a rapporté des échantillons.

— Cependant, s'il s'était trompé!

— C'est impossible! C'est un homme qui s'y connaît et qui plus est, nous a été envoyé de Paris par le ministre. Un homme de cette trempe ne peut pas se tromper.

— Avec de telles garanties, on doit évidemment avoir pleine et entière confiance et attendre avec une inébranlable sécurité. Cependant on rencontre chaque jour sur sa route, des savants qui, avec ou sans l'appui des ministres, font des découvertes très brillantes en paroles! On ne retire généralement de ces découvertes que l'argent versé aux sociétés chargées de leur exploitation. Aussi n'ai-je jamais entière confiance avant d'avoir vu. Tenez, je viens de rencontrer à Aden un homme très instruit et très intelligent qui venait de découvrir une mine de pétrole dans une plaine du littoral de la mer Rouge. Eh bien! sa découverte m'a laissé froid.

— Du pétrole, ce n'est pas du charbon.

— Assurément. Cependant si j'avais à choisir entre la découverte d'une mine de charbon et d'une mine de pétrole, je croirais plutôt à cette dernière. Le pétrole est un liquide; il peut, comme l'eau, couler sous terre et venir sourdre ou s'accumuler dans des cuvettes très éloignées de son lieu d'origine. Le charbon, lui, ne coule pas; il reste à la place où il s'est formé, et je vous avoue que la formation de charbon au milieu de ces sables, de ces récifs madréporiques, de ces montagnes dont beaucoup ne sont que d'anciens cratères, me paraît très douteuse.

— Comment, docteur, vous croyez à l'existence problématique du pétrole,et vous ne croyez pas à l'existence du charbon quand on vient d'en trouver et qu'on peut vous en montrer?

— Je ne crois pas plus à l'existence du pétrole qu'à celle du charbon; mais celle du pétrole me paraît moins impossible. Du reste les recherches qu'on a faites n'ont donné aucun résultat.

— Mais, docteur,ce ne sont peut-être pas des gens compétents qui ont fait ces recherches. Si on avait eu, comme nous, affaire à un ingénieur de Paris, choisi par le gouvernement, on aurait sans doute réussi.

— C'est au contraire un éminent ingénieur, seulement je ne saurais vous dire s'il était de Paris! qui avait conclu, dans un rapport avec tous les considérants et leurs conséquences, à l'existence d'une mine de pétrole à Zebel Zeity, localité située près de l'embouchure du golfe de Suez. Personne n'aurait pu mettre le fait en doute, puisque, dans un endroit de cette localité, le sol sentait le pétrole à plein nez.

Le gouvernement égyptien ne pouvait rester indifférent à une pareille découverte. Il fit faire des sondages sous la direction de gens très compétents. On creusa, on creusa et recreusa; savez-vous ce qu'on est parvenu à mettre à découvert?

— Non.

— La caisse égyptienne de plusieurs millions. Le pétrole n'est pas sorti du sol, mais les millions sont sortis de la caisse. Des personnes dignes de foi m'ont cependant certifié avoir vu des bidons de pétrole tirés du sol de Zeïty. Seulement ils ignoraient comme vous et moi si ces bidons de pétrole avaient été tirés du sol ou de la cale d'un bateau. Quand on m'a parlé de ces bidons, ils me sont apparus comme des bidons-réclame. Ils avaient coûté quelques millions, ils en réclamaient encore quelques autres.

Je me suis arrêté à une portée de fusil de l'endroit où se sont engloutis ces millions. Les recherches, en ce moment, étaient abandonnées; le calme et la solitude avaient succédé à la tempête soule-

vée par l'enthousiasme du premier moment. Après ce calme, on reprendra peut-être un jour ces recherches infructueuses; mais j'augure fort le même résultat...

— Je ne suis pas de votre avis, Monsieur le docteur, car je ne vois pas ce qui peut empêcher d'en rencontrer. Le sol sent le pétrole, venez-vous de me dire : c'est bien la preuve évidente qu'il y en a.

— L'aveu que je vais vous faire va vous donner de moi une fâcheuse impression. Si, me promenant dans la plaine d'Obock, je sentais quelque part l'odeur du pétrole, je n'affirmerais pas qu'il y en a. J'ai été trompé tant de fois par mes sens dans ces parages, que je n'ai plus en eux une entière confiance. Combien de personnes ont été également trompées et ont vu, comme moi, de vastes étendues d'eau dans une plaine où il n'en existait pas une goutte. Si notre vue nous trompe à ce point, croyez-vous que notre odorat ne puisse également se tromper et sentir l'odeur du pétrole où il n'y en a pas?

Je vois à votre signe de tête, que vous avez plus de confiance en vous que je n'en ai en moi, cela ne m'empêche pas de croire à la présence du pétrole dans les localités où on en a senti l'odeur. On m'a déjà signalé, sous le sceau du secret, deux de ces localités, mais j'ai la conviction que c'est comme à Zebel Zeity : le pétrole ne s'y trouve pas en quantité suffisante pour alimenter une exploitation.

— Je ne vois pas comment vous pouvez savoir cela, docteur?

— D'abord, je dois vous dire que je ne le sais pas, seulement je le suppose; cette première question réglée je vais vous expliquer ce qui a fait naître en moi la supposition.

Plusieurs savants ont attribué la formation du pétrole à la décomposition d'algues qui, rejetées par la mer, s'accumulent dans une localité. Vous avez pu voir comme moi, dans quelques endroits de la plage, qu'on rencontre parfois des tas formidables de ces accumulations d'algues. Si chaque mètre cube d'un de ces amas produisait un litre de pétrole, c'est par centaines de litres qu'on pourraït évaluer cette production.

Sur les plages basses, sablonneuses, qui relient les récifs atterris, on voit souvent les algues, rejetées par la mer après une tempête, former un énorme bourrelet, que le sable apporté d'un côté par le vent et rejeté de l'autre par la mer recouvre en quelques jours; le même fait se reproduit après chaque tempête, de sorte que chaque année, le littoral en ces endroits, empiète sur la mer, de un, deux ou trois mètres et souvent beaucoup plus. Les parties actuelles du littoral, se trouveront par conséquent dans l'intérieur

des terres, à une grande distance de la mer, dans un certain nombre d'années. Il m'est donc facile de supposer que dans les endroits où l'on m'a dit que le sol sentait le pétrole, il y ait eu à l'époque de leur atterrissage des accumulations d'algues, analogues à celles que je viens de vous signaler. Ces algues, dans ce sol sablonneux, sont suffisantes pour produire une grande quantité de pétrole; cette substance, s'infiltrant dans le sable, peut gagner de proche en proche et se répandre partout sans qu'on puisse le recueillir. Maintenant que je vous ai indiqué le tracé de mes suppositions, j'ajouterai que je ne vois aucun obstacle pour qu'en certaines localités tout à fait spéciales des bords de la mer Rouge, il ne se soit exceptionnellement produit des cuvettes remplies de pétrole.

— Je vous avoue, Monsieur le docteur, que je ne comprends pas très bien votre explication; c'est en dehors de ma compétence, aussi je n'y vois pas très clair; je ne me suis jamais lancé dans l'étude de ces questions.

— Je n'en suis pas surpris, car je n'y vois peut-être pas plus clair que vous. L'explication que je viens de vous donner me plaît; mes observations me disent qu'elle est probablement exacte. Mais de la probabilité à la certitude, il y a une si grande distance que j'accorde bien peu de confiance à ce que je considère comme probable.

— Pardon! Monsieur le docteur, mais je ne vois pas de rapport entre le pétrole et le charbon que l'on vient de découvrir à Obock.

— Ni moi non plus, si ce n'est que le pétrole de Zebel Zeity et le charbon d'Obock sont aussi incertains l'un que l'autre. C'est comme pour le mirage; on a pris ses désirs pour des réalités; attendons à l'année prochaine pour avoir la solution de cette question.

— L'année prochaine, Monsieur le docteur, l'année prochaine nous aurons du charbon à fournir à tous les navires qui viendront dans ces parages et l'on n'aura plus besoin de recourir au bois pour faire la cuisine.

— S'il en est ainsi, vous ne me verrez pas.

— Et pourquoi?

— Parce que je n'aime pas la viande crue et les légumes sans être cuits.

— Mais je vous certifie que vous serez servi à souhait et qu'on aura plus de charbon qu'il n'en faudrait pour faire cuire les aliments de toute une nation.

— J'accepte, en garantie, votre promesse; c'est convenu, je reviendrai.

— Vous nous ferez plaisir. Mais je suis en retard, s'écria-t-il en regardant sa montre. Je vous quitte, Monsieur le docteur, car ces messieurs doivent être à table.

Le lendemain j'allais explorer un marécage découvert à marée basse qui prolongeait au loin dans la mer et bordait le fond du ravin dont il était séparé par un massif de palétuviers : arbuste



Pl. 18. — Un massif de palétuviers

bizarre qui croît en terrain bourbeux, sans consistance et sur lequel il est prudent de ne pas mettre les pieds si on ne veut pas être enlisé.

En fauchant avec un filet les herbes de ce fond de mer marécageux, j'avais rempli un panier de Cérithes, de Bulles, de Colombelles et de quelques autres espèces de mollusques un peu moins abondantes. Les espèces des trois genres que je viens de nommer avaient trouvé là un milieu favorable à leur existence. Cinq ans plus tard, ce marécage, où les espèces végétales et animales se développaient avec une luxuriante vigueur, n'était plus qu'une plaine de sable aride que la mer recouvrait encore et laissait à découvert à chaque marée. J'estime à un mètre d'épaisseur la couche de sable fin que la mer avait charroyée en cet endroit.

Je n'avais pas pris que des mollusques au cours de cette

excursion. J'avais pincé ou plutôt j'avais été pincé par une insolation qui me cloua au lit. Pendant quinze jours, je luttai vaillamment et scientifiquement contre la maladie. Impossible de lui faire lâcher prise. Elle restait indifférente à toutes mes brossées scientifiques et à toutes mes sollicitations. L'ennui me prit et je me décidai à partir pour Aden. Mon domestique me prit dans ses bras et me porta à bord, comme un père porterait son enfant. Le capitaine m'installa dans sa cabine; le lendemain j'étais à Aden. Le changement de localité me fut favorable. Huit jours après mon arrivée, j'étais rétabli, ce qui me permit de reprendre mes occupations.

Mon hôtelier n'avait pas oublié aussitôt mon arrivée de m'interroger sur la fameuse découverte. Je lui racontai ce que je viens de dire à ce sujet et je l'engageai à n'y pas compter pour augmenter ses revenus. Il prit philosophiquement la chose et ne put s'empêcher d'en rire avec moi.

J'ai longtemps ignoré ce qu'on avait pu prendre dans la montagne pour de l'anthracite ou du charbon qui ne brûlait pas. Cette grande découverte était même oubliée lorsque je fus invité par mon ami M. Pierre Bardey et son intrépide et charmante épouse, à faire l'ascension du Sham-Sham. Nous étions à peine à moitié route que je suivais déjà, à pas de vieillard et de chercheur, mes deux jeunes compagnons qui me devançaient d'un pas décidé et alerte. Ils égayaient la route de leurs causeries et en parfumaient l'air de leurs mutuelles et tendres effusions. Ils prenaient leur plaisir dans leur charmant tête à tête et moi je prenais le mien à explorer, des deux côtés, les bords de la route, et à courir après ce que je voyais d'intéressant et digne de figurer dans une pacotille scientifique.

Ils arrivaient déjà au sommet de la montagne, lorsqu'en les suivant d'assez loin, je vis au milieu du chemin, creusé dans la roche à cet endroit, une bande noire un peu plus large que la main qui courait dans le rocher d'un côté à l'autre de la route. Je saisis mon marteau, et à coups redoublés, je parvins à détacher des morceaux de différentes grosseurs de cette roche noire qui éclatèrent comme du verre. Lorsque j'eus ramassé ces fragments, dont le brillant des cassures récentes contrastait avec le terne des parties qui avaient longtemps séjourné au contact de l'air, ma surprise fut grande. Je n'en revenais pas en les examinant. C'était à s'y méprendre des morceaux d'anthracite et je n'eusse certainement pas évité cette méprise si, pour les détacher, je n'avais eu tant de peine et fait tant d'efforts. Quoique mes connaissances en minéralogie n'aient jamais dépassé le savoir d'un

bachelier, je reconnus sans peine, dans cette roche, un filon d'obsidienne, et je m'écriai en riant de bon cœur : « Je tiens enfin le fameux charbon d'Obock. »

En remettant à l'École des mines les échantillons que j'avais recueillis j'en ai vu de semblables apportés antérieurement d'Obock par mon regretté ami Chaper. Il eut donc suffi à l'illustre ingénieur délégué par le gouvernement de se rendre à l'École des mines avant son départ et de voir dans la riche collection de cet établissement les échantillons rapportés par son collègue Chaper, pour s'éviter les risées d'une découverte extra-scientifique. Malheureusement, comme beaucoup d'autres, ce pseudo-ignorant était trop prévenu en sa faveur; il avait fini par se persuader que les congratulations de quelques amis et les faveurs d'un ministre avaient fait de lui un homme supérieur. Je l'ai vu, le pauvre homme et quelques autres comme lui, afficher cette prétention, sans se douter, ces orgueilleux, de l'épithète malsonnante, mais juste et méritée, que le public leur lançait, en les toisant de l'œil.

Je n'ai pas rencontré d'obsidienne à Obock mais j'y ai ramassé dans le lit des torrents des fragments de porphyre, des quartz en très grand nombre et très variés ainsi que des basaltes de différentes couleurs. Parmi ces fragments de roche, il en est quelques-uns qui, taillés et polis, soutiendraient leur place dans de riches parures. Comme il n'y a pas dans le pays personne pour tailler, polir et percer ces pierres qui feraient les délices d'une Parisienne, les habitantes les dédaignent et leurs moutons les foulent au pied.

Ce que l'Apharrase recherche dans un bijou c'est le volume; la substance et le fini du travail ne semblent pas attirer ses regards ni fixer son choix. Je lui ai cependant vu quelquefois des bijoux artistement travaillés, mais d'où venaient-ils, quel était leur lieu d'origine et comment étaient-ils venus s'échouer entre ses mains? Il serait difficile de répondre à ces questions; il serait même difficile de savoir depuis combien de temps ils sont dans une famille, car les bijoux sont précieusement conservés et se transmettent de mère en fille.

Ainsi que je viens de le dire les plus enviés, les plus riches de leurs colliers, aussi larges qu'un plastron, leur enserrent le cou, leur couvrent la poitrine et leur descendent parfois jusqu'au nombril. C'est un mélange bizarre d'objets de grosseur, de couleur et de formes différentes, les uns sphériques, bi-cornus, irréguliers, les autres découpés d'un côté et parfois en nucléoles, en facettes, mais tous percés du trou indispensable pour le passage d'un fil ou

d'un cordon. On obtient ainsi un chapelet simple ou à plusieurs rangs ou une espèce de réseau par leur entrecroisement. Pour se procurer de ces bijoux sans valeur artistique et matérielle, ces pauvres femmes s'imposent certainement de dures privations et de grands sacrifices; mais aussi elles sont si heureuses et si fières lorsqu'elles ont un de ces fardeaux, passé autour du cou, leur couvrant la poitrine qu'elles seraient je crois capables de succomber pour se le procurer.

Ces parures fabriquées ne suffisent pas à leur coquetterie, elles se font tailler la peau pour s'orner le corps d'ornements cicatriciels. On ne saura jamais jusqu'où la femme qui veut plaire peut pousser l'héroïsme.

Une chatte dans un sentier boueux marche sur la pointe des pattes de peur de se crotter et, dans le même but, la Parisienne voltige sur la pointe des pieds. Comme un homme qui veut plaire, le dindon et le paon dressent la queue et l'étalent en éventail, et comme un conquérant le cop se dresse sur ses deux pattes, rougit, raidit sa crête et étale ses deux ailes.

Les représentants de l'espèce humaine poussent plus loin les choses, ils se martyrisent et se déforment dans l'unique but d'attirer les regards des voisins, des voisines et des étrangers.

En France, la femme se passe un carcan autour de la taille et serre avec vigueur pour arriver, sans pouvoir y parvenir, à imiter une taille de guêpe; elle glisse également de force ses pieds dans deux petits carcans, ce qui ne l'empêche pas de rester avec des pieds dont rougirait une Chinoise. Le corset l'étouffe, les bottines la meurtrissent et elle supporte cela sans plainte, sans grimace et sans lui faire négliger l'occasion d'ébaucher de gracieux sourires. Toutes les femmes ne méritent peut-être pas le prix de vertu mais elles méritent toutes les palmes du martyre. Je ne dis rien des hommes, ils sont trop laids lorsque les cors aux pieds leur font faire la grimace.

En Apharras, ni les hommes, ni les femmes ne se serrent la taille dans un corset ou dans des effets étriqués; ils ne se glissent jamais les pieds dans une étroite chaussure, seulement ils se rattrapent, en se taillant la peau à grands coups de rasoir, dans l'unique but de la zébrer de cicatrices.

Ces scarifications, entaillant profondément la peau, ne se font pas sans douleurs, mais une fois faites et leur cicatrisation obtenue, c'est fini : pour le reste de la vie on jouit d'un ornement qui doit certainement plaire à ceux qui le portent et à ceux qui le voient. L'inventeur d'un appareil qui amincirait, une fois pour

toutes, la taille des femmes, en peu de jours, aurait droit à sa statue comme bienfaiteur de l'humanité.

Ne faut-il pas avoir dans la cervelle autre chose que de l'instinct pour se martyriser de toutes les façons dans l'intention de se faire beau, de se rendre intéressant, de plaire. A-t-on jamais rencontré un animal s'enfonçant les côtes, se brisant les pattes, se taillant la peau dans l'intention de s'embellir. A aucun d'eux n'est encore venu cette pensée. Ce raffinement de coquetterie ne pouvait germer que dans un cerveau bien différent du leur. Illustres transformistes, avez-vous encore en cela mesuré la distance qui sépare l'homme des autres espèces animales? Comment ne vous êtes-vous pas aperçus, puissants arc-boutants de cette vaporeuse théorie, que l'homme avait de l'esprit et savait s'en servir.

Assurément, nous voyons à chaque instant déplaire à Paul, critiqué par Jacques et rejeté par Louis ce que Pierre imagine ou construit ce qui nous prouve par $a + b$ ou comme deux et deux font quatre, que les hommes ne sont pas tous du même avis, et que cette diversité d'opinion étale la preuve de l'incommensurable étendue de la pensée humaine.

Les animaux sont soumis aux lois de la nature ou de l'existence, peu importe le mot, ils ne peuvent s'y soustraire et ils leur obéissent aveuglément. L'homme, en dehors des lois qui président au principe vital et reproducteur, se moque un peu des lois de la nature; il les fait dévier non seulement en ce qui le concerne mais encore en ce qui concerne les autres corps terrestres. Qui sait s'il n'arrivera pas un jour à troubler la loi d'harmonie qui régit les corps célestes! en attendant cette catastrophe il fabrique des liquides fermentés pour s'enivrer, invente des produits et fabrique des ustensiles pour tuer à distance, manipule les corps vivants, en fait sortir des monstres ou force certains êtres à exagérer la production de quelques parties de leur organisme pour en tirer un avantageux profit. Ce curieux bimane, mal équilibré sur ses deux jambes est arrivé à franchir l'espace avec plus de rapidité que les plus rapides des coursiers terrestres et des voltigeurs aériens, à se mouvoir sous l'eau et traverser les océans comme si les lois de la nature les lui avaient assignés pour domaine. Rien ne l'arrête, il a dans sa puissance une telle confiance qu'il a créé à son image, les dieux invisibles et les maîtres de l'univers. Comment cet être qui n'est, par son organisation, pas plus complet que les autres pourrait-il leur être aussi supérieur sans ce on ne sait quoi qu'on désigne par les mots, esprit, intelligence, génie, âme? Ne serait-ce pas la peur de ce mot âme, si exploité et redouté qui a jeté le

trouble dans les esprits et mis un bandeau sur les yeux de ceux qui devraient y voir clair; qu'on appelle *esprit*, *psychie créatrice*, *diablesse*, ce qui existe en nous de spécial, de particulier, de cette force, enfin, impondérable et inaccessible à nos moyens d'investigation dont nous sommes les seuls à jouir du privilège; si par son organisation l'homme tient à la brute, par son intelligence il tient à ce qu'on a désigné par le mot *Dieu*.

On a comparé le travail des abeilles et des araignées à ceux des artistes, le terrier des lapins et le nid des oiseaux aux monuments des architectes, les digues des castors aux constructions des ingénieurs, le chant du rossignol à celui d'un opéra, le *cra-cra* de la cigale à la musique de la Société des concerts, la prévoyance de la fourmi à celle de nos fermiers. Je me demande quel rapport existe entre l'immuable qui est toujours le même et le mobile qui se modifie et change à chaque instant. Si je n'avais pas le respect et l'estime pour tout homme qui pense, je traiterais d'ignorance et de folie de semblables comparaisons. Quand j'entends dire que nous sommes les cousins plus ou moins germains des singes, j'ai parfois l'illusion de voir dans le parleur l'allure d'un joyeux singe, amusant le public, sauf cela, c'est le seul rapprochement que je lui trouve avec son prétendu cousin.

Grand saint Éloi, toi qui sus distinguer l'envers d'une culotte royale, apprends donc aux transformistes à différencier une espèce d'une autre avant de s'occuper de transformations. Les uns ne seraient pas capables de distinguer une souris d'un mulot, les autres, un pied de blé d'un pied d'orge.

On me rend, sans s'en douter, le plus malheureux des hommes. Je vois approcher la mort et je voudrais croire à quelque chose, et je ne crois à rien à moins de l'avoir vu. Vous ne me convaincrez peut-être pas, mais dites-moi franchement : Est-ce à une main divine que l'homme doit sa présence ici-bas, ou s'est-il produit dans la matrice d'une bête poilue, ou enfin est-il sorti des mains de la nature par un procédé que nous ignorons. Je laisse de côté le grand architecte de l'univers qui n'est qu'une copie du Dieu tout-puissant qui forma l'homme avec une motte de glaise et l'anima ensuite de son souffle. J'ai entendu et vu les hommes qui racontaient cela, mais ils laissaient toujours dans la coulisse le grand artiste de qui ils parlaient. J'ai également vu et entendu sur une autre scène des hommes éloquents faire sortir par des transformations successives l'homme d'une monère. Mais ils ne m'ont jamais montré une transformation d'une seule espèce en une autre.

Comme pour la précédente création, ils ont laissé la transformation dans la coulisse; ils affirment qu'elle y est, mais ils ne la montrent pas. Je laisse ces rêveurs, plus envieux peut-être que rêveurs, discuter entre eux et je leur tourne le dos afin de m'éviter, à leur égard, la moindre impolitesse.

Les savants, en général, s'emballent comme des purs sangs, et leur emballement peut leur servir pour nous prouver que nous avons un peu de sang de cheval dans les veines, et que cet animal fût dans le passé un des chaînons graduels de la transformation des espèces. Seulement, il s'est écoulé entre le cheval et l'homme une période de siècles incalculable, infinie presque, puisque pour le passage d'une espèce à une autre on invoque un temps si long qu'on ne peut pas en déterminer le nombre des années. Parfait ; mais avant de débiter de pareilles sornettes on devrait démontrer que le cheval a existé sur terre avant l'homme et en fait de preuve on ne donne que des suppositions. A cette observation, ils répondraient encore comme les avocats d'une mauvaise cause : Le cheval, l'âne et tous les autres animaux connus n'ont que peu d'importance dans notre théorie. Ce sont leurs ancêtres qu'il faut envisager. Le cheval a eu un ancêtre dans les temps très éloignés, ancêtre qui nous est inconnu et c'est de cet ancêtre inconnu que sont sorties d'autres espèces dont les unes ont pris une direction, les autres une autre, pour former des groupes d'espèces différentes ! Ce n'est pas en alimentant l'esprit avec des suppositions et des inconnus qu'on le rendra robuste et solide.

Dans la période qui s'est écoulée entre Lamarck, le créateur du transformisme et Darwin son prophète, tous les savants considéraient cette théorie comme une puérilité, une rêverie, une vision de l'esprit ; ce qui n'a pas empêché ceux qui se sont trouvés dans des conditions favorables de tenter des tranformations par différents moyens. Les uns sont arrivés à des modifications individuelles, à des monstruosités, mais aucun d'eux n'a ébranlé la stabilité d'une seule espèce.

Lamarck, en voulant par des faits apparents et des raisonnements compréhensibles démontrer que le passage d'une espèce à une autre était possible, avait frappé sa théorie de plusieurs coups mortels et elle était bien enterrée, lorsque Darwin vint la sortir de la tombe pour la ressusciter, cet homme avisé, eut soin, en rappelant cette théorie à la vie, d'éviter ce qui avait occasionné sa mort. Il comprit que dans une question philosophique de ce genre, il ne fallait faire intervenir que des considérations, des suppositions, que de la sélection naturelle, de la lutte vitale, que des questions enfin qui frappent l'imagination, demandent à

réfléchir et,que l'on croit comprendre,lorsqu'on n'y comprend rien: la preuve de cette confusion,c'est qu'on a confondu et qu'on confond encore la lutte pour la vie et la lutte vitale. La différence est cependant incomparable, la lutte pour la vie étant la résistance que tout être vivant oppose à la mort, tandis que, d'après Darwin, la lutte vitale est une lutte destinée à établir l'équilibre entre tous les groupes de corps vivants. Je ne m'avance donc pas trop en disant que la majorité de ceux qui s'enflamment au transformisme n'y comprennent rien ou peu de chose. Ce n'est pas avec de la science, des faits et des observations,qu'ils cherchent à se créer une conviction; non, c'est, comme un faisceau de lumière qui leur traverse l'esprit : avec de l'inconnu et du surnaturel, ils sont d'un seul coup éclairés; aucun doute ne leur viendra plus à l'esprit; c'est acquis et bien incrusté; les choses se sont passées ainsi et les gogos prennent ces convictions pour de la bonne monnaie courante.

L'homme est, je crois, le plus facile à convaincre, à enchaîner et bien plus facile à dompter que les animaux qu'il domestique: esclaves de la vie sociale : l'un a au cou, le collier de la misère, l'autre le collier du travail, un autre celui de la fortune et tous celui de l'ambition et de désirs inassouvis.L'un gémit, l'autre se distrait, celui-ci travaille, celui là regarde travailler. De l'homme qui pleure à celui qui rit s'intercale une série d'intermédiaires à tous les degrés. Les Darwinistes pourraient-ils nous signaler une autre espèce aussi tourmentée que la nôtre? Nous pouvons donc encore sous ce rapport considérer l'homme comme un être à part et, ce qui le distingue encore, c'est de croire à l'absurde, au mystérieux, au surnaturel : les uns prient Dieu, les autres se font dire la bonne aventure et d'autres enfin croient aux tables tournantes, aux esprits frappeurs et à l'incarnation de ces derniers, Quant aux transformistes qui n'ont jamais rien transformé et qui ignorent si l'oie domestique provient de l'oie sauvage, ou l'oie sauvage de l'oie domestique, si le canard sauvage provient du canard domestique ou ce dernier du canard sauvage, ils se sont adaptés la spécialité d'engraisser les canards pour éblouir les oies.

La majorité des Apharras ont au cou le collier de misère; très peu ont le collier de la fortune et beaucoup moins encore ont celui du travail. Les femmes ont aussi leur collier, collier qui leur procure des satisfactions et flatte leur amour-propre. Ce collier est souvent très lourd à porter; car les centaines d'objets divers aussi gros que des œufs pendus au cou de ces victimes de la coquetterie ont plus de poids que de valeur. Ces malheureuses ont un

autre collier, qui doit leur paraître bien plus lourd encore, celui de l'obéissance passive.

Si à notre dernière exposition universelle avait figuré dans une vitrine de la salle des bijoux un des colliers plastrons les plus ouvragés et les plus artistiques de l'Apharras, on aurait pu juger le progrès vraiment fabuleux qu'a fait la bijouterie.

Une exposition, où se trouveraient méthodiquement rangés les bijoux de tous les peuples et de toutes les époques, serait un livre ouvert où l'œil pourrait lire l'un des instructifs chapitres de l'humanité. Par l'étude des bijoux, on arriverait, je crois, à déterminer le degré de civilisation auquel en était arrivé un peuple, au moment où tel bijou était à la mode.

Les bracelets de toutes formes et de toutes matières sont de tous les bijoux des Apharras les plus abondants. On en met à la naissance des bras, aux poignets, aux jambes, autant que nos plus riches prétentieux se mettent de bagues aux doigts. Il n'y a cependant que les femmes pour s'entourer le bas de la jambe d'un, de deux ou d'un plus grand nombre de bracelets. Les hommes ne les portent qu'aux bras. Le nombre de ces anneaux entourant les bras ou les jambes est indéterminé; il ne dépend que de la fortune individuelle, comme cette fortune est des plus précaire, ils sont obligés d'en restreindre le nombre. Il en est même, à leur grand regret, qui ne peuvent arriver à s'en procurer, ce qui doit leur paraître une privation aussi grande que celle de se passer de manger.

Pour les bracelets, c'est comme pour les colliers : plus ils sont gros et lourds, plus ils sont recherchés. Les uns, comme des colliers, sont des chapelets de perles enfilées dans une ficelle ; les autres, d'une seule pièce, forment un anneau brisé ou complet. Les substances employées pour leur fabrication sont l'os, le bois, le verre et parmi les métaux, le fer, le cuivre, le bronze ; beaucoup de ces bracelets proviennent de l'étranger, tous ceux de verre et de bronze, par exemple. On ne fabrique dans le pays que des bracelets d'os, de bois et de fer et peut-être aussi de cuivre, quand on a pu se procurer un morceau de ce métal.

J'ai vu aux jambes d'une femme deux bracelets qui me parurent si lourds, que je m'apitoyais sur le sort de la malheureuse qui les portait ; elle au contraire paraissait fière d'avoir ces entraves et heureuse de promener ce lourd fardeau. C'est toujours le monde renversé dans ce pays, me disais-je. Ici c'est pour plaire qu'on traîne le boulet, et en France c'est pour avoir déplu qu'on le traîne.

Les bracelets sont formés d'une tige ronde, demi ronde, trian-

gulaire ou quadrangulaire; les uns épais, les autres en lame droite ou en gouttière. Parmi ces derniers, les plus remarquables par leur volume et leur forme et les plus beaux par le fini du travail et la rareté de la matière sont les deux que j'ai vus, couvrant de trois à quatre travers de doigts le bas des jambes d'une jeune femme.

Ces bracelets jambières, dont la matière m'a paru être du très beau bronze, avaient la forme d'une longue tuile repliée en anneau et à convexité interne; ils avaient environ d'un bord à l'autre dix centimètres de largeur et de un à deux centimètres d'épaisseur. Les deux bouts en contact étaient évasés comme des têtes de clous. Comment et à quelle époque ces deux monstrueux anneaux, qui étaient certainement d'origine asiatique, étaient-ils arrivés en Apharras? Il serait difficile de répondre à cette question. Leur histoire est peut-être banale et des plus simple, mais elle peut très bien cacher une scène comique, drôlatique ou tragique.

Si les Apharras recherchent les bracelets, ils m'ont paru négliger les bagues. On leur en voit très rarement aux doigts. Cette abondance de bracelets, cette pénurie de bagues auraient dû arrêter mon attention et me donner à réfléchir. Car il y a certainement un motif, une cause que j'ignore et que j'aurais dû chercher à connaître. Les bagues dans ce pays sont peut-être réservées aux doigts des chefs, comme le turban l'est pour leur tête. Je sais que leurs héros acquièrent le droit, en assassinant un homme, de porter une bague et que j'en ai vu aux doigts des chefs, mais est-ce un privilège, un signe distinctif? Je l'ignore.

Les pendants d'oreilles sont en accord parfait, par leur volume, avec les bijoux précédents. Ils sont assez variables, de forme et de dimension, mais en général presque tous très lourds. Aussi le lobule de l'oreille ne résiste que peu de temps à leur traction. Quand il est entièrement coupé en deux parties par la boucle d'oreille, on perce un autre trou pour la remettre en place; si ce qui s'est produit la première fois se renouvelle, on replace la boucle en perforant une troisième fois le lobule, de sorte que finalement les contours du lobule sont laciniés, comme une crête de coq, au bout de peu d'années.

Les pendants, qu'on agrafe ainsi, prennent encore un certain temps pour sectionner le lobule, mais il en est d'autres qui le couperaient en vingt-quatre heures et d'autres encore qu'il serait impossible de supporter. Heureusement la femme n'est jamais embarrassée quand il s'agit de se parer d'une chose qui lui plaît. Elle en perdrait l'appétit si elle ne trouvait pas le moyen de l'agrafer. Lorsque les pendants sont trop lourds pour être suspendus aux

lobules, elle en accouple deux que réunit une ficelle, fixée à l'un de leurs bouts; elle passe ensuite la ficelle derrière le pavillon de l'oreille, l'un des pendants en avant et l'autre en arrière. Quand une oreille est parée de ces deux pendants jumeaux, on passe à l'autre et, l'opération terminée, on n'a plus qu'à se montrer.



Pl. 19. — Femme apharrase, la tête couverte de la coiffure matrimoniale parée de son collier et de ses pendants d'oreille

Je ne cesserai de le dire, la femme est passée maître dans l'art de se parer et elle se surpasse encore dans l'art d'attirer et le talent de se faire aimer. D'un tour de main elle se fait belle, d'un coup d'œil elle enflamme, d'un sourire elle transporte, d'un

baiser elle rend fou. Elle nous mène gentiment par le bout du doigt et nous croyons être son maître! c'est merveilleux la prévoyance qu'a eue la nature, en nous laissant avec la prétention, l'esprit, de nous mettre un bandeau sur les yeux!

Si vous aviez vu cette Apharrase avec ses deux boucles d'oreilles monumentales lui pendant à chaque oreille, vous auriez pu juger de l'opiniâtreté et de la persévérance de la femme. Comme elle était heureuse et fière avec ses quatre pendeloques qui lui pendaient sur les côtés de la tête jusqu'aux épaules! Toutes ses compatriotes en la voyant passer enviaient son bonheur. Moi-même je ne pouvais me lasser de voir ses monstrueuses boucles d'oreilles et, je l'avoue à ma honte, elles me faisaient envie. Je crois que je serais descendu jusqu'à une bassesse pour les obtenir; non, je vous prie de le croire, pour me les pendre aux oreilles, ni pour en faire cadeau à une Adélaïde parisienne, mais pour les déposer dans la vitrine de l'un de nos musées ethnographiques. Oui, j'aurais fait des folies pour obtenir les boucles d'oreilles de cette femme et les offrir à un musée avec l'espoir qu'ils auraient échappé à la convoitise des deux francs-maçons Thomas. Dites-donc, mes T.·. C.·. F.·., quel est de nous trois le vrai franc-maçon? Est-ce celui qui détruit ou celui qui construit? Est-ce celui qui pille nos musées ou celui qui les enrichit?

Ces quatre cônes creux, en forme d'éteignoir, que j'aurais voulu rapporter en France étaient longs de douze à quinze centimètres et enroulés en spirale conique; on aurait pu supposer qu'ils avaient été faits par l'enroulement d'un gros fil de cuivre dont on aurait soudé les tours. Il ne manquait à ces quatre cornets que des battants intérieurs pour les transformer en sonnettes, ce qui en aurait quintuplé le mérite. Leurs imposantes dimensions ne pouvaient que flatter la vue, alors que leurs sons, à chaque mouvement de tête, auraient instantanément attiré l'attention; les regards se seraient dirigés immédiatement de leur côté, comme des fidèles, se rendent à l'église, lorsqu'ils entendent sonner les cloches.

Voilà des pendants d'oreilles qui font de l'effet et représentent. Que sont à côté d'eux ces petits brillants, ces petites perles, dont les Européennes sont si fières? Est-ce que quatre brillants de vingt mille francs chacun paraîtraient quelque chose à côté de ces quatre éteignoirs de quinze à vingt centimètres de longueur? Il faut voir comme une Apharrase se tient droite avec ses quatre sonnettes sur les côtés de la tête. Dans cette attitude altière, elle semble dire : « Suis-je assez belle ainsi! On doit me prendre pour

la fille d'un Pacha. » Elle a raison d'avoir de ces pensées, car la taille de ses quatre bijoux est la dernière expression de la coquetterie. Impossible d'aller plus loin, à moins de se pendre aux oreilles les cloches des tours Notre-Dame.

Lorsque le regard passe de l'une à l'autre de ces gigantesques et surprenantes boucles d'oreilles, il ne peut s'empêcher pendant la traversée de voir le visage, sur lequel il passe rapidement quand il est vieux, laid et ridé, et fait au contraire une halte prolongée quand c'est un gentil et frais minois. Le tour est joué, les pendeloques ont rempli leur rôle et sont rentrées dans la coulisse; maintenant le visage seul reste en scène : Combien de temps va durer son monologue? Personne ne le sait, un spectateur fasciné laissant toujours le temps s'enfuir sans s'en apercevoir.

Dans les plaines où la Cordillère des Andes, l'Himalaya, le Kilimandjaro, le Mont-Blanc projettent leur ombre, sur les riants coteaux et les vertes prairies arrosées par les fleuves, rivières et ruisseaux, sur les glaces des pôles et le sable des déserts, partout la femme sait s'armer, combattre, vaincre et tenir en captivité le plus orgueilleux des mortels, et ce matador de la pensée et du verbiage subit sa captivité jusqu'au jour où l'inexorable faux du sinistre vieillard vient y mettre un terme.

La femme se pare pour attirer son seigneur et maitre, et celui-ci se fait beau pour lui plaire; il se laisse doucement et lâchement séduire et, quand il est pris, il devient fou de joie et de bonheur; bouffi d'orgueil, il se croit un triomphateur, un invincible séducteur; il se permet même de critiquer, de plaisanter la faiblesse, le manque d'énergie de ses amis et le pauvre fat ne s'aperçoit pas que sa femme le conduit par le bout du nez.

L'Apharras ignorant a les mêmes prétentions et les mêmes désirs que l'homme le plus instruit; il veut qu'on le remarque, qu'on le choisisse; ses attraits naturels ne lui paraissent pas suffisants, il s'entoure les bras de bracelets, se pique dans les cheveux un peigne étroit et haut, se fait tailler les dents, se coupe la peau du visage et se suspend au cou un petit sachet mignon qui lui sert à la fois de porte-bonheur et d'ornement. Ce sachet est son trèfle à quatre folioles, son bout de corde de pendu, sa médaille [illegible], son scapulaire, etc., etc. Quand il a ce préservatif pendu au cou et un ou deux autres attachés au bras gauche, il n'a plus rien à redouter et tout à espérer. Ce n'est pas du ciel qu'il a reçu la croyance mystérieuse aux vertus de son gri-gri, c'est de la civilisation ou plutôt, pour être plus précis, des civilisateurs [illegible]

ces paisibles gardiens de troupeaux n'auraient eu une subtilité intellectuelle suffisante pour mettre à jour de semblables merveilles.

Les Apharras aiment se parer, ils ne semblent pas tenir beaucoup à la propreté; aucun d'eux ne paraît y porter attention. On ne peut cependant pas dire qu'ils croupissent dans la saleté; leur peau et leurs vêtements ne paraissent pas trop crasseux, quoique très certainement ils n'abusent pas du nettoyage; seulement ils doivent éviter avec soin de les salir. De leurs dents, par exemple, ils ont un soin particulier, sans cependant pousser la chose jusqu'à l'exagération, comme le font les dandys somalis, qu'on rencontre rarement sans avoir à la main un bâtonnet de bois avec le bout duquel ils se frottent continuellement les dents.

Mon excellent ami, M. Deflers, distingué botaniste dont tout le monde connaît la compétence sur la flore de cette contrée, m'a appris que les Arabes désignaient par le mot *mésouak* ou simplement *souak* le bâtonnet qui sert de brosse à dents aux habitants de cette région, et que l'arbuste qui leur fournit ces brosses improvisées était connu dans la science sous le nom de *Salvadora persica*.

Pour obtenir une brosse avec cette tige de bois grosse comme le petit doigt et longue de quinze à vingt centimètres, on mâche l'un des bouts qui s'effiloche par la désagrégation des fibres; ces fibres simulent alors à cette extrémité les crins d'un pinceau. La brosse ainsi faite, on n'a plus qu'à s'en frotter les dents et l'effilochage continue à mesure que le bout des fibres s'use.

Je n'ai jamais vu un Somalis mettre, à aucune autre occupation, autant d'ardeur, de patience et de persévérance qu'à se brosser les dents. J'en ai vu se les brosser sans interruption depuis le lever jusqu'au coucher du soleil; s'ils s'interrompent la nuit, ce que je ne sais pas, ils recommencent le lendemain et les jours suivants, et continuent ainsi de jour en jour, de mois en mois et d'années en années. Le succès répond à leur persévérance : ils ont des dents d'une merveilleuse blancheur, d'une blancheur à rendre honteuse celle d'un râtelier artificiel.

Quand on voit, encadrées dans le masque de ces visages noirs, ces deux rangées de dents blanches et, au-dessus de chaque côté, les anneaux blancs des deux sclérotiques, on est vivement impressionné par ce violent contraste. Ces trois points blancs sur un fond noir produisent un effet lugubre et effrayant.

A cet effet peu rassurant, les Apharras joignent encore la fixité terrifiante de leur regard et, pour rendre leur aspect plus

terrible encore, ils se font tailler les dents en pointes afin d'avoir une mâchoire simulant un peu la dentition d'un requin; mâchoire qu'avec raison on redoute, car un requin de deux mètres vous coupe un membre ou vous enlève le ventre d'un seul coup de sa mâchoire à dents de scie. Je crois, sans en avoir la moindre certitude, que c'est pour ressembler un peu à ce redoutable animal que l'Apharras se fait tailler les dents en pointes, à moins que ce ne soit pour se donner un cachet de distinction, ou peut-être encore en agit-il ainsi sans but ni raison, pour imiter comme un enfant ce qu'il a vu faire.

Pour tailler les dents, ils emploient un rasoir ou tout autre lame tranchante. L'opérateur place le tranchant sur le milieu d'une dent, la lame inclinée du côté opposé au coin de la dent qu'il veut faire sauter. Son instrument en place, maintenu d'une main, avec un caillou ou tout autre corps dur qu'il tient dans l'autre, il frappe d'un coup sec le dos de sa lame et le coin de la dent se détache. Il replace son instrument et fait sauter l'autre coin de la dent par le même procédé. Il égalise ensuite et émousse les bords de la brisure avec le tranchant de sa lame . Cela fait, il passe à une autre incisive et continue successivement jusqu'à ce que le patient lui dise assez.

Quand je leur ai demandé pourquoi ils se faisaient tailler les dents : « C'est pour la fantasia, m'ont-ils répondu. » Ce qui voulait dire : c'est une fantaisie pour se faire remarquer, pour se rendre beau.

S'ils trouvent beau ce qui les rend effrayants, ils doivent être pleinement satisfaits. Après tout est-on bien sûr que ce qui nous paraît hideux n'est pas beau? On voit tant de personnes trouver des charmes à ce que les autres trouvent horriblement laid, qu'on peut se faire cette question.

Quoi qu'il en soit, un parfait gentleman apharras doit avoir les dents incisives taillées en pointe. Mais il en est en ce pays comme dans tous les autres, les parfaits gentlemans ne courent pas les plaines. Je n'en ai pas rencontré un seul sur ma route. Ceux qui se soumettent à cette opération arrivent rarement à une taille complète. Presque tous ces ratés s'étaient trouvés satisfaits à la première tentative; ils n'ont que le coin d'une dent d'enlevé. Quant aux récidivistes, ils m'ont paru avoir rarement dépassé l'ablation de trois coins de leurs dents. Est-ce la douleur qui les a contraints à s'arrêter en route? C'est probable, mais ce n'est pas certain, car tous les habitants de ces contrées supportent les plus douloureux chocs avec un stoïcisme légendaire.

L'insensibilité des habitants de cette contrée disparaît pour

faire place à une sensibilité poussée jusqu'à l'exagération, quand un étranger les touche par mégarde un peu trop violemment. Alors ils geignent,crient et font bien plus de contorsions que s'ils étaient mortellement blessés. L'espoir d'un fort *bakshich* donne du courage à crier, aux Somalis surtout. L'imprudent maladroit qui frôle l'un d'eux du pied ou de la main, obligé d'assister à cette mise en scène, s'en soustrait rarement sans payer sa maladresse.

Je ne crois pas que les Apharras soient encore arrivés à ce raffinement de morale civilisatrice. Je n'ai vu aucun d'eux afficher la commisération dans un but lucratif. Il en existe évidemment parmi eux qui ne sont pas meilleurs apôtres que leurs frères en humanité; mais je les crois moins roublards; ils ne savent pas aussi bien, que leurs voisins les Somalis, profiter de toutes les occasions et employer tous les stratagèmes pour obtenir un bon *bakshich*.

Si la taille des dents n'est pas à la portée de tous les courages, la taille de la peau est, par contre, bien moins redoutée. Elle est certainement à la mode; mais je ne crois cependant pas qu'on en abuse. Ce genre de tatouage est encore une fantaisie dont se font décorer les fashionnables et les femmes surtout. D'où vient à ces pauvres bergers la barbare coutume de se faire scarifier; est-ce dans l'intention de se faire remarquer, de se rendre intéressants? Pour répondre à cette question, il faudra certainement passer autant de temps que pour dresser une puce à des exercices acrobatiques. Elle demandera beaucoup d'encre à user et beaucoup de papier à noicir; mais si cela amuse et procure des satisfactions on aurait tort de s'en priver. Prendre son plaisir où on le trouve, c'est abréger les ennuis de la vie.

Les tatouages des Apharras sont des marbrures formées par du tissu cicatriciel que l'on obtient en incisant profondément la peau. Ces taillades du derme ne doivent pas se faire sans douleur et c'est probablement cette raison qui en restreint la mode et qui fait hésiter à se faire charcuter.

Les parties du corps, sur lesquelles se pratiquent ces tatouages que l'on désigne scientifiquement par les lieux d'élection, sont presque toujours le visage et l'épigastre. J'en ai vu à Djibouti sur les bras de quelques jeunes beautés, simulant,près de l'épaule, les chevrons d'un soldat gradé, mais aucune d'elles n'étaient des Danakiles.

Les tatouages du visage se conçoivent, car tout ce qu'on inscrit en cet endroit est apparent. Mais ceux que l'on pratique à la ceinture qu'on tient décemment recouverts par les effets et qu'on ne peut montrer sans se découvrir, je n'en conçois la raison d'être que pour les gens qui vont le torse nu.

Les femmes, indépendamment de leur ceinture hypogastrique cicatricielle, portent également sur la pommette des joues deux cicatrices parallèles, desquelles partent de chaque côté de petites cicatrices obliques simulant les barbes d'une plume. Ce décor, bien apparent et peu coûteux, n'est ni beau, ni attrayant. Il étoufferait, plutôt que de la faire naître, l'envie de déposer un baiser à l'endroit qu'il semble désigner. L'idée de placer là ce point de mire ne me paraît pas heureuse. Je ne dois pas être le seul de cette opinion, car les femmes aux pommettes ornées de ces cicatrices de beauté, sont de beaucoup les moins nombreuses.

J'ai très peu vu d'hommes le visage embelli de cicatrices. J'ai cependant un jour croisé, dans la grande rue d'Obock, un beau et vigoureux garçon qui se promenait en faisant le dandy, la figure balafrée de plusieurs plaies en voie de cicatrisation. Une épaisse chevelure crêpée naturellement et savamment taillée encadrait son mâle visage; sa belle prestance, son air dédaigneux et quelque peu arrogant ne laissaient aucun doute sur sa tendance à la prétention. Il en avait le droit, car la femme, arrêtant son



Pl. 20. — Un gentleman apharras le front orné de cicatrices

regard sur les harmonieux contours de ce beau garçon, devait en rêver la nuit. L'incroyable en ceci, c'est que ce favorisé de la nature ne se trouvait pas encore satisfait des dons qu'elle lui avait si généreusement prodigués et qu'il s'était fait taillader le visage, croyant se rendre encore plus beau.

J'avais fait de cet homme un très mauvais croquis duquel mon jeune ami, M. Lecoultre, artiste bien connu par ses illustrations, a pu tirer le dessin que je fais reproduire; il donne une assez juste idée de la disposition des plaies.

Ces plaies, en voie de cicatrisation, étaient toutes courbées en arc de cercle et par groupe de deux, à peu près égales, concentriques et assez distantes l'une de l'autre. Celles qui occupent le milieu du front, tout près de la naissance des cheveux, ont la concavité en haut ; celles des joues qui partent des tempes pour se diriger obliquement vers la racine du nez, ont les concavités en bas et en dehors ; enfin deux autres plaies transversales, placées à la naissance du nez, complètent cette ornementation ou, à plus juste titre, cette défiguration.

Très peu d'Apharras se faisant découper le visage pour s'embellir, je remercie le hasard de m'avoir favorisé en me procurant l'occasion de voir celui que je viens de mentionner. Je crois que leurs ceintures épigastriques sont mieux portées et assez fréquentes chez les hommes et chez les femmes.

Ce n'est pas dans un morceau d'étoffe que les Apharras se font tailler des ceintures sur mesure, c'est dans la peau, à coups de rasoir ; de cette façon elles n'ont pas besoin de faire le tour du corps pour se maintenir en place ; elles sont aussi solidement fixées, en n'occupant que la moitié de la circonférence du tronc. Aussi se contente-t-on d'une demi-ceinture qui s'étend d'un côté à l'autre de l'épigastre ; elle s'y adapte toujours admirablement, ne change jamais de place ; elle est inamovible et, comme certains personnages haut placés, il faudrait enlever la peau pour en changer. A tous ces avantages, elle a encore celui de ne s'user que très lentement et de rester très longtemps neuve.

L'artiste qui pratique ces incisions ne manque ni d'habileté, ni de talent ; il varie ses dessins et les trace avec régularité d'une main sûre. J'ignore cependant si les variétés de ses dessins sont nombreuses, et si tout le monde se fait habiller de la sorte. Mais j'ai tout lieu de croire que le nombre des abstentionnistes est beaucoup plus grand que celui des participants. Comme cette partie du corps et presque toujours recouverte, je ne pouvais pour satisfaire ma curiosité, dire à une femme de se dégrafer afin de voir sa ceinture, car elle eût pu croire que c'était pour autre chose, ce qui m'eût mis dans l'embarras.

Ma réserve était certes aussi grande à l'égard des hommes, mais, comme je l'ai déjà dit, s'il est un dieu pour les ivrognes, il en existe aussi un pour les curieux. Un jour que, d'un œil investigateur, je passais la revue d'un groupe d'Apharras, l'un d'eux lut certainement dans ma pensée quand mon regard s'arrêta sur lui, car aussitôt il releva l'un de ses *toob* de la main gauche et abaissa l'autre de la main droite, en prenant, avec lenteur, autant de précautions pudiques qu'une femme timide. Je vis alors sur son épigastre à nu un réseau de cicatrices de la largeur de la main qui

s'étendait en avant d'un hypocondre à l'autre: j'examinai cette ceinture à loisir, avec la satisfaction d'un curieux qui voit une bizarrerie dont l'existence ne lui serait jamais venue à la pensée.

Elle était remarquable, cette ceinture, et bien digne de mon attention! cependant, je ne saurais dire si c'est elle ou la perspicacité de son possesseur que j'admirais le plus. Personne ne savait en ce moment, puisque je l'ignorais moi-même, que je ferais un jour des recherches sur les mœurs et coutumes des habitants de ce pays. Qui donc alors avait pu suggérer à cet homme que la vue de sa ceinture pouvait m'intéresser? Comme rien en lui ne dénotait qu'un sentiment d'orgueil ou d'amour-propre eût guidé sa détermination, je fus surpris de trouver chez un homme sans culture intellectuelle autant de perspicacité et d'intuition.



Pl. 21. — Fille apharrase ornée de son collier et d'une ceinture [illegible] bien apparente, rien sur la tête que les petites nattes de ses cheveux

Les traits cicatriciels, dont l'ensemble formait le dessin de cette ceinture, étaient ainsi tracés : quatre horizontaux, parallèles et, qui distants, s'étendaient d'un côté à l'autre sur la partie antérieure du tronc; ces quatre traits étaient coupés à angle droit par un très grand nombre de traits verticaux, régulièrement distancés, dont les extrémités s'arrêtaient aux deux traits horizontaux externes; l'ensemble de tous ces traits formait un quadrillé d'une grande régularité. Au-dessus et au-dessous de ce dessin et à faible distance, de tout petits traits très rapprochés et réguliers simulaient une frange. La régularité de ce dessin, formant ceinture, dénotait chez l'opérateur beaucoup de dextérité et une grande habitude.

Sur la photographie ci-jointe (pl. 21) que j'ai fait reproduire, on peut voir une ceinture analogue, d'un dessin différent, très habilement exécuté.

Il n'y a certainement en Apharras que les plus prétentieuses et les plus prétentieux qui se font tailler la peau du ventre pour se procurer le plaisir d'avoir un ornement semblable : ce n'est probablement pas l'envie d'en avoir qui doit manquer aux autres, mais le courage de se faire charcuter. Les femmes, toujours fertiles en expédients, remplacent cette ceinture cicatricielle épigastrique par un chapelet de grosses perles dont elles s'entourent le bas du ventre. Pourquoi ce chapelet de perles, grosses comme des noix, posé autour du ventre comme un collier autour du cou? Je l'ignore et celles qui le portent l'ignorent également; mais l'usage en est si répandu qu'un motif, tout autre que celui de s'embellir, a certainement présidé à son apparition, que l'habitude a ensuite consacré

Je vais résumer les traits saillants de ce que je viens de décrire. Les femmes restent la tête nue jusqu'au jour du mariage; on peut par conséquent considérer en ce pays la coiffure comme un bandeau matrimonial.

Les hommes n'ont aucune autre coiffure que leur chevelure qui sert alternativement, selon les heures de la journée, de casque et de bonnet de nuit. Chacun d'eux porte les cheveux selon son goût : les uns se les font tailler courts, les autres longs; mais la majorité préfère l'intermédiaire, ni trop longs, ni trop courts. Les élégants aiment qu'ils soient ébouriffés, ce qui leur permet de planter dans leur chevelure un long peigne très étroit qui leur forme au-dessus de la tête une aigrette de plus d'un décimètre de hauteur sur deux à trois centimètres de large.

Les pachas et les vizirs ont seuls le droit de se couvrir la tête d'un turban.

L'Apharras soigne ses cheveux et n'abuse pas de la pommade. Quelques-uns cependant en font usage avec un remarquable désintéressement ; on dirait, à les voir, qu'ils viennent de se plonger la tête dans un pot de graisse. Ce n'est ni beau à voir ni agréable à sentir. Cette odeur de graisse, jointe à celle des cheveux exhale au loin un parfum qui peut avoir du charme pour les mouches, mais qui éloignerait plutôt les êtres humains que de leur faire naître l'envie de s'approcher.

Je ne me rappelle pas avoir vu des Apharras avec des cheveux rouges et, si quelques-uns parmi eux se les décolorent comme le font si fréquemment les Somalis, je n'en ai vu aucun en train de se livrer à cette opération.

Le Somalis se sert pour cet usage d'une pierre blanche qui ressemble à de la craie. Muni de cette pierre, il se rend au bord de la mer et, dans la cuvette naturelle d'un rocher, il la délaie dans un peu d'eau de mer.

Lorsqu'il a obtenu par la trituration une épaisse bouillie, il s'en fourre sans ménagement dans les cheveux, comme un maçon du mortier dans un mur ; ensuite, avec la main, il lisse légèrement la surface de son édifice, en ajoutant un peu de son enduit, comme le ferait un plâtrier. L'opération terminée, c'est à peine si l'on voit les cheveux dans cette épaisse couche blanche ; on voit alors cet homme se promener plusieurs jours de suite avec sa calotte plâtrée sur la tête.

Lorsque, pour obtenir le rouge désiré, il juge suffisant le temps écoulé, il se rend de nouveau sur le bord de la mer et se lave à grande eau la tête jusqu'à la complète disparition de son enduit. Maintenant, c'est fini ; il peut se regarder et être fier de sa tignasse. Du noir, du brun, ou du châtain qu'elle était, elle est devenue d'un beau rouge carotte, d'un rouge bâtard et sans éclat. La couleur des cheveux, qui était en parfaite harmonie avec celle de la peau, est devenue tout à fait discordante. Cette couleur rouge des cheveux et cette couleur noire de la peau se font une affreuse grimace.

Notre immortel fabuliste, qui met à jour tous les penchants humains, en prenant les animaux pour acteurs de ses scènes, n'a pas oublié de nous montrer que l'homme, quelles que soient sa laideur et sa difformité, n'en est pas moins satisfait, qu'il se trouve aussi beau que les autres. Incontestablement tous les hommes sont satisfaits d'eux-mêmes, et les femmes également : mais cette prétention ne les empêche pas de se maquiller, de se déformer et de chercher par tous les moyens possibles de se faire autrement qu'ils ne sont sortis des mains de la nature. En cela,

l'homme devient singe; il veut imiter ce qu'il voit, suivre la mode adoptée dans son pays. Ici, on s'en prend à ses oreilles, à sa taille; plus loin, à son nez, à ses lèvres; autre part, à ses pieds; et presque partout, à sa peau, à sa barbe et à ses cheveux. Je ne crois pas enfin qu'il existe sur terre un seul homme assez satisfait des dons de la nature pour les respecter, et ne toucher à aucun.

Toutes les femmes de l'Apharras ont les cheveux tressés en nattes si petites et si nombreuses qu'elles semblent avoir sur la tête une perruque faite de cordelettes, descendant jusqu'aux épaules où elles sont toutes coupées au même niveau. Lorsque, pour une cause ou une autre, elles sont obligées de dérouler leurs nattes et de les refaire, elles ont recours à une parente ou à une amie complaisante; aucun coiffeur pour dames ne s'étant encore installé dans le pays. Combien de temps faut-il pour mener à bonne fin ce travail de Pénélope? Je n'en ai pas la moindre idée, mais je crois qu'il serait impossible à une personne se mettant à l'œuvre au lever du soleil, de l'avoir terminé lorsqu'il se couche.

En Apharras, c'est comme partout, les femmes mettent beaucoup de temps à se coiffer et excessivement peu pour coiffer leurs maris; si peu, qu'ils n'ont même pas le temps de s'en apercevoir. La seule différence qu'il pourrait y avoir, c'est qu'en Apharras les maris coiffés par leurs femmes sont certainement moins nombreux que partout ailleurs, et que pour les coiffer leurs femmes doivent employer plus d'ingénieuse habileté que dans aucun pays du monde.

Les parures des Apharras peuvent se diviser de la façon suivante : parures attractives, parures mystiques, parures terrifiantes.

Les parures attractives sont celles dont on se décore pour attirer l'attention. C'est l'avant-garde du désir, que suit, en arrière-garde, la séduction.

Les parures mystiques, artistement confectionnées, sont celles qui renferment un verset du Coran, et que les Apharras portent au cou et au bras gauche; la mystérieuse influence du contenu et la beauté de l'écrin rendent ce bijou à la fois mystérieux et décoratif.

Les parures terrifiantes sont celles que l'on emploie pour se donner un aspect redoutable. L'Apharras n'a certainement pas un autre but en se faisant tailler les dents, que d'avoir une mâchoire ressemblant à celle du requin, l'animal le plus vorace et le plus redouté des habitants de cette partie de l'Afrique. Les balafres du visage peuvent également, dans certains cas, être rangées dans cette catégorie, car si les unes sont supportables à la vue, il en est d'autres qui sont horribles et inspirent la terreur.

CHAPITRE VII

Commerce, Industrie
Duel terrible entre l'Homme et les Plantes
Où peut conduire le bon marché d'un objet

L'Apharras est pasteur, guerrier et nomade; ce mode d'existence est bien peu favorable pour donner de l'essor à l'industrie et au Commerce. Ces gardeurs de troupeaux, toujours en camps volants et prêts à la guerre, ne peuvent se livrer qu'à un commerce des plus restreints et se trouvent dans l'obligation presque absolue de laisser de côté tous les travaux industriels. L'industrie réclame une vie sédentaire, un stationnement prolongé dans la même localité; elle ne saurait donc s'implanter parmi ces bergers nomades dont l'unique souci est de tirer de leurs troupeaux leur quotidienne nourriture.

Le lait et la chair qu'ils leur fournissent suffisent à peine à leur alimentation; ils n'ont donc, à moins de se vendre eux-mêmes, d'autres objets de commerce que la peau des animaux domestiques et la vente de quelques-uns de ceux-ci quand la fécondité de l'élevage le leur permet.

Dans un pays où tout manque excepté la misère, où l'homme est obligé de promener, dans de vastes plaines arides, ses bestiaux et sa tente, il ne peut, quelle que soit son intelligence, songer à autre chose qu'au moyen de tirer, par l'intermédiaire des animaux, de quoi vivre dans les déserts où il ne pousse que des plantes rebelles à l'existence humaine. Quant au commerce et à l'industrie, ces deux facteurs de la fortune sociale et individuelle, il ne peut y songer. Avec quoi pourrait-il les alimenter et que deviendrait il s'il était obligé de stationner longtemps à la même place?

Les Apharras n'ont pour ainsi dire ni industrie, ni commerce, ce n'est ni l'intelligence, ni l'aptitude qui leur manque, c'est la matière première, un sol fertile et aussi la préférence qu'ils don-

nent à la vie libre sur la vie qu'enchaîne le travail. Souffrir d'un manque de nourriture leur paraît moins pénible qu'un travail journalier et assidu les privant de jouir en liberté d'une vie vagabonde.

Ils n'ont aucun souci de la fatigue des jambes, mais ils redoutent la fatigue des bras. C'est peut-être inexact, ce que j'avance, car je ne me suis pas assuré s'ils avaient sérieusement la bosse de la paresse. Je n'ai pas voulu attenter à la gloire de la découverte de Gall, afin de lui en laisser tout l'honneur; c'est ce que j'ai fait pour les génies qui nous ont procuré les engins destructeurs, les chevaux-vapeurs, les fluides transmetteurs, le couperet civilisateur, les ballons explorateurs et surtout, sans compter les autres propulseurs du progrès, les impôts accumulateurs. Comme j'ai toujours vu les jambes des Apharras en mouvement et leurs bras au repos, j'ai supposé qu'ils préféraient la promenade au travail; ils ont cela de commun, du reste, avec beaucoup trop de civilisés.

Ce sont les grandes inventions dont je viens de parler qui mettent la joie au cœur et l'argent dans la poche des industriels. Tout cela : découvertes, inventions, progrès, ne tente pas assez l'Apharras pour le décider à livrer son intelligence et son bras à l'industrie. Il se trouve heureux avec ses jambes pour courir, sa lance pour attaquer, son bouclier pour se protéger, sa voix pour palabrer et son troupeau pour lui procurer, le soir, une tasse de lait. Que lui importe qu'on aille plus vite en automobile qu'à dos de chameau! Que lui importe la supériorité du prix de l'or sur celui des autres métaux! Il se contente de ce qu'il a : c'est un sage. L'industrie ne pourrait que troubler son repos et la science... l'éclairer sur sa pauvreté et la lui faire amèrement sentir.

Cependant dans les villes où ils sont sédentaires, quelques-uns se livrent au commerce et d'autres à l'industrie. On fabrique à Tadjourah les lances, les poignards et autres objets de fer. Dans quelques localités de l'intérieur, on pétrit la glaise pour la fabrication de vases primitifs, et un peu partout on tisse des nattes et des récipients avec des cordelettes de feuilles de palmier. Mais nulle part l'industrie ne paraît avoir progressé; ils en sont restés à celle que leur ont transmise leurs ancêtres et qui doit remonter aux temps préhistoriques. La vie errante n'est pas pour eux une simple habitude, c'est un besoin; la vie sédentaire, si agitée de nos pays, leur pèserait comme les quatre murs d'une prison. Les astreindre à vivre et à mourir dans la bicoque qui les aurait vus naître, les priverait du grand air, de l'espace où, par une indissoluble chaîne, les ramènent leurs troupeaux et les empêcheraient



Pl. 22. — Un fardier, trainé par un chameau, employé par les industriels de Djibouti

de laisser fuir, sans les compter, les jours et les années. Que demandent-ils à la terre et au ciel? rien, absolument rien. Ils ont leur lance pour se défendre, leur femme pour leur donner une famille et subvenir aux besoins de la vie, ils laissent le sol à leurs troupeaux, et aux ambitieux l'espoir d'un céleste empire.

La femme, de son côté, se ferait difficilement à notre genre de vie; elle est cependant l'esclave du mari, la pourvoyeuse de la maison et l'ouvrière de tous les travaux pénibles. A la pensée du labeur auquel ces malheureuses sont soumises, un Français et une Française sentiraient dans leurs poitrines leur cœur se gonfler et de leurs yeux couler des larmes s'ils pouvaient croire qu'un pareil sort fût réservé à leurs filles. Cet attendrissement leur viendrait naturellement sous l'influence des sentiments que font naître en nous la morale et les coutumes. Ils ne comprendraient pas qu'une femme puisse se soumettre à un pareil esclavage, l'envier même et le rechercher. Qui plus est, ces victimes, dont ils déploreraient le sort, trouveraient stupide leur sensibilité et riraient de leurs larmes.

Les Français se sont apitoyés, au siècle dernier, sur le sort des esclaves et, dans un élan de sensibilité, ils ont réclamé, en un discours larmoyant, l'abolition de l'esclavage. Pour se mêler de ce

qui se passe en pays étranger, connaissaient-ils les sentiments de ceux dont ils avaient la prétention d'améliorer le sort? savaient-ils s'ils étaient heureux ou malheureux? savaient-ils si ces serviteurs ne préféraient pas la vie confortable de l'esclavage à la misère de la vie libre, à ses éventualités et aux privations que leur impose le sol ingrat de leur pays?

La fille, en Apharras, est l'esclave de son père jusqu'au jour de son mariage qui la rend l'esclave de son mari. Elle travaillait pour son père, elle sait, en se mariant, qu'il lui faudra travailler pour nourrir son époux et élever ses enfants. Elle connaît sa destinée, elle sait, qu'aux yeux de tous, la première vertu est d'être une infatigable travailleuse. Aussitôt que la raison lui permet de voir le côté réel des choses, elle s'exerce au travail, s'y habitue et, lorsqu'elle se marie, le travail n'est plus pour elle un sacrifice, c'est un devoir qu'elle remplit avec autant de plaisir qu'une Française à jouer du piano pour distraire son époux. Cela paraîtra incroyable aux pontifes de l'humanité et aux pontifes de la société. Mais l'incroyable, c'est la naïveté de ceux qui se figurent qu'une femme, habituée au travail, éprouve moins de plaisir à travailler pour son mari qu'une femme musicienne à lui jouer du piano.

On ne fatigue pas l'esprit des Apharrases; on ne leur apprend pas à lire, écrire, compter, broder, dessiner, pianoter; on leur apprend à se fatiguer les muscles pour développer leur force corporelle; on leur apprend à cuire les aliments, à faire des vêtements, à soigner les enfants, à traire les bestiaux, à tisser des nattes, à construire des paillottes, à porter de lourds fardeaux. Pauvres femmes! elles n'ont pas le temps de lire des romans, de s'habiller coquettement, d'aller en visite et de parler toilette pour calmer leur ennui; elles sont trop occupées, elles n'ont pas un seul instant pour connaître l'ennui du désœuvrement.

Lorsque la femme épouse un riche et, qu'il existe dans le pays une maison analogue à la Belle Jardinière de Paris, elle n'a pas à sa charge la confection des vêtements, elle achète des complets pour le mari et pour les garçons d'un âge avancé. Les enfants en bas âge n'ont, comme les chérubins, que le séraphique vêtement de leur innocence. Ils peuvent, bien à l'aise. courir, gambader, jouer, sauter; aucun lien, aucun morceau d'étoffe ne gêne leurs mouvements; mais, ainsi que je l'ai dit, aussitôt que ces espiègles ont conscience de leur nudité, le père achète un *toob* à son fils et la mère confectionne une robe à sa fille. Leur vêtement sert à la fois à les couvrir et de billet de logement. Ils vont, comme les oiseaux, hors du nid conjugal, chercher un gîte; c'est en dehors de ce nid renversé, dont les bords reposent sur le sol, qu'ils s'étendent sur

la terre et dorment avec autant de constance que sur un lit moelleux. Personne autre que le mari, l'épouse et les enfants en bas âge ne peut passer la nuit dans une paillotte matrimoniale.

Comme dans ce pays, il n'y a pas de couturières pour dames, ni de tailleur pour costumes-chasseur, ni de grands magasins de confections, c'est à la mère de se faire un vêtement et d'habiller ses enfants et son mari, à moins que ce dernier soit assez riche pour se procurer des *toobs*.

Dans l'intérieur, m'avait-on dit, on ne porte aucun autre vêtement que celui dont nous revêt la nature : les hommes étalent en plein jour leurs saillies musculaires et les femmes les contours plus ou moins gracieux de leurs formes. Ils et elles n'ont pas même une simple visière au-dessus du front pour en masquer la rougeur lorsqu'ils se trouvent en pudique société.

Un scientifique désir m'avait fortement engagé à entreprendre un voyage dans l'intérieur pour m'assurer du fait. J'étais curieux toujours scientifiquement, bien entendu, de voir, au risque de baisser les yeux, ces sans-culotte et sans-jupon étaler leur nudité, sans que la marche du soleil en fût troublée. Le désir inspiré par ma curiosité et la crainte de glisser, sur la foi des récits, des erreurs dans la science, m'engageaient vivement à entreprendre cette excursion, mais une valeureuse prudence combattait, non moins vivement, cet audacieux projet. La lutte fut longue et sérieuse. Enfin, après des hauts et des bas, la prudence prit le dessus et je me décidai alors à interroger un habitant de la contrée pour savoir ce qu'il y avait de fondé dans ce qu'on m'avait dit. Voici textuellement sa réponse :

« Aucun de nous n'oserait sortir nu de sa paillotte. Ceux qui n'ont pas d'argent pour s'acheter des *toobs*, se font un vêtement avec la peau des animaux qu'on tue pour manger. »

La soi-disant nudité et la promiscuité de ce peuple sont certainement sorties d'un même tonneau. Les auteurs qui l'ont mis en perce et se sont régalés et énivrés de son jus peuvent prendre maintenant la réponse de mon Apharras en guise d'ammoniaque : « *Aucun de nous n'oserait sortir nu de sa paillotte.* »

La nudité complète n'existe pas chez les Apharras : ils mettent en toute circonstance un soin pudique à cacher leurs organes génitaux.

La couture n'est pas la seule industrie des femmes ; elles savent également tisser, avec dextérité, des nattes et des vases étanches avec des cordelettes de feuilles de palmier.

Les nattes qui, étendues sur un sommier de gravier, leur servent à la fois de matelas, de draps de lit et de couverture aux

paillottes, quand elle sont trop usées, sont fabriquées avec de longues et étroites lanières découpées dans des feuilles de palmier. Ces lanières sont vendues en gerbes sous le nom de *Hongaïto* et chaque lanière séparément porte le nom de *Honga*.

Leur Honga, Hongaïto, d'après les renseignements que m'a fournis mon savant ami, M.A.Deflers, doit provenir de l'*Hyphœne thebaica* dont on divise les feuilles dans toute leur longueur : « J'ai trouvé spontané cet Hyphæne, m'a dit en terminant mon savant ami, sur les côtes d'Arabie à Schoukra et Scheikh-Otman. »

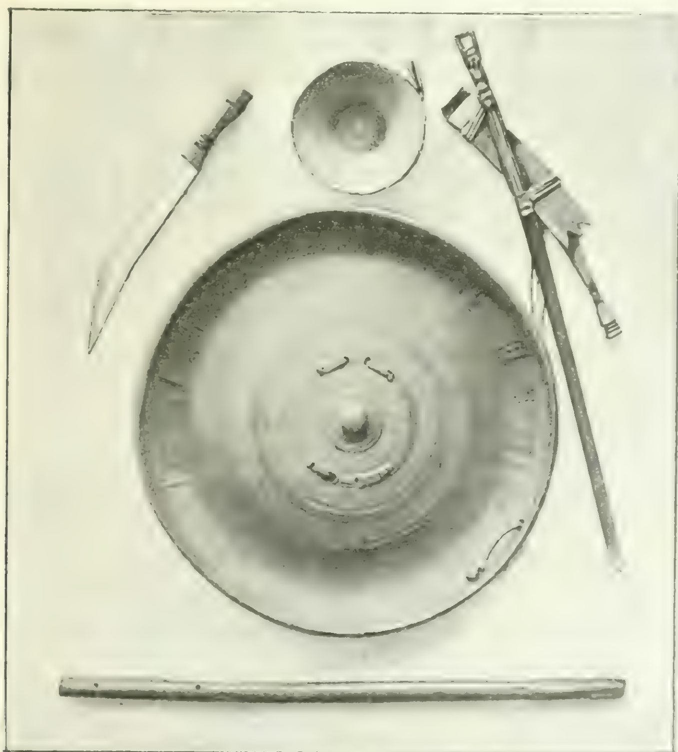
Il est probable que l'Hyphæne thebaica est également spontané à Assab sur la côte africaine. C'est de cette localité que les Apharras avaient tiré l'Hongaïto dont ils se servaient à Obock. En passant à Assab je me rappelle très bien avoir vu à distance des palmiers nains en assez grande quantité. Leur vue m'avait même laissé le regret de n'avoir pas pu rester quelques jours dans cette localité.

Les lanières, employées pour la fabrication des nattes, ont moins d'un centimètre de large sur presque un mètre de long. L'ouvrière en prend un nombre suffisant pour tisser une bande d'environ dix centimètres de large et ne s'arrête qu'au moment où elle juge que la longueur de cette bande sera suffisante pour que, divisée en plusieurs parties égales, elle suffise à parfaire l'étendue qu'elle veut donner à sa natte.

La bande terminée et divisée en parties de longueurs égales, elle coud successivement bord à bord chacune de ces parties avec une lanière (honga) de son Hongaïto. Pour passer cette lanière, elle fait des trous tout près des bords des deux bandes qu'elle veut unir, avec une petite tige de bois dur de sept à huit centimètres de long et d'un demi-centimètre à peine de diamètre, dont l'un des bouts est très pointu. Elle passe sa lanière, dont le bout est effilé en pointe, dans chaque trou successivement, à mesure qu'elle les fait.

C'est également avec des lanières plus étroites de leur Hongaïto qu'elle fabrique des vases en forme de plats et de bouteilles; elle roule ensemble plusieurs de ces étroites lanières et obtient ainsi une cordelette de quatre à dix centimètres de diamètre, selon la dimension des vases qu'elle veut fabriquer. Ce cordon fait, elle l'enroule en spirale contiguë et coud successivement les cordons en contact. Cette couture est faite à points très rapprochés avec une étroite lanière d'Hongaïto; ces points de couture, à peine distants et fortement serrés, aplatissent les deux cordons l'un contre l'autre et ne laissent aucun jour.

Comme les cordons sont plus durs à percer que la mince bande de leurs nattes, elle remplace l'alène de bois qui lui servait pour ces dernières par une alène de fer beaucoup plus longue et, comme la précédente, à peu près grosse comme une grosse plume d'oie. L'une des moitiés de cette alène est droite, ronde et effilée en pointe; l'autre moitié est quadrangulaire, contournée en pas de vis, et terminée par un évasement en forme de bouton. J'ai vu de ces poinçons admirablement fabriqués. L'ouvrier avait, à les faire, mis autant de goût et déployé autant de talent, que l'eût fait l'un de nos meilleurs serruriers. Ces trois parties, le disque terminal, la partie quadrangulaire contournée comme une vis et la partie ronde terminée en pointe sont forgées d'une seule pièce; le travail est non seulement d'un grand fini, mais encore d'un ensemble gracieux; on peut même ajouter que cet instrument est admirablement conçu pour l'usage auquel il est destiné.



Pl. 23. — Au centre, bouclier; en haut, écuelle inachevée en cordelette d'hongaïto; en bas, flûte; à gauche, poignard coudé; à droite, sa gaine et le ceinturon.

La couture des cordons est si serrée et si bien faite que le vase terminé, les liquides passent difficilement au travers. Quelques jours d'imbibition suffisent pour qu'ils n'en laissent plus filtrer une goutte. Mais on n'attend pas leur étanchement naturel; on les enduit aussitôt fabriqués, intérieurement d'un corps gras, ce qui les rend presque aussi imperméables qu'un vase de terre.

Ces récipients ont des formes assez variées : les plus nombreux ressemblent à des cruches, à des bouteilles. à des gourdes, et les autres à des plats, des assiettes, tous sont étanches et d'une solidité à toute épreuve. Contre les chocs les plus violents, ils font comme le roseau du bon La Fontaine, ce vieil ami de nos printemps scolaires, ils plient et ne rompent pas.

On comprend tous les avantages de leur invulnérabilité, de leur souplesse et de leur légèreté lorsqu'on est soumis, comme les Apharras à de fréquents déménagements et que le plus souvent on n'a que ses épaules pour transporter son mobilier à vingt, trente et quarante kilomètres, quelquefois plus.

Cette industrie m'a paru plus importante au Somal où l'on fabrique des vases ornementés de différentes couleurs et de franges variables. Les Apharras y mettent en général plus de simplicité, mais ils déploient plus de goût et sont plus soigneux *dans les détails*. On peut voir, à la planche où j'ai fait figurer les armes, la reproduction photographique d'une petite écuelle que j'ai retirée, moyennant une équitable rétribution, des mains de l'ouvrière avant qu'elle ne l'eût terminée, ce qui permet de remarquer les petites lanières d'Hongaïto en plumeaux à la fin du dernier tour.

Cette industrie, en si parfaite harmonie avec les besoins et les exigences de la vie nomade, est encore une preuve que ces prétendus sauvages sont ingénieux et intelligents; et des gens, qui se croient très savants, distribuent sans efforts de cervelle, à des gens sans moyens de s'instruire, les épithètes d'inintelligents, de brutes, de sauvages! Les marchandes des halles savent également sortir, de leur cerveau, des épithètes croustillantes et souvent plus heureuses à l'adresse des rebelles ou des grincheux qui se sauvent ahuris, en relevant le col de leur paletot, sous l'avalanche de leurs lazzis. Ces attaques personnelles, se trouvant ainsi réduites à leur plus simple expression, n'ont aucune conséquence bien fâcheuse; un mauvais plaisant vous lance un mot saumonné, personne que vous n'en est atteint et vos concitoyens, loin d'en être froissés, se contentent de rire de votre mésaventure. Toute autre est une injure qui s'adresse à tout un peuple; ce n'est plus, dans ce sens, un seul homme qu'on froisse, c'est toute une nation qui se trouve insultée. C'est bien pire encore quand on attaque ses mœurs,

ses coutumes, sa religion, le régime de sa vie sociale et sa manière de penser. Si le peuple insulté ne considérait pas tous les compatriotes du maladroit qui s'attire la haine, comme ses solidaires, il n'y aurait encore que demi-mal. Malheureusement, chaque unité d'une nation en représente l'ensemble lorsqu'elle se trouve dans un autre pays que le sien, de sorte que tous les concitoyens du maladroit endossent son incartade, ce qui conduit souvent bon nombre d'innocents à payer de leur vie la maladresse d'un mauvais plaisant ou d'un ignorant farceur. Qu'on s'occupe donc de ce qui se passe chez soi, qu'on laisse aux autres ce qui leur appartient et la liberté de se diriger comme ils l'entendent.

En fait de progrès, l'Apharras n'a pas vieilli; son industrie, sa science, ses pensées et ses sentiments sont restés tels que la nature les avait légués à ses ancêtres. Il est aussi intelligent que nous le sommes et, il ne lui manque qu'un sol fertile, pour arriver où nous en sommes en lettres, sciences, arts, industries, commerce et surtout en prétentions. S'il en est encore à traire ses brebis, il a pour cela l'esprit aussi bien outillé que le nôtre. Si le sol de son pays devenait tout à coup plantureux et fertile, on le verrait bien vite construire des bateaux pour le commerce, des machines pour l'industrie, des canons pour la guerre et pour nourrir ses parasites, pressurer les travailleurs.

Le sol de son pays est réfractaire à la culture et il n'y pousse presque rien autre qu'un peu d'herbe et cependant cet homme sait en tirer de quoi vivre. Il arriverait certainement, dans certains endroits des ravins, à faire pousser des choux, des navets, des carottes; mais un travail de plusieurs mois ne lui fournirait pas une semaine de nourriture et encore faudrait-il qu'une trop grande sécheresse, que les sauterelles ou tout autre fléau, ne viennent pas détruire ses semis et ses plantations. Sur les plateaux, inutile de penser à la moindre culture; il pourrait, des mois entiers, les arroser chaque jour de sa sueur qu'ils resteraient insensibles à son persévérant labeur et ne produiraient rien.

Les vases, dont je viens de signaler les nombreux avantages, ont le grave inconvénient d'être sensibles au feu; impossible de les mettre dessus pour cuire les aliments; il a donc fallu, pour cet unique usage, leur adjoindre les pots de terre ou de métal. Ces marmites, quand elles ne viennent pas de l'étranger, sont faites par les femmes dans les localités où se trouve de la terre à pot. Je ne connais pas leur procédé de fabrication, ni l'aspect des vases qui, m'a-t-on dit, sont assez variés de formes et de dimensions. Cependant les plus grands ne sont pas gigantesques; leur transport serait trop pénible et demanderait trop de soin; d'un autre

côté, on n'aurait que bien exceptionnellement assez de viande ou de sorgho pour les remplir. Quelques-uns de ces vases sont ornés de dessins peu variés, formés par des points et des lignes de différentes directions. C'est en général un dessin adopté depuis longtemps, que la fabricante reproduit; elle ne cherche pas à en créer de nouveaux, ni à donner à ses vases de nouvelles formes. A cette fabrication, les hommes aident parfois les femmes, mais ils n'y déploient ni plus de talent, ni plus d'habileté; ils sont restés comme elles, enchaînés à la routine.

L'industrie du bois m'a paru exclusivement réservée aux hommes qui se font bûcherons quand ils ont besoin de gaules pour la construction de leurs paillottes. Ce travail doit être pour eux une distraction: c'est un but de promenade que d'aller à la brousse couper du bois. Cependant, lorsqu'ils sont à la besogne ils doivent trouver les heures fatigantes, pénibles et d'autant plus longues qu'il leur faut, avec leurs précaires outils, frapper dur et longtemps pour abattre un arbre. Comme ils redoutent, je crois, beaucoup moins la fatigue que le manque de mouvement ils doivent trouver dans ce fatigant exercice une compensation dans le mouvement qu'il leur procure. Travailler sans bouger de place serait au-dessus de leur volonté; mais aller au loin, travailler un peu, puis revenir et recommencer le lendemain, ne leur est pas désagréable, à la condition toutefois, que cela ne dure pas très longtemps. Ils n'aiment pas rester en place et c'est en se promenant que je les ai vus, un morceau de bois à la main et un rasoir de l'autre, sérieusement occupés à tailler une cuiller ou un peigne.

Pour tailler le bois, tous les outils leur sont bons, pourvu qu'ils coupent; n'ayant pas le choix, ils se servent de ceux qu'ils ont à leur disposition ou qu'ils peuvent se procurer : de petites haches pour le gros bois, des rasoirs, des couteaux, des tranchets, des canifs pour la fabrication de leurs ustensiles. Nous avons vu précédemment ce robuste garçon se promenant, un rasoir d'une main et un peigne en voie de fabrication de l'autre; il avait l'air bien paisible et bien assidu à son travail, à le voir travailler ma curiosité se délectait, pour le reste, j'aurais préféré lui voir à la main toute autre chose qu'un rasoir ouvert. C'est cependant assez gentil, un rasoir, et ça vous rentre si facilement dans les chairs qu'on n'a pas le temps de s'en apercevoir. Cet avantage devrait faire préférer ses entailles à celles faites par un instrument moins subtil. Malgré cet avantage, ou plutôt à cause de cet avantage, il m'a toujours produit un très désagréable effet.

Le peigne des Apharras diffère des nôtres par sa forme et par sa destination. Ce n'est pas un peigne à démêler ou à main-

tenir les cheveux, c'est un peigne de fashionable qui sert d'aigrette. Piqué dans les cheveux, comme une plume ou un pompon dressé sur un chapeau, ce peigne, qui ressemble un peu a une fourchette à deux branches qu'on se piquerait dans la perruque le manche en l'air, n'obtiendrait aucun succès en France, il y a trop de têtes en boule d'ivoire pour qu'il devienne à la mode! on préférerait se moquer des Apharras qui savent conserver leurs cheveux que de se planter un peigne dans son cuir chevelu. sans cheveux puisque, hélas, beaucoup parmi nous deviennent chauves de bonne heure. Je crois avoir trouvé la cause de cette calvitie fréquente dont l'effet, si brillant, donne tant de prestige à nos grandes réunions masculines, cette cause la voici : Nous sommes des gens sincères, nous ne pouvons rien cacher et c'est probablement pour cela que nous mettons à découvert le foyer de notre intelligence : nous ne craignons pas d'afficher publiquement que nous ne savons pas conserver nos cheveux et que nous ignorons les moyens de les faire repousser, lorsqu'ils ne veulent pas se reproduire eux-mêmes. Quand on en arrive à un tel degré de savoir et de civilisation, on devrait au moins avoir de la modestie et être plus compatissant pour de pauvres gens sans instruction. Dans mon dernier ouvrage, je m'étais permis une plaisanterie à l'adresse des frères-maçons, les croyant les plus humanitaires et les plus libéraux que la terre ait portés. J'ai eu tort, je l'avoue, puisqu'ils ont été froissés; j'espère que nos frères, les chauves, seront moins susceptibles et qu'ils montreront, sans ostentation leur crâne nu comme par le passé.

Les Apharras ne tiennent pas essentiellement à leur peigne-aigrette; il n'y a même que les jeunes beaux qui décorent leur chevelure de cet ornement. Il n'en est point ainsi de la cuiller. chacun a la sienne; ils ne peuvent pas s'en passer. Comment ferait-on sans cuiller pour tirer d'une marmite sa part de bouillon? Comme il n'y a dans le pays ni fabricant, ni marchand de cuillers, chaque particulier se trouve dans l'absolue nécessité de se tailler tant bien que mal un de ces ustensiles dans un morceau de bois. La cuiller leur suffit; ils n'ont aucun besoin de l'autre partie du couvert. Leur doigt, cette fourchette naturelle, les dispense de passer leur temps à la fabrication d'une fourchette artificielle; en un mot, la cuiller seule leur est indispensable; aussi, lorsque l'un d'eux n'est pas assez habile pour s'en fabriquer une, il a recours à l'obligeante dextérité d'un ami ou d'un voisin.

— Mais, dis-je à celui qui me donnait ces renseignements, ne se trouve-t-il pas parmi vous, comme dans nos pays, des paresseux qui se disent inhabiles à faire un travail afin de profiter de

l'obligeance d'un camarade qu'ils regardent travailler pendant qu'eux s'amusent?

— C'est rare, me répondit-il. On est bon chez nous, mais on ne pousse pas la complaisance jusqu'à ce point. Ceux qui savent travailler travaillent et on ne vient en aide qu'à ceux qui ne le peuvent pas.

L'assistance mutuelle fleurit chez tous les peuples plus ou moins activement et abondamment. Ne pas confondre assistance mutuelle avec assistance publique; l'une, individuelle, est un élan où, comme disait Corot, un mouvement de cœur; l'autre, sociale est abandonnée à des intermédiaires qui tirent de la bourse des âmes charitables et des contribuables cet élan du cœur. L'Apharras ne connaît pas cette dernière; chez lui le mouvement du cœur est personnel et son étendue dépend de la fortune individuelle. Ces malheureux ne vont pas taper à la bourse patriotique, à la bourse sociale pour en retirer les mouvements du cœur de généreux inconnus! Cette assistance individuelle, directe, à laquelle chacun d'eux se considère moralement engagé, doit, en effet, rendre ce peuple peu charitable pour les personnes qui, le pouvant, ne veulent pas travailler. Autant ils compatissent à une misère involontaire autant ils réprouvent celle qui dépend d'une mauvaise volonté

Ce sont également les hommes qui exercent le métier de cordonnier. Les femmes y prennent peut-être part, mais je n'en ai jamais vues. Je ne crois pas très nombreux du reste ceux qui se livrent à cette industrie; mais si j'en juge par ceux que j'ai vus ils excellent dans l'art de coudre une semelle et manient le tranchet et l'alène avec une habileté d'artiste

La chaussure, adoptée dans ces pays, est réduite à une simple semelle, maintenue au pied par des cordons; elle est hygiénique et convient plus que toute autre aux pays chauds. La plante du pied est garantie contre les aspérités du sol, le dos et les côtés ne peuvent pas cuire, ce qui arrive lorsque les pieds sont enfermés dans des bottes ou des bottines. Cette épaisse semelle, protège les pieds des aspérités, de la chaleur du sol et des longues épines dont il est jonché par endroit et les laisse à découvert, libres et heureux de se trouver au contact de l'air et, plus heureux encore, celui qui les porte de ne pas courir le risque d'être asphyxié le soir, en retirant sa chaussure, par une odeur sui generis et de ne pas trouver ses pieds à demi cuits.

Les acacias de ce pays se dépouillent de leurs épines comme dans le nôtre les arbres se dépouillent de leurs feuilles, de sorte que le sol, au-dessous d'eux, est partout hérissé de longs piquants.

Jadis c'était le chêne en France qui dominait ; il se montrait un peu partout et par endroit en bataillon serré sur de vastes étendues. En Apharras, c'est l'acacia qui domine et règne en maître ; il se faufile et se cramponne dans tous les endroits où s'amasse un peu de terre végétale. Le malheureux, à côté de nos chênes, est un nain difforme qui a l'air d'un maudit grimaçant. Ce rachitique tout couvert de piquants plie ses branches et son tronc, accroche ses racines et se soumet enfin à toute sorte de contorsions pour maintenir son existence à l'endroit qu'il occupe et au milieu qui le nourrit, et il semble dire à tout ce qui marche et vole : ne m'approche pas.

Quand, passant près de lui, j'avais le malheur de l'aborder sans défiance, ce qui m'arrivait souvent, il épinglait mon parasol, mes effets et ma peau avec les longues épines de ses flexibles rameaux. C'était alors la lutte, que j'ai décrite dans un autre chapitre, entre l'arbre rachitique et le roi des êtres de la création. L'un des lutteurs calme et impassible, tenant bon sans broncher, et l'autre, criant, jurant, tempêtant, tirant, se débattant et s'embrochant à chaque mouvement ; s'il avait conservé le calme de son adversaire, la lutte aurait pris fin à la première estocade ; malheureusement celui qui reçoit une torgnole n'est jamais content et, en voulant manifester son mécontentement, il en recherche fatalement une autre.

Lorsqu'on est parvenu à grand'peine à s'échapper des étreintes de son adversaire et que l'on voit sa peau égratignée, son vêtement lacéré, on se dit bêtement, en épongeant le sang de ses blessures, on ne m'y prendra plus.

C'est vite dit, on ne m'y prendra plus ! et quelques heures suffisent pour le faire oublier ; on fait un kilomètre ou deux et sans provocation de la part de l'adversaire, on se trouve encore avec une nouvelle affaire sur les bras ou plus exactement dans les bras ou dans une partie du corps.

Que de fois il m'est arrivé ainsi d'avoir une question à régler.

Un jour, dans l'assez large déchirure d'un plateau, j'aperçois posté en tirailleurs un groupe de mes implacables ennemis ; la distance entre eux me paraît suffisante pour m'introduire dans leur camp sans troubler leur immobilité. Je m'avance hardiment ; mais bientôt, en voulant en éviter un, je m'approche trop d'un autre qui m'accroche au flanc droit, je me retire trop brusquement et son voisin de face me saisit au flanc gauche. J'étais pris ; mais je n'étais plus novice, et avec le calme d'un sénateur somnolent dans sa chaise curule, je détachai tranquillement, une à une, les épines qui me tenaient prisonnier. Cet exploit terminé, je sortis de la mêlée sans orgueil et je m'en retirai avec précaution

Enfin, je suis sorti, me voilà libre, je respire à l'aise; je me croyais indemne, j'avais pris tant de précautions! Mais après examen, je vois ma jaquette atteinte en plusieurs endroits et, par deux ou trois égratignures, mon sang couler. A cette vue, ce qui me restait de ce liquide dans les veines me monte à la tête, y déchaîne une colère rageuse, et me fait sortir de la bouche des paroles violentes. Pour mieux accentuer toute l'étendue de mon irritation je frappe du pied très violemment le sol; sa chute fut rapide et son retrait bien plus rapide encore, car à peine tombé il s'était relevé comme repoussé par un ressort. Ce n'était pas un ressort qui venait de le faire se retirer si rapidement, c'était une longue épine qui l'avait piqué et que je lui voyais maintenant magistralement plantée dans la chair après avoir traversé le côté faible de ma bottine.

J'appelle mon domestique, en me tenant, comme un héron, en équilibre sur un seul pied. Quand il fut près de moi, je lui mis ma main sur l'épaule et lui montrant l'épine plantée dans ma bottine :

— Regarde, lui dis-je. Que dis-tu de cela?

— Moi, je dis : c'est pas bon; toi trop souvent te mettre en colère!

Sans prendre note de sa réflexion, je saisis l'épine et la retirai d'un seul coup. Ali, c'est le nom de mon domestique, suivit d'un œil indifférent cette rapide opération et me dit en me voyant abaisser timidement le pied sur le sol.

— Si tu ne peux pas marcher, je te porterai.

— Merci Ali, je pourrai facilement me rendre à Obock sans le secours de tes épaules. Est-ce qu'une épine peut empêcher un blanc de marcher? Mais, mon pauvre Ali, avec une lance dans la poitrine, il irait encore de l'avant. Tiens, vois! et, avec crânerie, je me mis à marcher.

J'ouvre mon parasol! C'était lui dans la lutte qui avait le plus souffert; par différents trous il tamisait les rayons du soleil qui me tombaient sur le corps et mouchetaient mon vêtement de petites larmes et demi-larmes blanches qui s'agitaient et semblaient se poursuivre à chaque mouvement que je faisais. Il avait triste mine, mon bouclier solaire; personne en le voyant n'eût pu se retenir de rire et Ali qui l'avait sous les yeux le regardait d'un œil impassible et de profonde indifférence. Ce qui était arrivé devait arriver, ce ne pouvait donc pas, pour ce fataliste, être une surprise, une chose à rire ou à déplorer.

Ali était fataliste; il aurait vu sans s'émouvoir une insolation me tuer à ses côtés, ce qui ne l'eût certainement pas empêché

de remplir son devoir, et de me venir en aide, car en maintes circonstances, il m'avait déjà donné les preuves d'un dévouement quasi-filial; c'est du reste ce qu'il me disait quand je le menaçais d'une réprimande méritée : « Toi, comme mon père. » Ce qui voulait dire : tu peux comme mon père me châtier ou me pardonner lorsque j'agis mal.

J'avais fini, tant est grande l'influence du milieu, par prendre en considération la philosophie de mon domestique et c'est, quoique souffrant un peu, d'un pas alerte que je me dirigeai vers Obock.

Ali, tout près de moi, mit aussitôt son pas à l'unisson du mien et me conta ses joviales prouesses. Lorsqu'il arrivait à quelques passages lui rappelant d'agréables souvenirs, il ne pouvait s'empêcher de rire, de voltiger et sauter. Son récit était pour moi et son rire et ses gambades pour lui : chacun ainsi avait sa part de distraction. A un passage croustillant de son bruyant récit, accentué de sauts et de gestes, tout à coup il s'arrête et je n'entends plus rien. Surpris de ce silence, je détourne la tête et vois mon narrateur tenant dans ses deux mains l'un de ses pieds en l'air. A peine mon regard lui fut-il parvenu, qu'il se mit à faire une affreuse grimace et à crier comme un homme qu'on écorche vif.

— Maladroit! criai-je, à mon tour, en lui voyant une épine plantée dans le talon. Qui t'a permis de singer ton maître sans sa permission;qui plus est,je le vois, tu as ajouté à ce manque d'égard le choix d'une épine moitié moins grosse que la sienne. Vois-tu maintenant qu'il est ni bien ni bon de vouloir faire comme son maître? Allons, console-toi, cesse tes cris et tes grimaces, je vais te l'arracher.

— Non, non, et saisissant aussitôt son épine avec appréhension, il se décida à la retirer dans la crainte de mon intervention; sans la gratifier du moindre regard, il la jeta au loin d'un mouvement nerveux; après s'être bien assuré qu'elle n'y était plus, il maintint encore son pied en l'air et se remit à geindre.

— Pourquoi crier ainsi, mon pauvre Ali? C'est inutile, puisque je sais ce qu'il en est. Ne viens-tu pas de me dire que ce n'était pas bon de s'enfoncer une épine dans un moment de colère; tu peux juger maintenant si c'est meilleur lorsqu'on se pique dans un moment d'hilarité.

— Oui mais toi tu peux donner *bakshich*.

— Je le puis, en effet, et je le donne quand on me fait de la bonne besogne ou qu'on me rend service et surtout quand on évite de se blesser; mais lorsqu'on se blesse, comme tu viens de le faire sans mon consentement, au lieu d'un *bakshich* c'est quelques coups

de parapluie que j'ai envie de donner sur ton dos, maladroit! afin de t'apprendre à faire attention et à ne plus recommencer.

— Tu ferais bien; toi, comme mon père! répondit-il, l'air contrit.

— Oui, je ferais bien; mais en te meurtrissant les épaules je ne guérirais pas ton pied. Seulement, rappelle-toi que, si se mettre en colère ça n'est pas bon, trop de gaîté et de paresse, ça n'est pas meilleur et que souvent, comme tu viens encore de m'en donner l'occasion, on est presque forcé de se mettre en colère. Car, maintenant, comment allons-nous faire? Je vois bien, par les cris de douleur que t'a arrachés ta piqûre, que tu ne pourras pas marcher; et je suis trop vieux et pas assez fort pour te porter. Je ne veux pourtant pas te laisser ici cette nuit seul dans la plaine où tu pourrais être dévoré par les hyènes ou tué par les Danakiles. Je ne vois qu'un moyen de nous tirer d'embarras; tu vas t'asseoir sur ton derrière, tu allongeras les jambes je te prendrai les pieds et je te traînerai doucement jusqu'à Obock; nous n'avons guère que quatre à cinq kilomètres à faire; dans deux ou trois heures nous serons rendus.

Ali me regarda comme un homme qui cherche à approfondir ce qu'on vient de lui dire. Puis, sans répondre, il posa son pied sur le sol et se mit à marcher en boîtant. Nous nous mîmes en route; cinq minutes après il était aussi alerte et aussi causeur que par le passé, mais il ne sautait plus.

Pendant son monologue, je me contentais, ce qui m'arrivait assez souvent, de remuer la tête en signe d'approbation, pour lui indiquer qu'il pouvait continuer, que j'étais tout oreille à la conversation, et l'empêcher de s'apercevoir que j'avais l'esprit ailleurs. Je pensais en ce moment à notre double mésaventure qui faisait naître en moi cette réflexion : il faut à certains hommes un esprit bien étroit et un orgueil sans borne pour croire que la terre a été faite dans l'unique but de nous avoir et ses produits dans celui de satisfaire à nos besoins, de penser que le chant harmonieux des oiseaux n'est que pour plaire à nos oreilles, les beautés de la nature pour exciter notre verve poétique et par surcroît de prétention que le royaume des cieux nous appartient. Car sans nous il n'aurait aucune raison d'être; ce serait l'inconnu inaccessible à nos sens et à notre intelligence. Comment ces orgueilleux ne voient-ils pas que tout leur est hostile, qu'il leur faut soutenir une lutte continuelle pour conserver et prolonger leur existence. Le soleil tue de ses rayons, la glace tue par congélation, les animaux de grande taille tuent par leur force, les plantes par leur poison. Tout, tout est nuisible jusqu'aux substances alimentaires

qui tuent par indigestion. Ici le sol refuse de produire; c'est presque malgré lui qu'il accepte quelques plantes, n'évitant la destruction qu'en se couvrant d'épines et autres organes protecteurs, car elles se cramponnent autant que nous à la vie; elles déploient même plus de persistance et d'énergie que l'homme dans la lutte vitale. Dans cet ingrat pays de l'Apharras, les plantes seules peuvent dire : ce sol a été fait pour nous. Ce n'est que par subterfuge que les hommes peuvent s'y maintenir.

Tout dans la nature forme un accord des plus harmonieux. Ce que nous appelons le bien, le mal n'existe que pour nous, et nous ne sommes dans l'instrument vital de la nature qu'une simple note dont le son s'harmonise avec celui qui sort des autres instruments. La note humaine est-elle un dièze ou un bémol? Est-elle ronde, noire ou croche? Est-elle faible ou dominante? Nul ne le sait. Elle est en harmonie, en accord avec les lois qui président à l'existence des corps organisés et nous ne savons pas combien de temps encore cette harmonie durera; combien de temps notre espèce se maintiendra dans la lutte vitale; lutte qui établit l'harmonie dans l'existence de toutes les espèces : les unes opposent à la loi de destruction une force vitale exubérante, les autres une luxuriante fécondité, les autres enfin ont des cuirasses, des armes de défense très puissantes. Le sort de tous les êtres étant de vivre, de mourir, et de se manger entre eux, les plus faibles ne résisteraient pas longtemps aux plus forts, si chaque espèce n'avait, soit dans sa vitalité, soit dans sa reproduction, soit dans des moyens protecteurs, soit dans son industrie ou dans ses subterfuges, quelque chose pour suppléer à sa faiblesse.

Si tous les hommes accordaient leur pensée au diapason du bon sens, ils entendraient leur intelligence leur souffler « sans moi, tu n'existerais pas; ta disparition aurait été aussi rapide que l'éclair; sans moi, tu n'aurais jamais su éviter les causes si nombreuses de ta destruction : les poisons minéraux et végétaux, les venins des animaux, la dent des carnassiers, l'envahissement des microbes nuisibles, les gaz délétères, les miasmes telluriques, les variations atmosphériques, les casse-têtes de ceux de ton espèce, etc., etc., tout était contre toi, et tu n'aurais pas fait long feu sur cette terre si tu ne m'avais pas eu pour t'éclairer, te guider, et te soutenir, te permettre de résister aux plus terribles catastrophes. Est-ce que tes jambes sont assez agiles pour fuir assez vite, tes bras assez forts pour lutter avec succès en toute occasion, ta peau assez solide pour te protéger? Mais, tu serais sans moi la plus bête des bêtes; et tu pousses l'ingratitude et la bêtise jusqu'à me renier, à me confondre avec l'instinct, cette force incon-

ciente qui dirige les autres êtres de la création. Je te permets de résister à tout ce qui vit, de maintenir tout sous ta domination; ingrat! Je continuerai à te protéger malgré toi. »

Voyons, mes illustres maîtres dans l'art de dire des bêtises et des inutilités, si votre intelligence se permettait de vous tenir pareil discours, que lui répondriez-vous? Vous persisteriez à la considérer comme de l'instinct perfectionné, ce qui la ferait rire et se moquer de vous.

Comme ni vous, ni moi, ne connaissons cet on ne sait quoi, qu'on désigne par les mots instinct, intelligence; nous ignorons comment il se produit, nous n'avons pour nous éclairer que ses manifestations, et cependant, j'accepte volontiers,si cela peut vous être agréable, que l'instinct et l'intelligence soient de même essence et proviennent de la même source. Si je fais cette concession c'est qu'il me serait aussi impossible de vous prouver le contraire, qu'à vous de me donner la preuve que vous avez raison ;si leur origine et leur essence sont restées jusqu'à ce jour dans le mystérieux et l'obscur,leurs manifestations sont apparentes et depuis longtemps connues. Les manifestations de l'instinct et de l'intelligence sont si différentes que celui qui les confond pourrait considérer la batteuse à vapeur comme le perfectionnement d'un chemin de fer,ce qui ne démontrerait pas chez lui une grande étendue d'intelligence.

L'homme tire la presque totalité de son alimentation des matières ou substances organiques que lui fournit la nature. Quand il s'en est bien repu pendant le cours de sa vie, qu'il a tué et mangé pas mal de ses frères d'existence, aussitôt mort, il devient à son tour la proie d'une infinité de voraces qui s'acharnent après lui. Il a beau prendre toutes les précautions pour éviter à sa chair de servir de pâture, il ne réussit qu'à se préserver des animaux qu'il voit, mais il est quand même tôt ou tard dévoré par des myriades de ceux qui échappent à la vue. Comme tous les gourmands qui viennent à sa suite sont également d'incessants consommateurs de matière organisée, la déperdition de ce qu'ils gâcheraient détruirait l'équilibre, si des êtres d'une organisation moins compliquée ne transformaient de la matière inorganique en substance organique : ce sont les infiniment petits qui comblent les vides faits par les gros.

J'ignore et tout le monde ignore comme moi, sauf les encroûtés qui ne doutent de rien, comment s'est formée la première parcelle de matière vivante et comment s'est produite l'apparition de tous les êtres. Seulement, on peut prévoir que du jour où un homme de génie sera parvenu à créer une parcelle de matière vivante,

ayant la faculté de se reproduire,il en sera de sa découverte comme de celles des Papin, Franklin et Daguerre etc; moins d'un siècle après, l'homme créera à volonté des plantes et des animaux. Ce n'est pas en passant son temps à batailler sur des transformations aussi imaginaires que les modes divers des autres créations qu'on arrivera à sortir de son creuset intellectuel une parcelle de matière vivante jouissant de la faculté de se reproduire.

Si des êtres peuvent se nourrir de matières inorganiques, ce n'est certainement pas exclusivement, car je ne crois pas qu'il en existe un seul qui puisse se passer de matières organiques ou, en d'autres termes, qu'il existe un seul être vivant qui puisse se passer, pour vivre, de substances tirées d'un autre corps vivant. Les végétaux et les cellulaux puisent dans le sol, l'eau ou l'air, des parcelles de matières provenant d'autres corps vivants; les animaux prennent, à même, les corps qui vivent, manipulent leurs substances les transforment et en opèrent la décomposition, ils ont pour cela un laboratoire qui manque aux deux autres règnes, le règne végétal et le règne cellulal.

L'homme, pour opérer la décomposition des substances prises aux corps vivants possède un laboratoire des mieux outillés; il doit, malgré tout, être encore insuffisant puisque l'observation et l'expérience ont prescrit à l'homme de faire cuire ses aliments avant de les livrer à l'estomac. Je ne connais aucun autre être à qui la nature ait indiqué cette préparation préliminaire. Comment lui eût-il été possible de cuisiner des aliments, s'il n'avait pas été doué d'une autre faculté que celle de l'instinct. Sous ce rapport rien, absolument rien de commun avec les autres espèces animales. Mais alors, illustres transformistes, d'où lui provient cette faculté! N'est-ce pas hilarant de voir ces bonnes têtes, dire : nous n'avons que de l'instinct perfectionné et aller prendre, avec plus de plaisir, un bon dîner dans un grand restaurant qu'une simple soupe aux choux dans un restaurant prolétaire. Je ne les blâme pas, je les trouve même beaucoup plus intelligents qu'ils ne se trouvent eux-mêmes.

Je le crie de nouveau, car il y a parmi nous tant de sourds et si peu de muets qu'il est bien difficile de se faire entendre : l'homme, sans son intelligence, serait de tous les êtres le plus mal partagé et grâce à elle, il est le mieux doué; il finira par les dominer tous. Très longtemps les microbes lui avaient échappé, il les tient maintenant et veut les empêcher de nuire. Quand on voit ce bimane dont la force vitale est des plus ordinaires, la fécondité des plus restreintes, sans armes de défense, vulnérable au moindre choc, muni d'armes d'attaque insignifiantes et n'ayant même pas

comme le singe, la facilité de fuir son ennemi en grimpant sur les arbres; on devrait cependant s'apercevoir de ce qui le maintient en équilibre dans la lutte vitale et qu'il n'a rien, absolument rien, autre que son intelligence pour suppléer à toutes ses faiblesses.

Il est facile dans un pompeux discours de raconter que l'instinct et l'intelligence se tiennent par le nombril, que cette dernière est un peu plus perfectionnée que son conjoint; on peut inventer des êtres imaginaires pour rétablir les chaînons manquants de la série des êtres; on ne pourra jamais en inventer un assez grand nombre pour relier l'homme au plus perfectionné des animaux. Qu'on essaye donc, pour établir le passage entre le gorille, par exemple, et l'homme intelligent; et tous les êtres que l'on voudra créer se trouveront dans un tel état d'infériorité, qu'il leur serait impossible de se soustraire aux causes de destruction et qu'ils ne pourraient échapper à une disparition rapide qu'en les douant d'une intelligence égale à la nôtre.

Que deviendrait ce pauvre être, en lui supposant une force égale à la nôtre, s'il ne savait pas apporter remède au milieu qui le brûlerait ici, le gèlerait là-bas? Que deviendrait-il avec sa reproduction annuelle d'un seul rejeton et cela pendant une courte période de la vie, s'il ne savait pas entourer sa progéniture de soins intelligents

Les animaux savent certainement entourer de soins leurs petits et nous ferions comme eux si nous n'avions que de l'instinct. Nous nous passerions de médecins pour les soigner et de vétérinaires pour soigner les petits des autres espèces animales. On ne pourra jamais sortir de ce dilemme : La nature pourvoit aux besoins de tous les êtres, l'homme seul pourvoit aux siens et, qui plus est, pourvoit à ceux des animaux qui s'attachent à lui et peuvent lui être utiles. Il faut avoir un épais bandeau sur les yeux ou un esprit bien encroûté pour voir les choses autrement qu'elles ne sont.

L'homme est corporellement caduc et faible; vous savez cela, vous, mes illustres confrères, qui lui donnez vos soins et lui donnez en même temps la preuve de notre puissance intellectuelle; puissance à laquelle vous ne reconnaissez pas de limite puisque vous cherchez sans cesse à l'augmenter. Sans vous, l'espèce humaine aurait beaucoup de peine à maintenir son équilibre dans la lutte vitale et on vous appelle des morticoles! d'où nous vient ce peu d'égards pour services rendus? De l'oubli de votre mission et du jemenfoutisme, qui fleurit actuellement chez les civilisés.

Sans m'en apercevoir, mon domestique avait terminé son monologue et dans ma tête les idées se succédaient sans interruption;

lorsque la lutte pour la vie se présenta je ne pus m'empêcher de dire tout haut : « C'est ici qu'on la voit dans toute son âpreté : tout ce qui vit dans cette plaine déserte souffre de la soif et de la faim.

— Je n'ai pas plus faim, s'écria Ali, ni plus soif ici que chez moi.

— N'as-tu jamais soif, Ali?

— Quelquefois, mais pas souvent.

— Et faim?

— Quand j'ai faim, j'attends pour manger.

— Et tu ne souffres pas en attendant?

— Je ne sais pas; j'ai faim, j'ai soif, voilà tout, j'attends.

— Alors, tu te trouves, sans t'en douter, dans les mêmes conditions que le producteur de l'épine qui vient de te piquer. Tu t'es acclimaté à ce vilain milieu et tu cherches à te tirer d'affaire. Tu bois quand tu trouves de l'eau et tu manges quand tu peux saisir des aliments. Sous ce rapport, si j'en juge par ton embonpoint, tu dois être très habile. Mais prends garde, Ali, que la disette ne devienne trop grande : il t'arriverait comme aux arbres dépouillés par les sauterelles : on te choisirait l'un des premiers pour être dévoré. Vois tous ces malheureux accablés de chaleur et manquant d'eau, les contorsions qu'ils ont faites pour échapper à la mort, et les piquants dont ils se sont armés pour éviter d'être mangés jusqu'aux racines. Te rappelles-tu l'autre jour tous ces criquets suspendus à leurs branches, comme des essaims d'abeilles, ils les faisaient plier sous le poids de leur masse après les avoir dépouillées de leurs feuilles. Ces miséreux, ces souffre-douleur de cette aride solitude seraient encore bien plus à plaindre sans les épines dont l'une t'a fait faire une si affreuse grimace. Ils ne pourraient soutenir la concurrence vitale, ils seraient dévorés comme tu le serais si tu n'avais pas ta lance pour te défendre.

— Moi ne serais pas dévoré, les hyènes ne mangent que les enfants et les vieillards qui ne peuvent pas bouger.

— C'est comme ces arbres, ils ne peuvent pas bouger et ont pour ennemis tous les animaux de la contrée. Ils ont beau se hérisser de piquants et en produire autant qu'ils peuvent et en laisser tomber sur le sol pour défendre l'approche de leurs troncs ; tu sais et moi aussi ce qu'il en coûte de s'en approcher de trop près ! rien n'y fait, ils sont destinés à servir de pâture, la destinée les oblige à être préservés incomplètement. Par bonheur, ils ont, comme toi, la vie dure et comme toi ils parviennent à se tirer d'affaire.

— Oui mais moi j'ai été piqué et tu n'as pas donné *bakshich*.

— Mais c'est toi qui devrais me donner un *bakshich* pour les considérations philosophiques que je viens de te livrer. Tu n'y as

certainement rien compris, mais j'y ai passé du temps quand même et le temps ça vaut de l'argent. C'est pourquoi je te donne *bakshich* pour le temps que tu passes pour moi. Mais quand on se blesse maladroitement, comme tu viens de le faire, je donne une correction pour apprendre à être prudent, et c'est ce qui t'arrivera si tu recommences. Maintenant tu peux raconter une histoire, je vais t'écouter comme tout à l'heure; mais ne me fais pas de questions, ça me trouble et ça met mes humeurs en mouvement, ce qui se traduit quelquefois par la colère.

— Bien, puisque tu ne veux pas donner *bakshich*, donne ton sac et ton bâton, tu n'en as plus besoin, je vais les porter. »

Que raconta Ali? Je n'en sais rien. J'avais la pensée envahie par cette lutte que les êtres se livrent continuellement pour préserver leur existence et par la nécessité où ils se trouvent de vivre aux dépens les uns des autres. J'ai longtemps cherché, impossible de comprendre comment, pour établir l'équilibre entre un si grand nombre d'espèces qui se détruisent et se mangent, la nature pouvait s'y prendre. Ici, où les espèces sont rares, leurs ennemis sont très nombreux; autre part, où elles sont abondantes, elles ont peu d'ennemis. Dans la suite des âges, des espèces disparaissent et d'autres apparaissent. Cette loi d'harmonie, cette lutte vitale qui est censée maintenir en équilibre l'existence des espèces, je ne la conçois plus. Je ne vois plus cet accord dans l'effrayant concert de la vie des êtres; c'est un carnage terrible où la mort succède à la mort; rien ne reste vivant, rien ne reste intact, tout meurt et tout change.

L'apparition sur terre de l'espèce humaine a certainement hâté la disparition d'un certain nombre d'espèces et favorisé la production de quelques autres. Dans ma pensée, du reste, d'après mes observations, toute espèce nouvelle qui apparaît devient à la fois une cause de destruction pour quelques-unes de celles qui existent et une cause favorable à la formation d'espèces nouvelles. Sous ce rapport, l'espèce humaine porte un trouble plus grand qu'aucune autre espèce, car elle seule entre toutes sait se défaire de ce qui lui est nuisible et faire prospérer ce qui lui est utile. L'homme est le maître du globe : son intelligence lui permet de l'occuper dans sa presque totalité et il le couvrirait de sa progéniture si cette intelligence, dont il peut être fier, n'était pas dominée par l'orgueil, l'ambition et l'envie qui l'entraînent, quoi qu'il fasse, à assommer ses semblables. Lorsque le choléra, la peste et autres épidémies ne vont pas assez vite à éclaicir les rangs, il s'arme, se fait la guerre et, quand il reste tranquillement en paix, il réduit le plus possible le nombre de ses enfants. Il est le seul de tous les

animaux qui peut faire l'amour en tous temps et réduire volontairement le nombre de ses petits. Chez les animaux, les actes raisonnés sont fréquents; mais en amour aucun ne raisonne, tous suivent les prescriptions de la loi naturelle sans retenue et sans restrictions.

Dans toute la zone littorale de la mer Rouge, les plantes ont triste mine et très mauvais aspect : aucune ne se dresse avec noblesse et majesté, elles se courbent, s'inclinent, rampent, elles représentent la misère et le bas-fond social de la végétation; toutes semblent concentrer leurs forces vitales dans la production d'organes protecteurs, elles se couvrent d'épines, d'aiguillons, de poils, etc., ou gorgent leurs vaisseaux de sucs redoutables. Dans un terrain fertile, on chercherait vainement chez les plantes ce luxueux déploiement d'armes défensives. La plante se plie bien mieux que l'animal aux exigences du milieu; elle adapte sous peine de mort son existence au sol et au climat de l'endroit, ce qui l'oblige à de très grandes modifications et la conduit à de nombreuses variétés; variétés d'autant plus grandes et plus nombreuses que son aire de dissémination est plus vaste. Les variétés d'une espèce sont quelquefois si différentes les unes des autres que les spécialistes n'hésitent pas à les considérer comme des espèces distinctes; il leur suffit de trouver à l'une d'elles un poil de travers pour encombrer la science d'une espèce nouvelle.

Toutes les plantes ici semblent s'être égarées dans le sol rocailleux de ces plaines désertes. On dirait qu'elles se hérissent de se trouver dans un pays pareil. Les unes rampent, se serrent et forment sur le sol comme un épais tapis; les autres s'élèvent en étalant comme un large parasol leurs rameaux entrelacés. Beaucoup de ces rabougries perdraient en nos climats leurs formes rachitiques et deviendraient gracieuses et opulentes; elles perdraient les piquants qui les ébouriffent et souriraient au passant au lieu de lui faire une vilaine grimace et de les accrocher.

J'ai cru longtemps à l'insensibilité des plantes; je l'ai combattue et je la combattrai encore, seulement je séparerai la sensibilité de l'impressionnabilité, ce que je n'aurais pas fait à l'époque où je croyais stupidement les plantes dépourvues de l'élément nerveux.

L'animal se rend compte, si peu que ce soit, de ce qui se passe autour de lui; il évite le danger, saisit ce qui lui plait et, indépendamment de sa volonté, il subit des impressions multiples; il est en un mot sensible.

Les plantes sont uniquement impressionnables et leurs impressions sont parfois plus vives que celles des animaux, mais elles

ne sont pas sensibles. Quelques-unes cependant nous paraissent douées d'une sensibilité exceptionnelle. Cela tient certainement à un phénomène encore inexplicable plutôt qu'à de la sensibilité c'est-à-dire à une impression consciente et raisonnée. Pour me faire bien comprendre, je donne cet exemple : tout animal piqué est impressionné et ressent de la douleur ; une plante piquée et contusionnée est impressionnée et ne ressent aucune douleur. Il me paraît impossible qu'il en soit autrement, car l'animal est mobile et peut fuir ou se protéger alors qu'un végétal ne le peut pas. La nature, dans ce cas, eût commis un crime en lui donnant la sensibilité et l'obligeant à rester en place.

La plante, très impressionnable aux milieux, s'habille suivant le climat et se nourrit d'après la nature du sol; sa tige recherche l'air et la lumière, sa racine l'humidité et l'obscurité; elle croît machinalement et fait ce que ses impressions lui ordonnent. Ce n'est qu'en changeant son milieu qu'on peut obtenir d'elle autre chose que ce qu'elle doit produire. En l'emprisonnant on l'oblige à se décolorer; en modifiant les engrais de son sol ou par d'autres procédés artificiels on lui fait grossir ou multiplier certains de ses organes au détriment des autres. Les plantes, je le redis, sont insensibles, mais aussi impressionnables et peut-être plus que les animaux, et ce sont les impressions et non la sensibilité qui permettent à tout ce qui vit de s'adapter à différents milieux.

L'homme est encore de tous les êtres celui qui s'adapte aux différents milieux avec le plus de souplesse,il sait se préserver,parer aux éventualités et accroître son bien-être. Je viens, en en indiquant deux suites fâcheuses, de parler des épines que les acacias sèment au-dessous d'eux comme des chevaux de frise aux abords d'une citadelle, cela permet de comprendre l'utilité des chaussures épaisses et solides et leurs inconvénients lorsque les pieds se trouvent emprisonnés dedans. Les belles bottes, les brodequins et les bottines leur serviraient de marmite d'où ils sortiraient cuits après une longue excursion. Aussi les habitants de cette contrée préfèrent-ils courir la chance des piqûres et des meurtrissures,en allant pieds nus, que de les enfermer, pour faire du genre, afficher du luxe, dans des chaussures pot-au-feu; ils chaussent des babouches pour de courtes promenades et des *madas* pour de longues courses. Quand ils se reposent, les babouches reposent également, à côté d'eux, hors de leurs pieds; pendant leurs courses, ils ont plus souvent leurs *madas* à la main que sous les pieds.

Maintenant, suivez-moi, nous allons voir travailler en plein air, les cordonniers du pays, assis dans la grande rue d'Obock à l'ombre des maisons. Vous pourrez juger de leur habileté, de la

régularité de leur coupe, de la netteté des bords et autres parties provenant de leurs coupures. Je ne vous dirai pas si dans leurs villages ils chantent en travaillant, mais ici, nous les trouverons silencieux et tout à leur besogne. Ils découpent dans une peau de chameau tannée deux ou trois morceaux de mêmes dimensions qu'ils superposent pour former les semelles dont les bords, quand la chaussure est terminée, dépassent de toutes parts la plante du pied de un, deux et quelquefois trois centimètres. Ces deux ou trois pièces, destinées à former la semelle, sont maintenues par un ou deux ou trois rangs de coutures espacées de moins d'un centimètre des bords dont elles suivent parallèlement le contour. Ces coutures terminées, l'ouvrier pose son poinçon, saisit son tranchet et égalise les bords avec une grande habileté et beaucoup de soin. Du reste, les Apharras mettent généralement beaucoup de goût et d'habileté à tous leurs travaux.

Le poinçon dont ils se servent pour la couture est une tige de fer moins grosse qu'un tuyau de plume d'oie. Cette tige qui n'a que trois à quatre centimètres de long est très pointue d'un bout et emmanchée de l'autre dans un cylindre de bois assez gros, assez court et de dimension très favorable pour tenir à la main et permettre de déployer toute sa force lorsqu'on veut l'enfoncer. Le tranchet est également emmanché dans un cylindre de bois plus long et plus gros que celui du poinçon; sa lame, un peu plus longue que large, ressemble, par sa forme triangulaire, à l'extrémité tranchante des tranchets dont on se sert en France.

Dans l'un des morceaux de peau employés pour la confection de la semelle, l'ouvrier taille de chaque côté un prolongement rectangulaire qui, la chaussure terminée, se relève comme deux oreilles sur les parties latérales du pied, au-dessus des malléoles. D'autres fois, ces deux pièces sont taillées séparément et l'un de leurs bords est cousu ensuite au bord de la semelle dont il occupe un peu plus du tiers de la longueur.

Aux deux coins libres de ce rectangle, on fixe les bouts d'une étroite courroie dont l'autre bout est ensuite fixé aux deux coins opposés de l'autre oreille; l'une de ces courroies formant anse est destinée au talon au-dessus duquel elle passe pour maintenir le bout postérieur de la semelle. La courroie antérieure va également d'un coin à l'autre des deux rectangles formant oreilles et embrasse le cou-de-pied; au milieu de cette courroie se trouve cousu le bout d'une autre qui se dirige en avant et dont l'extrémité est fixée à la semelle au niveau de l'espace compris entre le gros orteil et le suivant; cette extrémité est quelquefois divisée en deux parties dans l'écartement desquelles on passe le gros orteil. Cette

chaussure ainsi terminée n'est formée, comme on vient de le voir, que d'une semelle, deux oreilles latérales et trois petites courroies pour maintenir la semelle sous la plante du pied.

Qui veut aller loin, dit-on, *ménage sa monture*. Si les Apharras ignorent cet adage, ils le mettent en pratique, ce qui revient au même. Aussi les rencontre-t-on bien plus souvent leurs *madas* à la main qu'aux pieds. En les voyant ainsi aller dans la plaine, j'avais envie de leur crier ce vers de La Fontaine : « *Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.* » Pour s'éviter la peine de les porter, il leur arrive souvent de les laisser dans la paillotte et d'autres, pour n'avoir pas l'envie de les voir s'user, préfèrent s'en passer que d'en faire l'acquisition.

La garde-robe d'un Apharras se trouve donc ainsi formée : un *toob*, pour les peu fortunés; deux *toobs* pour les gens aisés, deux toobs et une paire de *madas* pour les riches. Enfin les sultans et les vizirs ajoutent à leur garde-robe un turban, des *toobs* de rechange et, quand ils peuvent s'en procurer, des jaquettes, gilets et pantalons, etc. Mais on doit leur rendre cette justice, ils sont aussi économes que leurs sujets et portent leurs vêtements jusqu'à ce qu'ils soient usés; ce qui leur permet, lorsqu'ils font une largesse, d'offrir à un malheureux un vêtement neuf au lieu d'un vêtement usé. Le moment d'aller en ce pays établir une maison de confection n'est pas encore venu; ça viendra peut-être, mais il faudra avant, que les fournisseurs de fusils en aient approvisionné le pays. Car c'est assurément à ces acquisitions que ces bergers placeront leurs premières économies.

A quoi pourraient servir à ces nomades des vêtements de rechange, des ustensiles, des meubles? A les encombrer, à leur rendre l'existence insupportable; car il leur serait impossible d'opérer leurs fréquents et indispensables déménagements. Ils agissent en sages, en se contentant de l'indispensable, en n'ayant qu'un à deux *toobs* pour tous vêtements, et en prenant soin, en ne les lavant pas trop souvent de peur de les user. Ils préfèrent avoir un vêtement moins propre et un peu plus d'eau pour leurs troupeaux; en cela, je crois qu'ils ont raison.

La garde-robe des femmes n'est guère plus compliquée : une robe assez longue pour recouvrir tout ce que peut exiger la plus austère des morales. Cependant, à la mode antique qui s'est encore conservée dans beaucoup de localités, les femmes n'ont qu'un jupon et une ceinture; tout ce qui se trouve au-dessus du nombril reste à découvert. Au vêtement s'ajoute le bandeau matrimonial, le foulard replié qui leur sert de coiffure lorsqu'elles sont mariées. Ce n'est pas encore par un excès de propreté que leur vêtement brille parfois, c'est par l'usure.

Leur négligence sous ce rapport mérite les circonstances atténuantes. L'eau est si rare dans le pays qu'elles sont presque toujours obligées d'aller très loin pour s'en approvisionner. Il leur serait, d'un autre côté, très imprudent, de laver du linge dans les rares puisards réservés à l'abreuvage des troupeaux; aussi ont-elles le bon sens de faire passer ces fournisseurs de leur alimentation avant les satisfactions de la coquetterie.

Les Somalis ne sont pas aussi parcimonieux; ils prennent moins de précautions, se salissent davantage et, pour remédier à cela, ils lavent leurs *toobs*, trop crasseux, trop sales ou trop noirs lorsqu'ils se trouvent à proximité de la mer ou d'un endroit où l'eau est abondante. Je ne sais pas ce qu'ils font dans l'intérieur de leur pays, n'ayant vu que les habitants du littoral où ils se rendent quelquefois d'assez loin pour laver leurs *toobs*. En général, ils ne lavent jamais qu'un *toob* à la fois, et son lavage, son séchage leur prend rarement moins d'une demi-journée. On trouvera sans doute que c'est passer beaucoup de temps pour laver un *toob*. Evidemment, mais pour des gens qui n'ont rien à faire ou, si on le préfère, qui aiment mieux se promener que travailler, le temps, passé à cette occupation qui est pour eux plutôt une distraction qu'une fatigue, doit leur paraître très court. Ils doivent considérer ce peu fatigant travail comme un dérivatif à leur paresse.

Avant de se rendre à la mer, celui qui veut blanchir le morceau de calicot qui lui couvre les jambes ou les épaules, va d'abord dans la plaine, ramasser de un à deux litres de crottes de chameau. Comme il sait qu'elles ne s'enfuiront pas, il ne court pas après, il préfère mettre plus de temps que de risquer une fluxion de poitrine, en marchant d'un pas à le faire transpirer. Quant il en a trouvé et enfermé dans un coin de son *toob* une quantité suffisante, il se rend au bord de la mer.

Ces crottes de chameau doivent vous intriguer, lecteurs : attendez un instant, vous allez savoir à quoi elles servent. En attendant, je dois vous dire que dans cette contrée les seuls fabricants de savon sont les chameaux, et rendons leur cette justice : ces fabricants sont de tous ceux que la terre ait portés, les plus désintéressés ; ils abandonnent leur produit sur le sol à qui en a besoin, à qui veut se donner la peine de se baisser pour le ramasser.

Voilà notre homme avec ses crottes de chameau dans le coin de son *toob*, qui arrive à marée basse sur le bord de la mer. Sa première occupation est de creuser dans le sable une large cuvette qui, par infiltration, se remplit vite d'eau, à mesure qu'il la creuse. Ce cuvier terminé, il verse dedans ses crottes de chameau qu'il triture pour les délayer. Ce mélange fait, il y plonge son *toob*, sauf

dessus et se met à le malaxer et le fouler avec les pieds. Il passe beaucoup de temps et met beaucoup de soin à cette opération. Je les ai vus malaxer ainsi presque une demi-journée et ne s'arrêter que lorsqu'ils jugeaient suffisante la durée de ce lessivage. Cette durée a l'avantage de donner à la marée le temps de revenir, ce qui épargne à notre blanchisseur l'ennui d'aller au loin terminer en pleine eau la dernière phase de son blanchissage ; elle consiste à agiter dans l'eau, pendant longtemps en tous sens, le *toob* qu'on tient par un bout de la main. Lorsqu'il est rincé et égoutté, le lessiveur l'étend sur le sable chaud de la côte et attend qu'il soit sec pour s'en vêtir.

J'ai vu des *toobs* noirs de crasse comme un tuyau de cheminée, sortir de ce lessivage aussi blancs que neige. Jamais nos blanchisseuses n'ont atteint ce degré de perfection. Jamais linge plus blanc n'a touché le voluptueux épiderme d'une Messaline. C'est de blancheur inimaginable lorsque le dégraisseur n'économise pas son temps, ce qui est rare ! Car la plupart finissent par s'ennuyer et laissent leur blanchissage inachevé.

Sur le bord de l'immense lavoir, j'ai souvent vu des Somalis laver leur linge et pas une seule fois, je n'ai trouvé l'occasion d'y voir un Apharras ; ce n'est pas une preuve qu'il ne le lave jamais, mais seulement qu'il n'en abuse pas.

Le tissu dont se servent les femmes pour la confection de leurs robes est d'un gris bleuté ; c'est la couleur adoptée, la couleur à la mode dans ces contrées ; je l'ai vue également en honneur à Djeddah. Cette couleur de tissu doit leur venir des temps préhistoriques, et je suis persuadé qu'en faisant des recherches on la retrouverait dans la plus haute antiquité. Je ne sais avec quoi on l'obtient, mais elle a l'avantage de n'être pas salissante et de ne jamais changer.

Les hommes m'ont paru moins persévérants : leurs *toobs* n'ont pas tous la même couleur uniforme. Les uns sont plus ou moins blancs, gris ou jaunâtres, les autres plus ou moins agrémentés de franges et de bandes de couleur, et ils mettent de la diversité dans la manière de se les jeter sur les épaules et de s'en ceindre les reins.

Les Apharras connaissent l'art de teindre les tissus. J'étais loin de m'attendre à cette nouvelle. Je n'aurais jamais pensé que cette industrie puisse exister chez eux. Comme toutes les autres, elle est encore dans l'enfance et ne s'éveille pas pour marcher au progrès. Ils n'ont encore à leur disposition qu'une seule couleur, le rouge terne. Ils l'obtiennent avec quelque chose qui pousse, m'ont-ils dit, à l'aisselle des branches d'un arbre connu dans le pays sous le nom de *youleu*. Ce quelque chose qui se trouve à l'aisselle des bran-

ches d'un arbre m'a intrigué jusqu'à ces derniers temps. Maintenant, je crois être arrivé à savoir ce que c'est. M. V. Grandjean, qui est resté, seul de Français, à Obock pendant sept ans, m'ayant dit, au moment où je revoyais mon manuscrit pour l'envoyer à l'impression, que ce qu'ils employaient pour leur teinture poussait sur les arbres comme du gui sur les chênes de nos pays. Je me suis rappelé avoir vu à Aden des arbres couverts de lichen suspendu à leurs branches comme une longue et épaisse chevelure, j'ai maintenant la conviction que c'est un lichen que les Apharras emploient pour obtenir leur teinture. Ils le font bouillir dans de l'eau et y trempent ensuite le linge qu'ils veulent teindre. On n'obtient pas facilement de ces grands enfants ce qu'on voudrait savoir ; ils craignent qu'on ne surprenne les secrets de leur primitive industrie.

Ces pauvres bergers sont très fiers lorsqu'ils ont deux *toobs* pour se couvrir et même quand ils n'en ont qu'un pour cacher la caractéristique de leur sexe et ses alentours. Ils bravent le soleil, les jambes, le torse et la tête découverts et se promènent ainsi, un poignard à la ceinture, une lance sur l'épaule et un bouclier au bras.

Leur poignard, *Guilleh*, est d'une forme spéciale : sa lame coudée au milieu diffère de la lame courbée du poignard arabe et surtout de celle du poignard Somalis dont la lame est droite comme celle d'une épée grecque.

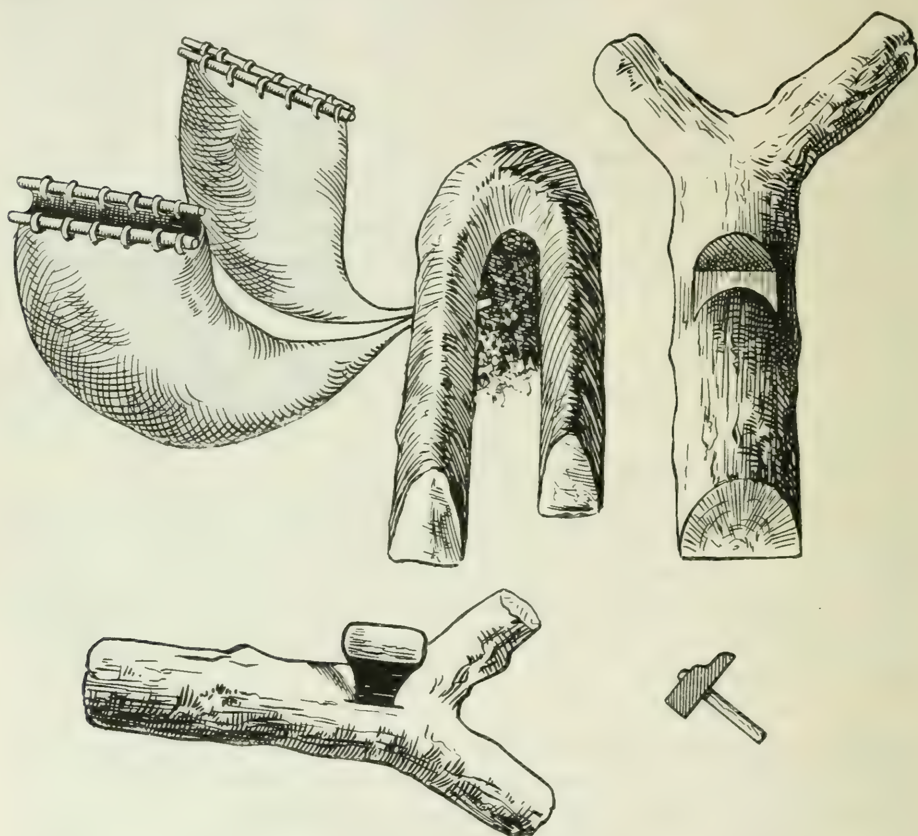
Leurs lances, dont la longueur atteint presque deux mètres, varient un peu. Le fer en forme de feuille de laurier est plus ou moins long relativement à sa largeur, le bois, plus ou moins régulier, et l'anneau de fer quadrangulaire, enroulé en tire-bouchon à l'extrémité pour servir de contre-poids à la lance, est également plus ou moins lourd.

Leurs boucliers, semblables à ceux des Éthiopiens, sont épais, ronds, larges, de couleur brune et ornés à la surface dorsale de dessins plus ou moins compliqués. Ils m'ont dit qu'ils les tiraient presque tous d'Éthiopie au moyen d'échanges et certainement aussi, ce qu'ils n'ont pas ajouté, sans échange, quand ils trouvaient l'occasion de s'en emparer.

J'ai déjà dit que Tadjourah avait la spécialité de la fabrication des lances, des poignards et autres objets de fer, et que c'était la tribu des Apharras-Somalis qui exploitait cette industrie. Je n'ai pas pénétré dans la boutique d'un forgeron de cette localité, mais dans une d'elles à Djibouti, j'ai pu voir à loisir les ustensiles dont ils se servent. J'en ai pris le croquis que j'ai fait reproduire à la planche ci-après.

Aussitôt qu'un adolescent se sent la force de porter des armes,

son unique pensée, son plus grand désir est d'avoir un poignard, un bouclier et deux lances. Son père ne le fait pas attendre longtemps, il tente l'impossible pour armer son fils, car cet homme est fier de pouvoir offrir à la patrie un nouveau défenseur. Une fois armé, ses armes ne le quitteront plus; elles font partie de lui-même et, s'il ne les emporte pas avec lui dans la tombe, c'est que ses parents ne sont pas assez fortunés pour s'imposer un pareil sacrifice et, d'un autre côté, qu'elles sont trop utiles à la défense du pays.



Pl. 24. — Le soufflet, le foyer, une mortaise dans une tige de bois, le marteau et l'enclume, rien autre dans la paillotte d'un forgeron

Habitués très jeunes à leur maniement, leur corps s'y fait, et leurs armes leur paraissent comme des joujoux. Elles ne leur donnent pas une attitude guerrière et n'ajoutent rien d'imposant à leur allure. Leur immobilité silencieuse et leur regard terrifiant ont seuls quelque chose d'imposant et de terrible. Jamais on ne leur voit faire la moindre manifestation hostile, le moindre signe pro-

vocateur et, quand on les rencontre dans la plaine, on ne pourrait s'imaginer qu'une pensée sinistre leur germe dans le cerveau.

Comme ils commencent très jeunes à porter les armes, ils doivent les manier avec une surprenante habileté.

En résumé, leur industrie est presque nulle et leur commerce guère plus florissant. Ce n'est pas la multiplicité des choses utiles à acquérir qui manque, c'est le peu de produits qu'ils ont à offrir en échange : l'argent y est si rare qu'il sert bien peu commercialement. On ne bat pas monnaie dans ce pays, on n'y bat que la misère. Sauf les chefs qui connaissent la valeur des pièces d'or, leurs subordonnés ne connaissent que le thalari abyssin, la roupie et la monnaie de cuivre des Hindous. Notre occupation ne tardera pas à les tirer de cette indifférence et ignorance ; ils n'ont déjà pas l'air de dédaigner notre monnaie et l'on verra bientôt, si ce n'est déjà fait quand paraîtra ce livre, qu'ils arriveront vite, à nos dépens, à en apprécier tous les avantages.

Ils n'ont pas une idée exacte de la valeur du thalari et de la roupie; du reste la valeur de ces deux pièces d'argent varie beaucoup suivant le cours. Le cours d'une valeur c'est, pour eux, l'inconnu; il en est du reste de même pour la majorité des Français et des autres peuples civilisés. Ils savent qu'avec telle pièce ils peuvent se procurer tel ou tel objet, qu'avec telle autre pièce ils pourront acquérir tel ou tel autre objet. Il leur importe peu que ces pièces soient dépréciées ou recherchées par le commerce financier. J'ignore si beaucoup de roupies et de thalaris errent dans l'Apharras, mais je n'ai jamais vu dans les mains des habitants de ce pays que celles que je venais d'y déposer, et qui disparaissaient immédiatement dans un repli de leur vêtement. Je n'ai pas fait la plaisanterie de leur offrir une pièce d'or, ils me l'auraient refusée dédaigneusement ; bon nombre parmi eux, m'en aurait même donné un sac, s'il l'avait eu en sa possession, pour une roupie, et la même quantité de pierres précieuses pour un thalari.

Beaucoup d'habitants de cette contrée ignorent comme eux la valeur des métaux et des pierres précieuses. Suel, mon hôtelier d'Aden, montrait souvent aux passagers une bague d'or, enrichie d'un gros diamant, qu'il portait au petit doigt, et leur disait :

— Je l'ai acquise à Gardafui pour une poignée de riz.

— Cela ne me surprend pas, lui dis-je, lorsqu'il me fit à mon tour son récit. On reconnait là ta proverbiale générosité ; tu aurais cependant pu, sans que ta renommée en souffrît, donner un sac de riz.

— Ouais! Je l'ai payée encore plus cher que mon vendeur qui s'en était emparé au pillage d'un navire échoué sur la côte.

— Et tu oses en parler et montrer cette bague ! Imprudent ! Si son propriétaire venait à passer et te disait, en la voyant à ton doigt : « Rends-moi mon bien. »

— Ouais ! rien à craindre, car, à l'époque où je l'ai achetée, tous les navires qui échouaient sur la côte de Gardafui étaient pillés et l'équipage tué. Maintenant, après entente, ils laissent la vie sauve à l'équipage du navire échoué et on leur abandonne la cargaison : Tu connais le tour que leur a joué le commandant d'un bateau français ?

— Je ne crois pas. Vide ton verre, car ta bière pourrait s'échauffer, hisse la voile et conte-moi cette histoire.

— Demain je te la dirai ; le Consul doit venir faire une partie de jacquet et je viens de voir qu'il a éteint la lumière de son appartement.

— Ne t'attarde pas, tu auras encore le temps avant qu'il soit descendu et ait traversé la place.

— Puisque tu es si pressé, écoute : Un commandant, ayant échoué son navire à la côte de Gardafui resta à bord au lieu de descendre à terre ; il dit aux habitants du pays qu'on allait venir le chercher et qu'il leur abandonnerait son navire aussitôt son départ. Quelques jours après, un bateau étant venu le prendre, il s'y embarqua avec son équipage et s'éloigna.

Les naturels installés sur la côte, qui attendaient ce départ depuis plusieurs jours, se jetèrent tout de suite à la nage et grimpèrent à l'assaut du navire abandonné. Ils étaient déjà très nombreux sur le pont et plus nombreux encore, grimpant de tous côtés, lorsqu'une formidable détonation se fit entendre : le navire sauta et ceux qui l'entouraient coulèrent avec lui. Le commandant, avant de partir, avait placé une mèche à un baril de poudre.

— Et tu approuves cela, vieux corsaire ? Moi je trouve fâcheux que tu ne te sois pas trouvé avec le vendeur de ta bague sur le pont du navire au moment de l'explosion.

— Oh ! ce n'est pas ce qui me gêne. J'en ai vu bien d'autres.

— Je le sais, mais si tu t'étais trouvé là, tu n'en aurais pas vu d'autres. Je ne doute pas de ton courage, je suis même persuadé que si tu t'étais trouvé à Gardafui à cette époque, tu aurais été un des premiers à monter à l'assaut du navire abandonné.

Suel prit son verre flegmatiquement, but deux ou trois gorgées, reprit son cigare et, après en avoir tiré lentement quelques bouffées, il me dit :

— Alors, tu désavoues l'acte du commandant ?

— Oui et non : Je le désavoue parce que tu n'y étais pas, mais si tu t'étais trouvé parmi les pillards, je n'aurais pas le courage de le désavouer.

— Ouais !

— Et ouais, mon vieil ami, ouais, tant que tu voudras. Je ne souhaite pas un meilleur sort à ceux qui pensent comme toi, car je ne vois dans l'acte de ton commandant qu'une réponse sauvage à des sauvages. Je comprends, dans une circonstance pareille, que la folie vous vienne de faire sauter son navire, quand cette pensée vous vient, on se fait sauter avec lui plutôt que de survivre à un acte déloyal. Car, quelques pénibles que soient les conventions, c'est une déloyauté de ne pas les observer et, dans cette circonstance, c'était non seulement une déloyauté mais une imbécillité, un manque de sang-froid, car c'était dire à ces sauvages : « Vous êtes des idiots de ne nous avoir pas tués pendant que vous nous teniez ; une autre fois ne soyez pas aussi stupides, profitez de la leçon que je viens de vous donner et massacrez, à l'avenir, tous ceux qui viendront échouer leur navire sur vos côtes. De cette façon, vous n'aurez plus à redouter qu'on vous fasse sauter. »

Ces sauvages ont heureusement de l'intelligence et du discernement : ils n'ont certainement vu dans cet acte inqualifiable qu'un coup de tête, un moment d'aberration, ce qui ne leur empêche pas d'en garder le souvenir dans leur mémoire et d'avoir, pour les compatriotes du commandant, plus d'antipathie que pour ceux des autres nations. Si tu étais retourné à Gardafui depuis cette catastrophe, tu m'aurais obligé de faire graver sur ta tombe : Ci-gît, mon ami Suel, victime de la déloyauté d'un de ses compatriotes.

— C'est peut-être vrai, ce que tu dis, mais je ne sais pas au juste si le navire était français. Voilà le Consul, reste avec nous, tu prendras un verre de bière en fumant ta pipe et en nous regardant jouer.

Suel, à qui il ne manquait, pour jouer au grand seigneur, que quelques centaines de mille livres de rentes, avait dans sa démarche et son port autant de décorum qu'un prince du sang. Il prenait à son compte les récits des explorateurs et se faisait ainsi le héros de voyages imaginaires ; toutes les personnes qui voyageaient pour leur plaisir devenaient ses amies aussitôt qu'elles avaient franchi le seuil de son hôtel.

Je le connaissais assez intimement pour ne pas ajouter foi à ses récits. Aussi l'histoire de son commandant, faisant sauter son navire et quelques pauvres diables, sans utilité ni profit, me parut un produit de son imagination et l'histoire de sa bague, un épisode emprunté à quelque voyageur.

Il s'identifiait si bien ce qu'on lui racontait et ce que son imagination lui faisait entrevoir, qu'il était persuadé que chez les

Madjourtines, il se trouvait beaucoup d'objets précieux provenant du pillage des navires, et que pour en faire une riche et abondante moisson on n'avait qu'à s'y rendre. C'était son idée fixe : un voyage dans ce pays et on en revenait avec une grosse fortune. Il suffisait d'emporter avec soi quelques sacs de riz et de menus objets sans valeur pour se procurer, en peu de mois, de quoi vivre tranquille pour le reste de ses jours.

Il parlait si brièvement, si posément, avec tant d'assurance et de conviction, que ses auditeurs s'y laissaient prendre; jamais cependant autant que lui, car il avait fini par croire à la véracité de ce qu'il racontait. Un voyage chez les *Madjourtines* était son rêve favori; mais déranger ses habitudes était au-dessus de sa volonté. Aussi, pour remédier à cela, désirait-il trouver un alter ego pour faire ce voyage à sa place. Il poursuivait cette pensée avec tant de ténacité, qu'il avait fini par trouver son homme, dans la personne d'un Allemand qui était descendu dans son hôtel.

— Je voudrais bien tenter cette aventure, lui dit celui-ci, mais je ne suis pas assez riche. Si vous voulez avancer les fonds, j'entreprendrai ce voyage et, à mon retour, nous partagerons ce que j'aurai recueilli.

— Très bien, dit Suel, seulement je prélèverai ce que j'aurai avancé avant de faire le partage.

— Parfait, dit l'autre; c'est entendu.

L'affaire conclue, Suel remit douze mille roupies à son associé qui s'embarqua aussitôt pour ne plus revenir.

La perte de ses douze mille roupies ne l'avait pas guéri. Il parlait, à chaque instant de ce que rapporterait un voyage à Gardafui, à toutes les personnes qui captivaient sa confiance. Un jour qu'il faisait cette confidence à l'un de mes amis, je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Si tous les objets précieux dont tu parles reviennent aussi cher que ta bague, c'est plutôt la ruine que la fortune qu'on irait chercher à Gardafui.

— Ma bague, je l'ai eue pour une poignée de riz et elle vaut cinq cents francs. Voyez, Messieurs, ajouta-t-il en la montrant.

— Tu dois avoir oublié tes mathématiques, m'écriai-je, pour ne savoir plus faire une addition. Je te rends cependant cette justice, tu additionnes superbement les notes de tes clients : deux et trois font sept, et quatre douze, et cinq vingt, et trois vingt-trois, en vingt-trois je pose deux et j'avance trois. Pour ta bague, par exemple, ça cadre parfaitement! tu dis : une poignée de riz, plus douze mille roupies, total une poignée de riz. A propos, as-tu reçu des nouvelles de ton Allemand?

— On m'a dit l'avoir vu à Zanzibar.

— S'il n'est pas mort, il y a de l'espoir; tu le reverras sans doute un de ces jours.

— Non, il ne reviendra pas, car je suis bien certain maintenant qu'il est parti avec l'intention de ne pas revenir.

— Oui, mais avec le temps il aura un remords de conscience et, s'il n'est pas mort, tu le reverras, te dis-je : Quand on trouve sur sa route un homme aussi facile que toi à la détente, on ne manque jamais de revenir à la charge, et tu abouleras douze nouveaux milles de roupies pour rattraper les douze mille autres. Ta bague alors ne te reviendra plus qu'à vingt-quatre mille roupies et une poignée de riz. Si toutes tes opérations sont aussi fructueuses, tu ne rouleras jamais carrosse dans les rues de Paris.

— Ouais!

— Ouais! mon ami, tu avais profité de l'ignorance d'un pauvre noir; un Allemand a profité de ta bonhomie. Tu t'es contenté de soutirer cinq cents francs à un noir et un Allemand t'a soutiré douze mille roupies. Quelqu'un m'a même dit que c'était dix-huit mille que tu lui avais remis. Tu feras bien d'en rester là, cependant, si tu persistes, ne t'adresse plus au premier venu, profite de mon séjour ici.Je suis ton compatriote,ton ami,ton frère,voilà trois garanties que n'aurait pu t'offrir l'Allemand qui t'a trompé! tu peux donc avoir en moi pleine et entière confiance. Maintenant écoute ma proposition : tu vas m'avancer trente mille roupies pour aller à Gardafui; sois tranquille, je saurai bien me débrouiller, rassemble les roupies, compte-les moi et je pars. Si je mange les roupies sans obtenir aucun succès, je viendrai te rendre mes comptes, et si tu le veux nous continuerons l'entreprise dans les mêmes conditions. Si par extraordinaire je gagne beaucoup d'argent, je ne reviendrai pas t'ennuyer, tu ne me reverras jamais.

— Tu ne ferais pas cela!

— Alors, tu me prends pour un imbécile, tu as raison, car je ne te jouerai pas ce mauvais tour. Tu ne manques pas d'intelligence et beaucoup, comme toi, en ont à revendre. Vous êtes vraiment superbes lorsque de toute votre hauteur, vous abaissez les yeux sur de pauvres gens ne sachant pas apprécier la valeur des objets les plus précieux, et que vous les voyez préférer une roupie dont ils savent tirer parti, ou un peu de riz qui les substante, à un objet comme ta bague qui ne peut leur être d'aucune utilité.

Ce n'est certes pas à toi ni à aucun de tes compatriotes qu'on peut reprocher de ne pas aimer ce qui est précieux, l'or surtout. Vous en connaissez la valeur et vous le ramassez avidement, ce qui ne vous empêche pas de jeter aux ordures des quantités d'objets

d'un prix inestimable dont vous pourriez tirer une fortune si vous les offriez à des connaisseurs. Ne connaissant personne à qui les vendre, ces objets sont pour vous de nulle valeur. De l'Atlantique à la mer de Chine tu ne trouverais pas un homme sur cent mille capable de distinguer un simili d'un vrai brillant, ni dans cette vaste étendue de pays civilisé un seul boulanger qui donnerait un pain de six livres, en échange d'un Raphaël, d'un Rembrandt ou d'un Murillo. Oh! nous sommes tous très forts sur la monnaie courante et les objets usuels; quant au reste, nous sommes aussi ignorants que les habitants de Gardafui. Avant mon départ de Paris, une marchande de tabac glisse pour dix francs une demi-livre sterling à l'un de mes amis; celui-ci, à peine sorti, s'aperçoit de l'erreur, rentre dans la boutique et dit à la marchande :

— Vous vous êtes trompée en me donnant cette pièce.

— Vous vous trompez vous-même, s'écrie la dame, ce n'est pas moi qui vous ai donné cette pièce.

— Mais, Madame, vous venez de me la donner à l'instant en me rendant la monnaie.

— Ce n'est pas moi, vous dis-je, sans cela je vous la reprendrais.

— Et vous auriez raison, car elle vaut douze francs cinquante, et vous me l'avez donnée pour dix francs. Je vous remercie du cadeau que vous me faites et que vous m'obligez à accepter malgré moi.

Sur les plus belles créations de la nature et sur celles de l'esprit humain, toi et tes frères en civilisation, vous êtes d'un vandalisme à faire rougir les deux hémisphères de la Vénus callipyge et à faire sourire la Vénus de Milo et l'Apollon du Belvédère.

— Oh!

— Cela te surprend! Tu sais cependant que très peu d'Européens connaissent la valeur exacte de l'or, ce fils adoptif et adoré de la civilisation, et cela ne t'empêche pas de trouver irrationnelle l'ignorance des habitants de Gardafui. Sois tranquille, le jour où ils auront de sérieuses relations commerciales avec les Européens, ils connaîtront bien vite la valeur de leurs pièces de monnaie et franchiront à pas de géant les étapes civilisatrices que nous avons mis si longtemps à parcourir.

Les habitants de cette contrée ne connaissent pas l'or; c'est un tourment de moins. Leur troupeau, cependant, leur en tient place et ils savent exploiter cette mine grouillante avec autant de talent que tu en mets dans ton exploitation des pot-au-feu et des gigots. Leur mine vivante est exposée comme la tienne, à beaucoup d'aléas; ils savent pourtant en retirer leur nourriture, leurs vête-

ments, leurs armes, leurs parures, leurs ustensiles de ménage, tout enfin ce qui est nécessaire à la vie et tout ce qui procure quelques petites satisfactions. Comment arrivent-ils à cela? C'est un problème qu'aucun Européen ne saurait résoudre. Ils sont évidemment comme partout en lutte journalière avec les besoins de la vie et le désir d'améliorer leur sort; toi, en cela, ne le cèdes à personne! Quand vas-tu t'établir à Obock dans la maison que tu t'es fait construire?

— Ce n'était pas dans l'intention de l'habiter, mais de la louer; Obock va prendre de l'extension, en peu de temps elle triplera de valeur.

— Tu as raison de rester ici, car en allant t'établir à Obock en ce moment, tu n'y gagnerais pas de quoi payer tes cigares. Les Apharras ont des centres connus où ils vont s'approvisionner: Tadjourah a la spécialité des lances et des poignards; l'Aoussa et Gombad, celle des boucliers; Assab, celle de l'Hongaïto, et Obock n'en a aucune.

— C'est curieux, dit un convive assis à notre table.

— Que trouves-tu curieux, lui dit son voisin, en lui frappant amicalement sur l'épaule?

— C'est d'apprendre que chaque ville de ce pays a sa spécialité.

— Veux-tu que je te dise, mon bon : c'est nous qui leur avons appris; l'idée en est partie directement de Marseille pour venir ici.

— Vous êtes Provençal! ça se voit, lui dit un convive en levant son verre et saluant avant de le vider.

— Je le crois que je suis de Marseille et que j'y suis bien connu, je vous promets.

— Pas autant que son savon, je suppose.

— Le savon de Marseille, mon bon! il a fait ses preuves, il n'a pas son pareil au monde; et toi, dit-il, en se tournant vers son ami, qui trouves curieux que chaque ville ici ait une spécialité, lorsque tu vois chez nous le savon de Marseille, l'huile d'olive de Nice, le saucisson d'Arles, les prunes d'Agen, les confitures de Bar-le-Duc, les dragées de Verdun, le jambon de Bayonne, l'anisette de Bordeaux, l'eau-de-vie de Cognac, les sardines de Royan, les huîtres de Marennes, les rillettes de Tours, les poulardes du Mans, les pâtés d'alouettes de Pithiviers, les tripes à la mode de Caen, les maquereaux de Dieppe, les andouillettes de Troyes, les haricots de Soissons, les biscuits de Reims, le nougat de Montélimar, la moutarde de Dijon, le vinaigre d'Orléans, le fromage de Roquefort, les couteaux de Châtellerault, les émaux de Limoges, les mon-

tres de Besançon,la porcelaine de Sèvres, la...ne m'interromps pas, laisse-moi continuer.

— Je ne t'ai rien dit, lui répond son ami.

— Tu n'as pas parlé; mais tu avais l'air de dire quelque chose.

— Et toi, tu as l'air, n'ayant plus rien à dire, de chercher un détour pour te tirer d'affaire.

— Plus rien à dire, et les images d'Epinal, la soierie de Lyon, le drap d'Elbeuf, la cotonnade de Rouen, les tapis d'Aubusson, les glaces de Saint-Gobain. Plus rien à dire! et le tulle, sais-tu d'où lui vient son nom? Pour le moment je ne te dis que cela. Au tour maintenant du docteur, un Parisien; demande-lui s'il connaît les pêches de Montreuil, le chasselas de Fontainebleau, les petits pois de Clamart, les cerises de Montmorency, les asperges d'Argenteuil et son petit vin qui donne la courante et l'envie de chanter :

Ah! qu'il fait donc bon,
Qu'il fait donc bon
Cueillir la fraise
Au bois de Bagneux
Quand on est deux (*bis*).
Mais quand on est trois,
Quand on est trois,
Mam'sell' Thérèse,
Il vaut bien mieux
N'être que deux (*bis*).

Tu vois, mon bon, que c'est partout la même chose : tu saurais cela depuis longtemps si tu avais placé quelquefois ta bedaine entre un docteur et un curé : tu aurais pu boire, autant que le chantre de ta paroisse, du Beaune, du Pomard, du Chambertin, du Clos-Vougeot et du Château-Margaux, Laffitte, Iquem, etc., dans du cristal de Baccarat; et tout cela passe par Marseille quand ça vient jusqu'ici.

— Et Bordeaux, tu ne le comptes pas? Tu ne redoutes donc pas une conduite de Grenoble de la part des Girondins. Tu veux en savoir plus que les autres et tu ne connais pas la première des spécialités de Reims.

— Je te l'ai dit : les biscuits de Reims.

— Oui, mais tu as oublié la plus importante.

— Laquelle?

— Le sacre des rois.

A ce mot roi, Suel retira gravement son cigare et posément il dit en scandant ses paroles :

— Messieurs, nous sommes en République, nous devons laisser dormir les rois. Ne parlons pas politique, je vous prie : croyez-moi, Messieurs, c'est en politique comme en affaires,chacun a sa spécia-

lité. La mienne est de recevoir tout le monde ; quelle que soit l'opinion politique et religieuse des gens, j'ai toujours à leur disposition du curaçao de Hollande, du kirsch de la Forêt-noire, du rhum de la Jamaïque, de la fine des Charentes, du champagne des meilleures marques, de la bière d'Angleterre, de Strasbourg et de Bavière. Vous pouvez commander, Messieurs, vous ne boirez rien de meilleur en France, vous allez être surpris et vous m'en direz des nouvelles.

Les Apharras sont très intelligents, mais aucun d'eux n'aurait profité d'une conversation pour sortir de sa tête ce trait de génie commercial. Il faut être d'un pays, où les produits très variés et très nombreux donnent un grand essor à l'activité commerciale, pour acquérir cette acuité d'esprit mercantile et profiter de la moindre occasion pour créer, à l'aide de boniments provocateurs, un écoulement lucratif de sa marchandise.

Les uns disent : le commerce, c'est le vol ; les autres, plus réservés, se contentent de le penser. Proudhon a émis la même pensée sur la propriété. Je n'ai jamais clairement saisi ce que cet auteur a voulu exprimer. J'ai cherché, examiné et je n'ai pas encore trouvé en quoi la propriété qui représente le produit de l'économie et du travail pouvait être taxée de vol. Que des commerçants, des propriétaires, des industriels se soient enrichis par des moyens inavouables, cela ne touche nullement le commerce honnête et la propriété acquise loyalement. Proudhon a cru faire de l'esprit en généralisant à tout quelques rares exceptions et le malheureux n'a dit qu'une lourde balourdise. Ce qui ne l'a pas empêché de faire école et de trouver les mêmes inepties dans les écrits de romanciers en renom et dans les discours d'orateurs applaudis.

Le commerçant qui ne trompe ni sur le poids, ni sur la qualité de la marchandise, et qui ne profite pas d'une malheureuse situation pour pressurer arbitrairement sa clientèle, est à mes yeux un parfait honnête homme, et je considère ce qu'il retire de son trafic comme la juste récompense de son activité et de ses tracas. De nos jours, le commerce n'est plus du commerce. C'est le moyen de s'enrichir par toutes sortes d'expédients. C'est à celui qui déploiera le plus d'astuce, de dextérité et de savoir-faire pour arriver rapidement à la fortune. C'est admis, et ceux qui en agissent ainsi sont de très honnêtes gens aux yeux de leurs concitoyens et de fieffés coquins aux yeux de la morale sociale. On les salue avec admiration et quelquefois on les choisit pour représenter la nation, on a parfaitement raison car, s'ils déploient autant d'ardeur et de perspicacité à servir les intérêts du pays qu'ils en ont mis à leurs propres intérêts, il n'y a que les autres nations qui auront à s'en plaindre.

Un rusé matois me livre deux kilos de marchandise au lieu de trois; naïvement j'accepte de confiance, je paie et me retire. Si après mon départ je m'apercevais que je n'ai pas mon compte, je tâcherai d'obtenir ce qu'intentionnellement il ne m'a pas livré; mais je me garderai bien de lui dire qu'il est un voleur, car il pourrait me répondre : et vous, un imbécile de vous être laissé tromper.

Un homme me tire quelques centaines de francs pour l'exploitation d'une mine à gros revenu, située dans un endroit quelconque des glaces du Pôle ou des profondeurs de la mer. Je ne vois là qu'un marché conclu entre un charlatan et un naïf, un trop crédule. D'un astucieux, on peut toujours retirer quelque chose; d'un naïf, on ne peut rien tirer si ce n'est les pleurs qui lui sortent des yeux et les soupirs de la poitrine pour déplorer sa malheureuse affaire.

De nos jours on accueille avec indifférence et souvent avec mépris l'homme qui n'a pas su faire sa pelote, qui n'a pas su s'amasser de *ponnes bedides rendes;* et on se précipite avec emphase et considération au-devant de celui qui a su se ramasser, en peu de temps, une fortune opulente.

Etant bon citoyen, je m'incline devant ce que la société approuve et, comme je ne suis ni législateur, ni gendarme, je ne me crois pas le droit de légiférer et de me gendarmer; mais je puis rappeler que, si véritablement la force prime le droit, la nécessité doit justifier les moyens, ce qui me conduit à donner ce conseil : ouvrez l'œil et le bon et ne vous laissez tromper que le moins souvent possible.

Les transactions commerciales sont si restreintes en Apharras qu'elles ne peuvent pas conduire à la fortune; tout en ce pays est encore à l'état embryonnaire; c'est un diminutif, avant l'éclosion, de ce qui se passe dans nos pays. On vient de voir, par le verbiage de notre Marseillais, combien sont abondants et variés les produits français, comparés à ceux de l'Apharras : c'est un géant à côté d'un pygmée. Mais le manque de commerce, le manque d'industrie, le manque de produits ne change pas les hommes : il ne touche qu'à leur fortune. Ces pasteurs ne sont pas faits autrement que nous le sommes; ils ont comme partout des hommes intelligents et d'autres qui croient l'être et d'autres qui ne voient rien, ne croient à rien pas même à leur inintelligence, des hommes de bien et des fripons, des exploiteurs et des exploités, seulement, la rouerie des uns et la bêtise des autres ne peuvent s'exercer que dans d'étroites limites; ils ne peuvent donner qu'un faible essor à leur aptitude. On attendra encore longtemps avant de pouvoir dire du public apharras : Ce bon *gogo*.

Ils ont le bon esprit de se rendre mutuellement service, de s'entr'aider d'une main sans tendre l'autre pour réclamer une rémunération, et de considérer comme des ennemis ceux qui ne sont pas serviables. Ils les tracassent, les expulsent et même, ils les tuent. Mais tout cela est encore aussi naïf et primitif que des jeux d'enfants; ils ne savent pas s'y prendre et ne cherchent nullement à se perfectionner. Ils ont encore beaucoup de lait à boire avant d'en arriver à la sérieuse et légale exploitation de l'homme par l'homme.

Ce que je viens de dire à propos de la phrase de Proudhon, la propriété c'est le vol, n'a peut-être pas été conçue par son auteur telle que je l'ai comprise. Après avoir longuement réfléchi je m'aperçois que cet aphorisme est inattaquable seulement il faut chercher quel est le détenteur, le vrai propriétaire des biens acquis. Les grands et les petits proprios comme moi se croient les propriétaires de leur immeuble; ils ne s'aperçoivent pas, les malheureux, qu'ils ne sont que les fermiers ou les régisseurs d'une propriété qui, en définitive, appartient à l'Etat; ils sont obligés en moins de quatre-vingts ans de racheter, par des dîmes annuelles, des droits de vente et de succession, cette propriété dont ils se croient les maîtres.

CHAPITRE VIII

Crédulité. — Centre de la Terre. — Esculapes et Lucines Attraction des Corps. — Maladies Thérapeutique. — Obstétrique. — Infibulation

Les hommes qui sommeillent dans le berceau de l'ignorance et ceux qui travaillent au soleil de la civilisation sont égaux en crédulité et aussi *jobardinos* les uns que les autres : ils gobent ce qu'on leur dit avec une naïve et touchante confiance et, lorsque la superstition leur a étouffé le bon sens, le jugement et le compréhensible, leur siège est fait : ils ne raisonnent plus, ils croient ! c'est fini, ils sont endoctrinés ; ils ne reviendront plus à la raison.

C'est si facile de croire ! la pensée, pour cela, n'a pas d'effort à faire, ça pénètre naturellement dans l'esprit et s'y incruste profondément ; on en a pour le reste de son existence. Raisonner, c'est autre chose ; cela exige un sérieux travail intellectuel, une tension d'esprit et des envolées de pensées. La recherche du beau et du laid, du vrai et du faux, du logique et de l'absurde est longue, pénible et infructueuse bien plus souvent qu'on ne le pense.

Ces recherches tiennent l'esprit en éveil, tandis que la crédulité est son soporifique ; rien ne l'endort aussi profondément, alors que douter est le plus puissant stimulant de la pensée.

L'esprit qu'on laisse sans culture s'abandonne à la paresse et préfère croire ce qu'on lui dit que de se donner la peine d'en vérifier l'exactitude.

L'esprit qu'on cultive à outrance est si surchargé de besogne qu'il croit à ce qu'il apprend pour s'éviter, en recherches, un surcroît de travail.

En Europe les esprits incultes, les cultivés et les surmenés se partagent le domaine intellectuel. Or, comme en toutes choses, les extrêmes se touchent, les esprits incultes et les surmenés se lais-

sent si facilement séduire par la superstition, le mystérieux, le surnaturel, la magie, l'imaginaire, et conduire avec une si naïve docilité qu'on serait porté à attribuer une source divine ou diabolique à ce qui est occulte; mais quelle qu'en soit la source, on va avec plaisir s'y désaltérer; chacun selon son goût puise à celle qui lui plaît ou plutôt à celle qu'on lui indique comme étant la meilleure.

Quelque chose de bizarre, de fantasque, de phénoménal, de monstrueux vient à frapper l'un de nos sens, l'esprit en reçoit le coup et en est plus ou moins profondément blessé. Si on laisse le mal s'envenimer, la guérison devient de plus en plus difficile, et se termine le plus souvent par l'ossification ou l'encroûtement de l'intelligence. Il n'y a plus alors aucun espoir de retour à la santé.

Les lésions de l'esprit, faites par ce que l'on voit et plus souvent encore par ce que l'on entend, sont souvent légères, fugitives; d'autres fois elles ont une telle persistance et une si grande ténacité, qu'elles produisent les ineffaçables cicatrices d'une inébranlable conviction.

La création est un mystère, personne ne sait encore comment se sont formés les êtres si nombreux et si variés qui grouillent sur l'écorce terrestre et vivent à ses dépens. L'œil n'a pas encore pu pénétrer dans ce mystérieux et presque tout le monde, le monde savant surtout, est persuadé qu'il y voit clair, qu'il sait très bien comment la chose s'y passe ou s'y est passée. Les braves croient savoir ce qu'il en est avec tant de conviction qu'ils se feraient couper la tête plutôt que d'en démordre : pour les uns, une main divine, une puissance surnaturelle a créé toutes choses; pour les autres, tous les êtres, depuis le plus petit des microbes jusqu'à l'éléphant, sont sortis d'une monère originelle perfectible. Je ne crois cependant pas que ces derniers se feraient couper quelque chose pour appuyer leur croyance.

Pasteur n'a jamais cru à la génération spontanée; Pouchet, son adversaire, y croyait fermement. La croyance de Pasteur a triomphé et le monde savant s'est rangé sous cette bannière sans réfléchir qu'en refusant la génération spontanée, il faisait crouler l'échafaudage du transformisme. S'il est prouvé en effet que la génération spontanée n'existe pas, les transformistes avouent leur ignorance sur la formation de la cellule primordiale, cellule mère de tous les êtres. Si elle n'est pas apparue spontanément, qu'on nous apprenne d'où vient le germe qui lui a donné naissance.

Philosophiquement, la création monérique est plus amusante et de beaucoup plus enfantine que les créations atomiques des

anciens et n'a aucun autre attrait que celui de la nouveauté. Quand vous dites: cette théorie est attrayante, elle me plaît, c'est votre droit incontestable, mais elle me plaît, me satisfait ne prouve rien si ce n'est qu'on est très facile à satisfaire. Quant à moi, je trouve vraiment gai de me savoir le descendant d'une monère imaginaire ou d'une monade, visible au microscope. Comme on trouve du plaisir dans cette conception, j'en trouve de mon côté en contemplant les Darwinistes, les Transformistes, les Monéristes en train d'échafauder une croyance avec de l'imagination, des suppositions et des déductions.

On est libre de croire à ce qui fait plaisir, on est libre de préférer croupir dans la crasse de l'ignorance, on est libre également de livrer son esprit à des hallucinations sur la création des êtres et de mettre le trouble dans la sérénité de ses cellules cérébrales. N'est-ce pas de l'hallucination, du mirage, toutes les imaginaires créations qui sont sorties, jusqu'à ce jour, de l'esprit des philosophes? Si on pouvait faire toucher du doigt un divin créateur, démontrer la force créatrice, montrer le procédé pour transformer de la matière organisée et transformer une seule espèce en une autre, on aurait du plaisir à se laisser convaincre, on ne pourrait pas se dire : Je crois bêtement.

Personne ne conteste que l'homme est sur terre depuis cinq mille ans au moins, et depuis cinq mille ans que ce bimane intelligent existe, il n'a encore pu constater aucune transformation. Il faudrait donc admettre que les transformations se sont opérées avant lui comme par enchantement. Il a fallu évidemment à cette époque reculée l'influence d'une baguette magique pour opérer les si nombreuses transformations qui se sont effectuées pour arriver d'une monade jusqu'à l'homme. Quand on prête sérieusement l'oreille à ces rêves de l'imagination, on devrait au moins rester sérieux et ne pas plaisanter les pauvres gens qui croient au diable, aux sorciers, aux revenants et autres fadaises, on devrait, en un mot, se convaincre, une fois pour toutes, que la crédulité des uns n'a pas plus de raison d'être que celle des autres.

On pourrait presque poser cet aphorisme : La crédulité s'accroît avec l'instruction. Cela se conçoit, car il est bien difficile aux hommes instruits d'échapper à la crédulité. Du jour où ils commencent à s'instruire jusqu'au moment où ils sont jugés dignes d'un diplôme ou d'un certificat, tout ce qu'on leur apprend doit être accepté comme parole d'évangile. On commence d'abord par la technique, c'est-à-dire les principes, les conventions, auxquelles il faut ajouter une foi absolue si l'on veut poursuivre son instruction, continuer à apprendre et à apprendre sans cesse, et

croire, toujours croire à ce qu'enseigne le professeur. Malheureusement ce professeur n'est plus un technicien qui vous apprend les principes, les règles formant la base de l'instruction, c'est un prédicateur convaincu qui dit : « ce que j'enseigne est la quintessence des acquisitions littéraires, scientifiques ou artistiques, c'est l'exacte expression de la vérité. » Vingt ans après, un autre professeur démontre que son prédécesseur avait commis une grave erreur en enseignant telle ou telle chose. En littérature, on a vu le romantique détrôner le classique; les arts ont suivi cette transformation : en peinture on a même marché d'un pas plus rapide, puisque le romantique se trouve aujourd'hui en partie défiguré par l'impressionnisme qui se trouve actuellement lui-même, non pas défiguré, mais idéalisé par le futurisme. Nos grands-pères admiraient le classique, nos pères le romantique, nous l'impressionnisme; affaire de mode, affaire de goût inspirée à chacun par l'influence du milieu. On vous crie : voyez comme c'est beau! et on s'y laisse prendre, on se croit même obligé, dans la crainte de passer pour un crétin, d'endosser l'opinion d'autrui et de se persuader qu'on était dans l'erreur, en trouvant affreux ce que les grands manitous trouvent admirable. Je ne parlerai pas de la science; on voit par les progrès de chaque jour que c'est encore parmi ses représentants qu'on trouve un moins grand nombre de crédules.

Ce n'est pas par courtoisie que je leur rends cette justice, mais pour rendre hommage à ceux qui nous ont conduits, par leurs découvertes, au progrès si rapide qu'en y réfléchissant il apparaît comme vertigineux.

Mais, à côté de ces émancipés, de ces chercheurs infatigables, se trouvent en force les routiniers de la scolastique, les distributeurs de la science universitaire, ces braves et dignes professeurs qui apprennent à leurs élèves, avec une inébranlable conviction, qu'en 1912 nous sommes au XX[e] siècle quand nous avons encore quatre vingt-huit ans à parcourir avant d'y arriver, et avec une conviction non moins inébranlable que le centre de la terre est en ébullition, qu'il y a là un immense foyer de matière incandescente renfermée dans une écorce de faible épaisseur, relativement, quoique très solide, et que les volcans ne sont que des cheminées par où s'échappe de temps en temps un peu de la matière incandescente du susdit foyer central.

Ce colossal brasier, d'une température à fondre les métaux et les roches, il suffit de souffler dessus pour l'éteindre. J'ai déjà donné, de son inexistence, des preuves aussi sérieuses et aussi probantes que celles dont on se sert pour démontrer sa présence. De

sorte que maintenant il ne reste plus au centre de la terre autre chose que de l'inconnu. On ne peut pas rêver un champ de découvertes plus fertile et plus vaste.

Dans ma démonstration, je me suis permis, ce qui m'arrive parfois, une plaisanterie, celle de remplacer le feu central par un glacier. Plaisanter, rire, c'est amusant; mais à la fin, la gaieté devient fatigante, insupportable et oblige à devenir sérieux. J'ai alors concentré ma pensée dans une profonde méditation et j'ai fini par en tirer une troisième théorie. Le feu m'ayant paru trop chaud, la glace trop froide, un bloc de roche trop lourd, je n'ai plus vu qu'un vide immense au centre de la terre. Cette nouvelle conception est peut-être aussi hilarante que les autres, mais ce n'est pas un obstacle assez puissant pour m'arrêter, j'ai au contraire deux motifs qui me sollicitent à aller de l'avant : d'abord plus on est de fous et plus on rit; ensuite plus il y a d'opinions sur un sujet, plus il y a de chocs d'où jaillit la lumière.

Dans la pensée des savants, l'écorce terrestre serait, relativement au volume de la sphère, d'une assez grande minceur. A ce sujet personne n'a encore opposé la moindre objection. A quelques kilomètres près, tout le monde est d'accord : les uns s'en rapportent à ce que disent les autres et ces derniers s'en rapportent à ce que disent les uns, ce qui n'empêche pas l'inconnu d'exister : au-dessous de un à deux kilomètres de profondeur, personne ne sait ce que notre mère nourrice recèle dans son sein. Tout ce qui vit à sa surface se comporte en parasites à son égard; ils lui grattent l'épiderme et se nourrissent à ses dépens; mais je ne serais pas surpris que l'homme n'arrivât un jour à lui percer le flanc d'un travers à l'autre.

Le pou gratte la peau de l'homme, l'homme gratte l'écorce de la terre. Le pou ignore ce qui se passe dans le corps de l'homme, l'homme ignore ce qui se passe dans l'intérieur de la terre. Le pou est très fier d'avoir pour champ d'exploitation le plus savant des êtres; il en est même si fier que sa fierté est devenue proverbiale : *fier comme un pou!* L'homme, sous ce rapport, ne lui cède en rien; il se dresse sur ses deux jambes, lève la tête, regarde le ciel en face, passe en revue ce qui s'y trouve, abaisse son regard sur la terre et s'écrie : tout cela a été fait pour moi. Le pou aussi, s'il a de l'intelligence, peut dire, en regardant celui qui le nourrit : l'homme a été fait pour moi.

La comparaison entre ces deux gratteurs, l'un de l'homme, l'autre de la terre, est, je l'avoue, peu flatteuse et de fort mauvais goût; aussi qu'on me la laisse pour compte, qu'on n'y prenne pas part, je me sens le courage d'en supporter l'horreur. Mon orgueil

est sans borne, et cependant, lorsque j'envisage philosophiquement les choses, je ne puis voir en moi qu'un vulgaire parasite qui se promène sur la croûte terrestre et vit à ses dépens. Ce n'est donc pas cela qui me rend orgueilleux et fier, non c'est de n'être jamais sorti de mon vulgaire rôle de parasite terrestre, pour gratter, d'autres disent taper, mes concitoyens afin de leur soutirer mes moyens d'existence. Comme le pou se cramponne à la peau, je me suis cramponné à la terre qui me promène si mollement dans l'espace que je ne me suis jamais aperçu de son double mouvement, rotation et translation. Elle me fournit de la nourriture qui bien souvent me procure du plaisir à manger, des boissons dont quelques-unes me sont agréables et quelques autres qui me répugnent et m'abrutissent. Ce n'est pas encore cela qui me rend fier, c'est d'avoir toujours engagé mes semblables à s'abstenir des boissons abrutissantes. Enfin notre bonne nourrice me fournit de l'air à satiété, un rayon de soleil et du chauffage quand il fait froid. Sois bénie, trois fois bénie, inépuisable nourricière! mon seul regret sera d'aller bientôt me plonger dans ton sein. Mais, sois tranquille! tu n'auras pas en moi un nourrisson ingrat; je te promets de ne pas te quitter pour aller chercher fortune dans un autre monde.

Est-ce cet amour pour ma nourrice, est-ce une tendance de l'esprit à la contradiction qui m'a porté, je ne sais pourquoi ni comment, à la recherche de ce qui pouvait se trouver sous l'écorce terrestre? Comme je ne doute de rien et que rien ne m'arrête, je résolus, coûte que coûte, de passer à travers cette écorce pour pénétrer dans l'intérieur. Comme il n'y avait aucun passage pour m'y conduire et que l'industrie n'était pas encore assez bien outillée pour m'en créer un, je me suis étendu dans un fauteuil, j'ai fermé les yeux et, laissant mon corps bien installé, j'ai envoyé ma pensée en exploration souterraine.

L'écorce traversée, je n'ai vu intérieurement ni foyer, ni glacier ni enchevêtrement de roches et de métaux, et j'ai été assez surpris de me trouver dans le vide, car j'étais loin de m'attendre que le centre de la terre était complètement creux. A ce moment, j'ouvre les yeux, je regarde en l'air, je vois un autre vide. Un plaisant pourrait bien se permettre, les plaisants ne cherchant qu'à faire de l'esprit! de dire ou de penser : A vos deux vides, j'en vois un autre : celui de votre tête. Semblable plaisanterie pourrait froisser beaucoup de mes semblables; moi, elle me ferait plaisir ainsi que toutes celles que pourrait m'attirer ce rêve de ma pensée, car elles seraient les seuls arguments sérieux qu'on pourrait opposer à cette conception d'un vide au centre de la terre.

La terre étant creuse se promène dans l'espace comme une bulle de savon dans l'air ; la seule différence, c'est que la bulle de savon est le jouet de l'air pendant que la terre est soumise à des mouvements réguliers et que l'air n'est qu'une partie d'elle-même.

L'écorce terrestre, qui nous semble d'une épaisseur énorme, n'est cependant pas plus épaisse, relativement, que l'enveloppe d'un ballon minuscule, pouvant se maintenir en l'air malgré le poids de son enveloppe.

La terre est entourée d'une atmosphère au-dessus de laquelle on suppose le vide. Mais ce n'est qu'une supposition, heureusement, car on expliquerait difficilement, même en faisant intervenir l'attraction, comment cette atmosphère pourrait se maintenir constante autour du globe. Ce vêtement atmosphérique de notre planète que l'on croit bien connaître, présente encore un bon nombre de points obscurs, lesquels réclament encore bien des années d'étude avant d'être élucidés.

Ce qui serait curieux, c'est que la terre étant creuse, la paroi intérieure de son enveloppe fût revêtue comme sa paroi extérieure d'une atmosphère et qu'il y eut tout à fait au centre, comme au-dessus de l'atmosphère externe, ce qu'on est convenu d'appeler le vide. S'il en était ainsi, rien n'empêcherait la présence de corps vivants à la surface interne de l'écorce, sur laquelle ils se promèneraient comme nous nous promenons à la surface externe. On me répondra que cela est impossible ; oui, certes, absolument impossible d'après les données actuelles de la science, mais la science, sur beaucoup de questions et sur celle-ci en particulier, n'a pas dit son dernier mot ni enterré toutes les absurdités.

L'existence d'un vide intérieur me paraît probable ; celle de certains êtres, même très différents de ceux de l'extérieur, est peu admissible, mais elle n'est pas impossible. On peut considérer cela comme une plaisanterie, mais non comme une impossibilité. La vie est si courte et par moments si triste, qu'on aurait bien tort lorsque l'occasion se présente, de n'en pas profiter pour se donner un peu de distraction.

Je laisse, dans son incroyable, l'existence de corps vivants dans l'intérieur du globe, mais cela n'empêche pas que cet intérieur soit creux, qu'il y a là, à la place d'un bouillonnement de matière incandescente, un vaste vide. Seulement je me garderai bien, comme certains de mes savants confrères, de dire que c'est un fait acquis. Je me contente d'indiquer que c'est un fait à acquérir et dont l'acquisition se fera certainement un jour, avec des preuves de bon aloi.

Nostradamus, avec la mécanique terrestre et céleste, va bientôt

m'aplatir et me prouver mécaniquement et mathématiquement que le vide ne saurait exister dans l'intérieur du globe : *que les corps s'attirent en raison directe de leur masse et inverse du carré de la distance.*

Il y a quelques années, on démontra à Marey, physiquement, mécaniquement et surtout mathématiquement qu'un chat précipité d'une certaine hauteur, le dos en bas, ne pouvait pas se retourner et tomber sur ses pattes. Marey que j'ai connu, lorsqu'il commençait les recherches de ses brillantes découvertes, montra, à une séance de l'Académie, une photographie où l'on voyait un chat se retourner dans sa chute et tomber sur ses pattes ; cette photographie démontra sans parole, sans geste et sans calcul, que les mathématiciens avaient eu la berlue. Ces représentants de la reine des sciences exactes se remirent à l'œuvre pour lui éviter la perte de son prestige, ils refirent des calculs qui se trouvèrent, cette fois, en parfait accord avec ce que la photographie leur avait montré.

On répète depuis Newton : les corps s'attirent en raison directe de leur masse et jamais personne n'a répété cela sans se montrer fier de sa science ! les corps s'attirent, c'est incontestable mais en raison de quoi? de leur masse? Eh bien, cette masse a pour moi un effet plutôt répulsif qu'attractif, car personne ici bas n'a encore pu donner exactement le volume, le poids et la densité d'une masse. En s'appuyant sur une chose dont on ne connait ni le poids, ni le volume, ni la densité, on ne peut faire que des calculs appuyés sur l'incertain ; de tels calculs seraient infiniment mieux enfouis dans des cartons que propagés dans la science. Mais on préfère ce qui est incertain, nuageux, sans cela Newton qui s'y connaissait, eût raté le grand succès que lui a valu l'attraction des corps; car s'il eût dit que les corps s'attiraient en raison de leur poids, de leur volume ou de leur densité, tout le monde eût compris et on aurait pu contrôler ce qu'il avançait, pendant qu'en employant le mot « masse », il restait comme le divin créateur de quelque chose d'épatant.

La masse est-elle la réunion de toutes les parties d'un corps solide ou l'ensemble de plusieurs corps de même nature ou de nature différente? Il serait bon avant tout de s'entendre.

On démontre en physique que tous les corps, quels que soient leur forme, leur volume, leur densité, tombent dans le vide avec la même vitesse. Tous les corps qui se meuvent dans le vide de l'espace se trouvent par conséquent dans les mêmes conditions; ils n'ont aucun poids, puisque le poids d'un corps est une chose relative. Tous les corps que l'on voit se mouvoir dans l'immensité se

comportent comme des grains de poussière dans un rayon de soleil : leur mouvement nous paraît plus régulier, mais est-on certain que cette appréciation soit l'expression de la vérité? Les mouvements imperceptibles de ces grains de poussière sont peut-être soumis à des lois dont nous n'avons aucune idée. Je dois évidemment avoir de très mauvais yeux pour trouver si obscur ce qui paraît si clair à tant de savants.

Les lois de l'attraction des corps sont peut-être justes, mais on n'est guère plus avancé sur cette attraction que sur l'attraction moléculaire, l'attraction magnétique, l'attraction électrique et, ainsi que je l'ai signalé dans un précédent ouvrage, l'attraction chez les corps vivants des substances masculines et féminines qui s'attirent comme l'aimant et le fer. Un corps tombe sur le sol, c'est l'attraction ; la terre fait prendre une direction à une aiguille aimantée, c'est l'attraction; l'ambre frotté attire des barbes de plume, c'est l'attraction; des molécules se cherchent pour former un corps, c'est l'attraction; les corps planétaires se maintiennent en équilibre dans l'espace, c'est l'attraction.

En supposant du poids aux corps planétaires et de l'attraction en raison de leur masse, ils tomberaient tous les uns sur les autres et se réduiraient en marmelade ; ils ne pourraient échapper à cette catastrophe si leur force attractive n'était pas neutralisée par leur force impulsive, c'est-à-dire si le mouvement acquis dont ils sont doués ne détruisait pas cette prétendue attraction des masses. En nous en rapportant à ce qui se passe sous nos yeux, nous pouvons énoncer que *le mouvement imprimé à un corps y détermine de l'attraction et que les mouvements dont sont animés différents corps neutralisent réciproquement leur attraction d'une quantité qui varie suivant leur vitesse.*

Cet énoncé va paraître de l'hébreu à ceux qui le liront ; ils voient les choses se passer ainsi journellement sous leurs yeux, mais ce qu'ils ont appris les empêche de comprendre; comme un épais bandeau, ce qu'on a appris masque la vue et obscurcit l'esprit.

Tout ce que contient un wagon en marche fait corps avec lui et participe à sa vitesse ; toutes les parties sont d'autant plus vigoureusement attirées et solidement maintenues les unes aux autres que la vitesse est plus grande. Sans cela, il serait presque impossible à un homme de se tenir debout sur la plate-forme d'un wagon, il serait renversé comme une plume par la résistance de l'air.

Celui qui monte à cheval, ou à bicyclette, se sent, d'autant plus, faire corps avec sa monture, que la vitesse est plus grande;

à grande vitesse, il peut même se pencher en tous sens sans perdre l'équilibre.

Une meule qui baigne inférieurement dans l'eau soulève, en tournant, une nappe d'eau qui s'accroît en volume avec la vitesse d'impulsion imprimée à la meule.

De l'eau, lancée en jet puissant, émousse le tranchant d'une lame d'acier la mieux trempée.

L'air qui passe à très grande vitesse, ce qu'on désigne par coup de vent, renverse, déracine sur son passage des arbres solidement enracinés.

Une chandelle de suif glissée, comme projectile, dans le canon d'un fusil traverse une planche comme le ferait une balle de plomb.

On m'apprenait dernièrement qu'une scie circulaire coupait à grande vitesse le fer sans le toucher, et qu'on était surpris lorsqu'on arrêtait l'appareil qui fait mouvoir la roue et la barre de fer, de constater une distance entre les dents de la roue et le fond de la partie coupée de la barre de fer. Je n'ai pas eu l'occasion de vérifier le fait, mais mon savant ami M. Bavay m'en a certifié l'exactitude. Cela est si rationnel et en rapport si intime avec tout ce qui concerne les phénomènes attractifs déterminés par la vitesse, que je serais surpris qu'il en fût autrement.

A propos des lois de la pesanteur, Galilée a dit : « La force attractive que produit la vitesse d'un projectile est indépendante de l'attraction terrestre, par conséquent elles se neutralisent l'une l'autre dans la limite de la vitesse inhérente au projectile et au globe terrestre.

« La trajectoire d'un projectile, abstraction faite de la résistance de l'air, est une parabole dont l'axe est vertical. »

Le foyer de cette parabole est certainement dû à l'attraction terrestre et la directrice ou droite fixe à l'attraction produite dans le projectile, par la vitesse.

Un projectile d'une vitesse de 900 mètres à la seconde ne retomberait pas, dit-on, si la résistance de l'air ne ralentissait pas sa course ; il circulerait autour de la terre comme un satellite : sa force centrifuge étant alors égale à sa pesanteur.

La force centrifuge, dont on parle ici, n'est que la force attractive développée par la vitesse, et la pesanteur le fait de l'attraction terrestre. Un corps qui ne serait pas attiré par une force ne serait ni lourd ni léger.

On pourrait donc formuler : qu'un projectile d'une vitesse de 1.000 mètres à la seconde, chiffre que je trouve trop faible d'environ un tiers, est doué d'une force attractive au moins égale à celle de la terre.

L'attraction qui se développe dans une pierre qui tombe du haut d'un édifice, n'est pas indépendante comme celle qui se développe dans un projectile. Elle se trouve sous la dépendance de l'attraction terrestre qui l'attire, et ces deux attractions, au lieu de se neutraliser, s'unissent au contraire pour en activer la chute. Comme la vitesse s'accroît sans cesse, l'attraction augmente dans la même proportion; on a ainsi l'explication de la rapidité toujours croissante de la chute des corps. Cette vitesse acquise est d'après Galilée, proportionnelle au temps et, l'espace parcouru, au carré du temps employé à le parcourir. Cette formule est autrement exacte que celle : en raison inverse du carré de la distance, émise par Newton qui connaissait parfaitement la loi de la chute des corps indiquée par Galilée. J'ai traité déjà cette question de l'attraction avec plus de détails dans un autre ouvrage où l'on peut voir ce que je pense des *masses* et du *carré d'une distance.*

Plus le mouvement de rotation, de projection ou de translation d'un corps est rapide, plus sa force d'attraction est puissante.

Le mouvement d'un corps déterminé par l'attraction d'un autre corps produit de l'attraction additionnelle.

Le mouvement produit dans un corps par une cause indépendante de celle qui agit sur les autres corps, détermine de l'attraction contraire. C'est l'analogue de ce que l'on appelait, il y a un demi-siècle, les électricités de même nom et de nom contraire.

Si le mouvement dont sont animés les corps planétaires cessait brusquement, je ne sais pas au juste ce qui se passerait, mais tout me fait supposer qu'ils ne tomberaient pas les uns sur les autres. Ils perdraient simplement ce qui les maintient en équilibre, ils seraient comme des fous ne sachant où aller. Seulement dans cet arrêt brusque de notre globe, nous serions certainement lancés dans l'espace de toute la vitesse qu'il nous aurait transmise. Nous pourrions donc lui dire adieu sans espoir de retour, car ce serait bien grand hasard, si quelques-uns d'entre nous parvenaient à retrouver la terre : ne pouvant plus nous attirer, elle nous laisserait circuler dans l'espace, à notre aise, car il ne faut pas nous illusionner : si nous lui sommes si fidèles, si nous ne la quittons pas d'une semelle, c'est grâce à la vitesse, aux mouvements rapides dont elle est douée.

Si l'on désire enrichir la science de découvertes sérieuses, utiles, inespérées, surprenantes, qu'on laisse en repos, sous ses lauriers de deux siècles, l'attraction des masses, le carré d'une distance et qu'on se persuade, en voyant ce qui se passe, que l'attraction n'est autre chose qu'une force développée dans les corps par les mouvements qui leur sont imprimés. Dans l'inertie, on n'a ja-

mais vu un corps en attirer un autre. Certains physiciens ont prétendu prouver expérimentalement que les masses s'attiraient ; mais ces expériences n'ont aucune valeur, attendu que les corps dont ils se sont servis sont de natures différentes et par conséquent de température inégale, ce qui établit un courant d'air ; d'un autre côté, on ne peut éviter dans des expériences semblables l'attraction magnétique ou électrique.

On ne peut donc se fier à aucune de ces expériences qui n'ont d'autre utilité que de provoquer d'inutiles discussions.

Pour le foyer central du globe, je serai aussi joyeux, mais un peu moins radical. On peut douter de cette hypothèse, on peut y croire ; cela n'empêchera pas la terre de tourner et le soleil de lui développer de la chaleur et de la lumière.

A la place de cet hypothétique foyer, je trouve que le vide qui nous permet de concevoir une sphère creuse, se mouvant dans l'espace, est si rationnel, qu'un petit enfant le comprendrait sans explication : il suffirait de lui montrer un ballon de quatre centimètres de diamètre dont l'enveloppe aurait un millimètre d'épaisseur et de le faire mouvoir en l'air pour lui donner une idée exacte de notre globe creux intérieurement. Ce n'est peut-être pas l'expression exacte de ce qui existe, mais cette hypothèse a sur les autres l'avantage d'être compréhensible et, de permettre pour le moment à la science, d'exploiter un domaine accessible, sans aller dans les profondeurs de l'inconnu chercher de gros produits à l'imagination ; ce que l'imagination édifie avec de tels produits, on le prend au sérieux jusqu'au jour où quelqu'un s'aperçoit et démontre que ce n'était que des bourdes.

L'esprit, ayant pu gober comme l'estomac un œuf, qu'une masse sphérique de matière en fusion, d'une température à fondre les métaux et disloquer les roches, n'ayant pas moins de 12.000 kilomètres de diamètre, pouvait être maintenue dans une enveloppe de 500 kilomètres d'épaisseur, est un esprit solide ; il peut tout digérer, depuis la monère créatrice des cellulaux, des végétaux et des animaux jusqu'à l'homme l'inventeur des puissances divines des sciences occultes et des utopies.

On croit à une chose sans se demander si c'est croyable ou incroyable, si c'est logique ou illogique, si c'est utile ou inutile ; on croit, voilà tout, et on transmet sa croyance jusqu'au jour où le gros bon sens public s'aperçoit que les vessies ne sont pas des lanternes.

L'homme est naturellement et foncièrement crédule ; lorsqu'il ajoute foi à ce qu'on lui a dit ou à ce qu'il a rêvé, il trouve des arguments pour démontrer l'existence de ce que nos sens n'ont

jamais constaté; cela le conduit à des erreurs grossières, pardon, à des erreurs grosses comme des maisons veux-je dire, car je viens d'apprendre dernièrement d'un des flambeaux de la Franc-Maçonnerie que l'adjectif grossier au féminin grossière était une injure, portant atteinte à l'honorabilité de celui qui la reçoit et à la courtoisie de celui qui l'émet. Cependant n'en déplaise à M. le Président de la Chambre des Députés, erreur grossière, en langue française, n'est pas une erreur de grossier, mais une grosse, une monstrueuse erreur. Si j'avais un conseil à vous donner, M. le Président Brisson, ce serait de faire comme moi, de ne pas aspirer à un fauteuil académique; nous sommes trop vieux maintenant pour apprendre suffisamment la langue de nos pères et trop ankylosés pour en éviter tous les casse-cous.

Il y a peu de temps j'étais matérialiste ; je ne voyais dans notre corps qu'un amas de matières artistement amalgamées, qu'une harmonieuse combinaison de matières inorganiques. Je voyais le sang couler dans mes veines comme l'eau dans le lit des ruisseaux, des rivières et des fleuves, je surprenais mes cellules cérébrales combinant des pensées comme des chimistes combinant des corps avec des bases et des acides.

C'était arrêté, j'étais matérialiste, lorsqu'un matin je me trouve réveillé en sursaut par le bruit d'un clairon. Ce maudit instrument qui venait d'interrompre mon sommeil continua sa fanfare au lieu de s'arrêter. Je le laissai faire, n'ayant pas le pouvoir de lui imposer silence et, pendant qu'il sonnait, je me mis à réfléchir. La première pensée qui me vint à l'esprit fut que la matière, selon l'état dans lequel elle se trouve, produisait des sons, de la lumière, de la chaleur, de l'électricité et, dans les corps vivants quelque chose d'analogue à ces fluides subtils, dont nous ne connaissons que les manifestations.

Tous ces fluides sont évidemment dus à un arrangement particulier de la matière, à une distribution de molécules matérielles, spéciales pour chacun d'eux. Très bien ! Mais le son, l'électricité, la lumière, la vie, qu'est-ce ? Mes réflexions furent interrompues en ce moment par le bruit de ma sonnette me prévenant qu'on venait d'appuyer sur un bouton et établir une communication dans l'appareil électrique qui le fait mouvoir.

Ce n'était plus un clairon qui venait me déranger, c'était la voix d'un ami. Il venait prendre de mes nouvelles et ses premières paroles furent pour me demander comment j'allais, si tous mes organes étaient d'accord et fonctionnaient librement et harmonieusement, si aucun d'eux n'était assez détérioré pour empêcher la vie de se répandre dans tout mon être.

Ça va bien, lui dis-je, tout fonctionne régulièrement et vibre bien en moi. Aussi ne puis-je en ce moment me faire à l'idée que tout cela se désagrégera un jour et tombera en poussière. Ce composé de matières vibrantes, dont nous sommes formés, résiste et se maintient sous l'archet de la vie et, au moment où cessera cette vibration, ce composé ne pourra plus se maintenir, il se décomposera, se désagrégera.

La vie n'est certainement qu'une vibration dans une masse de matière spécialement arrangée pour que cet effet se manifeste en elle. La vie, comme le son, l'électricité, la chaleur, la lumière, le mouvement, est la manifestation d'un groupement particulier de particules matérielles. Seulement, dans les corps vivants, cet arrangement particulier de la matière est transmissible, et il se produit accidentellement, dans certaines conditions spéciales ; sans cela, on ne saurait expliquer l'origine des espèces. Sans la formation d'une particule ancestrale de matière vivante, ayant par sa transformation donné naissance à tous les êtres que deviendrait le transformisme ?

Qu'est-ce, la manifestation de la matière vivante? Réponse : la vie. Qu'est-ce que la vie? C'est ce qui distingue la matière organisée de la matière inorganique. Et puis? Et puis, c'est tout. Un corps en mourant, que perd-il? Il perd la vie et la matière reste. Il y a donc en nous comme le feu qui s'éteint, l'appareil qui cesse de se mouvoir, ou de produire de l'électricité, de la lumière, un de ces impondérables enfin, répandus sur terre et dans l'espace dont on constate l'existence sans pouvoir la saisir.

Il m'aurait fallu, après ces réflexions, une bien grande dose, je ne dirai pas de quoi, pour rester matérialiste envers et contre tout. Alors j'ai ajouté une corde à ma lyre intellectuelle et je suis devenu un troubadour *vitalo-matérialiste*.

Je me croyais au terme de ce voyage psychologique, lorsqu'un jour, après huit heures d'un paisible sommeil, je me mis à penser au lieu d'enjamber mon pantalon. J'étais si bien avant de me mettre en mouvement que je voulus prolonger ce bien-être. Je m'aperçus alors que je n'étais plus comme avant d'être éveillé, car j'avais le sentiment de ce qui se passait autour de moi tandis que pendant mon sommeil je ne savais ni où j'étais, ni si j'existais.

En dormant la nuit, je ne suis donc pas comme éveillé le jour. Ma masse matérielle et la vie qui la fait vibrer sont bien exactement les mêmes la nuit comme le jour ; et cependant, lorsqu'on est éveillé, la matière et ses vibrations se trouvent soumises

à des sensations plus vives et mues par une force qu'on appelle la volonté. La matière agit, les vibrations agissent à leur guise et moi j'agis à la mienne, et je les tiens, en partie, sous la dépendance de ma volonté. Il existe donc, dans les êtres supérieurs et en nous surtout, une force supérieure à celle de la matière et à son influx vital. Et me voilà dans la nécessité d'ajouter une troisième corde à ma lyre, celle du spiritualisme, et en homme convaincu je me mis à chanter le *spiritu-vitalo-matérialisme*.

Ce que je viens de dire permettra de comprendre que les matérialistes, les vitalistes et les spiritualistes ont autant de raisons les uns que les autres à soutenir leur *dada*, et qu'ils ne sont, malgré leur manière d'envisager la chose, que trois branches d'un même tronc et que chacune de ces branches voudrait absorber, au détriment des autres, toute la sève à son profit.

Je ne sais quelle sera ma pensée demain, mais aujourd'hui je suis fixé. La matière est indispensable à la vie, c'est elle qui lui procure sa vibration, et la vie tient la matière sous sa dépendance, elle l'oblige à choisir ce qui lui est utile et à rejeter ce qui ne lui convient pas ; elle lui impose en outre l'obligation de se reproduire. C'est elle qui, ce matin, a servi cette pensée à mon intellect, ce soir elle m'en servira peut-être une autre.

S'il prenait fantaisie à la légion savante de vouloir m'enrôler, je demanderais qu'elle me place dans l'escadron des voltigeurs. Je n'ai pas l'esprit assez souple pour faire un bon soldat dans celui des gymnastes, ni assez sérieux pour aspirer à l'honneur d'être rangé parmi les vétérans. Le bataillon des volontaires me plairait assez, mais je n'y trouverais pas de place : l'état-major de l'armée scientifique ne veut pas entendre parler des volontaires, il trouve qu'il y en a toujours de trop, même réduits à l'unité.

Je rencontrai un jour un homme sérieux, esprit séduit par la doctrine transformiste, mais trop intelligent pour s'en faire un vaillant défenseur.

— Comment, lui dis-je, un homme aussi réfléchi, aussi sensé et d'un esprit aussi posé et aussi logique que le vôtre, peut-il prendre au sérieux la théorie transformiste. Vous savez, comme moi, beaucoup mieux que moi, qu'elle n'a aucun autre appui que des présomptions, toutes sujettes à la critique et la plupart inacceptables scientifiquement ; que ce n'est encore qu'en imagination qu'on a vu se transformer une espèce en une autre. Toutes les preuves invoquées pour soutenir cette rêverie sont comme des petits tas de sable ; il suffit de souffler dessus pour les détruire.

— C'est une affaire de sentiment, me répondit-il ; cette théorie me plaît et je la préfère aux autres.

Cette sage réponse, n'ouvrant aucune issue à la discussion, affirmait que chacun de nous, est libre de penser à ce qui lui plait, d'aimer ce qui lui paraît aimable, de s'habiller selon son goût ou de se faire esclave de la mode. Malheureusement, en suivant la mode, aussi bien dans les confections de l'esprit que dans celles du corps, on a à redouter que la coquetterie ne porte préjudice à l'indépendance. Cependant le malheur n'est pas grand car, en mettant son esprit à la mode, on peut se présenter dans les meilleures et les plus recherchées des sociétés; ce n'est pas actuellement dans celle de la création divine qu'on obtiendrait un grand succès ! c'est en ceignant le tablier transformiste et, pour doubler la chance, en y superposant le tablier maçonnique, qu'on devient un grand savant et un homme puissant.

Si le tablier est en Europe un talisman social, les petits sachets sont en Apharras le talisman des espérances individuelles.

— Cela t'a-t-il fait obtenir ce que tu désirais, dis-je un jour à un Apharras, en lui montrant son sachet ?

— Je ne sais pas, me dit-il, mais ça ne fait rien ; tout le monde en a et je suis heureux d'en avoir moi aussi.

Une théorie imaginée qui satisfait l'esprit d'un homme instruit, lui procure la même satisfaction qu'un sachet porte-bonheur procure à un ignorant. Ils ont, l'un et l'autre, une foi sincère en leurs fétiches. Qu'ils soient heureux dans ce monde et qu'ils se rendent dans l'autre le plus tard possible ! Je les approuve de s'offrir à eux-mêmes, de ces petites satisfactions, sans demander conseil, car ce serait abreuver son existence d'amertume et de déception que de compter sur autrui et de suivre ses conseils.

L'Apharras vit isolé, au milieu de nations dont il redoute les relations; il a conscience de sa faiblesse et celui qui n'est pas lui, lui porte ombrage. D'un autre côté, sa pauvreté, sa sollicitude pour son troupeau, ses continuels déplacements, l'empêchent d'aller puiser hors sa patrie des sentiments et des pensées.

Ces bergers en sont réduits, par la force des choses, à se transmettre les uns aux autres ce qu'ils pensent, ce qu'ils savent et ce qu'ils éprouvent. S'il leur arrive du dehors quelque chose de l'esprit ou des sentiments, ce n'est jamais de premier choix. Faute de mieux, ils l'acceptent et finissent par s'y conformer. C'est ainsi qu'on leur a passé la croyance au mystérieux pouvoir des amulettes, ils s'y sont laissés prendre comme des enfants. Ils ne m'ont cependant pas paru, avoir une confiance illimitée dans la vertu de leurs gris-gris puisqu'ils en multiplient le nombre, afin d'accroître la chance d'un heureux sort. Ces pauvres gens ne s'aperçoivent pas que ces gris-gris ne portent bonheur qu'à ceux qui

les vendent. Pour soutirer quelque monnaie de gens aussi pauvres, frapper leur imagination était évidemment le meilleur et le plus sûr moyen. Dans tous les pays, rien ne délie aussi facilement les cordons des bourses que l'espoir d'obtenir quelque faveur et rien ne fait porter la main à la poche aussi précipitamment qu'un vague espoir de chance. Sans cela les loteries, les mines sans minerais, les sociétés sans revenus, les promesses alléchantes s'étioleraient et périraient d'inanition.

Pour l'Apharras, les amulettes portent la chance, le mauvais œil porte le malheur, le diable et les sorciers portent la peur. De la personne qui vous regarde du mauvais œil on peut s'attendre à toutes sortes de maléfices. Les amulettes protectrices, quel qu'en soit le nombre, ne semblent pas protéger du mauvais œil, puisqu'il est redouté de ceux qui en portent. Je crois que ces malheureux crédules limitent la confiance qu'ils ont dans leurs gris-gris à l'espoir qu'ils seront préservés, eux et leur troupeau, des maladies et qu'ils auront le bonheur de voir un jour la prospérité leur rendre visite.

Quand tout va bien, ils ont une grande confiance dans la vertu de ces joujoux cabalistiques, mais quand la maladie s'acharne à eux, ils ont recours à leur *Ardéguina*, l'homme versé dans l'art de guérir et, pour les accouchements, à leur *Alouwina*, la maîtresse sage-femme de la localité.

Entre ces deux destructeurs de microbes, faucheurs de maladies et distributeurs de santé et leurs confrères européens, il existe une petite ou une grande différence, cela dépend du point de vue auquel on se place, pour envisager la chose! Le but, qu'ils se proposent tous, est évidemment le même: soulager les souffrants et ramener les malades à la santé.

Quelle noble, sublime et céleste mission! Quel idéal, si ceux qui la remplissent n'avaient pas d'estomac.

Mes confrères apharrasiens exercent la médecine sans diplôme, en complète liberté; ils ne paient pas patente et peuvent en toute sécurité aider leurs malades à se rétablir ou à mourir, cela ne regarde que le médecin et le malade, le malade surtout. Personne autre n'a rien à y voir, si ce n'est la famille du souffrant qui doit de ses deniers honorer le médecin, sa mission terminée. Rien n'est plus sensé et plus logique puisqu'il n'y a absolument que deux intéressés, le malade qui accorde sa confiance au médecin et le médecin qui a tout intérêt à empêcher son malade de mourir. Cette bonne entente grandit l'espoir du malade, double les forces du médecin et triple les chances de guérison.

Les sultans, les cadis et autres puissants personnages n'ont pas l'orgueilleuse naïveté de croire qu'ils ont dans la cervelle assez de connaissances, de discernement et de clairvoyance pour juger si un médecin a laissé mourir son malade par défaut de savoir ou selon toutes les règles de l'art, si toutefois l'art peut avoir des règles. En tous cas, s'il en a, elles sont si variables et changent si souvent qu'il serait difficile de distinguer les bonnes des mauvaises.

Chez les Apharras, pauvre peuple ignorant, mais très intelligent, personne n'affiche la prétention de mesurer à l'aune, comme on mesure une pièce d'étoffe, le savoir ou le talent de quelqu'un. Ils ne sont pas assez instruits ni assez civilisés pour prétendre à un pareil tour de force. Je crois cependant qu'ils savent, comme les gens instruits, remplacer habilement certaines mesures par des ficelles.

Après tout, on a peut-être raison de surveiller les savants, les médecins surtout ; la graine en est si féconde et sa propagation si rapide, qu'un salutaire émondage serait peut-être utile pour en arrêter l'effroyable développement. Ceux qui échapperaient à cette opération seraient plus à l'aise ; ils auraient plus d'espace pour étendre vigoureusement leurs racines et leurs rameaux. Cette sage prévoyance aurait encore l'avantage de ramener du calme dans la société. Le nombre des turbulents est déjà assez grand en religion et en politique, il serait dangereux, si la science venait encore l'augmenter !

Le jour où dans le domaine scientifique, littéraire et artistique l'orage se déchaînera aussi violent qu'en religion et en politique, il n'y aura plus qu'un *tranchet-guillotin* à la vapeur, trente cinq mille têtes à la minute ! pour mettre tout le monde d'accord. On trouvera certainement le procédé expéditif, sanguinaire, inhumain. A ce sujet, pas de discussion ! Je me rends à l'évidence, avec d'autant plus de clairvoyance, que je pourrais mal me trouver au nombre des décapités. Cela n'empêche pas ceux qui vivent du travail intellectuel de se trouver trop nombreux, de sorte que tous, d'un fraternel accord, seraient enchantés d'en voir diminuer le nombre à la condition de n'être pas parmi les exclus. A cette diminution, ce sont les contribuables passifs qui se réjouiraient de n'avoir plus à fournir de galette à des milliers de beaux et bons esprits, sortis de savantes écoles, depuis les primaires jusqu'aux supérieures.

Tout n'est pas rose dans le ciel bleu de la vie ! il s'y trouve dans cet exemple, beaucoup de points noirs : l'homme courageux qui veut embrasser la profession médicale doit, avant tout, faire

pénétrer dans sa cervelle des substances variées, nombreuses et en général très peu appétissantes, quoique artistement préparées par de savantes mains et cuites à point par des têtes savantes. Enfin, bonnes ou mauvaises, appétissantes ou non, il faut que tout y passe, grec, latin, histoire naturelle, physique, chimie, anatomie, physiologie, pathologie interne et externe, médecine opératoire thérapeutique, médecine légale, hygiène, accouchements etc. sans compter bien entendu les études primaires.

J'ai oublié, dans cette énumération, l'histoire de la Médecine ! C'est pardonnable ; elle n'existait pas de mon temps et elle n'est encore actuellement qu'à l'état embryonnaire. Que va-t-il sortir de cette gastrula? Je prévois déjà, à cette histoire de médecine générale, quelques chaires spéciales pour la médecine française, la médecine européenne, américaine, asiatique, océanique, africaine, etc., et pour la médecine ancienne, la médecine préhistorique, la médecine comparée, etc., etc. Vous ne pensez pas qu'un seul professeur puisse assumer à lui seul une telle besogne; il en faudra au moins une douzaine et alors gare dessous; les fièvres les épidémies et autres malignités! Vous ne pourrez plus pénétrer chez nous sans que nous soyons documentés; nous connaîtrons votre histoire depuis l'âge de pierre jusqu'à nos jours et toutes vos pérégrinations pendant ce laps de temps; si vous résistez à un pareil traitement, c'est que vous serez incurables.

Quand par les yeux, les oreilles, le nez, le toucher, on a saisi la quintessence de tant de connaissances variées et qu'on en a le crâne bien rempli, on le bonde d'un parchemin. On est armé, on peut maintenant placer sa tête sur la poitrine d'un malade, lui tâter le pouls, lui faire tirer la langue et se faire honorer d'une équitable rétribution.

Si le parchemin parfumé de science avait encore le pouvoir d'attirer suffisamment de malades et surtout celui de rendre ces ingrats généreux, le diplômé pourrait, à soixante ans, prendre un peu de repos pour réparer l'usure occasionnée par ses fatigues continues et par son sommeil et ses repas interrompus. Malheureusement pour les médecins, heureusement pour les malades, le nombre de ceux-ci reste stationnaire et leur générosité serait plutôt en décroissance alors que le nombre des médecins s'accroit dans des proportions désespérantes. Si l'histoire de la médecine s'est dressée tout à coup pour arrêter cet accroissement, l'obstacle a été emporté d'un seul coup par ce rapide courant, car plus que jamais on voit des médecins surgir. Encore quelque temps d'un accroissement semblable, et nos pauvres guérisseurs verront dans leur cabinet de consultation entrer plus de gêne que de malades.

Il ne suffit pas de s'entasser dans la tête ce qui se trouve dans celle de douze professeurs, il faut de bons et de nombreux malades. Sans eux la misère congestionne le cerveau et la faim tenaille l'estomac.

Le client, c'est un rayon d'espoir ; on oublie sa souffrance pour ne penser qu'à celle de celui qui réclame vos soins ; on y met tout son zèle, son cœur, sa science et l'on compte bien qu'on saura reconnaître un pareil dévouement. On est plein de courage, on veut obtenir un heureux résultat.

Attention, confrères ! Car si vous n'avez pas l'habitude d'un vieux praticien, la délicatesse tactile d'un accoucheur habile, la dextérité d'un chirurgien, d'un oculiste, d'un auriste et des autres spécialistes, n'ayez pas de chimériques espérances. Votre client guéri, vous avez d'abord à redouter les rides de son front et le froncement de ses sourcils, lorsque vous lui présenterez la douloureuse, ensuite le courroux des héritiers que vous faites attendre. Si, malgré vos efforts, la chose se passe mal, que votre client meure : vous n'avez plus à craindre le moindre reproche, la moindre contestation de cette malheureuse victime du sort fatal, ni de ses héritiers. Mais vous tombez alors sous l'œil vigilant de Thémis, qui examine scrupuleusement si vous ne vous êtes pas servi d'instruments autres que ceux employés spécialement en chirurgie et en médecine, et encore, faites bien attention de vous servir d'un rasoir portant sur la lame le nom d'un fabricant d'instruments de chirurgie, car autrement ce vulgaire tranchant pourrait bien se tourner contre vous, et vous seriez rasé judiciairement.

Il y a environ quarante ans, je me trouvais dans un petit village en partie de chasse. Un pauvre diable vint me prier de lui extraire une dent.

— Je ne puis pas vous rendre ce service, lui dis-je, je n'ai pas d'instruments.

— Arrachez-la avec une tenaille, me répondit-il, je souffre trop, je ne puis plus y tenir et, je préférerais aller me jeter à l'eau, que de passer encore une nuit comme celle que je viens de passer.

— S'il en est ainsi, cherchez-moi un clou à plancher, une lime et un marteau.

Lorsque j'eus entre les mains ces trois objets, je limai en bec-d'âne la pointe du clou, j'appliquai cette partie sur la base de la dent malade et, d'un assez léger coup de marteau, je la fis sauter au grand étonnement de plusieurs assistants qui me prirent pour un prestidigitateur. L'opéré ramassa sa molaire et s'écria en l'examinant : « Gredine ! tu ne me feras plus souffrir ! »

Ce n'était pas spontanément que m'était venue cette manière d'extraire les dents à coups de marteau. Je m'y étais exercé à l'amphithéâtre de Clamart et j'avais acquis une certaine habileté.

Quel que soit l'instrument dont on se sert, l'extraction d'une dent est quelquefois suivie d'accidents mortels ; c'est très rare, et cependant, il y a quelques années, un malade mourait à l'hôpital Broussais des suites de l'extraction d'un grosse molaire, faite par un spécialiste habile et des mieux outillés. Si, me servant d'un clou et d'un marteau, pareil accident me fût arrivé, on m'eût traîné en justice et mes confrères, surtout les bien posés,n'auraient pas manqué de m'accabler d'un rapport écrasant et, il n'est pas douteux que le clou, dans ce cas, aurait servi à deux usages, à extraire la dent et à clouer l'opérateur en prison.

Je me suis trouvé très souvent en présence de membres cassés ; j'avoue sincèrement que je n'ai pas eu une seule fois la patience d'attendre qu'on aille me chercher un appareil spécial, avant de mettre le membre en place et de poser un appareil. Avec ce que je pouvais promptement me procurer; ouate, étoupe, serviettes ou draps déchirés, papier, carton, règles, lattes, cordons, ficelles, blancs d'œufs, farine ou plâtre, j'employais enfin tout ce qui, pouvant servir, me tombait sous la main. Ces pauvres calendriers pendus aux murs, ne sauront jamais tous les services qu'ils ont rendus et qu'ils pourraient rendre encore si... taisons-nous! l'initiative n'est plus permise. Chez les clients aisés et riches,lorsqu'on avait le malheur de ne pas trouver mon appareil assez luxueux, aussitôt que je jugeais sans danger pouvoir le remplacer par un autre, ils étaient servis au gré de leurs désirs : je leur donnais l'adresse des meilleurs fabricants et j'appliquais leurs appareils avec l'emphase et le sérieux d'un praticien à deux louis la visite.

Au cours de trente années, les nombreuses luxations et fractures que j'ai eues à panser n'ont été suivies du plus léger accident. Jamais le moindre mécompte ne m'a donné à réfléchir. Tout, au contraire, marchait avec une parfaite et rapide régularité; cela se conçoit : les os étaient en place et le membre immobilisé avant que l'inflammation ne vint aggraver la situation et produire des ravages souvent inguérissables.

Dans une fracture de malléole, où je n'assumais qu'un tiers de responsabilité, la guérison fut lente et défectueuse. J'avais été appelé auprès de la mère d'un charcutier et, après examen, ayant diagnostiqué une fracture : « Mon Dieu! s'écrièrent les membres de la famille, attendez! nous allons envoyer chercher un de vos confrères pour vous assister. » J'attends, le confrère arrive et déclare, après examen, que l'assistance d'un chirurgien des hôpi-

taux était nécessaire; rendez-vous fut pris pour le lendemain. Lorsqu'un malade s'entoure d'un tel aéropage, il doit s'attendre et prétendre à des soins méthodiques et à un appareil luxueux: pendant ce temps l'inflammation se déclare, gagne et la malade attend patiemment l'appareil qu'on est allé chercher à quatre kilomètres. Je laissai agir mes deux habiles confrères et je me contentai du rôle de surveillant : aussitôt que je trouvais une bande trop lâche ou trop serrée, j'envoyais chercher l'un des deux opérateurs afin de leur laisser tout l'honneur de la guérison. Et, l'avouerais-je? je désirais participer le moins possible à cette grandiose mise en scène. On n'avait pas eu assez de confiance en moi pour me laisser agir librement, je ne voulais à aucun prix assumer la moindre responsabilité. Après six mois la malade put marcher en boitant et sans trop de douleur; au bout d'une année, la douleur était disparue, mais la claudication persistait et persiste encore si l'estropiée n'est pas morte.

Ce n'est ni à l'intelligence, ni au dévouement, ni au savoir de mes deux savants confrères, ni au manque de soins, mais à une attente trop prolongée pour la réduction de la fracture et l'application de l'appareil qu'il faut attribuer ce fâcheux résultat.

Je ne connais rien de plus favorable à la guérison des maladies que d'agir promptement, d'avoir une absolue confiance en son médecin, et celui-ci de jouir d'une entière liberté d'action et de pensées. Comment imposer une règle de traitement, lorsque pour chaque maladie, ce traitement varie suivant l'âge du sujet, son tempérament, son idiosyncrasie, ses tares héréditaires ou acquises, les saisons, l'état atmosphérique, etc., etc.

A l'époque où j'allais pédestrement, à huit heures du matin, suivre les cliniques des hôpitaux, j'apprenais chez le professeur Piorry à me servir du plessimètre et du stéthoscope; le lendemain le professeur Trousseau s'évertuait à me démontrer l'inutilité de ces deux instruments. S'il eût vu l'un de nous en sortir un de sa poche et s'en servir, il eût été capable de le mettre à la porte.

Si un médecin, appelé en justice pour avoir laissé mourir un malade atteint d'une affection de poitrine, eût oublié de l'ausculter et percuter sans instrument, Piorry n'eût certainement pas hésité de réclamer une sévère condamnation et, s'il s'en fût servi, Trousseau eût été aussi impitoyable envers le délinquant. Heureusement, à cette époque, on n'était pas encore sous le régime maçonnique où tout doit être jugé à la règle, au compas, à l'équerre et à la truelle, à la truelle surtout.

Quelques-uns de mes vieux confrères doivent se rappeler la longue et mémorable lutte de ces deux brillants cliniciens. Ce que.

de l'Hôtel-Dieu à la Charité, ils se sont envoyé de coups de langue aurait suffi pour démolir le plus solide bastion scientifique. J'ai assisté à cette lutte et je m'y suis souvent réjoui. Mais le souvenir de ce plaisir est à peu près tout ce que j'en ai conservé. Car si j'avais été depuis appelé en justice pour donner mon avis sur l'utilité des deux instruments précités, j'aurais répondu : « On peut s'en passer, mais ils ne sont pas, le stéthoscope surtout, complètement inutiles. Quant au danger de leur emploi, je crois qu'ils sont l'un et l'autre absolument inoffensifs entre les mains d'un praticien soigneux. Seulement, je vous prie de considérer cette déclaration comme une simple opinion personnelle. Si vous désirez avoir une réponse formelle, adressez-vous à un médecin légiste. »

Je parierais que ce dernier et avec lui la majorité de mes confrères, vont juger enfantine et ridicule mon hésitation à ce sujet, c'est possible ! mais, lorsqu'on pense que ces instruments peuvent servir de véhicules aux microbes et par conséquent à toutes les maladies contagieuses, et que, d'un autre côté, pour leur application, on découvre complètement le malade, ce qui, dans certains cas, peut devenir très dangereux, on comprendra mon hésitation et tout ce qu'on peut encourir, en n'aseptisant pas ces deux morceaux de bois, de corne ou d'ivoire, avant de s'en servir, et en laissant trop longtemps un malade, la poitrine ou l'abdomen à découvert.

On sait que mon savant ami le professeur Desprès, s'était fait l'adversaire de l'antisepticémie et qu'à l'exagération de cette méthode, il opposait une exagération contraire. Ses pansements sales ont-ils été suivis de plus d'accidents que les pansements aseptiques? Certainement non, car Desprès était avant tout un honnête homme et il aurait sacrifié toutes ses convictions pour obtenir la prompte guérison de ses opérés. Indépendamment de cela, ses confrères lui auraient jeté ses insuccès à la face et l'auraient accablé de leurs plus violents reproches.

Desprès était heureusement instruit, intelligent, réfléchi, habile, prudent, dévoué et d'une honnêteté scientifique si solide que rien ne l'eût ébranlée, je crois. Tout cela réuni vaut infiniment mieux pour obtenir la guérison des malades que la mystérieuse action des désinfectants, des antiseptiques et autres préservatifs analogues, surtout ceux à la mode.

L'homme qui sait son métier et qui l'exerce honnêtement n'a aucun compte à rendre à la société. S'il manque d'un savoir étendu, d'une grande habileté et d'un vaste talent, c'est malchanceux pour celui qui l'emploie, mais ce sont là des affaires personnelles auxquelles la société n'a rien à voir, pas plus que de savoir si madame

Paul et son époux se disputent le soir ou font bon ménage. Le médecin et son client ont cet avantage sur les époux, c'est qu'ils peuvent se séparer s'ils ne sont pas satisfaits l'un de l'autre; s'ils restent ensemble jusqu'à ce que la mort du patient s'en suive, c'est qu'ils se plaisaient, qu'ils étaient satisfaits l'un de l'autre. Est-ce que la société devrait descendre jusqu'à s'occuper des conventions personnelles? D'un autre côté, comment peut-elle juger l'étendue de l'intelligence et du savoir? Elle ne le peut sans avoir recours à des lumières éclatantes, dont elle est incapable d'apprécier la valeur.

Ceux qui font le mal sciemment, ceux qui se cachent pour agir, ceux qui masquent leurs actions par d'hypocrites et mensongères paroles, tous ceux enfin qui cherchent à nuire sont incontestablement des ennemis pour lesquels la société ne peut rester indifférente, sans manquer au premier de ses devoirs : la sécurité publique. Mais quel rapport cela a-t-il avec une malheureuse mère qui étouffe son enfant, en dormant, et un pauvre médecin qui tue son malade en voulant le sauver? Quel est l'homme, quelle que soit son intelligence ou son habileté, qui pourrait répondre de ne jamais donner un coup à faux? Lorsqu'on en arrive à vouloir demander l'impossible, c'est du trouble dans l'esprit, c'est de la décadence.

Le métier de médecin est pénible, souvent dangereux et en général peu lucratif. Lorsque le médecin, au milieu d'une épidémie, ou de maladies contagieuses affronte la mort, il ne sait jamais s'il sera rétribué de son dévouement. Eh bien! chose incroyable! cette épée de Damoclès suspendue sur sa tête, cette incertitude de ses honoraires ne suffit pas aux peuples civilisés : Les médecins français ont en plus à redouter la correctionnelle. Il est bien entendu que je ne parle ici que des médecins qui font consciencieusement leur devoir et non des malheureux qui livrent leur art et leur conscience à l'accomplissement d'actes illicites.

La maladie que le médecin contracte au lit d'un malade ne peut lui causer que peu de préjudice. C'est une perte de temps de quelques jours s'il en guérit et s'il en meurt, c'est le règlement définitif de ses ennuis et de ses espérances. La justice ne le tue pas lorsqu'il commet une erreur involontaire, elle lui laisse la vie et lui coupe les vivres. Vous êtes un honnête homme devant Dieu et vos semblables, vous avez un diplôme attestant votre savoir, vous remplissez votre mission avec dévouement et conscience et, du jour au lendemain, la justice vous place au rang des criminels. La justice condamne un innocent et, depuis Pilate, les juges s'en lavent les mains. Je me permettrai humblement, Monsieur le Mi-

nistre de la Justice, de vous adresser cette question : Pourquoi celui qui sort de l'École de droit n'est-il pas responsable des erreurs qu'il commet, et rendez-vous responsable de celles qui sont commises par ceux qui sortent de l'École de médecine? Il me semble, dans ce cas, que les plateaux de la balance, que vous tenez à la main, sont tout à fait déséquilibrés.

Les médecins apharras sont, comme les médecins français, journellement exposés aux coups des maladies contagieuses et épidémiques. S'ils en réchappent ils peuvent dormir en paix, ils n'ont pas à redouter le contrôle de leurs actes; l'État, ni aucun groupe de citoyens ne leur viennent en aide, ne leur imposent leurs volontés et ne leur tracent les limites de leurs études : ils peuvent apprendre à lire, écrire, compter ou se renfermer dans la sphère des connaissances acquises par la routine. Cela est leur affaire; il leur suffit d'avoir appris à soigner les malades et à connaître les médicaments à employer pour obtenir la guérison de telle ou telle maladie.

Dans nos campagnes, un fermier ou un propriétaire apprend à son fils à cultiver son champ; dans nos villes, un artisan lui apprend son métier; en Apharras, un médecin apprend à son fils l'art de guérir et une sage-femme, à sa fille, celui des accouchements; ils peuvent également transmettre leur savoir à d'autres enfants que les leurs, à la condition que ces enfants deviennent, pour ainsi dire, les leurs pendant le cours de leurs études. En un mot, ce sont des pensionnaires considérés comme les enfants du maître jusqu'au jour où celui-ci les juge aptes à exercer.

Lorsqu'un père veut faire de ses enfants autre chose que des gardeurs de bestiaux, il confie son fils à un médecin et sa fille à une sage-femme. L'enfant quitte alors la case paternelle pour habiter celle de son professeur. Ce fils adoptif devient comme un chien fidèle, le compagnon de son maître; il l'accompagne dans toutes ses visites, ses excursions et, c'est en lui montrant les herbes et les substances, qu'il lui en apprend les propriétés; et c'est en le regardant faire, que l'enfant s'initie à la manière de les préparer et de les faire prendre; c'est également, en montrant les caractères particuliers à chaque maladie, que le professeur apprend à son élève à diagnostiquer. Enfin c'est uniquement par la vue et l'ouïe que le futur docteur apprend à distinguer les maladies et à soigner les malades.

Je ne sais ce qu'en Apharras les études médicales demandent de temps; mais il est très probable que leur durée dépend d'un côté de l'intelligence et de l'aptitude de l'élève et de l'autre, du savoir, de la clarté d'enseignement et du zèle du professeur.

Mais, si je ne me suis pas renseigné à ce sujet, je n'ai pas oublié de demander ce qu'il en coûtait à un père de famille pour faire de son fils un médecin ou de sa fille une sage-femme : Cela revient, tous frais compris, pour les études d'un garçon, à un chameau ou une douzaine de chèvres. C'est un prix consacré par la coutume, et il ne vient point à l'esprit des contractants la pensée d'y apporter le moindre changement. Le père, qui veut faire un médecin de son fils, sait que cela lui coûtera douze chèvres ou un chameau. Cependant il est libre d'ajouter quelques chèvres et encore mieux un chameau à cette rétribution; mais je ne crois pas qu'on abuse jamais de cette liberté. L'Esculape répondrait à cette délicatesse, en acceptant sans se faire prier, mais l'enfant n'en serait ni mieux vu, ni mieux instruit, ni mieux traité.

Le prix de la pension se paie d'avance : l'élève est accompagné du chameau ou des douze chèvres en se rendant chez son maître, et l'étudiant avec son escorte est reçu paternellement.

Les sages-femmes sont moins exigeantes pour le prix de leur enseignement; elles se contentent d'une chèvre et se trouvent très honorées quand il y en a deux. C'est donc à peu près trois ou six francs qu'elles reçoivent pour apprendre à une jeune fille l'art des accouchements.

Pendant qu'on me donnait ce renseignement, un convive dit, en s'adressant à mon instructeur apharras :

— Alors, dans ton pays, avec une chèvre on peut faire une sage-femme?

— Quelquefois il en faut deux, répondit-il, sans saisir la pensée de l'interrupteur qui, voyant son jeu de mots sans effet, s'enfonça dans sa chaise et nous laissa parler.

Si j'ai bien compris ce que l'on m'a raconté, les médecins et les sages-femmes ne se font pas, dans ce pays, une guerre sournoise; chacun d'eux se confine, sans en sortir, dans les limites de ses attributions. La jalousie ne ternit pas le lustre de la culotte et du cotillon médical; le médecin ne fait pas d'accouchements, et la sage-femme ne traite aucune maladie. Ce n'est probablement qu'en Apharras, où l'on ne porte ni cotillon ni culotte, qu'on peut trouver une entente pareille, car partout ailleurs, les femmes sont entreprenantes et les hommes ambitieux.

Les mœurs et coutumes les maintiennent chacun dans leur rôle. L'*ardeguina* le plus ambitieux ne saurait supplanter un confrère féminin; il ne lui est même pas permis de lui venir en aide. Je ne sais pas si les *alouwina* conservent la même retenue, mais je serais bien surpris si elles ne mettaient pas subreptice-

ment le pied dans le domaine médical quand elles en trouvent la porte ouverte.

En résumé, l'un et l'autre connaissent leurs devoirs et leurs droits.

Le médecin ne peut pas s'introduire dans la case d'une femme en couche; son œil ne doit, même pas à distance, y jeter un regard. Cette case est sacrée et son intérieur un mystérieux sanctuaire où les femmes seules peuvent pénétrer. Les hommes doivent s'en tenir à distance et suivre leur chemin sans s'arrêter, ni chercher à voir ce qui s'y passe.

Chez ce peuple qu'on qualifie de sauvage, de cruel, de barbare, les médecins soignent gratuitement les pauvres et y apportent autant de zèle et de dévouement que pour les riches. La pauvreté d'un malade ne les effraye pas plus que la maladie dont il est atteint. Les nobles sentiments de charité et de secours mutuels leur font battre le cœur et celui du devoir dirige leurs pas; ils se rendent au plus vite où ils sont appelés. La perspective de sérieux honoraires ne leur ferait pas abandonner le sentier humanitaire; ils ne quittent pas la case d'un malheureux pour courir de préférence à la case d'un riche.

Il faut évidemment, pour en agir ainsi, que ces hommes aient confiance en leur savoir et l'intime persuasion de pouvoir soulager ceux qui souffrent, et de les guérir de leurs maladies. S'ils n'avaient pas l'intime conviction de rendre service, ils n'accorderaient pas aux malheureux le même temps, ne mettraient pas la même activité, le même zèle, la même persévérance, ils n'auraient pas enfin autant d'égards pour eux que pour les malades qui les rémunèrent grassement. Par exemple, celui qui, le pouvant, s'abstiendrait de récompenser son Esculape, serait mal vu et perdrait la considération de ses concitoyens. Le médecin, de son côté, qui négligerait un malade incapable de le rémunérer, serait passible de la même aversion.

La sensibilité généreuse, qui s'épanouit parfois comme une fleur céleste dans le cœur des hommes, n'est pas, en Apharras, un sentiment individuel, momentané et éphémère, il semble naturel et coule sans interruption comme l'eau d'une source. Ces barbares considèrent, comme un devoir sacré, de compatir à la souffrance. Pour ces bergers naïfs, ceux qui sont accablés par la misère ou la maladie, sont aussi bien considérés que les riches et les robustes, tous sont enfin considérés comme les enfants de la grande famille sociale : tous ont droit à la vie et à la santé; aussi les habitants de chaque commune viennent en aide à tous ceux qui n'ont aucun moyen d'existence.

Dans ce pays, on peut se passer de paillottes, on peut dormir en plein air, ce qui, du reste arrive souvent. Le sol, ce lit des prolétaires, est toujours prêt à recevoir les habitants de la contrée. Quand arrive le soir, ils nettoient une place de ses plus gros cailloux, s'étendent dessus enveloppés dans leur *toob* et s'endorment sous le ciel étoilé sans que les soucis d'un loyer viennent troubler leur sommeil et leur faire faire de mauvais rêves. Ces pasteurs si pauvres, manquant presque de tout, sont cependant encore moins malheureux que nos concitoyens, accablés de fatigue, de misère et de préoccupations.

Dans les pays chauds, un homme peut, à la rigueur, se passer de demeure; il trouve toujours un endroit où coucher; mais il est difficile de se coucher plusieurs jours de suite sans manger. Il serait même impossible d'en contracter l'habitude : l'être ne peut pas se passer d'aliments. Les Apharras savent parfaitement qu'on peut s'habituer aux privations, mais qu'il est impossible de s'habituer au manque absolu de nourriture. Aussi sont-ils instinctivement sollicités à se priver pour subvenir à l'un des leurs et l'empêcher de mourir de faim.

Tous viennent en aide à ceux qui souffrent et qui ne peuvent pas gagner leur vie. Mais ils sont inexorables pour celui qui, pouvant travailler, ne fait aucun effort pour se procurer de quoi vivre; ils font la chasse aux paresseux avec l'acharnement de gens affamés à qui l'on vient retrancher une petite part d'une ration insuffisante.

L'homme valide et sans ressources qui est de passage ou qui vient se fixer dans une commune, est reçu et nourri un ou deux jours; s'il se met au travail, on le considère, mais s'il cherche à vivre aux dépens du travail des autres, on le chasse avec mépris.

Tout Apharras qui a les membres solides doit les employer pour subvenir aux besoins de son existence. Les paresseux, ou plutôt les parasites sociaux, car le mot paresseux convient à tous les Apharras, sont méprisés et rejetés comme indignes de vivre en société. Ce n'est pas la paresse qui leur inspire ce mépris, c'est l'obligation morale de s'imposer des privations pour venir en aide à un homme qui peut gagner sa vie. Les mortels, qui ont l'estomac plein et le gousset bien garni, n'y regardent pas d'aussi près : ils peuvent, sans souffrance et sans privations, faire l'aumône; il n'en est point ainsi de ceux dont l'estomac est vide et qui attendent le soir pour lui donner une demi-ration. Il faut à ceux-ci un courage surhumain, un dévouement sublime, pour retrancher, au profit de quelque autre, une petite part de leur insuffisant repas.

Les vieillards, les impotents, les infirmes, tous ceux enfin qui,

par force majeure, ne peuvent se livrer à aucun travail sont secourus par les habitants de la commune. On leur construit une petite paillotte et on leur porte à manger; personne n'y est obligé et personne ne s'y refuse; tout le monde considère cela comme un devoir, et chacun donne ce qu'il peut : « pas beaucoup, me disaient-ils. » Mais pour des gens dont l'estomac est rarement complètement satisfait, ce *pas beaucoup* représente un énorme sacrifice.

Le médecin agit selon son cœur comme les habitants de la commune; il se rend auprès d'un malade pauvre, reste auprès de lui, prépare les médicaments, les lui fait prendre et, bien souvent, lui fournit la nourriture nécessaire. enfin il n'abandonne son poste que lorsqu'il juge que sa présence n'est plus indispensable.

Le médecin est dévoué pour les pauvres, il donne au lieu de réclamer; mais il ne refuse jamais l'offrande de ceux qui peuvent payer. Il rappelle même au devoir les négligents et ceux qui, par mauvais vouloir, oublient de le payer. Je ne sais pas si les médecins éprouvent autant de difficultés que les médecins français à faire rentrer le montant de leur facture, mais cela me paraît peu probable.

Le médecin apharras n'établit pas ses honoraires d'après sa renommée et son talent, ni d'après la gravité et la durée de la maladie; mais d'après la fortune du client ou plutôt son aisance, car les gens fortunés sont aussi rares en ce pays que les gens dévoués à leur patrie le sont actuellement en France; on s'en rapporte à sa loyauté : En le faisant appeler près du malade, on a eu confiance en lui, on la lui continue en lui payant ce qu'on lui doit; dans l'un et l'autre cas, on ne doute pas d'être consciencieusement traité.

Lorsque après le traitement d'une maladie il se retire en emmenant une chèvre ou un mouton, il est satisfait; mais il l'est encore bien plus, lorsqu'on lui donne un bœuf ou un chameau. C'est ainsi que toute la durée d'une maladie, et les médicaments compris, revient en Apharras à peu près au prix d'une visite en France. Le bœuf ou le chameau, soit trente ou quarante francs, représente le prix de la visite de nos médecins célèbres; la chèvre ou le mouton, soit trois francs, équivaut au prix de la visite de nos modestes praticiens.

Le praticien modeste, le médecin célèbre, le chirurgien illustre, le spécialiste habile, est inconnu en Apharras. On ne rencontre qu'une seule catégorie de guérisseurs, tous sont *ardeguinas*, sans distinction de mérite et de réputation, et tous tirent consciencieusement ce qu'ils peuvent de la bourse de leur client. Nous nous croyons d'une race supérieure et, si l'un de nos confrères du désert

venait s'établir à Paris et qu'on lui permît d'exercer, il n'aurait qu'à aller faire ses visites monté sur un chameau, pour être célèbre au bout de huit jours et riche comme un Crésus en moins de dix ans. Le prestige de son chameau repousserait au septième rang l'automobile de ses confrères, et la couleur de sa peau lui donnerait un cachet de distinction qu'aucun d'eux ne pourrait se donner, à moins de se passer le corps à la suie ou de se badigeonner la peau avec du vernis noir.

Ils sont, dans leur pays, médecins, pharmaciens et gardes-malades à la fois; rien ne les arrête; ils ne réclament aucune aide et font tout par eux-mêmes. Ils examinent le malade, vont chercher les médicaments, les préparent, les font prendre, s'installent à son côté et y restent aussi longtemps que les autres clients leur en laissent le loisir.

Aucun d'eux n'a encore eu la pensée de se faire spécialiste, ils ne connaissent d'autres spécialités que celle de soigner toutes les maladies de ceux qui réclament leurs services et celle d'assumer la responsabilité de leur traitement. Ils n'ont rien à redouter de leurs compatriotes, ni du qu'en dira-t-on. C'est probablement parce qu'ils ne dépendent que de leur conscience, qu'ils n'abusent pas des opérations et qu'ils cherchent à guérir le plus rapidement possible ceux qui réclament leurs soins.

Les médecins apharras pratiquent une opération dont je ne saisis pas l'utilité. On ne peut pas la leur reprocher, car ils y sont forcés, non par ordre divin, mais par une vieille coutume qui date du temps de Moïse et peut-être même d'une époque antérieure. Je veux parler de la circoncision qu'ils ne peuvent pratiquer à une date fixe, l'Apharras ne connaissant jamais, à quelques années près, l'âge de ses enfants! Ils jugent le moment d'opérer au développement et à la santé du garçonnet.

Dans toute cette partie de l'Afrique, l'âge auquel on pratique cette opération est si variable qu'il ouvre une large issue aux réflexions et interprétations : En Apharras, c'est entre sept et neuf ans; autre part, on le sait, c'est aussitôt après la naissance. au Harrar on attend jusqu'au mariage; ce sont les accords du mariage qui fixent la date de la circoncision. Ceux qui restent garçons peuvent emporter dans la tombe leur prépuce et leur virginité. Mais celui qui désire se marier doit se faire enlever le couvre-chef de son générateur afin de se présenter poliment à sa jeune épouse. On ne pourra pas dire d'un homme de soixante ans sacrifiant son prépuce avant de présenter sa main à une épouse.

qu'il a agi à la légère; il a eu le temps de réfléchir à ce qu'il va faire et à ce qu'on va lui faire.

Sacrifier son prépuce à l'hyménée est du dernier galant et me semble indiquer clairement qu'on espère, en retour, trouver chez sa femme la même galanterie, qu'on attend d'elle le même sacrifice : œil pour œil, dent pour dent, déchirure pour déchirure, sang pour sang! Ils sont nobles et chevaleresques les sentiments de ceux qui se font couper le prépuce avant d'entrer en ménage. C'est à faire pâlir les actes les plus glorieux des anciens preux du monde civilisé.

Prendre la virginité d'une femme sans lui donner la réplique, est d'une lâcheté à faire monter la rougeur de la honte à la face d'un don César de Bazan.

Les temps héroïques se sont, depuis longtemps, envolés de l'Europe, ce n'est plus qu'en pensée qu'on en conserve un vague souvenir. On ne se marie plus avec dévouement et courage; on se contente de passer un anneau d'or au doigt de sa future. Cet anneau d'or n'est certainement qu'une réminiscence du prépuce que les anciens galants devaient passer au doigt de leur prétendue. Est-ce assez banal, assez mesquin, assez timoré, cette crainte d'un coup de ciseau, et assez honteux de répondre à la virginité de la femme par un simple anneau de métal?

Les Éthiopiens ont conservé un pâle reflet des temps homériques. Lorsque, dans un combat, un amoureux, encouragé par le souvenir de sa dulcinée, fait mordre la poussière à un ennemi, il lui coupe aussitôt les parties génitales et les envoie à sa prétendue comme un bouquet de fleurs et comme un témoignage de son courage et de son amour. C'est presque aussi humiliant que l'anneau d'or, d'offrir en pareil cas à sa maîtresse le bouquet d'un autre au lieu du sien.

On attribue une origine religieuse à la circoncision; le cérémonial religieux qui, chez les Juifs, par exemple, accompagne cette opération et les fêtes auxquelles elle donne lieu, semblent confirmer cette opinion. Il existe en France tant d'églises, grandes et petites, tant de temples, de synagogues et autres séjours religieux, qu'il nous est bien difficile de ne pas voir miroiter du religieux en toutes choses, dans les choses surtout où l'esprit seul peut lancer sa pensée.

Si l'on considère comme du religieux le prestige dont s'entourent, en public, les hommes de génie et à côté d'eux les sorciers, les prestidigitateurs, les magiciens et les sociétés occultes, on peut avec certitude mettre à l'actif de la religion tout ce que l'esprit

humain a produit depuis la création. Est-ce que de tout temps et chez tous les peuples, ce que les hommes ont produit n'est pas sorti d'un cerveau privilégié, contenant un peu plus que ceux du commun des mortels, de ce quelque chose que nous appelons intelligence? Mais dans ce sens on peut considérer comme du religieux tout ce qui est sorti de l'esprit des médecins, des astrologues, des philosophes, des législateurs ou des occultes, assemblées de gens ambitieux qui ne voient dans l'humanité rien autre que leur grotesque personnalité. On considère à juste titre la médecine comme un sacerdoce; mais ce serait aller trop loin, je crois, de la considérer comme une religion. La médecine n'est pas seulement un sacerdoce, c'est une science qui tend à devenir exacte, et à se rapprocher le plus possible de la précision mathématique.

Là où la circoncision est actuellement entourée d'une cérémonie religieuse, elle est évidemment une initiation; mais chez les peuples où elle n'est accompagnée d'aucune cérémonie, où tout se réduit à une simple opération chirurgicale,il serait difficile de lui assigner une origine religieuse, car tout ce qui vient d'une religion en conserve toujours plus ou moins le cachet. On pourrait ajouter que nulle part on ne s'est fait couper le prépuce pour le poser en offrande aux pieds de l'autel d'une divinité. Je ne crois pas non plus qu'on ait trouvé dans les anciens écrits et dans les récits légendaires qu'on se soit fait couper ce bout de chair pour se faire initier à une autre corporation qu'à la corporation matrimoniale.

Pour des raisons qui nous sont inconnues, on a évidemment jugé utile l'ablation du prépuce. Si les raisons qui en ont motivé le début nous étaient connues, nous serions édifiés sur son origine, origine également inconnue, dont la raison d'être est certainement provoquée par quelque chose de plus utile qu'une initiation; c'est assurément parce qu'on considérait cette opération comme très utile que, pour l'imposer et la généraliser, on l'a placée sous l'invocation de quelque mystérieuse puissance. Est-ce que presque tout, jusqu'aux vendanges et aux moissons, n'a pas été l'objet, à certains moments, de manifestations religieuses?

Toutes les religions n'ont jamais été qu'un moyen de propagation; elles se sont toutes formées avec des emprunts faits aux travaux des philosophes, des savants, des moralistes, des humanitaires, des législateurs, etc. Dans la diversité des connaissances, elles ont puisé, trié, choisi et fait un amalgame de ce qui pouvait convenir à l'esprit de l'époque et à la localité. Elles se sont emparées des fêtes, des amusements et par-dessus tout, de ce qui frappe et l'esprit et les sens. Toutes les religions qu'on a voulu fonder sans avoir recours aux anciennes croyances, sans copier plus ou moins

bien ce qui existait déjà, sont tombées dans le ridicule presque aussitôt leur apparition. Sous ce rapport, notre intelligence n'a rien créé de nouveau, elle n'a pu faire que des remaniements.

L'idée de Dieu, d'un être supérieur, d'une puissance infinie régissant l'univers, a été exploitée sous toutes les formes et dans tous les sens. On la retrouve presque partout. Je respecte ceux qui se figurent qu'elle nous est tombée du ciel; mais il me paraît bien plus sensé de croire qu'elle soit tombée de la tête d'un homme qui pensait à autre chose qu'à garder des troupeaux, qu'à cultiver son champ, ou faire la cour aux femmes. Il lui fallait avoir un esprit de bien large envergure pour se lancer dans des conceptions qui font découvrir la loi d'harmonie, cette force puissante qui régit l'univers.

La force créatrice saute aux yeux, on la voit partout, puisque partout tout se crée, tout s'éteint; cependant bon nombre de savants ne s'en sont pas encore rendu compte. Comme après un temps plus ou moins long, tout s'éteint et disparaît, il ne resterait plus rien sans la force qui préside à la formation de nouveaux corps. Comment agit cette force créatrice? Elle prend aux corps qui sont éteints les matériaux nécessaires à la formation de nouveaux corps. Elle ne transforme pas, elle combine; elle n'est ni alchimiste, ni transformiste, elle est chimiste; ce n'est pas une rêveuse, c'est une opératrice.

Que des hommes aient divinisé les forces répandues dans l'univers lesquelles, par leur harmonie, président à la formation de tout ce qui existe et en assurent la perpétuité illimitée, c'est-à dire l'éternité, c'est leur affaire et non la mienne. Chacun de nous ici-bas fait ce qu'il peut pour vivre le plus longtemps possible et évite autant qu'il le peut de se fatiguer. On aura beau écrire, discourir et chercher par tous les moyens possibles à changer l'état actuel des choses; rien n'y fera : ce seront toujours les faibles de corps et d'esprit qui nourriront les forts et les intelligents. Je ne reconnais cependant à personne la prérogative d'enlever le droit de vivre à celui qui se soumet aux lois de sa nation. L'un vit de ses deux bras, un autre de la solidité de ses jambes, un autre de son intelligence. Pourquoi celui qui amuse les badauds n'aurait-il pas le droit de vivre? Voilà un brave homme qui m'a fait passer une existence heureuse en me racontant ce qui se passe dans le ciel et dans l'enfer! En voilà un autre dont la feuille d'un sou m'apprend au jour le jour ce qui se passe et qui me fait passer une ou deux heures agréables! Il me semble, en leur léguant à mon décès, ma fortune, que ce serait leur payer la somme de plaisir qu'ils m'ont procuré pendant la vie; d'un autre côté, je considère

comme d'infâmes gredins, ceux qui, n'ayant jamais rien fait pour moi que d'attrister mon existence, viennent dépouiller du bien que je leur ai laissé, ceux qui m'ont rendu la vie heureuse. Le proverbe dit : « Il n'y a pas de sot métier, il n'y a que de sottes gens. » De nos jours il faudrait ajouter, et des fripons inintelligents.

Vivre de son métier est la première des libertés sociales, favoriser un groupe de farceurs au détriment d'un groupe de raseurs, est tout ce qu'il y a de plus antisocial, de plus liberticide et de plus favorable aux révolutions. On réclame la liberté absolue de penser et on veut abolir la liberté de croyance ; je ne puis m'empêcher de trouver ridicule et insensée pareille prétention, c'est du sectarisme obtus. Est-ce qu'une croyance est autre chose qu'une pensée? Je pense que Mars est habité et j'y crois fermement. Est-ce que cette croyance n'est pas la confirmation d'une pensée? Ce n'est pas aux gens intelligents et réfléchis que s'adresse cette question, mais aux nombreux idiots qui vivent de prétentions et de malhonnêtetés ; ces gens-là n'ont jamais compris que les lois doivent être immuables pour tous et que la caisse de l'État doit rester grande ouverte pour recevoir le plus possible et hermétiquement fermée aux dilapidations. Qu'on ajoute l'expulsion immédiate à ceux qui ne portent pas dans le cœur l'amour sacré de la patrie et n'ont aucun respect pour son drapeau et ses institutions, et l'on verra, dans un accord parfait, les citoyens s'unir pour marcher au progrès et former un peuple géant qui saura se faire respecter, aimer et redouter des autres nations.

Le clocher, les partis, les petits blocs, les petites sociétés et associations sont autant de petits États, de petites puissances qui enrayent le développement intellectuel, la marche du progrès et favorise la désunion. Chaque associé d'un groupe suce les idées de son groupe ; il en est saturé et, comme un soldat dans les rangs, il obéit au mot d'ordre. C'est autant de petits États, de petites anarchies où quelques ambitieux se font couronner roi ; c'est dans ces petits milieux formés de quelques honnêtes gens, de beaucoup d'ambitieux et d'un nombreux cortège d'imbéciles, que se forment les convictions, les idées préconçues, les sentiments haineux et les croyances à renverser le transformisme et celle de Dieu en trois personnes.

Le poids de chacun de ces blocs écrase l'initiative individuelle ; l'intelligence en est si aplatie, qu'elle se soumet à tout sans discernement. Dans une nation il ne doit y avoir, quelle que soit la forme de son gouvernement, qu'un seul parti, qu'un seul pouvoir, qu'un seul désir : la prospérité du pays et le bonheur de tous dans

les limites du possible; que chacun jouisse de la liberté de penser, de croire, d'écrire, de se faire artisan, agriculteur, marchand ou manœuvre, mais qu'on s'incline avec respect devant le drapeau de son pays, qu'on soit, en un mot, Français en France, Chinois en Chine et Apharras en Apharras.

Quelques érudits savants ont cru que la circoncision était d'origine religieuse. Je respecte leur croyance et leur personne; je suis d'un avis différent; ils ont donné leur avis, je donne le mien. C'est au public de choisir celui qui lui conviendra. Dans cette question comme dans les autres où les avis sont contraires, on peut aller sur le terrain et, sans se départir des armes de la courtoisie, égayer le public d'une savante discussion, discussion bien inutile, car les deux adversaires sortiront de la lutte sans s'être convaincus. Tout autre est celui qui se trouve en présence d'un bloc; il peut, sans manquer individuellement d'égard à ceux qui le compose, tomber sur cette masse à coups redoublés; on n'a plus aucun ménagement à prendre, ce n'est plus avec Pierre ou Paul qu'on discute. C'est avec les idées qui règnent dans un groupe; ce sont elles qu'on attaque.

On ne voit plus en France que bloc sur bloc, bloc contre bloc, bloc avec bloc; blocs politiques nombreux, les uns énormes, les autres petits, blocs scientifiques, blocs théoriques, blocs matérialistes, blocs spiritualistes, blocs artistiques, dont le nombre va crescendo; blocs humanitaires, blocs égalitaires, blocs industriels, etc., etc., jusqu'à la médecine et la magistrature qui apportent leurs blocs à l'édifice social. Tous ces blocs sont pleins d'aspérités et, comme ils sont tous chargés de la même électricité, ils se repoussent les uns les autres. Un seul, et celui-là n'a pas encore été créé, serait utile à la patrie, c'est le bloc joyeux; tous ses membres y trouveraient, dans une amicale gaieté, le repos de l'esprit et le délassement du corps; dans ses réunions il ne viendrait jamais à la pensée de se montrer les poings, car tout homme qui rit est désarmé. Saint Bloc de la Gaîté, quand réuniras-tu tous les enfants de la patrie? Quand remplaceras-tu ces blocs assommants où se débitent des discours de deux à trois heures accompagnés de gestes à perforer le disque de la lune? Est-ce assez stupide de s'égosiller pendant trois heures pour embêter ses auditeurs?

Je n'attaque personne, chacun est libre de prendre du plaisir où il croit en trouver. J'indique mes préférences et Jéhovah sait parfaitement que je n'attaquerais pas même le bloc de ses circoncis. Du reste, j'avoue franchement que je trouve plus poli de se présenter à une femme la tête découverte que recouverte d'un capuchon. Les Apharras, sous ce rapport, sont beaucoup plus

polis que nous, ils n'attendent pas l'âge de la puberté pour se faire décapuchonner.

Aucune prière, aucune cérémonie religieuse ne préside à cette opération. Les enterrements sont déjà tombés sous la coupe de la religion, mais la circoncision n'a pas encore été atteinte. On la fête cependant, mais cette fête est restée profane; on profite de cette occasion pour se réunir, manger et se divertir. Ces bergers ignorants laissent aux autres peuples leurs croyances, leurs fétiches et n'encensent d'autre dieu que leur estomac. Ils portent dans le ventre tous les dieux de l'humanité en un seul dieu, et lui font de fréquents sacrifices; quand une fête se présente, ils immolent chameaux, bœufs, chèvres et moutons, sans penser au lendemain. Ce sont des matérialistes endurcis, des épicuriens d'occasion : pour eux, point de salut, quand l'estomac est vide!

Je ne sais comment leurs médecins s'y prennent pour mettre à la diète des gens qui y sont tous les jours, hormis les trop rares jours de fête. La diète, comme les sérums, l'électricité, l'hypnotisme, les spécialités pharmaceutiques, ne doit pas faire partie de leur arsenal thérapeutique. La rafraîchissante seringue pour dégager les intestins, et la lancette pour diminuer le trop plein des vaisseaux, sont des instruments qui leur sont inconnus, ce qui ne les empêche pas de se procurer, par bien d'autres moyens, les mêmes avantages. Ce n'est pas par des prières et des neuvaines qu'ils suppléent au manque d'instruments. Je fus navré lorsqu'on m'apprit qu'ils étaient si mal outillés et très surpris lorsque je crus constater que leurs malades guérissaient aussi bien, sinon mieux, que les nôtres.

Ces empiriques, ces ignorants pour leurs confrères diplômés, limitent leur savoir à ce qu'ils ont vu faire et observé eux-mêmes en exerçant. Leur médication se réduit à l'emploi de diverses plantes, aux massages, aux ventouses, aux cautérisations et à quelques autres petits moyens dont l'expérience leur a appris les salutaires effets.

Ils n'ont que l'intuition, la comparaison, le raisonnement et l'expérience pour les guider dans le diagnostic des maladies et c'est également par l'expérience et la routine qu'ils discernent le traitement à leur opposer. Lorsqu'ils jugent nécessaire l'emploi d'une tisane, ils vont chercher la plante, la font infuser ou bouillir et font prendre le tout au malade, plante et bouillon, ou simplement la partie liquide. Tantôt ils emploient toute la plante, tantôt l'une de ses parties, racine, tige, feuilles, bourgeons, fleurs ou fruits. Comme excipient, ils se servent d'eau ou de lait dans lequel ils font bouillir la plante intacte, broyée ou réduite en pou-

dre. A leur médication, ils joignent des révulsifs quand ils le jugent nécessaire.

Parmi les révulsifs, la cautérisation m'a paru, par sa fréquence, occuper le premier rang; la partie du corps, siège de la douleur, indique l'endroit où elle sera appliquée. C'est à l'abdomen et à la poitrine surtout que l'on constate les traces des nombreuses cautérisations dont ces parties sont le siège. L'*ardeguina* se sert pour cette opération du bout enflammé d'une tige de bois ou des crottes de chameau rougies au feu. Ces praticiens ne doivent pas se servir indifféremment de l'un ou l'autre de ces cautères; ils doivent, à chacun, leur avoir reconnu une efficacité spéciale. Nous ne voyons dans une brûlure qu'un seul effet dont l'efficacité plus ou moins sérieuse ne dépend que de l'étendue et de la profondeur de la lésion. Le guérisseur apharras y voit très certainement autre chose et juge l'efficacité d'une brûlure non seulement à son étendue et à sa profondeur, mais encore à la nature du corps qui sert à la produire. Ont-ils tort? Ont-ils raison? Je renvoie la solution de cette question à l'Académie de Médecine. J'ai l'esprit trop léger et je suis trop timide pour me permettre une opinion sur un sujet aussi profond.

On m'avait appris, pour cautériser instantanément, à me servir du fer rouge de forme variable; si je m'étais servi d'un autre instrument, j'aurais certainement perdu l'estime de mes confrères et la confiance de mes malades. Cependant, dans un cas urgent, la *docte science* ayant admis l'emploi des crottes de chameau, si je m'étais servi de crottes de mouton, j'étais un homme perdu, on m'aurait envoyé sur les bancs de la correctionnelle ou dans une maison de santé.

La généralité des mortels peut se servir d'un couvert d'or, d'argent, d'étain, de fer, de bois pour manger son potage et ses autres aliments. Le médecin s'en sert, comme tout le monde, pour manger, mais en dehors de cet usage, il ne peut ni brûler, ni entailler ses malades sans avoir recours à des instruments spéciaux qu'il doit désinfecter par d'infaillibles microbicides.

La moitié de mes confrères et les dix-neuf vingtièmes de l'autre moitié ne croient pas aux miracles. Eh bien! je leur affirme que c'est un miracle et un bien grand miracle que je sois encore de ce monde. Depuis bien plus d'un demi-siècle, je me sers plusieurs fois par jour d'ustensiles de toutes sortes, indépendamment de ceux qui me servent au moment des repas et, imprudent que je suis, jamais je n'ai eu le soin d'en désinfecter aucun avant de m'en servir, pas même les vieux bouquins qui sortaient de je ne sais où et dont l'odeur de quelques-uns m'attestait les attein-

tes des microbes et de la moisissure. Pour avoir échappé à tant de causes d'infections diverses, à tant de microbes mortels, si ce n'est pas un miracle, qu'est-ce? Je renvoie encore la solution de cette question aux Académies de Médecine de Paris, Londres, Berlin et autres capitales.

Si la médecine continue sa course à sauts rapides dans la voie du progrès, dans quelques années un praticien ne pourra plus faire de visites sans encourir une terrible responsabilité. Il lui faudra, après chaque malade, se faire désinfecter de la tête aux pieds, et se servir pour ses courses d'une automobile hygiénique. Malheur s'il n'a pour ses courses que la semelle de ses souliers; il échappera rarement, après le décès d'un malade, aux réclamations d'une indemnité à la famille; les malades, quand ils jugeront leur guérison trop lente, pourront bien également se faire indemniser par le pauvre docteur qui n'aura pas employé la vapeur pour accélérer ses visites. Nous n'en sommes pas encore arrivés à cette extrême limite; mais peu de distance nous en sépare et, du train où vont les choses, nous l'atteindrons bientôt.

En Apharras, les médecins ont pour guide leur savoir et pour responsabilité leur conscience; ils peuvent se servir des médicaments qu'ils jugent efficaces dans telle ou telle maladie; ils peuvent employer les instruments qu'ils ont à leur disposition et se servir d'épines d'acacias pour remplacer les épingles; ils peuvent cautériser et ventouser par des moyens autres que ceux qui sont recommandés par nos Facultés. Tout le monde s'y soumet sans trouver à redire, ce qu'ils font est bien fait et il ne vient à la pensée de personne qu'ils ne font pas tout ce qu'ils peuvent pour soulager leur malade et arriver, si possible, à une prompte guérison. Aucun d'eux, comme cela arrive trop souvent chez les civilisés, ne croit avoir reçu du ciel le don surnaturel de l'infaillibilité, et je n'en crois aucun assez dépourvu d'intelligence, pour se permettre de contrôler les actes de ses confrères.

Les cautérisations, dont j'ai vu les marques, avaient été faites en pointillés, en lignes parallèles ou entrecroisées, ou en plaques, souvent aussi larges que des pièces de cinq francs. L'opérateur n'avait pas dû y aller de main morte, car les cicatrices indiquaient clairement que la peau avait été presque toujours profondément atteinte.

Comme dans ce pays, la température s'abaisse rarement au-dessous de vingt degrés, sauf aux rares et passagers moments de troubles atmosphériques, le feu ne sert qu'à faire cuire les aliments, à chauffer les cautères des *ardequinas* et à procurer aux femmes leurs matinales fumigations. C'est surtout pour les fumi-

gations des femmes et pour les médecins que le feu est utile, car pour les aliments, ce n'est que bien rarement qu'ils en ont à faire cuire.

Dans la paillotte d'un malade, on voit souvent en face de l'*hangareb* sur lequel il repose, un vase rempli de cendres et de charbon incandescent. J'ai même une fois mis par mégarde le pied dans l'un de ces brasiers, et j'en ai répandu les charbons incandescents, la cendre en brisant le plat. Ce grotesque accident qui, en toute autre circonstance, m'eût porté à l'hilarité, me fut sérieusement sensible, car je ne savais pas et je l'ignore encore, si l'on n'attribue pas à ce réchaud une mystérieuse influence, quelque chose de sacré. J'ignore également si c'est en raison de cette vieille pensée, « le feu purifie tout », que ce brasier se trouvait là, si son emploi est de rigueur dans la chambre d'un malade, ou si ce sont seulement les grands chefs qui en font usage. Ce n'est probablement qu'une coutume que l'on suit sans en connaître la raison et l'opportunité.

L'Apharras encore de nos jours se procure du feu, comme si l'invention des allumettes et celle du briquet n'étaient pas connues. La première chose qu'il fait lorsqu'il a besoin de feu, c'est d'aller chez les voisins chercher de la braise ou un tison ; s'il n'en rencontre pas, alors il s'en procure par le frottement de deux morceaux de bois.

Ces bergers ne sont pas riches, mais honnêtes toutes les fois qu'il leur est impossible de s'emparer de ce qui ne leur appartient pas. A la vue d'un objet qui excite leur convoitise, ils se laissent facilement séduire par le désir de s'en emparer, mais on doit leur rendre cette justice : ils ont un très grand respect pour les choses du ciel, par la raison bien simple qu'ils ne savent pas ce qui s'y trouve et qu'ils se jugent incapables de pouvoir dérober quelque chose là-haut. Jamais un Apharras n'aurait eu la pensée d'aller comme Prométhée, dans le royaume céleste, chercher un tison pour allumer son feu. Voilà des pauvres gens qui ont pour le surnaturel un profond respect : ils préfèrent frotter deux morceaux de bois pour se procurer du feu que d'aller en chercher dans les nuages : ils savent se passer d'instruction et se priver non seulement des futilités mais encore des choses utiles, afin de n'avoir pas à travailler douze heures sur vingt-quatre pour se les procurer, et ceux qui s'éreintent à travailler appellent sauvages et primitifs ceux qui savent vivre... à ne rien faire !

Les deux morceaux de bois dont ils se servent pour se procurer du feu sont : l'un, une petite baguette de trente à quarante centimètres de long, un peu moins grosse qu'un doigt et arrondie

à l'un de ses bouts; l'autre règle, est un morceau de bois équarri, moins long que le précédent et de trois à quatre centimètres de large; elle est creusée sur le milieu de l'une de ses faces d'une rangée de trous en forme de capsules, distants les uns des autres de deux à trois centimètres. Ces trous sont destinés à recevoir l'extrémité arrondie de l'autre baguette.

Pour obtenir du feu, l'opérateur couche sa réglette sur le sol, la face trouée en haut, il place ensuite dans l'un des trous l'extrémité arrondie de la baguette qu'il maintient verticalement entre ses deux mains ouvertes, les paumes appliquées l'une contre l'autre. Avant de commencer, il a l'indispensable précaution d'entourer sa réglette d'un tas de brindilles bien sèches et promptes à s'enflammer. Ces préparatifs terminés, il n'a plus qu'à frotter ses deux mains d'un mouvement rapide pour faire tourner la baguette dans le trou de la réglette où se trouve son extrémité. Les parties en contact de ces deux morceaux de bois s'échauffent rapidement et pourraient prendre feu simultanément. Mais pour soustraire la réglette à cette éventualité, l'opérateur fait de temps en temps sauter sa baguette d'un trou à l'autre sans cesser de la tourner avec rapidité. Un autre inconvénient est l'échauffement produit par la pression et le frottement rapide qui peuvent, en quelques instants, produire une brûlure de la paume des mains, il évite ce fâcheux accident, en faisant glisser ses deux mains appliquées, de haut en bas et de bas en haut le long de la baguette sans ralentir le mouvement de rotation.

Frotter deux morceaux de bois pour obtenir du feu, faire dans l'un d'eux plusieurs trous pour éviter qu'il ne s'enflamme, faire glisser les mains le long de la baguette pour n'avoir pas à soigner les brûlures de leurs paumes, réclame assurément autant de réflexion et d'intelligence que de faire passer un courant électrique dans un fil de métal. C'est évidemment moins savant, mais c'est aussi ingénieux.

Bref, après un temps qui varie de cinq à quinze minutes suivant l'habileté de l'opérateur, la nature du bois et son état de sécheresse, le bout de la baguette s'enflamme et met le feu aux brindilles entassées autour de l'appareil.

En voyage, j'ai dans la poche des allumettes et de plus un briquet, j'ai enfin une langue qui me permet de demander ce qui me manque, aussi ne suis-je jamais embarrassé lorsque je veux fumer une pipe de consolation, de désœuvrement ou de satisfaction. J'exécute tout cela machinalement, le plus naturellement du monde. Je ne me figure pas que les hommes sont restés des siècles et des siècles avant de se servir d'un silex pour

obtenir du feu et un bien plus grand nombre de siècles encore avant de fabriquer des allumettes. Ces inventions nous paraissent actuellement d'une telle simplicité, qu'il nous semble qu'on ne les ait pas inventées, qu'on a dû de tout temps connaître le briquet et les allumettes dont je me sers avec plus ou moins d'habileté, ce qui me fait parfois maudire les fabricants, que je rends responsables de ma maladresse.

Je connaissais également par le récit des voyageurs, le moyen d'obtenir du feu en frottant deux morceaux de bois, ce qui ne me serait pas venu à la pensée si on ne me l'avait pas appris; mais cet apprentissage m'eût été bien inutile car je suis persuadé, que j'aurais frotté bien longtemps sans obtenir un bon résultat. Ce n'est pas tout de savoir, il faut y ajouter le savoir-faire, sans cela ce que l'on sait ou rien est absolument la même chose, on n'en tire aucun profit. Je ne voudrais blesser aucune susceptibilité, mais combien de gens qui se croient très savants ne sauraient s'éclairer s'ils ne trouvaient pas, toutes préparées, allumettes et bougies! Et ce serait bien pis, si on leur mettait entre les mains deux morceaux de bois en leur disant de les frotter afin d'avoir du feu pour préparer la soupe. Ils attendraient longtemps avant qu'elle ne fût cuite; ils seraient obligés, pour ne pas mourir de faim, de manger ce qui se trouve dans le pot avant de le mettre sur le feu.

Nous sommes très forts, je ne suis pas du nombre! en grec, en latin, en histoire, en géographie, en arithmétique et en une foule d'autres choses dont l'énumération serait interminable. Malgré toutes ces forces réunies nous sommes arrêtés par un petit imprévu, par un obstacle insignifiant; d'où je conclus que l'instruction ne sert que dans certains milieux, que l'homme est en tous lieux intelligent et sait parfaitement se tirer d'affaire, même en mangeant son semblable quand il n'a pas d'autres aliments à se mettre sous la dent.

Un homme instruit, fût-il aussi savant agronome que Dombasle, ne parviendra jamais à faire pousser des tomates dans les glaces du Spitzberg, ni à rendre fertiles les plaines d'Obock; on pourrait, car rien n'est impossible dans ce genre de travail, activer de quelques siècles l'amendement de leur sol rocailleux, mais que d'années, de sueurs et de dépenses avant d'avoir un peu d'herbe et de grains.

Je viens d'indiquer que les médecins apharras n'étaient nullement embarrassés dans l'application des cautères; ils ne le sont pas davantage pour les ventouses. Ils se servent pour cette application de la partie conique d'une corne de bœuf; ce tronçon de quinze à vingt centimètres de longueur est coupé d'un bout près

de la pointe de la corne et de l'autre dans sa plus grande largeur ; de sorte que l'ouverture est large à l'un des bouts et très petite à l'autre.

Pour appliquer cette ventouse, on en place la grosse extrémité sur la peau en la maintenant bien en contact dans tout son pourtour. Cela fait, on aspire l'air de l'intérieur avec la bouche, les lèvres appliquées à l'autre extrémité. Lorsqu'on est à bout de souffle, on applique le doigt sur l'ouverture et, après avoir repris haleine, on recommence à respirer l'air contenu dans la ventouse. Quand on juge le vide suffisant, on applique le doigt sur l'ouverture en maintenant la ventouse en place jusqu'à ce qu'elle ait produit son effet.

Très souvent, au lieu de maintenir le doigt sur l'ouverture, on bouche celle-ci avec une boulette de cire, ce qui permet, en la faisant maintenir en place par un aide, d'en appliquer plusieurs autres successivement. Pour détacher la ventouse, il suffit ou de lever le doigt, ou d'enlever la boulette de cire qui bouche l'ouverture.

Les *Ardéguinas* apharras et les Akims arabes obtiennent par ce moyen de sérieuses bosses sanguines qu'ils laissent se résorber, ou qu'ils scarifient s'ils le jugent nécessaire. Ces bosses sanguines quoique très sérieuses et de belle apparence, ou plutôt monstrueuses, s'affaissent dans les vingt-quatre heures.

Ce qui surprend en arrivant dans cette contrée, c'est de voir les habitants se promener nu-tête sous les rayons d'un soleil brûlant ; on ne tarde pas, à cette vue, à se persuader que ces gens finissent par s'habituer aux morsures du soleil, qu'ils peuvent braver les insolations sans danger, et que ces accidents, souvent mortels, n'atteignent que les étrangers qui ne sont pas encore acclimatés. J'avais même échafaudé à ce sujet une théorie sur l'adaptation, malheureusement un jour, en revenant d'excursion, mon domestique fit crouler ce bel échafaudage.

— J'ai bien mal à la tête, me dit-il, aussitôt notre arrivée à Obock. Veux-tu que je m'en aille?

— Va, lui dis-je, et amuse-toi bien ; car j'avais la persuasion que sa migraine n'était qu'un prétexte pour jouir en liberté de sa soirée.

— J'ai mal à la tête, mais si tu veux, je reviendrai ce soir.

— Puisque tu as la migraine, va te coucher. Le sommeil est un remède souverain pour cette maladie, mais il ne guérit pas la paresse. Du reste depuis longtemps, elle est passée chez toi à l'état chronique, et c'est en vain que tu chercherais à la guérir. Après tout, tu es solide, fort et d'un très bon tempérament, je

comprends que tu ne veuilles pas user ces avantages par un travail exagéré.

— Tu dis bien, mais je t'assure que la tête me fait beaucoup mal, pour guérir mal de tête, le sommeil est bon, mais la ventouse encore meilleure. Je vais en faire mettre; tu verras demain.

— Que dis-tu demain? Ça ne te sera pas possible. Si tu reviens dans deux jours, je te propose pour le prix Montyon.

— Connais pas Montyon. Je viendrai demain matin.

Il tint parole et, à ma grande surprise, je le vis arriver au moment où je faisais mes préparatifs pour aller en excursion.

— Vois, me dit-il, en baissant la tête pour me montrer sa nuque, j'ai fait mettre ventouse, moi plus mal à la tête.

— Si tu n'y as plus mal, tu as toujours une bosse qui peut compter pour deux.

— Ça ne fait rien; je ne souffre plus, je vais t'accompagner.

— Non, va guérir ta bosse, j'irai seul.

— Pourquoi ne veux-tu pas que je t'accompagne, puisque je n'ai plus mal?

— Parce que tu n'as pas fait le remède que je t'avais indiqué; tu as préféré les ventouses et tu as eu raison puisqu'elles t'ont guéri; maintenant il te reste à te guérir de tes ventouses.

— Si tu veux, je veux bien; mais je puis aller avec toi.

— Va te reposer, j'irai seul aujourd'hui; nous verrons demain; ne viens pas trop tard.

Il ne fut pas plutôt parti que je me mis en route, en pensant au violent mal de tête de ce gros garçon, à sa ventouse et à sa guérison. Evidemment il ne m'a pas trompé, me disai-je. S'il n'avait pas souffert, il ne se serait pas fait appliquer une ventouse. C'est certainement à notre excursion en plein soleil qu'il faut attribuer son violent mal de tête. A-t-il eu une insolation? C'est probable, quoique en contradiction avec l'idée admise que les habitants de ces contrées n'en sont jamais atteints.

Voilà les erreurs où nous conduisent les idées préconçues! Les habitants des pays chauds sont certainement moins sensibles aux ardeurs du soleil; ils y sont habitués, mais ils ne sont pas exempts de leurs atteintes. Ces atteintes doivent être même assez fréquentes puisque les médecins ont trouvé le moyen de les contrôler et d'obtenir le prompt rétablissement de ceux qui en souffraient.

L'habitant des pays chauds a sur nous l'avantage de connaître le danger des violents rayons de soleil. Il s'en méfie, devient prudent, et, s'il se laisse prendre, c'est par oubli, indifférence et quelquefois, parce qu'il ne peut pas l'éviter. Quand il est pris,

au lieu de partir bêtement pour l'autre monde avec un passeport délivré par un diplômé du grand art, il va trouver un empirique qui le tire d'affaire du jour au lendemain. On comprend qu'après d'aussi rapides guérisons, les insolations passent inaperçues et qu'on ne leur attache pas plus d'importance qu'à une indisposition. Il n'en est point ainsi pour un Européen qui tombe foudroyé parfois sous le coup d'une insolation ou de celui de qui on dit, ce n'est rien, quand il n'est pas tué sur le coup; il attend et finalement se confie à un savant guérisseur qui, malgré sa science, son zèle et son dévouement le laisse partir, en assurant à qui veut l'entendre que la maladie était mortelle.

Après avoir, un peu moins de trente ans, tâté le pouls et fait tirer la langue à de braves gens qui me considéraient comme leur sauveur pendant le cours de leur maladie et comme un vil usurier quand ils étaient guéris, je me sentis à bout de force et de courage; il était temps, du reste, d'abandonner la partie, car mes facultés elles-mêmes, s'affaiblissaient. Et puis, j'en avais assez des saignées, des purges, des cataplasmes, des emplâtres, des sinapismes, des vésicatoires, des pommades, des tisanes, des potions, des électuaires, des pilules, et de mille autres préparations destinées à guérir; sans compter que j'avais fait dans les rues de Paris plus de pas qu'il ne m'en eût fallu pour faire le tour du monde ; et si j'avais ajouté bout à bout tous les étages que j'avais montés, j'aurais pu voir la lune à moins d'un kilomètre. Par surcroît de déveine, je voyais chaque année la surdité de mes clients s'accroître dans des proportions exagérées. On avait beau crier fort, impossible de les faire entendre quand on venait leur réclamer mes honoraires ; on comprendra qu'il y avait dans cette surdité matière à de sérieuses réflexions. Cette surdité toujours croissante, avait fini par prendre un caractère épidémique.

Assez ! C'est bien fini ! ma porte est consignée. Je ne suis plus chez moi pour aucun malade. Si j'avais continué, ces exigeants ne m'auraient pas même laissé le temps de mourir.

Me voilà d'un jour à l'autre sans malades et vieux garçon, ce qui me plaçait au premier rang des non-valeurs sociales. Que faire maintenant à Paris? Aller au Bois, fumer un cigare sur les boulevards, prendre un bock à la porte d'un café? Merci ! J'en ai fait prendre aux autres, des tisanes, dont quelques-unes leur faisaient faire une bien vilaine grimace, je ne pourrais trouver aucun plaisir à absorber les tisanes ou les mélanges que me servirait un garçon de café!

Je saute le soir dans un rapide; je me réveille à Marseille le lendemain. Un habitant me dit : « Vous avez bien fait de venir,

vous ne perdrez pas au change; nous avons une Canebière et vous n'avez rien de semblable à Paris! Cette assertion m'effraie; je redoute la turbulente activité que je viens de fuir. Je fais aussitôt prendre à mes bagages une autre direction, je les suis au port de la Joliette, et me voilà sur le pont de l'*Anadyr*, paquebot des Messageries Maritimes en partance pour Aden. Enfin, ils ne troubleront plus mon repos, mes chers malades! je vais pouvoir respirer à l'aise! malheur à l'imprudent qui viendra me parler médecine, chirurgie et médicaments. Je lui signerai plutôt un passeport pour l'autre monde que d'écouter ses doléances.

L'équipage et les passagers avaient dû lire dans ma pensée, car tout le monde me laissait tranquillement sortir du fourneau d'une énorme pipe autant de fumée qu'en lançait la cheminée de notre vapeur. J'avais une mer d'azur sous les pieds, un ciel bleu au-dessus de la tête et autour de moi, jusqu'aux confins de l'horizon, l'endormant et imposant spectacle de la monotonie. Le sommeil, la rêverie et de petits imprévus qui prennent des proportions gigantesques, permettent aux heures de s'écouler sans révéler l'ennui de leur lenteur.

Par un temps calme, c'est bien; mais quand, avec furie, souffle le vent, et qu'une mer démontée soulève et laisse tomber ses flots énormes dans un désordre chaotique où tout remue, s'agite et se bouscule sous la terne coupole d'un ciel gris, il n'est pas à son aise, celui qui se trouve là, au milieu de cette fébrile agitation des flots, sur un bateau, bondissant au sommet des montagnes liquides pour retomber dans des vallons aqueux, et mêlant ses gémissements et ses craquements aux airs lugubres que le vent joue en soufflant dans les mâts; non, il n'est plus à l'aise, il n'est plus de ce monde. Là-bas, dans le lointain, sur des flots invisibles, des clartés mystérieuses paraissent et disparaissent. Dans ces moments d'anxiété, tout semble préparer le passage de la vie à la mort et en montrer le chemin.

L'homme ne s'appartient plus; il est le jouet de la tempête qui le harcèle de toutes parts; il s'attend à chaque instant à voir le gouffre, qui est là sous ses pieds, s'entr'ouvrir pour le recevoir et se refermer sur lui. Tout son espoir est dans ce petit bateau, perdu dans cette mer immense, comme un petit plumet dans une plaine, qui saute, avance, retarde sa course, tombe brusquement à droite pour retomber à gauche et qui voltige sur les flots courroucés comme une bille dans les mains d'un jongleur. Continuera-t-il à se maintenir, ou va-t-il plonger dans le gouffre et servir de cercueil à tout ce qu'il renferme? Terrible énigme qui vous

poursuit jusqu'au moment où le calme revient : le calme, c'est l'oubli de l'angoisse et du danger que l'on vient de subir.

Pourquoi cette crainte au moment d'un danger? Est-ce que la mort n'attend pas, impassible, les ordres du destin pour abaisser sa faux sinistre? Qu'il soit sur terre, sur mer, en voyage ou au coin du feu, qu'il soit bien portant ou malade, l'homme a tout ou rien à redouter. La mort ne le fauchera pas avant que le destin ait sonné l'heure de son dernier moment.

J'ai entendu la voix de l'inexorable faucheuse dans le sifflement des balles et la rage des tempêtes. J'ai vu son image dans le regard d'insensés fanatiques. J'ai lutté avec elle aux chevets des cholériques et des autres malheureux atteints de maladies épidémiques et contagieuses. Je l'ai eue près de mon lit comme garde-malade, attendant patiemment, que le destin ait prononcé pour me donner le coup de grâce. Elle me poursuit depuis le jour où je suis né, sans avoir pu m'atteindre mais, d'un moment à l'autre, le nombre des ans dont je n'ai pu retarder la course, va me jeter dans ses bras.

Comment après tant de dangers, de voyages et d'imprudences, suis-je encore de ce monde, quand tant d'autres se sont éteints dans le calme d'une vie paisible? Est-ce normal ou la conséquence d'une loi naturelle, ou notre existence serait-elle soumise au destin, au sort, à la fatalité? On se posait déjà ces questions il y a vingt siècles et à chaque cent ans elles ont été envisagées. Les siècles se sont écoulés, les uns après les autres et malgré tous les efforts de l'intelligence, ces questions et bien d'autres ont résisté à toute solution.

Maintenant, dans le calme d'une vie retirée, je pense peu aux dangers et aux tribulations de la vie, je laisse ma pensée remonter le passé, et me rappeler comment on est reçu dans une colonie française. Des dehors avenants, des paroles prévenantes et des yeux qui vous disent : « Que diable venez-vous faire ici? Ce n'est pas naturel de quitter son pays. Vous devez avoir quelques arrière-pensées, quelques desseins ténébreux ou quelque chose qui vous oblige à vous expatrier. Nous aurons l'œil sur vous, mais vous ferez bien, pour nous éviter cette corvée, de retourner d'où vous venez ou d'aller ailleurs chercher fortune ». Pendant que ces pensées se succèdent dans l'esprit, la bouche dit à haute et intelligible voix : « Soyez le bienvenu; nous nous mettons à votre disposition dans les limites du possible, nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour vous rendre la vie agréable et, on ajoute en pensée, tous nos efforts pour vous obliger à partir le plus rapi-

dement possible; ce sera vous rendre service, car il n'y a ici absolument rien à faire ».

Ce tacite verdict est suivi, pendant votre séjour, d'une procession sournoise de petits stratagèmes, de plaisanteries parfois dangereuses et l'on espère ainsi activer votre départ. Je suis resté sourd à ces sollicitations et j'ai dédaigné ces mesquineries qui pouvaient me coûter la perte d'un membre et peut-être de la vie.

A l'un de mes voyages, j'arrive à Djibouti, je saute sur la jetée où stationnait un groupe de curieux : « Ah! vous voilà, docteur, me dit-on, en me tendant la main; quel plaisir de vous revoir! Inutile de vous demander comment vous allez, on le voit à votre bonne mine; quelle santé! toujours vif et alerte! Vous ne vieillissez pas, on vous prendrait pour un jeune homme. On est toujours heureux de le revoir, ce bon docteur! et nous espérons bien cette fois que vous resterez quelque temps parmi nous. »

Voilà, me dis-je intérieurement, un début qui promet; gare la suite. Je n'eus pas le temps de continuer cet aparté, car je fus aussitôt tiré d'incertitude par ces paroles :

— Vous voilà! c'est le principal; on dirait vraiment que vous avez pressenti que votre présence, en ce moment, nous serait non seulement agréable, mais utile et qu'elle nous tirerait d'embarras. Notre docteur vient de partir et nous ne savons pas quand on nous enverra son remplaçant. Enfin, puisque vous voilà, nous pourrons maintenant attendre, car nous comptons sur votre obligeance; vous aurez peu de chose à faire, l'infirmier qui tient en même temps la pharmacie sera à votre disposition, vous n'aurez qu'à lui réclamer tout ce dont vous aurez besoin.

Avoir fait douze cents lieues pour n'entendre plus parler de malades et de maladies et se trouver un jour, en débarquant, à la tête d'un service médical! C'était un comble aussi imprévu que celui de se casser le cou en tombant de sa hauteur sur un lit de plumes! Quelle souriante perspective d'endosser l'air grave et la livrée du docteur! De voir tourner sur sa montre l'aiguille des secondes en tenant sous son doigt le pouls d'un malade, de prendre sa température en lui glissant son thermomètre dans une ouverture ou sous les aisselles, de s'assurer de l'état saburral de sa langue, de le palper, examiner, potionner, tisanner, saigner, purger, arracher, tailler, couper! Quel plaisir pour un homme qui compte sur la liberté et le repos d'une villégiature! Gueux de diplôme, me dis-je, il est donc dit que tu enchaîneras ma liberté et celle de mes confrères jusqu'au dernier jour de notre existence.

C'était écrit, et la preuve que c'était écrit, c'est que cela est arrivé dans un pays où les gens croient à la fatalité. Si cette coïn-

cidence n'est pas une preuve, on ne peut contester que le médecin attire les gens malades comme l'aimant attire le fer, il est pourvu, aux yeux des éclopés, d'un titre de noblesse; comme en tout lieu et en tout temps, noblesse oblige, il doit être fier de son prestige, se contenter du devoir accompli, ne jamais compter sur la reconnaissance, les remerciements et encore moins sur ses honoraires s'il veut s'éviter de cruelles déceptions.

Vous arrivez dans une colonie, vous êtes médecin et, au nom de l'humanité, on vous saute à la gorge et on enchaîne votre liberté pour rendre la santé à vos semblables. C'est inscrit dans le code des lois humaines; on doit se soumettre sans pouvoir se démettre. Vous voilà médecin colonial, les jours se succèdent, le temps passe, et le médecin désigné par l'administration vient enfin vous délivrer. Maintenant on n'a plus besoin de vous, vous pouvez rester ou partir si cela vous plaît. Cependant ce serait plus délicat de partir, car votre présence rappellerait que vous avez rendu quelques services, ce qui est toujours pénible à des gens d'esprit et à des cœurs reconnaissants.

N'hésitez pas, partez, profitez du moment, et les amis, les connaissances, les indifférents, les désœuvrés vont tous se réunir pour assister à votre embarquement, vous souhaiter bon voyage et, de sa main administrative, un employé vous serrer les doigts en vous disant : « Monsieur le docteur, nous espérons que vous êtes satisfait de votre court séjour parmi nous; vous ne devez pas avoir eu le temps de vous ennuyer; en tous cas, nous avons fait tout ce qui dépendait de nous pour vous procurer assez d'occupations. Que vous êtes heureux; vous allez revoir la France! ah, si j'étais libre, je partirais avec vous. Malheureusement, j'ai encore six mois à attendre avant d'avoir une permission. Si vous passez par chez nous, faites-moi le plaisir d'aller voir mon oncle; il sera enchanté de recevoir de mes nouvelles. Vous lui annoncerez mon arrivée dans les derniers mois de cette année. Il est temps de vous embarquer, mon cher docteur; allons! bon voyage, et faites-nous le plaisir de revenir l'année prochaine. »

Depuis ce speech sentimental, douze jours se sont écoulés, on vient d'aborder à un des quais de Marseille. On descend de son ambulant maritime, le corps fatigué, la tête penchée, l'oreille basse, le regard vague et l'esprit encombré de déceptions et de désillusions; on s'engage dans un passage bordé d'une double rangée de curieux.

— Tiens, dit l'un, en vous voyant passer, celui-ci doit avoir une lourde charge de désappointements dans sa valise, c'est à peine s'il a la force de la porter.

— Oh! répond son voisin, c'est un roublard, car on peut en rapporter plein ses malles, et on n'a aucun droit à payer. Nos grippe-sous ont oublié d'imposer cette marchandise.

— C'est celle-là surtout qu'on devrait imposer, s'écrie un autre, et dégrever ce qui vous rentre dans le corps.

— Quant à cela, répond un moustachu, en faisant claquer sa langue, c'est une honte d'imposer l'absinthe, le vermouth et autres liquides réconfortants.

— T'as raison, gorge-sèche, lui crie un confrère, l'impôt sur la consommation des boissons est un attentat à la misère du peuple. Je dis comme toi, tout ce qui entre dans l'estomac doit y entrer franc de port. Un petit verre et encore mieux un grand, ça ravigote, ça vous donne la joie au cœur et ça vous donne l'envie par-dessus le marché d'en boire un autre. Est-ce une raison quand on est pauvre, pour n'avoir pas le droit d'être heureux? Moi, je dis : ce qu'on devrait imposer, ce sont les mécontents, les ambitieux, les coureurs d'aventures, les gratte-papier et un tas de fainéants qui boivent et mangent à nos dépens.

— Vous oubliez, parmi ceux qu'on devrait imposer, les blagueurs et les ivrognes, dit un monsieur à barbe grise.

— Bourgeois, lui répondit un homme en tablier, la France, dans ce cas, deviendrait trop riche, elle ne saurait que faire de son argent.

Pendant que ces réflexions éclatent dans la foule, comme les fusées d'un bouquet d'artifice, le voyageur en hâte gagne le chemin de fer; il lui tarde de se trouver au milieu de sa famille, de revoir ses amis; il a soif de leur épanchement et de leur affection. Des gens qu'il connaît à peine l'arrêtent à chaque pas, pour lui demander s'il a fait bon voyage, s'il y a de l'argent à gagner là-bas et, comme refrain, la pensée de tous est : ils sont bien heureux ceux qui peuvent voyager.

J'en ai entendu de ces rengaines de braves gens qui enviaient mon sort et se proposaient de m'accompagner à mon prochain voyage, sans autre condition que d'en payer tous les frais. Je comprends leur enthousiasme, car personne ne m'a jamais vu partir triste ni revenir maussade. De tous mes amis, un seul me saluait au départ et à l'arrivée sans ménager ses expressions. « Crétin, s'écriait-il, de ne pouvoir rester en place! N'est-ce pas stupide risquer de se faire casser la tête ou boire un coup à la grande gamelle, quand on peut vivre heureux en restant chez soi? Quel plaisir trouves-tu à coucher dans l'étagère d'une cabine ou dans un lit d'hôtel en compagnie de moustiques, de puces et de punaises? et les biftecks au beurre d'anchois! est-ce qu'on t'en

sert à la table d'hôte? C'est malheureux de profiter si mal de l'existence! Si tu n'es pas fou, tu travailles à le devenir. »

Ce brave et paisible ami, cœur d'or et tête de philosophe, ne se rendait pas compte que chacun ici-bas est le jouet de ses impressions, de ses passions dominantes, qui entraînent loin du port la barque de sa vie, barque qui vient toujours s'échouer où le vent du destin l'a conduite. Celle de mon vieil ami s'est échouée depuis longtemps au milieu du calme sympathique d'une honnête existence et celle de son crétin a résisté aux écueils et à la tourmente d'une vie agitée.

Mon pauvre ami s'est contenté de voir sur le théâtre de la vie les peu troublantes et mesquines représentations de la bêtise humaine, tandis que mes voyages m'ont permis d'en voir de toutes sortes et en bien plus grand nombre; j'ai par conséquent sur lui cet avantage, d'avoir bien plus pleuré et beaucoup plus ri.

Je me rappelle une de ces pièces ayant au premier acte une véranda d'hôtel à Djibouti. Le vieux docteur Tantpis était là, tirant, en somnolant, la fumée d'une pipe, son dos reposant sur celui d'un fauteuil et ses pieds maintenus, en l'air, à la hauteur de la tête par deux rallonges mobiles, articulées au bout des bras de ce vaste siège. On ne peut apprécier tout le charme de cette position que dans les pays chauds après la fatigue d'une longue journée.

La pensée du docteur folâtrait en ce moment dans le pays des rêves, pendant que son regard suivait distraitement les péripéties d'une partie de jacquet, engagée entre son confrère Tantmieux et un habitant de la localité.

Tantmieux, docteur éclairé et praticien de grand mérite, payait patente à Paris pendant qu'il faisait sa partie à Djibouti; il n'était pas comme son confrère Tantpis qui ne pouvait se faire à l'idée de voir un malade sans avoir la jaunisse ou quelque chose d'approchant. Notre excellent Tantmieux les recherchait au contraire et il eût interrompu une partie de chasse ou tout autre plaisir pour donner une consultation. Cependant ce n'était pas dans ce but qu'il quittait assez souvent la France pour des pays lointains. C'était sa passion pour la pêche et la chasse; elle se réveillait en lui si forte par moment qu'il ne pouvait résister à leurs attraits; il bouclait sa valise, prenait ses lignes, son fusil et le voilà parti sur l'un des points les moins connus du globe. En ce moment tous les lions de la terre et les requins de la mer n'auraient pas retardé son voyage. Il m'a confié du reste que son plus vif désir était de voir un lion au bout de son fusil et un requin pendu au bout de sa ligne.

Les fauves et les squales étaient loin de sa pensée, à ce moment; toute son attention était aux dés qui sortaient et aux pions à changer de cases. Et c'est machinalement qu'il fumait une belle pipe d'écume et qu'il buvait de temps en temps une gorgée d'apéritif : jouer, boire et fumer, c'est tripler le plaisir, agir en sage, car du plaisir on n'en saurait trop prendre, la vie est si courte qu'il est sensé de profiter de tous ses moments. Sait-on ce qui se passera après la minute présente? Eh bien! nos deux joueurs ne savouraient pas tout le plaisir qu'ils se donnaient, ils étaient absorbés par le désir de gagner la partie, et voilà comment on gâche le bonheur qu'on peut se procurer. Le joueur joue pour gagner, le chasseur pour tuer du gibier et le pêcheur pour prendre du poisson; si l'on manque son coup, ce qui arrive souvent, ce n'est plus du plaisir mais un vif déplaisir.

Le jeu absorbait si fortement l'attention des deux adversaires, qu'ils ne virent pas une personne de leurs connaissances entrer sous la véranda, se diriger vers le docteur Tantpis, et lui dire à voix basse, en se penchant :

— M. X., que je viens de quitter, me paraît très malade. Pourriez-vous m'indiquer ce que je puis lui donner?

M. X. était le fils d'un général qui avait fait battre nos cœurs de bien longs mois, pendant la guerre de 1870. Son habileté à défendre le sol de la patrie fut une lueur d'espérance qui ranima tous les courages.

Lorsque ces mots : X. est malade, pénétrèrent dans l'oreille de Tantpis, il déposa aussitôt d'un geste majestueux sa pipe sur la table, abattit ses deux jambes soulevées, dressa son torse sur ses pieds, s'empressa de mettre un peu de dignité dans le négligé de sa toilette et dit à son solliciteur :

— Je suis prêt, allons voir le malade.

— Inutile de vous déranger, il ne veut pas voir de médecin; il dit que ce n'est rien; aussi je suis venu à son insu, ne voulant pas passer la nuit sans savoir ce que je puis faire.

— Me conduire près de lui, répondit Tantpis.

— Il me l'a expressément défendu et je ne voudrais pas le contrarier.

— Il vous a défendu de lui amener un médecin, n'est-ce pas?

— Oui !

— Vous a-t-il défendu également de clore sa porte à un compatriote qui viendrait lui rendre visite?

— Non, je crois au contraire qu'il en serait flatté et que cela lui ferait plaisir.

— Alors partons, dit Tantpis, vous me présenterez comme un compatriote, et un ami qui vient prendre de ses nouvelles.

Quelques instants après cette conversation, Tantpis, annoncé comme un voisin qui vient vous voir en passant, fut reçu par le malade avec une cordiale satisfaction. Et après quelques minutes de conversation, apparut le médecin sous les traits d'un compatriote qui vient vous faire une banale visite.

— Vous me paraissez un peu souffrant, dit Tantpis, et j'ai peur de vous fatiguer en prolongeant ma visite.

— Si rien ne vous presse, restez, docteur, je vous en prie. Je ne suis pas assez souffrant pour être fatigué par votre aimable présence, je n'ai rien qu'une légère indisposition; demain je serai guéri.

— Parbleu! je vois bien, dit Tantpis, puisque c'est mon métier, que vous n'êtes pas gravement malade; seulement, permettez-moi de vous dire amicalement à ce sujet, qu'une indisposition est comme le premier coup d'œil lancé par une jolie femme; il faut se méfier autant de l'un que de l'autre, si l'on ne veut pas se laisser prendre et regretter son imprévoyance quand il n'est plus temps. Combien de malheureux j'ai vus cloués au lit, des mois entiers, pour n'avoir pas fait appeler le médecin au début d'une maladie! Car c'est presque toujours une indisposition, un léger malaise qui nous annonce le début des maladies sérieuses; aussi ne faut il jamais jouer avec une indisposition si légère qu'elle soit, et je vous certifie que je dormirais cette nuit plus tranquillement si vous me permettiez de vous examiner.

— Mais certainement, docteur, si cela peut vous être agréable, j'aurais mauvaise grâce en vous le refusant; seulement je regrette la peine inutile que vous allez vous donner, car je sens bien qu'avec un peu de repos je serai guéri.

— Ne regrettez rien, il n'y aura pour moi ni peine, ni fatigue. Je suis rompu depuis longtemps à ce genre d'escrime.

Jamais malade ne se plia de meilleure grâce aux investigations du docteur Tantpis qui dit, après un examen sérieux, suivi d'une ordonnance et de diverses recommandations :

— Vous aviez raison, il n'y a rien de sérieux. C'est bien une légère indisposition et l'affaire de deux à trois jours si vous faites exactement ce que je viens de vous indiquer. Je viendrai demain prendre de vos nouvelles, ou plutôt nous viendrons, car je suis bien certain que mon ami Tantmieux ne pourra résister au plaisir de vous rendre visite lorsqu'il saura que je viens vous voir.

— Vous me trouverez levé et je vous attendrai avant de sortir.

— Vous resterez au lit, je vous prie, lui dit amicalement Tantpis. N'allez pas, en commettant une imprudence, vous exposer à rester ensuite plusieurs semaines couché. Demain, nous règlerons ensemble la question de votre lever.

— Tantpis de retour à l'hôtel alla s'asseoir à côté de son confrère Tantmieux qui, dans l'ardeur du jeu, ne s'était pas aperçu de son absence.

— M. X. est malade, lui dit-il.

— Je vais aller le voir, aussitôt cette partie finie, lui répondit Tantmieux.

— Continuez tranquillement votre partie, confrère. Je suis allé voir le malade et j'ai annoncé votre visite pour demain matin avec la certitude que cela ne vous serait pas désagréable.

— Certainement, certainement, je vous préviendrai et nous irons ensemble.

Le lendemain, de très bonne heure, les deux esculapes se trouvaient auprès du malade et l'entouraient de leur sollicitude; comme aucune amélioration ne s'était opérée, cette visite se termina par une doctorale consultation.

Tantmieux. « Ce ne sera pas sérieux, il n'y a rien de grave, dit-il à Tantpis, lorsqu'ils furent sortis. »

Tantpis. « Ce n'est pas tout à fait mon avis, confrère, car, dans cette sorte d'affection, la gravité n'apparaît qu'au moment où le malade a déjà un pied dans la tombe. »

Tantmieux. « Mais non, mais non! Je vous assure que ce n'est pas sérieux. Vous verrez, dans deux jours, il sera guéri. »

Tantpis. « Votre assurance me fait plaisir sans cependant me rassurer complètement; mais, comme vous espérez dans deux jours le sortir du lit et que moi je ne m'en sens pas la force, je l'abandonne à vos bons soins si toutefois vous voulez bien vous charger de cette humanitaire corvée. »

Tantmieux. « Très volontiers, ne vous dérangez pas, je viendrai voir le malade soir et matin, demain et après-demain. »

Tantpis. « Et les jours suivants! »

Tantmieux. « C'est entendu, mais après-demain il sera complètement guéri. »

Jamais entente ne mit autant de satisfaction entre deux confrères. Tantmieux allait ponctuellement voir le malade deux fois par jour et, après chaque visite, Tantpis lui en demandait des nouvelles et recevait invariablement cette réponse : « tout va bien! » S'il insistait pour en savoir davantage, Tantmieux lui répondait un peu plus vivement : « Quand je vous dis que tout va bien. »

Cette invariable réponse répétée deux fois par jour finit par user le peu de patience dont était doué Tantpis qui ne put s'empêcher de lui dire : « Confrère, votre tout-va-bien m'inquiète et votre confiance m'effraye. A Paris les insolations sont rares et vous ne devez pas en avoir eu beaucoup à soigner. Ici, elles sont fréquentes et l'on apprend rapidement à les connaître ; aussi, je ne vous cacherai pas ma pensée, je redoute que votre tout-va-bien ne se change tout à coup en un tout-va-mal. »

Tantmieux. « Mais non ! La maladie suit régulièrement son cours. »

Cela se passait le soir. Le lendemain, après une visite matinale, tout allait encore bien.

— Avez-vous pris la température, dit Tantpis?

— Toujours la même, répondit Tantmieux avec hésitation ; puis brusquement : quand je vous dis que tout va bien et même beaucoup mieux ; préparez-vous, nous pouvons sans crainte aller en excursion.

Tantmieux se mit en route avec entrain et Tantpis le suivit, l'esprit préoccupé. L'hésitation de son confrère en répondant que la température était la même le préoccupait. Sa confiance, se disait-il, et le désir d'être vite de retour pour aller en excursion lui auront fait négliger de la prendre. Aussi se décida-t-il de dire à son confrère pendant la chevauchée du retour : « Si vous le permettez, nous irons voir ensemble le malade aussitôt notre arrivée. » Tantmieux amicalement : « Avec plaisir ! »

Une heure ne s'était pas écoulée, que nos deux médecins, l'un étonné, l'autre courroucé, se tenaient debout près du lit de leur malade, un jeune et beau garçon qu'ils regardaient en silence : ils avaient été atterrés, en le voyant ramasser sa couverture sans avoir conscience de ce qui se passait autour de lui. Il battait la campagne, les extrémités étaient froides, le pouls faible, la respiration inquiète et la température à 41°. Ce n'était plus un malade, c'était un moribond.

Après quelques instants d'un solennel et pénible silence, Tantpis entraîna Tantmieux dans un coin obscur de la pièce et lui dit à voix basse : « Tout va mal ! et dans deux jours tout ira bien. Ce pauvre garçon aura cessé de vivre. »

— Deux jours, dit tristement Tantmieux. Demain ! Que faire ?

— Que faire? répondit Tantpis, le laisser mourir tranquille. Le résultat n'est pas brillant quand on se met à deux pour en arriver là ; nous allons laisser ici une haute opinion de notre talent et de notre science.

— Nous devons partir dans deux jours! dit Tantmieux; le plus malheureux, c'est ce pauvre garçon.

— Quand la mort a frappé, répondit Tantpis, les malheureux sont ceux qui vivent, et ceux qui sont à plaindre ce sont les amis, la famille et les deux docteurs de ce charmant garçon. Vous, mon cher confrère, vous ne pourrez avoir que des regrets, car on ne peut que vous féliciter de votre zèle et de votre dévouement et que vous plaindre de n'avoir pas obtenu un meilleur résultat malgré tous vos efforts. Mais moi, qui vous ai laissé seul aux prises avec une maladie que vous n'aviez pas encore eu l'occasion de soigner, j'ai assumé une bien grande responsabilité morale et je m'adresse des reproches.

Tantpis, homme des plus irritables, exalté et passablement excentrique, agissait comme tout le monde quand il ne pouvait pas s'en dispenser. Jamais content des autres et encore moins de lui, il s'irritait de ce qu'on ne puisse atteindre la perfection. Mais rien ne le surexcitait autant que la vue de la mort s'approchant du lit d'un malade : le sang lui montait à la tête et il faisait sentir les effets de cette congestion aux personnes présentes; il leur parlait durement et devenait parfois d'une brutalité écœurante. Malheur à qui bronchait, à qui n'obéissait pas à sa parole et à ses gestes! C'était la bête qui parlait et gesticulait pendant que sa pensée s'absorbait dans la recherche d'un moyen lui permettant de chasser cette terrible mort qu'il voyait en face prête à lui ravir un client. Celui, en ce moment, qui, sans motif, eût offert ses services, parlé sans raison, ou proposé quelques remèdes futiles, recevait une bordée de mots si expressifs, qu'il lui enlevait ainsi qu'aux personnes présentes toute idée de broncher.

Une dame lui dit un jour : « Je vous pardonne ce que vous m'avez dit, parce que vous m'avez sauvé mon enfant. Mais je ne crois pas qu'un homme ait jamais parlé à une femme aussi brutalement. La vue de ma pauvre petite vous avait certainement fait perdre la raison.

— Madame, répondit-il, je n'avais rien perdu, c'était tout simplement de l'éréthisme. Je ne sais pas à combien d'éréthisme les femmes sont soumises, mais j'en connais trois chez les hommes : l'éréthisme vital, l'éréthisme génital et l'éréthisme cérébral.

— Taisez-vous, vilain docteur; je vois où vous voulez en venir.

— Quand on est belle comme vous, Madame, intelligente et supérieure en toutes choses, on peut vous parler littérature ou science avec la certitude que vous comprendrez.

— Vous sortez de votre naturel, Monsieur Tantpis, en devenant flatteur... A quel genre d'éréthisme appartient cette transformation?

— Si vous le permettez, Madame, je vais satisfaire votre curiosité.

— Je ne demande pas mieux, mais à la condition que vous soyez sérieux, que vous ne me contiez pas des choses qu'une femme ne puisse entendre sans rougir.

— Etre sérieux n'est pas toujours facile, charmante dame; mais puisque vous l'exigez, je le serai, et si un mot trivial, une phrase trop crue vous émotionnait, couvrez-vous le visage avec votre mouchoir ou faites comme si vous n'aviez rien entendu et rien compris.

— C'est donc bien laid, ce que vous avez à me dire?

— Non, mais c'est, je crois, très ennuyeux et il pourrait se faire que je place quelques mots joyeux pour en interrompre la monotonie.

— Avertissez-moi quand vous voudrez plaisanter, et je me boucherai les oreilles; mais enfin, de quoi voulez-vous me parler?

— Je vous l'ai dit, de mes réflexions sur l'éréthisme.

— Alors, je les bouche tout de suite mes pauvres oreilles. Voyons, Monsieur Tantpis, est-ce convenable de parler d'éréthisme à une dame?

— Rien n'est plus convenable et surtout plus sensé, car la femme a sur nous l'avantage d'avoir une acuité de sensation bien plus grande et de voir très clair dans des questions où nous y voyons trouble. Aussi n'est-ce pas à votre incomparable beauté, mais à votre intelligence que j'en appelle.

— Je vois bien que tout ce que je dirais serait inutile, qu'il faut vous écouter; mais vous auriez bien pu me tenir une conversation plus amusante.

— Si ce n'est pas amusant, c'est peut-être instructif, ce qui vaut mieux, car l'amusant disparaît comme l'éclair pendant que l'instructif reste.

— C'est juste, Monsieur Tantpis, mais on a toujours le temps de s'instruire et on ne trouve pas toujours celui de se distraire.

— Hum! c'est profondément philosophique ce que vous me dites! et ce serait capable de me faire oublier les trois sortes d'éréthismes que je désire soumettre à votre jugement.

L'éréthisme vital est cette vibration particulière qui agite harmonieusement les tissus organiques et qui, chez tous les êtres, commence à la naissance et s'éteint à la mort. Le mot naissance signifie ici le début, le moment où la cellule initiale de chaque être

passe de l'inertie à l'activité vitale. Cette vibration, plus active pendant la veille que pendant le sommeil, s'accroît par l'exercice.

L'éréthisme génital, sur lequel on pourrait écrire un gros volume, est la vibration qui porte la matière vivante à se reproduire. Cette sensuelle vibration qui ne se manifeste dans l'espèce humaine qu'assez longtemps après la naissance, s'accroît dans la force de l'âge, persiste en s'affaiblissant jusqu'à un âge très avancé et finit par s'éteindre dans l'extrême vieillesse où elle n'existe plus qu'à l'état de souvenir. Son intensité varie suivant l'âge, la constitution, le tempérament, l'exagération ou l'abstinence, les travaux de l'esprit ou du corps et de beaucoup d'autres causes qui lui servent d'excitateur. L'excitation est parfois si violente qu'on perd l'instinct de la conservation, les hommes se tuent et les femmes!

— Ne parlez pas des femmes, vilain docteur; mais ce n'est certainement pas la violence d'une telle vibration qui vous fera perdre la tête!

— J'ignore, Madame, ce que le sort me réserve. Mais si je rencontre, dans l'autre monde, la criminelle qui m'aura conduit au suicide, je la poursuivrai éternellement de ma malédiction.

— Pauvre docteur! vous vous faites illusion; vous l'adorerez encore au lieu de la maudire.

— Je crois que vous avez raison; vous êtes si attrayantes, mesdames, et nous si faibles et si faciles à séduire! Ne parlons plus de cet éréthisme qui fait faire tant de folies, qui empêche de dormir et rend parfois si malheureux.

L'éréthisme cérébral, voilà celui que je préfère! Celui-là, du moins, est sans danger et n'assigne aucune limite aux satisfactions qu'il procure.

— Encore une illusion, mon cher docteur; s'il conduit parfois à de grandes satisfactions, il nous abreuve souvent de déceptions nombreuses et grandes, sans compter qu'il conduit plus souvent à la misère qu'au bien-être et facilite parfois l'entrée de l'hôpital des fous.

— Votre réflexion me démonte car elle prouve que les vibrations de l'éréthisme cérébral varient d'intensité : sourdes et fugitives chez les uns, elles sont sonores et persistantes chez d'autres et, entre ces deux extrêmes, s'intercale la série de toutes les tonalités. Celui qui passe d'une idée à une autre, qui ne poursuit pas avec persévérance un travail, arrive rarement à la fortune; c'est presque toujours la misère qui l'attend. Cet autre, au contraire, qui poursuit sans relâche la même idée et accumule dans le

même sens une somme d'éréthisme qui va toujours croissant, finit par arriver à la fortune, à l'immortalité ou à la folie.

L'accroissement de l'éréthisme est régulier chez les uns et mouvementé chez les autres. On peut, en lisant un ouvrage attentivement, découvrir à chaque passage le degré d'éréthisme auquel était monté le cerveau de l'auteur au moment où il écrivait. Les littérateurs, les savants, les artistes nous ont tous produit des œuvres incomparables et des banalités, ce qui n'empêche pas que les banalités de quelques-uns ne soient encore bien supérieures aux chefs-d'œuvre de beaucoup d'autres.

L'éréthisme s'exalte naturellement chez les personnes où tout fonctionne harmonieusement. Quant à ceux dont l'équilibre fonctionnel des organes n'est pas absolument parfait, ils ont recours à des stimulants pour arriver à l'exaltation cérébrale. Les moyens employés dépendent du tempérament, et c'est par des dérivatifs que les uns arrivent à diminuer leur pléthore cérébrale, et les autres par des congestifs, qu'ils en combattent l'anémie : l'un obtient son éréthisme cérébral en se tenant debout, immobile, s'agitant, marchant; l'autre dans la position horizontale, ou simplement assis, ou étendu dans un fauteuil. Celui-ci réclame le calme et le silence, celui-là le bruit et l'agitation, à beaucoup d'autres enfin des stimulants, des spiritueux, des toniques sont nécessaires pour arriver à la surexcitation.

— Docteur, vous oubliez le plus puissant de tous les stimulants, vous en auriez cependant grand besoin et je crois qu'il vous manque. Adieu, docteur, je vous laisse à vos études théoriques sur l'éréthisme.

La chère dame se trompait, car le docteur Tantpis n'était pas insensible au stimulant signalé par sa charmante interlocutrice, mais il savait en mesurer les inconvénients et les dangers. Il en est un cependant auquel il ne pouvait se soustraire : la vue de la mort menaçant un de ses semblables lui produisait l'exaltation d'un soldat sur le champ de bataille n'ayant d'autres buts que d'abattre son ennemi; alors, il perdait le sentiment de ce qui se passait autour de lui et concentrait toute sa pensée à la recherche de ce qu'il pourrait employer pour empêcher le plus terrible ennemi de ce qui vit d'accomplir son œuvre.

C'est dans cet état de fébrile agitation que nous venons de le voir en face le lit d'un moribond. Ces deux mots : Que faire ? prononcés par son confrère Tantmieux avaient ouvert les écluses qui retenaient sa bile et des paroles on ne peut plus amères lui sortaient de la bouche. Que disait-il ? il ne le savait, il parlait sans en avoir conscience, toute sa pensée repassait en ce moment, avec

une rapidité vertigineuse, ce qu'il avait appris et vu faire et, c'est après avoir parcouru en tous sens le domaine thérapeutique, que les ventouses appliquées à la nuque par les empiriques lui apparurent comme l'étoile du salut aux marins perdus dans la tempête.

A cette apparition, le calme succéda à la tourmente de son éréthisme cérébral et ce fut en paroles amicales qu'il proposa à son confrère une application de ventouses à la nuque.

Cette propostion réunit un touchant et confraternel accord entre les deux esculapes : il fut aussitôt décidé qu'un empirique de Djibouti appliquerait les ventouses sous la surveillance du docteur Tantmieux pendant que Tantpis irait à la recherche de l'infirmier.

Que se passa-t-il entre Tantmieux et l'empirique pendant l'application des ventouses? Je ne l'ai jamais su. Ce n'est pas le désir qui m'en a manqué; j'aurais tant aimé ajouter à ce petit drame cette curieuse scène; mais les acteurs sont restés muets.

Tantpis, en courant les rues de la ville, rencontra l'infirmier se promenant au milieu d'une quinzaine de bambins Issas et Somalis qui chantaient en chœur sous sa direction :

Il était un petit navire *(bis)*
Qui n'avait ja, ja, jamais navigué.

Cet infirmier, un brave et dévoué garçon, remplissait en même temps les fonctions d'instituteur et de maître de chant.

L'arrivée de Tantpis fut comme celle d'un faucon dans une bande d'alouettes : « Courez vite, s'écria-t-il en s'adressant à l'infirmier, auprès de votre malade que vous n'auriez pas dû quitter. On a négligé cette nuit de lui appliquer de la glace sur la tête et il est maintenant au plus mal... Vous ferez transporter votre lit dans sa chambre et vous resterez près de lui nuit et jour. »

— Je n'ai pas besoin de faire transporter mon lit, répondit l'infirmier, je resterai dans un fauteuil.

— C'est votre affaire, dit Tantpis, mais la vie du malade dépend de votre sollicitude et de votre assiduité.

Ce bon et loyal serviteur était déjà parti et, quelques minutes après, il était installé à côté du malade qu'il ne quitta plus.

Dans une maladie que la moindre imprudence, la moindre négligence peut aggraver, les soins d'un aide zélé, dévoué et intelligent sont aussi importants que l'ordonnance du docteur et peut-être davantage, car une prescription ne peut servir que si elle est ponctuellement exécutée.

J'ai connu ce loyal garçon; il remplissait son devoir avec tant de modestie qu'il passait inaperçu; et son dévouement auprès du malade des docteurs Tantmieux et Tantpis me l'avait fait prendre en affection. Aussi, ayant rencontré un jour le gouverneur entouré de ses hauts placés et de ses subalternes, je me permis de lui rappeler les services rendus par ce digne infirmier et de solliciter en sa faveur la haute bienveillance de M. le Gouverneur.

— Messieurs, dit-il avec franchise à ses fonctionnaires, c'est pourtant vrai, nous avons oublié ce pauvre garçon; il a cependant le temps voulu pour passer infirmier de première classe.

J'ignore si l'on a réparé cet oubli, mais j'ai appris quelques années plus tard que la mort n'avait pas oublié ce dévoué serviteur. Je suis peut-être le seul actuellement ayant conservé le souvenir de ce digne fils de notre chère patrie auquel on ne pourrait adresser qu'un reproche : celui d'avoir été trop modeste à une époque où la modestie est sans valeur.

Pour toutes les terribles scènes où l'existence d'une personne est en jeu, tous les assistants, mus par la même pensée, unissent leurs efforts pour retirer le principal acteur des bras de la mort. C'est ce qui se passe en France et c'est ce qui se passa à Djibouti. Les deux docteurs, l'infirmier et l'ami du malade unirent leur talent, leur science et leur zèle dans une pensée commune. Les ventouses, les bouteilles d'eau chaude, la glace sur la tête, les frictions méthodiques, l'infusion excitante, rien ne fut négligé : le docteur Tantmieux ouvrait l'œil maintenant avec une vigilance digne d'éloge et ce ne fut qu'à une heure très avancée de la nuit qu'il quitta le lit du malade après avoir constaté une grande amélioration et lui avoir fait prendre une trop faible dose de quinine qui fut continuée les jours suivants à dose moins timide.

Enfin, huit jours après sa crise, le moribond était hors de danger et trois jours après, hors du lit, sans se douter qu'en se tirant de ce naufrage, il avait opéré un double sauvetage : sa vie d'abord et ensuite la réputation de ses deux docteurs.

Un danger n'est pas plutôt passé qu'il est oublié; un malade guéri s'empresse de courir après une nouvelle maladie et son médecin après un nouveau malade.

Deux à trois semaines après la scène que je viens de conter, j'étais tranquillement assis, au Caire, à la porte d'un hôtel en attendant que le tintement d'une cloche m'annonçât l'heure du déjeuner. A quoi pensais-je? A rien probablement, car en général la vacuité de l'estomac entraîne celle de la tête. J'étais là depuis un instant lorsqu'un Arabe vint nonchalamment se placer en face de moi et m'offrir son salut d'abord, et ensuite ses services d'interprète et de guide.

— Tu voudrais me guider et me servir d'interprète, lui dis-je?

— Oui, me répondit-il. Moi, guide et interprète.

— Parfait, mais je n'ai pas besoin de tes services; j'aime à voyager seul et je sais toujours, avant de me mettre en route, où je vais et ce que j'ai à voir; de sorte que je me sers de guide à moi-même. Je me passe également d'interprète, afin d'éviter que celui-ci ne rende pas exactement ma pensée et veuille me montrer les choses autrement que je les vois, ce qui soulèverait infailliblement entre nous de la discussion.

— Taïb (bien), mais si tu as besoin de moi tout de même, je viens tous les jours à l'hôtel.

— C'est entendu, mais n'y viens pas pour moi, tu perdrais ton temps.

— Cependant, si tu veux je te conduirai aux Pyramides, j'y conduis beaucoup de messieurs comme toi.

— Comment! tu me proposes de me conduire aux Pyramides! je n'ai besoin de personne pour m'y rendre puisqu'on les voit du Caire. Tu me prends donc pour un aveugle?

— Je vois bien que tu n'es pas aveugle, mais cela ne fait rien, je voudrais tout de même t'y conduire.

— Tu tiens donc bien à me servir de guide?

— Oui, car moi,je sais que tu me donneras un bon bakshich.

— Si c'est ainsi, je crois avoir trouvé en toi l'homme que je cherche. Je vais avoir, dans quelque temps, je ne sais pas au juste quand un long voyage à faire et si tu veux m'accompagner, je t'emmènerai.

— Je veux bien, je te conduirai partout, je connais le Caire et toute l'Égypte.

— Mais laisse-moi donc en paix avec ton Caire, ton Égypte et les autres pays de la mappemonde où l'on ne voit que des villes, des plaines, des vallées, des montagnes, des cours d'eau, des bras de mer, des plantes, des animaux, des hommes et des femmes. Je vois continuellement cela depuis que je suis né et je commence à en avoir assez; j'aspire maintenant au moment de me rendre au paradis de Mahomet pour voir autre chose. C'est pour ce voyage que je compte sur toi en qualité de guide et d'interprète, car je ne connais pas la route et je ne parle pas l'arabe, de sorte que les houris ne me comprendraient pas. C'est surtout comme interprète que tes services me seront utiles. Quant à la route, je crois que tout le monde la connaît et que je pourrais me tirer d'affaire sans toi. Aussi tu peux prendre les devants, partir quand tu voudras, tu m'attendras là-bas où j'irai te rejoindre.

— Ce que tu dis, n'est pas bon.

— Tu te trompes : il n'y a rien de meilleur que ce voyage pour guérir de tous les maux et de toutes les souffrances; je l'aurais peut-être déjà fait si j'avais rencontré un guide et un bon interprète. Puisque je viens de les trouver en toi, tous les deux réunis, pars le premier, je te suivrai. Tu vois que c'est sérieux.

Après avoir réfléchi un instant d'un air désappointé, il se posa la main sur le côté gauche et me dit :

— J'ai mal là, donne-moi une ordonnance pour me guérir.

— Depuis quand as-tu mal?

— Je ne sais pas, il y a bien longtemps.

— Et tu attends ainsi sans consulter un médecin?

— J'ai demandé à beaucoup et ils m'ont tous donné une ordonnance. Toi aussi donne m'en une. Tiens! voilà celle que vient de me donner un de tes amis avant de partir.

Je pris le papier qu'il me tendait et je ne fus que légèrement surpris d'y voir la signature du confrère de l'irascible Tantpis. Le guide ne s'était pas trompé : c'était bien l'un de mes amis, cet excellent Tantmieux, qui était parti du Caire quelques jours avant mon arrivée.

— C'est très bon, dis-je, ce que t'ordonne mon ami; mais tu n'as pas été chez le pharmacien chercher les médicaments. Tu crois peut-être qu'il suffit de porter ce papier sur ton cœur pour t'enlever le mal dont tu souffres.

— Je ne l'ai pas mis sur mon cœur, je l'ai mis dans une poche avec les autres. Donne m'en un toi aussi.

— Malheureux! m'écriai-je, tu es donc las de vivre? Tu me demandes une ordonnance et tu en as vingt fois plus qu'il n'en faut pour te conduire dans l'autre monde.

— Ça ne fait rien, donne-m'en une.

— N'y compte pas; tu me parais un bon garçon et je ne voudrais pas ajouter la moindre aggravation à ton mal. Cependant je puis t'indiquer ce qu'il te faudrait faire pour te guérir.

— Je veux bien, dis ce qu'il faut faire.

— Matin et soir, tu allumeras à une bougie une des ordonnances qu'on t'a faites et tu la feras brûler sur l'endroit de ton mal. Si tu n'es pas complètement guéri quand elles seront toutes brûlées, je me laisserai fléchir alors, et je t'en donnerai autant qu'il te sera nécessaire pour continuer ce traitement.

— Ça, pas bon; une ordonnance, c'est meilleur.

— Sois franc! tu fais collection d'autographes, n'est-ce pas?

— Je ne fais pas collection. Toi beaucoup voyagé, toi connu, et moi je dis aux étrangers, en montrant ton papier, que je te connais.

— Tu n'auras ni cette peine, ni cette satisfaction; je le regrette, car j'aime beaucoup les gens intelligents, mais tu n'auras pas d'ordonnance, la cloche tinte, Salam, je vais déjeuner.

Ce guide avait dans la tête une boussole qui manque à bien des gens. Il se faisait délivrer des certificats par les personnes qu'il accompagnait et il tirait un écrit quelconque de ceux qui lui refusaient ses services. On vient de voir comment il s'y prenait pour obtenir quelques lignes d'un médecin. Il pouvait ainsi montrer des références à ceux qui voulaient l'employer. Il en avait pour tous les goûts et pour toutes les nationalités. Il jugeait, d'après les occupations et les aptitudes de chacun, le ou les écrits qu'il fallait leur montrer en ajoutant : « Tu vois, moi le connaître.» C'était bien souvent un inconnu. Mais dès lors qu'il en parlait comme d'un grand homme que tout le monde doit connaître, tous ceux à qui il s'adressait auraient eu peur de passer pour ignorants, en ayant l'air de ne pas connaître un homme dont ils voyaient la signature sur un bout de papier. Il en est même un très grand nombre qui en parlaient comme de l'homme le plus marquant de leurs connaissances. Et c'est ainsi que des inconnus se sont acquis une notoriété à laquelle ils devaient être loin de s'attendre.

Que de choses les lettrés, les savants, les artistes et les industriels, etc., apprendraient de ces gens sans instruction s'ils ne les toisaient pas du haut de leur savoir et ne les tenaient à l'écart. Au lieu de traiter de sauvages de pauvres illettrés; on ferait beaucoup mieux d'écouter ce qui leur sort de la tête. On me paraît beaucoup trop imbu de cette idée, que l'instruction produit l'intelligence; l'instruction donne du savoir, augmente l'étendue des connaissances, mais elle n'a jamais fait un homme intelligent de celui qui ne l'est pas naturellement. C'est pourquoi nous voyons actuellement en France tant de gens profondément instruits qui ne sont que de pauvres idiots, qui veulent que tous les hommes soient de la même taille, aient les mêmes aptitudes, le même savoir, la même intelligence et qui voudraient socialement que tous les hommes s'entendent quand ces pauvres rêveurs ne peuvent pas s'entendre entre eux; lorsque ces déprimés se sont fait par hasard applaudir d'une centaine de crétins un peu plus bêtes qu'eux, ils se figurent avoir émis quelque chose de sensé.

Les médecins européens ne manquent ni de savoir ni d'intelligence, et cependant j'en ai vu un très grand nombre se laisser prendre dans l'astucieux filet de gens sans instruction. Mon savant ami Tantmieux s'était laissé prendre au boniment d'un guide et il n'était pas le seul, car celui-ci avait au moins une cin-

quantaine d'ordonnances de médecins européens de différentes nationalités. Ce guide sans instruction ne manquait pas d'intelligence; il pouvait même jouer à partie égale avec des hommes instruits et gagner la partie, puisqu'il savait tirer profit de leur savoir et de leur renommée et qu'ils ne pouvaient, eux, en tirer que la risée et le ridicule.

Le médecin, après bon nombre d'années d'études, finit par apprendre l'emploi du bistouri et de la lancette, des vomitifs et des purgatifs, des calmants et des hyposthénisants, des soporifiques et des narcotiques, des irritants et des révulsifs, des adoucissants et des émollients, des détersifs et des dépuratifs, sans compter les spécialités dont il ignore la composition et les effets physiologiques.

Quand on a rangé tout cela dans les casiers de son orgueilleuse tête, on se figure, connus, tous les moyens de rétablir la santé et l'on rejette avec dédain les remèdes de bonnes femmes, des empiriques, des charlatans et d'un tas de guérisseurs n'ayant jamais suivi un seul cours de médecine. Ces empiriques ne peuvent pas savoir arrêter le sang d'un épistaxis avec une clef froide dans le cou ou l'hémorragie d'une plaie avec des toiles d'araignées, ni ramoner l'intestin avec une infusion de feuilles de séné, ni faire disparaître une verrue en la frottant avec de la mie de pain, ni faire tomber le calus des cors aux pieds avec des feuilles de joubarbe, ni faire disparaître le mal de dents en introduisant un morceau d'encens dans la carie.

Pendant que j'écris ces lignes, je me gratte l'oreille et, en cherchant dans le passé, je trouve que les plus sûrs, les meilleurs remèdes, presque tous ceux enfin qui ont fait leurs preuves, sont sortis des mains des empiriques, et c'est pour la plupart le hasard qui a présidé à leur découverte. Si l'on a si largement puisé dans l'empirisme du passé, pourquoi ne pas continuer à s'emparer, partout où ils existent, des remèdes qui agissent et des moyens qui réussissent? En 1849, j'ai vu pratiquer par de pseudo-médecins la traction rythmée de la langue et il a fallu plus de trente ans et l'appui d'une célébrité médicale, pour que cet énergique moyen, de rappeler un mort à la vie, s'introduisît dans le monde savant! Que de morts pendant cette période de trente années, auraient été ressuscités si l'on ne traitait pas avec autant d'indifférence ce qui ne sort pas des officines scientifiques.

A cheval sur le progrès, la médecine abandonne actuellement les remèdes défraîchis aux chiffonniers, pour s'élancer après les panacées nouvelles, revêtues d'un costume éclatant sur lequel on voit inscrits, plus éclatants encore, des mots terminés en *ol*, en

al, en *ine*, qui sont tous plus désinfectants, antiseptiques, microbicides et héroïques les uns que les autres. Le médecin éprouve une orgueilleuse satisfaction quand il tient dans sa main ces armes terribles et le malade attend la guérison.

Qui propage toutes ces nouveautés dont aucune n'a encore donné de résultats, non douteux! Des hommes sérieux, des savants qui se lancent en aveugles dans l'emploi de ces produits inscrits à la quatrième page des journaux. Qu'on les étudie, qu'on les expérimente et qu'on les emploie lorsqu'on connaîtra ce qu'on peut en tirer, très bien; mais se laisser séduire au verbiage d'une annonce, c'est trop fort pour ma compréhension. Je n'y comprends rien, si ce n'est que nous sommes galants jusqu'en médecine, que nous voulons introduire, dans le traitement de nos malades, des modes nouvelles à mesure qu'elles apparaissent comme les jolies femmes qui se croiraient défraîchies si elles ne suivaient pas la mode.

La grande mode, en ces dernières années, est aux désinfectants et à la sérothérapie; les uns doivent nous préserver de toutes les maladies et l'autre nous guérir de celles qui leur auraient échappé. Mon père, mort à quatre-vingt-six ans, et mon frère à quatre-vingt-quatre, n'ont suivi, pendant le cours de leur existence, que le régime de la vie ordinaire des paysans. Jamais un seul désinfectant n'a pénétré dans leur demeure et moi, devenu citadin depuis soixante ans bientôt, je me suis conformé à leur manière de vivre et je suis leurs traces pour arriver comme eux à plus de quatre-vingts, sans me servir de désinfectants! A moins que l'espèce humaine n'en soit arrivée à une période de putréfaction générale, ce que le ferait supposer la généralisation de l'emploi des désinfectants, je ne puis m'expliqur la résistance vitale de nos ancêtres.

Je me désinfecte, tu te désinfectes, il se désinfecte, nous nous désinfectons, et de quoi, je vous prie? de l'infection; et qu'est-ce que l'infection? Quelle est sa nature, sa cause et d'où vient-elle? Qu'importe tout cela! On se désinfecte et cela donne de l'occupation, si ça ne fait pas de bien, ça ne fait toujours pas de mal! C'est ce que nous allons voir à propos de l'acide phénique.

En 1884, le choléra sévissait à Toulon. Des personnages, haut placés dans la hiérarchie républicaine, se rappelant la visite de Napoléon aux pestiférés de Jaffa, se décidèrent à suivre bravement cet exemple. Ces potentats républicains, visant par dessus tout à singer les autocrates, prirent le rapide pour se rendre à Toulon visiter les cholériques. Voilà une visite qui dut donner à réfléchir au choléra et empêcher de mourir ceux qui en

étaient atteints! Enfin après une rapide visite aux malades et un court séjour dans cette ville, nos héros reprirent lestement le train pour Paris, en ayant soin de faire remplir leur wagon de rameaux d'eucalyptus afin de se préserver du choléra et de ne pas en apporter le germe.

Il y a des sceptiques qui riraient actuellement de ce désinfectant; moi je n'en ris pas, il me plaît, et je le supporte facilement quand il ne se trouve pas en trop grande quantité dans mon voisinage, qu'il ne m'irrite pas les muqueuses nasales et ne me fait ni éternuer, ni faire la grimace. Il n'en est point ainsi lorsqu'on désinfecte avec un produit qui aurait besoin d'être désinfecté luimême avant d'être employé. Sans avoir le flair de l'artilleur, je trouve, quand on emploie ces désinfectants, que ça ne sent pas bon.

Je me suis toujours figuré, il est vrai, que je ne pense pas souvent comme tout le monde! que la nature m'avait doté du sens de l'odorat pour m'inviter à fuir les odeurs qui m'impressionnent désagréablement et à supporter celles qui me paraissent suaves. Evidemment, je suis constitué sous ce rapport autrement que mes semblables, puisque de savants hygiénistes ont rectifié ce non-sens de la mère créatrice des corps vivants. Ils nous ont certifié que l'acide phénique, les chlorures et quelques autres corps, dégageant une odeur qui fait pleurer et vous oblige à se boucher le nez, étaient des produits souverains pour enrayer la propagation des maladies épidémiques et infectieuses.

De 1860 à 1870, l'acide phénique battait son plein et voltigeait en tête de tous les désinfectants; celui qui n'aurait pas senti l'odeur de l'acide phénique, en s'approchant d'un foyer d'épidémie ou d'infection, se serait cru perdu.

Je fus appelé un jour auprès d'un enfant atteint de croup. Le père qui ne me perdait pas de vue dut voir passer un nuage sur mon visage, pendant que j'examinais son enfant, car il me dit :

— Que craignez-vous?

— Je ne crains rien, lui dis-je; mais avec les maux de gorge, on ne sait jamais au début quelle en sera la suite. Aussi soyez prudent, faites ce que je vais vous ordonner et nous saurons demain à quoi nous en tenir, et j'adoucis mon pronostic le plus possible tout en faisant les recommandations les plus sévères.

Le lendemain matin, lorsqu'on m'ouvrit la porte, je fus suffoqué par l'odeur de l'acide phénique.

— Vous avez répandu de l'acide phénique dans votre appartement, qui vous l'a ordonné? dis-je au père qui venait de m'ouvrir.

— Personne, docteur, c'est moi qui en ai répandu partout

pour préserver mes deux autres enfants de la maladie, car j'ai bien deviné ce qu'avait mon enfant.

— Je regrette que vous ayez employé quelque chose sans mon assentiment. Quand je soigne un malade, je m'en considère comme le seul responsable. Je ne puis donc pas permettre qu'on fasse quoi que ce soit, en dehors de ce que j'indique. Aussi ne puis-je continuer à soigner votre enfant : Faites venir un autre médecin! j'en ai assez de votre acide phénique, je ne veux plus en entendre parler. Et je me retirai après avoir serré la main de cet excellent homme, pour lequel j'avais beaucoup d'estime et de sympathie.

Deux semaines après, ayant rencontré le confrère qui m'avait remplacé, je lui demandai des nouvelles du petit malade.

— Il est mort à l'hôpital où je l'avais envoyé pour le faire opérer, me dit-il; les deux autres ont été pris également et sont passés entre mes mains, le père n'ayant pas voulu consentir qu'on les fasse opérer.

— Le malheureux, ce qu'il a dû souffrir, lui qui aimait tant sa petite famille!

— Oh, il n'a pas souffert longtemps, car lui et son épouse ont suivi de très près leurs enfants dans la tombe; il ne reste plus personne dans la maison que la vieille parente qui les soignait.

— C'est heureux pour cette pauvre vieille d'avoir eu les muqueuses racornies, car sans cela elle eût probablement suivi les autres. Vous a-t-on dit pourquoi je m'étais retiré?

— C'est, m'a dit le père, parce qu'il avait répandu un peu d'acide phénique dans son appartement, mais je n'ai pas cru que c'était là le véritable motif.

— Rien de plus exact cependant, car j'ai eu à déplorer la mort de quatre enfants dans la même maison. Il n'est resté qu'un enfant de quelques mois, au sein de sa nourrice, j'ai mis ces méfaits et quelques autres que j'avais observés précédemment sur le compte de l'acide phénique.

— Mais c'est inoffensif et journellement employé.

— C'est pire que la mort aux rats.

— Vous exagérez toujours, confrère, et il me serra cordialement la main en emportant la conviction que j'étais un original.

On connaît maintenant le rôle des microbes dans la transmission des maladies épidémiques et contagieuses; on le croit du moins, car les savants érigent rapidement en certitude leurs appréciations personnelles. Je puis même me placer dans leurs rangs; car je suis persuadé que, pour beaucoup d'affections, un malade passe ses microbes à son voisin comme un pouilleux ses poux; seulement ces derniers sont visibles, on les attaque directe-

ment et avec discernement; on ne les asperge pas à toute volée d'antiseptiques et de parasiticides; on les attaques méthodiquement. Malgré cela, sauf pour la gale et quelques autres démangeaisons analogues qu'on guérit dans les vingt-quatre heures, les autres parasites opposent à la médecine une sérieuse résistance.

Quant à ces phalanges de microbes peu connus, qu'on ne voit encore assez distinctement qu'en imagination, on en peut boire des régiments sans s'en apercevoir et en aspirer des centaines de mille sans qu'ils vous fassent tousser, rien n'est aussi gai que la chasse furibonde qu'on leur fait. On croit voir dans ces battues des chasseurs essoufflés courant après des gnômes, des lutins, des sylphes.

Tous les médecins, depuis les plus humbles, jusqu'aux plus hauts perchés, savent parfaitement que chaque maladie est sous l'influence d'un agent spécial, d'un microbe particulier. S'il est parfois difficile de distinguer ces êtres microscopiques les uns des autres, il est très facile de juger sciemment de leur différence par les effets qu'ils produisent sur l'organisme ou sur l'organe atteint Car les uns se localisent dans un organe et les autres se répandent dans toute l'économie : Les uns demandent pour se fixer un terrain préparé, les autres ne demandent aucune préparation, ils germent et se développent dans tous les terrains propices à leur mode d'existence, et attaquent aussi bien l'homme le plus robuste que le débilité.

La présence de ces invisibles ne nous est révélée que par les désordres qu'ils produisent et l'on ne juge de leur différence que par les manifestations de ces désordres; ce n'est qu'à la suite de ces manifestations qu'on peut en faire une étude sérieuse. Chaque espèce de ces infiniment petits a un genre de vie qui lui est propre. Aussi ce qui convient aux uns peut être indifférent, nuisible ou mortel pour les autres. Le médecin, muni d'un agent destructeur, peut coucher sur le flanc tous les microbes de la scarlatine et favoriser avec le même agent le microbe de la variole et ceux de beaucoup d'autres maladies; un brave praticien sait par expérience opposer un traitement spécial à chaque maladie et, qu'il n'arriverait pas à détruire les microbes de la rage, de la phtisie, du croup, du choléra, de la fièvre typhoïde, de la blennhorragie, etc., en leur opposant le même agent microbicide. Il prendrait pour un fou celui qui lui proposerait une pareille panacée et il aurait raison, cent fois raison. Mais voilà où j'y vois trouble, où je ne comprends plus : c'est d'avoir la prétention de combattre l'invasion de tous les microbes du monde savant avec le même désinfectant! C'est la pierre philosophale de la médecine, ce désinfectant.

il transforme en pièces de cent sous la crédulité humaine, car tout le monde peut comme moi constater que le seul mérite de ces panacées, habilement exploitées, est d'arrondir la fortune de leurs inventeurs.

Qu'un inventeur de l'autre côté de la Manche, du Rhin, des Alpes ou des Pyrénées, nous passe, à coups de grosse caisse et de trombone scientifique, un remède infaillible contre la phtisie, le cancer, la syphilis, etc... il se trouve des médecins français pour prendre illico au sérieux ce pourfendeur de microbes! je n'ai qu'un regret, c'est de me trouver dans l'obligation de dire à ces destructeurs de microbes qu'ils feraient beaucoup mieux, avant d'afficher cette prétention, de débarrasser l'humanité des puces des poux, des punaises et des moustiques; avant de s'attaquer à des êtres subtils, qu'ils s'attaquent d'abord à ce que je vois et je pourrai alors juger de leur talent et de leur science; ils m'enlèveront ainsi toute idée de les prendre pour des charlatans. Ce n'est pas aux chercheurs que ces paroles s'adressent ; ceux-là je les vénère et tout le monde leur doit des encouragements avec le plus profond respect; car ils arrivent rarement à profiter de leurs découvertes. C'est à ces lanceurs de médicaments, auxquels ils n'attribuent qu'une seule vertu : celle de faire rentrer de l'argent dans leur caisse.

Un agent morbide est à peine découvert qu'on lui a déjà trouvé un produit destructeur, mais ce produit n'empêche pas le pauvre malade, cette ressource du médecin, de rester rebelle à la guérison. Le malheureux oppose une déplorable résistance à l'infaillibilité des spécialités qu'il prend avec une inébranlable confiance en leur efficacité; il se trouve parfois guéri en trois à quatre semaines d'une maladie qui serait disparue en quelques jours par les seuls efforts de la nature et voilà une spécialité dont le malade vante les bons effets et que le médecin trouve souveraine.

Les inventeurs et les prôneurs de désinfectants et de microbicides pourraient être pris au sérieux si, avant de propager leur recette, ils rendaient aux viandes contaminées et autres aliments détériorés leur qualité alimentaire et surtout si, pour démontrer l'efficacité de leurs produits, ils se nourrissaient des aliments rendus par eux inoffensifs. Si on leur réclamait cette preuve, ils répondraient : c'est inutile, la meilleure preuve qu'on puisse donner de l'efficacité de nos produits est l'honneur et l'argent qu'on en retire, ils se disent intérieurement: sont-ils naïfs de me faire une pareille demande; le nombre des gens qui emploient mon produit prouve suffisamment son efficacité. Entre ces bons apôtres et les cadis apharras qui vendent des sachets infaillibles contre l'adversité, je ne vois aucune différence.

Tous les produits, qui sont utiles dans des cas spéciaux, sont funestes dans beaucoup d'autres, de sorte que ce qu'ils enlèvent, d'un côté, de besogne aux fossoyeurs ils le restituent de l'autre, et l'équilibre se trouve ainsi rétabli. Ce que je dis est inutile, car le public, le médecin et les malades continueront à gober les médicaments à la mode et à se jeter dans les désinfectants comme les canards dans une mare aux grenouilles. La comparaison n'est pas d'une justesse irréprochable, car le mot canard convient surtout aux panacées dont on vante l'infaillibilité.

Nous avons cependant dans l'arsenal thérapeutique et hygiénique de bien puissants engins à opposer aux maladies : changement de local, de localité, de régime, de vêtements, soins de propreté, exercice, choix des aliments, tout enfin ce qu'on range dans l'hygiène, est autrement utile que les désinfectants et bien souvent pour les malades, plus efficaces que les médicaments.

Certes beaucoup de médicaments sont entre nos mains des armes puissantes, qui nous permettent, en peu de temps, de terrasser de graves maladies ; mais sommes-nous à leur égard beaucoup plus avancés que l'étaient nos ancêtres, qui s'en servaient empiriquement et dont l'usage, l'expérience et l'observation leur avaient à la longue appris l'utilité et quelquefois les effets infaillibles.

J'ignore si mes illustres confrères sont sous ce rapport beaucoup plus avancés que moi, mais j'avoue ne pas savoir pourquoi le sulfate de quinine coupe la fièvre intermittente, pourquoi le séné, la rhubarbe font évacuer et l'ipéca vomir, et ainsi pour tous ceux que j'ai employés. Je connaissais leur action, je savais ce que j'en obtiendrais, mais j'ai toujours ignoré la cause qui les faisait agir dans un sens plutôt que dans un autre. De nos jours, on y voit certainement un peu plus clair que dans les siècles passés, on a l'esprit plus prompt et la main plus sûre, on a saisi, par exemple, la cause de l'action du mercure, ce que l'on ignorait jadis ; on sait maintenant que ce métal et ses composés sont un des poisons terribles pour les organismes cellulaires ; mais comme toutes les bonnes choses, le mercure ne donne que ce qu'il peut donner, et c'est en abuser que de lui demander autre chose.

Je ne connais rien de plus dangereux, rien, mon Dieu, disons le mot, de plus stupide, que l'emploi de ces médicaments à tout guérir. Chaque semaine, à Paris, plus de cent sortes de maladies emportent environ un mille de citoyens, et l'on emploie les mêmes ingrédients pour désinfecter les chambres des morts de phtisie, de variole, de fièvre typhoïde, de choléra, de croup, etc. !!! Nos agriculteurs, nos pépiniéristes, nos jardiniers, pauvres gens ignorants

ou de peu d instruction, emploient des produits différents suivant le genre d'épidémie dont leurs plantes sont atteintes, et ceux pour qui la science n'a pas de secrets emploient le même désinfectant pour toutes les affections qui contaminent l'espèce humaine! C'est à ne pas y croire! Enfin, puisqu'on tient maintenant le désinfectant universel, le désinfectant de toutes nos maladies, il ne nous reste plus qu'à trouver le médicament qui les guérira toutes. Ce sera un peu plus difficile, car, en cela, les ignorants comme les savants y verront clair.

Lorsque pour enfourcher mon diplôme je mis le pied dans l'étrier, l'acide phénique, ainsi que je l'ai dit précédemment, était au summum de sa réputation ; il régnait en souverain, ayant détrôné tous les désinfectants; savants et ignorants, médecins et charlatans, écrivains, littérateurs et publicistes, potentats et manants, tous célébraient sa vertu, proclamaient sa puissance et, tous se seraient crus perdus si, au cours d'une épidémie, ils n'avaient pas senti dans leur maison et dans la rue l'odeur de ce préservateur.

Je n'avais pas deux ans de pratique que j'avais déjà constaté dans la diphtérie les désastreux effets de ce désinfectant, et je les signalais verbalement et timidement, car je redoutais qu'on ne m'accablât de sourires et de réprobation. Cependant, en 1884, dans un travail sur le choléra et sa guérison, je consignais des faits d'observations plutôt par acquit de conscience que pour appeler l'attention, car je savais très bien que ce qui sort de l'officine d'un modeste praticien ne peut pas influer sur l'esprit de ses confrères! Aussi n'est-ce que quinze à vingt ans après avoir vu les effets désastreux de ce désinfectant dans la diphtérie que les mandarins de la médecine ont fini par s'en apercevoir et par le proclamer.

L'acide phénique répandu dans l'air produit probablement sur les muqueuses une irritation qui favorise l'ensemencement du champignon croupal, car malgré les récentes découvertes, je crois encore plutôt à un champignon qu'à un microbe. Enfin, n'importe, il est un fait incontestable, c'est que l'acide phénique prépare la muqueuse à en recevoir les germes, dont le développement est si rapide et si souvent mortel. Et fait bizarre, qui prouve une fois de plus combien l'expérience est préférable aux théories, cet acide phénique, si dangereux lorsqu'il se trouve répandu dans l'air, donne d'excellents résultats lorsqu'il est appliqué, comme caustique, directement sur les plaques croupales. Seulement dans la pratique, il faut agir rapidement, ne laisser à ce produit le temps de se répandre le moins longtemps possible, et aérer la pièce aussitôt la cautérisation.

Un médicament, agissant dans la même affection de deux façons différentes, peut paraître inadmissible. C'est pourquoi je vais, par un exemple, démontrer qu'il n'y a là rien de surprenant et d'inadmissible. C'est encore chez mes bons paysans, ces praticiens invétérés, que je vais chercher l'explication du fait que je viens d'énoncer. Ces braves gens ne font pas de théories, et on ne les voit jamais lancer leurs semences dans un désert; ils savent ce qu'ils font et ce qu'en temps normal ils doivent obtenir: ils ne sont peut-être pas très instruits, mais ils ont du bon sens, de la pratique et ne sont pas dépourvus d'une grande acuité intellectuelle.

Lorsqu'ils savent que le sol de leur lopin de terre est épuisé, ils le fument pour l'engraisser et lui donner ainsi une nouvelle force; l'observation et l'expérience leur ont appris qu'en recouvrant leur terre d'une trop grande quantité de fumier ils arrêtent le développement de leurs graines qui pourrissent sans germer et, qu'ils obtiennent ,au contraire, de très bons résultats en mêlant à leur terre du fumier en quantité suffisante et non exagérée. Il est donc évident qu'une petite quantité d'un produit peut favoriser le développement des germes et que mis en excès il les brûle et les détruit. C'est exactement ce qui se passe pour l'acide phénique : en petite quantité il favorise les germes du champignon croupal; employé en excès il les détruit.

Dans le sens normal du mot, un désinfectant est ce qui masque ou détruit une odeur putride. Pour obtenir ce résultat, je trouve le goudron bien supérieur aux autres substances employées. Un gramme de goudron de houille peut désinfecter l'air répandu autour d'une puante charogne, à la condition de le délayer dans cent grammes de liquide ou d'une poudre inerte. Si l'on veut s'en convaincre, rien de plus facile; on n'a qu'à mouiller un linge, l'égoutter en le tordant et l'arroser ensuite de coaltar Lebœuf. On peut alors envelopper dans ce linge, un corps en décomposition: aucune odeur putride ne s'en exhalera. On peut également se servir d'une poudre goudronnée au centième et l'on obtiendra le même résultat. L'odeur est-elle détruite ou simplement masquée ? La décomposition est-elle arrêtée ou ralentie? Je l'ignore; mais je crois que les embaumeurs égyptiens connaissaient déjà cette propriété du goudron, il y a trois ou quatre mille ans.

Ce n'est pas non plus de l'esprit moderne qu'est sorti le mélange employé pour débarrasser son épiderme de toute impureté, y compris les microbes. On ne soupçonnait pas encore l'existence de ces êtres dangereux, quand on a inventé le savon, et employé la lessive qui est de l'eau bouillante additionnée de cendres, ou de sel de potasse, ou de soude. Ce moyen de débarrasser le linge non

seulement de la crasse qui le salit, mais encore des impuretés qui le rendent contagieux a fait ses preuves, je ne dirai pas depuis que l'homme existe, mais il date de loin. On employait la lessive empiriquement; de nos jours on est plus avancé, on connaît les causes de son action. On sait que la vie des microbes ne peut se maintenir à une ébullition aqueuse longtemps prolongée et, d'un autre côté, que la potasse est l'un des plus violents microbicides.

Le goudron et le savon sont en usage depuis trop longtemps; on en a assez de ces vieilleries, on veut du nouveau, toujours du nouveau; tant et si bien qu'on finit par en devenir ridicule.

J'ai mis ces deux produits en scène parce que tout le monde les connaît, qu'on en retire chaque jour de sérieux avantages et que j'ai pour eux une sainte vénération, sans croire cependant à leur infaillibilité absolue. Je ne crois pas non plus qu'il existe dans la nature un seul corps qui puisse échapper à l'envahissement des microbes; aussi serais-je très surpris si le goudron et le savon jouissaient de la propriété de les détruire tous.

Il existe encore bien plus d'inconnu que de connu dans toutes les branches des connaissances humaines. Se lancer dans les découvertes, c'est accomplir une noble mission, mais il ne faudrait pas que les nouveautés fassent oublier ce qui est acquis, ce que l'on connaît bien. Malheureusement ce que l'on connaît bien, on l'oublie presque toujours quand se présente le moment de s'en servir utilement, et cet oubli des choses bien connues conduit les hommes instruits à entasser des blocs d'absurdités les uns sur les autres, et à faire plus de déclassés que de gens utiles.

Il n'existe pas dans la nature un seul produit qui puisse nourrir ou détruire la dix millionnième partie des corps vivants : les produits qui nourrissent les uns détruisent les autres, de sorte que ce qui sert de nourriture à l'un est un violent poison pour un autre. Et l'on a la prétention de détruire tous les microbes par un produit unique, ou guérir les affections qu'ils produisent par un médicament à tout détruire, même la santé, puisqu'au lieu de détruire certains microbes, il en favorise le développement. C'est incroyable de voir les guérisseurs de l'espèce humaine se jeter sur les médicaments nouveaux comme un troupeau de moutons sur l'herbe tendre d'un champ fertile. On préfère cette nourriture sans consistance et débilitante aux herbes mûres et nourrissantes puisées dans les gras pâturages de nos prédécesseurs.

Je conclus : le meilleur aliment, le meilleur médicament, le meilleur désinfectant, est celui dont l'usage a permis de reconnaître l'utilité et sur lequel le temps a apposé son contrôle. Lorsque l'on veut sortir d'un sentier bien connu, on court grand risque

de culbuter dans un fossé de la route ou de se perdre dans un inextricable fourré.

A ceci se borne toute la science des médecins apharras : employer des médicaments et autres procédés reconnus bons par l'usage, l'expérience et le temps. Aucun d'eux n'attache de grelots à la berline de sa science et n'affiche la prétention de guérir un phtisique en le sérothérapisant. Ils restent tous dans les sentiers de la routine, ils remplissent consciencieusement leur mission et n'ont pas la pensée de se faire spécialistes, hygiénistes, légistes et autres lucratives terminaisons en istes; ils n'ont aucun souci de nos moyens de guérison et nous laissent pour compte l'hydrothérapie, la balnéothérapie, l'aérothérapie, la sérothérapie, la phtisiothérapie, la psychothérapie, l'opothérapie, l'atmosphérothérapie, l'autothérapie, l'électrothérapie, la physiothérapie, la chimiothérapie, la mécanothérapie, etc. etc.!!! Et dire, malgré le secours de tant de thérapies, qu'il nous faudra mourir avant cent ans : il faut avoir la vie exceptionnellement dure et rebelle pour échapper à la centaine et au grand nombre, toujours croissant, de thérapies et de médicaments.

Comme pour la science, les lois de la criminalité, en Apharras, sont embourbées dans la routine; elles ont été bénies par l'usage et consacrées par le temps, ce qui leur donne un cachet de sainteté qui les rend égalitaires et inviolables : pas d'exception, pas d'explication, pas de demi-mesure, tout ou rien! On ne demande pas aux criminels s'ils ont brisé le crâne, défoncé la poitrine ou ouvert le ventre de leurs victimes avec tel ou tel instrument : pour ce peuple ignorant, un homme mort est un homme qui a cessé de vivre, qu'il soit mort naturellement, accidentellement, ou assassiné, on enterre son cadavre; seulement, s'il meurt assassiné, il reste à la famille un devoir à remplir, celui de plonger la lame de son poignard ou le fer de sa lance dans la poitrine du meurtrier. Chez de pareils justiciers, un médecin légiste n'aurait absolument rien à débrouiller.

Le médecin hygiéniste ne serait pas mieux partagé : il pourrait, s'il avait de quoi vivre, jouir tranquillement de trois cent soixante-cinq jours de l'année sans trouver l'occasion d'occuper son savoir : l'Apharras respire l'air que les vents lui apportent, se couvre le corps du vêtement qu'il peut se procurer, s'arrête dans la localité que lui choisit son troupeau, habite un abri de transport facile, boit l'eau qui se trouve à sa proximité, proximité souvent fort éloignée, et se nourrit du lait et de la chair de ses animaux domestiques.

Si les civilisés n'avaient pas un conseil d'hygiène qui leur

permît après contrôle, de boire, manger, respirer, se vêtir, se loger et évacuer hygiéniquement, les transes continuelles d'une mortelle inquiétude assombriraient leur joyeuse existence. Ils ont heureusement, pour les rassurer, des conseils d'hygiène; ils boivent sans sourciller des vins où jamais n'est entrée une seule goutte sortie d'une grappe de raisin; ils savourent les sucs des viandes cuites une première fois par la congélation; ils triturent avec joie du pain fait avec des farines où le froment ne prend qu'une part modeste : ils boivent avec confiance des eaux baptisées eaux de sources. Du reste, pour les boissons, ce qu'il y a de plus funeste, c'est de boire très froid quand il fait chaud et très chaud quand il fait froid. Je ne sais si c'est sous le contrôle du conseil d'hygiène qu'on contracte cette habitude détestable et parfois mortelle; mais tout le monde croit se désaltérer hygiéniquement en buvant froid quand il fait chaud et chaud quand il fait froid. Evidemment on peut, en certains cas, obtenir une réaction favorable en agissant avec prudence et se donnant du mouvement après boire, mais ces exceptions ne sauraient militer en faveur de cette fâcheuse coutume.

La sollicitude des hygiénistes pour tout ce qui couvre le corps humain et ce qui lui entre dans l'intérieur, et leurs savantes recommandations et notifications pour maintenir la santé, me touchent et me sensibilisent à ce point que je ne puis retenir mes larmes, ni m'empêcher de crier quand, au moment des fortes chaleurs, je vois l'eau de Seine arriver directement chez moi. Il me semble être encore en Apharras en voyant couler de mon robinet une eau semblable à celle que je puisais dans les trous et les mares de ce pays, eau dans laquelle les animaux de toutes espèces, domestiques et sauvages, viennent se désaltérer et les hommes se laver les pieds, les mains, les parties génitales et, accidentellement, leurs plaies.

A quoi a servi d'aller à grands frais capter des sources, puisque de temps en temps, quand ce n'est pas continuellement, on fournit de l'eau de Seine? Pendant bien des années on m'en a livré sans interruption pour de l'eau de source, je puis, par conséquent, parler avec connaissance de cause des qualités de l'eau du fleuve qui traverse Paris et dans laquelle, à cette époque, venaient se mêler les déjections de ses voiries et de ses habitants.

Si l'on ne pensait pas à sa malpropreté, on boirait cette eau comme de l'eau de source; et on aurait raison, car elle est excellente : elle cuit bien les légumes, dissout admirablement le savon; elle n'a qu'un défaut, celui d'être souvent sale et d'inspirer le dégoût. Quand on pense aux cadavres d'animaux et aux immon-

dices jetés sur son parcours, ce n'est pas une petite addition d'eau de Javel qui peut la rendre moins répugnante.

On aurait pu obvier à cet inconvénient et fournir à Paris une eau propre et potable en quantité suffisante. Ce résultat qui n'a pas encore été atteint malgré toutes les sources captées, était facile à obtenir ; il eût suffi, à 80 ou 100 kilomètres en amont de ce fleuve, d'aboucher un canal qui eût conduit une partie de ses eaux directement à Paris. Dans ce canal, inaccessible aux riverains, on aurait pu faire couler l'eau lentement par endroit et, autre part, rapidement sur un lit de cailloux. Cette disposition eût permis à l'eau de déposer la boue qu'elle tient en suspension, de s'aérer et d'arriver à Paris fraîche, limpide et claire, ce qui eût certainement été préférable à la décoction de matière organique et inorganique qu'on nous sert encore assez souvent, mais non gratuitement comme l'instruction obligatoire et laïque.

L'installation de ce canal eût certainement moins coûté et causé moins de préjudice que la captation de ces petits cours d'eau si utiles à l'agriculture et à l'industrie : c'est un fait acquis, on laisse mourir de soif des vallées fertiles pour humecter le gosier de Paris.

Je parlais un jour de cette question à un ami :

— Tu oublies, me répondit-il, que les petits ruisseaux font les grandes rivières et les petits travaux les gros bénéfices. Les eaux de ces petits cours possèdent encore un avantage des plus sérieux, c'est qu'elles sont de si bonne qualité qu'on peut en tirer des puis de vin.

— Tu pourrais, lui dis-je, me dispenser de tes plaisanteries, quand je te parle sérieusement.

— C'est bien, me répondit-il ; laisse-moi tranquille, je ne t'écoute plus ; continue à être sérieux, sans m'adresser la parole.

Les Apharras savent se passer des grandes entreprises et des bons conseils du corps des hygiénistes et des autres corps savants. Ils tirent si peu de graisse de leurs troupeaux qu'ils en donnent le moins possible pour graisser les rouages de leur machine gouvernementale. Ils n'ont pas non plus la moindre envie de s'imposer de lourds sacrifices pour se procurer l'orgueilleuse satisfaction, de se dire possesseurs de dispendieuses colonies. N'ayant rien à offrir, ces affamés laissent à plus dodus qu'eux le soin de se faire dégraisser.

Il leur serait du reste impossible de subvenir aux frais de leurs colons ; qui dit colons dit employés, puisque ce sont, je le crois du moins, dans toutes nos colonies, les employés qui en forment la base et par leur nombre et leur solidité. Si l'Apharras

savait toutes les satisfactions que cela procure aux contribuables et à ceux qui travaillent péniblement pour nourrir les bouches-en-l'air qui se promènent, il se contenterait, au lieu de son maigre repas quotidien, d'un repas hebdomadaire; c'est du moins supposable, puisque ces braves gens s'imposent des sacrifices pour empêcher leurs chefs et leurs impotents de mourir de faim. C'est la coutume, unique loi du code de ce pays, qui leur impose ces dîmes sociales et humanitaires.

Ces pasteurs, entraînés pour assurer leur existence à l'émigration obligatoire, en ont contracté l'habitude et, on ne sait vraiment pas où ils s'arrêteraient, si leurs voisins ne leur dressaient pas de solides barrières. Ils sont tous atteints de la rage d'émigrer; aucun sérum ne pourrait les guérir de cette maladie. Leurs médecins, du reste, ignorent l'existence de la sérothérapie et il est à craindre que cette thérapie ne tombe dans l'oubli avant qu'elle ne parvienne jusqu'à eux.

Si j'en juge par mes impressions et par ce que j'ai vu, les affections rhumatismales et les maladies de poitrine doivent être de beaucoup les plus fréquentes. Elles se présentent comme en Europe sous des formes variées, tantôt bénignes, tantôt plus ou moins graves. Entre ces pays chauds et la région tempérée de l'Europe, je ne crois cependant pas à une identité absolue dans la forme et l'intensité des maladies. C'est bien le même genre d'affections; le rhumatisme articulaire, la phtisie, la pneumonie sont bien toujours, dans leurs généralités, les mêmes dans toutes les parties du monde, mais elles varient certainement dans leurs formes, leurs manifestations et leur intensité selon la latitude des localités et la manière de vivre des habitants. Sous ce double rapport, il y a trop d'écart entre la manière de vivre des Apharras, la température de leur pays et la manière de vivre des habitants de la zone tempérée de l'Europe pour qu'il n'existe aucun différence dans les diverses affections dont sont atteints les gens de contrées aussi éloignées. Ce que j'ai pu constater, c'est qu'il existe parmi les peuples des pays chauds des affections dont je n'avais pas vu la moindre trace en Europe. La *dingue*, par exemple, qui apparaît épidémiquement de temps en temps et qui frappe avec autant de fréquence les Européens que les indigènes, a été pour moi une maladie nouvelle. Je n'avais vu en France aucune maladie semblable.

Lorsqu'on n'habite pas un pays ou qu'on n'y fait qu'un court séjour, il est impossible de juger sainement les affections dont les habitants sont atteints. Aussi est-ce au siège et au nombre des cautérisations qu'il m'a été permis d'apprécier la fréquence des

maladies de poitrine et des affections rhumatismales. Je ne sais pas si la phtisie occupe dans le cadre nosologique une aussi large place qu'en France, mais j'ai vu quelques Apharras qui en étaient atteints et, après mon départ, j'ai appris la mort de quelques-uns de ces malheureux.

La goutte, je ne parle pas de celle que l'on qualifie de militaire, qui doit être, du reste, comme la goutte sans goutte, une rare exception, ce qu'on peut dire, c'est que la goutte ne peut trouver aucun terrain propice à son développement : tous les habitants sont d'une sobriété d'anachorète et n'ont d'autre boisson que de l'eau et du lait. Chez aucun je n'ai vu de tophus au doigt ni autres manifestations provenant d'atteintes goutteuses; ils sont beaucoup trop pauvres et pas assez civilisés pour payer tribut à cette maladie.

Les fièvres éruptives ne font chez ces nomades que de rares et courtes apparitions. Vivant par petits groupes assez éloignés les uns des autres, n'ayant aucune relation avec les étrangers, ils se trouvent dans des conditions très favorables pour éviter l'introduction et la propagation de ces trois maladies : rougeole, variole, scarlatine.

Voici sur la variole les renseignements que j'ai pu obtenir : elle sévirait assez fréquemment dans les villes commerciales du littoral et très rarement, au contraire, dans les tribus nomades. Il n'est pas certain que les choses se passent toujours ainsi car ceux qui m'ont donné ces renseignements ne savent certainement pas ce qui se passe dans les tribus éloignées qui n'ont avec la leur que fort peu de communication. Il est cependant un fait qui vient contrôler leurs assertions : c'est l'habitude que l'on a maintenant dans les villes de se faire vacciner tandis qu'à la campagne on néglige cette précaution. Il est certain que l'isolement des tribus nomades, n'ayant que peu de rapports les unes avec les autres, est un préservatif qui peut évidemment, dans une certaine mesure, dispenser de la vaccination. Ces nomades, que l'on dit dépourvus d'intelligence, cessent certainement toutes communications avec les tribus où la variole se déclare; ils isolent la tribu contaminée et empêchent ainsi la propagation de cette maladie.

Par extraordinaire les maladies des yeux, de la peau et du cuir chevelu sont rares en Apharras; on peut même dire qu'elles sont excessivement rares en comparaison de leur fréquence chez beaucoup de peuples des pays chauds. Cependant, chez ce peuple, tout semblerait devoir en favoriser le développement : manque de soins de propreté, chaleur, réverbération, insouciance, impré-

voyance, moyen de s'en préserver et de s'en guérir. En résumé, la fréquence de ces affections chez les Arabes et leur rareté en Apharras m'a paru illogique, mais, logique ou non, quand les faits parlent, il faut se rendre à l'évidence.

Ce qui m'a paru également inexplicable, si je m'en rapporte à ce qu'on m'a dit, c'est la fréquence des maux d'oreilles. On découvrira certainement un jour la cause de cette fréquence et de la rareté des affections précédentes; on verra alors clair en ce qui nous paraît actuellement obscur.

Les maladies vénériennes, syphilis et blennorrhagie, sont localisées dans les villes commerciales où les trafiquants les apportent et les donnent par-dessus le marché des produits qu'ils vendent; les nomades de l'intérieur qui achètent ces produits de leurs compatriotes ne profitent pas de ce boni; ils ne savent même pas ce que c'est, ils abandonnent complètement aux monopoles commerciaux le monopole des maladies vénériennes. C'est une prime qui s'ajoute aux produits importés.

Les caresses de la civilisation sont les entremetteuses et les propagatrices des maladies honteuses; je suis bien certain que les Allemands, très forts en statistique, pourraient déterminer par la fréquence des maladies vénériennes le degré de civilisation auquel un peuple est arrivé.

Je n'ai encore rencontré personne désirant faire l'acquisition d'une semblable marchandise et cependant, combien de gens courent après et y mettent, très souvent, le prix; ils ont bien tort d'être aussi généreux car ils ne sont pas mieux servis pour cela; il arrive même souvent qu'on est servi à la grande mesure, sans bourse délier.

Qu'on ne vienne donc pas nous raconter que tous les hommes sont égaux et que toutes les nations sont sœurs, lorsque l'on voit les uns attraper tout et jouir de tous les autres bienfaits de la civilisation, alors que certains peuples ne jouissent que de la misère et n'attrapent jamais rien, pas même la chaudepisse. Mais où l'illégalité est encore plus flagrante, c'est de voir deux hommes se procurer, au même endroit, la même satisfaction, et l'un se retire indemne et l'autre vérolé. Un professeur disait à ce sujet : s'il y a égalité devant la loi, il n'y a pas égalité devant la vérole. L'on peut ajouter que cette illégalité est la même devant le travail, les honneurs et les pièces de vingt francs.

En Apharras cependant l'égalité devant les maladies existe presque. Il n'y a que de rares citadins qui sortent du cadre égalitaire. Sauf ces rares privilégiés, ces pauvres gens peuvent encore ajouter cette privation aux autres. N'est-ce pas un comble d'être

privé de tout, même de la vérole? Voilà où les a conduits de n'être pas sociables, de fuir les étrangers et de les occire plutôt que de les laisser libres de pénétrer chez eux. S'ils étaient un peu plus civilisés ils recevraient les habitants des autres pays à cuisses et bras ouverts, et pourraient se procurer ainsi le luxe et le désagrément des chancres mous, durs et de la coulante.

Si ces pasteurs sont très mal partagés sous ce rapport, ils sont avantagés en beaucoup d'autres. Les femmes, par exemple, ont presque toutes des douleurs utérines : riches ou pauvres, fortes ou faibles, errantes ou sédentaires, toutes, sans attendre un âge avancé, se plaignent de la matrice.

Quelle peut être la cause des affections si fréquentes de cet organe? est-ce à l'ablation du coussinet charnu de l'appareil génital externe? est-ce aux pénibles travaux auxquels elles sont soumises, ou à ces deux causes réunies, ou à un état constitutionnel héréditaire? Je pose ces questions, on peut choisir ou, même, chercher d'autres causes; pour moi jusqu'à plus ample information la première me suffit. Je ne crois pas que la nature ait placé sans raison et sans utilité deux épais bourrelets à l'entrée de l'orifice vaginal. Si le mont de Vénus et les grandes lèvres ont leur utilité, il doit évidemment en résulter des inconvénients, lorsqu'ils sont enlevés et qu'il ne reste plus qu'une surface plane. J'ajouterai que je ne suppose pas non plus, que la femme ait été créée pour être soumise aux plus durs travaux ; enfin, en supposant, que l'infibulation soit sans inconvénient, elle n'en est pas moins immorale et grotesque, et je trouve également contre nature et condamnable de profiter du labeur de la femme pour vivre dans l'oisiveté.

De toutes les affections dont sont atteints les Apharras, les plaies accidentelles tiennent certainement le premier rang; elles se renouvellent si souvent qu'ils doivent finir par s'y habituer. Leur corps étant en partie nu et le tissu qui recouvre les parties voilées est si mince, que leur peau se trouve toujours prête à recevoir une blessure. Presque tous se conduisent comme de grands enfants; de sorte que l'acte est accompli avant que la réflexion ne vienne les éclairer, ce qui leur fait rarement manquer l'occasion de se blesser ; heureusement, leurs plaies guérissent presque aussi rapidement qu'elles s'attrapent, ce qui leur permet de recommencer. C'est en général par le mépris qu'ils soignent les plaies superficielles et souvent même les profondes. Lorsqu'elles résistent à ce traitement, ils les lavent et les recouvrent d'un linge; si elles résistent encore ils doivent avoir recours aux soins de leurs médecins et encore, je n'en suis pas certain, car je n'ai jamais vu de Danakils et de Somalis appliquer des médicaments sur leurs plaies.

Les difformités chez eux doivent être rares; je n'ai pas vu un seul parmi eux qui ne soit normalement constitué; ils m'ont dit cependant : il y a chez nous quelques boiteux, quelques bossus également, mais moins nombreux.

Cette quasi absence de rachitisme et un développement régulier et normal chez un peuple aussi pauvre, dénué de tout, donnent à réfléchir. Voilà des hommes qui ne prennent que du lait en quantité insuffisante pour leur assurer de la vigueur et de la force, qui couchent sur le sol, qui ne boivent que de l'eau très rarement exempte d'impuretés, et presque tous, sauf la maigreur, sont sculpturalement charpentés. Ils ont bien les jours de fête un régime plus réconfortant, mais ces fêtes quoique de longue durée sont très courtes relativement à la longueur de l'année. Ils ajoutent bien aussi un peu de doura ou des dattes à leur régime, mais c'est un luxe qu'ils ne peuvent qu'exceptionnellement se payer. On pourrait donc négliger cette abondance exceptionnelle et dire que ces malheureux souffrent de la faim tout le long de l'année et, chose incompréhensible, ils ne s'en portent pas plus mal.

Je me le suis fait répéter trop souvent pour ne pas le redire : la majorité de ces pasteurs ne boivent que du lait une fois par jour, le soir, après la traite des troupeaux et rarement ils en ont en quantité suffisante pour apaiser leur faim. Ce repas fait, ils s'étendent sur leur couchette de sable, se lèvent le matin et attendent au soir pour s'administrer leur petite ration de lait. Ils n'ont en général que quelques jours de fête, pendant lesquels on sacrifie un grand nombre d'animaux, pour se réconforter.

Malgré un régime si précaire, il en est parmi eux qui jouissent d'un véritable embonpoint, mais c'est l'exception, car en général ils sont très maigres, ce qui ne les empêche pas de paraître assez forts et assez vigoureux.

Quelle autre conclusion tirer de ce fait, si ce n'est que l'élément graisseux joue un rôle très secondaire et n'a guère d'influence sur le développement régulier et normal des individus. La majorité des Apharras est d'une maigreur de phtisique; il semble que la graisse manque totalement dans l'organisme d'un très grand nombre de sujets, et cependant, ils ont tous des organes en très bon ordre et en très bon état, ne demandant tous qu'à bien fonctionner, surtout l'estomac. Lorsque l'un des possesseurs de cette poche alimentaire peut lui fournir chaque jour une nourriture suffisante et substantielle, sa maigreur disparaît comme par enchantement et ce corps maigre revêt au bout de deux à trois mois une beauté de forme à tenter le pinceau d'un peintre et le ciseau d'un sculpteur.

L'insuffisance des aliments, le manque absolu de substances végétales, la négligence de soins hygiéniques ne sont donc pas les pourvoyeurs du rachitisme, en Apharras du moins. Les aliments que l'on qualifie de grossiers ne le sont certainement pas davantage. Le monde savant, le public ignorant s'est fait à ce sujet une idée erronée. Il en sera toujours ainsi, les idées préconçues qui titillent agréablement notre imagination ayant eu de tout temps le privilège de passer bien avant et plus rapidement que les idées rationnelles.

L'aliment qui paraît le plus grossier à l'esprit public est très souvent plus nutritif que le plus délicat des mets ; le pain bis, les vulgaires bouillies, les épaisses pâtées, le haricot de mouton et autres copieuses ratatouilles, arrosés de bière, de cidre ou de vin copieusement baptisés, se digèrent plus facilement et procurent à l'organisme plus de force et de vigueur que beaucoup de ces mets appétissants, préparés par des artistes culinaires et sablés de vins généreux.

La qualité des viandes et des farineux, la fraîcheur des légumes, la maturité des fruits, les boissons tirées directement des produits naturels, la pureté de l'eau sont la base d'une saine et fructueuse alimentation. A ce sujet, il ne devrait s'élever aucune contestation ; nous devrions tous être des darwinistes invétérés et imiter les animaux, nos soi-disant ancêtres, qui se nourrissent sans préparation des substances que leur fournit la nature. Pourquoi l'homme ne fait-il pas comme eux ? pourquoi prépare-t-il ses aliments et fabrique-t-il des boissons fermentées ? Sur cette question personne ne veut être darwiniste, car tous les humains préfèrent une nourriture variée et presque tous des aliments cuits et assaisonnés.

On engraisse la terre pour obtenir de tendres et gros légumes, ne pas confondre avec les grosses légumes engraissées autrement ! on martyrise les arbres pour avoir de beaux fruits, on presse les grappes de la treille pour en sortir du vin, on fabrique des liquides alcooliques pour noyer ses soucis et faire tituber son corps. Corbleu ! fils de singes, que vous êtes dégénérés ! Assurément, cela n'est pas possible autrement, le diable a dû s'en mêler et courtiser la *singesse* qui sortit de son sein le bimane dont nous sommes les joyeux descendants. Voyons, soyez sérieux autant que moi. Est-il possible, sans invoquer quelque diablerie, de savoir pourquoi l'homme prépare ses aliments, cultive, améliore et fait fructifier ce qui peut lui servir, alors que dans toute la lignée de ses ancêtres, depuis la monère jusqu'aux anthropoïdes, on n'a rien vu de semblable chez aucun ? Quand les hommes pour faire du bruit [illegible]

chent les grelots de la folie à leur imagination, ils sont bien amusants.

L'homme, c'est incontestable, a un estomac d'une exigence incroyable et, pour le satisfaire, on peut bien dire sans exagération qu'il a de l'esprit comme un singe. Le malade mis à la diète par son esculape lui crie sans cesse : je meurs de faim ! Un malade mourir de faim, lorsqu'il est soigné par un docteur, c'est impossible à moins d'un cas exceptionnel ou, ce qui serait également exceptionnel, que le docteur eût pris ses inscriptions à Bicêtre. Un malade tué dans les vingt-quatre heures par une indigestion, cela se voit tous les jours, c'est dans l'ordre des faits ordinaires ; tandis que la diète, qui n'est jamais que relative, n'a encore tué personne, ni occasionné le moindre déboire au médecin qui surveille son malade attentivement et qui l'alimente progressivement.

Malheureusement, sur ce chapitre, les avis sont partagés ; les uns prescrivent la diète, les autres préfèrent laisser à l'estomac de leurs malades le soin de se guider lui-même. Ils ont cette pensée que ce qui plaît ne saurait nuire. Si vous n'avez pas faim, disent-ils, ne vous forcez pas, on peut vivre sans manger et si vous avez faim, mangez afin de prendre des forces pour résister au mal, et si vous n'avez pas faim, mangez quand même afin que la maladie ne s'alimente pas aux dépens de l'organisme.

Je n'ai aucune idée bien nette sur cette délicate question ; je n'y vois pas très clair, ce qui m'arrive souvent. Aussi, pour m'éclairer, je m'étais adressé, il y a longtemps déjà, à l'un de mes savants confrères.

— Etes-vous pour la diète ou l'alimentation, lui dis-je ?

— La diète absolue est absurde, me répondit-il, et l'alimentation est parfois criminelle.

La surprise que me causa cette sortie fut la seule objection que je lui opposai.

— Oui, continua-t-il, vous savez comme moi que la maladie affaiblit et conduit doucement ou tambour battant au tombeau : si par une diète absolue vous contribuez à cet affaiblissement de l'organisme, vous accélérez la marche de votre malade vers le fatal dénouement. D'un autre côté, si vous lui laissez manger ce que demandera son estomac avec l'espoir de lui donner la force de résister au mal, vous lui verrez préférer, presque toujours, un aliment indigeste et, neuf fois sur dix, la maladie s'aggrave quand le malade ne meurt pas sur le coup.

— Très bien, mon cher confrère ! La diète active, l'alimentation aggrave quand elle ne tue pas ! Je ne suis guère plus avancé.

— Vous le serez plus tard, quand l'expérience aura complété vos études. En attendant, n'ordonnez jamais une diète absolue et,

soyez très prudent sur le choix, la qualité et la quantité des aliments et des médicaments que vous laisserez prendre à votre malade. L'aliment et le médicament sont deux inséparables dans le traitement d'une maladie ; une bonne friture, une tranche de pâté, une assiette de haricots et autres aliments de digestion laborieuse sont aussi dangereux qu'un médicament contre-indiqué. Quand dans une personne tout est affaibli par la maladie, vous devez bien supposer que l'estomac l'est également, qu'il n'a pas plus de force pour digérer les aliments que les jambes n'en ont pour courir ; il est donc illogique de vouloir lui faire exécuter ce qu'on ne pourrait obtenir pour les jambes ou les bras ; il est au contraire très sensé de lui donner ce qu'il peut digérer sans aucune fatigue : thé de bœuf et bouillon de poulet, viennent en première ligne ; ensuite le lait de poule, le bouillon de bœuf, le lait coupé et en dernier ressort, comme préparation aux aliments solides, une petite tranche de gigot ou de rosbif. C'est encore une grossière erreur, généralement admise, que les viandes blanches sont de digestion plus facile que les noires ; c'est plutôt le contraire, car certaines viandes noires sont plus faciles à digérer que les viandes blanches, mais ce dont on ne semble tenir aucun compte, c'est que dans les viandes blanches comme dans les noires, il y en a de très faciles et d'autres de très pénibles à digérer. Dans certains cas, lorsque la maladie n'affaiblit pas trop l'organisme, l'alimentation forcée a sa raison d'être et peut donner d'excellents résultats. La dominante de tout cela, c'est de ne pas charger l'estomac au delà de ses forces : une cuillère de bouillon digéré fortifie beaucoup plus l'organisme qu'un bifteck ou une côtelette que le tube digestif regarde passer au lieu de les saisir au passage ; souvent même il se fâche, refuse de les supporter et les expulse par une évacuation prématurée.

Ce digne et savant praticien me dit encore : la médecine est par-dessus tout une science d'observation, de raisonnement, de réflexion et d'études ininterrompues ; il faut exercer son esprit à la souplesse, à la promptitude et à ne prendre jamais une détermination avant de savoir à quoi on a à faire, n'avoir pas de parti pris et agir selon les circonstances. Si vous vous laissez entraîner par le courant des médicaments périodiques et des méthodes de traitement qui ne font que passer et disparaître, vous ferez peut-être fortune, mais vous ne guérirez que les plus entêtés de vos malades, ceux qui veulent, quoi qu'on fasse, rester à toute force ici-bas.

J'ai retenu ce que m'avait dit mon illustre confrère ; je n'ai eu qu'à m'en féliciter, car je m'en suis toujours très bien trouvé et mes malades en ont retiré les fruits.

De nos jours comme par le passé, une métaphore faite avec esprit et talent est un voile transparent jeté élégamment sur l'expression d'une pensée. Cependant son ombre, si légère qu'elle soit, a quelque chose de mystérieux, ce qui permet de découvrir parfois tout autre chose que ce que l'auteur a voulu exprimer. Nos savants aïeux, nos précurseurs dans la science se sont servis de métaphores et surtout de mots grecs et latins pour exprimer leur pensée. A leur jargon scientifique le public ne comprenait rien et payait par un éloquent silence le tribut de son admiration : avec un grand sérieux les savants empochaient cette dîme admirative et se réjouissaient, dans leur cœur, de leur succès.

Les savants modernes ont presque complètement abandonné le jargon grec et latin de leurs devanciers pour s'exprimer dans le langage usuel. En France, ils s'expriment en français, mais dans un français qui n'est compréhensible que pour celui qui s'en sert. Le public y comprend encore moins que si on lui parlait grec ou latin. On a remplacé le jargon de nos aïeux par un jargon français; il n'y a donc à peu près rien de changé, c'est toujours la même chose : un savant ne serait pas savant s'il parlait un langage compris de tout le monde; tous ses auditeurs le comprendraient sans difficulté, ce qui atténuerait considérablement l'étendue de son prestige. Ce qu'ils cherchent, nos modernes, pour qu'on apprécie bien l'étendue de leur savoir, ce sont des mots ronflants, sonores, sibilants et bêlants qui se prononcent les uns en éternuant et les autres par une forte tension des cordes vocales. Comment des auditeurs pourraient-ils assister à de pareils tours de force sans couvrir l'orateur de leurs applaudissements?

Ce n'est pas à chercher la solution des problèmes de la science qu'on attelle son esprit, c'est à courir après des mots qui éclosent dans de savantes circonvolutions cérébrales et viennent s'épanouir dans de savantes réunions. L'heureux auteur de ces découvertes est sérieusement écouté, mais non compris de ses savants collègues, écoutant, dans un religieux silence, ce mystérieux baragouin qui leur frappe l'oreille pour la première fois. ils n'en reviennent pas, ils sont émerveillés et, pour faire croire qu'ils ont compris, ils applaudissent.

Les savants modernes négligent les idées et cherchent des mots. Les idées n'ont plus cours et les mots sont à la mode, non seulement à Paris, mais dans toutes les grandes villes de France.

Dans une réunion deux éminentes têtes discutaient un jour sur un organe microscopique découvert dans un petit animal dont je n'ai pas retenu le nom, tant j'avais l'esprit occupé à chercher ce que pouvaient dire ces deux vaillants antagonistes. Je suis certain que les assistants ne comprirent absolument rien à cette

savante discussion et j'ai même cru m'apercevoir que, par moments, les deux brillants discoureurs ne se comprenaient pas eux-mêmes. Ils me firent l'effet de deux pêcheurs, tenant chacun dans la main une ligne, et lançant leurs hameçons en eau trouble.

J'étais assis auprès d'un érudit dans la langue scientifique et je lui dis à la fin de la séance :

— Pourriez-vous en deux mots m'expliquer le sujet de la discussion que nous venons d'entendre ; nos savants jouteurs ont émaillé leurs phrases de tant de mots qui me sont encore inconnus, que je n'ai rien saisi de ce qu'ils se disaient.

— C'est tout à fait nouveau, me répondit-il, je n'ai pas encore la clef des termes dont ils se sont servis. Je ne puis donc vous expliquer ce qu'ils viennent de nous apprendre.

Satisfait de cette réponse, je me dirigeai vers la porte en murmurant : *Ce qu'ils viennent de nous apprendre!!* J'avais déjà répété cette phrase deux à trois fois, lorsqu'une main me frappa sur l'épaule ; je me détourne et je reçois cette phrase dans l'oreille :

— Eh bien, confrère, avez-vous compris?

— Parfaitement, car ma vue n'a pas encore baissé.

— J'ai également la vue très bonne, et cependant je n'ai pas vu clair dans ce que je viens d'entendre.

— Alors, j'ai encore de meilleurs yeux que vous, car j'ai très clairement vu deux savants orateurs qui avaient des mots plein la bouche et un grand vide dans le cerveau.

— Où avez-vous puisé un pareil jugement, mauvais plaisant?

— Dans ce vers : *Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement.*

— Vous êtes un plagiaire; vous vous servez, pour juger vos amis, d'un argument qui ne vous appartient pas.

— Vous avez raison; ils sont de mes amis et à ce titre j'ai pour eux beaucoup d'estime. Comme savants, je les redoute et comme orateurs, je fais tous mes efforts pour ne pas m'endormir au bruit de leurs paroles. Actuellement on parle beaucoup pour ne rien dire, on se contente d'exprimer sa pensée par des mots, des mots, des mots qui n'ont encore vu le jour dans aucun dictionnaire. Tous les parleurs, car ce ne sont plus des orateurs, vous délaient une petite pensée ou un petit fait dans un discours de deux à trois heures. En sciences, ce ne sont plus les pensées et les idées qui font les savants, ce sont les mots ombragés de mystère et le grandiose des monuments des sociétés savantes.

— C'est justement ce que je disais l'autre jour en parlant de la Sorbonne ; c'est trop luxueux, tous ces décors sont coûteux et inutiles.

— Je ne partage pas votre manière de voir; je trouve la Sorbonne digne de Paris et de la France et, s'il eût été possible de la faire encore plus splendide, je regretterais sincèrement qu'on ne l'eût pas fait.

— Je n'y comprends plus rien; vous venez de critiquer la beauté des monuments des sociétés savantes et vous ne trouvez pas la Sorbonne encore assez luxueuse.

— C'est exact.

— Alors, expliquez-vous!

— Rien ne m'est plus facile : La Sorbonne n'a pas été construite pour des réunions de savants; c'est une école où des jeunes gens viennent augmenter l'étendue de leur savoir et compléter leurs études avant de se lancer dans les tribulations de la vie sociale. L'instruction qu'ils reçoivent des savants professeurs de cet établissement leur arrive au cerveau surtout par les oreilles. C'est insuffisant, car l'on apprend bien mieux et on se forme des idées plus précises par la vue; ce n'est qu'en ayant sous les yeux des modèles de perfection et de beauté qu'on arrive à distinguer nettement le beau du laid et à échapper au ridicule de se tenir en extase en face d'une médiocrité. Voyez-vous un jeune homme plein d'instruction et chargé de diplômes passant sans s'arrêter devant les chefs-d'œuvre des artistes anciens et modernes et s'arrêtant devant un monument sans style, une statue informe, une peinture criarde! Le malheureux ne verra, dans les pyramides, les obélisques, qu'un tour de force, qu'une masse de pierres dans l'une et un monolithe dans l'autre, il ne verra qu'un débris dans la Victoire de Samothrace et trouvera un Manet plus idéal et plus suave qu'un Raphaël. A la campagne, il ne jouirait même pas du plaisir que procure la vue d'un beau paysage, des jeux de la lumière et des grands horizons.

— Cela s'apprend avec le temps.

— Erreur! mon cher confrère. Si dans la force de la jeunesse on ne s'est pas initié, par la vue au beau des œuvres de la nature et de celles de l'homme, on arrive rarement à les juger sainement, on s'en fait une opinion d'après ce qu'on entend dire. Ce n'est pas entre des murs ternes et monotones, des couloirs sans attraits, des salles aussi tristes que les cellules d'une prison qu'on fera l'apprentissage de ce que tout homme instruit doit savoir. Jamais les locaux destinés à l'instruction ne seront trop décorés. Dans les salles d'écoles primaires, des figures de géométrie, des cartes de géographie, des croquis de plantes et d'animaux, des tableaux où se trouve le résumé de ce que l'on doit apprendre, tout enfin ce qui peut intéresser et instruire l'enfance, doit déco-

rer les murs. Dans les monuments d'écoles supérieures où se continue l'instruction et où débute l'éducation primaire de la vie sociale, il faut autre chose de plus compliqué qu'une figure de géométrie ou un tableau synoptique, c'est la représentation des plus belles créations du génie humain et les objets et les sites les plus imposants de la nature qu'on doit avoir sous les yeux le plus souvent possible. C'est avec des objets d'un goût exquis et d'une correction irréprochable qu'on doit éduquer l'œil et former le goût, la pensée et le jugement.

Maintenant, mon cher confrère, je vous demande à quoi peut servir, à des hommes qui sont sensés n'avoir plus rien à apprendre, des monuments grandioses, luxueusement décorés? Est-ce que les décors d'une salle où ils viennent se communiquer leurs pensées peuvent ajouter quelque chose au savoir des tribuns de la science, des lettres et des arts? Ce qu'il faudrait pour décor à ces salles, c'est la beauté de ce qu'on y dit, l'esprit et le savoir qu'on y déploie. Est-ce qu'une idée sera moins belle ou moins saillante dans une salle sans décors que dans un salon lambrissé, meublé de sièges qui invitent plutôt au sommeil qu'à l'audition des orateurs. *L'habit ne fait pas le moine* et encore moins le savant. Il n'est pas une société qui n'envie d'être logée dans un splendide et vaste hôtel. A quoi cet hôtel peut-il servir quand on n'a rien, ou fort peu de choses à dire, et en général si peu de savoir à y loger? Du reste ce n'est plus de nos jours au savoir qu'on réclame son prestige : c'est au luxe d'un monument.

— Vous voyez tout à l'envers, intraitable confrère, vous avez adopté là une spécialité dont la réussite me paraît incertaine. Je crois que vous feriez beaucoup mieux de marcher du pied droit comme tout le monde. En résumé, c'est votre affaire; portez-vous bien et ne vous faites pas trop de mauvais sang; ni dans un sens ni dans un autre vous n'arrêterez la marche du progrès.

Il fit bien de partir, car j'allais lui parler des réunions en plein air des Apharras, et lui apprendre qu'en ce pays les réunions savantes, les réunions littéraires, les réunions scientifiques, les réunions électorales, les réunions religieuses, les réunions secrètes étaient inconnues et que les *ardéquinas* s'entendent très bien sans réunions, ni congrès; ils réfléchissent isolément et soignent consciencieusement leurs malades; au lieu de palabrer en langue étrangère. Ils se contentent de transmettre ce qu'ils savent à leurs élèves dans la langue usuelle du pays.

Comme le disait tout à l'heure mon confrère, je ne dois pas marcher du même pied que tout le monde, car mon plus vif désir était, pendant mon séjour en Apharras, de devenir, pour un mois

ou deux, l'élève d'un *ardéguina*, ce qui m'eût permis de parler avec connaissance de cause du savoir, en médecine et en thérapeutique, des médecins de ce pays. J'aurais pu apprécier la valeur de leur médication empirique et savoir, toute proportion gardée, s'ils guérissaient et laissaient mourir autant de malades que les fiers diplômés des nations civilisées. Mon ignorance de la langue apharras ne m'a pas permis de me procurer cette instructive satisfaction. J'aurais été heureux d'ajouter à mon titre de docteur celui d'*ardéguina*, mais je n'aurais pas pu y joindre celui d'*alouwina*, les femmes seules ayant le droit d'entrer dans la case d'une parturiante; j'écris ce mot ainsi parce qu'il me paraît d'une orthographe plus logique que celle de parturiente.

En France, nous avons au moins l'avantage de pouvoir exercer les accouchements avec notre bagage médical.Cette faveur nous a permis de réaliser un progrès sérieux dans l'art de mettre au monde un être humain. Nous avons transformé les accouchements en obstétrique; voilà une fameuse découverte et une transformation à rendre jalouse celle de Darwin; c'est un grand pas fait dans la science et qui ira très loin dans la postérité.

Il n'était pas possible, pour exciter la verve de nos futurs Molière, d'inventer un mot d'un facies plus comique, ayant avec cela quelque chose de mystérieux qui donne à réfléchir et fait rêver lorsqu'il se présente à la vue et qu'on veut le prononcer; le premier de ses bouts vous fait ouvrir la bouche et le second vous réclame une rime et après celle-là une autre, et ainsi de suite. Oyez plutôt :

Procédant avec art et selon la logique,
Je devrais définir et faire l'historique
De ce mot, parfumé d'esprit scientifique,
Qui vous sort de la bouche en criant : Obstétrique!
Bien qu'il ait la saveur du moisi de l'antique,
On ne le trouve pas dans le livre biblique,
Ni dans les papyrus de Rome et de l'Attique.
Il faut donc revenir de l'époque homérique
Et chercher, dans les fleurs de notre rhétorique,
Le glorieux berceau de ce terme magique.
Suprême est sa vertu, car dit d'un air rustique,
Il peut faire accoucher sans l'affreuse colique
Qu'accompagne parfois un murmure éolique
Et révèle souvent une odeur méphitique.
C'est quand il faut tirer du sac hypogastrique
Un enfant, comprimant le tube pneumatique,

Qu'un bon obstétriqueur, d'une voix sympathique,
Doit démontrer céans que toujours il implique
D'unir à la parole un grand talent pratique.
Il doit venir des dieux, ce puissant hypnotique,
S'il n'est pas de Satan, le produit diabolique.
On doit donc être fier, plus que Caton d'Utique,
D'être contemporain de l'écrivain celtique
Qui sut, de son cerveau, sans un grain d'émétique,
Expulser sans efforts ce mot cabalistique.
Si je ne craignais pas que le panégyrique
De cet enveloppé d'un nuage mystique
N'endormît le lecteur d'un sommeil léthargique,
Je pourrais, n'ajustant que des rimes en ique,
Composer en vingt chants un beau poème épique.
Mais ce n'est ni par vers, ni scherzo de musique,
Que le mot de Cambronne, étonnante réplique,
Sorti, comme un boulet, d'un poumon héroïque,
A, sous le masque épais du style énigmatique,
Franchi l'austère seuil de l'histoire classique.
Le nôtre, moins vulgaire et non moins énergique,
Aura, je le prédis, un succès magnifique,
En servant aux savants d'Europe et d'Amérique
De marteau pour frapper à la caisse publique.
Saisis donc ce battant, confrère à bourse étique,
Et tu verras bientôt, dans un luxe asiatique,
Le train de ta maison égaler, chose unique,
Celui du Président de notre république.

L'obstétrique tuera l'accouchement et plongera tous les accoucheurs dans l'obscurité et la misère. Aucune dame, pas une seule du grand ou du petit monde ne voudra se faire accoucher; le mot seul la rendra furieuse ou la fera tomber en pâmoison.

Ne vous faites pas accoucher, dira à son amie une insinuante visiteuse, les accoucheurs sont tous des ignorants, ils ne connaissent pas l'obstétrique. Je ne leur confierais pas Calinette, ma petite chienne. Prenez garde, chère petite, et ayez bien soin de vous adresser à un obstétriqueur. Si vous n'en connaissez pas, je vous donnerai l'adresse du mien; il m'a obstétriquée merveilleusement de mes deux garçons et de ma fille. C'est un homme charmant sous tous les rapports, un grand savant, un homme du monde, et d'une douceur angélique. Je vais vous écrire son adresse de peur que vous ne l'oubliez.

Les mots obstétrique, obstétriqueur, obstétriquer vous pénè-

trent dans l'esprit et vous séduisent comme une révélation ; ils vous éblouissent au point de ne vouloir plus en entendre d'autres et l'effet qu'ils vous produisent persiste jusqu'à la mort. Donner à l'accouchement l'obstétrique pour manteau peut se placer parmi les traits de génie : il permettra, sous ce nouveau costume, d'obstétriquer plus docilement et l'utérus et la bourse de la cliente.

Depuis quelques années, l'obstétrique de la bourse a fait d'importants progrès; la médecine ne pouvait évidemment pas y rester indifférente. Un chirurgien disait à la fin de l'Empire : « J'entasse mon troisième million. » S'il eût vécu à notre époque, ce n'est plus des millions, mais des milliards qu'il aurait voulu entasser. Jadis, on jugeait à ses capacités le talent d'un médecin; de nos jours, on en juge aux millions qu'il possède. Si cela continue en progression aussi rapide, il est probable que le talent d'une douzaine des médecins les plus renommés équivaudra à la fortune d'un pays. Malheureusement, en médecine, comme en toute autre chose, la fortune ne sourit pas à tout le monde; rien de changé sous ce rapport, car ses élus sont toujours l'exception et pour un qui entasse des millions, il y en a des centaines de mille qui entassent la misère.

En Apharras, les médecins n'entassent ni millions ni misère; ils vivent tous honnêtement de leur métier et le talent d'aucun d'eux ne représente un million de valeur : à peine le plus recherché a-t-il dans son troupeau quelques bestiaux de plus que ses confrères. Le sol de ce pays est trop aride, le commerce trop restreint, l'industrie trop endormie et les habitants trop clairvoyants, pour qu'un médecin puisse fixer à son talent un prix plus élevé qu'à celui de ses confrères ; il leur faut se contenter d'une modeste et équitable rétribution, et il leur est défendu de compter sur l'obstétrique pour augmenter leurs revenus, car dans ce pays, quelles que soient les idées de grandeur et le désir de faire du genre, on ne peut avoir recours à un médecin pour faire obstétriquer son épouse. Ce n'est pas du reste pour ce pays de miséreux que l'obstétrication a été inventée. Les femmes sont obligées d'avoir recours aux modestes *alovrinas* qui les accouchent simplement sans se douter qu'elles font *obstétriquement* un acconchement.

Aussitôt que la sage-femme a franchi le seuil d'une case où se trouve une femme sur le point d'accoucher ou, pour me moderniser, dans la case d'une parturiante que, pour me moderniser encore plus sérieusement, je devrais dire parturiente; mais j'ai tout lieu de croire que ce mot a pour radical le mot parturition inscrit depuis longtemps dans la langue française. Or, je ne crois pas fauter en attribuant la formation de ce dernier mot au verbe

parturier, non en usage, puisque la majorité des mots terminés en ion dérivent d'un verbe. Ce verbe parturier, introduit dans la langue française, n'aurait pas fait mauvaise figure; maintenant il est trop tard, car la parturite démolirait l'obstétrique et les parturianteurs annihileraient les obstétriqueurs et les parturianteuses les accoucheuses. Comme un amant dit à son amante : « je t'aime », une parturiante pourrait dire à son parturianteur : « je parture ». A mon appréciation, le créateur du mot *parturiante* et celui de la pièce de vingt-cinq centimes devaient être l'un en langue française et l'autre en système décimal de force égale; ils n'ont rien à s'envier.

Ce n'est pas la logique qui domine à notre époque, c'est le savoir superficiel et l'excentricité. On ne peut pas rester en équilibre et l'on a parfaitement raison, puisque les excentriques attirent l'attention et finissent par plaire, pas à tous, car il se trouve toujours quelques mauvais coucheurs qui les jugent sévèrement selon leur mérite. Je puis me tromper, mais si dans l'avenir on juge notre siècle par la masse, on dira de lui le siècle des crétins comme nous disons le siècle de Louis XIV. Et dire qu'il n'y a pas un seul Français qui ne se croie un homme supérieur ! Oh, si nous pouvions revenir sur terre dans une ou deux centaines d'années, quelle désillusion, mes amis! Nous ne pourrions pas croire que nous avons été aussi inintelligents et surtout aussi peu prévoyants.

En attendant qu'on puisse nous juger, occupons-nous de notre *alouwina* installée dans la case de sa parturiante: elle a hermétiquement fermé la porte, et aucun homme ne peut savoir ce qui va se passer. Non seulement il est défendu d'y pénétrer, mais encore de s'en approcher. J'ai cependant pu obtenir quelques renseignements de bonne provenance.

Les *alouwinas* font prendre à leur cliente la position recommandée par nos obstétriqueurs : la position horizontale, le dos par terre ou, ce qui doit être rare, sur un hangareb, le ventre en l'air, les jambes pliées, les genoux relevés. C'est du reste la position naturelle, la position qui permet à l'accouchée d'aider, avec plus de force, les effets des contractions utérines et de pousser avec plus de vigueur.

La sage-femme attend patiemment auprès de sa cliente que la nature ait terminé l'opération; c'est du reste ce qu'on a de mieux à faire : laisser agir la nature et attendre patiemment, car elle est parfois très lente! mais elle finit presque toujours par se débrouiller et atteindre son but. Il n'est pas toujours facile, quand on la voit tergiverser, de rester calme, de ne pas se précipiter

pour lui venir en aide. Tant pis! car neuf fois sur dix, lorsque l'on perd patience, on aggrave la situation quand on ne détermine pas un accident. Le médecin ou la sage-femme ne doivent jamais agir avant que la nature soit à bout de force ou ait complètement perdu la raison, quand elle ne sait plus ce qu'elle fait ou qu'un obstacle insurmontable paralyse ses efforts. Sur quatre accidents, il y en a au moins trois qui sont le résultat d'une trop prompte intervention. Saisir le moment où la main doit agir n'est pas chose facile, c'est l'écueil contre lequel le plus grand talent peut parfois se briser, mais la hâte dans les accouchements a toujours produit et produira toujours plus de déboires que l'attente.

La nature est le plus savant et le meilleur des accoucheurs; ceux-ci doivent se contenter d'être ses aides intelligents et non jaloux, non jaloux surtout, et du rôle important et parfois lucratif de surveillants dévoués; ils doivent par conséquent surveiller, réfléchir et ne jamais agir avant que la nature ait dit son dernier mot.

Voici deux faits qui démontreront que la nature n'agit pas en aveugle : une femme est prise de douleurs; le médecin appelé constate une présentation de l'épaule. Le col est suffisamment dilaté pour permettre l'introduction de la main, en usant de patience et de ménagements. Les douleurs sont très vives et plus insupportables que dans un accouchement normal, la malade réclame à grands cris sa délivrance.

— Ne criez pas si haut, lui disait l'accoucheur, on va vous entendre de l'autre côté de la rue.

Qu'attendait-il cet impitoyable docteur? il attendait la fatigue de l'utérus et une dilatation un peu plus grande, ce qui lui eût permis d'introduire la main plus librement et, lorsqu'elle serait entrée, de ne l'avoir pas paralysée par de trop violentes contractions et le vigoureux serrement du poignet.

Voir souffrir une femme, rester deux ou trois heures impassible auprès d'elle, lorsqu'on a la conviction que l'accouchement ne pourra pas se faire sans intervenir, est d'un courage inhumain.

Les douleurs sont devenues moins violentes, la malade jouit de plus de calme. C'est le moment, dit le médecin, en relevant sa manche et se graissant la face dorsale de la main. Il fait placer sur le bord du lit la malade en position favorable les douleurs ont cessé, le col s'est rétréci, la malade refuse de le laisser agir. Le docteur insiste en regrettant d'avoir autant attendu; il retire la main et dit gravement à sa cliente : « vous aviez raison, le moment n'est pas encore arrivé. »

— Comment! s'écria-t-elle; ce n'est pas encore fini?

— Pas encore, répondit-il, vos souffrances étaient trop grandes et maintenant il vous faut du repos et de la tranquillité pour réparer vos forces. Ne vous laissez pas mourir de faim et faites-moi prévenir aux premières douleurs que vous ressentirez.

Vingt-quatre heures s'étaient écoulées, le médecin se retrouvait à son poste, disant à sa malade : « Ne vous retenez pas, criez, criez de toutes vos forces si le cœur vous en dit ; un peu de courage et dans un instant la tête va sortir. »

Pendant ce répit d'une vingtaine d'heures, la version s'était opérée naturellement. Le docteur avait tranquillement laissé faire, et perdu les honoraires d'une opération. Malheureux docteur! coquine de nature! heureuse accouchée d'avoir eu un médecin que rien ne surprenait et qui laissait aller tranquillement les choses au lieu d'agir trop précipitamment.

J'ai vu une autre fois un fait analogue se reproduire, et je crois que, si l'on n'en signale pas de plus fréquents, c'est qu'on se presse trop d'agir.

En arrivant dans la case d'une Apharrase en couche, la sage-femme commence par expulser le mari ; veut-elle lui éviter les durs reproches que la femme adresse en ce moment à son époux, ou le trouve-t-elle encombrant dans cette étroite demeure,ou est-ce une coutume adoptée, ou n'a-t-elle d'autres motifs que celui de rester seule et agir sans contrôle? La cause importe peu, le résultat, c'est-à-dire l'expulsion du mari, est un fait moins banal.

Quand l'enfant apparaît à la vulve, l'accoucheuse fait avec un rasoir plusieurs incisions au bord de l'ouverture qui, à la suite de l'infibulation, doit être très rigide. Ces incisions ont l'avantage de faciliter la sortie de l'enfant et elles dispensent, après l'accouchement, de raviver les bords de l'ouverture vaginale avant de les recoudre, car la coutume exige que les femmes soient infibulées après chaque accouchement.

L'enfant sorti, elle coupe le cordon, non, comme on l'a dit, avec les dents, mais avec son inséparable rasoir, l'instrument à tout faire, lui servant tour à tour de bistouri, de ciseau et de forceps. Les sages-femmes de ce pays suivent l'exemple d'Alexandre : elles ne cherchent pas à dénouer, elles tranchent l'obstacle à coups de rasoir.

Le cordon coupé, elle fait un nœud au bout placentaire et lie le bout fœtal avec du fil ou du filament d'écorce. Cette opération terminée, elle dépose l'enfant par terre et procède à l'extraction du placenta. La délivrance faite, elle rapproche les bords de l'ouverture vaginale et pour les maintenir fait une suture entortillée ; elle se sert pour cela d'épines d'acacia en guise d'épingles, et de

fils, de ficelle ou de tout autre filament; elle emploie enfin ce qu'elle a à sa disposition.

On frémit à la pensée que de tout cela rien n'est aseptisé. Quelle responsabilité pour cette imprudente, et quel danger pour l'accouchée, si cela se passait en France où tout doit être soigneusement aseptisé : mains, instruments, linge, aiguilles, ficelles, etc. On néglige pourtant d'aseptiser ses vêtements et son haleine, qui en auraient parfois cependant grand besoin. Pourquoi cette négligence?

En toute chose, l'exagération a toujours fait hausser les épaules et excité la verve des critiques. A l'époque actuelle, ce sont surtout les sérums et les antiseptiques qui ont pris en médecine des proportions exagérées; c'est devenu une véritable maladie, une rage, pour la guérison de laquelle un sérum ou un antiseptique serait surtout utile.

Je ne sais si la négligence des sages-femmes apharrases est suivie de nombreux accidents, mais je serais bien étonné si elles en avaient davantage qu'en France.

Lorsque la suture de l'ouverture vaginale est terminée, elle rapproche les jambes de la femme, qu'elle maintient dans cette position avec des ligatures, c'est fini : elle n'a plus qu'à surveiller et attendre la guérison.

Aucune personne, je le répète, portant l'insigne du sexe masculin, ne peut approcher une femme en couche; il n'y a ni vieux, ni jeunes, ni mari, ni parents, ni amis qui tiennent; on exclut impitoyablement tous les représentants du sexe fort. Mais c'est en Apharras comme dans le royaume des cieux, il y a des accommodements, excepté toutefois pour le mari; pour lui on est inexorable. Il doit rester sept jours sans voir son épouse, il lui est même interdit de s'approcher de sa paillotte.

Le septième jour, on lui ouvre la porte : il lui est alors permis d'entrer chez lui comme dans un sanctuaire; il peut, du regard, embrasser son épouse, lui parler avec respect, cérémonie et lui faire la cour comme à une prétendue. La naissance de l'enfant a rompu le lien qui unissait les deux époux; comme pour le carême, le mari doit se soumettre à un jeûne de quarante jours. Il peut manger comme à son ordinaire de toutes sortes d'aliments, sauf de l'œuvre de chair; il peut rendre visite à son épouse en restant correct, digne et en évitant de l'agacer.

Ne serait-ce pas dans ce jeûne matrimonial de l'œuvre de chair que le jeûne imposé par les canons de l'Église aurait puisé son essence? Deux motifs me semblent militer en faveur de l'affirmative : d'abord la durée égale de ces deux jeûnes; ensuite il me

paraît probable que pour atténuer les désirs de deux époux vigoureux, on leur aura imposé le jeûne alimentaire pour combattre l'effervescence du jeûne matrimonial et qu'on aura plus tard retranché ce dernier comme étant trop scabreux et difficile à obtenir. En Apharras, c'est au contraire le jeûne de l'œuvre de chair qui a persisté, tandis que le jeûne alimentaire est tombé en désuétude. Cela se conçoit, puisqu'ils jeûnent naturellement, étant tous soumis à un jeûne rigoureux d'un bout de l'année à l'autre.



Pl. 25. — Femme recousue ornée de son collier abdominal

Lorsque les quarante jours d'abstinence sont écoulés, apparaît le radieux jour de Pâques, Pâques chez nous, et Pâques en Apharras. La jeune mère se pare, se fait belle comme une mariée. On ne m'a pas dit si elle ornait sa tête d'une couronne de fleurs d'oranger ; en tout cas, elle y a autant de droit que le jour de son premier mariage, car la sage-femme lui a refait une virginité aussi solide et même davantage que la première. Mais quelle que soit sa soli-

dité, le mari doit en triompher et pénétrer dans la place sans avoir recours à aucun artifice, à aucun instrument. S'il avait le malheur d'user de subterfuge, il s'abaisserait dans l'estime de ses concitoyens et perdrait en considération.

Un Apharras me disait : « Jamais dans un combat pareil, un seul de nous ne voudrait se servir d'un autre bélier que de celui dont l'a pourvu la nature. Celui qui a le malheur d'échouer, qui ne peut pas, malgré ses efforts, pénétrer dans l'enceinte, va trouver l'*ardéguina* qui lui fait prendre des fortifiants, des excitants, des remontants, tout ce qu'il faut enfin pour relever ses forces et ranimer son énergie. Si le succès ne couronne pas les effets de cette médication, le mari préfère divorcer que de s'ouvrir un passage par un moyen artificiel. »

La naissance d'un enfant oblige les époux à un nouveau mariage et leur procure l'agrément d'une nouvelle lune de miel. Voilà une coutume qui sort de l'ordinaire et qui provoque bien des questions : d'où vient-elle? à quelle époque a-t-elle pris naissance? quel motif l'a suggérée? quel est le but qu'on a voulu atteindre? etc., etc. Je laisse aux érudits le soin de répondre; moi, je fais comme Pilate : je m'en lave les mains. Je ne vois qu'une chose dans cette coutume : une sensualité qui doit donner envie de faire des enfants et donner au divorce un coup presque toujours mortel. En France où la nativité décroît et où le niveau intellectuel monte, comment notre esprit primesautier, sans cesse ballotté par les flots d'une civilisation raffinée, n'a-t-il pas eu l'ingénieuse pensée d'établir, dans le cours de l'existence des époux, des mariages successifs avec renouvellement de sensualité? Nous nous méprenons peut-être sur la supériorité de notre intelligence et sur l'étendue de notre savoir.

L'Apharras qui ne peut pas triompher de la virginité de son épouse, après avoir employé les moyens naturels dont il dispose et celui que lui fournit les conseils du médecin, renvoie dans sa famille cette vierge invincible, et indemnise son beau-père ou celui qui le remplace comme chef de famille. L'importance de cette indemnité doit être en rapport avec la fortune du malheureux impuissant; il donne ce qu'il peut, mais on peut être certain qu'il agit à l'européenne, qu'il cherche à donner le moins possible et que le beau-père, de son côté, cherche à lui soutirer le plus qu'il peut. Il fait valoir le surcroît de dépense que va lui occasionner le retour de sa fille et les difficultés qu'il aura à lui trouver un nouveau mari. En résumé, celui qui a répudié sa femme est obligé d'en subir les conséquences, il doit payer la casse sans avoir rien cassé.

Ceux qui ont dit : les Apharras se servent d'un instrument tranchant pour agrandir l'ouverture du trou afin de permettre

à la cheville de pénétrer, ont commis une erreur. Car l'Apharras préfère répudier son épouse et sacrifier une partie de son bien plutôt que de recourir à une petite incision, lui permettant de conserver son épouse et l'intégrité de sa fortune.

Cette difficulté de pénétration qui est parfois insurmontable, est le résultat de la mutilation qu'on fait subir aux organes génitaux de la femme. Dans toute cette région de l'Afrique, on a la fâcheuse habitude de couper le clitoris et les grandes et petites lèvres sans épargner le mont de Vénus. Les Éthiopiens font cependant exception à la règle et, si cette coutume a existé chez eux, il y a longtemps qu'ils l'ont abandonnée. Ce peuple croit à l'existence d'un être suprême et il croirait commettre un sacrilège en détériorant ce que Dieu a créé : aussi les Éthiopiens conservent intact le portique sous lequel passent les enfants avant de faire vibrer l'air de leurs premiers cris.

Que l'homme ait été fait à l'image de Dieu ou qu'il soit sorti du ventre d'un anthropoïde, cela me laisse froid et tout à fait indifférent. De semblables questions ne troubleront jamais mon sommeil et mes digestions. Qu'il vienne d'où on voudra, ce qui est incontestable, c'est que l'enfant, en venant au monde, a conscience de sa faiblesse et que son premier acte est de réclamer par des cris aide et assistance. Le pauvre petit est bien malade quand, au sortir du sein de la mère, il n'ouvre pas la bouche avant d'ouvrir les yeux. C'est par des cris semblables à ceux d'un rat qu'on écorche que nous manifestons notre première pensée ou notre première impression. Car j'avoue franchement mon ignorance : je ne sais si l'enfant pense en venant au monde ou s'il n'a que des impressions ! dans ce dernier cas, à quel âge lui viendrait la pensée et ensuite la réflexion et le raisonnement ? Plus tard, il peut, par la parole, manifester et communiquer ce qu'il pense et ressent. Cela lui permet de vivre en société, d'unir son intelligence et ses forces à celles de ses semblables pour améliorer son sort et diminuer considérablement les causes de sa destruction. L'homme seul, isolé, ne peut rien ; il est un corps à vermine et une chair appétissante pour les carnassiers. Malgré cela, on rencontre parfois des gens assez bêtes pour prêcher la désunion, l'effritement du bloc social.

De cet animal bimane et bipède, on peut dire tout ce que l'on voudra ; il n'en reste pas moins pourvu d'intelligence et sait se plier aux exigences de la vie et de la société. Tantôt faible, timide, tantôt volontaire, arrogant, il obéit avec souplesse ou commande avec autorité. C'est heureux qu'il n'ait pas plus de force dans les biceps et qu'il n'ait pas la taille d'un géant, car il me semble qu'il finirait par changer la face du globe. Voyez ce que fait ce descen-

dant du singe, malgré sa petite taille : il traverse les montagnes en chemin de fer, les mers en bateau à vapeur, l'atmosphère en aéroplane, il creuse profondément le sol pour en extraire des métaux précieux, industriels, combustibles, et toutes sortes d'autres substances dont il sait tirer profit, il envoie à plusieurs kilomètres des projectiles qu'un vigoureux animal a de la peine à porter, transmet instantanément sa parole et sa pensée à des distances incroyables et sait également transmettre à la postérité le produit de ses œuvres. Voilà un fils de Simiens dont la transformation a été rapide. Quand on assiste à ce que l'homme produit et qu'on a assez de jugement pour établir la comparaison de ces productions avec celles des autres animaux, il est impossible, sans anomalie intellectuelle, de ne voir entre l'homme et le plus perfectionné des êtres, qu'une légère différence et l'émission de semblables absurdités, qui sortent de l'esprit et dont aucun autre animal n'est capable, démontre le contraire de ce qu'on voudrait prouver.

Lorsqu'un enfant s'échappe de sa prison, il est de coutume en Europe de laisser l'ouverture qu'il a élargie, se rétrécir naturellement ; en Apharras, on la ferme chirurgicalement. Le marmot s'inquiète peu de tout cela, il laisse faire avec une profonde indifférence et a, pour le moment, d'autres choses à penser. Plus tard, beaucoup plus tard, ce souvenir lui reviendra et, selon son sexe, il lui prendra l'envie de mettre la clef dans la serrure ou la serrure sur la clef. Dans un pareil désir, il y a évidemment quelque chose du cochon, du singe et des autres espèces animales, de sorte que tous les vertébrés, même ceux que l'on suppose avoir précédé l'apparition du cochon, ont une passion qui les unit à cet animal.

Cette passion cochonne, qui assure à l'espèce sa reproduction, se manifeste plus violemment, dit-on, dans les pays chauds. Le calorique doit certainement avoir quelque influence sur son intensité et sur la fréquence de ses vibrations qui doivent être moins ardentes dans les climats tempérés puisque, pour les calmer, on juge l'influence morale suffisante, alors que les habitants des pays chauds ont jugé l'influence morale impuissante et l'ont remplacée par un obstacle matériel.

C'est surtout aux peuples voisins de l'Equateur que convient cette sentence : « L'esprit est prompt et la chair est faible. » Ce sont des intrépides et si on les laissait libres, ils s'en donneraient tous à cœur joie avant d'avoir atteint l'âge de raison.

Nous pouvons maintenant, sans effort d'imagination, voir assez clairement que les mutilations des organes génitaux n'ont été inventées que dans l'unique but de maîtriser les désirs vénériens

et mettre obstacle à leur accomplissement. Un sentiment égoïste a fait ajouter plus tard l'infibulation à la clitoritomie. Les maris jaloux ont espéré trouver dans cette opération un excellent moyen pour s'assurer la fidélité de leurs épouses. Actuellement encore, d'après ce que l'on m'a assuré, lorsqu'un mari s'absente pour un long voyage et qu'il redoute l'inconstance de son épouse, il la fait coudre avant de partir. Aussi je ne vois dans cette occlusion aucune autre pensée que celle d'assurer à la première nuit de noces une virginité à la femme et d'éviter au mari, lorsqu'il s'absente, l'inquiétude d'être trompé.

L'obturation, qui procure à la femme l'obstacle qu'elle doit opposer à son mari la première nuit des noces, ne se fait pas à une époque fixe, à un âge déterminé. Cette date varie suivant les mœurs et coutumes du pays. Les Massays, je tiens ce renseignement de M. le comte Teleki! ne sont opérées qu'au moment où elles se décident à contracter une union sérieuse. Les jeunes filles de ce pays sont libres de leur conduite; elles peuvent s'abandonner sans contrainte à l'entraînement de leur cœur et de leurs sens; personne ne s'y oppose et n'y trouve à redire. Un garçon plaît à une jeune fille et celle-ci plaît au garçon, l'affaire est arrangée; ils peuvent se séparer de leurs parents et vivre ensemble comme épouse et mari. Cette liaison d'amour mutuel persiste aussi longtemps que la bonne entente et l'ardeur au plaisir existent entre les deux associés. Ils peuvent s'en donner à cœur joie devant l'Eternel; personne ne les maudira, ne les désavouera, ne les critiquera; ils ne sont conspués par aucune commère du voisinage.

Cette tolérance forme le beau côté de la médaille; mais cette médaille a également son revers. Il y a toujours et partout dans la meilleure chose, quelque chose qui cloche. Dans notre belle France, une superbe et plantureuse horizontale se charge de ruiner son amant; au Massays, c'est le père de la belle qui se charge de cette besogne. Au point de vue sentimental, la différence est grande, mais au moral, le résultat est le même. Etre ruiné par son amante ou par le père de celle qu'on aime, on ne doit pas se trouver beaucoup mieux partagé d'un côté que de l'autre.

En France et au Massays, le résultat est le même; il n'y a entre les ruinés de ces deux pays que cette légère différence : le Français se ruine par faiblesse et le Massays par oubli.

Les habitants de ce pays considèrent les rapports sexuels comme un besoin naturel; ils ne voient pas qu'il y ait inconvénient à le satisfaire, à la condition de le laisser infructueux. S'il est prolifique, gare la bombe! Un père, s'apercevant à la rotondité de l'abdomen de sa fille, qu'il va bientôt être grand-père, devient ter-

rible, intraitable; il brise cette union de consentement mutuel et force sa fille à réintégrer le domicile paternel, puis s'adressant à son gendre provisoire : « Je me vois maintenant un enfant à nourrir et une fille à qui il me sera difficile de trouver un époux sérieux. Rien ne saurait compenser le préjudice que tu me causes. » Et, sans autre verbiage, il commence par dépouiller cet imprudent de tout ce qu'il possède et emploie toutes sortes de ruses et de subterfuges pour le déposséder de ce qui pourrait lui revenir par la suite. On n'est pas plus anglais : Enfants, vous êtes libres, soyez heureux. Mais si la fille accuse le garçon, tant pis pour lui. Un tout petit détroit nous sépare de ce pays et tout un monde de morale et de coutumes nous en éloigne.

Les Français ont bien pensé à la recherche de la paternité, ils y pensent toujours et, comme pour beaucoup d'autres choses, ils se contentent d'y penser. C'est du reste très compréhensible, car la question est délicate. Dire à ses enfants : faites ce que vous voudrez, et les garçons seront responsables de la liberté que nous vous accordons, froisserait nos sentiments. La responsabilité de ses actes est évidemment de toute justice, à la condition que la responsabilité soit égale pour les deux coupables. La femme est agaçante, l'homme est entreprenant; je ne vois pas alors qu'ils vaillent beaucoup mieux l'un que l'autre.

C'est leur affaire; qu'ils s'arrangent et profitent de ce que leur permet la jeunesse, puisque la société les laisse faire, c'est à elle d'en endosser la responsabilité; elle est la première responsable, qu'elle en subisse les conséquences.

On vient de voir, chez les Massays, où conduit la recherche de la paternité. Le garçon est ruiné et la fille internée au domicile paternel. S'ils s'aiment prudemment, ils peuvent user de leur jeunesse aussi longtemps qu'ils se plairont; si la grossesse ne vient pas troubler leur petit ménage, ils se séparent amicalement; dans le cas contraire, on sait ce qu'il advient.

Après une séparation amicale ou forcée, lorsque la jeune fille se décide à contracter une union plus sérieuse, on lui coupe le clitoris et on la coud afin de lui apprendre que le temps des bagatelles est passé et qu'elle doit désormais consacrer son existence à des choses sérieuses; à moins qu'on ne lui fasse subir cette opération pour réparer simplement les désordres produits par sa liaison sans contrôle, et lui permettre ainsi de se présenter dignement à son époux définitif.

Chez les Tawetas, habitant la même région que les Massays, on excise les parties génitales externes à une époque qui n'a aucun rapport avec celle que nous venons d'indiquer. On ne tient aucun

compte de l'âge de la jeune fille, pourvu qu'elle soit opérée avant l'apparition de sa première menstrue, c'est tout ce que réclament la morale et la coutume du pays. Qu'elle ait été opérée aussitôt sa naissance ou quelques jours avant l'apparition des règles, cela importe peu; l'honneur est satisfait; on n'en demande pas davantage; mais malheur, trois fois malheur à la pauvre enfant qui est surprise par ses règles avant d'avoir été opérée! Au dire de certains explorateurs, la mort seule expie cette négligence. M. le comte de Teleky, beaucoup mieux renseigné à ce sujet, m'a affirmé que la sévérité publique n'allait pas jusque-là, que la pauvre petite victime de la négligence ou de la faiblesse de ses parents, était mal vue, méprisée et chassée de sa tribu comme une paria.

En Apharras l'enfant du sexe féminin est excisé aussitôt la naissance et la mère est cousue. Pendant que la sage-femme est en train, elle fait tout en même temps, ce qui est pour la famille une



Pl. 26. — Résultat après la cicatrisation d'une jeune fille infibulée

économie de dérangement. Ce désintéressement de l'accoucheuse est grandiose; c'est encore chez ce peuple un reste de l'antique, cette fraternelle générosité.

L'*alouwina* tranche par lambeaux le clitoris et le mont de Vénus, les grandes et petites lèvres. Elle saisit d'une main avec le bout des doigts l'une de ces parties, la fait saillir en tirant dessus et la coupe à la base avec son rasoir tenu de l'autre main. La rapidité avec laquelle est faite cette opération dépend évidemment de l'habileté et de la dextérité de l'opératrice.

Lorsqu'elle a fini de couper, elle introduit un petit tuyau dans le canal de l'urèthre, rapproche ensuite les jambes de l'enfant qu'elle lie ensemble pour les maintenir immobiles et elle attend la guérison, en faisant les pansements qu'elle juge nécessaires. Je ne suis pas renseigné sur la durée de cicatrisation, ni sur la défiguration qui en est le résultat. Il y a en Apharras de fort jolies filles, mais aucune ne fait métier de ses charmes. Elles ont assurément leurs faiblesses et l'on peut voir par les photographies que je fais reproduire, qu'elles ne redoutent pas plus qu'ailleurs de se laisser voir. Je suis loin de supposer que la vue n'en coûte rien et que le toucher serait gratuit. Mais je n'ai pas cherché à pénétrer ce mystère pour en sonder la profondeur : ce que femme pense, du reste, est insondable.

Etant à Djibouti, j'ai été chargé, en l'absence du docteur, de passer les prostituées en visite. Il n'y avait aucune Danakile dans cette joyeuse confrérie, alors que d'autres pays de cette contrée y étaient tous plus ou moins dignement représentés. Les Abyssines montraient leur centre de la volupté avec tous les atours dont les a ornées la nature; toutes les autres portaient les stigmates d'une détérioration plus ou moins profonde. C'était toujours comme un trou creusé dans une plaine aride : les saillies, les plateaux, les vallons des replis charnus et les bosquets pileux, tout avait disparu sous le rasoir d'une accoucheuse; il ne restait plus rien qu'une surface un peu bombée et glabre, percée d'un trou à triste mine. La monotonie désertique répandue en cet endroit devait donner à réfléchir avant de se mettre en route.

Si l'on regarde les visages des femmes, on les trouve plus ou moins différents; il n'y en a pas deux qui se ressemblent. Il en est ainsi lorsqu'on porte son regard à l'autre extrémité du tronc; on retrouve un visage d'une autre nature dont le facies est aussi différent que celui de la face. On n'en trouverait certainement pas deux d'exactement semblables même parmi ceux qu'on tonsure. Ces derniers ont certainement un moins grand nombre de caractères distinctifs; ils sont plus uniformes et cependant ils ont un cachet

particulier : le vestige de la corde sensible est plus ou moins saillant, l'emplacement des replis boisés ne présente pas exactement le même aplatissement, l'ouverture du labyrinthe où l'on s'engage trop souvent sans réflexion est arrondie, déformée ou plus ou moins ouverte et à bords lisses ou plissés. Cette embouchure ressemble parfois à celle de son voisin, à cet instrument de haut goût dont se servait un maestro pour jouer des symphonies qui charmèrent les oreilles du Tout-Paris sélect, il y a quelques années. On accourait à ce concert, et de deux mains frémissantes d'enthousiasme, on applaudissait les staccatos et les tremolos de cette sentimentale musique.

Quelque temps avant l'attrayante audition de ce virtuose connu du monde entier sous le nom de Petoman, j'avais, dans un écrit, désigné l'instrument de ce brillant artiste par cette périphrase : *bruyant portier des matières fécales*. C'est dégoûtant, c'est écœurant, me cria-t-on de toutes parts, on ne pourra, en vous lisant, s'empêcher de vous traiter de cochon.

O versatilité de l'esprit, fragilité de la pensée, inconstance du goût, instabilité des choses! Mes délicats concitoyens, après m'avoir traité de cochon, allaient avec entrain, quelque temps plus tard, écouter, sans fermer les yeux et se boucher le nez, les sonates du bruyant portier des matières fécales. Oh! mes très chers contemporains, si je n'étais pas le plus tolérant des hommes, j'aurais pris ma revanche en vous disant à mon tour : faut-il être assez... sentimental pour accourir en foule à un concert anal.

J'avais voulu faire sortir une fleur du rhétorique d'une ouverture qui émet tout autre chose que des fleurs, et le littérateur a été désapprouvé et bafoué. Un artiste, ayant fait sortir de la même ouverture des sons sonores, vibrants, timides et doux, fut applaudi et admiré! On comprend tout ce qu'un pareil succès a dû faire souffrir mon amour-propre. Je crois que je serais tombé malade, si l'on avait porté, en triomphe, mon victorieux concurrent dans une enceinte académique. Non, c'eût été trop fort ; je n'en serais pas revenu.

Cette question réglée, je reviens maintenant au facies féminin de la base du tronc dont les traits sont aussi variés, aussi beaux et aussi laids que les traits du visage. On peut tailler, couper, mutiler autant qu'on le voudra, il restera quand même à chacun d'eux des traits, des caractères permettant de les distinguer.

Voici encore un problème qui n'est pas facile à résoudre : lorsque l'homme abat son regard sur le visage d'un très grand nombre de femmes, il en trouve la moitié de passables, un quart de jolies et un quart de laides, et à toutes il leur trouve, agréable

l'autre facies, le facies en question. Je sais bien la réponse qui attend cette question à la fois scientifique et philosophique : on daubera l'auteur et on lui dira que nous avons été faits à l'image de Dieu! A moins, comme l'affirment les transformistes, que l'espèce humaine soit sortie d'une bête imaginaire, tenant du singe par les grimaces, et de l'homme par la bêtise.

Croyez-vous que ce soit bien intelligent de couper les parties génitales externes d'une femme, de se mettre du tabac dans le nez, de l'absinthe dans l'estomac, de courir à l'audition d'un pétoman et de se croire l'œuvre de Jéhovah ou le descendant des Gorilles et des Orangs-outangs?

J'abandonne cette question à vos méditations, pour indiquer comment l'*alouwina* obtient la cicatrisation d'une enfant opérée et l'infibulation des femmes mariées. Pour les enfants, le rapprochement des jambes maintenues par des liens suffit; pour l'adulte, ce rapprochement des jambes est insuffisant; on est obligé, pour maintenir en contact les bords avivés de l'ouverture, de faire une suture entortillée ou enchevillée, d'autres fois on retire en dehors les bords de l'ouverture et on les pince entre deux petits bâtonnets qu'on lie à chaque bout pour les maintenir serrés l'un contre l'autre. Quel que soit le genre de suture employé, le rapprochement des jambes, leur immobilisation par des liens et le repos sont toujours de rigueur.

Si on m'adressait cette question : où et à quelle époque est née l'idée de mutiler les organes générateurs de la femme, je répondrais naïvement : je n'en sais rien, et je me dirais tout bas : ceux qui affectent la prétention de le savoir ont plus de confiance en eux que de savoir. Ils ont cependant le talent de masquer leur ignorance par un imperturbable débit d'absurdités. L'un dit, c'est ceci; un autre, c'est cela; un troisième certifie le contraire; un quatrième se perd dans les brouillards de l'antiquité; un cinquième bafouille scientifiquement; un sixième traite d'erronées les opinions émises par ses nombreux devanciers; enfin sur des questions semblables on ne trouve jamais deux opinions identiques et l'on n'arrive à aucun autre résultat que de passer un temps précieux les uns à discuter inutilement et les autres à croire bêtement.

On a gardé le silence sur l'origine de l'infibulation et, depuis son apparition, très reculée, jusqu'à nos jours, on l'a laissée se perpétuer dans l'ombre. Il y a donc à parier cent contre un, que son origine est inavouable, sa source impure. La sensualité, la jalousie et l'égoïsme ont certainement présidé à sa naissance. En dehors de ces trois malheureuses passions, quoi aurait pu inspirer aux hom-

mes la pensée de mettre les femmes dans l'impossibilité de se laisser séduire.

Dans l'Inde, l'anneau qu'on passe au travers des grandes lèvres pour s'opposer à leur écartement, en Europe, les ceintures de chasteté jadis employées et ailleurs, peut-être aussi d'autres moyens qui nous sont inconnus, ne sont que les fac-simile de l'infibulation. Cette primitive obturation cicatricielle a été remplacée chez les peuples où fleurissent les arts et l'industrie par les anneaux et les ceintures obturatrices, alors que les peuples où tout manque ont continué à charcuter les femmes et ont laissé à la nature le soin de créer un obstacle cicatriciel.

Est-ce que cet acte insensé n'est pas encore une preuve, ajoutée à tant d'autres, qu'il existe dans la tête de l'homme autre chose que de l'instinct ? Voyons ! disciples du transformisme, avez-vous trouvé une seule espèce animale, même parmi celles qui nous sont si voisines par leur conformation, dont le mâle cherche par des moyens artificiels à s'assurer la fidélité de sa compagne?

Personne, même parmi ceux qui pataugent dans le Darwinisme, ne signale parmi les animaux qui se meuvent sur la machine ronde, aucun groupe qui soit, comme conformation, plus rapproché de l'homme que celui des quadrumanes. La filiation entre les bimanes et les quadrumanes est autrement caractérisée que celle qui unit ces derniers aux carnassiers ou à n'importe quel autre groupe. On aurait donc pu, en ouvrant un peu plus largement la mâchoire, établir verbalement, que nous descendons directement des singes sans avoir recours à des intermédiaires imaginaires. On a mis son espoir dans la découverte d'une mâchoire et, comme Samson, on s'en est servi comme arme de combat. On a fermé les yeux, on a lancé sa pensée dans le mystérieux ; et, comme entre l'homme et les singes, on n'a trouvé aucun passage, on s'est contenté de laisser dans la science le passage de Vénus. Je soutiens mordicus que, par leur conformation, les singes sont nos très proches parents, et si l'on pouvait surprendre leur conversation, on apprendrait qu'ils sont aussi jaloux qu'un homme peut l'être, et qu'ils sont philosophes, qu'ils supportent stoïquement leur jalousie et qu'aucun d'eux ne s'est encore servi d'un obturateur pour s'opposer aux infidélités de sa compagne.

Il faut avoir l'esprit passablement englué dans une théorie pour chercher un être imaginaire établissant le passage entre les quadrumanes et les bimanes. Est-ce qu'une guenon, expulsant de sa matrice un monstre perfectionné avec des pieds comme ceux de l'homme et moins de poils sur le corps, ne suffit pas pour expliquer l'apparition de l'homme et sa reproduction ? Si toutefois un

monstre sorti d'un utérus de singe jouit de la faculté de se reproduire? Car, dans ce cas, l'homme sorti d'un singe serait bel et bien un monstre, un être qui n'aurait que peu de rapport avec l'espèce qui lui a donné naissance. Voilà où nous conduisent les théories absurdes faites en dehors des faits journellement observés! Rien n'est plus simple ou plus logique que cette théorie. Malheureusement l'Académie, qui enregistre tant de mémoires savants, n'en a pas encore inscrit un seul signalant le passage d'une espèce à une autre.

Les amateurs du fétichisme sont certainement très ingénieux, leur esprit est subtil et très porté aux recherches et aux créations; cependant je suis certain qu'aucun d'eux n'eût trouvé pour calmer ses angoisses conjugales, l'un des moyens que je viens de signaler. Ils s'occupent trop de théorie pour trouver quelque chose de pratique.

On dit : l'homme est un animal! j'en conviens, et on ajoute pour le distinguer qu'il est raisonnable; c'est possible, mais on peut en douter, ses actes bien souvent démontrant le contraire. A ce sujet du reste l'esprit savant est divisé, une moitié veut que l'homme soit raisonnable et l'autre simplement supérieur. On peut, c'est clair comme le jour, contester la moralité de ses actes,la régularité de sa conduite, mais il me paraît difficile de contester sa supériorité : lui seul de tous les êtres, modifie, transforme et reproduit ce qu'il a sous les yeux; c'est le seul parmi tous qui fabrique, invente, crée ce qui lui est utile et ce qui peut servir à son amusement. Certes, dans quelques-unes de ses créations, il ne donne pas la preuve de son intelligence, car bien souvent il se crée des ennuis, des stupidités, invente des sabres pour s'ouvrir le ventre et couper le cou à son voisin, de la poudre pour lancer des projectiles à grande distance et de la poudre à jeter aux yeux. Les transformistes n'ont pas même inventé cette dernière, car elle était bien connue avant eux.

J'ai dit souvent; mais pour les gens qui ont dans le cerveau une idée fixe, on ne saurait trop répéter : tous les animaux se servent des produits de la nature tels qu'ils les trouvent; ils ne leur font volontairement subir aucune préparation, tous leurs actes sont instinctifs. Ici j'ouvre une parenthèse pour indiquer à ceux qui semblent avoir méconnu ce principe, que des actes instinctifs sont raisonnés comme les actes volontaires; seulement dans les premiers, il y a plus de stabilité dans le raisonnement ce qui les fait paraître mécaniques. Aussi est-ce avec une grande surprise que l'on constate parfois chez certains animaux de l'instinct raisonné qui ne diffère en rien du raisonnement volontaire, ou si on le pré-

fère, du raisonnement intellectuel. Mais, ainsi que je viens de le dire, le raisonnement des animaux ne porte que sur des actes instinctifs; s'ils modifient dans certaines circonstances leur alimentation, leur industrie, ils n'en ont pas conscience, ils y sont naturellement entraînés. Si ces pauvres bêtes n'avaient que de l'instinct sans raisonnement ils ne pourraient pas vivre, ils ne sauraient pas choisir leur nourriture et ne s'enfuiraient pas en présence du danger.

Comme l'intelligence, l'instinct a ses degrés : il y a des animaux qui se servent intelligemment de leur instinct, qu'on me passe cette expression impropre qui permettra de bien comprendre ma pensée! et d'autres, très bornés, qui se servent très bêtement de leur instinct. L'instinct est donc également susceptible d'instruction; c'est même ce qui a permis à l'homme de domestiquer certains animaux et d'en tirer profit en leur faisant produire servilement ce qu'ils produisent instinctivement. Le chien chasse, le cheval court, le bœuf tire, le cochon déterre, ce qui permet de l'employer à la recherche des truffes; mais à aucun de ces animaux on ne saura creuser, pour se loger, des terriers comme le font les lapins.

A des époques fixes et sous l'influence du climat, beaucoup d'animaux changent de vêtement auquel ils donnent une teinte analogue à celle du milieu qui leur sert d'habitat; il en est d'autres qui sont obligés, par la croissance, de se débarrasser de leur enveloppe ou de leur parure pour se vêtir à neuf. Cette mue indispose les animaux. L'homme peut changer de vêtement dix fois par jour, il n'en ressentira aucun malaise, s'il suit correctement les règles hygiéniques que lui indique la nature.

Mon ami, Jobard, darwiniste enragé, m'a fait observer qu'il n'y a aucun rapport entre le revêtement que la nature fournit aux animaux et les vêtements que les hommes se fabriquent. Pardine, il a raison : la nature fournit un complet aux animaux et l'intelligence permet à l'homme de se confectionner des vêtements et de s'habiller à sa guise, ce qui ne l'empêche pas de se couvrir instinctivement d'un vêtement chaud quand il fait froid et d'un vêtement léger quand il fait chaud et ce n'est plus, dans ce dernier cas, l'intelligence qui le guide, ce sont ses sensations; c'est pour lui une souffrance quand il ne peut satisfaire cette exigence naturelle. Lorsqu'il se rebiffe, ce qui lui arrive parfois! qu'il se couvre d'un vêtement qui n'est pas en rapport avec la température, il relègue, pour agir ainsi, son intelligence bien loin au-dessous de l'instinct et se montre plus stupide que l'animal.

Ce n'est évidemment pas en faisant souffrir son corps du

froid ou de la chaleur qu'il dévoile de l'intelligence, c'est dans l'art de se confectionner des vêtements et de se parer. Il arrive parfois à se faire beau et d'autres fois grotesque ou effrayant, lorsqu'il veut plaire ou en imposer. En France, on ne saurait, sans endosser l'habit, roucouler un boniment sérieux; pour paraître sur la scène, un acteur se grime et pour faire la guerre le soldat se revêt d'un costume imposant ou terrifiant. Pour le reste des mortels, on sait ou plutôt on ne sait pas jusqu'où la coquetterie peut conduire.

C'est une preuve encore de haute intelligence de savoir endosser l'habit de circonstance, car on trouve bien souvent le costume plus éloquent que la parole de celui qui s'en est paré. Le changement de plumage coupe la voix aux oiseaux. Le changement de costume excite, engage l'homme à parler, chanter, danser, à courir après le gibier et après son semblable. Les orateurs deviennent plus éloquents, il en est même de très nombreux qui tirent de leur tailleur toute l'éloquence de leurs discours. Les tailleurs sont des artistes qui ne le cèdent en rien aux artistes culinaires, joailliers, ébénistes, machinistes, décorateurs, peintres, musiciens, sculpteurs, etc., et comme en tout, il y en a de bons et de mauvais.

A côté de la phalange artistique défilent les inventeurs, les agriculteurs, les industriels, les financiers, les savants, les littérateurs, tous ceux enfin qui pourvoient aux besoins du corps et de l'esprit. Réfléchissez un instant et cherchez chez les autres êtres quelque chose de semblable à cette infinie variété d'occupations et, après réflexion, vous vous direz : il faut en avoir une couche pour assimiler les actes instinctifs aux actes intellectuels, et vouloir démontrer, quoiqu'on ait créé deux noms pour désigner deux choses différentes, que l'intelligence et l'instinct ne présentent aucune différence, que l'un n'est qu'un perfectionnement de l'autre. Et quand cela serait, vous n'en montrez pas moins votre incapacité puisque vous ne voyez pas ou vous n'avez pas vu la distance qui sépare l'instinct et l'intelligence. Il est des gens qui n'ont pas pu voir une ville à cause des maisons, il en est d'autres à qui un grain de sable en face l'œil empêche de voir une montagne et d'autres enfin à qui une toute petite pensée barre le passage aux vastes idées, aux grandes conceptions.

Au grandiose moment de la furia darwiniste, je me suis rendu dans la patrie du grand prophète de Lamarck, créateur de la doctrine transformiste. J'ai pénétré avec respect dans le sanctuaire où la statue de Darwin apparaît, comme un dieu, au milieu de tous les êtres de la création. J'ai failli me voiler la face et me croiser trois fois lorsque j'ai vu tant d'êtres réunis donner sans

déférence, à l'illustre révélateur de leur origine, un démenti formel. L'homme regardait de toute sa hauteur les singes rangés à ses côtés et ceux-ci faisaient à l'homme la grimace. Le loup et le renard d'un côté et le sanglier et le cochon de l'autre, se trouvaient côte à côte et aucun passage des uns aux autres ne se manifestait. Les oies, les corbeaux, les hibous n'ayant pas varié, aucun d'eux ne me montrèrent le moindre indice d'une transformation. Malgré les variétés spéculatives, si nombreuses, des poules, des pigeons et des chiens, il eût fallu avoir les yeux fermés pour leur assigner une autre origine que celle de leur espèce. L'huître elle-même est restée huître depuis le jour de son apparition, et il serait impossible de faire passer à un darwiniste une huître de Portugal pour une huître de Marennes. Il faut avoir la vue bien basse ou un grain dans l'esprit pour ne pas distinguer un grain d'orge ou d'avoine de celui du seigle et ce dernier d'un grain de blé, ou encore supposer que des grains aussi nettement caractérisés et aussi distincts depuis qu'on les cultive, proviennent les uns des autres. Il n'est pas nécessaire d'être doué de beaucoup d'intelligence, d'être un observateur sérieux ou un grand savant, puisqu'il suffit d'ouvrir les yeux pour reconnaitre les espèces et juger de leur différence. Il ne faut pas non plus être un bien grand naturaliste pour voir que l'homme et le singe sont construits sur le même plan, qu'ils ont des organes semblables. Cela n'empêche pas qu'un savant et même un ignorant serait froissé si on l'accusait de n'avoir pas su distinguer un homme d'un singe, et il aurait raison, car, malgré cette apparente similitude, tout en eux est différent ; il n'est pas un naturaliste qui, à la vue de leurs organes, rapporte à l'homme ce qui provient d'un singe.

Ce n'est pas seulement dans leur organisation, que tous présentent des différences faciles à constater, mais encore dans leurs éléments microscopiques et leur composition chimique. Que ceux qui sont invincibles dans leur opinion aillent donc chez le premier peaucier venu, n'ayant pour toute érudition dans sa partie que celle d'une longue pratique, qu'ils lui présentent les poils d'un singe et les poils d'un homme, et ils verront avec quelle certitude et facilité il saura les distinguer. J'ai vu mon savant ami, Jules Verreaux, à la vue d'une plume qu'on lui présentait, dire à quelle espèce d'oiseau elle avait appartenu et de quelle partie elle était tombée. Il allait chercher ensuite un oiseau de cette espèce et montrait une plume identique à l'endroit qu'il avait indiqué. Un malacologiste se croirait déshonoré s'il ne reconnaissait pas à un débris de coquille l'espèce de laquelle ce débris provient. Ce qu'un malacologiste

peut faire pour les coquilles, un dentiste le peut également pour les dents et un oculiste pour les yeux; ce n'est pas le savoir et les grandes conceptions qui permettent d'apprécier une différence, c'est une bonne vue et une longue expérience.

L'analogie dans la forme, le nombre et la disposition des organes n'a rien de surprenant puisque les organes ne sont que des rouages nécessaires aux manifestations de la vie. Dans les embranchements, l'analogie des rouages principaux des êtres organisés à permis à Cuvier de ranger les animaux en groupes distincts avec une précision presque mathématique. Dans les classes, le nombre des organes analogues augmente et resserre par conséquent le lien qui unit les espèces; dans les familles, ce lien devient encore plus serré par un nombre encore plus grand d'organes similaires et dans les genres enfin, le nombre des organes similaires est si grand et effraie à ce point les naturalistes que bien peu parmi eux ose affronter l'étude de la systématique; pour masquer ce manque d'énergie ils font du darwinisme sans se fouler la rate, comme on dit vulgairement. Les organes similaires ne sont jamais identiques, ils ont, dans chaque espèce, des particularités plus ou moins accentuées. Le transformisme ne peut donc rien tirer, en sa faveur de l'organisme des mammifères, groupe dans lequel se trouve rangée l'espèce humaine, puisque le cochon est formé d'organes digestifs ayant plus de rapport avec ceux de l'homme que les organes digestifs du cheval, alors que les organes reproducteurs de ce dernier diffèrent infiniment moins de ceux de l'homme que les organes reproducteurs du porc. Voilà deux animaux, l'un plus près de l'homme par son système digestif et l'autre par son système reproducteur. Lequel des deux est le plus proche de notre ancêtre? Comme on gardera le silence au lieu de répondre scientifiquement, on ne manquera pas de masquer son ignorance en prenant ma question pour une plaisanterie. Pauvres savants!

On me pardonnera difficilement d'attaquer une théorie qui satisfait et met en liesse tant de bons et beaux esprits. Evidemment j'ai tort de jeter le trouble dans cette petite fête aux illusions, et je serais coupable si tout ce qui se passe dans la nature ne démontrait pas que le transformisme est un tissu d'erreurs et un océan d'absurdités, ce qui leur permet d'aller à la pêche. J'aurais courbé d'absurdités, ce qui permet d'aller à la pêche aux idées. J'aurais courbé la tête et je me serais tu si je n'avais pas constaté que l'espèce était d'une stabilité à toute épreuve et que personne n'en a encore vu une seule broncher. J'ai recueilli par centaines des espèces qui dataient de vingt mille ans au moins et, en les comparant aux espèces actuelles, j'ai pu voir, non par la pensée, mais par les

yeux, que leur identité était absolue. Non seulement j'ai retrouvé les mêmes espèces, mais encore les variétés qu'elles présentaient jadis. Ce que je viens de dire, je l'ai déjà écrit et revu, ce n'est donc pas un produit de l'imagination, ni des suppositions, ni de ça doit se passer ainsi, mais l'expression de faits que l'on peut vérifier; ils sont inscrits en toutes lettres dans les plages soulevées et dans les eaux de la mer Rouge.

Puisque j'ai jeté le gant au transformisme, que ses chauds partisans se mettent à l'œuvre et prouvent que je n'ai pas vu clair que je me suis trompé; qu'ils m'écrasent sous le poids d'une seule petite transformation. Cet éreintement je l'aurais mérité et je ne maudirais ni mes juges ni mes écraseurs. Mais je les connais : ils sont trop bons enfants, ils ne m'opposeront aucun fait et ne rétorqueront aucun des arguments qui battent en brèche leur théorie.

Nous sommes en 1912 de l'ère chrétienne et, depuis les plus savants jusqu'aux philosophes les plus illustres, personne, jusqu'à ce jour, n'a encore découvert le procédé dont se sert la nature pour *créer* les espèces. Aussi peut-on considérer tout ce que l'on a dit et écrit à ce sujet comme une simple fumisterie. J'ai souligné le mot créer, car j'ignore si la nature peut transformer les corps organisés et transmuer les corps inorganiques, si elle a la puissance, ou jouit de la faculté de transformer une chèvre en mouton et transmuer l'argent en or. Je sais qu'elle peut faire de l'eau en employant de l'hydrogène et de l'oxygène, sans faire subir aucune transformation à l'un ou l'autre de ces corps puisque l'on peut retirer de l'eau ces deux corps simples molécule par molécule; mais j'ignore si elle ne peut pas transmuer l'oxygène en hydrogène. Je ne demande qu'une chose, c'est de voir, avant de me former une opinion et de dire, je sais.

Ce n'est dans la nature qu'un bouleversement continuel de décomposition et de formation; mais je ne vois pas qu'un corps se soit jamais transformé en un autre corps. Je crois tous les corps de la terre rebelles à la transformation. L'homme n'a pas cette retenue, il fait subir aux corps organisés des transformations à jet continu. Mais il a soin d'opérer dans l'ombre et de tenir cachées toutes les espèces qu'il a tirées de ses transformations. Il obtient, surtout en botanique, de sérieuses transformations d'organes et il ne craint nullement de les montrer; pourquoi tient-il cachées ses transformations spécifiques? C'est que toutes les transformations organiques que l'homme peut obtenir s'opèrent d'elles-mêmes dans la nature lorsque l'espèce se trouve dans les conditions où l'homme la met pour obtenir la transformation de certains organes. Qu'un rameau détaché d'une plante soit planté par l'homme la tête en

bas, ou qu'il se trouve détaché et planté de la même façon par une cause accidentelle, la partie enterrée n'en émettra pas moins des racines et l'on voit ainsi pousser des racines d'une partie d'où seraient sortis des rameaux et pousser des rameaux de la partie qui était destinée à émettre des racines. Aux bourgeons, aux parties d'une fleur, on peut faire subir des transformations analogues. On peut ainsi rendre une plante méconnaissable. Mais personne n'est encore arrivé à lui faire perdre sa spécificité : le peuplier reste toujours peuplier, le poirier produira toujours des poires et le pommier des pommes : jamais un rosier n'a épanoui autre chose que des roses et l'oignon d'une tulipe donné autre chose qu'une tige et une fleur de tulipe. Toutes les transformations organiques que l'homme a obtenues sont étonnantes et tiennent presque du merveilleux; cependant il n'en est pas une seule qui ne soit inscrite dans les lois vitales de chaque espèce. Il est donc apparent que la transformation spécifique n'est pas dans les lois naturelles et que si l'on arrivait à une transformation spécifique on n'obtiendrait qu'un monstre dont la vie serait de courte durée. Il ne pourrait pas longtemps subsister, se trouvant en dehors des lois qui président à l'existence des êtres naturellement créés. Jamais l'homme n'arrivera par la transformation à former une espèce normale; cela lui est matériellement et miraculeusement défendu. En imagination, il arrivera très facilement à ce résultat; il pourra même faire un voyage dans la lune sans quitter le coin de son feu.

Les darwinistes se sont trompés de route en prenant le chemin ardu du domaine scientifique; c'est à celui des romanciers qu'ils auraient dû songer. Ils ont torturé la nature en la suppliant de se plier au gré de leur imaginaire transformation et ont faussé le jugement et la science en annonçant des semblants de probabilité. Ils sont libres d'accumuler absurdités sur absurdités, d'afficher leur ignorance, de se préparer dans un court avenir un succès de fou rire et de faire baptiser leur siècle le siècle des farceurs. Qui pourrait leur refuser la pleine et entière jouissance de leur pensée? ce n'est pas moi, puisqu'en vertu de cette liberté, je me permets de dire : on ne peut rien changer de la vitalité d'une espèce, l'espèce elle-même ne pourrait pas se départir des lois vitales qui lui sont assignées.

Je le répète, la nature crée, détruit et ne transforme pas; sa puissance créatrice fait équilibre à sa force destructive. En cela Darwin a vu très juste en établissant pour les corps vivants la lutte vitale, lutte dans laquelle la force vitale et reproductrice des espèces contrebalance les causes de leur destruction.

Un individu meurt, un autre naît et le remplace; une espèce

disparaît, une autre apparaît et la remplace et, de tout temps, ce tableau s'est déroulé en pleine lumière sous l'œil solaire. L'homme, pour voir cela, n'a également qu'à ouvrir les yeux au lieu d'abaisser ses paupières et de laisser planer sa pensée dans les vaporeux nuages du mystérieux.

Chez les animaux que l'homme est parvenu à domestiquer, on a obtenu des transformations organiques aussi surprenantes que chez les végétaux. L'œil prendrait volontiers pour des espèces distinctes les races de pigeons, de poules et de chiens. Que deviennent ces races lorsqu'elles sont appelées à vivre en liberté? Les plus monstrueuses disparaissent et les autres reviennent à leur type primitif. Darwin savait cela, et il s'en servait pour appuyer sa théorie; et puis, d'un autre côté, il ne considère de sérieux que la sélection naturelle, sachant parfaitement que ces transformations artificielles ne pouvaient fournir rien de potable à son argumentation. C'est assurément très intelligent, mais cela manque de franchise scientifique. Cet éminent savant a également un peu trop laissé dans l'oubli le nom de Lamarck, créateur du transformisme. Ces faiblesses sont naturelles, car il est bien peu de savants qui ne s'y laissent entraîner.

Il savait parfaitement que les variétés, obtenues artificiellement ou qui se produisent naturellement sous l'influence des milieux, sont d'une inconstance et d'une instabilité très grandes, qu'on a beaucoup de peine à les maintenir, qu'il faut les surveiller et les entourer de beaucoup de soins, et encore le résultat ne répond pas toujours à la peine qu'on s'est donnée.

Combien d'hommes ont concentré leurs cellules cérébrales jusqu'à l'encroûtement, en cherchant à pénétrer le mystère de la création. On est cependant arrivé à créer une espèce bien caractérisée et bien utile et, chose curieuse, elle parait discutable à tous les modernes qui se sont occupés des créations. On la critique, on la désavoue, on lui reproche de ne pas se reproduire par elle-même. Ce reproche est fondé, mais la reproduction est un acte physiologique qui peut aider parfois à établir une classification, mais cela ne se voit pas comme la forme, la composition, la distribution et l'anatomie des organes. Un acte physiologique ne peut donc fournir en classification qu'un caractère tout à fait secondaire. Anatomiquement, le mulet est une bonne espèce; il ne se reproduit pas par lui-même, ce n'est donc pas une espèce acceptable, bien raisonnée! Et si demain, se trouvant dans des conditions favorables à sa fécondité, il se reproduisait, il serait immédiatement mis au rang des espèces, de sorte qu'il eût été plus simple et plus logique de dire : le mulet n'est pas encore une bonne espèce, mais elle peut le devenir.

En créant le mulet à l'aide de la semence mâle d'une espèce et de la substance femelle d'une autre espèce, on a soulevé un petit coin du voile qui couvre la mystérieuse origine des êtres, puisqu'il lui suffirait de se reproduire lui-même pour entrer dans l'ordre naturel et se placer à côté des espèces qui ont servi à sa procréation. Malheureusement sa reproduction et sa durée dépendent de la volonté et de la longévité de l'espèce humaine. Mais est-il un seul naturaliste qui puisse affirmer que l'existence et la durée d'un très grand nombre d'espèces ne soient intimement liées à l'existence d'une autre espèce? Beaucoup de naturalistes clairvoyants affirmeraient plutôt le contraire.

Qui pourrait certifier que l'infécondité du mulet ne dépend pas d'une cause qui nous échappe? Il ne trouve peut-être pas dans sa nourriture dans le milieu où il a vécu jusqu'à ce jour, ce qui lui serait nécessaire pour être fécond. J'ai depuis quinze ans, dans mon étroit jardin, un amandier plein de vie et de santé qui n'a jamais fleuri. C'est un infécond, qui cesserait probablement de l'être, s'il était transporté et transplanté dans le sol où les amandiers prospèrent et donnent des fruits. Tous les jardiniers savent, du reste, que, dans les quartiers excentriques de Paris, la fécondité des arbres fruitiers diminue à mesure que s'élèvent autour d'eux de grandes maisons, et qu'ils finissent par ne plus rien produire lorsqu'ils sont confinés dans un espace trop restreint.

De prétendus savants, des naturalistes en chambre peuvent dire et écrire sur le mulet tout ce qui vient abreuver leur imagination. Cet animal n'en sera pas moins, pour les paléontologistes de l'époque quintenaire, une espèce indiscutable, s'ils sont assez heureux pour retrouver son squelette enfoui dans la gangue du sol. Evidemment, pour les rêveurs de notre époque, cette espèce a un vice rédhibitoire : elle ne provient pas d'une transformation. Ni le cheval, ni l'âne ne s'est transformé en mulet. Cet animal provient du mélange des substances reproductrices de deux animaux d'espèces différentes. Ces deux êtres ont réuni leur substance pour former un nouveau corps, comme un chimiste crée de nouveaux corps par le mélange de deux ou plusieurs corps de nature différente.

Ce n'est pas avec l'influence du milieu, la lutte pour la vie, la sélection naturelle et autres philosophiques pensées qu'on arrivera à transformer une espèce en une autre. Chaque espèce a une vitalité spéciale; elle est soumise à des lois qu'elle ne peut transgresser sans cesser de vivre. Ce n'est donc pas par une transformation que peuvent se former de nouveaux êtres, mais par des mélanges et des combinaisons. Je suis convaincu qu'on pourrait retrouver

dans le corps d'un mulet les éléments du cheval et de l'âne comme on retrouve dans l'eau les deux éléments de sa composition, l'oxygène et l'hydrogène. Ainsi que je l'ai dit, je ne vois dans la nature que formation et décomposition : tout se forme, tout se détruit et je n'ai encore vu, sans le secours d'un autre élément, un seul corps changer sa nature et se transformer en un autre. Les transformistes sont à notre époque des alchimistes modernes et, comme leurs devanciers pour la transmutation des métaux, ils s'éteindront dans le ridicule de leur impuissance et chercheront en vain la transformation d'une espèce en une autre.

La recherche de l'origine des espèces, de l'origine de l'infibulation et de beaucoup d'autres origines ne convient pas à la taille de tous les humains. Il faut au minimum arriver à celle d'un savant de six pieds six pouces, vivre très longtemps, avoir beaucoup de temps à perdre et à faire perdre. J'ai souvent lancé la ligne de mon esprit dans le gouffre cher aux savants chercheurs d'origines, je n'en ai jamais rien retiré ; c'est creux comme le vide, sonore comme un tambour, fugitif comme l'ombre.

En désespoir de succès, je laisse dans leur obscurité l'origine de l'homme, l'origine des espèces et celle de l'infibulation : je ne veux envisager que le but inavouable de cette dégradante mutilation. L'homme se place au-dessous des animaux et se dégrade en dégradant sa compagne : cet acte antinaturel et immoral vient d'un souffle diabolique, sorti d'une infernale passion, dirait un évangélistes, il n'y a qu'un damné, un pervers d'intelligence obtuse, pour oublier que sans la femme l'homme n'est rien et ne peut rien ; que sans la femme, la société croule, la famille s'éteint et l'espèce humaine disparaît. Cette mignonne créature, qui est la fleur de la famille, le bouquet de la société et le fruit savoureux qui assure la perpétuité de l'espèce, ne mérite pas les meurtrissures qu'on lui fait subir. Il n'est pas de réprobation assez sévère pour ceux qui cherchent à ternir l'éclat de cette fleur, à lui ôter de son prestige. Ces malheureux oublient que la femme maintient l'homme et empêche aux groupements humains de se vautrer. Lorsque cette fleur a librement accès dans toutes les réunions, l'homme s'enivre de son parfum, rêve aux choses sublimes et accomplit des actes qui le placent dans l'immortalité parmi les héros ou les génies.

Mon hameçon a cependant tiré du gouffre insondable de la pensée humaine les créateurs de Jéhovah, d'Elohim et des autres de ces immortels qui, après avoir créé l'homme et la femme, leur ont assigné l'éternel séjour d'un paradis terrestre où ils pouvaient jouir paisiblement de l'innocent spectacle d'arbres chargés de fruits, aux branches desquelles les perroquets se suspendaient

par les pattes et les singes par la queue; leur vue s'étendait sur de vastes prairies où serpentait l'eau limpide des ruisseaux, et où venaient s'abreuver les animaux de toutes espèces; la pensée ne venait à aucun d'eux de se quereller, se tuer et se manger; tous étaient paisibles et doux comme des agneaux. Adam, le premier homme fait à l'image de son créateur, régnait en souverain dans ce domaine de délices qu'il arpentait dans tous les sens pendant que sa compagne se reposait à l'ombre d'un vigoureux pommier. Ah! qu'ils étaient heureux et qu'ils se la coulaient douce, ces deux premiers mortels de notre humaine espèce! Mais, hélas! tout a une fin, même le bonheur, on pourrait peut-être dire avec plus de justesse, surtout le bonheur! Bref, on ne sait pas au juste quel âge ils avaient le jour, jour ténébreux, jour fatal où un malin, on ne sait de quelle espèce, prit la forme d'un serpent et grimpa dans le pommier sous lequel Eve venait prendre le frais; il guettait, Eve arrive, s'asseoit innocemment, et voit, sans effroi ni surprise, le serpent pencher la tête et, d'un discours envenimé, lui bouleverser les sens, en lui contant fleurette; tant et si bien que cet insinuant animal finit par l'entortiller. Eve, en fermant les yeux, se laissa faire et, à la fin de l'entretien, elle les ouvrit à la lumière. Aussitôt elle vit clair dans l'existence et s'empressa de courir vers Adam pour lui faire manger une moitié de la pomme à laquelle elle venait de goûter, en lui disant qu'il avait des devoirs à remplir, qu'elle était sa compagne et qu'il devait l'aimer. Adam, faible comme tous les hommes, sent son cœur battre, se laisse séduire et mange du fruit défendu sans réfléchir aux conséquences. Je n'ai pas su si ses yeux s'ouvrirent également à la lumière après avoir mangé la moitié de la pomme que venait de lui présenter sa compagne. C'est probable, car il lui dit : « Cache cela, que personne ne le voie et que personne n'y touche. » Eve se saisit aussitôt d'une feuille de vigne, d'après les uns, et d'après les autres d'une feuille de figuier, et, pour complaire à Adam, se l'appliqua largement étendue au-dessous du bas-ventre.

— Vous inventez, vient de me dire l'un de mes compagnons de voyage; Adam n'a pas ordonné à Eve de se plastronner le bas du ventre; il était seul, il n'avait rien à redouter; ce plastron était donc inutile.

— J'invente peut-être un peu, mais je vous certifie qu'Adam, comme tous les hommes, n'eût pas plutôt aimé sa compagne, qu'il en devint jaloux, et les jaloux ont peur de leur ombre. N'avait-il pas du reste à redouter les sorciers et le diable qui venait d'ouvrir les yeux d'Eve à la lumière?

— Vous plaisantez!

— Non, c'est exact. Adam n'a fait qu'obéir à l'impression qu'en pareille circonstance tout le monde ressent, et c'est lui l'inventeur de la première ceinture de chasteté. C'est lui qui a ordonné à Eve de couvrir sa nudité d'une feuille, ne voulant pas que des regards curieux et lascifs puissent voir ce qu'il considérait comme sa propriété. Quel autre motif qu'un ordre de son compagnon pouvait faire naître à Eve la pensée de se couvrir cette partie du corps?

— Ce n'est pas sérieux.

— Pas sérieux! cette feuille de vigne, ce premier vêtement de la femme que l'on emploie encore de nos jours pour masquer aux statues ce que la morale défend aux regards, ah! ce n'est pas sérieux! ce n'est que trop sérieux, car depuis cette époque, les femmes ont pris goût aux vêtements et les hommes savent ce que coûtent leurs toilettes.

Pas sérieux! et c'est justement à la vue de cette feuille de vigne suspendue au-dessous du nombril que le Créateur s'aperçut qu'Eve avait ouvert ses yeux à la lumière, malgré sa défense de ne jamais toucher aux fruits de l'arbre dont l'Éternel s'était réservé la jouissance! Cette désobéissance de deux êtres qui lui devaient la vie lui démontra qu'il s'était trompé en voulant faire de l'homme quelque chose de parfait. Alors, sans se mettre en colère et sans leur signifier congé huit jours d'avance, il les chassa du Paradis en leur disant : « Désormais, c'est à la sueur de votre front que vous gagnerez votre vie; allez, croissez et multipliez. » Eve n'ayant pas pris la chose au sérieux, le Père éternel chargea le commandant de ses archanges de les expulser comme un proprio charge commissaire et huissier d'expulser ses locataires.

En comptant maintenant le nombre des humains répandus à la surface du globe, on se rend compte du zèle qu'on a mis à obéir aux ordres du Père éternel : « croissez et multipliez ».

La ceinture de chasteté de la première femme, qui n'était en résumé qu'une ceinture pudique, a été très longtemps la seule entrave à la passion génésique. Mais à mesure que les humains se condensaient, cette étroite ceinture parut insuffisante et l'on se fit des vêtements pour couvrir une plus longue étendue du corps. On ne tarda pas à s'apercevoir que ce n'était pas tout, de masquer, qu'il fallait empêcher et, c'est pour empêcher, qu'on a cousu l'ouverture, passé un anneau à travers les deux grandes lèvres, employé des ceintures protectrices fermant à clef et, probablement, beaucoup d'autres procédés aussi ingénieux les uns que les autres. Un mari soucieux de la vertu de son épouse pouvait ainsi s'absen-

ter sans se demander en cours de route : qu'est-ce que mon épouse peut bien faire en ce moment? Parfait, la foi nous sauve de bien des soucis si elle ne nous sauve pas d'autre chose! Seulement en agissant ainsi l'homme n'a pas songé qu'il froissait la susceptibilité de sa compagne, qu'il lui faisait par trop sentir qu'il n'avait pas en elle une confiance aveugle. Il était enchanté et loin de se douter qu'il avait pris le plus court chemin pour arriver à ce qu'il cherchait à éviter. A ce sujet, un convive me dit un jour :

— Vous avez raison, docteur, les femmes sont plus fortes que nous; elles nous en font voir de toutes les couleurs.

— Plus fortes, non, mais plus rusées, plus sensibles, plus persévérantes, plus dévouées. C'est pourquoi l'homme, étant le plus fort, doit se faire son soutien, son défenseur, son adorateur, et non, comme il le fait trop souvent, la traiter en quantité négligeable, la martyriser, et quelquefois l'avilir, pour se livrer au jeu et à toutes les bassesses qu'engendre l'oisiveté; l'homme qui respecte la femme et redoute son mépris ne se livre jamais à ces viles passions : Il sent les devoirs qu'il a à remplir et désire se montrer digne de la mission que la nature lui a confiée : avoir une famille et laisser après lui quelqu'un qui lui survivra. Ce qu'il ressent au terme de la vie, ce n'est pas rendre son âme à Dieu, c'est sentir dans ses enfants se prolonger son existence.

Les hommes et les femmes, intimement unis de pensée et de cœur forment les anneaux les plus solides de la chaîne sociale; ils maintiennent la nation dans l'indépendance et la conduisent à la prospérité et à la gloire.

Les assemblées, les réunions, d'où les femmes sont exclues, ne sont que des déballages de petites ambitions, de congratulations, de mots sentencieux et souvent même d'expressions à faire rougir un grenadier de la vieille garde. Les réunions de femmes d'où les hommes sont exclus ne sont également qu'un simple étalage de futilités, de grandes coquetteries et de petites jalousies.

Il n'en est point ainsi des réunions où les deux sexes, sont dignement représentés. Il s'y répand un parfum d'élégance, d'amabilité et de retenue qui améliore et civilise; c'est dans ces foyers de charmes et de désirs que les sentiments généreux et les belles pensées éclosent : le cœur s'y purifie, l'intelligence y mûrit rapidement, le goût du beau s'y forme et le désir de paraître et de se rendre utile s'empare de l'esprit. Qu'elles sont belles et imposantes ces solennités, même les plus étourdissantes, où planent le respect, la dignité et le désir de s'élever!

Torturer la pensée et le cœur de la femme, lui mutiler le corps, est insensé, inhumain, impardonnable et pourtant, lorsqu'on con-

naît toutes les faiblesses du cœur humain, on comprend ces actes de folie. Ce qui est moins compréhensible, c'est d'exclure la femme de ses réunions pour aller s'enfermer dans une tabagie ou une maison de jeu où on se fait des compliments et parfois où on se dit des sottises et où l'on traite sournoisement des intérêts locaux, des questions sociales dans un but personnel. Ce n'est plus de la folie, de la passion, ces réunions; c'est de la désorganisation, c'est le début fatal des révolutions mesquines, des jacqueries, des Saint-Barthélemy et de tous les monstrueux attentats aux droits de l'homme et de la société; c'est dans les groupements de quelques ambitieux que s'élaborent les petitesses et les bassesses.

CHAPITRE IX

Origine de l'Infibulation
Suggestion sociale ; Son influence sur deux Somalis
Un mot sur le Mariage
Départ de trois Missions

Un savant ne peut pas admettre, dans un ouvrage sérieux, ce qui porte à rire ; il préférerait laisser tomber sa plume que de lui faire écrire un mot décolleté. Cette dignité me plaît, un grand talent me charme et malgré moi cette réserve austère me déplaît. Il me serait impossible de sacrifier à ma dignité une partie de ce que je pense et d'exercer sur moi une attentive surveillance. Je serais peut-être parvenu à ne jamais écrire que des choses sérieuses, mais, dès le début de mon apprentissage intellectuel, je me suis aperçu que rien ne se grave mieux dans la mémoire qu'une grivoiserie, une bêtise, une absurdité, et que plus la chose est monstrueuse, invraisemblable, ridicule, absurde, plus elle s'y incruste profondément. C'est sous la fiente et les immondices qu'on trouve les insectes les plus brillants ; c'est dans des gangues informes et ternes qu'on cherche les pierreries les plus étincelantes, et c'est sous des tas d'insanités et de stupidités qu'on découvre de nobles et utiles pensées. Une pensée drapée dans un style pompeux perd de son éclat ; qu'elle soit bonne ou mauvaise, belle ou grotesque, sérieuse ou futile, on n'y fait guère attention, on ne voit que la façon dont elle est exprimée, le style vous absorbe et les pensées qu'il décore s'enfuient ou disparaissent, tandis qu'une pensée mise à nu d'un seul mot ou attifée d'une phrase quelconque, attire seule l'attention et se retient facilement.

On connaît maintenant la raison qui m'a fait glisser quelques

grivoiseries dans un ouvrage sérieux, car cet ouvrage, je puis le mettre au premier rang des ouvrages sérieux.

— On ne s'en douterait pas!

— Qui se permet cette réflexion?

Vous gardez tous le silence; l'interrupteur n'a pas même le courage de son opinion, il a bien tort, car dans ce qu'il pourrait dire, il y aurait peut-être une idée nouvelle. Pourquoi garder le silence et taire ce que l'on pense? Est-ce que la discussion, la controverse n'ouvre pas à l'esprit des horizons nouveaux, en excitant l'émulation de la perspicacité intellectuelle?

Sauf de rares exceptions, nous avons tous dans l'esprit beaucoup moins de pensées et d'idées que nous ne le supposons. Il en est même un grand nombre parmi nous qui n'en ont qu'une seule et je crois même qu'il en existe qui n'en ont pas du tout et qui, pendant tout le cours de leur existence, ne font que répéter les idées des autres, mais ce qui est à la fois triste et amusant, c'est que nous avons tous notre marotte; qu'elle soit semblable ou différente de celle du voisin, nous nous persuadons qu'elle lui est bien supérieure. Nous avons en un mot, une idée, une opinion nettement arrêtée sur un sujet qui nous occupe, de sorte que sans nous en apercevoir nous sommes tous maniaques; les uns en sont très légèrement atteints et les autres à un degré qui confine à la folie. Lorsque chacun de nous trouve ses pensées supérieures à celles du voisin et son raisonnement meilleur, il devrait au moins n'avoir pas la faiblesse de redouter la critique et de se laisser séduire par sa propre approbation.

Un savant, un érudit, un puits-de-science se prendrait pour un ignorant s'il n'avait pas son idée sur l'origine de telle ou telle chose. Ceux qui sont remontés à la source de l'infibulation ou autres pratiques analogues, c'est dans un couvent, dans une association religieuse, dans une secte où tout est mystère et mystérieux, qu'ils les placent. Pourquoi s'arrêter là? Pourquoi ne pas monter jusqu'au céleste empire? ce serait moins terre à terre et deviendrait plus imposant.

Si l'on cherchait dans l'hygiène, dans les passions et les aberrations de l'esprit la source de ces coutumes bizarres admises par un peuple et réprouvées par tous les autres, on la découvrirait facilement; mais ce serait trop clair, ça manquerait de vapeureux; on ne pourrait pas faire sonner toutes les batteries de son ingéniosité.

La circoncision n'est actuellement qu'un cachet apposé aux adeptes de certaines religions. Il est donc très facile de lui attribuer une origine religieuse sans aucun effort d'imagination, ça

coule de source, et c'est d'une logique indiscutable. C'est si clair, si évident, qu'on ne se demande pas si les pratiques et les dogmes des religions ont pris naissance dans un sanctuaire, ou si elles se sont approprié les pensées des philosophes et les coutumes populaires, les fêtes et distractions, et les préceptes sanitaires ayant cours parmi les nations bien avant l'apparition d'une secte religieuse. Il ne faut pas être un profond érudit, ni un bien grand savant, ni chercher bien longtemps pour voir très clairement que les sectes religieuses n'ont rien inventé, que toutes, quelles qu'elles soient, ont puisé, dans les mœurs, les coutumes, les conceptions intellectuelles, ce qu'elles ont cru de facile propagande, de plus avantageux pour leurs représentants et de plus utile à la société.

A ce qui était bien connu, elles ont fait subir de fréquentes retouches, elles l'ont maquillé, transfiguré parfois. Le contenu des religions n'est qu'un plagiat fait avec talent et beaucoup d'habileté.

Si l'on admet que l'homme se soit fait couper le prépuce pour entrer en religion ou faire partie d'une corporation, il serait difficile d'attribuer la même cause à l'infibulation. On ne peut admettre qu'une femme déjà infibulée par l'anneau virginal se le fasse enlever et remplacer par un anneau artificiel.

Les savants ont l'esprit très vaste, c'est incontestable, ils ont à revendre de l'imagination et de l'ingéniosité et, bien souvent, aussi un peu ou beaucoup d'ingénuité, mais ils ne s'en aperçoivent pas, le prestige les sauve. Quant aux puits de science, on ne peut en rien dire, ils ont une telle profondeur qu'on n'y voit plus rien lorsqu'on cherche au fond.

En comparant les récits, les contes, les anecdotes, etc., aux cours d'eaux alimentant les fleuves, on trouve encore dans cette comparaison cette autre analogie, c'est que les cours d'eaux s'accroissent et s'élargissent continuellement en s'éloignant de leur source. C'est également ce qui arrive pour les récits, ils prennent de plus en plus d'ampleur et de consistance, en passant d'une bouche à une autre. On raconte le matin qu'un homme a été attaqué la nuit dernière par un voleur, à midi, ce n'est plus un, c'est trois ou quatre voleurs qui se sont jetés sur lui et le soir, un ami qui se dit bien renseigné vous apprend que les voleurs étaient au moins douze. Les récits qu'on colporte sont comme des boules de neige qu'on roule, ils ramassent et s'accroissent de détails et de faits qui leur sont étrangers. C'est ainsi que l'on voit des faits insignifiants prendre des proportions colossales et de petites pensées une ampleur démesurée.

Une pensée qui s'accroît lentement en cheminant n'occasionne

aucune surprise; on la suit pas à pas depuis son apparition jusqu'à son colossal développement. Tandis qu'en sortant tout à coup d'un cerveau avec des dimensions prodigieuses, c'est alors, comme la foudre, le tonnerre qui assourdit, l'éclair qui éblouit, elle foudroye l'esprit public. Le coup est porté, il s'écoulera des mois et des années avant que le public reprenne connaissance et puisse juger sciemment.

Voilà bientôt vingt siècles que la gigantesque pensée du Christ a foudroyé les masses et une quinzaine à peine que Mahomet a reproduit le même phénomène! Les masses se ressentent encore de ces coups de foudre et personne ne sait quand ils se renouvelleront.

Ils sont rares, très rares, les hommes qui ont sur les peuples cette puissance foudroyante. On n'en a encore vu apparaître, à peine un, pendant le cours de dix siècles. Quant aux autres, ceux qui se rendent utiles par la puissance de leur intelligence et leurs merveilleuses découvertes, quelques siècles suffisent pour plonger dans l'oubli ce qu'ils ont imaginé, créé. Le progrès détruit sans cesse et remplace sans fin. C'est la continuelle destruction des choses acquises et leur remplacement par de nouvelles acquisitions!

Lorsqu'un homme est arrivé au grade de savant, de grand savant, de savant hors pair et enfin de génie, il n'a plus des passions juvéniles qu'un vague souvenir; à leurs troublantes tempêtes ont succédé le calme et l'oubli. Il ne lui est plus possible à cet âge de juger le degré d'abaissement auquel la sensualité, la jalousie et les excitations de l'aiguillon charnel peuvent faire descendre l'homme. Il n'a plus d'autre guide, d'autre terme de comparaison que la tiédeur de ses sens. Il entend mal, il voit trouble, et n'a plus aucune des sensations de la jeunesse folle et de l'adulte passionné. Il n'a plus que son intelligence, forte et vigoureuse, qui lui verse à flots des pensées où le surnaturel, le vaporeux, le mystérieux vient souvent se mêler. Le « si jeunesse savait et si vieillesse pouvait » exprime assez exactement les deux phases de la vie. Mais jeunesse ne sait pas et vieillesse ne peut pas; elle n'a même pas conservé le souvenir de sa vigueur juvénile, le reflet seul lui passe quelquefois dans la tête, comme un rêve pendant le sommeil.

Ce qui vient de l'esprit, de l'intelligence et du savoir se disperse et se modifie; ce qui prend naissance dans un milieu religieux se conserve pieusement dans son intégrité : principes, règles, formalités, rites, cérémonies, pratiques, si l'on y apporte des changements, ce n'est jamais que dans le luxe des ornements.

Si la circoncision avait pris naissance dans une officine reli-

gieuse, elle en aurait conservé l'uniforme ou le cachet, on peut en dire autant de l'infibulation. Il y aurait pour l'une et pour l'autre de ces opérations quelque chose qui rappellerait leur foyer d'origine. Or l'on observe le contraire chez les peuples qui ont conservé la coutume de ces mutilations. Non seulement tout diffère d'une nation à l'autre, mais encore, dans les tribus d'une même nation, aucune mise en scène, aucune cérémonie ne les maintient sous la même bannière.

Celui qui est doué d'un esprit assez subtil pour assigner à ces deux opérations une origine religieuse devrait logiquement leur joindre la castration. Non seulement il serait logique dans son appréciation, mais il nous révélerait les trois stigmates d'une initiation.

Quoique la castration soit moins fréquente et moins répandue, son étude est aussi importante et aussi instructive que celle de la circoncision. Quelque chose de mystique, de cabalistique, de symbolique, quelque chose enfin qui intrigue et surexcite l'imagination a certainement présidé à l'évolution de ces bizarres coutumes. Peut-on s'imaginer que, sans une diabolique influence, il soit venu à l'esprit d'un être humain, la pensée de castrer son semblable pour l'empêcher de faire des cocus. Qu'on puisse infibuler des jeunes femmes pour les empêcher de reproduire à volonté, et circoncire les hommes pour les enrôler dans un régiment de décolletés, cela évidemment ne peut pas descendre d'une pensée céleste. C'est de l'antre obscur des libidineuses passions que sont sorties ces infernales conceptions.

L'hygiène et la médecine peuvent certainement avoir conduit à la circoncision; mais cette origine, quoique plus vraisemblable que l'origine religieuse, n'est peut-être pas mieux fondée. On peut cependant sans attenter au bon sens mettre la circoncision et la clitoritomie à l'actif de l'hygiène personnelle et sociale. Mais les deux autres, l'infibulation et la castration, il serait impossible de faire endosser à l'hygiène ou à la médecine leur raison d'être et leur utilité.

L'infibulation est certainement contraire à la santé des organes génitaux de la femme. Les Apharras m'ont dit que toutes les femmes chez eux souffraient de douleurs utérines et l'on peut sur un pareil sujet ajouter foi à leurs paroles, car pas plus eux que d'autres n'aiment à initier le public à leurs misères; d'un autre côté, pour que les femmes se décident à révéler qu'elles souffrent dans cette partie du corps, il faut que leurs souffrances soient insupportables ou de longue durée.

Dans le touchant ensemble des douleurs utérines chez les fem-

mes de ce pays, je ne vois, ainsi que je l'ai fait pressentir, aucune cause que l'ablation des bourrelets charnus placés en avant-garde de l'ouverture vaginale. Est-ce admissible que la nature ait placé là sans motif et sans raison ces gros replis charnus, souples et élastiques? Ne sont-il pas destinés à amortir les chocs trop violents qui peuvent se produire pendant l'acte de la copulation et à diminuer la longueur de l'introduction qui est dans certains cas la cause d'accidents utérins?

En admettant que ces deux gros replis soient sans utilité et que leur ablation ne détermine absolument rien de fâcheux dans l'organisme, une telle opération n'en reste pas moins grotesque, inhumaine, honteuse; et c'est, à n'en pas douter, dans les orgies de milieux sodomistes qu'a germé la pensée de cette dégradation. On a voulu faire de l'ouverture génitale quelque chose de semblable à l'ouverture des matières fécales. Est-ce que dans ses passions il existe ici-bas un être aussi bestial que l'homme? Pour arriver à les satisfaire, à se procurer des jouissances, rien ne l'arrête. Quand il perd la raison ou quand il réfléchit, il invente des moyens diaboliques pour se procurer un peu plus de satisfaction.

Tous les peuples conservent certaines coutumes des temps les plus reculés; il est même des coutumes qui leur viennent certainement des temps préhistoriques. On ignore où et à quelle époque elles sont apparues et, qui plus est, on ne sait même pas pourquoi on les a conservées, car elles n'ont plus ni signification, ni raison d'être. Malgré cela, elles résistent et se transmettent, même celles dont aucun animal ne voudrait endosser le ridicule. Qu'importe! on y tient, on ne veut pas s'en dessaisir.

Si les hommes avaient tous les mêmes pensées et les nations les mêmes mœurs et coutumes, cela éviterait de se fatiguer l'esprit à d'infructueuses recherches. On connaîtrait la cause et l'origine de tout ce que l'on fait et de ce que l'on emploie. Mais comme rien n'est aussi versatile que la pensée et aussi différent que la morale et les coutumes des nations, on ne saura jamais tirer de leur obscurité ce qu'ont pensé et fait les peuples disparus. On prendra pour une arme ce qui leur servait à de paisibles occupations et pour une chose utile ce qui n'était qu'un simple amusement.

Les Apharrases ont les parties génitales défigurées et toutes s'imaginent que c'est infiniment mieux que si on leur avait laissé la chose à son état naturel; ayant été opérées aussitôt leur naissance, elles pensent certainement qu'il ne leur manque rien. Si le bas-ventre d'une Européenne leur tombait sous les yeux, elles seraient effrayées et plaindraient la malheureuse d'avoir le bas

du tronc aussi difforme. Aucune d'elles ne voudrait être affligée de ce décor supplémentaire, et personne dans le pays n'accepterait une femme ainsi décorée. On trouverait cela anormal et on considérerait comme naturel ce qui est défiguré.

Les mœurs et coutumes des nations sont comme les gouttes d'eau dans le courant d'un fleuve, elles forment par leur ensemble le courant national de la morale et des habitudes de chaque nation.

Ce courant entraîne tous les sujets d'une même nation dans le même sens; ils subissent tous l'influence de la suggestion sociale, ils sont hypnotisés par ce qu'ils voient et ce qu'ils entendent. L'homme, dès sa naissance, subit l'influence de ceux qui l'entourent; il se fait à leur morale et contracte leurs habitudes : que ce soit bon ou mauvais, utile ou inutile, que ça lui soit avantageux ou que ça lui porte préjudice, il trouve toujours les habitudes de son pays bien supérieures et préférables à celles des autres. Il en est cependant qui se soustraient à cette domination; ce sont les parasites sociaux qui crient, se démènent, promettent et se font nourrir, loger, blanchir, éclairer et chauffer en échange de leurs promesses. Ils sont débarrassés de la suggestion sociale pour passer sous la domination de la suggestion ventrale.

Nous trouvons donc chez l'homme deux suggestions, l'une sociale et l'autre individuelle. La première endort les masses sous le même églantier pourvu de quelques roses et de beaucoup de piquants; la seconde est transmise à chaque individu par plus fort, plus habile, plus savant et plus entreprenant que soi: un seul de ces hynoptiseurs influence bien souvent un certain nombre de pauvres gens, les entraîne à sa suite et parvient à créer dans la société de petits groupes, de petites anarchies, de petites corporations, de petites sociétés, les unes libres, les autres secrètes. Tous ces petits groupes, ces petites associations sont dans un même État, autant de petits États plus ou moins émancipés, plus ou moins anarchistes; les adhérents de chaque groupe ne voient qu'eux, ne pensent qu'à eux; toujours eux avant tout, la nation après et la corde pour leurs frères des autres groupes.

Les sociétés ne sont que des tournois où les plus habiles, les plus entreprenants, les plus astucieux, les plus ambitieux, accaparent et dominent. Comme l'oiseau hypnotisé par le serpent, l'homme est hypnotisé par ces charmeurs sociaux; il n'a plus conscience de sa personnalité, il perd connaissance et, comme l'oiseau, se laisse choir et dévorer.

On endort une poule d'un sommeil léthargique, en lui tenant le bec sur un trait blanc tracé sur un parquet; l'homme est aussi facile à endormir en l'engageant à maintenir son esprit sur quel-

que chose d'invisible, d'imaginaire, de mystérieux. Rien ne l'hypnotise autant qu'une promesse irréalisable; le désir d'empocher et d'acquérir ce que d'autres possèdent lui trouble l'esprit et l'empêche de voir clair. On lui promettrait la part d'un trésor découvert dans la lune ou dans Mars, qu'il serait hypnotisé par cette promesse et s'y laisserait prendre. Ne voit-on pas journellement des gens, hypnotisés par des promesses aussi insensées, se dessaisir de leur avoir et perdre d'un seul coup trente années de travail et d'économies. Il en est d'autres qui, hypnotisés par les utopies de quelques farceurs, vont se faire tuer sur une barricade.

L'homme est de tous les êtres le plus facile à hypnotiser; il subit l'influence de son entourage et se laisse prendre aux doucereuses et flatteuses paroles. Il éprouve du plaisir à se laisser suggestionner par ceux qui l'entourent et lorsqu'il n'en trouve pas l'occasion, il se suggestionne lui-même. Il rêve à l'incroyable, au fantasque, à l'absurde, il voit le doigt de l'Éternel et reste convaincu qu'il a vu clair et juste.

Dans un passé lointain, des hommes réfléchis ont arrêté leur esprit à l'étude des suggestions. On s'en est très longtemps sérieusement occupé et, comme de toutes choses, on s'est lassé, et l'on s'est dirigé vers d'autres études. De nos jours, on est moins constant; on se laisse séduire aujourd'hui par une chose et demain par une autre, et les suggestionneurs et les suggestionnés ne se doutent pas qu'ils sont autant suggestionnés les uns que les autres; ils n'en ont pas conscience et cela se conçoit, car on se laisse suggestionner comme on se laisse vivre.

L'étude des suggestions, après être restée endormie dans un sommeil profond depuis de nombreux siècles, s'est tout à coup réveillée. Elle est, comme l'on dit, revenue sur le tapis et a jeté un sérieux bouleversement dans l'esprit moderne. Mais, comme de toutes les études d'une utilité contestable, il est probable que cet engoûment sera de courte durée, que le calme reviendra et que l'on continuera à se laisser suggestionner sans se préoccuper de cette incurable maladie.

Avant l'époque historique, avant l'époque légendaire, les magiciens qui furent nos aînés dans la science avaient déjà émis que l'homme tenait du serpent par ses facultés hypnotiques, charmeuses et fascinatrices, de sorte qu'à toutes les époques, les uns ont roulé et les autres se sont fait rouler aussi facilement que de nos jours. Est-il besoin de rappeler que la mère du genre humain s'est laissée suggestionner par un maudit serpent, ce qui nous a fait perdre l'héritage de la béatitude que nos premiers parents avaient reçue en toute propriété du Père éternel. Ce fut un coup terrible

pour ce divin créateur de voir le seul être auquel il eût mis la main, qu'il avait pétri de ses doigts et animé de son souffle, se transfigurer sous la démoniaque influence du serpent; pour nous ce fut un grand bienfait car c'est grâce à cette retouche que nous devons tous notre venue au monde. Evidemment la vie n'est pas toujours très agréable; malgré cela on y tient, et j'avoue que je n'aurai jamais l'ingratitude de reprocher au maudit serpent d'avoir soulevé la paupière de la mère Eve, ce qui lui a permis d'y voir clair.

On sait ce qui se passa, c'est inscrit dans l'histoire, ce n'est donc pas douteux! L'esprit du mal ayant pris la forme d'un serpent braqua ses deux yeux enflammés sur Mademoiselle Eve qui fut hypnotisée et tomba en pâmoison. Ici je m'éloigne du texte où il est dit que le serpent la séduisit par ses discours. Il y a dans ce passage une évidente contrefaçon car, pas plus que de nos jours, les animaux du Paradis ne jouissaient de la parole. C'est donc, on peut m'en croire, par le regard et non par la parole, que le serpent a suggestionné Eve; celle-ci à son tour suggestionna son compagnon Adam. Inutile de dire comment elle s'y prit; nous savons tous comment les femmes s'y prennent.

Adam vivait heureux, les bras croisés et éprouvait une ineffable jouissance à contempler sa compagne du matin au soir. Celle-ci lui suggère de goûter au fruit défendu, il se laisse convaincre et le voilà dans la cruelle nécessité de travailler pour vivre et de se marier pour avoir des enfants. Ils auraient pu se dispenser du mariage, mais le Père éternel voulut les unir. Le jour de leur expulsion du Paradis terrestre, il ne leur recommanda pas fidélité et obéissance; il savait sur ces deux questions à quoi s'en tenir, mais il leur ordonna de vivre, de croître et de multiplier.

Adam chassé du Paradis, où il jouissait d'un bonheur suprême, perdit heureusement le souvenir de cette félicité, de sorte que nous, ses descendants, nous n'avons jamais su en quoi elle consistait. Il était si parfait et si grand, ce bonheur paradisiaque, qu'on ne peut s'imaginer les délices d'une pareille existence; venimeux serpent, Adam du haut du ciel doit te maudire! car le Père éternel a dû pardonner à sa créature et réserver pour toi toute sa réprobation. Quant à nous, il nous est impossible d'envisager la question au même point de vue et nous serions bien coupables en désapprouvant la conduite de notre premier père, puisque, sans sa désobéissance, nous ne serions jamais sortis du néant. Le Père éternel lui-même a tout lieu de s'en féliciter, puisque c'est cette désobéissance qui lui procure tout l'encens que nous brûlons pour lui et les hommages que nous lui rendons.

Sérieusement! ne faut-il pas être suggestionné pour se laisser persuader avec une inébranlable conviction par ces récits de l'histoire sainte et par cette conception de l'origine des êtres.

Il était temps que le darwinisme vînt raser ces croyances et nous apprendre que nos premiers parents vivaient comme les singes au milieu des forêts désertes. On ne sait pas encore s'ils avaient une queue préhensible leur permettant de s'élancer de branche en branche et s'ils faisaient déjà usage des trois instruments, truelle, équerre et compas, dont se servent actuellement les francs-maçons pour niveler la société.

Les travailleurs des temps passés avaient à leur charge la royauté, la noblesse et l'Église. Les travailleurs de l'avenir auront, à la leur, la République, la Franc-Maçonnerie et le Darwinisme; c'est l'unique nivellement social qu'ils sont en droit d'espérer. Depuis que le monde est monde, rien n'est changé et rien ne changera dans l'avenir. Les plus intelligents laisseront l'outil aux travailleurs et se créeront des emplois lucratifs et inutiles.

On nous prêche le progrès, les transformistes nous font suivre pas à pas le perfectionnement des êtres depuis les plus petits et de ceux même qui n'ont jamais existé, jusqu'à l'homme, auquel on s'arrête comme le dernier échelon du perfectionnement. Cette assertion manque de consistance, elle pèche par la base, le milieu et le sommet : car, sur beaucoup d'espèces dont l'homme est censé provenir, c'est un dégénéré et non un perfectionné. Le singe, a dans sa queue, une balançoire naturelle, le cochon, au bout du nez, une bêche naturelle, le cheval, aux pieds, une chaussure naturelle; enfin, les oiseaux ont des ailes, les poissons des branchies, de sorte que les uns peuvent s'élancer dans l'air et les autres vivre sous l'eau pendant que nous risquons fort, dans le premier cas, de nous casser le cou, et dans le second d'être asphyxiés. Sous beaucoup de rapports, l'homme est donc moins parfait que les autres êtres.

Si notre esprit n'avait pas la légèreté des oiseaux auxquels nous retirons les plumes, pour écrire toutes les rêveries que peut engendrer le cerveau, nous verrions clairement que chaque être ici-bas occupe sa place et lutte continuellement pour s'y maintenir, que tous ont une organisation admirable, leur permettant de s'asseoir au banquet de la vie où ils se mangent les uns les autres instinctivement, naturellement. J'ai cherché quelquefois dans mes rêveries à perfectionner une plante, un animal, et je n'ai jamais pu lui ajouter un organe sans nuire à l'ensemble. Je ne vois rien, absolument rien à ajouter aux individus d'une espèce pour perfectionner leur organisation. Rien n'est facile comme d'imaginer des absurdités, rien n'est plus difficile que de voir avec lucidité

D'où vient l'espèce humaine, d'où proviennent les autres espèces? On le saura peut-être un jour, mais jusqu'à présent l'origine des êtres reste à jamais dans sa profonde obscurité : aucune théorie, aucun effort de l'imagination n'est encore parvenu à éclaircir ce mystère.

Je crois que les Apharras descendent directement de l'homme primitif et cependant je ne leur trouve corporellement, intellectuellement, aucune différence avec les autres représentants de l'espèce humaine. Ils leur ressemblent encore par cette ingénuité que la civilisation a fait perdre à beaucoup; ils doivent avoir conservé le souvenir de la chute de la première femme, car pour eux les serpents ne sont que des sorciers ayant pris cette forme. Aussi redoutent-ils les maléfices de ces rampantes bêtes et ne voient-ils en eux que de dangereux intrigants.

La superstition redoute la lumière et cependant elle prend en général naissance chez les peuples où son flambeau n'a pas encore été allumé et dont l'esprit, resté jeune et sans défiance, nous les fait paraître naïfs. Ils sont ni plus ni moins crédules que les instruits, seulement, ils croient à des choses que des esprits éclairés ne peuvent prendre au sérieux, ce qui n'empêche pas ces derniers de se rattraper sur des croyances aussi naïves et non moins ridicules. Pour la naïveté, c'est comme en toutes choses: les extrêmes se touchent. L'homme instruit et l'homme sans instruction sont aussi crédules l'un que l'autre et se laissent prendre aux rets du mystérieux aussi facilement qu'une alouette au miroir.

Le diable et les sorciers n'ont rien de surnaturel : ce sont des hommes qui jouissent de la mystérieuse puissance de changer de forme à leur gré et de faire ce qu'ils veulent sans qu'il soit possible de les en empêcher. Cette crédulité permet à quelques-uns de vivre aux dépens des autres; c'est du reste ce que l'on voit se passer dans toutes les agglomérations humaines. Sorciers ou non, ce sont toujours les plus intelligents qui exploitent les naïfs et leur supériorité ne les empêche pas d'être eux-mêmes exploités par des intrigants encore plus rusés qu'eux. Ainsi va le monde : les hommes sont faits pour vivre en société et chacun d'eux a été, est et sera, toujours et toujours, plus ou moins exploité. Quand cela se passe gentiment, on n'y fait pas attention, on ne s'en aperçoit pas; mais si on est salement exploité, on crie comme un écorché.

Que l'exploiteur s'attaque au corps, aux passions ou à l'esprit, c'est toujours à la bourse qu'il vise; on ne peut résister à l'attrait de ce qu'elle contient. Les Européens sont fiers, très fiers, beaucoup trop fiers de l'étendue de leur savoir; il n'y a pas de quoi! car il suffit pour s'en convaincre de compter le nombre de

bonnes poires et de naïfs qui se laissent prendre, à tous moments, aux boniments des beaux parleurs, et cajoleurs. On ne trouverait peut-être pas une très grande différence entre nos lettrés et les ignorants qui croient à l'influence du mauvais œil.

L'esprit français peut se mesurer avec celui des autres nations sans redouter l'issue de la lutte; et il dédaignerait de croiser une pensée avec les Apharras qui croient au diable, aux sorciers, à la vertu des amulettes et qui redoutent le mauvais œil. Cela leur ferait hausser les épaules; ils ne comprendraient pas qu'il y ait encore sur terre des gens aussi naïfs, et tous les jours, on a vu des Français et des Françaises courir chez un docteur noir, chez un zouave qui vous extirpait une maladie par la puissance de son regard. Les diplômés ont crié à l'imposture et ceux qui criaient le plus fort ont employé l'hypnotisme pour chasser du corps la perversité des humeurs et rétablir le déclanchement organique. Cette réflexion me conduit à adresser cette question aux gens instruits et aux ignorants. La voix est-elle sans influence sur l'organisme? n'y produit-elle pas d'ébranlement? Pour guérir le hoquet ordinaire, je n'ai jamais employé d'autre médicament que la voix : trois à quatre paroles suffisent pour arrêter le spasme et faire rentrer l'organisme dans son état normal. Le regard est-il sans influence? ne produit-il aucune perturbation? Est-il un seul homme qui n'en ait pas subi l'influence, qui n'ait été attiré, au moins une fois dans sa vie, par un regard charmeur, ou charmant si vous le préférez et qui n'ait pas, dans d'autres circonstances, été troublé et intimidé par un regard qui en impose! Si le regard a de l'influence sur un bien portant, ne vous semble-t-il pas que cette influence doit être plus forte sur un organisme affaibli par la maladie?

Une personne atteinte du mal de dents court chez le dentiste; au moment de porter la main à la sonnette du praticien, elle est tout étonnée de ne plus souffrir, et elle remet à un autre jour l'extraction de sa molaire, canine ou incisive; l'influence des signes de croix et des prières mérite, au même titre, d'être prise au sérieux par ceux qui emploient l'hypnotisme et la psychologie comme moyen de traitement. Les matérialistes négligent trop l'influence morale sur l'organisme et les spiritualistes en exagèrent beaucoup trop l'importance. De sorte qu'on peut se demander quel est du médecin spiritualiste ou matérialiste, celui des deux qui guérit le moins de malades?

Je vois avec regret approcher le moment où je ne verrai plus rien. J'aurais voulu, cependant, assister aux heureux effets de la suggestion et de l'hypnotisme, voir si ces moyens, habilement

employés, rendraient féconde l'union d'un impotent à une jeune et jolie femme! Quant à rendre féconde l'union d'un impotent à une femme stérile, je sais à quoi m'en tenir ; aucune suggestion ne pourrait, à ce sujet, ébranler ma conviction. Ne plaisantons pas, continuons à être sérieux, et l'on arrivera à guérir les maladies érectiles et inflammatoires par les attouchements, les perturbations nerveuses, par la voix et le regard, les maladies contagieuses et épidémiques par un coup de vent. Quand apparaîtra le choléra ou la peste, on soufflera dessus : Passez muscade! le malade est guéri.

La suggestion n'est assurément ni un rêve, ni un produit de l'imagination; elle entre dans le domaine des actes naturels; beaucoup d'animaux y sont soumis et, dans l'espèce humaine, elle préside aux règlements que s'imposent les sociétés. Il serait difficile de contester son influence, tant elle est puissante; mais elle a des limites qu'il est imprudent de franchir si l'on ne veut pas s'égarer dans l'absurde et tomber dans le ridicule. Quand on veut d'une chose obtenir plus qu'elle ne peut donner, on l'épuise sans obtenir de résultat.

On soumet l'homme aux suggestions presqu'au sortir du sein de sa mère. A chaque heure du jour, on suggestionne l'enfant pour lui faire contracter les us et coutumes de sa nation. Lorsqu'il atteint le summum de ses forces physiques et intellectuelles, il est hypnotisé par la morale et les coutumes de son pays. Pour un Français, tout est beau en France, pour un Russe, tout est beau en Russie, pour un Chinois tout est beau en Chine et pour chaque peuple enfin tout est beau chez lui et ce qui se passe chez les autres est médiocre, mauvais ou ridicule. Ce qui s'observe en religion en est la preuve indiscutable : Quelle que soit la religion, on trouve la sienne la seule vraie, la seule bonne, la seule vraiment sublime, et celle des autres mauvaise et grotesque. On a l'esprit si bien façonné à cette manière d'envisager la chose, que l'on dit hautement : hors de ma religion, point de salut; et en France on ajoute cet axiome : hors de la république maçonnique, pas de république. Depuis bientôt trente ans, on entend dire : « plus ça change, et plus c'est la même chose » beaucoup de gens en paraissent étonnés, c'est cependant bien naturel. Les francs-maçons subissent l'influence de la Loge, les catholiques de l'Église et chacun d'eux suggestionne le public de l'influence dont ils sont imprégnés.

Il n'est pas de suggestion plus puissante, plus absorbante et plus tenace que la suggestion religieuse; comme Abraham, un père n'hésiterait pas de lui sacrifier son enfant. La suggestion sociale n'est pas moins tenace; on pourra juger, par le récit sui-

vant, combien elle enchaîne fortement les actes de la vie et la pensée individuelle.

Je prenais le café sous la véranda de mon hôtel, lorsqu'un petit bateau vint dans le port d'Aden jeter l'ancre en face de moi.

— Quel est ce bateau? dis-je à mon hôtelier.

— C'est le courrier qui fait le service d'Aden à Périm.

— Quand part-il?

— Lorsqu'il aura terminé son chargement.

— C'est bien! Je pars avec lui; prépare-moi ma note. Je vais faire mes malles.

— Presse-toi si tu veux partir. Moi, je monte dans ma chambre, c'est l'heure de ma sieste, tu paieras au retour ou à ton prochain voyage.

— Pas de plaisanteries, mon vieil ami, aligne ma note, je préfère l'emporter que de te la laisser. Tu en prendrais trop de soin pendant mon absence et j'aurais peur, à mon retour, de la trouver trop engraissée.

— Ne crains pas cela et pars tranquille. Je te promets de ne pas l'engraisser. Si le bateau partait avant que je descende, adieu et bon voyage.

Je monte dans ma chambre avec mon domestique; nous fourrons pêle-mêle dans des caisses vêtements, ustensiles, et, quand nous eûmes fini, je fis transporter le tout à bord du bateau. Lorsque je vis, à la fumée, que son feu était allumé pour le départ, je pris une barque et je me rendis à bord; il était temps. On me hissa pendant qu'on levait l'ancre : me voilà sur le pont. Personne n'y parlait français; je vais au capitaine, je le salue; il me salue et me regarde d'un œil un peu surpris. Je lui rends son regard en inclinant la tête et je vais m'installer, en laissant à mon domestique le soin d'expliquer notre présence à bord.

Sept à huit heures après, je débarque à Périm; je cours tout de suite à l'office de la *Périm cold Company* pour régler mon passage. J'y trouve M. Spolding, le directeur général que j'avais vu à Aden en conversation avec M. J. Turner, le directeur à Périm.

M. Spolding me tend la main et me présente à M. Turner. Je me trouve aussitôt en pays de connaissance, car M. Turner parlait français et servait d'interprète lorsque entre M. Spolding et moi les gestes étaient insuffisants.

Après avoir conversé un instant, je dis à M. Turner : « Je vous demande pardon, je vais trouver votre caissier pour régler mon passage. »

— Que réclame M. Jousseaume? dit M. Spolding.

— Il réclame sa facture pour payer le prix de son passage, lui répondit M. Turner.

— Vous savez bien, Turner, dit gravement M. Spolding, que l'on paie son passage au départ et non à l'arrivée Puisqu'on l'a laissé s'embarquer sans billet, nous ne pouvons rien lui réclamer; nous sommes passibles de cette infraction au règlement, et je ne vois qu'un moyen de régler cette affaire : dites à M. Jousseaume que nous l'attendons ce soir à dîner.

Cette amicale réception me réservait une autre surprise à mon départ.

Etant resté à Périm deux semaines de plus que je me l'étais promis, je dis à M. Turner : « Mon intention est de me rendre directement à Suez et je regrette maintenant de n'être pas parti avec M. Spolding. »

Quelques jours se passent, je commence à trouver le temps long, ce qui me décide de nouveau à dire à M. Turner :

— Il n'y a donc pas moyen de partir, je ne voudrais cependant pas retourner à Aden.

— J'attends toujours le passage d'un navire français, me répondit-il, afin de vous faire faire cette traversée avec de vos compatriotes.

— Je vous suis reconnaissant, M. Turner, de cette délicate attention; mais le temps presse, et je vous prie de me faire partir à la première occasion sur n'importe quel navire.

Deux jours après, étant en excursion dans l'un des coins de l'île, M. Turner m'envoie dire, si je voulais partir, qu'un bateau était dans le port.

J'accours, M. Turner vint à moi et me dit :

— Si vous voulez partir, vous pouvez vous embarquer; le navire vient de faire son charbon et va bientôt lever l'ancre.

— Il m'est impossible de m'embarquer tout de suite, j'en ai au moins pour une heure avant d'avoir complété mon emballage.

— Une heure! Le capitaine attendra bien une heure! Je vais aller le voir. Préparez-vous.

Tous mes préparatifs sont terminés, le capitaine a retardé son départ, je suis sur le point de m'embarquer :

— Puisque le capitaine ne comprend pas le français, dis-je à M. Turner, et que je ne parle pas anglais, faites-moi l'amitié de me dire ce que j'ai à lui verser pour le prix de mon passage.

— Vous n'avez rien à lui verser. J'ai reçu de Suez une dépêche de M. Spolding dans laquelle il me dit de vous faire conduire à Suez. Je n'ai qu'un regret, en me conformant à son désir, c'est de n'avoir pu vous faire partir sur un bateau français.

Les Anglais, pendant mes séjours dans leurs colonies, n'ont cessé de me montrer le bon côté de l'entente cordiale à laquelle ils devaient déjà penser à cette époque. Leur courtoisie m'a fait contracter à leur égard de bien nombreuses dettes et, si je ne les ai pas encore acquittées toutes, j'en conserve un reconnaissant souvenir en attendant l'occasion de me liquider.

L'île de Périm, assise sur des blocs de basaltes qui s'élèvent au-dessus du sol comme de petites chaînes de montagne au pied desquelles s'étalent par endroit de petites plages de sables madréporiques, ne brille pas par sa végétation. C'est à peine si trois chèvres et un mouton trouveraient dans cette île assez d'herbages pour se nourrir. Le plus ingénieux des Robinson y serait mort de soif et de faim en moins de deux semaines. On ne peut donc y vivre qu'en tirant du dehors tous les produits nécessaires à l'existence.

Cette île ne produit rien et cependant il ne manque actuellement rien à ceux qui l'habitent. Une machine à distiller l'eau de mer leur procure de l'eau douce en quantité suffisante. Aden les approvisionne de farine, de vin, de légumes, d'épices, etc., et le Somal de viande. La mer leur fournit du poisson et les navires leur laissent en passant des fruits, des conserves et quelques autres comestibles.

Pendant mon séjour, un habitant de Zeyla amenait tous les huit ou quinze jours sa barque pleine de moutons, de chèvres ou d'un seul bœuf, car un de ces derniers suffisait à la remplir. Une fois débarquées, toutes ces pauvres bêtes étaient successivement transformées en pot-au-feu, côtelettes, gigots, ragoût, hachis et autres produits sans nom qui calmaient l'appétit sans réjouir le goût ; celui qui mange avec plaisir et pour son plaisir n'y trouverait pas un quart-d'heure de jouissance.

Notre pourvoyeur, ce marchand de bestiaux, était accompagné, dans ses voyages, par son neveu qui lui servait à la fois d'aide, de matelot, d'interprète et d'agent comptable. C'était un grand garçon d'une vingtaine d'années, très remarquable par son intelligence, mais bien plus encore par sa maigreur. Vu de loin, il ressemblait à un échalas monté sur deux échasses et, fait inexplicable, ce squelette ambulant était le plus redoutable des lovelaces de la contrée, un partageux sans retenue, sans conscience et sans respect pour les hommes mariés. Ses partages clandestins lui avaient attiré de très nombreuses inimitiés. Partout où il était passé, il s'était créé tant d'ennemis qu'il n'osait plus sortir de Zeyla. On ne l'aurait pas décidé à se rendre à Aden en lui offrant plein sa barque de roupies.

Ce maigre papillon, ne trouvant à Périm aucune fleur à butiner, vivait de souvenirs et employait son temps en palabres et en flâneries. Son grand plaisir était de rencontrer quelqu'un à qui parler et moi j'éprouvais un plaisir non moins grand à lui procurer cette distraction. Il était intelligent, s'exprimait en français assez facilement et ne se faisait pas prier pour conter ses affaires, ses voyages et tout ce qui se passait dans son pays. Je saisissais toutes les occasions pour le lancer sur les pistes de ses aventures égrillardes, mais il était impossible de le faire démarrer; il restait muet et impassible, il était sur ce chapitre d'une discrétion invulnérable.

— Je te félicite, lui dis-je un jour, de ta retenue; c'est celle d'un gentilhomme. Tu as raison de rester muet sur ces troublantes questions, mais je suis renseigné sur tes innombrables fredaines, ce qui ne m'empêche pas d'avoir pour toi beaucoup d'estime. Maintenant que tu dois être rassasié de cette vie d'aventure, il me semble que tu ferais bien de te marier et de vivre en bon père de famille. Je suis certain qu'une femme serait heureuse avec un beau garçon comme toi, jeune et intelligent. Je te dis franchement ce que je pense, car j'ai une fille et je serais heureux de te la donner pour épouse si elle te plaisait.

— Si tu veux, répondit-il sans hésiter, moi je veux bien; je te donnerai dix mille roupies.

Ma stupéfaction fut grande et je restai interdit en entendant l'offre d'une somme pareille; ces seize à dix-huit mille francs, offerts par un homme à qui je n'en aurais jamais supposé mille, m'avaient abasourdi. Dix mille roupies dans le coffre d'un habitant d'un pays pauvre, renversaient toutes mes idées et me faisaient réfléchir.

— C'est très bien, lui dis-je après un court silence, je suis enchanté de te voir agréer ma proposition; tu vas voir comme il sera facile de nous entendre : tu garderas tes roupies; je te donnerai ma fille et, afin que tu la rendes heureuse et que tu puisses augmenter ton commerce, je te donnerai vingt mille roupies le jour de son mariage.

— Ça n'est pas bon, me répondit-il. Toi, tu me donnes ta fille; moi je te donne dix mille roupies; ça c'est bon.

Nous eûmes alors une longue discussion et, il me fut impossible de lui faire comprendre, que ma proposition était toute à son avantage et, par conséquent, meilleure que la sienne. A chaque instant, pour donner plus de valeur à mon raisonnement, j'ajoutais dix mille roupies et je recevais après chaque augmentation cette éternelle réponse: ça, ce n'est pas bon.

— Tu n'aimes donc pas les roupies, lui dis-je?

— Je les aime et je voudrais en avoir autant que toi pour te les donner si tu consentais à me donner ta fille.

Il avait l'esprit si dominé par la suggestion sociale de son pays qu'il ne pouvait admettre rien de mieux et de meilleur que les mœurs et coutumes dont il subissait l'influence; il ne comprenait même pas qu'on puisse penser et agir autrement.

Voilà un grand garçon qui avait pour les coutumes et les mœurs de son pays un respect incroyable et qui divorçait à chaque instant avec sa morale et certainement aussi sur bien des points avec ses coutumes. Il avait conscience de ses actes, il savait ses écarts répréhensibles, se condamnait lui-même et trouvait souverainement indigne d'afficher et, simplement même, de dévoiler ce qu'il jugeait mauvais intérieurement. Il n'aurait jamais étalé aux yeux de ses concitoyens la moindre de ses peccadilles et se serait cru déshonoré en acceptant de l'argent d'un beau-père.

En Europe la suggestion est différente. On se prendrait pour un sauvage en offrant une dot à quelqu'un pour épouser sa fille. On préfère tendre les deux mains à son futur beau-père, l'une pour recevoir la fille et l'autre la dot. Aussi pas un Européen ne voudrait ajouter foi à l'histoire que je viens de conter, si elle n'était pas arrivée à un homme qui n'a jamais menti. S'entêter à vouloir donner au lieu de recevoir est pour nous incompréhensible. Il faut évidemment avoir reçu très longtemps de la suggestion à haute dose pour arriver à ce désintéressement. On sait très bien combien l'esprit de l'homme est souple et avec quelle facilité il se conforme aux habitudes de sa nation. C'est égal, acheter ce que l'on pourrait avoir pour rien et, qui mieux est, refuser l'argent gracieusement offert, soit comme prime, soit comme pourboire, nous paraîtra toujours absurde et ridicule.

C'est par la suggestion qu'on s'explique pourquoi les pensées, les actes et les choses sont si souvent opposés et qu'on conçoit que ce qui est bien, bon ou beau chez un peuple, est très souvent mal, mauvais ou laid chez un autre.

Les Apharras et les Somalis achètent leurs femmes : en Europe ce sont les femmes qui achètent leurs maris. Les premiers trouvent bien et juste d'indemniser le père de famille à qui on enlève son enfant, et dans nos pays on trouve encore bien mieux d'enlever à un père de famille sa fille et une partie de sa fortune; en agissant ainsi, les uns et les autres sont persuadés d'avoir pour guides les rênes du bon sens, de la raison, de la logique et de la morale.

Dans toute l'étendue du territoire européen, on pend, on guil-

lotine ou on envoie au bagne celui qui assassine un étranger. En Apharras, c'est le contraire, on porte en triomphe l'insensé qui commet un lâche assassinat, on le considère comme un héros. Dans chaque pays, l'homme est hypnotisé par ce qu'il voit, par ce qu'on lui enseigne du jour de sa naissance à celui de sa mort; son esprit accepte sans réfléchir ce que son œil voit et ce que son oreille entend. Comme c'est toujours le même spectacle et les mêmes recommandations, l'esprit finit par en être saturé, à ne pouvoir plus accepter autre chose sans la trouver mauvaise. Il y a douze ans on commençait par trouver mauvaises l'anarchie et l'apachie et je disais à ceux qui s'en effrayaient : ce n'est encore rien, nous ne sommes qu'au début, vous en verrez bien d'autres dans quelques années; maintenant je ne puis plus dire nous ne sommes qu'au début, mais je puis répéter, vous en verrez bien d'autres!

Dans leurs pérégrinations, les animaux se réunissent, forment des bandes et chaque individu suit instinctivement le groupe qu'il a choisi. Les hommes se réunissent, se groupent en sociétés; chacun suit alors et se fait aux habitudes et à la morale du groupe auquel il appartient. Tous les adhérents d'un groupement s'enchaînent si solidement les uns aux autres qu'il est presque impossible de rompre cette chaîne et recouvrer sa liberté. Ce n'est que par le temps et en tirant continuellement dessus qu'on arrive à rompre quelques-uns des anneaux de la chaîne sociale, mais ces anneaux rompus sont immédiatement remplacés par d'autres bien souvent plus solides, moins supportables et plus fortement serrés. Ça ne fait rien, on s'y habitue et l'on se trouve heureux de ce petit changement.

Dans la pensée d'un Français, acheter une femme est monstrueux et un délit pour les lois qui nous régissent : Le public ouvrirait largement les prunelles de ses yeux courroucés et plus largement encore les lèvres de sa bouche pour exprimer tout son dégoût, et le mépris que ferait naître en lui un pareil acte. La justice serait peut-être moins sévère; elle resterait muette et fermerait les yeux.

Un Français qui recevrait de l'argent de son gendre en échange de sa fille et le gendre qui ferait ce marché seraient perdus dans l'estime publique; on aurait honte de leur serrer la main. Mais un mari empoche sans honte et sans rougir la dot de son épouse, et plus la dot qu'il reçoit est lourde et volumineuse, plus le public le salue avec respect et déférence. A ces manifestations maritales, celui qui donne une grosse dot et celui qui la reçoit se rengorgent, se carrent et sont tout fiers d'avoir autant de valeur.

C'est si bien dans nos mœurs *que je le dis ici par Dieu qui voit mon âme*, si j'avais rencontré un papa beau-père qui m'eût compté un demi-million, en m'accordant la main de sa fille, je l'aurais embrassé d'une puissante étreinte, sans retenue ni crainte de l'étouffer. Je n'aurais pas su résister, il m'eût été impossible de ne pas manifester ma reconnaissance à un homme estimant ma valeur personnelle cinq cents fois plus qu'un beau bœuf gras de son étable, que le meilleur cheval de son écurie et, me faisant l'honneur, de m'estimer un demi-million de plus que son enfant.

Ce sentiment bien naturel ne m'obscurcit pas assez l'esprit pour ne pas voir la dignité et les avantages du mariage légal, mariage qui confirme l'union de deux êtres enchaînés déjà par un amour réciproque et qui, par cette union, mettent tout en commun, travail, repos, souci, prospérité, adversité; le souffle du devoir fait jaillir de leurs cœurs les mêmes sentiments et de leur esprit les mêmes pensées. Ils vivent l'un pour l'autre; ils sont deux; tout en eux se fond pour ne faire qu'un. Jamais la personnalité, le glacial égoïsme ne fait fondre ce qu'ils ont de dévouement, de généreux et de sublime en eux.

Un homme sans fortune et une femme sans dot travaillent avec ardeur et ne cherchent qu'à produire et reproduire, ils narguent la fatigue et font des enfants sans compter. Ces petits êtres qui apparaissent sur le trajet de la vie sont autant de stimulants, de sourires, de joies présentes, de soutiens de vieillesse et les héritiers du nom paternel, ainsi que des vertus, des fruits du labeur et de l'économie de ceux qui leur ont donné le jour. Le soir, la mère est fatiguée, l'époux est harassé et tous les deux dans des élans de joie et de bonheur, ont des sourires pour leurs petits, ils oublient, en ce moment, la fatigue de leur longue et pénible journée. Cette heure suave passée, ils s'endorment pleins d'espoir, bercés par les rêves d'un heureux avenir.

Le cœur de la femme à dot ne peut pas s'épanouir au foyer de pareilles jouissances; elle est certainement froissée d'avoir allumé les feux de son époux avec un autre flambeau que celui de son amour. Elle n'en a pas conscience, ne cherchant pas à analyser ses impressions, elle se sent simplement du vide dans le cœur, du trouble dans la pensée, et du désœuvrement dans le cours des heures. A chaque instant l'ennui vient lui rendre visite, elle veut le fuir, elle cherche à s'étourdir et trop souvent hélas! elle se laisse entraîner sans avoir conscience de sa chute. Comme un esquif sans voile et sans gouvernail, le cœur de la femme est souvent bouleversé par les flots tumultueux de l'océan social; au moindre choc

des déceptions, au souffle froid des désillusions, ce pauvre cœur sans direction se reploie en lui-même comme une sensitive et va échouer dans un cloître ou s'abandonne aux agitations de la vie sociale.

Les maris, hautement approvisionnés par leurs épouses, courent de grands risques et ce serait miracle s'ils ne devenaient pas ce qu'ils ont un peu mérité; et, fait inexplicable! personne ne les plaint, excepté moi qui ne vois en eux que les victimes du régime social. Quant à la société, elle voit leur malheur d'un œil jovial. Ces maris n'ont pas heureusement à supporter les désagréments que souffle l'infidélité d'une femme délaissée, ni la souffrance d'un sort dont ils ignorent presque toujours l'existence.

Dans un ménage mal équilibré, on cultive mal le terrain, on ménage la semence et on obtient à peine le dixième de ce qu'elle devrait produire. Le mariage à dot est un désastre social : on se laisse séduire et entraîner par les plaisirs que procure l'argent et on redoute les enfants qui viendraient enrayer les jouissances mondaines. On n'a aucun désir de presser sur son sein ces petits innocents aux amusants et doux sourires, on n'a pas le temps de se mirer dans leurs prunelles qui fixent tout d'un regard étonné, qui cherchent à lire dans vos yeux, et, pour vous caresser, tendent leurs petites mains. Est-il avili ou sauvage, est-il le descendant d'une chimère celui qui ne recherche pas le bonheur ineffable que procurent le sourire et les caresses d'un enfant?

Inutile de chercher dans l'imagination les vives et impressionnantes couleurs d'un tableau représentant la famille. On n'a qu'à ouvrir les yeux et l'on en voit autour de soi la photographie; on peut même, les yeux fermés, en saisir tous les traits et le suave coloris, en écoutant les bruits joyeux d'une famille. Qui peut rester indifférent au bonheur des époux qui savent par leur conduite se faire respecter!

Parmi les peuples que j'ai visités, il en est qui sont inexorables pour la femme inféconde et, cette victime de l'hérédité, d'un développement anormal ou d'une maladie, se croit déchue, ensorcelée, maudite. Elle remuerait terre, onde et ciel pour donner un héritier à son époux; elle invoque les puissances occultes du passé et du présent, elle se livre comme une insensée à d'inimaginables mômeries et à des ébats incohérents. Personne dans ce pays ne redoute les enfants, on aime au contraire à en voir le nombre s'accroître; car avec le nombre s'accroissent également l'estime, la considération et le prestige que nos concitoyens portent parfois aux pères d'une nombreuse famille.

Au cours de mes voyages dans la mer Rouge, je me suis arrêté bien plus souvent à Aden et à Suez que dans les localités intermédiaires.

A Suez, j'étais attiré et retenu par l'étude de cette question : la Méditerranée a-t-elle communiqué avec la mer Rouge, ou le seuil actuel a-t-il empêché de tout temps leurs eaux de s'unir? Lorsqu'on a étudié sérieusement la faune de ces deux mers, ce problème est résolu et l'on peut avec une certitude mathématique démontrer que ces deux mers n'ont pas communiqué avant le percement de l'isthme de Suez. On est un peu surpris lorsqu'on arrive à cette conclusion, que la présence des lacs amers au milieu de l'isthme et d'un sol presque plan et très peu élevé au-dessus du niveau de la mer, semblent contredire.

Cette contradiction s'évanouit lorsqu'on examine les parties si rapprochées de ces deux mers. Toute la partie Est de la Méditerranée et le Nord de la mer Rouge paraissent avoir été creusées à la même époque par les efforts successifs de très nombreux volcans dont beaucoup sont encore apparents et en parfait état de conservation. Ces inconscients fouilleurs, qui bouleversent le sol sans entente, sans art et sans méthode, creusent ici, soulèvent plus loin et transforment les localités où ils se manifestent par des affaissements et des soulèvements.

J'ai déjà indiqué dans autre travail que l'air et l'eau, ces deux autres terrassiers de l'écorce terrestre, unissent leur action à celle des volcans pour bouleverser et changer la configuration des continents.

Que voit-on actuellement? La mer Rouge divisée au Nord en deux parties formées l'une par le golfe de Suez, l'autre par le golfe Akaba et, plus loin, dans le prolongement de ce dernier, la mer Morte. De même, quoi que plus vaste, la partie Est de la Méditerranée apparaît comme un prolongement du golfe de Suez. C'est à ces deux points, la partie Est de la Méditerranée et la mer Morte que se sont arrêtés, au Nord, les efforts du massif volcanique de la mer Rouge. Il semble que ces feux souterrains n'ont pu trouver dans ces points extrêmes les éléments nécessaires pour maintenir leur puissante activité, et que les efforts combinés des eaux de la mer Morte, de la Méditerranée, du golfe de Suez et du golfe Akaba n'ont pas été assez puissants pour détruire le seuil qui sépare ces quatre dépressions et empêche leurs eaux de s'unir.

La mer Rouge n'ayant au Nord aucune communication avec la Méditerranée, n'a pu être peuplée que par des espèces animales.

végétales et cellulales de l'Océan Indien. Aussi, sauf quelques espèces dont l'aire de dispersion est des plus étendues, il ne se trouve dans les faunes de la Méditerranée et de la mer Rouge que des espèces différentes. Ainsi que je viens de le dire, les espèces de cette dernière mer lui ont été fournies par l'Océan Indien, tandis que celles de la Méditerranée sont en grande partie identiques à celles de l'Océan Atlantique et quelques-unes à celles des côtes du Japon.

La Méditerranée a été certainement formée par la réunion de deux golfes, l'un à l'Ouest et l'autre au Nord-Est. Les volcans dont quelques-uns travaillent encore en Sicile et au sud de l'Italie ont détruit la partie de continent qui séparait ces golfes. Leurs eaux se sont réunies, le mélange des espèces s'est effectué, je ne suis donc pas surpris de voir figurer, parmi les mollusques de la Méditerranée, des espèces qu'on retrouve sur les côtes du Japon.

Si pendant le cours de mes séjours à Suez je suis arrivé à cette certitude que les eaux de la mer Rouge et de la Méditerranée n'ont pas communiqué depuis la formation de ces deux mers, je devais obtenir à Aden des révélations bien plus intéressantes et plus importantes pour l'histoire du globe et de l'humanité.

Avant de me livrer à des explorations, j'avais acquis la certitude qu'un détroit ou une mer avait dû couper transversalement l'Afrique en deux parties, les mollusques de la partie nord de ce continent étant tout à fait différents, non seulement comme espèces mais encore comme genres, de ceux de la partie sud. Ce fait, dans ma pensée, ne souffrait aucun doute : une immense étendue d'eau occupait, à une époque antérieure, l'espace actuellement désigné sous le nom de Sahara. Ce qui m'obsédait, c'était de ne connaître dans la faune de la mer Rouge, aucuns mollusques sédentaires de l'Atlantique. Je ne pouvais comprendre qu'un détroit ayant traversé le continent africain, n'eût pas laissé après son déssèchement, quelques mollusques de même espèce à ses extrémités. J'étais si convaincu de l'existence de ce détroit ou bras de mer traversant l'Afrique, qu'il me paraissait impossible qu'il n'y eût pas dans la mer d'Aden quelques mollusques analogues à ceux de la côte du Sénégal et du Gabon. Aussi, est-ce sans surprise, mais avec un grand soulagement et un non moins grand plaisir que j'ai pêché vivants dans la mer d'Aden et la baie de Tadjourah, quelques mollusques identiques à ceux des côtes du Sénégal et du Gabon, surtout deux appartenant, l'un au genre *Nifat*, et l'autre au genre *Tugonia*, qui se trouvent là sur deux points opposés des côtes est et ouest de l'Afrique et dont on ne connaît encore nulle

part de stations intermédiaires. La faune marine de ces parages confirme donc ce que la faune terrestre indiquait clairement : division de l'Afrique en deux parties par un bras de mer d'une époque relativement récente.

En poursuivant ses recherches et ses observations, on s'aperçoit que ce bras de mer africain est arrivé jusqu'à la mer d'Aden sans en franchir l'embouchure, que les eaux de ce côté venaient fouetter un littoral qui leur opposait une barrière infranchissable. Et c'est en poursuivant ces recherches et en étudiant la faune des mollusques terrestres de l'Arabie, de Socotora et du Somal que m'est apparu dans cette région un vaste et ancien continent actuellement effondré dans l'Océan Indien,ne laissant comme témoins de son existence que Socotora et de petites parties dans l'Arabie et du Somal qui avaient résisté à cet effondrement.

C'est certainement de cet ancien continent, dont il ne reste plus d'autres traces que les trois jalons signalés ci-dessus, que les animaux actuels de formes antédiluviennes : Les éléphants, hippopotames, girafes, autruches, etc., sont passés du continent disparu à divers continents de nouvelle formation, sans subir les transformations tant désirées et tant promises par les darwinistes. Tout ce que l'on observe sérieusement et scrupuleusement montre la légèreté, le peu de consistance de cette ridicule théorie de la transformation, sortie d'idées préconçues et soutenues par des ignorants. Ce mot ignorant ne s'applique pas à des gens manquant d'intelligence et d'instruction, mais à des gens qui se croient aptes à juger des questions dont ils ne connaissent pas le premier mot, qui ont terré leur esprit dans le transformisme sans savoir ce que c'est, car aucun d'eux n'a encore opéré ni vu une seule transformation. Sous l'inspiration de Lamarck et de Darwin, ils se sont imaginés qu'une espèce pouvait se transformer en une autre et ils ont cru que les efforts de leur imagination étaient suffisants pour opérer pareil miracle.

Ce que les idées préconçues abâtardissent l'esprit est inimaginable! On veut chercher l'origine de l'homme et l'on ne sait pas à cent mille ans près la date de son apparition; en disant cent mille ans près, ne croyez pas que j'exagère et que je n'ai aucun fait, aucune preuve me permettant de parler ainsi :

Je viens de démontrer, ce que tout le monde peut vérifier, que l'Afrique a été divisée transversalement en deux parties. A quelle époque existait ce bras de mer? On n'en sait rien, mais il n'est pas douteux qu'il y a plusieurs milliers d'années. Or qu'apercevez-vous, en étudiant l'espèce humaine du continent africain? Deux

types bien distincts : le type négritique au Sud et le type caucasique au Nord, et, malgré les mélanges qui se sont opérés, ces types persistent encore de nos jours dans toute leur pureté. Eh bien! il n'est pas douteux, et on en aura tôt ou tard la confirmation, ces deux types existaient à l'époque de la mer saharienne. La race négritique, nettement séparée de la caucasique, se trouvait confinée, à cette époque, au Sud de l'Afrique; si l'on avait quelque chance de trouver des races d'un type analogue, c'est dans l'Amérique du Sud qu'il faudrait les chercher.

Ainsi voilà deux types de races humaines qui existaient à l'époque de la mer saharienne aussi nettement tranchés qu'ils le sont aujourd'hui. D'où venaient-ils, quelle est leur origine? S'ils sont d'une souche unique, d'une mère commune, il a dû se passer bien des milliers d'années pour opérer les modifications qu'ils ont subies sous l'influence des milieux ou de causes qui nous sont inconnues. Si au contraire l'espèce humaine provient de plusieurs souches, s'il y a eu une première mère pour chacune des races typiques, cela éloignerait un peu moins son apparition qui remonte certainement à la fin de la période que les géologues déterminent sous le nom de miocène, sans connaître à quelques milliers d'années près la durée d'une période géologique.

Indépendamment de l'hospitalité qu'un étranger reçoit et de la liberté dont il jouit dans les colonies anglaises, l'étude de ces questions me retenait plus longtemps à Aden qu'ailleurs. Pendant mes différents séjours, j'épiais une occasion pour me rendre à Socotora, afin d'y compléter mes observations. Malheureusement, l'occasion ne s'est pas présentée et c'est le seul regret que j'aie rapporté de mon séjour dans les rochers d'Aden, brûlés par le soleil.

A l'un de mes derniers voyages, je m'étais attardé dans cette localité; l'heure que j'avais fixée pour mon retour en France était déjà passée depuis plusieurs jours, lorsque je m'embarquai. Malgré ce retard, il me fut impossible de brûler Suez sans m'y arrêter.

On venait de jeter l'ancre. Tous les passagers sur le pont regardaient les uns le panorama du D'Jebel Ataka; les autres du côté opposé, un bouquet d'arbres perdu dans une vaste plaine déserte; au souvenir de ce dernier les curieux, remontant le cours des siècles, se rappelaient, qu'en cet endroit, Moïse avait fait jaillir de l'eau, en frappant le rocher de sa baguette magique, ce qui permit aux Hébreux de se désaltérer. Après leur départ, des arbres poussèrent et formèrent l'oasis que l'on apercevait; les autres

passagers enfin regardaient l'entrée du canal, la rade, l'extrémité du golfe et, dans le fond, à plus de deux kilomètres, les maisons de Suez.

Au moment où l'ancre de notre bateau déroula sa chaîne, un petit vapeur, parti de la jetée, se dirigea vers nous à toute vapeur, nous atteignit en quelques minutes et nous accosta. Deux hommes en descendirent : c'étaient les représentants de la *Sanita* qui venaient vérifier notre état de santé et nous accorder la permission de descendre si aucun passager n'était atteint de maladies épidémiques ou contagieuses.

Quand nos deux visiteurs mirent le pied sur notre bateau, je tendis la main à l'un d'eux, M. Logier, avec lequel il s'était établi de cordiales relations à mes précédents voyages.

— Vous vous arrêtez à Suez, n'est-ce pas? me dit-il, après m'avoir souhaité la bienvenue.

— Oui, si le docteur le permet.

— Attendez un instant! Notre visite terminée, je ferai descendre vos bagages et nous vous emmènerons. Le docteur Ferrari (c'était le directeur de la *sanita*) sera enchanté de vous serrer la main. Pendant ce temps, le bateau ira à la gare déposer vos bagages et vous arriverez ainsi plus vite à Suez qu'en prenant une barque.

Ces prévenances, ces délicatesses de sentiments qu'on rencontre chez des gens qui vous étaient inconnus avant vos voyages vous gravent dans la mémoire de sympathiques et inoubliables souvenirs.

Quelques heures plus tard, j'étais à Suez et après avoir mis un peu d'ordre à mon costume, je sortis de l'hôtel pour aller rendre visite à notre Consul.

Pour la circonstance, je m'étais imprégné de toute la dignité dont je suis susceptible et je marchais majestueusement au milieu de la rue d'un pas calme et le corps droit comme un homme qui a l'air de dire aux passants : Je ne suis pas le premier venu, je suis un Français qui va rendre à son Consul une visite officielle.

J'allais abandonner la principale rue pour prendre celle qui conduisait au consulat, quand, tout à coup, un homme accourant comme un tourbillon se dresse en face de moi. Je m'arrête instinctivement, je penche la tête en arrière, je lève les yeux en l'air et je vois un visage à deux longueurs de tête au dessus de la mienne. Comme je ne vis dans ses traits ni signe de folie, ni marque d'hostilité, je jugeai plus prudent de garder le silence que d'adresser à ce grand gaillard d'environ vingt-cinq ans, la moin

dre observation sur la manière de se présenter. Du reste je n'aurais pas eu le temps, car, à peine arrêté, il me dit sans reprendre haleine :

— Monsieur, je viens d'apprendre votre arrivée et l'on m'a dit que vous étiez un savant. De suite j'ai couru après vous, car j'ai besoin d'un renseignement.

Ce mot « savant » me fit pour la seconde fois relever la tête pour revoir le visage de celui qui venait de le prononcer, et je jugeai tout de suite que je n'avais rien à craindre de son inimitié et rien à espérer de sa cordialité. Aussitôt, accordant les traits de mon visage à l'unisson du sien, je lui répondis avec un calme froid :

— Puisqu'on vous a dit que j'étais un savant, je suis prêt à vous ouvrir le sac qui contient mon bagage scientifique et à vous permettre d'y puiser jusqu'au fond.

— Je suis venu ici pour faire des fouilles à Arsinoé. Pourriez-vous me dire où se trouve exactement l'emplacement de cette antique ville?

— Arsinoé! là-bas, probablement au pied de la montagne, et du doigt, je lui indiquais la direction. Quant à l'endroit exact où se trouvait cette ville, je n'ai fait aucune recherche à ce sujet.

— Je savais que c'était là-bas; mais ce n'est pas suffisant. Je puis chercher longtemps avant d'en avoir trouvé la place. Je ne voudrais pas perdre mon temps inutilement.

— Je comprends cela; mais à mon grand regret, tout le stock de mes renseignements ne vous économiserait pas dix minutes de recherches. Arsinoé a pour vous des attraits, pour moi elle n'en a aucun et je ne ferais pas un kilomètre pour aller à sa recherche.

— Oh!

— Cela vous étonne?

— Oui, beaucoup! puisque vous faites des fouilles, celles d'Arsinoé devraient vous intéresser.

— Je fais des fouilles, c'est vrai; mais ce ne sont pas des fouilles comme les vôtres. Vous, vous fouillez la terre, moi je fouille la mer. Vous courez après les morts, moi je cours après les vivants; ce qui me permet de les manger quand ils sont comestibles et de conserver leur squelette et leur enveloppe pour nos musées.

— Vous savez peut-être, me dit-il, à quel endroit Moïse a traversé la mer Rouge?

— A la bonne heure! voilà une question qui me plaît, car je ne viens pas ici pour trouver sous la terre des villes qui n'ont plus

que l'écho de leur nom, comme disait feu Lamartine. Vous voulez savoir où Moïse a traversé la mer Rouge? Eh bien! c'est entre Chalouf et Suez, un jour de grande marée; le fond du golfe de Suez, à cette époque, s'étendait bien plus loin dans l'intérieur des terres.

— Ce n'est pas tout à fait cela que je voudrais savoir.

— Je m'en doutais, mais je ne puis vous servir autre chose que ce que je sais; je fais comme le restaurateur à qui vous demandez une gibelotte de lapin et qui, n'ayant ce rongeur à sa disposition, tue un chat à sa place et vous sert une gibelotte de carnassier.

— Je comprends, mais j'aurais préféré l'emplacement d'Arsinoé.

— A mon tour, je comprends très bien cette préférence.Mais je ne puis rien pour la satisfaire. Si vous m'aviez demandé où se trouvent les crevettes, les langoustes,les homards,les huîtres et les moules, je vous aurais indiqué les points précis où vous pourriez les pêcher. Quant à vos villes enfouies dans le sable depuis plusieurs mille ans, si j'avais à chercher leur emplacement c'est à un savant comme vous, dont c'est la partie, que je m'adresserais.

Il réfléchit un instant et me dit :

— Avez-vous beaucoup trouvé dans vos fouilles?

— Beaucoup!

— Moi aussi, j'ai trouvé beaucoup. Mais le gouvernement égyptien prélève aussi beaucoup pour lui, et les habitants m'ont enlevé beaucoup de ce que j'avais trouvé. On a beaucoup de déceptions.

— Ce n'est pas ce qui manque aux chercheurs. Il y en a une surtout qui domine toutes les autres, c'est celle de ne rien trouver.

— Je trouve toujours, mais j'ai souvent des ennuis et des désagréments. Je viens d'une localité où j'avais sorti de terre beaucoup d'objets que j'avais installés dans un enclos. Les habitants du voisinage vinrent me demander de permettre à leurs femmes d'entrer dans l'enclos pour voir ce que j'avais trouvé.

Je donnai la permission. Le premier jour, il vint trois femmes; le jour suivant il en vint beaucoup plus et chaque jour leur nombre augmentait. Je n'étais pas trop rassuré sur le sort de mes objets et je surveillais de ma maison, en regardant par la fenêtre. Je voyais ces femmes courir dans mon enclos, comme des folles, sauter par-dessus mes momies, mes statues, mes colonnes, mes chapiteaux, s'asseoir dessus à califourchon et s'étendre de tout leur long.

— Vous avez dû passer quelques joyeux moments en contemplant ce désopilant spectacle?

— Non! Je redoutais trop qu'elles ne brisassent quelque chose.

— Je comprends votre crainte, et à votre place je n'aurais pas été non plus rassuré car, dans leur bacchanale, ces pauvres folles auraient pu se blesser.

— Je ne craignais pas pour elles, je craignais pour mes antiquités. Elles ne m'ont rien cassé; mais elles ont tout sali, les unes de leur liquide, les autres de leur solide et d'autres de tous les deux à la fois. Quand je ne voulus plus qu'elles viennent, c'était une infection dans mon enclos, et j'ai payé beaucoup et passé beaucoup de temps pour faire nettoyer tous mes objets avant de les emballer. Maintenant je ne permets plus.

— Et vous avez raison! De pareilles visiteuses peuvent détériorer des objets d'un prix inestimable, et il n'est pas convenable de parfumer de ses excréments les momies des divinités de l'ancienne Egypte et de souiller par le même procédé celles des plus hauts personnages. Il fallait que ces femmes eussent perdu la raison pour se conduire ainsi.

— Non; elles désiraient avoir des enfants.

— Ce n'est pas, je suppose, en se couchant sur vos statues et vos momies qu'elles espéraient obtenir ce résultat. Je crois qu'elles auraient bien mieux fait, pour arriver à une meilleure fin, de s'adresser directement à vous et à vos employés.

— Oh non! car dans leur pensée, les antiquités ont beaucoup d'influence pour rendre les femmes fécondes.

— Elles ont parfaitement raison de croire à la vertu des antiquités et si les vôtres n'ont pas produit d'effet, c'est uniquement de votre faute.

— Je n'ai pas empêché, j'ai donné permission.

— Vous n'avez pas empêché, vous avez donné permission, mais vous n'avez pas aidé. Si vous aviez mis vos antiquités sous la surveillance d'un vigoureux garçon, que n'eût pas effrayé l'un des sept travaux d'Hercule, vous auriez rendu un grand service à l'humanité et fait naître la joie dans beaucoup de familles. Un Français, à votre place, aurait offert des rafraîchissements à ses visiteuses après leurs joyeux ébats et soyez persuadé que beaucoup d'entre elles auraient reçu la grâce qu'elles étaient venues réclamer à vos antiquités.

— Je n'aurais pas voulu leur donner à boire, elles auraient encore bien plus arrosé mon enclos.

— Je n'avais pas réfléchi à cet inconvénient et je vous rends

justice ainsi qu'à tous ceux de votre patrie. Vous avez sur nous le grand avantage de réfléchir longtemps avant de prendre une détermination. Maintenant, permettez-moi de continuer ma route et agréez mes salutations. Et je partis en me disant : Voilà un homme dans la force de l'âge qui trouve plus de charme à déterrer des morts qu'à faire des vivants et qui pense, en agissant ainsi, se couvrir de gloire, s'entourer de prestige et rendre un grand service à la civilisation et à l'humanité. Pourquoi pas, après tout? Je suis peut-être le seul à lui refuser mon admiration. Je dois avoir une cécité de l'intelligence, car je ne vois pas en quoi les fouilles d'un tombeau peuvent améliorer le sort des vivants et favoriser la multiplication de l'espèce. Détrousser un mort séculaire ne peut évidemment pas compter, il y a prescription; on peut agir à sa guise, c'est incontestable; mais il serait bon de nous dire à partir de quel moment part cette prescription.

Les générations, l'actuelle surtout, s'arrogent le droit de détériorer, détruire ce qu'ont édifié celles qui les ont précédées et de jeter aux quatre vents leur poussière : elles sont libres de leurs actes, mais elles se préparent le même sort.

Ce n'est pas pour détruire que les femmes ont recours au mystérieux, au surnaturel, à la sorcellerie, aux fétiches, aux sources miraculeuses, aux antiquités, etc., c'est pour mettre un terme à leur infécondité. Ces prières, ces invocations, bien plus répandues qu'on ne le suppose, datent certainement des temps préhistoriques. A notre jugement, elles paraissent insensées et le processus vital les trouve naturelles. L'envie d'être mère est un besoin auquel la femme ne saurait résister sans de grandes souffrances. Cette envie, quelquefois simple désir, est parfois si violente qu'elle brise le lien si puissant qui nous attache à la vie. Dans tout ce qui vit, une force invincible pousse les sexes à s'unir; c'est une impulsion instinctive, une impulsion aveugle, aussi c'est un bandeau sur les yeux qu'on représente l'amour, ce bambin terrible qui ne pense qu'à jouer, qu'à folâtrer, qui va de l'un à l'autre, frappant à tort et à travers et, comme un papillon court butiner de fleur en fleur.

Le tourment de l'amour est parfois plus violent que celui de la soif et de la faim. On arrive à en atténuer ou à en exalter la violence, mais on ne peut l'anéantir. Jusqu'à ce jour on n'est encore arrivé qu'à enchaîner l'amour, à l'emprisonner pour le faire taire ou ce qui est plus fréquent, le couvrir d'un masque hypocrite : il est dans le cœur de l'homme depuis la création, création dont les savants, les savantissimes et les rêveurs ne connaissent ni la date, ni le mode de formation. On a lancé à ce sujet d'assez nombreuses

divagations, toutes aussi mal fondées les unes que les autres et les lanceurs ont pris leurs rêves pour des réalités.

Si, à ces prétentieux, on faisait cette question : L'espèce humaine a-t-elle eu au début une seule ou plusieurs nourrices? Ils pourraient, pour se sortir d'affaire, répondre à cette question, comme ce séminariste à qui son évêque demandait si l'on pouvait baptiser avec du bouillon : « Distinguons, Monseigneur, répondit-il; avec du bouillon d'évêque, non! avec du bouillon de séminariste, oui! »

Interrogé sur la question d'unité ou de pluralité des germes pour la création de l'espèce humaine, on pourrait également répondre, distinguons : ceux qui se sont pendus au bras de notre sainte mère l'Église n'admettent qu'un seul germe; ceux, au contraire, qui ont emboîté le pas du transformisme ne peuvent, sous peine d'hérésie, admettre que les espèces aient pu se produire par une seule transformation, puisque sous l'influence du milieu, la concurrence vitale, la sélection naturelle, etc., une espèce peut sortir d'une autre. Le chacal, le renard, le loup peuvent très bien, sous les efforts de ces magiques influences, s'être transformés en chiens. Il pourrait également en être ainsi pour les équidés, les bovidés, les colombidés, etc., etc. On ne peut pas se dispenser d'admettre que tous les individus d'une même famille ne puissent se transformer et donner en même temps naissance à des individus de leur espèce.

L'animal à poil, à plume ou à écaille qui jouit de la faculté d'expulser de son sein des formes spécifiques différentes, aurait pu se trouver répandu sur des points différents du globe et alors, toujours sous les influences que je viens de signaler, donner naissance ici à l'homme blanc, ailleurs à l'homme noir et autre part à l'homme jaune, et même, dans un autre milieu, à des hommes cuivrés et rouges. Cela est clair et pur comme du transformisme, ça satisfait l'esprit, mais c'est insuffisant pour enrayer les dislocations individuelles qui se produisent dans l'esprit.

Si le transformisme acceptait l'unité de notre création, il serait obligé de faire sortir l'espèce humaine d'une truie ou de tout autre animal d'égale fécondité, d'admettre que de la même portée seraient sortis du ventre de cet animal, des individus de taille et de couleur différentes et que chacun de ces individus aurait produit une des races de l'espèce humaine. Je ne voudrais pas blesser nos susceptibilités en nous supposant une truie pour créatrice. Je ne puis, pour cette question, me séparer complète-

ment des transformistes car, je crois comme eux, que nous avons tous un peu de sang de cochon dans les veines, également un peu de celui de mangeur de chardons et beaucoup de celui du paon. La transformation a beau améliorer et la sélection fortifier, il reste toujours quelque chose des ancêtres.

Je ne fais pas de suppositions, je me contente de dire ce que je vois, et ce que tout le monde peut voir, en y jetant les yeux : d'un animal multipare il sort des individus de couleurs variées et très souvent de formes assez différentes; cette constatation nous donne évidemment l'explication des différentes variétés que présente actuellement l'espèce humaine, je dis actuellement, car nous ignorons s'il n'y a pas eu avant nous des hommes bleus, verts et indigos. Cette supposition donne à réfléchir et fait rêver à ce que l'homme devait trouver d'attraits dans une femme bleue, à ce qu'une femme verte devait lui faire pénétrer d'espérance dans le cœur et une indigote de flamboyant dans les yeux. Si ces couleurs ont existé chez nos ancêtres, c'est malheureux que la transformation les ait atténuées et ait rendues si fades celles qui existent maintenant. Conclusion : l'esprit, sur un sujet semblable comme sur celui de la création, peut s'égarer bien loin dans le champ de la divagation sans en atteindre la limite.

Un homme sérieux, un homme ne cherchant pas à épater le public, se contenterait de dire simplement : tous les hommes se ressemblent par la conformation, les sentiments, les passions, l'intelligence et, depuis l'apparition de ce bimane, plus orgueilleux que bête, tout prouve qu'il a toujours été ainsi, qu'il a assurément pu, dans une certaine limite, augmenter ses défauts, diminuer ses qualités. Mais le diable en personne ne pourrait l'empêcher de courtiser la femme et celle-ci de se laisser faire. On peut braire comme des ânes, jacasser comme des oies, jamais on ne pourra empêcher l'homme et la femme de se rechercher.

D'où nous vient cette impulsion? Est-ce du singe, du hanneton, de la carpe ou du lapin? J'adresse cette question aux savants piliers des édifices sociaux et scientifiques et aux braves gens qui descendent dans l'orgie des passions et qui s'en bâtissent un piédestal sous prétexte de les éteindre. Les éteindre, inutile d'y penser, mais il est facile de les atténuer par un profond et général mépris. S'en occuper autrement, c'est les attiser, leur donner de l'importance.

J'ai connu un professeur qui aimait passionnément les huîtres; et il déroulait tout son enseignement sur la philosophie de l'histoire naturelle. Le gouvernement lui versait annuellement une

dizaine de mille francs pour satisfaire sa passion et distiller en quarante leçons sa philosophie de l'histoire naturelle. Les jours de pluie, on ne sait où aller! il avait à son cours philosophique deux étudiants, une dame portant perruque et deux respectables vieillards qui s'endormaient philosophiquement au bout de cinq minutes; les autres auditeurs résistaient davantage, mais au bout d'un quart d'heure, tout le monde sommeillait.

Les combattants de la pornographie me font l'effet de ce vaillant mangeur d'huîtres, en s'occupant de questions qu'on devrait tenir sous le boisseau et laisser au gouvernement, à la police et à la justice les nettoyages des immondices sociaux. Mais la gloire de Zola, pour qui se sont ouvertes les portes du Panthéon, a révélé à notre génération qu'il faut remuer la fange pour arriver à la renommée et c'est à la pelletée qu'on la remue de nos jours de toutes les façons.

Laissons à leur triste labeur ces assoiffés de renommée pour traiter, au point de vue scientifique, la cause des passions : L'élément féminin et l'élément masculin ou, pour m'exprimer plus clairement, la substance mâle et la substance femelle se recherchent et s'attirent, comme l'aimant attire le fer, et c'est grâce à cette faculté attractive que ces substances peuvent se rencontrer, s'unir et former le germe d'un nouvel individu. Ces faits sont connus, mais ce que les grands apôtres de l'Université ne nous ont jamais appris et ce qu'ils ne nous apprendront pas de sitôt, c'est ce je ne sais quoi qui procure à ces deux substances la propriété de s'attirer. Ils endormiront également de bien longues années leurs auditeurs avant de donner la solution de cette autre question : Pourquoi l'esprit humain s'embourbe-t-il si facilement dans le mystérieux, le surnaturel? Ce qui porte les hommes à implorer une surnaturelle puissance, à croire aux mystérieuses influences qui éloignent ou procurent le bonheur et qui peuvent même procurer à la femme la faculté de devenir mère?

Les Égyptiennes ont plus de confiance dans les antiquités qu'on tire du sol qu'en leurs maris. Ce n'est cependant qu'en dernier ressort qu'elles ont recours à ces vieux débris des temps passés. Les Françaises sont soumises à la même impulsion lorsque, pour devenir fécondes, elles vont se baigner dans des eaux aux vertus prolifiques, boire aux sources miraculeuses, adresser de ferventes prières à de saintes images se frotter à de grotesques figures de pierre ou de bois. Lorsque ces mômeries donnent un bon résultat, on en connaît la cause; si on la révélait, la morale serait en droit de vous blâmer et la société de vous punir. Car ce serait

jeter le trouble dans des familles et priver la société de tous les membres qu'elle acquiert par le fait de ces mystérieuses influences. Qu'on les laisse donc dans le mystère qui ne doit pas être révélé, et que de simples particuliers n'aillent pas fourrer leur nez dans ce qui regarde la société. Voyez-vous un bonhomme qui va dénoncer un de ses copains qui chasse sans permis! cet autre qui court au commissariat dire que son compagnon vient d'uriner en pleine rue le long d'une maison! cet autre qui mène cette femme au poste parce qu'elle lui aura dit : « Mon petit », en passant! Et ce monsieur qui fait collection d'images reproduisant des scenes qu'on ne peut voir sans honte allant aussitôt dénoncer le vendeur de ces obscénités! et ce barbon qu'une scène lascive a trop émoustillé qui va se plaindre à la justice d'une excitation qu'il n'a pu satisfaire! et cet homme sérieux qui va dans un boui-boui écouter des couplets égrillards pour se donner la jactance de se dire moraliste et la satisfaction de se faire dénonciateur!

Si j'étais préfet de police ou procureur de la République, je punirais les délinquants et je mettrais au bloc leurs dénonciateurs pour leur apprendre à s'occuper de choses qui ne les regardent pas. Car, en résumé, ainsi que je l'ai déjà dit, ces dénonciateurs sont censés venir vous dire : Vous ne faites pas votre devoir, vos agents sont des paresseux et vous un négligent. N'est-ce pas honteux de rencontrer dans des pays civilisés de vieux sadiques qui se vengent des refus d'une danseuse de l'Opéra ou d'une figurante de music-hall en les désignant à la vindicte judiciaire parce qu'elles leur ont montré des seins trop découverts ou des jambes trop nues?

On écoute ces pauvres vieux fortement atteints d'anémie sénile, et l'on tourne en ridicule les gens qui croient aux influences et aux forces mystérieuses. Moi, je trouve ces derniers très sensés, car je puis affirmer, avec preuves à l'appui, que des femmes ont trouvé dans les pèlerinages l'accomplissement de leur désir et ont rempli de joie et d'espérance le cœur de leurs époux en leur donnant un héritier. Il m'a été permis de constater les miraculeux effets de certaines mômeries. Ce que j'en pensais n'est jamais sorti de mon for intérieur; car, si la vie sociale appartient à tout le monde, la vie privée n'appartient qu'aux intéressés; le public n'ayant rien à y voir, le silence s'impose.

La vue de nombreux enfants réjouit le cœur des hommes qui tirent d'un dur labeur leurs moyens d'existence; ils sont pour eux la source de leur joie présente et l'espoir de leurs vieux jours. Ces nobles travailleurs ont un but dans la vie, ils ont à la besogne un

surcroît d'énergie, leur esprit est tranquille, ils sont heureux jusqu'au moment de descendre dans la tombe, et ont encore, à ce moment, la douce consolation de recevoir les baisers de leurs enfants et de les bénir. Lorsque, par des insinuations, une langue vipérine vient souffler le doute et les tourments dans les foyers de ces paisibles existences, elle mériterait qu'on la sorte de la bouche et qu'on la coupe impitoyablement. On se rappelle l'histoire de ce monarque ayant dit à son cuisinier de lui préparer pour son repas ce qu'il y a de meilleur et de plus mauvais au monde et qui ne vit, en se mettant à table, que deux langues semblables dans deux plats différents. « Je t'avais demandé, dit-il à son cuisinier, ce qu'il y avait de meilleur et de plus mauvais au monde et tu me sers la même chose. — Sire, répondit le cuisinier, j'ai exécuté vos ordres en fidèle serviteur, car je ne connais rien de meilleur qu'une bonne langue et rien d'aussi détestable qu'une mauvaise. »

Respecter le père de famille, laisser en paix la mère de ses enfants, est pour le public le plus sacré des devoirs. Si l'épouse a manqué à ses engagements, c'est un attentat à la foi jurée, une faute, une très grande faute; mais ce n'est pas un crime, ce n'est pas même un délit social; c'est un écart, une déviation, que la société doit redresser par l'éducation, l'indulgence et le silence, au lieu d'attirer par d'imprudentes démarches ou de venimeux propos la malédiction d'un époux sur la mère des enfants.

La femme qui manque au devoir de la vie privée remplit souvent sa tâche sociale correctement, en dotant la patrie d'intelligents serviteurs, de solides défenseurs et de vigoureuses reproductrices. On peut d'un silencieux mépris lui reprocher sa vie privée, mais comme citoyenne on lui doit le respect, l'époux seul a le droit de se plaindre.

La fourmilière des nez-au-vent qui encombrent la société de leur oisive et inutile existence ne se soumettra jamais aux exigences d'un silence socialement utile. Se taire quand on peut se réjouir en troublant l'harmonie d'un laborieux ménage, en jetant la désunion dans la famille, leur serait difficile et je crois qu'il serait inutile de le leur réclamer. Mais si chacun ici-bas a le droit de prendre son plaisir où il le trouve, j'en prendrais un bien grand en voyant suspendus à la potence les gens qui vont dire à la femme mariée, votre mari est un coureur ou, au mari, votre femme vous fait cocu. C'est ignoble et l'on ne peut conserver son sang-froid et rester calme, lorsque l'on réfléchit aux conséquences de semblables révélations.

Sur ces questions je crois les Apharras très prudents et très

discrets; ils m'ont paru avoir trop de bon sens et de cœur pour aller sans motif jeter la désunion dans les familles. Ils aiment cependant bien palabrer; mais ils savent parler de choses qui ne peuvent nuire ou porter préjudice.

Ces bergers aiment leurs enfants autant qu'on peut les aimer; ils sont heureux d'en avoir et ne cherchent pas à en limiter le nombre, ni à l'augmenter par des prières, des fétiches, des eaux miraculeuses et autres influences. Ce sont les sorciers qui remplissent chez eux ces sortes d'incantations; leur fascination est irrésistible. Cette puissance accordée aux sorciers est certainement plus prosaïque et moins ingénieuse que les mystérieuses vertus attribuées à des corps inanimés, mais elle doit à coup sûr être bien plus active.

Les sorciers apharras sont doués d'une force ultra-active si puissante, qu'aucune femme ne saurait s'y soustraire. Si elle voulait lutter, sa résistance la conduirait à la folie; la malheureuse ne peut pas échapper, elle deviendrait folle. Les Apharras me l'ont affirmé avec un grand sérieux et une conviction inebranlable.

La femme et la fille qui faiblissent malgré elles, pour se soustraire à la folie, méritent, à tous égards, l'une l'absolution de son époux et l'autre celle de son père. Il faut évidemment qu'elles aient été ensorcelées pour s'être laissées séduire, car sans cela leur inconduite serait punie de la plus cruelle sévérité.

La pensée ne m'est pas venue de demander si l'infibulation était un préservatif contre les tentatives des sorciers, si leur occulte puissance perdait toute sa valeur devant cet obstacle. Je regrette d'avoir négligé mes investigations à ce sujet : j'aurais peut-être appris la cause de l'infibulation qui peut n'avoir été faite que dans l'unique but de préserver les femmes des maléfices des sorciers. C'est peu probable, mais il eût été préférable d'en acquérir la certitude.

C'est une clôture d'une grande solidité et dans certains pays on la détruit à coups de rasoir avant de pénétrer dans la place. Les Apharras préfèrent mourir sur la brèche plutôt que de se servir d'un instrument pour se frayer un passage. Tout moyen artificiel répugne à leur valeur et lorsque après de nombreuses tentatives, ils ont acquis la certitude de ne pouvoir réussir, ils répudient leurs femmes.

Avant que les Apharras ne m'eussent donné ce renseignement, les Européens m'avaient tous certifié que, sans le secours d'un instrument tranchant pour s'ouvrir un passage, l'introduction était impossible. Quelques-uns cependant soutenaient le con

traire et pour appuyer leur assertion ils ne manquaient jamais de dire : « Demandez à un tel. »

Je connaissais la bravoure de ce valeureux combattant, je le savais de force à briser tout obstacle et à sortir vainqueur de ses entreprises. Bâti comme un hercule, musclé comme un athlète, fort comme un taureau, doux comme un agneau, on pouvait croire à tout de cet homme de qui la tête s'apercevait au loin au-dessus des foules, dans lesquelles il se trouvait. Il avait de plus l'avantage d'appartenir au corps des artilleurs, ce qui faisait supposer qu'il était bon pointeur. Il montait une mule pour aller en excursion, et lorsque cette bête, qu'il affectionnait beaucoup, arrivait à un passage qui lui déplaisait, si elle refusait d'avancer, notre artilleur la chargeait sur ses épaules et lui faisait franchir ainsi l'obstacle imaginaire qui la rendait immobile.

On les surprit un jour, en contestation, en face d'un pont qu'ils avaient à franchir : « Hi, hi, disait le cavalier. Voyons, sois raisonnable, ne va pas faire la bête! hi, hi! si tu continues à y mettre de l'entêtement, tu vas voir! hi, hi!... Ah! tu ne veux pas entendre raison, pan, pan! » et quelques coups de cravache avec accompagnement de hi donc, cinglèrent les flancs de l'interpellée qui, restée sourde à ces douloureuses sollicitations, se raidit sur ses jambes et maintient ses quatre sabots cloués au sol.

Après toutes sortes de tentatives, le cavalier, étant à bout de patience et d'éloquence, dit en passant sa main caressante sur la crinière de l'animal : « Tu n'as pas voulu m'écouter? Eh bien! Je vais te montrer comment on s'y prend pour vaincre la résistance d'une entêtée. »

Sans en dire plus long, il s'accroupit, glissa son dos sous le ventre de la mule, passa sa tête entre les deux jambes de devant qu'il embrassa de ses bras; puis, s'étant soulevé, il se mit en marche, la bête traînant ses pieds de derrière sur le sol. Le pont traversé, il remit l'animal sur ses quatre pieds et lui dit du ton amical en lui caressant la tête : « A quoi cela t'a-t-il servi de vouloir faire des manières? Tu aurais bien mieux fait de te laisser convaincre et de m'obéir que de t'exposer à recevoir des coups et m'obliger à te porter. C'est bon pour les femmes d'être capricieuses. Et encore je trouve qu'elles ont tort, car leurs caprices leur attirent bien souvent des désagréments.

Tout en faisant ces réflexions, il avait sauté en selle et avait mis sa bête au trot, en lui continuant ses recommandations : « Sois raisonnable à l'avenir » furent les derniers mots qu'on entendit, car le cavalier filait en ce moment au grand galop.

C'était à l'heure de l'apéritif que, réunis à la porte d'un café, on me racontait cette histoire.

— On peut vaincre l'entêtement d'une mule, dit un convive, mais faire fléchir la volonté d'une femme! Essayez et vous m'en direz des nouvelles. On pourrait épousseter les épaules de la mienne tout un après-midi, qu'on ne l'empêcherait pas d'exécuter le soir ce qui lui trotte dans la tête : c'est une bonne épouse, une excellente femme; mais elle est volontaire à s'en rompre les os. Le mieux est de savoir la prendre et de la laisser tranquille.

— Tu fais, lui dit un de ses amis, comme X... avec sa mule, quand elle ne veut pas se mettre dessous, tu la mets dessus.

— Ce serait inutile, répondit-il, car si on la portait où elle ne voudrait pas, elle reviendrait aussitôt sur ses pas. Elle me dit l'autre jour au moment de sortir : « Je vais faire une course et ne prends pas mon chapeau, car il me donne trop chaud et me fait monter le sang à la tête. »

— Tu as raison, lui dis-je, ne prends pas de chapeau : un chapeau, vois-tu, c'est gênant et ça peut empêcher d'avoir une insolation.

Elle réfléchit un instant, courut à son chapeau et le mit sur la tête en s'écriant : « Tu serais trop content de me voir mourir d'une insolation, tu serais débarrassé de moi et tu pourrais, dans six mois, te marier avec une autre. Ce n'est pas encore aujourd'hui que je te procurerai ce plaisir ». Et elle partit en me disant au revoir.

Je n'ai pas fait de grandes études, mais j'ai un peu l'expérience des femmes : ce n'est pas par la force ,je vous le certifie, qu'on peut en avoir raison, c'est par les sentiments, n'est-ce pas, docteur? ajouta-t-il en se tournant de mon côté, qu'on ne prend pas les papillons à coups de baguette!

— C'est exact, et vous avez mon approbation sur tout ce que vous venez de dire. On raconte cependant que la femme de Sganarelle aimait à être battue. Je ne puis pas, du reste, avoir à ce sujet une opinion. J'ai fait du sentiment, j'ai brisé les vitres et je n'ai pas réussi à me marier.

— Vous êtes peut-être trop vif; il faut être patient et attendre sans brusquer les choses.

— Vous ne pouvez pas reprocher à un homme de n'être pas patient et de brusquer les choses lorsqu'il attend depuis quarante ans.

— Bonjour, Messieurs, dit, à ce moment, un nouvel arrivant, en nous serrant à tous successivement la main.

— On vient de parler de vous, lui dis-je, lorsqu'il fut assis.

— Que disait-on, docteur?

— Aucun mal, je vous assure; on disait que lorsque votre mule est fatiguée de vous porter, vous la chargez sur vos épaules et la portez quelque temps pour la reposer. On me disait encore que vous aviez porté Barreau, ici présent, au bout d'une pelle et, qu'ayant les deux pieds dans le plateau, vous l'aviez soulevé de terre et porté un instant sans lui faire perdre l'équilibre, ni le laisser tomber. On me citait un autre exemple non moins intéressant que les deux précédents, mais quelqu'un s'est permis de nier le fait, puisque vous voilà vous allez nous tirer d'incertitude.

— A quoi faites-vous allusion, docteur?

— A la jeune Danakiie prise par vous d'assaut et, qu'en généreux vainqueur, vous avez laissée libre après avoir pénétré dans sa case d'abord et dans son labyrinthe ensuite. On n'a pas oublié, je l'espère, d'inscrire ce beau fait d'armes sur votre livret.

— On vous a trompé, docteur, en vous contant cela. La chose est impossible et, si vous le désirez, je suis prêt à vous dire ce qui s'est passé.

— Je ne demande pas mieux, c'est le plus grand plaisir que vous puissiez me faire; seulement, mon brave, je dois vous avertir que je suis atteint d'une maladie incurable.

— Vous, malade, le plus vigoureux représentant de la santé qui soit à Djibouti! vous plaisantez! vous resterez sur terre aussi longtemps que Mathusalem.

— Que vos prédictions s'accomplissent et je vous fais mon héritier.

— Vous dites cela parce que vous savez que je ne pourrais pas en profiter, les hommes ayant perdu l'habitude de vivre aussi longtemps.

— C'est très fâcheux qu'ils l'aient perdue, cette habitude, car j'aurais pu espérer vivre encore une centaine d'années. J'aurais même fait mon possible pour aller un peu plus loin, afin de donner le bon exemple.

— Et vous vous dites malade, en parlant de la sorte!

— Ce n'est pas mon corps qui est malade, c'est mon pauvre intellect; il ne peut rien garder de ce qu'on lui raconte et je suis persuadé qu'il profitera de la moindre occasion pour raconter ce que vous allez nous dire.

— Vous n'êtes pas le seul atteint de cette maladie, puisqu'on vous a déjà conté une petite histoire que je désirais tenir secrète.

C'est la maladie de tout le monde, d'avoir quelque chose à raconter.

— Je crois comme vous que nous sommes tous atteints de ce mauvais mal, que tout ce qui nous rentre dans l'oreille se dirige directement vers la bouche et se tient toujours prêt à sortir.

— Et c'est ce qu'il faut, docteur, car autrement nous serions comme des bêtes, nous ne pourrions rien apprendre.

— Vous parlez comme un sage; mais laissons la sagesse de côté et contez-moi votre prouesse. Je vous écoute ainsi que ces messieurs; ne ménagez pas votre récit et nous ne vous ménagerons pas nos applaudissements.

— Il ne faut pas prendre cela pour une prouesse, docteur, puisque je n'ai pas réussi. Voilà tout simplement l'affaire : on a quelquefois des envies et, comme d'un besoin naturel, quand elles sont trop fortes et qu'on trouve l'occasion de les satisfaire, on en profite. Je suppose que c'est pour tout le monde comme pour moi.

— Assurément, dit un convive; vous ne pouviez pas agir autrement sans manquer à la discipline : quand un artilleur tient à la main sa mèche allumée, c'est son devoir de mettre le feu aux poudres.

— Occupe-toi de ton absinthe, répondit l'artilleur, et laisse-moi parler avec le docteur.

— C'est ce que je fais et je vais la boire à ta santé et à celle du docteur, afin de lui donner le courage de t'écouter et la force de supporter ton récit.

— Tiens-toi tranquille, ou je m'en vais! à moins que le docteur ne m'ordonne de te porter de l'autre côté de la rue.

— Ne te fâche pas; si ça t'ennuie que je prenne part à la conversation, je vais tourner la tête et penser à autre chose.

— Fais ce que tu voudras et laisse-nous tranquilles. Vous connaissez les jardins d'Obock, docteur?

— Si je les connais! Le gouverneur me les a fait visiter le jour de mon arrivée ; il avait l'intention, par cette visite, de me rendre le séjour d'Obock agréable.

— Et le secret désir, dit un négociant, de vous en voir partir au plus vite.

— Puisque tu n'en sais rien, répartit l'artilleur, tu ferais mieux de te taire. A la porte du jardin que vous connaissez, docteur, il y avait une cabane, habitée par un Danakil chargé de la surveillance du jardin et, par sa fille qui s'occupait des soins du ménage depuis la mort de sa mère. La petite était jeune et gentille et je n'allais jamais au jardin sans lui dire bonjour.

— Et pour lui dire bonjour, tu multipliais tes visites, lui dit un ami?

— Pas précisément! je cherchais l'occasion de la trouver seule.

— As-tu posé longtemps?

— Je ne sais pas au juste, mais cela a bien duré six mois.

— Tu as dû trouver le temps long?

— Beaucoup moins long que tes réflexions me le font trouver en ce moment. Si tu veux parler, parle. Je vais me taire, ou tais-toi et laisse-moi parler.

Je parvins enfin à la rencontrer seule. J'entre dans sa paillotte et, sans tarder, nous mettons à profit l'absence de son père. Elle y mit toute la bonne volonté possible; de mon côté, je ne négligeai rien. Mais j'eus beau faire, impossible de pénétrer. J'aurais plutôt défoncé cette table, — et d'un coup de poing, frappé dessus il fit vaciller les verres et les bouteilles. — J'ai usé sur sa natte les genoux de mon pantalon et je n'ai pu pratiquer aucune autre ouverture que celles de mon pantalon. Je vous certifie, docteur, que la chose est impossible.

— Vous étiez peut-être indisposé ou quelques combats de la veille ou du jour même vous avaient affaibli?

— Au contraire! Je ne me suis jamais trouvé aussi vigoureux et aussi dispos.

— C'est très fâcheux ce que vous me dites, car jamais insuccès ne m'a paru plus regrettable.

— Ce n'est pas de ma faute. Je me suis donné assez de mal mais, à l'impossible, nul n'est tenu.

— Ce n'en est pas moins regrettable pour nous tous, car votre défaite rejaillit sur tous les Français; vous étiez, dans la circonstance, notre porte-drapeau, le représentant de notre bonne renommée et vous n'avez pas pu triompher d'un obstacle qu'un Danakil brise sans difficulté.

— Ceux qui vous ont dit cela, docteur, sont dans l'erreur. Pas plus les Danakils que le grand Turc ne peuvent franchir l'entrée du détroit sans l'avoir préalablement ouvert avec un instrument.

Notre compatriote s'est-il heurté à un obstacle contre lequel les Danakils eux-mêmes échouent, ce qui les met dans la pénible obligation de répudier leur femme; ou ces pasteurs ont-ils dans cette lutte des façons de combattre qui nous sont inconnues? Je ne pourrais tirer ces questions de leur incertitude. Ce qui est certain, c'est que les Danakils, sauf dans des cas exceptionnels, triom-

phent de l'obstacle contre lequel se sont brisés le désir, la force et l'énergie de notre compatriote.

On peut conclure de ce que j'ai entendu à ce sujet que les virginités artificielles ne sont pas pour les Apharras un obstacle beaucoup plus sérieux que pour les Européens les virginités naturelles. Cependant un explorateur, s'arrêtant au dire de notre compatriote, se serait trouvé en contradiction avec un collègue qui se serait renseigné auprès des Apharras; ce qui n'eût pas manqué de soulever des discussions dans quelques groupes de l'aéropage scientifique. Les uns auraient trouvé des arguments pour démontrer que, sans opération, la chose est impossible, les autres qu'elle est possible et, chaque parti serait, après la discussion, parti, sans en démordre, avec sa conviction.

On n'a rien vu, on n'a rien contrôlé; un simple dire suffit pour se former une conviction inébranlable : le dire, fût-il dix fois plus enfantin que le darwinisme, est pris au grand sérieux et, lorsqu'on se l'est bien ancré dans la tête, il est inutile d'essayer de l'en faire sortir. On ne se demande pas si le fait est vrai ou imaginaire, s'il est possible ou impossible; on croit ce que l'on a lu ou entendu dire. Aucun de ceux qui se sont englués l'esprit de transformisme, ne s'inquiète si des expériences et des observations sont favorables à cette hypothétique théorie. Personne n'ayant jamais vu le passage d'une espèce à une autre, on s'en passe et l'on s'enveloppe avec conviction dans ce que l'on croit savoir.

Ce que l'on voit, ce que l'on sent, ce que l'on touche n'est pas toujours exempt d'indécision : On craint de n'avoir pas vu clair, on a peur de s'être trompé, on se méfie de son savoir, de ses impressions, de ses sensations, et l'on accorde pleine et entière confiance aux impressions, aux sensations et au savoir des autres. On se croit quelque chose lorsqu'on peut annoncer au public que l'illustre Un Tel a dit cela ou qu'on partage l'opinion du savant Tire-au-clair, ou qu'on trouve d'une justesse remarquable les interprétations de l'éminent Sept étoiles, et c'est dans ces rabâchages que consiste tout le mérite d'un grand nombre d'écrivains que l'on prend au sérieux.

Est-elle naturelle ou le résultat de notre éducation, la tendance qui nous fait accepter comme plus véridique ce que l'on entend dire que ce que nos sens apprécient directement, de nous croire, en un mot, plus bête qu'un autre? Se croire plus paresseux, moins intelligent, plus volage, passe encore; mais croire, parce que quelqu'un l'a dit, qu'un coup de poing ne fait pas de mal, que

les hommes seraient plus parfaits avec une queue et un œil au bout et que le cheval descend de l'hipparion, c'est par trop bête.

A l'audition ou à la lecture d'une fable incroyable, d'une théorie absurde, d'un fait invraisemblable, d'un acte surnaturel, on reste attentif, on se l'incorpore sans réfléchir et l'on est fier de cette acquisition. Pour rien au monde on ne voudrait s'en dessaisir et toutes les fois que l'occasion se présente, on s'en réjouit avec les frères et amis qui, comme vous, se sont laissés prendre. La chose qu'on voit, qu'on sent, qu'on touche, le fait qui s'accomplit sous les yeux, on est seul à le constater, *testis unus*, *testis nullus*, on doute, on n'y porte pas grande attention, on n'y croit qu'à demi. Mais si quelqu'un, d'une voix assurée, vous glisse dans l'oreille un produit de son imagination sur des choses qu'il n'a jamais vues, on y ajoute une foi sincère et l'on est affermi dans sa crédulité par ce fait que l'on se persuade d'être deux à avoir vu ou su comment s'est passée la chose et, lorsque tout le monde finit par ajouter foi à ce qui a été dit soit par un savant, soit par un ignorant, cela devient une certitude, un article de foi.

L'éducation, l'instruction et la tendance de notre intelligence nous conduisent très souvent à des suppositions et à des appréciations tout à fait opposées à ce que nous transmettent nos sens. Il est si facile et si peu fatigant de s'approprier une idée, elle vous entre dans l'esprit avec une rapidité électrique, ce qui évite la fatigue du travail intellectuel. C'est ainsi que l'on accepte avec une idiote indifférence des naïvetés et surtout des croyances à ce que jamais personne n'a vu et n'a compris. On croit comprendre; en voici un exemple : deux et deux font quatre, c'est convenu, entendu, compris. Cependant deux n'est que la moitié de quatre et il faut ajouter l'autre moitié pour faire quatre. Ce chiffre quatre est donc une quantité ou unité dont deux ne sont que les moitiés. Cette convention, deux et deux font quatre, est d'une très grande et incontestable utilité, mais doit-on, pour cela, croire bêtement qu'on ne peut pas, par d'autres moyens plus faciles et plus rapides, arriver à un résultat analogue? Est-ce, il y a guère plus de cent ans, qu'un savant aurait cru à la traction vapeur et au téléphone? tout le monde se serait écrié d'une voix unanime : c'est un rêve!

Les adultes se laissent hypnotiser avec une incroyable facilité, les enfants y sont moins accessibles et plus rebelles : Ils n'acceptent pas toujours et ne recueillent de ce qu'on leur suggère que la chose qui plaît, et s'assimilent tout de suite ce qui leur plaît beaucoup; si elle leur est indifférente, ils ne la retiennent qu'après

une longue suite de multiples répétitions et, quand elle leur déplaît, ni par la persuasion, ni par la force, on ne parvient à les contraindre de s'en éprendre. Ils s'y conformeront s'ils ne peuvent pas faire autrement et n'attendront que l'occasion de s'en émanciper. Il est donc, je ne dirai pas inutile, mais chimérique d'espérer, par l'uniformité de l'éducation et de l'instruction, obtenir l'uniformité et l'union : La force et la fraternité, n'ont fait qu'enrayer le progrès et préparer la décadence.

L'esprit est d'une souplesse, d'une élasticité, d'une sensibilité incomparables. Le choc le plus léger jette souvent dans les idées de si grandes perturbations qu'il fait dévier et change la direction naturelle de l'esprit. Le jour où l'empire s'écroula sous le souffle de la république, le choc fut on ne peut plus léger et la secousse suffit pour qu'instantanément des impérialistes enragés et peut-être sincères se fissent par milliers républicains du jour, de la veille et du lendemain. Ce fut un embrassement général, imposant, sublime, un beau spectacle enfin ce renversement et cette fusion instantanée d'opinions contraires. On dépouillait les arbres pour placer à sa boutonnière une feuille verte, emblème de l'espérance ; on se serrait les mains, on ouvrait les bras pour mettre en contact les poitrines, manifester sa joie, et, quelque temps plus tard, on les ouvrit encore plus largement pour s'étouffer les uns les autres.

La république à peine proclamée, je frappais, d'un vigoureux coup, l'épaule d'un républicain, issu d'une famille qui l'était de père en fils depuis la république numéro 1.

— Nous la tenons, vieux militant, lui dis-je ; vos vœux sont exaucés ; vous voilà satisfait !

— J'ai rêvé république depuis ma naissance et maintenant que je suis éveillé, je ne sais plus ce que je suis.

— Impérialiste ou royaliste, peut-être ?

— Laissez-moi tranquille avec vos empereurs, vos rois et vos présidents de république. Je n'ai plus d'opinion et ne veux plus en avoir.

— Plus d'opinion, vous, quelle plaisanterie !

— Je ne plaisante pas, j'attends : je viens de voir surgir trop de républicains, ils poussent comme des champignons et sortent de partout, de sorte que nous tenons, je crois, une république humide ; elle doit arroser fortement et à jet continu pour produire si vite un aussi grand nombre d'adhérents.

Sous l'empire, malgré tous nos efforts, le parti républicain ne parvenait à faire élire à Paris que quatre à cinq représentants.

et vous savez combien était énergique le mal qu'on se donnait pour arriver à ce maigre résultat. L'empire croule, ou plutôt se laisse choir et, dans un touchant accord, on ne trouve presque plus à Paris que des républicains de la veille.

— Et surtout du lendemain, ajoutai-je, en plaisantant; autrement ils se mettraient, un de ces jours, à crier : Vive le roi! ou Vive l'empire! Nous sommes à un moment où l'on n'a pas une opinion précise; on a du ventre, on se fait une opinion pour le satisfaire, et vous verrez bientôt tous ceux que nous avons connus sous l'empire comme très chauds républicains, tirer uniquement au profit de leur ventre le plus clair de leur républicanisme, et ne trouvez-vous pas qu'ils ont raison d'aimer une république qui les fait vivre?

— Je le trouverais, si ce n'était pas à mes dépens et aux vôtres,et aux dépens de la classe ouvrière et des malheureux exploités, trompés, tondus; maintenant que je vois où nous conduit la république, je ne veux plus entendre parler politique et encore moins m'en occuper.

— Vous m'avez cependant dit et répété cent fois que la république était l'idéal des gouvernements.

— Je le pense encore, mais je ne le dis plus : une république avec des hommes dévoués et désintéressés qui trouvent dans le bonheur de la servir la récompense de leur fatigue et de leur dévouement, sera toujours pour moi l'idéal des gouvernements. Une république dominée par des intrigants, des ambitieux, des égoïstes qui la rongent de tous côtés et pour lesquels tous les moyens sont bons, au diable une telle république! Je ne serai jamais avec ceux qui la composent.

Les jours, les heures et les minutes avaient coulé trente ans dans le fleuve du temps, sans fond et sans limite, et nous en tenions toujours pour la république. Les uns maugréaient, les autres étaient enchantés de leur sort, et tout le monde passait péniblement ou gaiement l'existence, en s'exploitant mutuellement. Je venais pour la dixième fois de promener mes regards sur les rivages opposés de la mer Rouge et de la mer d'Aden. La sécheresse et l'austère nudité de leurs monts chaotiques qui semblent avoir été déchirés par la foudre, de leurs montagnes qui paraissent aplanies au sommet, de leurs plaines sans fin où le soleil pétille, n'avaient pas épuisé en moi le plaisir de revoir ces silencieux et monotones rivages.

J'avais atteint l'âge où, à l'accomplissement des désirs, la

vieillesse se refuse. Aussi j'avais restreint mes pérégrinations à des promenades dans les rues de Paris où la sécheresse de la vie sociale qui racornit les cœurs me rappelait la sécheresse du sol aride qui là-bas me brûlait les pieds. Quoique à Paris le champ des explorations paraisse très restreint, il est très vaste et très riche en découvertes de toutes sortes. On ne trouve pas tout, mais on trouve de tout. Aujourd'hui on rencontre un ami, demain une trotteuse aux somptueux mollets ou un jeune minois au regard provocant, après-demain un dévaliseur, et tous les jours des automobiles et des cyclistes prêts à vous bousculer dans la boue ou sous leurs roues. Dans cette ville des miracles où l'on peut, pour dix centimes, se descendre un bol de soupe dans l'estomac et dépenser cent francs pour son dîner, où l'on achète pour cent sous des objets qui sont vendus des dix et vingt mille francs quelques mois plus tard, Paris enfin où des femmes font voir la lune à moins de quinze pas, ce qui met en déroute la pudeur de nos vieux moralistes.

Un explorateur n'a nullement besoin d'entreprendre un voyage lointain pour faire des découvertes; il n'a qu'à parcourir les rues de Paris et, à chaque instant, il y découvrira quelque chose. C'est pendant le cours d'une de ces explorations que je rencontrai, au détour d'une rue, le vieux républicain que je n'avais pas vu depuis une vingtaine d'années. Lorsque ce grand corps droit, à la démarche altière, au regard profond et brillant de fierté, arriva près de moi, je m'écriai, joyeux :

— Salut au vétéran de la république!

— Cessez de me parler de la sorte. Tous vos républicains me font pitié, n'en parlons plus. D'où venez-vous? Ne vous voyant plus, je vous croyais parti pour le grand rendez-vous. Vous avez très bien fait de n'avoir pas devancé l'appel.

— Je n'étais pas encore prêt pour ce voyage, et c'est pour m'y préparer, que j'en fais maintenant de moins longs et de moins sérieux.

— Serait-il indiscret de vous demander où vous êtes allé?

— Nullement! Je suis allé à Obock, ex-capitale de notre colonie de ce nom, et à Djibouti, capitale présente de notre Protectorat de la côte des Somalis.

— Est-on, dans ces pays, aussi hurluberlu qu'en France?

— Est-ce des Français habitant cette colonie ou des indigènes dont vous voulez parler?

— Des indigènes, parbleu! Les Français, on les connaît : aucun déplacement ne pourrait les changer.

— Les indigènes de ce pays m'ont paru savoir ce qu'ils veu-

lent et ce qu'ils font. Quant au reste, c'est comme ici : les jours ont vingt-quatre heures, seulement ils sont plus chauds et se décident difficilement à se mettre à la pluie.

— Si c'est tout ce que vous avez rapporté de votre voyage, vous ne nous enrichissez pas. Vous nous auriez rapporté davantage en restant ici.

— C'est possible, mais je n'aurais pas vu des hommes à peau noire qui m'ont paru aussi intelligents que les hommes à peau blanche. Je n'aurais pas assisté au départ de trois missions françaises allant saluer Ménélik avant de se rendre sur les bords du Nil.

— Trois missions, quel luxe! Pourquoi ces trois missions au lieu d'une?

— Parce que, une ne fait que l'unité, deux font la paire et trois la trinité.

— Est-ce la réponse d'un homme intelligent? A votre âge, on devrait être un peu plus sérieux, s'abstenir de ces enfantillages, et répondre sérieusement aux questions qu'on vous fait.

— J'accepte votre juste observation, et maintenant je vais vous dire ce que je sais au sujet de ces trois missions. Je les ai vues partir de Djibouti, j'ai même assisté amicalement au départ de l'une d'elles. Elles ont pris toutes le même chemin et la même direction; j'attends maintenant leur retour pour connaître le but de leur voyage et le résultat qu'elles ont obtenu. J'aurais pu être renseigné, car le chef de l'une d'elles voulait m'enrôler et, je vous certifie que j'aurais cédé à cette cordiale sollicitation, si j'avais eu vingt ans de moins; maintenant je serais peut-être broyé depuis longtemps par un éléphant, dévoré par un lion ou un crocodile, ou tué d'un coup de lance, ce qui m'eût privé du grand plaisir de vivre et de vous serrer la main.

— Vous auriez dû accepter; il n'y a pas d'âge pour les braves. Quand on n'a pas ses rhumatismes et sa goutte à soigner et qu'on aime les voyages, on n'est pas pardonnable de laisser échapper une occasion.

— C'était bien mon intention et mon grand désir, mais j'étais un peu trop gras.

— Raison de plus, ce voyage vous aurait fait maigrir.

— C'eût été encore pire, car j'aurais privé mes compagnons du seul service que je pouvais leur rendre.

— Je ne vois pas en quoi vous pouviez leur rendre plus de services à l'état gras que maigre.

— C'est cependant bien simple. Dans des excursions sembla-

bles, lorsque les vivres viennent à manquer, un homme étique est loin de rendre autant de services qu'un homme bien en chair et, le cas échéant, j'aurais pu, restant gras, leur donner ma viande pour les empêcher de mourir de faim.

— Au diable vos calembours et vos badinages! et moi qui vous écoute comme un innocent!

— Du calme, mon vieil ami, du calme, je vous en prie! Soyez donc sérieux au moins une fois dans votre vie.

— Comment, sérieux! C'est vous qui ne l'êtes guère.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr; vous venez encore de m'en donner une indéniable preuve.

— Alors, on a dû me changer en nourrice.

— Oh! non, malheureusement! On ne vous a pas changé; vous êtes bien resté tel que vos parents vous ont fait et vous ne changerez pas. Vous plaisantez toujours, vous manquez de retenue et vous semblez vous jouer d'un vieil ami comme moi, bien plus âgé que vous.



Pl. 27. — Les membres de la mission Bonvalot et de Bonchamps au jardin d'Ambouli

— Ici je vous arrête. Je puis être tout ce que vous voudrez; mais j'ai pour mes amis et pour vous en particulier trop d'estime

et de sympathie pour oublier un seul instant les devoirs de l'amitié. Je puis, dans la conversation, oublier parfois vos cheveux qui ne sont pas plus blancs que les miens, mais j'ai toujours présents votre franchise, votre droiture, votre loyauté, votre désintéressement et votre patriotisme. O mon excellent ami, si vous vous étiez trouvé avec nous quand nous accompagnâmes la Mission Bonvalot et de Bonchamps jusqu'au jardin de l'Ambouli, votre patriotisme eût débordé ce jour-là.

Si vous aviez vu ceux qui partaient et ceux qui restaient réunis sous des mimosas, près d'une vasque d'eau, vous auriez ressenti combien les instants passés, en ce moment, ensemble, paraissent courts : on hésitait, on retardait le plus possible l'heure de la séparation, car on ne savait pas, en se disant au revoir, si on se reverrait jamais.



Pl. 28. — Départ de la mission Bonvalot et de Bonchamps. Les uns se trouvent encore sur les fonds sablonneux et rocailleux de l'Ambouli, rivière qui ne roule des eaux torrentielles qu'au moment des pluies ; les autres ont déjà gagné la plaine.

On ne peut plus retarder, il faut arriver avant la nuit à la première étape. Les mains se serrent chaleureusement, les partants montent en selle... Hourrah ! et bon voyage ! Ils sont partis, les voilà qui traversent l'Ambouli, vous pouvez les voir sur cette photographie. Nous les suivons de l'œil, gravissant la colline, en leur criant encore, du fond du cœur, car ils ne peuvent plus nous entendre : Bon voyage ! bonne santé ! heureux retour !

— Et vous n'avez aucun regret de n'être pas parti avec eux?

— J'attends leur retour pour savoir si j'ai à regretter ou à me réjouir.

— Doutez-vous du succès? me dit mon vieil ami.

— Non certes!

A ce moment, j'avais cette pensée, car les deux chefs de cette mission avaient donné dans leurs précédentes explorations, trop de preuves de leur compétence et de leur énergie pour que l'idée d'un insuccès puisse me venir à l'esprit. Seulement j'avais vu partir avant eux la mission Clochette, et je savais que le prince Henri d'Orléans devait se mettre en route le lendemain de leur départ. Tout cela ne me disait rien qui vaille.

— C'est tout, dis-je à mon vieil ami, ce que je puis vous apprendre, ayant quitté Djibouti peu de temps après. A notre prochaine rencontre, j'aurai peut-être du nouveau.

Et nous nous séparâmes.

J'avais, dès cette époque, le pressentiment de ce qui est malheureusement arrivé. Dans le poignant récit fait par M. Michel, l'un des membres de cette mission, on trouve la description des fourberies, des souffrances morales et physiques qui les attendaient.

A l'une de ces missions était attaché le héros de la mésaventure que je viens de conter. Son insuccès dans le combat livré contre une place infibulée n'avait point amolli son courage, ni attiédi ses sentiments patriotiques. Je suis heureux puisque l'occasion se présente de saluer ce digne fils de la France d'un amical souvenir.

Je l'avais vu préparer son départ sans bruit, sans affectation, sans mise en scène et, au jour dit, enfourcher sa mule, lui faire prendre la direction où se couche le soleil et, sans la presser, je le vis s'éloigner. Quand ils ne furent plus qu'un point imperceptible, ils disparurent tout à coup à l'horizon : Parti! me dis-je; où va-t-il? le reverrai-je? En voyage, il arrive si souvent de rencontrer sur sa route des visages sympathiques que l'on ne revoit plus, qu'en se quittant, on doute toujours, on ne sait jamais, si on se reverra.

Bien des mois s'écoulèrent sans que le moindre écho vînt me donner de ses nouvelles. L'oubli avait déjà commencé son œuvre, lorsque j'appris un jour qu'il faisait boire à sa vaillante mule les eaux du Nil, et qu'il plantait sur un îlot de ce fleuve la hampe du drapeau français.

Je saisis ce prétexte pour aller voir mon vieil ami et lui annoncer cette nouvelle.

— Que pensez-vous, lui dis-je, de cet humble et dévoué serviteur de la France?

— Vivat! s'écria-t-il, en se découvrant et en agitant son couvre-chef : Gloire à ceux qui se dévouent et qui portent aussi loin, au péril de leur vie, l'emblème de l'honneur, du courage et de la force de leur nation.

Electrisé par ces paroles, je levai mon chapeau, à mon tour, et je criai : Vivat!

Le cœur s'épanouit et l'on se sent grandir en de pareils moments; on est heureux d'avoir une patrie et l'on voudrait être l'un de ceux qui combattent pour elle, ou cherchent à l'illustrer.

Je voyais dans cet îlot du Nil flotter notre drapeau et j'en étais cependant à plus de quatre mille kilomètres. Il m'apparaissait comme le premier jalon de notre influence et il me semblait révéler notre existence à des peuples qui n'avaient probablement jamais entendu parler de nous; si les habitants de ces contrées ne sont pas instruits, leur discernement leur permet d'apprécier les choses, les actes et les faits. On peut être certain qu'ils ont conservé le souvenir des trois couleurs qui ont flotté sur cet îlot.

Quelques semaines après, ce drapeau, témoignage de notre influence, était emporté, comme une feuille morte, par un ouragan britannique.

La fatalité qui conduit le char des destinées, nous mène tous au but qu'elle nous assigne : Notre valeureux compatriote avait résisté à la fatigue, renversé les obstacles, échappé aux périls et, après de longs mois, il était arrivé au terme de sa périlleuse mission. Il avait fait balancer l'ombre de notre glorieux drapeau sur les eaux du Nil. Qu'il a dû, en ce moment, se réjouir en son cœur et en sentir, avec fierté, les battements!

Après cette conquête? Après! ce fut tout. Il était écrit sur le parchemin des destinées que son glorieux exploit n'aurait pas de meilleurs résultats que celui de sa badine lutte dans une paillotte d'Obock.

— Pends-toi, mauvais plaisant, vient de me dire un philosophe, et n'insiste pas : Quel est le mortel qui n'a pas eu de déceptions? Tout le monde en a dans le cours de la vie; mais quelle qu'en soit l'amertume, on peut se dresser et porter haut la tête quand on a gravé son nom en caractères historiques sur le parcours du Nil; le fait glorieux accompli par ce héros appartient désormais à notre histoire et à la postérité.

— La postérité, la postérité, mon cher philosophe, est un gouffre sans fond dans lequel tout finit par tomber et disparaître.

J'ai vu de près les pyramides et je me suis senti écrasé par ce gigantesque monceau de pierres dont la correction et l'austère régularité des lignes marient leur harmonie à celle du désert. On ignore le nom de celui qui en a fait le plan. Nous avons à Paris un obélisque. Connaît-on le nom de l'architecte qui fit tailler le premier ces monolithes dans le flanc d'un rocher? Donne-moi le nom de l'artiste qui a sorti d'un bloc de marbre la Vénus de Milo, ou ne me parle pas de la postérité.

— C'est exact : tout passe, tout s'efface avec le temps, c'est dans l'ordre normal des choses et, ce qui ne l'est pas moins, c'est que les hommes cherchent à se survivre. Ils désirent tous laisser, en partant, une trace, un indice de leur passage ici-bas; que l'empreinte disparaisse en peu de temps, n'est-ce pas consolant, et glorieux à la fois, de savoir que son dévoument, son talent ou son courage restera, ne serait-ce qu'un siècle, dans la mémoire des nations.

— Votre raisonnement me touche et j'applaudis les hommes qu'anime un tel désir. Oui, vous avez raison, cent fois raison, l'espoir de se survivre conduit aux grandes œuvres et aux grandes actions. Puissions-nous tous mériter cet honneur!

CHAPITRE X

Anecdotes : Ils ne sont pas tous comme cela
Un Voyage a Cythère
Comment on devient vierge sur le point d'accoucher

Les récits, les racontages, les anecdotes sont pour l'histoire comme les ruisseaux et les rivières qui se déversent dans un fleuve. Plus on raconte de faits sur un sujet, plus il acquiert d'importance, on pourrait déjà ranger, dans l'histoire de l'humanité, l'infibulation parmi les faits importants, tant les récits qu'on m'en a faits sont nombreux et variés. Malheureusement, en cela surtout, se mêle à la fantaisie qui détruit en partie le vrai et le sérieux.

Je vais reproduire quelques-uns de ces récits, décemment habillés de flaflas littéraires; j'espère que le lecteur saura débrouiller dans ce mélange grivois ce qu'il y a de sérieux sous le costume bariolé d'Arlequin et les grosses facéties de Paillasse.

Les questions sérieuses offrent si peu d'attrait qu'il est souvent utile, pour attirer l'attention et les graver dans la mémoire de les arroser de plaisanteries, d'imprévus, de bizarreries, de quelque chose enfin qui frappe l'imagination. Ce n'est ni littéraire, ni scientifique, c'est un jargon démocratique qui me permettra, je l'espère, de faire passer dans l'esprit de mes semblables, ce qu'on devra en retenir sans attenter à la morale.

Ce prologue s'adresse aux gens sérieux, aux collets montés et à tous ceux qui ne se départissent jamais d'une austère gravité et d'un imperturbable sang-froid, apôtres qui ne jugent la valeur scientifique d'un travail qu'à son poncif et au nombre de bâillements qu'il procure. Quant à ceux, comme moi, qui redoutent la

tristesse, ce qui ne les empêche pas, en levant les yeux au haut de la colonne Vendôme, d'admirer le sérieux de la statue de Napoléon, et de laisser après les patins de la vie glisser sur un fond de gaîté; ils ne se retiennent pas de rire quand l'occasion s'en présente, puis accusent l'auteur de leur hilarité, de n'avoir pas gardé un sérieux respectable. Si les gens austères trouvent trop lestes les récits suivants, j'irai m'en confesser au chanoine de mon quartier, en le priant d'intercéder en ma faveur auprès du fils de Dieu qui s'est fait homme pour racheter nos péchés et nous rendre blancs comme neige. Je ne suis, du reste, dans ce que je vais dire, qu'un simple fil conducteur établissant la communication entre l'expéditeur et le destinataire.

Sous la véranda de la Société Franco-Africaine, trois hommes et le grand chef commercial de l'établissement se trouvaient réunis, chacun d'eux occupant l'un des côtés d'une table. Il devait être en ce moment aux environs de huit heures, car ils venaient de terminer un dîner aussi frugal que celui des jours précédents, ne pouvant faire autrement, ils s'étaient habitués à ce régime. Rien comme la continuité ne dégénère plus facilement en habitude! Cette habitude prise, ils terminaient leur repas par de vibrantes conversations. C'était en ce moment, en prenant le café, que se faisait l'échange des pensées gaies ou tristes, des banalités ou des choses sérieuses, des espérances ou des déceptions, des louanges ou des critiques, et les heures s'écoulaient sans qu'il leur vînt, à ce court instant, la pensée de regretter la France.

L'animation, ce soir-là, était si grande que personne n'entendit les marches de l'escalier résonner successivement et régulièrement sous les pas d'un visiteur. On ne s'aperçut de son arrivée et de sa présence qu'au moment où il prit un siège et vint s'asseoir entre deux convives à l'un des coins de la table. C'était le plus fervent disciple de Bacchus que le vin ait souffert! Il buvait sans retenue, presque sans interruption et, chose merveilleuse, jamais il ne titubait, ni ne déraisonnait, l'esprit du vin ne faisant qu'égayer celui qu'il avait dans la tête, et il en profitait à l'occasion pour laisser tomber de ses lèvres des mots piquants, des phrases hilarantes, des récits fantaisistes très souvent pimentés. Mais il fallait le provoquer, sans cela il restait sérieux, réfléchi, et écoutait en silence sans prendre part à la conversation; il parlait sur commande et buvait sans être commandé; le matin il buvait pour fêter son réveil, dans la journée pour son plaisir et le soir pour s'endormir. Ce n'était pas un ivrogne, c'était un professionnel, un buveur de profession; jamais gai, jamais triste, envisageant la vie

pour ce qu'elle vaut et les hommes pour ce qu'ils sont. Il écoutait parler et, lorsqu'on lui adressait la parole, il avait une réponse toujours prête sur n'importe quelle question, badine ou sérieuse.

Christophe était son nom et la Grèce sa patrie; en s'asseyant, il n'avait jeté aucune perturbation dans la folichonne gaîté des quatre convives, mais il ne tarda pas à devenir la tête de Turc de la conversation. C'était à qui le frapperait d'une question embarrassante et très souvent d'un goût douteux. Christophe tenait tête à ses agresseurs et sans se départir d'un respectueux maintien, il ajustait à toutes les questions une réponse très souvent spirituelle. Quand on s'entête à vouloir molester quelqu'un et qu'on ne peut y parvenir, l'énervement s'en mêle et l'on dépasse les bornes de la bienséance. C'est ce qui arriva.

— Tu as beaucoup voyagé, Christophe, lui dit l'un des convives, et par conséquent beaucoup appris et beaucoup vu, mais je parierais que tu n'en as encore jamais vu comme cela.

Et du doigt indicateur, il traçait dans l'air une ligne horizontale.

— Permettez, lui dit Christophe qui répéta deux ou trois fois « permettez » pour se donner le temps de réfléchir; c'est ce qui vous trompe; j'en ai vu un fendu comme vous l'indiquez. Vous ignorez peut-être, mais le docteur ici présent vous dirait comme moi que toutes les filles de cette contrée se font coudre la bonbonnière, et qu'il faut la découdre quand on veut y prendre du bonbon. Ce sont les accoucheuses qui cousent les bonbonnières et qui pratiquent une incision pour les découdre. A Zeila, l'une d'elles s'est trompée en faisant cette incision, elle l'a faite comme vous le marquiez tout à l'heure, horizontalement au lieu de la faire verticalement. Ils doivent être rares, comme cela, car les sages-femmes connaissent leur métier; mais elles se trompent parfois, et il est très probable que si l'on cherchait bien on en trouverait également quelques-uns d'obliques.

Christophe venait de se tirer habilement d'affaire, car sa réponse contenait un semblant de vérité. Malheureusement, le mode opératoire, n'étant pas celui qu'il venait d'indiquer, ne saurait modifier la forme de l'ouverture. L'opératrice, en effet, introduit un crochet dans la petite ouverture ménagée pour l'écoulement des règles et des urines, elle en crochète le bord, le tire en dehors et d'un coup de rasoir elle coupe ce qu'elle a fait saillir. Du reste son incision, comme le voulait Christophe, ne porterait-elle que d'un côté, le résultat serait à peu près le même; la nature remédierait à l'inhabileté de la matrone et ce serait toujours un trou plus ou moins ouvert et irrégulièrement rond qui apparaîtrait au milieu d'une surface glabre, plane et légèrement bombée.

A Aden, j'ai recueilli sur le même sujet le récit suivant que le narrateur avait intitulé : *Les péripéties d'un voyage à Cythère.*

C'est sur le littoral ouest de la mer Rouge, au nord de Massanah, que se serait déroulée cette plaisante scène : le principal acteur de la pièce est un Européen qui se trouvait dans cette localité soit accidentellement, soit par devoir. Toujours est-il qu'il était solide et vigoureux et d'un âge où le célibat est très pénible à supporter. Ce qui est arrivé était inévitable; il fallait par conséquent s'y attendre, car c'est écrit dans le cœur jeune et bouillant de tous les hommes : on peut avoir des regrets, on peut laisser couler de ses yeux une quantité de larmes à remplir une bassine; on ne peut pas aussi facilement empêcher la chair de rechercher ce qu'elle désire.

Distrait par la nouveauté de l'endroit et occupé par son installation, le héros de ce récit ne ressentit pas trop les piqûres des flèches de Cupidon. Rien ne cuirasse un homme contre ces maudites flèches comme la distraction et le travail. Ce n'est pas parce que je les trouve maudites, c'est pour rester en bon rapport avec l'histoire ancienne qui nous apprend qu'une de ces flèches avait tourné l'esprit et les sens de la première femme; car la pauvrette n'y pensait pas avant les insinuations du malin esprit. Il est donc évident, puisque l'histoire nous l'affirme, que l'œuvre de chair est une œuvre diabolique. Son installation faite, notre héros n'eut qu'à se laisser vivre et, ce qui était inévitable, il ressentit bientôt les violentes attaques de l'œuvre de chair. Dans ces moments terribles l'homme, sans réfléchir aux conséquences, livre son âme au diable et son corps à la femme. La morale, se dressant devant lui, portait un grave préjudice aux appétits sensuels de ce vigoureux garçon; mais elle finit par se lasser et s'endormir. Il ne lui resta plus alors dans le cœur qu'un seul désir et dans l'esprit qu'une seule pensée : satisfaire sa passion.

Mais comment faire? à qui se confier, à quel saint se vouer? Quand on est seul dans un pays où l'on ne connaît encore personne et où l'isolement vous coule à flot de la mélancolie pendant que les heures s'écoulent lentement dans la monotonie? On pense alors à une lâcheté, on désire en finir avec la vie par un plongeon ou un coup de fusil.

Notre isolé et désolé, n'était pas un lâche et n'aurait pas voulu montrer un instant de faiblesse, et puis il était riche de jeunesse, de fortune et de philosophie: avec cela et de la patience on arrive facilement, sans se faire naturaliser, à satisfaire ses désirs.

Dans la localité où il venait d'amarrer la barque de sa vie, l'humanitarisme européen n'avait pas encore proclamé l'abolition d

l'esclavage. Cette abolition du reste n'a empêché nulle part la femme de vendre ses charmes et de livrer sa chair et, chose bien curieuse, on ne trouverait peut-être pas un abolitionniste qui ne se soit payé de larges tranches d'une adorable à chair libidineuse. Et tous, j'en suis certain, éprouvent un malin plaisir à la faire saigner. Mais, braves gens! Pourquoi, si vous désirez l'abolition de l'esclavage, ne prêchez-vous pas d'exemple en commençant par abolir vos appétits gloutons?

L'homme rumine dans son esprit des pensées étourdissantes et d'une bizarrerie à déséquilibrer la raison. Vendre sa liberté et son travail pour se procurer de quoi vivre est inhumain, indigne, dégradant, outrageant; vendre sa vie pour les élus de sa nation est héroïque; vendre sa chair pour satisfaire une passion, un caprice est une complaisance sociale. Dans tous les grands foyers de civilisation on trouve dans des marchés clos et même à ciel ouvert, de la chair à plaisir. Comme la visite de ces marchés était inscrite au programme de mes voyages, j'ai souvent vu dans ces retraites clandestines se faufiler de paternes philanthropes, de chauds abolitionnistes, de zélés moralistes et beaucoup d'autres beaux parleurs. Quand sur l'un d'eux, par l'ardeur entraîné, je voyais se fermer une porte, je me disais : En voilà encore un qui se sert de la parole pour démentir le jour ce qu'il fait la nuit! C'est toujours le même refrain : faites ce que je dis et fermez les yeux sur ce que je fais; ou bien encore, ce qui est bon pour moi ne vaut rien pour toi. Vaurien toi-même, pourrait-on répondre à cet hypocrite! Et dire que l'on a rangé parmi les gens intelligents beaucoup de hableurs humanitaires.

On ne nous a pas dit si le jeune homme en question était abolitionniste ou conservateur, s'il était juif, mahométan, boudhiste, franc-maçon, chrétien ou mangeur de la vache à Colas; s'il était anachorète, anarchiste, revendicateur, ou un simple souffre-douleur. C'était, nous a-t-on affirmé, un philosophe qui laissait marcher l'humanité, sans afficher la prétention d'améliorer et de soulager à lui seul toute l'humanité souffrante. Ce qu'il cherchait à soulager ce n'était pas l'humanité, c'était lui-même.

Pendant qu'il y rêvait, la nuit déroulait lentement au gré de ses désirs le voile noir qui devait obscurcir sa demeure et l'entourer de mystérieux. Lui, immobile comme un malfaiteur qui attend sa victime pour lui ravir et la bourse et la vie, trouvait aux minutes la longueur des heures, tant les perplexités de l'attente lui faisait trouver le temps long. Heureusement à la latitude sous laquelle il demeurait, la nuit marche rapidement sur les pas du soleil; en moins d'une demi-heure, l'obscurité balaie la lumière éclatante du jour.

Tout était calme, immobile, obscur et celui qui attend en ce moment ne regarde pas autour de lui, il écoute. Aussi notre impatient, debout, noyé dans l'ombre sur le pas de sa porte, écoutait silencieux et tressaillait au moindre bruit. Enfin, il ne s'y trompe pas, c'est bien des pas qu'il entend dans le lointain. Ils se sont rapprochés, ils sont maintenant si près qu'il entre précipitamment laissant sa porte grande ouverte, et, tout de suite il aperçoit deux corps enveloppés d'un costume féminin dont la lumière de sa chambre projette les silhouettes sur l'obscur écran de la nuit. La réception fut courte, car l'une des visiteuses s'enfuit presque aussitôt son arrivée.

Maintenant la porte est close, deux bougies éclairent la pièce, sur l'*hangareb* de cette chambre est étendu le corps d'une jeune négresse et tout près un gentleman embrasse d'un regard passionné les fermes contours de ce corps nu coquettement couché. Après cet examen, que fait-il? Ce que tout homme eût fait à sa place : leurs deux têtes étaient sur le même oreiller et ni l'un ni l'autre ne se figurait le contraste produit par deux couleurs aussi opposées, à quoi pensait la fillette? On n'en sait rien, mais l'homme était ravi de la naïveté de sa jeune compagne ou plutôt de son esclave, puisqu'elle lui avait dit : Maître je t'appartiens, commande et ton esclave t'obéira.

En nautonier habile il serre son esclave, l'enlace et met le cap sur l'île de Cythère. Il y trouve un désert : tout avait été dévasté : une plaine sans limites occupait la place des côteaux boisés et des vallons accidentés; aucune dépression, aucun indice pour le conduire vers l'entrée du voluptueux séjour. Il cherche en tâtonnant et finit par trouver; la porte est close; il se réjouit d'avoir à l'enfoncer. N'est ce pas plus désirable et plus héroïque que de s'y rendre sans obstacle par un passage ouvert? De son raide battant, il frappe, frappe, frappe à grands coups redoublés : rien ne cède, la clôture est solide. Il redouble ses efforts, déploie toute sa vigueur, précipite les coups et frappe avec plus de violence. Vains efforts! peines inutiles! rien n'a fléchi; il est à bout, il n'a pas pu entrer.

Comme tous les prétentieux qui croient tout savoir, tout connaître, il s'imaginait que les choses se passaient dans ce lointain pays comme au centre de Londres, de Berlin ou sur la butte Montmartre, que les civilisés étaient plus forts, plus ingénieux que les sauvages, que les premiers savaient tout, et les seconds, incapables d'aucune initiative, ignoraient tout : c'est avec la conviction de sa trop grande supériorité qu'il s'était témérairement engagé dans une entreprise qui n'eut d'autre résultat que de prouver son impuissance. Il s'était cependant bien comporté et avait vaillam-

ment combattu, maintenant ses forces étaient épuisées et son courage à bout.

Honteux de sa défaite, mécontent et le corps en sueur, vaincu par la fatigue et terrassé par l'insuccès, il s'éloigne de la place et va s'étendre sur une chaise longue. Aussitôt il saisit une sonnette, déposée sur un guéridon à la portée de sa main, et l'agite fébrilement. Son domestique accourt et il entend ces mots :

— John, apportez-moi un wisky-soda.

Au bout de peu d'instants, John déposait un verre haut et de grande dimension, vulgairement nommé chope; il le remplit presqu'au tiers de wisky et, saisissant alors un flacon ovoïde rempli d'eau gazeuse, il en fait sauter prestement le bouchon et plus prestement encore verse son contenu dans le verre.

Cette opération terminée, John se retire gravement en emportant le flacon vide d'eau gazeuse. Le bruit de ses pas se perdit bientôt au fond du corridor et tout rentra dans un morne silence. Silence qui fut interrompu, on ne sait pas au juste au bout de combien de temps, par ce nouvel appel :

— John, apportez-moi un autre wisky-soda.

John obéit sans murmurer et se retira après avoir servi son maître. Le malheureux n'était pas au bout de ses peines, car il entendit encore à une heure très avancée de la nuit :

— John, apportez-moi encore un wisky-soda.

Impassible et silencieux, John sert son maître, et se fait, en s'en allant, cette réflexion : « Il a très soif, mon maître; il a dû avoir très chaud. »

John ne se trompait pas : son maître avait eu très chaud, car il avait ajouté une forte dose de chaleur d'amour à la chaleur ambiante; cependant il était resté plus de temps calme qu'agité, se reposant sans dormir, pensant sans réfléchir et jetant par instants un regard langoureux sur l' *hangareb*, où se dessinaient, sous un drap blanc, les formes voluptueuses d'une jeune négresse. Ce spectacle le charmait et l'intéressait bien autrement que les ombres mystérieuses des objets que promenait sur les parois des murs la vacillante lumière de deux bougies. Ces ombres fantastiques qui s'agitaient, grandissaient, s'allongeaient, disparaissaient et revenaient, ne l'intéressaient pas; il avait autre chose qui l'impressionnait.

Pendant qu'il était là, comme un dormeur dans les tourments d'un rêve, Phébé s'était élevée dans l'espace sous l'œil étincelant des étoiles, et maintenant, elle inondait la terre des frais rayons de sa douce lumière. Curieuse comme une femme, elle eût assurément projeté quelques rayons furtifs dans l'intérieur de cette

chambre consacrée, en ce moment, aux mystères de Vénus. Mais tout était bien clos, aucun regard indiscret, aucun rayon furtif n'eût trouvé une issue.

Si les murs n'ont pas d'yeux, ils ont des oreilles et ils entendirent, au cours de cette nuit, la tourmente des nombreux sacrifices qui furent offerts à la déesse des voluptueux épanchements. La pudique aurore, en étalant à l'horizon son voile orange, avait heureusement mis fin aux tribulations du sacrificateur et fait pâlir Phébé qui disparut dans l'espace pendant que Phébus, suivant de près l'aurore, commençait à darder cette partie du globe de ses rayons de feu et de lumière. A ce moment, les dernières portes s'ouvrent et le tumulte s'accroît dans les cités. Après le repos de la nuit, tout semble renaître, rayonner et s'élancer dans la vie avec une nouvelle ardeur et une exubérance d'activité. Dans ce milieu un homme chancelant, pâle, abattu, défait et ne pouvant faire agir ses membres que par un violent effort de volonté, sortit, tête basse, de sa demeure et se dirigea vers le quartier indigène de la ville.

Lorsqu'il fut arrivé à une case d'assez pauvre apparence, il en ouvrit la porte et entra sans frapper.

La maîtresse du logis, pliant sous le poids des années, reçut son visiteur avec appréhension; cette matinale visite lui ayant paru de mauvais augure. Cet homme, entré sans la saluer, lui produisit l'effet d'une apparition des plus fâcheuses. Elle ne tarda pas à savoir à quoi s'en tenir, car le visiteur lui dit presque aussitôt, et sans préambule :

— Vous m'avez procuré une jeune compagne, vous allez la reprendre et me rendre l'argent.

Rendre l'argent! Que le vendeur soit riche ou pauvre, avare ou désintéressé, juif, musulman ou chrétien, ces mots « rendre l'argent » sonnent mal aux oreilles et les font se dresser comme si la foudre ou un coup de canon venait d'éclater. Rendre l'argent est l'une des désagréables surprises auxquelles on ne s'attend pas; rendre l'âme, passe encore! on sait que ce sort nous est à tous réservé! mais rendre de l'argent entré en caisse est trop pénible et ce n'est qu'après de bien longues explications qu'on se décide, en soupirant, à le sortir. Les réclamants ont en général mille chances contre une de se retirer les mains vides et la tête remplie de soi-disant bonnes raisons qu'ils trouvent très mauvaises; elles les suffoquent, ils ne peuvent les digérer, mais faute de mieux, ils s'en contentent. Il en est de même, et ce sont, je crois, les plus nombreux, qui paient jusqu'à leur ruine les bonnes raisons qu'on vient de leur donner.

La vieille procureuse n'avait pas de coffre-fort pour serrer son pécule, mais elle avait les doigts crochus, très faciles à la détente et à s'allonger outre mesure pour recevoir et à se replier comme des serres aussitôt qu'il lui tombait quelque chose dans la main. On eût alors éprouvé moins de difficulté, passé moins de temps et déployé moins de force pour ouvrir un coffre-fort que pour lui desserrer les cinq doigts.

Lorsqu'elle entendit ces mots « rendre l'argent » elle fut atterrée, mais se remit bien vite sur la défensive. Elle répondit à la première attaque, prit l'offensive, expliqua, plaida, se plaignit, supplia, promit, et accabla son visiteur de bons conseils et de bonnes promesses.

Notre homme, chargé de ce fardeau très facile à porter, revient à sa demeure le cœur moins lourd et les pas moins pesants. Il tenait la promesse que la prochaine nuit compterait dans son existence.

— John, s'écria-t-il en arrivant chez lui, allez me chercher une matrone et amenez-la moi tout de suite.

John partit et, moins d'une heure après, il présentait la matrone à son maître.

— C'est vous, lui dit celui-ci, en montrant du doigt la jeune négresse, qui l'avez fermée? Vous allez... je ne trouve pas!... J'ai trouvé! Vous allez l'ouvrir, je paierai.

La matrone tendit aussitôt la main, préférant à des promesses le paiement d'avance de ses honoraires. Lorsqu'elle eut empoché ce qu'elle réclamait, elle déposa un rasoir et un petit crochet sur le guéridon, puis, se tournant vers le jeune homme, elle lui dit, en désignant du doigt la brayette de son pantalon :

— Montrez-moi! que je prenne mesure.

— Ce n'est pas pour moi que je vous ai fait venir, s'écria-t-il en se reculant, c'est pour la petite qui est au lit!

— Je le savais, dit la matrone, mais je ne puis ajuster un vêtement à votre taille sans avoir pris mesure.

— Non! non! s'écria-t-il, je ne veux pas m'en séparer.

— Je ne le garderai pas, lui dit-elle, je vous le rendrai.

— Non, non, c'est inutile d'insister, je ne veux pas le sortir. Je tiens à le garder; vous n'y toucherez pas. Et il alla s'étendre dans une chaise longue.

La matrone, comprenant qu'il lui fallait opérer sans patron, ni mesure, se mit aussitôt à l'œuvre: elle introduisit son crochet dans la minuscule ouverture, en fit saillir les bords en tirant, coupa d'un côté, recommença de l'autre et, par trois ou quatre

coups de rasoir, l'ouverture fut agrandie. Sera-t-elle trop étroite, trop large ou de bonne dimension? Le hasard seul en décidera.

L'opératrice serre ses instruments, tend la main grande ouverte en disant, un sourire sur les lèvres : *bakshich!* Elle sent bientôt quelque chose dans sa main, le glisse dans sa poche, et se retire sans plus tarder avec la conviction du devoir accompli et d'un travail bien fait.

Maintenant, quoi peut bien retenir notre gentleman? le chemin est ouvert, il n'a plus qu'à marcher : il ne voulait pas entreprendre ce voyage à la lumière du jour, il trouvait préférable l'obscurité et le silence de la nuit. Son échec précédent lui ayant servi de leçon; il se fit servir un copieux repas et, après avoir pris le café, le pousse-café et la rincette, il se prépare, boit le coup de l'étrier, monte en selle et part au grand galop, tenant son épieu en avant. Il avait l'intime persuasion qu'il allait, du premier coup, s'introduire dans la place comme dans une ville ouverte. Malédiction! il est encore arrêté; il se raidit, s'irrite, précipite ses coups, il est à bout de forces, il mollit, il n'entrera pas!

Cette nuit-là encore, le silence de sa demeure fut maintes fois troublé par ces paroles : John, apportez-moi un wisky soda.

La déception du maître rejaillit sur le domestique : celui-ci espérait se rattraper de la nuit précédente par une grasse matinée, et à peine le soleil avait-il paru à l'horizon, qu'il lui fallut aller, sur l'ordre de son maître, quérir la matrone qu'il ramena et, aussitôt arrivée, s'empressa de la laisser en tête-à-tête avec son maître. Il y eut un long moment de silence : il déplaisait à l'un d'avouer son impuissance, et l'autre ne trouvait pas correct de prendre la parole la première. Enfin, le maître se décida à parler et expliqua à mots couverts qu'il n'avait pas mieux réussi que la nuit précédente.

La matrone, après avoir écouté ses doléances, se mit à l'œuvre et agrandit avec vigueur et sans ménagement la brèche faite le jour précédent. Quand elle eut bien taillé : J'espère, se dit elle, que cette fois il ne se plaindra pas.

Il aurait eu tort de se plaindre, car cette fois le passage était assez large pour passer deux de front. N'en sachant rien et redoutant ses insuccès précédents, il s'élance à l'assaut avec fougue et vigueur. Le malheureux se croit perdu : il lui semble que ce premier élan l'entraîne dans un gouffre; il se retire précipitamment, avance de nouveau avec plus de précaution, se retire, avance presque sans toucher les bords, appréhendant toujours d'être englouti. Après quelques plongeons, le calme lui revient et le sommeil s'empare de lui.

John, profitant du repos de son maître, rattrapa le temps qu'il avait employé les deux nuits précédentes à servir des wiskys. Le matin, il ouvrit les yeux, se leva sans efforts et attendit des ordres avec toute la patience d'un désœuvré. Il s'était installé dans un fauteuil et laissait rêver sa pensée. Un claquement de main, répété trois fois à intervalle régulier, le rappela brusquement à la réalité; il se lève nonchalamment à cet appel et va trouver son maître qui lui dit en entrant :

— John, retournez chez la matrone et ramenez-la moi morte ou vive.

La malheureuse! Ce fut plus morte que vive qu'elle reçut cette nouvelle et qu'elle suivit John, car elle pressentait la colère du maître à la brusque injonction du domestique; aussi est-ce la tête basse et en hésitant, qu'elle franchit le seuil de la maison; il lui semblait déjà ressentir quelques coups de cravache lui tombant sur les épaules; elle en avait la chair de poule et se préparait à se rouler par terre en criant miséricorde.

Elle crut rêver et faillit s'évanouir de surprise, lorsque, levant les yeux, elle vit en face d'elle, au lieu d'un bourreau, un gentleman calme et plein de dignité, qui lui dit posément :

— Vous avez détérioré ma marchandise, vous allez me la remplacer ou m'en rembourser le montant.

Cette exigence aurait déchaîné dans l'esprit d'une Parisienne le tumultueux orage d'une violente discussion; il lui serait sorti, comme des éclats de tonnerre, ces paroles de la bouche : « Ce n'est pas vous qui m'apprendrez mon métier ! Est-ce ma faute si les hommes sont tous aussi benêts les uns que les autres? Nous, quand nous voulons avoir un costume à notre taille ou une chaussure à notre pied, nous nous laissons prendre mesure...! Ou bien encore, dans un calme hypocrite, elle lui eût dit d'un air gracieux et cajoleur ce qu'on répète dans le monde où l'on rit pour se distraire et où l'on se ruine pour s'amuser : Si tu n'es pas content, va te faire... en l'air. »

Heureusement pour notre gentleman, la pauvresse à qui il s'adressait n'était pas Parisienne; elle ne savait même pas si Paris existait. L'étendue de son savoir n'avait pas dépassé les limites du pays natal dont elle avait contracté les us et coutumes. Elle n'avait pas appris à parler sans réfléchir, à accabler les gens de verbeuses paroles, de phrases sans suite et de discours sans fin; les habitants de cette contrée, les femmes surtout, trouvent que discourir est perdre du temps et retarder inutilement ce qu'on peut faire tout de suite; on préfère les actes aux paroles.

La matrone rassurée répondit sans s'émouvoir à la demande qui lui était faite :

— Mon gentleman, je vous ai obéi et si je n'ai pas réussi au gré de vos désirs, ce n'est pas faute de bonne volonté, ni manque d'habileté. Je voulais vous tailler sur mesure un habit qui vous aurait été comme un gant. Vous n'avez pas voulu me laisser prendre votre dimension; il était à prévoir que votre vêtement serait ou trop grand ou trop étroit, à moins que le hasard ne me le fît tailler juste. Vous n'avez pas voulu me montrer ce que les hommes offrent si souvent aux femmes avec tant de générosité, c'était votre droit et je vous ai obéi. La première fois, il était trop étroit, je l'ai élargi; maintenant il est trop large, il n'est pas détérioré pour cela, on peut le rétrécir.

— Oh! je ne savais pas qu'on pouvait rétrécir.

— Vous n'avez donc pas fait fermer votre femme avant de quitter votre pays?

— Oh! no.

— Vous ne craignez donc pas qu'en laissant ouverte la porte de son domaine, quelqu'un s'y introduise pendant votre absence?

— J'avais mon père et ma mère pour garder la maison.

— Garder une maison est chose facile, mais garder une femme, quand il lui prend envie... n'y pensez pas. Elle passerait sous les yeux de son mari et de toute sa famille sans qu'aucun d'eux s'en aperçoive et vous-même le premier n'y verriez que du feu.

— Je ne voulais pas voir. Je voulais moins grand et j'ai besoin pour ce soir.

— Ce soir! mon gentleman, impossible! Allah ne le permet pas; il faut beaucoup de jours pour rétrécir.

— Combien?

— A peu près une lune.

— John, venez ici! cria le maître, et dites-moi combien de jours la lune de Madame.

— Tu entends, dit John à la matrone, mon maître veut savoir combien ta lune a de jours.

La matrone, ne comprenant pas, regarda John sans répondre. Celui-ci se mit alors à compter sur ses doigts et lorsqu'il fut à vingt-neuf, la matrone l'arrêta.

— C'est bien! John, dit le maître qui avait suivi de l'œil cette mimique. Je sais maintenant; vous pouvez vous retirer: vingt-neuf, c'est beaucoup et bien long!

Elles sont toutes les mêmes, se dit John en se retirant. Cette vieille lune a au moins soixante ans et elle vient de nous dire

qu'elle n'en a pas encore trente. C'est trop se rajeunir; il faudrait être aveugle pour ne pas voir que ce vieux parchemin a depuis très longtemps passé la cinquantaine. C'est encore plus fort ici qu'en Europe! mais les femmes ne doutent de rien et leur exagération les fait souvent tomber dans le ridicule. Mon maître n'y voit plus clair depuis trois jours: il doit être tombé dans l'impressionisme pour trouver du montant à cette affreuse vieille. Il aurait bien mieux fait de s'en tenir à la petite.

John avait interprété à sa façon ce qui s'était passé entre eux trois; il sortait avec la conviction que son maître en tenait pour la matrone, ne pouvant s'expliquer autrement qu'on l'eût dérangé trois jours de suite pour l'aller chercher.

Pendant que John, en s'en allant, se livrait à ses réflexions, la matrone expliquait au maître qu'il lui fallait aviver les bords de l'ouverture, les coudre ensuite et attendre la cicatrisation pour que le tout fût dans le même état que le premier jour.

— Je ne voulais pas que ce soit comme le premier jour.

— Il le faut cependant, mais tranquillisez-vous, je me charge de l'ouvrir pour vous éviter cette peine.

— Ça demandera beaucoup de temps pour l'ouvrir?

— Vous me donnerez votre dimension et le temps de dire « Allah » trois fois de suite, et vous aurez un vêtement ni trop large ni trop étroit. Mais n'oubliez pas de me donner votre mesure.

A cette demande faite par une femme depuis longtemps invulnérable, un Allemand eût répondu : ya! un Anglais : shoking! un Espagnol se serait drapé dans sa dignité; un Russe n'aurait pas été impressionné; un Italien y aurait adapté une plaisanterie, un Français l'aurait assaisonnée de gros sel. Je ne puis révéler la réponse de notre gentleman, ayant promis de taire sa nationalité.

La matrone se mit à l'œuvre et, au lieu de coudre, elle jugea préférable de saisir les bords de l'ouverture entre deux bâtonnets dont elle lia les bouts pour les maintenir ensemble, puis elle se retira et revint les jours suivants pour surveiller et faire le pansement. Elle s'était trompée dans ses prévisions, car, en moins de quatorze jours, la cicatrisation était faite et l'obturation complète. Il est très probable qu'elle s'était trompée volontairement, espérant qu'on lui tiendrait compte des quinze jours d'attente qu'elle se trouverait avoir économisés.

Le narrateur de ce récit ne nous a pas dit si la nature, après la cicatrisation, avait laissé une ouverture semblable à sa voisine la rose des vents. Il se contenta de nous apprendre que Cupidon,

malgré le bandeau qui lui cache la vue, avait lancé au bon endroit les traits dont son carquois était bondé...

John, en homme prévoyant, avait placé plusieurs wisky soda sur le guéridon de la chambre à coucher; cette précaution lui permit de vaquer de son côté à ses propres affaires

Un vieux Roule-sa-bosse, présent à ce récit, prit une pose prétentieuse pour nous dire : « Messieurs, ce qu'on vient de vous conter est exact. Je puis en garantir l'authenticité. J'ai visité le pays où la scène s'est passée et, pendant mon séjour, j'y ai vu une femme sur le point d'accoucher qui était hermétiquement fermée; on n'aurait pas pu introduire le bout du petit doigt. »

— Tu auras pris une hydropique pour une femme enceinte, lui dit un de ses amis.

— Messieurs, répondit-il, je m'y connais. J'ai pris une inscription à l'École de Médecine et je suis resté trois ans au Quartier Latin ; j'aurais pu continuer et je serais médecin aujourd'hui si je n'avais pas mangé l'argent de mes inscriptions. Mon père n'ayant plus voulu m'en envoyer pour prendre celles qui me manquaient, j'ai dû abandonner la médecine. Je ne suis donc pas un novice et je puis certifier que cette femme était enceinte et qu'elle était plus étroitement fermée qu'une vierge; je vous assure que l'enfant qu'elle portait ne serait jamais sorti de sa prison, à moins d'avoir la tête aussi solide qu'un boulet.

— Je connais une boule encore plus solide que celle dont tu nous parles, riposta son ami, c'est celle que tu portes si crânement au-dessus des épaules. Aucun obstacle ne lui a, jusqu'à ce jour, résisté et elle t'a permis de passer partout. Je suis même certain que tu aurais trouvé l'endroit où l'on fait les enfants par l'opération du Saint-Esprit.

— Messieurs, écoutez-moi, je vous prie : Je vais vous expliquer, et vous verrez après que je n'ai rien inventé et que j'ai assisté à ce que je viens de vous dire: Le mari, ayant un long voyage à entreprendre avait fait coudre son épouse avant de partir. La femme, aussitôt son départ, se fit découdre et devint enceinte; lorsqu'elle apprit le retour de l'absent, elle se fit recoudre, de sorte que le mari en arrivant, trouva sa femme vierge et sur le point de lui donner un héritier.

— Comment le mari prit-il la chose? crièrent plusieurs voix.

— Messieurs, je ne puis vous renseigner : j'avais quitté le pays avant son arrivée. Mais vous pouvez être certains que tous les expédients pour s'assurer la fidélité de son épouse sont inutiles et qu'il est préférable de rester tranquille. J'ai fait plusieurs voyages, j'ai laissé ma femme seule, et jamais, en partant, je ne

lui ai appliqué d'autres entraves que la confiance que j'avais en elle.

Notre sentencieux compatriote avait cent fois raison : le meilleur obturateur, la couture la plus solide est la confiance. Elle procure à l'homme la tranquillité de l'esprit, le repos du cœur. Celui qui croit à la vertu de son épouse est heureux; celui qui doute souffre et celui qui sait désespère.

De son côté, la femme est fière de la confiance de son mari et ne désire rien tant que de s'en rendre digne. Si la tentation de la chair est plus forte que sa volonté, elle est châtiée par le regret d'avoir abusé de la confiance qu'on lui portait; elle ne se le pardonne pas et cherche à masquer et à racheter sa faute en entourant de prévenances et de soins l'homme confiant qu'elle a trompé.

CHAPITRE XII

Des causes de l'Infibulation
Réflexion sur les Civilisés et les Sauvages
Ma dernière transformation

On croit à la nécessité de franchir les mers ou de parcourir un long espace de continent pour arriver à des pays peu connus où l'on rencontre des sauvages. Il n'est certainement pas nécessaire d'aller aussi loin ; on en trouverait sur le continent européen sans prendre la voie ferrée ou la voie aérienne, mais il est entendu, que tous les peuples de l'Europe sont des civilisés, que leurs savants occupent le premier rang, que leurs femmes sont des merveilles de beauté, que tout enfin est d'une incontestable supériorité.

A ces esprits sublimes, à ces femmes superbes, à ces luxueux monuments, à ces chefs-d'œuvre de l'art, nos sens sont habitués et déterminent en nous l'esprit, le goût et le plaisir ressenti par notre admiration. C'est en vain qu'on chercherait en Europe un peuple jaune ou noir, une femme infibulée. Ce serait sortir de ce qu'on voit journellement ; comme on trouve laid ce qu'on n'est pas habitué à voir, nous produisons très certainement, sur les peuples qui n'ont pas notre teint, nos mœurs et nos habitudes, une impression identique à celle qu'ils nous produisent.

Un Européen peut-il connaître les causes et les effets de l'infibulation, sans aller, dans les pays où cette opération se pratique, compléter son instruction ? L'inverse serait préférable : voir d'abord et apprendre ensuite ce qu'on en pense et ce qu'on en a dit. Si l'on agissait ainsi, on ne tarderait pas à s'apercevoir que le premier devoir social est de laisser à chaque peuple ce qui lui appartient, que le premier devoir d'une nation qui se respecte et

veut être respectée, est de ne pas froisser les autres, en tournant en ridicule leurs coutumes et leurs mœurs.

J'étais descendu à Djibouti, à la Société Franco-Africaine où j'avais reçu une cordiale hospitalité. Ainsi que je l'ai déjà raconté, le cordon bleu de la maison, un Issas de vingt-deux à vingt-cinq ans, épiait le départ des convives et venait comme un chat tourner autour de la table; lorsqu'il s'apercevait que sa présence ne m'était pas désagréable, il s'asseyait sur ses talons à une grande distance et attendait que je lui permette de parler.

Ce grand garçon, que la graisse n'étouffait pas, aimait beaucoup palabrer et se délectait lorsqu'il trouvait un auditeur attentif et patient. Il avait flairé, par intuition, qu'en s'adressant à moi, il ne pouvait pas mieux trouver. Il venait de prendre la pose éloquente que je viens d'indiquer, pose qui lui permettait de palabrer très longtemps sans fatigue corporelle.

— Tu m'as souvent parlé de toi, de ton pays, de tes compatriotes et je suis heureux de constater que pas une seule fois tu ne m'en as dit du mal. C'est bien, et c'est rare, car les gens qui aiment à parler ont généralement plus de mal que de bien à raconter. Tu m'as cependant narré sur ta vie intime des histoires d'une moralité douteuse. Je ne redoute donc pas d'effaroucher ta pudeur par le renseignement que j'ai à te demander afin de compléter ce que tu m'as déjà appris.

— Demande. Je n'ai pas peur. ,

— Peux-tu me dire pourquoi, dans ton pays, on coud les femmes.

— Tu le sais bien, je te l'ai dit.

— Je le sais, mais je ne le sais pas aussi bien que toi; c'est pourquoi je te renouvelle cette demande.

— Tu as bien vu qu'ici la terre ne produit qu'un peu d'herbe, pas beaucoup, mais elle est suffisante pour nourrir les troupeaux qui nous fournissent notre nourriture. Nous sommes heureusement très peu nombreux, car, si nous étions plus nombreux, nos bestiaux ne suffiraient plus et nous serions forcés pour vivre de nous manger les uns les autres. Pour ne pas en arriver à cette extrémité, on empêche les femmes de produire beaucoup d'enfants. Dans ce pays, l'envie de voir un homme les prend de très bonne heure; si on les laissait faire, elles auraient deux à trois enfants avant d'atteindre l'âge de se marier, et je t'assure que tu verrais courir, dans ces plaines, les hommes, les femmes et les enfants comme nos troupeaux de chèvres et de moutons. C'est

pourquoi on coud les filles; comme cela, elles ne peuvent pas faire d'enfant avant leur mariage.

— Cette explication, je la connais, tu me l'as déjà donnée, j'y ai réfléchi : Pourrais-tu me dire celui qui le premier a songé à ce moyen et de quel pays vous vient cette coutume?

— On ne sait pas; il y a très longtemps de cela; mais c'est évidemment dans les pays où les filles font beaucoup plus d'enfants que les produits du sol ne peuvent en nourrir.

— Et tu crois que ce n'est pas pour être agréable à Allah qu'on coud les filles et qu'on tranche le prépuce des garçons?

— Crois-tu, me dit-il en souriant, que ce soit pour être agréable à Allah qu'on se fait couper les cheveux quand ils sont trop longs, qu'on castre les animaux et quelquefois les hommes pour les empêcher de produire, et qu'on tue des moutons, des chèvres, des chameaux et des bœufs lorsqu'on a faim? On a fait cela parce qu'on en connaît l'utilité et qu'on en a besoin. Quand tu vas te promener au soleil, tu mets un *gros* chapeau sur ta tête parce que tu crois que c'est utile, tu ne penses pas que cela puisse être désagréable à Allah! Il est même très content lorsque nous tuons les bêtes qu'il a créées puisqu'elles nourrissent ses serviteurs en même temps que toi et moi.

— Où diable vas-tu pêcher tout ce que tu me dis?

— Je ne vais pas pêcher, je fais la cuisine et je viens parler avec toi.

— Ni moi non plus, je ne pêche pas en t'écoutant.

— Tu m'écoutes parce que tu veux.

— Très bien! Alors, selon toi, Allah ne s'occupe pas si les femmes se font coudre et les hommes circoncire. Il n'y a que ses prophètes et ses serviteurs qui s'y intéressent.

— Ils se font circoncire, eux aussi, et ne disent pas aux femmes de se faire coudre. C'est nous qui le voulons, c'est dans nos habitudes.

— Sais-tu pourquoi les prophètes se font circoncire et vous ordonnent de faire comme eux?

— Je t'ai dit tout. Je ne sais pas autre chose.

Réponse qui signifiait : J'en ai assez de ce sujet, je ne sais plus rien.

Maintenant que bien des années se sont écoulées depuis l'époque de ces conversations, je m'aperçois que je suis resté trop longtemps avec ces grands et malicieux enfants bien peu instruits, très raisonnables, pas trop méchants et beaucoup moins naïfs que bien des gens instruits; je vois maintenant que j'ai subi l'influence de

leur milieu, car de toutes les raisons, invoquées pour expliquer la cause de l'infibulation, aucune ne me paraît aussi logique et aussi sensée que celle de mon Issas, qui est moins imposante, moins accessible à la contradiction, moins apocalyptique, et par ces trois raisons, moins scientifique. Elle m'est entrée dans l'esprit sans la moindre secousse, et il ne s'est nullement tendu, et n'a pas réfléchi pour chercher à comprendre.

Les cerveaux parcheminés de connaissances acquises ont besoin d'émollients, d'inconnu, de mystérieux, de surnaturel et autres produits de l'imagination. Quand on vit dans un grand centre, au milieu d'un foyer de lumières si variées et si nombreuses, on ne peut pas prendre en considération, pensées, idées, avis... des pauvres illettrés passant leur vie parmi des ignorants, que les peuples instruits désignent par les mots, sauvages, barbares, brutes et autres qualificatifs aussi méprisants qu'injustes et boueux.

Lorsque l'on voit tamponner à coups de maillet le rectum ou l'autre conduit d'une femme adultère, il serait difficile de ne pas qualifier de barbare un acte semblable. De même qu'on ne peut s'empêcher de qualifier de brutes, les gredins qui font couler du sang humain aux pieds d'une idole, car il faut être tout à fait abruti pour voir dans un pareil méfait un acte méritoire. Ce ne sont cependant pas les civilisés qui, après une guerre civile, massacrent des prisonniers sans défense qui devraient qualifier de brutes, les peuples qui s'égorgent pour satisfaire leurs rancunes ou leurs passions. Qu'on se tue, qu'on s'assomme sur un champ de bataille quand on a les armes à la main ! Mais tuer des prisonniers qui ne peuvent plus nuire, ce n'est pas de la civilisation, c'est de la vengeace dont tôt ou tard les meurtriers en subissent les conséquences.

Celui qui voit des pères de famille mener leurs enfants à l'abattoir pour être vendus comme viande de boucherie, ne trouverait certainement pas une seule expression pour qualifier semblable aberration : le cœur se serre, l'esprit s'irrite, et on maudit cette dégradation des sentiments humains. Et lorsqu'on a en face un homme qui s'est mis à l'affût, qui a tué en traître un passant et, à qui ses concitoyens ont décerné le titre de héros, toutes vos pensées s'enfuient, on ne sait que penser du meurtrier et de ses admirateurs.

Les cruautés que les peuples illettrés commettent sous l'influence de l'instinct bestial et de la suggestion sociale sont dégradantes, immondes ; on ne peut sans dégoût en supporter la vue, en

lire ou écouter le récit ; on voudrait tenir les auteurs de ces crimes pour venger les victimes ; on a besoin pour se remettre du bouleversement, produit par ces atrocités, de revenir en pays civilisés. Là, au moins, tout est gentil, gracieux, perfectionné : on tue avec courage, on emprisonne avec vigueur et persistance, on se bat, on s'écartèle ou se brûle la cervelle, on se fusille, on se guillotine, et tout cela pour des questions religieuses ou politiques.

On trouve épouvantable de tamponner le derrière d'une femme qui a failli à ses devoirs matrimoniaux, et on exécute à coups de revolvers des fous, des femmes et des enfants pour s'être permis de rêver à un meilleur régime social.

Les actes inhumains, les vengeances sanguinaires, les crimes passionnels n'ont pas de tout temps produit et ne produisent pas en tout lieu la même impression. En 93, nos républicains s'envoyaient à la guillotine pour un oui ou pour un non. Moins de cent ans après ceux de la troisième république ne veulent pas entendre parler de la guillotine, même pour les crimes de droit commun.

L'abaissement et la faiblesse se manifestent partout et, partout, leurs manifestations dégradent l'homme. Je le suppose du moins, d'après l'impression répulsive qu'elles me produisent. Ce qui m'impressionne et dont je ne puis surmonter mon dégoût, c'est de voir, tapis dans l'ombre, des gens passer leur temps à tendre des pièges aux travailleurs, dans lesquels ces braves gens tombent, se laissent prendre et dépouiller.

C'est à jet continu que les pompes aspirantes fonctionnent et c'est à la vapeur que fonctionnent, en France, celles de l'État. On cherche même à les faire fonctionner à l'électricité afin de mettre plus rapidement le producteur à sec. La civilisation et l'intelligence qu'elle développe chez les hommes, voient cet épuisement sans inquiétude et sans souci : on les voit même faire risette aux exploiteurs et aux dupeurs.

Ces rongeurs sociaux se sont multipliés d'une façon incroyable ; ils ont envahi l'Europe et se sont précipités sur les caisses nationales comme des chiens affamés sur un plat de saucisses, et ils s'enfuiront tous comme des rats lorsqu'ils verront le vaisseau de l'Etat prêt à sombrer.

Soyons justes et ne critiquons pas : il n'est pas en Europe un seul État qui ne laisse, à ses déplumés, leurs bras pour travailler, leurs yeux pour pleurer, leurs oreilles pour entendre des dithyrambes humanitaires, et leur bouche pour crier : Vivat ! Quand ils s'en tiennent à cela, tout est bien. Mais s'ils ont le malheur de tourner leur esprit vers l'Orient quand on leur dit de tourner leur bous-

sole vers l'Occident, ils sont à peu près sûrs d'étancher de leur sang la soif de ces nautonniers qui prétendent tout diriger et tout absorber.

Pour des questions d'intérêts, d'opinions politiques, de sentiments religieux, on se bat, on s'assomme, on se tue : le vainqueur fier et réjoui de son succès s'impose au vaincu; il ne fait pas, comme les sauvages, d'esclavages corporels, il trafique en grand l'esclavage intellectuel. L'animosité des partis chez le même peuple et les tueries qui s'en suivent n'indiquent certes pas une bien forte dose de civilisation. Dans ces luttes bien souvent fratricides, les civilisés mettent un raffinement de sauvagerie auquel jamais barbare n'aurait eu la pensée.

Chez les peuples, qu'ils soient civilisés ou sauvages, humains ou barbares, le résultat des cruautés est partout le même, seul le mobile diffère. C'est surtout la faim, l'amour, la colère qui sont, chez les sauvages, les principales causes de leurs attaques et de leurs boucheries. Chez les civilisés, ces causes sont secondaires, celles qui passent en première ligne sont l'ambition, la soif de l'or, l'amour du luxe. Ce sont en résumé les besoins matériels de la vie qui poussent les sauvages à s'égorger, et ce sont les surexcitations cérébrales et l'égoïsme des sentiments qui provoquent les mêmes tueries chez les peuples civilisés. Ces derniers, leurs intérêts lésés, n'exposent leur vie que lorsqu'ils sont provoqués ou pour éviter la civilisation qu'une autre nation voudrait leur imposer. Enfin la civilisation présente encore cet avantage, c'est qu'une partie des citoyens envoie l'autre se faire tuer à sa place, alors que les sauvages y prennent tous part.

Les nations riches, et qui dit riches dit civilisées ,instruisent leurs enfants et apprennent aux uns à être dévoués et à redresser les torts des déséquilibrés, et aux autres, dévoués comme les précédents, à conduire en bon chemin le char de l'État. Depuis qu'on a en France propagé le dicton « chacun doit vivre de son métier », on a fait des gagne-pain de ces nobles emplois, ce qui conduit quelquefois les derniers à embourber le char de l'État pour se procurer la gloire et les avantages de le sortir de l'ornière. Pour les premiers, il serait impossible qu'ils puissent voir avec déplaisir la prospérité des délits et des crimes. Sans crimes ni délits, les magistrats seraient dans la même situation que les médecins installés dans un pays où tout le monde jouirait d'une santé florissante.

Médecins et magistrats remplissent leur devoir en conscience, les uns *secundum artem*, les autres, *secundum legem*, et le plus

cher de leur désir est de voir leur clientèle abondante et prospère. Rester inoccupés désespère leur activité et leur rappelle qu'il faut vivre. Ne pas mourir de faim est du reste dans tous les corps organisés la sensation dominante; il n'est pas un seul être qui ne réclame aussitôt sa naissance, sa part d'air et de nourriture. Il en est cependant, du moins on nous l'assure, qui peuvent se passer d'air; le fait ne me paraît pas impossible et cependant j'en doute.

Ces insoumis à la loi naturelle sont peut-être des chimistes qui décomposent des substances pour se procurer l'oxygène que leurs confrères si nombreux puisent directement dans l'air. Ce qui me fait douter que des êtres puissent vivre privés d'air alors que pour les autres l'air est absolument nécessaire, c'est qu'ils viendraient donner un terrible coup de massue à la théorie transformiste. A moins qu'on n'invoque l'atavisme et qu'on ne dise que c'est justement de ces petits chimistes naturels que sont sortis, sous l'influence des milieux et de la sélection naturelle, les grands chimistes de l'espèce humaine. Je ne discuterai pas cette question, c'est trop savant. Nos premiers maîtres dans la science ont cru bien longtemps que les poissons étaient des anaérobiens. On sait maintenant à quoi s'en tenir à ce sujet. C'est probablement le mauvais tour que joueront aux savants actuels leurs microscopiques anaérobiens.

Ce qui est acquis sans nul doute et sans contestation, c'est que nous ne sommes pas des anaérobiens, que l'air ne suffit pas à notre existence et qu'il nous faut piocher un métier pour vivre. Le médecin pioche dans le domaine des maladies corporelles, le théologien dans le domaine des troubles intellectuels et le magistrat dans celui des déviations individuelles et sociales.

Que deviendrait la phalange de ces trois grands combattants des maladies corporelles et intellectuelles dans un pays où tout le monde serait en parfaite santé au physique et au moral? Ils seraient obligés pour vivre de gratter la terre ou le papier, de fabriquer des ustensiles, de jouer de la clarinette ou de l'accordéon, ou de tendre la main. Heureusement, tous les habitants d'un pays ne sont pas paisibles et honnêtes et n'ont pas tous une santé satisfaisante; les médecins et les magistrats peuvent dormir tranquilles, on aura beau crier vive l'égalité, il y aura toujours des bien portants et des malades, des bons citoyens et des mauvais sujets. Ce ne sera jamais l'égalité qui les mettra sur la paille. Du reste l'on nous a dit que chacun de nous ici-bas devait vivre de son métier, ce qui n'empêche pas ce dicton d'être socialement absurde;

mais comme tout ce qui est absurde, il a eu du succès et passera à la postérité. Si chacun devait vivre de son métier, une société n'aurait pas le droit de s'occuper des métiers inavouables, dangereux ou préjudiciables. Cet autre dicton, « chaque peine mérite salaire », est pour un pays républicain aussi stupide que le précédent et bien plus pernicieux humanitairement et socialement. Comme c'est beau, comme c'est humain, comme c'est fraternel de tendre une main pour porter secours ou se rendre utile pour en réclamer le salaire !

L'éducation des peuples, faite avec de tels principes de morale et de sociabilité, ne peut manquer de porter des fruits de désagrégations et de perturbations.

Les Apharras, et comme eux tous les déshérités de la fortune, sont atteints des même maux que les habitants des pays civilisés. Ils ont leurs guérisseurs, mais en nombre beaucoup moins grand. Ils ne peuvent pas espérer voir chez eux cette fourmilière qu'on rencontre dans les pays riches où elle s'accroît tous les jours. S'ils nous savaient si pompeusement organisés pour le rétablissement de la santé et la paisible prolongation de l'existence, ils nè pourraient s'imaginer que l'un de nous puisse mourir, ils nous considéreraient comme des immortels.

Pauvreté n'est pas vice, mais la pauvreté s'est toujours inclinée devant la richesse et cela durera jusqu'à la fin du monde, quoique les gens d'esprit s'inclinent souvent devant de riches imbécillités, ces anomalies n'empêcheront jamais les esprits étroits de s'incliner devant les esprits largement cultivés et les plus aptes aux vastes conceptions. La pauvreté et l'étroitesse d'esprit croient voir dans le riche et dans l'homme intelligent quelque chose de supérieur, de presque divin qui en impose. La richesse, au contraire, a toujours dédaigné la pauvreté ; elle la trouve sordide et méprisable. Aussi les riches nations n'ont-elles jamais manqué de cracher leur mépris aux nations pauvres, à ces malheureux qui par la force des choses sont obligés de se plier à des mœurs et des coutumes qu'ils abandonneraient volontiers s'ils se trouvaient dans de meilleures conditions.

De tous les moyens de se faire respecter, l'insulte est le pire. Quand on veut s'attirer le respect, on doit avant tout s'en frayer le passage en respectant les autres. Les civilisés qui passent pour instruits et gens bien élevés devraient, dans les échanges d'invectives de peuples à peuples, se dire : à nous courtois et instruits de commencer. Ce n'est pas seulement un manque de courtoisie, c'est de l'insanité, de l'idiotie d'appeler *Sauvages*, des hommes qui ont

su adapter leur morale et leurs habitudes au milieu qui leur fournit de quoi vivre.

Ceux qui se permettent de froisser grossièrement les nations malheureuses peuvent se rendre en Apharras, s'y faire accompagner des plus hautes sommités scientifiques, littéraires, artistiques, commerciales, agricoles et industrielles du continent européen, ils sauront au bout de quelques mois, tous ces représentants de l'esprit humain, s'il leur est possible de tirer et de prolonger leur existence dans un pays où des hommes moins instruits qu'eux savent se tirer d'affaire et vivre aussi gaiement que l'on peut vivre ailleurs. Empêcher un malheureux de se jeter à l'eau, dire à un idiot ou à un prétentieux qui étale publiquement son stock de bêtises, d'absurdités ou d'insanités : vous êtes fous, il faut vous faire soigner, c'est un service à lui rendre. Mais dire à des hommes qui vivent tranquillement des produits de leur labeur : vous êtes des sauvages, des incapables et des méchants, c'est réclamer de ces gens, s'ils ne sont pas plus intelligents que vous, une verte correction physique ou morale.

Dans les plaines arides de l'Apharras les hommes qui s'y sont arrêtés, n'en pouvant rien tirer, ont cependant trouvé le moyen de s'y faire héberger. Cela leur est venu instinctivement et ils ont su en tirer intelligemment parti. L'Européen le plus instruit, le plus intelligent, le plus industrieux, le plus robuste émigré dans ce pays, serait certainement bien plus embarrassé pour se sortir d'affaire que le moins intelligent des Apharras. Il ne saurait comment s'y procurer de la nourriture, il lui faudrait en faire venir d'Europe ou supplier ces prétendus sauvages de ne pas le laisser mourir de faim. Il lui resterait cependant une autre alternative, ce serait de broûter comme les herbivores des feuilles d'acacias et de regarder le soir, pour étancher sa soif, où se dirigent les animaux pour trouver un peu d'eau, eau bien plus utile dans ce pays qu'un téléphone et une automobile. Enfin ce serait pour l'homme le mieux doué, se trouvant dans ces contrées, abandonné à ses propres forces, une mort certaine, ou de soif, ou de faim, en moins de deux semaines. Pour éviter cette affreuse perspective, cet homme intelligent irait supplier, en vulgaire mendiant, ces pauvres gens qu'on traite de sauvages, de lui donner une tasse de lait.

Je sais pêcher à la ligne, chasser les bêtes à plumes et à poils, tendre beaucoup de sortes de pièges. Je sais également les endroits de ce pays où il faut creuser le sable pour trouver de l'eau, je sais me procurer du feu sans avoir recours aux allumettes, je sais faire

cuire les aliments et encore mieux les manger. Enfin ce qui ne me fait pas supposer que je sois le dernier des crétins, c'est que j'ai su en toute occasion me tirer d'affaire. Eh bien! si quelques compagnons aussi solides que moi m'avaient accompagné dans l'intérieur de l'Apharras et que les habitants se soient retirés à notre approche, nos os dénudés par les chacals et les hyènes blanchiraient maintenant sur le sable de ce pays.

Un tel pays n'est pas fait pour l'Européen ou plutôt l'Européen n'est pas fait au pays, et ce n'est pas dans un jour qu'il pourrait se plier à ce milieu et en tirer son alimentation. J'y suis resté assez longtemps et c'est toujours d'Europe qu'on tirait les trois quarts de mon alimentation et l'autre quart était acheté aux indigènes. Si je n'avais pas eu cette ressource j'aurais peut-être pu obtenir un peu de lait et de viande en m'adressant aux Apharras. Ils ne sont pas cruels; on ne les a pas vus s'acharner à leur victime, et cependant ils m'auraient peut-être donné un coup de lance pour se dispenser de me nourrir et acquérir le titre de héros. Ce n'est pas, par nature, ni par profession qu'ils se font meurtriers, c'est l'occasion qui les sollicite et de laquelle ils manquent rarement de profiter. Ce que l'on a de mieux à faire, c'est de ne pas leur procurer cette occasion.

Dans tous les pays, l'occasion fait le larron; en Apharras, elle fait le meurtrier. Les autres nations profitent également des occasions pour tuer ceux qui déplaisent, ce qui nous est arrivé assez souvent en France sans nous abstenir de porter aux nues notre civilisation. Je ne vise certes pas à lui casser les ailes pour l'empêcher de voler aussi haut ! Seulement je désirerais savoir, depuis que nous sommes en république démocratique et sociale, si elle a resserré les liens de la famile, si elle a semé et développé dans le cœur des enfants l'amour des parents, l'amour du prochain, l'amour de la patrie et l'amour du travail, si elle leur a imprimé les sentiments de respect, d'estime et de reconnaissance qu'ils doivent à ceux qui les instruisent, à ceux qui viennent en aide aux miséreux, aux impotents, aux affaiblis par l'âge, et s'ils ont pour la femme le respectueux hommage que l'on doit à la personne qui a souffert pour vous donner le jour; si on leur apprend enfin à prêter un concours désintéressé, dévoué à l'organisation sociale et à payer de leur estime et considération ceux qui se dévouent pour la patrie, ceux qui cherchent à l'illustrer ou qui travaillent à sa prospérité.

Se dire civilisé, se congratuler comme les génisses qui se lèchent le cou ne suffit pas; ce ne sont pas là des preuves suffisantes de civilisation. Aucune raison ne me permet de n'avoir

pas confiance en ce que dit l'ultra savant X, le littérateur sans égal Y, l'orateur dernière puissance Z, et cependant je crains que ce qui leur sort de la bouche ne provienne plutôt de l'estomac que du cœur.

Je doute, je suis perplexe et j'invoque le savoir de mes plus illustres compatriotes, afin de me sortir d'incertitude. En est-il un seul parmi eux qui pourrait me dire : si ce sont des lapins ou des tigres, des aigles ou des oies, des lions ou des lièvres, des hommes ou des boas qui se sont attelés au char de l'État ? Ça ne fait rien, dirait un Arabe, qu'importe de savoir ceux qui y sont attelés, puisque ce char roule à toute vitesse. Très juste l'observation ! Mais est-ce au progrès ou au précipice qu'il va à toute vitesse? Je m'attends à cette réponse : Au bout du fossé la culbute !

Si les hommes qu'on désigne par le nom de sauvages désiraient connaître la courtoisie, la concorde et la gravité de la civilisation européenne, ils n'auraient qu'à se rendre aux réunions publiques et à celles où se traitent les questions sociales et gouvernementales; tout de suite, ils seraient édifiés en entendant de toutes parts des injures se croiser, des cris de toutes sortes d'animaux sortir de poitrines humaines, et en voyant des poings fermés se menacer, des cannes se briser, des yeux pochés, des visages ensanglantés, des pieds écrasés, des bras cassés, des vêtements déchirés et des couvre-chefs, parapluies et cannes gisant sur le sol de ces cordiales réunions; ils pourraient même entendre parfois des coups de revolver pour attirer l'attention et donner plus d'entrain et d'éclat à ces solennités.

Après avoir assisté à ces exubérances de civilisation, si les sauvages n'en emportent pas dans leur pays une haute idée et un agréable souvenir et que, malgré cela, ils s'entêtent à vouloir rester ce qu'ils sont, c'est pour le coup qu'on pourrait leur crier : « Sauvages incorrigibles, vous êtes des ignorants, vous ne comprenez rien au progrès ni aux aménités de la civilisation. »

Un passager, assis à côté de moi sur le pont d'un bateau qui nous emportait à quatorze nœuds à l'heure, lui en Extrême-Orient, moi à Aden, me dit un jour :

— J'ai foulé comme vous d'un pas rapide le sol d'un certain nombre de pays où les habitants se traitent réciproquement de civilisés et, dans chacun de ces pays, j'ai trouvé quelques hommes prévenants, gracieux, polis, obséquieux, aimables, noyés dans une foule de curieux et d'indifférents, parmi lesquels surgissent parfois, comme des Zola littéraires, des gens pervers et grossiers.

Mais, parmi tant de pays que j'ai traversés, tant de gens que j'ai vus, je n'ai pas rencontré un seul frère en civilisation qui m'ait dit : « Si tu es fatigué, entre dans ma maison te reposer; si tu as faim, on va te servir à manger et s'il te manque quelque chose pour continuer ton voyage, on t'aidera dans la mesure du possible. »

— Vous nous demandez l'impossible, lui dis-je, puisque offrir n'est pas dans nos habitudes et que solliciter est entré dans nos mœurs; savez-vous à quoi cela tient?

— Non!

— C'est que tous les peuples, les Français surtout, sont aussi gais que les Portugais.

— Je ne saisis pas votre pensée.

— Vous allez comprendre; rien ne rend gai comme de recevoir et rien n'attriste comme l'obligation de donner.

— Ce qui revient à dire qu'on éprouve généralement plus de plaisir à recevoir qu'à donner.

— Dites : toujours; car les exceptions sont si rares qu'elles confirment la règle. Vous vous êtes certainement aperçu au cours de vos voyages que celui qui entend sonner l'or dans la bourse d'un voyageur tend instinctivement l'oreille et, avec de la convoitise dans les yeux, ouvre immédiatement les deux battants de sa porte. Lorsque cette sonnerie est intense, on vous considère comme un prince, on vous recherche, c'est à qui vous recevra. Si rien ne sonne et que vous marquiez mal, changement à vue : on s'écarte de vous pour vous laisser passer en vous jetant un long regard de mépris et, on ne se sent soulagé, qu'en vous perdant de vue.

J'attendais une réponse; je tourne la tête; mon interlocuteur venait de s'endormir. Il évita ainsi cette réflexion philosophique, que je brûlais de lui servir, tout ce qui sonne entraîne, tout ce qui brille, fascine : l'alouette se fait prendre au miroir, l'insecte se fait prendre à la lumière et Alexandre Dumas, attirant le poisson à l'aide d'un fanal, coupait une truite en deux d'un seul coup de serpe ou tuait un carrelet d'un coup de carabine.

De tous les animaux l'homme est le plus facile à fasciner. Je crois sous ce rapport que le civilisé est encore plus sensible que le sauvage. Ce qui brille le fascine, l'attire et il ferait des bassesses, pour s'approprier ce qui sonne. Un ignorant, un sauvage, n'ayant pour guides que son instinct et son intelligence sans culture et sans développement, emploie la force pour obtenir ce qu'il désire. Le civilisé, homme accompli, rempli d'esprit et d'instruction, y met de la délicatesse, il trouve dangereux d'employer la force. Il

combine et dresse des pièges de rare mérite et de grande perfection; tant pis pour ceux qui s'y laissent prendre : ils sont gentiment déplumés sans en ressentir la moindre douleur, ce qui les engage, lorsque leurs plumes sont repoussées, à se faire déplumer de nouveau, je devrais dire à nouveau avec les déplumeurs de notre langue! je suis trop vieux maintenant pour mettre mon intellect au niveau. Ce qui rend ces pièges dangereux, ce n'est pas la bêtise mais la crédulité de ceux qui s'y laissent prendre et à laquelle l'ambition s'attelle pour les conduire un peu plus vite à la déconfiture. La déception, la ruine de ces crédules ne suffit pas à leurs malheurs; car le public leur dit, pour toute consolation, qu'ils se sont bêtement laissés prendre. Heureusement ils n'en croient rien et se figurent être aussi intelligents, mais moins fripons, que les tendeurs de pièges.

La crédulité a ses inconvénients, mais elle a au rebours l'incomparable avantage de permettre à l'homme de s'instruire, de marcher au progrès, de varier ses jouissances et, chose pour moi incompréhensible quoique bien naturelle, c'est de la voir s'accroître et s'affermir par le développement des facultés intellectuelles. Un homme sans instruction se méfie, ne se rend pas tout de suite à ce qu'on lui dit. Tandis que l'homme instruit est trop sûr de lui-même pour se méfier; il s'en rapporte à son jugement et, dans les choses où il n'y voit pas très clair, il se dit : « Si ça ne fait pas de bien, ça ne fait toujours pas de mal. » Il en est même parmi les plus avisés qui semblent mettre leur bonheur à se laisser tromper.

Des temples, des sanctuaires, d'affreux magots, de grossiers mannequins, des fétiches voilés, des idoles à surexciter, à faire rêver et faire faire des folies si elles étaient de chair, des oripeaux, des morceaux de bois, de pierre ou de métal, formant des cœurs, des croix ou des triangles, des écrits de toutes sortes, tout enfin, tout est bon, tout peut servir à passer dans l'esprit de son semblable ce qu'on veut lui faire croire. Et l'on arrive très facilement à le persuader que ces objets sont doués de puissance mystérieuse; cette persuasion devient parfois si forte, qu'on se courbe le front dans la poussière et qu'on tuerait volontiers celui qui ne suivrait pas votre exemple.

Cette crédulité aux influences occultes, éteignoir de l'initiative individuelle ne peut servir qu'à mettre dans les idées, la morale et les coutumes d'une nation, un peu d'unité et d'harmonie. Des peuples, pour arriver à ce résultat, croient les uns à l'influence d'un fétiche grossier, les autres à l'influence d'un fétiche idéal.

Ne faut-il pas avoir dans la tête une puissante dose assoupissante de crédulité, pour croire que cette image, cette statue, ce magot, cette pierre noire ou verte, ce crocodile, ce scarabée, cette eau jaillissante, etc., etc., renferme quelque chose de divin. Regardez-les bien, mais n'y touchez pas, ne cherchez pas à comprendre.

Je ne crois pas qu'on puisse contester à l'homme le droit de se mettre un hanneton dans le cerveau et de le nourrir librement si cela lui procure de la satisfaction et ne porte préjudice à personne. Malheureusement au lieu de jouir en liberté de ce qui lui appartient, il s'arroge le droit de vouloir étouffer les hannetons qui hantent le cerveau des autres pour y placer le sien, comme étant de meilleure race, et surtout, mais c'est sous-entendu, de race plus lucrative.

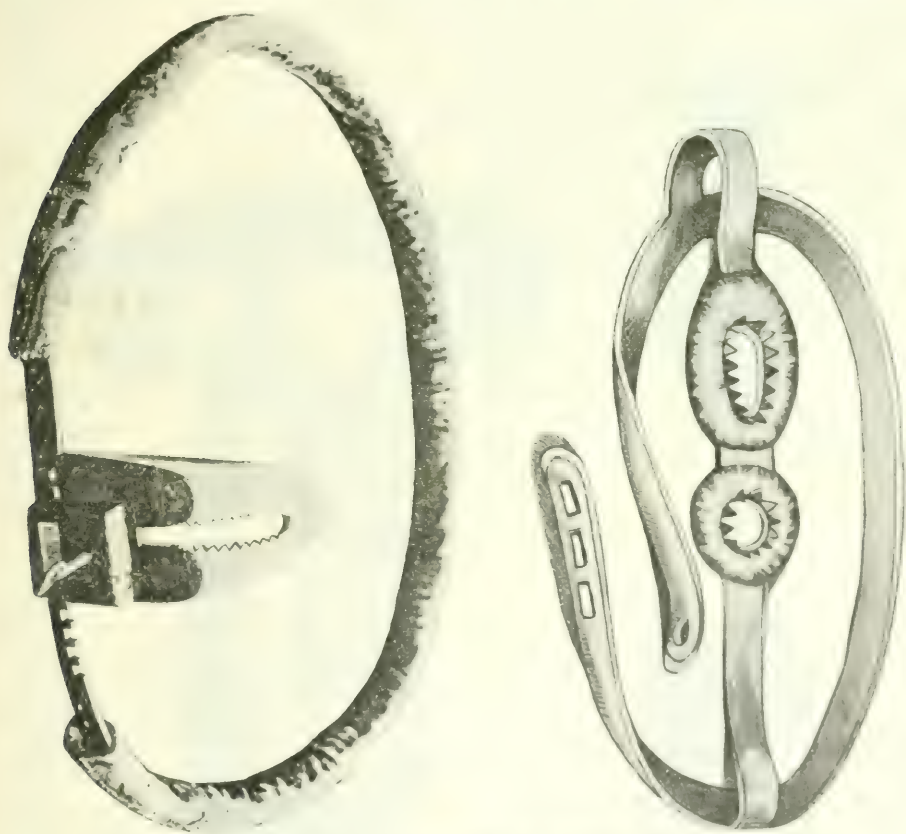
Il est permis à chacun de nous de trouver beau et bon ce qu'on possède et de chercher à passer à ses voisins, amis et connaissances ce qui vous procure des satisfactions. Mais je ne crois pas qu'il soit permis d'employer la force pour obliger à trouver belles et bonnes des idées qui sont plutôt des billevesées que de belles idées.

Il serait impossible de se soustraire aux influences, je ne parle pas des occultes, mais des influences dont on trouve facilement l'explication. Un homme en impose, une femme vous fait baisser les yeux, un esprit clairvoyant peut lire dans vos gestes, dans la mobilité des traits de votre visage la pensée qui vous agite, le timbre d'une voix jette le trouble dans votre cœur, un cri vous effraye, une insulte vous fait parfois plus de mal qu'un coup de bâton. Tous les hommes en un mot subissent plus ou moins les influences de leur milieu; ils en adoptent les idées, la morale, les coutumes et croient à ce qu'on croit généralement. C'est de leur milieu qu'ils tirent leur alimentation corporelle et intellectuelle, alimentation qui varie selon la température et la fertilité du sol.

Sous le ciel de l'Europe, à climat tempéré et au sol fertile, la crédulité pousse comme des champignons sur un terreau humide et mollement chauffé, tout le monde lui consacre une vaste étendue de son parterre intellectuel et beaucoup la cultive avec acharnement. En cela rien d'anormal, mais ce qui est étrange, c'est de rencontrer dans les croyances tant de versatilité et de variabilité, ce qui me paraît bien plus étrange encore, c'est de croire fermement à la vertu d'une prière, d'une eau miraculeuse, d'un saint ou d'une madone de granit et de mettre en doute la vertu des femmes. C'est trop fort : douter de ce que l'on voit, de ce que l'on peut constater et croire à ce que l'on ne voit pas. Ces rusés

crédules ne redoutent même pas, dans leur naïveté, que les femmes, pour se venger, ne leur fassent croire à autre chose qu'à leur vertu. Heureusement elles dédaignent la médisance, ne sont pas vindicatives, et aiment à pardonner.

Nos aïeux, illustres combattants, sans peur et sans reproches, étaient des croyants carabinés. Jamais ils ne se mettaient en campagne sans adresser une fervente prière au bon Dieu et à la sainte vierge Marie qui conçut sans péché le fils du Père éternel. Leur crédulité n'allait cependant pas jusqu'à ajouter une foi aveugle dans l'efficacité de leurs oraisons. Ils ne doutaient nullement de

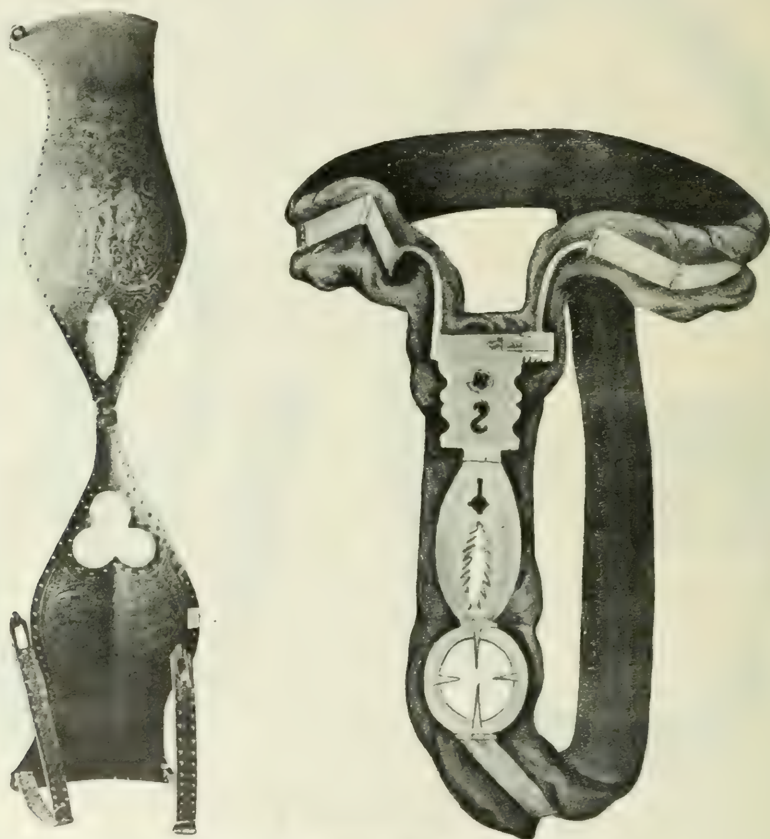


Pl. 29. — Ceintures de chasteté

la puissance divine, mais ils doutaient de la ferveur de leurs prières. Ils n'étaient pas certains que Dieu exaucerait leurs supplications et préserverait leurs épouses du démon de la tentation. Aussi, pour plus de sûreté, avaient-ils soin de leur appliquer au bas-ventre une ceinture de chasteté avant de partir pour un lointain voyage.

Leurs prières faites, la ceinture posée, un double tour de clef donné à la serrure et la précieuse clef profondément enfouie dans la poche, ils se mettaient en route sans la moindre inquiétude; heureusement dans ce cas comme dans bien d'autres, c'est la foi qui sauve. Ces malheureux commettaient deux fautes on ne peut plus graves, celle d'abord de mettre en doute la miséricorde divine, et ensuite de ne pas accorder une entière confiance à leurs épouses.

Par les quatre modèles de ceinture que je fais figurer à ces deux planches on pourra juger combien leur usage a dû, à une époque dont j'ignore la date, être fréquent et répandu chez les peuples de la région Sud-Ouest de l'Europe.



Pl. 30. — Ceintures de chasteté

Les Hindous, non moins pieux, ni moins braves que nos anciens preux, étaient également pleins de défiance. Ils avaient dans la constance de leurs légitimes une confiance très limitée et probablement aussi dans les prières qu'ils adressaient à leur

Bouddha. Il est bien évident qu'en laissant à la surveillance du maître du monde une épouse vigoureuse qu'on abandonne après lui avoir fait goûter du fruit défendu, on court le risque qu'elle ne déjoue la surveillance de l'Immortel et n'aille se livrer au diable dans un moment de folle excitation. On sait du reste que cette tentation est d'essence diabolique et que le Tout-Puissant permet souvent au diable d'exercer ses méfaits; les épées flamboyantes des archanges s'émoussant dans ce cas sur la cuirasse de l'esprit malin. On raconte même que cet ennemi du genre humain et du repos des maris, faillit détrôner le Père éternel à une époque dont l'Histoire a oublié la date. C'est dans ce combat que l'immortel artilleur lança une bordée de foudre à son infernal adversaire qui fut précipité sur terre avec une telle vitesse, qu'il s'entonça dans l'intérieur et y établit sa demeure. C'est probablement dans ce terrible combat que le Temps dut recevoir un coup qui lui cassa une jambe, ce qui l'obligea à se servir d'une jambe de bois pour continuer sa course. Les artistes du moyen âge nous ont transmis le souvenir de cette lointaine époque en nous représentant le vieux faucheur ambulant avec un pilon au-dessous du genou droit une béquille sous l'épaule, un bâton à la main gauche, une roue sur le dos et une énorme potence sur l'épaule gauche :

Dieu avait triomphé du diable sans se préoccuper de la tentation que le malin esprit avait inculqué à la femme, ce qui explique pourquoi les prières, les ex-voto, les pèlerinages sont insuffisants pour préserver la femme et lui faire passer l'envie de remplir son devoir selon la nature.

Il me semble qu'on pourra maintenant y voir un peu plus clair et comprendre les motifs qui engagèrent les Européens à employer des ceintures de chasteté et les Hindous un fil d'or ou d'argent passé dans les grandes lèvres; on courbait ce fil en anneaux, on rapprochait les bouts on les tortillait et l'époux apposait son cachet sur ce tortillon, après quoi il partait en voyage plein de confiance et l'esprit tranquille.

C'est ingénieux; on reconnaît là tout ce qui peut germer d'inventif dans l'esprit du sexe fort. Seulement il ignore l'étendue de ce qu'il y a d'ingénieux et d'inventif dans l'esprit du sexe faible qui, sous bien des rapports, nous montre et démontre qu'il ne nous le cède en rien. Tout ploie à la volonté d'une femme, et l'on a dû s'en apercevoir, puisqu'on répète depuis longtemps *Ce que femme veut, Dieu le veut.* Les hommes devraient savoir à quoi s'en tenir et éviter d'engager la partie avec leurs douces moitiés s'ils ne veulent pas la perdre à tous coups, même en se faisant rendre des points.

Les femmes qu'on maillottait dans une ceinture fermée à double tour comme un coffre-fort, trouvaient, comme de nos jours, les cambrioleurs, le moyen de forcer serrures et cadenas. Elles plaçaient, soigneusement, leur ceinture dans un coffre et alors attendaient patiemment le retour du mari pour la tirer du coffre et s'en ceindre le corps.

Les femmes bouclées par un anneau en faisaient glisser le fil en repoussant la chair, le coupaient, ce qui leur permettait de le retirer et de le mettre dans un écrin pendant l'absence du mari. Quand celui-ci annonçait son retour, l'anneau était remis en place, on en faisait souder les bouts coupés qui reprenaient bien vite dans la chair leur place normale. Le mari, à la vue de son cachet intact n'offrant aucune trace d'effraction était loin de se douter de ce qui s'était passé pendant son absence.

Il est bien évident que les ceinturées et les bouclées étaient furieusement froissées du manque de confiance qu'on avait eu en elles et fortement gênées par un insupportable obstructeur; ce manque de confiance et cette gêne leur faisaient naître aussitôt la pensée de se débarrasser au plus vite de cet empêchement.

Les soupçons et le manque de confiance, passe encore; elles les eussent stoïquement supportés; mais les obstructeurs! C'était dépasser les limites de l'autorité, et toutes disaient intérieurement à leurs maris en les voyant partir : « Tu me le paieras! » et, sur les bords du Gange, elles ajoutaient souvent : « Ton anneau, insensé, c'est au bout de ton nez que tu aurais dû le placer! »

Malgré tout, l'époux était heureux, il était persuadé qu'aucun écart n'avait troublé l'union matrimoniale. L'épouse, également, se réjouissait, dans son cœur, d'avoir pu tromper son mari sans qu'il s'en aperçoive.

Les hommes, en Apharras, sont aussi ombrageux que les Européens et les Asiatiques; ils n'ont pas, dans la vertu de leurs femmes, une absolue confiance; ils ne jugent pas suffisant, pour les maintenir dans le sentier du devoir et de la vertu, leurs promesses et leurs serments.

Les Apharras étant trop pauvres pour payer à leurs femmes une ceinture ou un anneau de chasteté, ont pu, par un autre moyen, remplacer ces coûteux préservatifs. Qu'ils soient savants ou ignorants, riches ou pauvres, les hommes ont toujours su se tirer d'affaire! c'est par du tissu cicatriciel que l'Apharras a obtenu le même résultat que les Asiatiques avec leur anneau, et les Européens avec leur ceinture. Il suffit d'un coup de rasoir pour aviver les bords de l'ouverture et de les coudre ensuite pour

obtenir une clôture qui n'offre pas plus de sécurité que les deux autres.

Un mari qui s'absente fait coudre son épouse avant son départ et quand il est parti, la femme se fait découdre. Plus tard, quand elle apprend le retour de son seigneur et maître, elle se fait recoudre.

Pour en arriver à l'emploi de moyens semblables, l'homme ne doit pas jouir de la plénitude de ses facultés intellectuelles : la jalousie et la passion doivent le mettre dans un état de surexcitation qui lui fait perdre la raison. Si la femme qu'on aime n'est pas assez intelligente pour vous hypnotiser ni assez femme pour vous rendre heureux et vous inspirer une absolue confiance, elle fait de vous une victime de l'enfer. C'est dans les transes perpétuelles d'un éternel tourment qu'elle vous fait vivre.

Par instinct, la femme n'est pas femme, elle est une génératrice de l'espèce humaine; l'amour l'entraîne malgré elle à la procréation ce qui lui fait assez souvent oublier son rôle d'épouse. Si elle n'est pas assez rusée pour couvrir d'un bandeau les yeux de son mari, le malheureux en arrive à ce degré de souffrance qu'il emploierait tous les moyens pour empêcher sa conjointe de violer ses serments! Il n'a pas conscience que, brider une femme, c'est la rendre enragée, exciter sa passion, irriter ses désirs, la pousser enfin à briser toute entrave pour jouir d'un plaisir auquel la vengeance mettra son acuité.

Si les hommes, les savants surtout, ne se laissaient pas si facilement séduire par leur imagination, il ne pourrait, dans leur esprit, subsister aucun doute sur l'origine de l'infibulation; ils se seraient aperçus de prime abord que le but de cette opération a surgi dans l'esprit de l'espèce humaine le jour de sa création. Le premier soin d'Eve, lorsqu'elle a ressenti les frétillements de l'œuvre de chair, n'a-t-il pas été de se munir d'une ceinture? Cette ceinture, il est vrai, ne devait être qu'une ceinture pudique, car nous ne savons pas si c'est sous l'injonction d'Adam qu'elle a agi; c'est peu probable, car il était le seul homme sur terre, à ce moment, il ne pouvait donc avoir aucune crainte. Mais il a pu être jaloux quand même, car nous voyons encore bon nombre de ses descendants être jaloux sans rime ni raison.

J'ai appris dans l'histoire des temps passés, qui n'est assurément ni plus ni moins légendaire que l'histoire du moyen âge et des temps modernes, qu'Eve était nue comme l'enfant qui vient de naître lorsqu'elle fut entortillée par les entortillantes provocations de Satan qui s'était introduit dans le corps d'un serpent pour n'être pas reconnu et pour mieux grimper sur l'arbre au pied

duquel Eve venait s'asseoir. L'on sait que la pauvre femme prêta une oreille attentive au séduisant discours de l'infernal séducteur et que, tout à coup, ses yeux s'ouvrirent à la lumière; c'est alors que se voyant nue de la tête aux pieds, elle dut se dire : Que penseraient de moi le Père éternel et Adam, mon compagnon, s'ils me voyaient ainsi? Et instinctivement, elle couvrit sa poitrine du bras gauche et porta la main droite largement ouverte aux confins du bas-ventre.

On ne sait pas combien de temps elle était restée dans cette position lorsqu'elle s'aperçut que ses deux bras employés comme vêtement ne pouvaient plus lui servir à aucun autre usage. C'est alors que lui vint l'idée de cueillir une feuille de figuier d'autres disent une feuille de vigne et de l'attacher à l'endroit où elle avait instinctivement placé la main.

Ceux qui n'ont pas appris ou qui ont oublié ce passage de l'histoire, n'ont qu'à se promener et passer en revue les statues exposées aux yeux du public et ils verront occupée par une feuille de vigne la place où Eve mit sa feuille de figuier. Heureuses statues qui nous rappellent un fait historique et qui peuvent se montrer décemment en public!

J'ai vu le tombeau de notre grande aïeule, je dis grande à tous les points de vue car elle avait au moins de cent cinquante à deux cents mètres de hauteur, de sorte que la petite dimension de nos feuilles de figuier ou de vigne, appliquées sur son corps, aurait produit l'effet d'un grain de beauté. Son tombeau est à Djeddah, où il est entouré d'un mur d'abord, et de la vénération publique ensuite. A l'une des extrémités de cet enclos se dresse un magnifique palmier qui indique l'endroit où se trouve la tête et, à l'autre extrémité une petite colonne, couverte de chiffons déposés comme ex-voto, indique la place des pieds de notre mère géante. Entre ces deux points extrêmes, j'ai compté cent soixante-dix enjambées; en supposant que chacune de mes enjambées aient un peu moins de un mètre, il n'en reste pas moins la preuve que la génératrice de l'espèce humaine aurait pu s'asseoir sur nos plus hautes maisons comme sur un tabouret. Au centre de l'enclos on a construit une petite rotonde-chapelle à l'endroit où devait se trouver le nombril, endroit sans lequel aucun de nous n'aurait goûté aux charmes de la vie.

De nos jours où tout le monde, même les plus crédules, redoutent de sortir de leur cerveau une pensée sans la couvrir du masque de l'incrédulité, on prendra pour une plaisanterie ce que je viens de dire. Qu'on n'aille pas se greffer cette idée dans la tête, car en ce moment je suis sérieux et quand je suis sérieux je ne plai-

sante pas. Ce n'est pas comme du Darwinisme et autre produit de l'imagination, où tout abonde sauf les preuves qu'on s'abstient de montrer ou d'indiquer la route à suivre pour arriver jusqu'à elles. Maintenant je puis dire aux incrédules : allez à Djeddah, et, à quelques centaines de mètres de la ville, dans une vaste plaine sablonneuse, vous verrez le mausolée de notre première mère. Inutile de se munir d'une longue-vue et de lorgnette, la rotonde élevée au-dessus du nombril est aussi apparente que la coupole du Panthéon.

On ne saurait trop recommander ce déplacement, bien insignifiant relativement à la grandeur du mausolée et aux jouissances que sa vue procure! Après un attentif examen, je me retournai encore en m'éloignant, pour le couvrir de mes derniers regards : Je me dressai alors et me sentis plus noble à la pensée qu'un peu de sang d'une femme aussi grande coulait dans mes veines. Pareille sensation vaut à elle seule le voyage.

Le sentiment d'orgueil que je venais d'éprouver à la vue de ce tombeau ne dura qu'un instant, la présence de quelques-uns de mes semblables m'ayant rappelé à la réalité. Je fus glacé d'effroi à la vue du progrès de notre dégénérescence. En continuant ainsi, les hommes n'auront plus dans six ou sept mille ans, qu'une taille imperceptible, ils ne pourront faire choix d'une épouse sans la mettre sous le champ d'un microscope.

Que deviendront ces liliputiens, et nous-mêmes que deviendrons-nous, le jour où la trompette de Jéricho sonnera, dans la vallée de Josaphat, le réveil des trépassés? Malheur à nous, trois fois malheur, les géants, nos ancêtres, du souffle de leurs narines nous feront voltiger comme des corps légers soulevés par le vent. C'est par centaines qu'à chaque inspiration, nous nous entonnerons dans leurs narines et par centaines également qu'ils nous écraseront, à chaque pas, sous leurs larges pieds.

Cette pensée m'inquiète, qui pourrait se réjouir de notre involontaire décroissance? A peine, aurons-nous, au bruit strident des trompettes, rassemblé nos os et notre chair, qu'il nous faudra retourner dans la tombe, étouffés et broyés par des ancêtres dont la tête arriverait presque au sommet de la tour Eiffel.

Qu'on ne prenne pas mes craintes pour un débordement de l'imagination, une fantaisie, une puérilité, puisqu'il suffit de lire attentivement les livres saints et de se rendre à Djeddah au tombeau de la mère Eve pour se convaincre que je ne suis pas fumiste. Je ne fais pas du roman, je fais de l'histoire et me contente du simple rôle d'enregistreur de faits dont l'authenticité ne peut être douteuse. Si par extraordinaire ce que j'ai lu et vu n'était pas

authentique, je fais comme Pilate, je m'en lave les mains en me disant que j'ai sur beaucoup d'historiens l'avantage d'avoir vu ce que je raconte.

Je m'étais confié à l'un de mes amis pour avoir son appréciation et voici ce qu'il m'a répondu :

— Vous ne croyez à rien, vous riez de tout, vous critiquez tout. C'est mal de plaisanter sur la vie future. Est-ce que vous savez ce que devient l'homme après sa mort?

— Il devient, ce que deviennent après leur mort les autres corps vivants; ils pourrissent, dit le vulgaire, ils se décomposent, disent les savants, et pendant cette décomposition des êtres infiniment petits et d'autres assez souvent d'un fort volume tirent leurs aliments des tissus morts. Ce qui n'est pas dévoré se désagrège, se répand dans le sol, l'eau et l'air où il forme des combinaisons avec des matières organiques et des substances inorganiques, toutes très recherchées par les survivants, qui les absorbent et s'en servent comme nous d'un verre de vin, d'un bifteck et d'un morceau de pain. C'est le sort de tous les corps vivants d'être tour à tour mangeurs et mangés, non seulement de leur vivant mais encore après leur mort. Cette gloutonnerie naturelle, à laquelle il serait impossible de mettre un frein, fait que la substance d'un corps finit, au bout de quelque temps, par passer dans le corps des autres. C'est épouvantable et on se sent défaillir à la pensée qu'on pourrait bien avoir dans la chair et dans le sang des substances fournies par le cadavre d'un assassin, d'un déséquilibré, d'un phtisique, d'un lépreux et même d'un porc avarié.

— Vous êtes fou!

— Fou ou sage, après la mort, on ne vaut guère mieux les uns que les autres. Tous tombent en fumier et servent à nourrir une infinité d'êtres microscopiques et d'engrais aux végétaux c'est-à-dire de substances assimilables. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les philosophes ont émis la pensée que nous servions de suc nutritif aux poireaux, aux oignons, aux navets, aux carottes. Dans les radis que vous avez mangés ce matin, se trouvaient peut être des parcelles provenant de l'un des premiers habitants de Lutèce et, qui sait! vous avez peut-être actuellement dans le corps des parcelles qui proviennent de la décomposition du corps de Cléopâtre.

— Stupidité! Parlez-moi donc de la vie, de l'âme, de l'instinct, de l'intelligence et vous viendrez me dire après, combien votre corps s'en est approprié de parcelles.

— La vie, l'instinct, l'intelligence je laisse l'âme de côté que je ne comprends pas, à moins d'être la même chose que la vie c'est-

à-dire cette particularité dont jouissent tous les corps vivants et qui les caractérise ou la même chose que l'intelligence qui est une faculté dont l'espèce humaine a seule la jouissance. Je profite de la vie, je me sers de mon instinct et de mon intelligence depuis que je suis créé, et aussitôt ma mort tout cela me deviendra inutile. Je ne pourrai plus m'en servir. Vous pouvez me prendre pour un païen, mais, je vous le dis franchement, je donnerais toutes les vies spirituelles futures qui me sont réservées pour quelques heures de plus à passer ici-bas.

— Je le comprends, puisque selon vous, vous irez vous loger dans le corps d'une citrouille ou d'un navet.

— Ce n'est pas selon moi. C'est d'après la philosophie des choses et les observations de la science que je puis dire que tous les êtres après la mort se décomposent en gaz, en liquides et en solides.

— Gaz, solides, liquides! de la matière, toujours de la matière! vous ne sortez pas de là. Cependant vous sentez en vous-même qu'il y a quelque chose qui régit la matière et qui, à la mort, s'en sépare pour se répandre dans l'espace et se perdre dans l'infini.

— Si je n'en parle pas, c'est qu'on ne peut rien dire sur une chose dont on ne voit que les manifestations. On en a fait sortir une âme qui monte au ciel quand elle est pure et descend dans l'enfer quand elle est contaminée. C'est ingénieux et, je dirai plus, car dans ma pensée c'est socialement utile aux peuples qui vivent sans ajouter à leurs tribulations celle de la culture intellectuelle. Mais, pour les peuples instruits, cette âme qui s'échappe du corps est comme la vie qui cesse de l'agiter, comme le mouvement qui cesse de faire marcher une machine, comme la lumière d'une lampe qui s'éteint, comme le son d'une corde dont on arrête les vibrations, comme l'électricité dont on interrompt le courant.

La terre, à laquelle nous tenons tant, et qui nous tient en esclavage, qui nous nourrit sans avoir pour nous plus de considération que pour ses autres enfants, ne laisserait certainement pas s'échapper de nous quelque chose qui s'enfuirait au loin et qui serait perdu pour elle. Si elle nous conserve, c'est que nous lui sommes utiles, elle ne pourrait pas en ce moment vivre sans nous. Car il est inutile de se le dissimuler, elle est douée comme nous de vitalité; elle est comme nous soumise à un continuel mouvement de formation et de décomposition et, comme tout ce qui existe, elle en subira le sort. Un jour sa vitalité s'éteindra, elle tombera alors en poussière et ses éléments se disperseront de tous côtés et serviront en se combinant avec les éléments de quelques autres corps célestes à la formation de nouveaux globes.

Périra-t-elle de vieillesse? sera-t-elle accidentellement écrasée, ou ira-t-elle alimenter le soleil? Il serait inutile d'émettre à ce sujet une opinion puisqu'on n'aura peut-être jamais la certitude de ce qu'elle deviendra. Ce que l'on peut prévoir, c'est qu'elle ne durera pas éternellement et ce que l'on sait, c'est que notre destinée est liée à la sienne, que nous lui apporterons corps et âme et que sa disparition entraînerait fatalement la nôtre.

— Tous ceux qui pensent comme vous ne se sépareront jamais de la terre; leur âme ira dans l'enfer. L'âme des athées ne monte pas au ciel, elle descend dans les profondeurs de l'infernal séjour où le diable vous attend tous.

— Je le ferai attendre le plus longtemps que je pourrai, et pendant ce temps j'invoquerai le destin pour qu'il ne vous fasse pas attendre trop longtemps le bonheur d'aller voir le bon Dieu face à face.

— Quand il lui plaira de m'appeler je me soumettrai à sa divine volonté.

— Et moi aussi! Je serai bien forcé de me soumettre à ce que je ne pourrais pas empêcher. Je ne sais pas si la perspective d'une vie future empêche de redouter la mort. Mais dans ma conviction je crois que vous tenez autant que moi à la vie.

Nous nous séparâmes et je me disais en m'éloignant : c'est un passe-temps agréable peut-être d'arrêter sa pensée sur ce qui doit arriver, mais ce n'est qu'un passe-temps! on dit : c'est instructif! je ne vois pas en quoi? Cela distrait, occupe l'esprit quand on n'a rien de sérieux et de positif à lui offrir. C'est en outre une source inépuisable de discussions grâce à laquelle le temps passe inaperçu : rien autant qu'une discussion n'abrège la durée des heures, ne fait plus d'ennemis et ne procure plus de coups de poings.

Si l'homme pouvait prolonger de quelques siècles son existence, il verrait dans le cours de la vie apparaître, disparaître, puis revenir plus tard sur le tapis, les théories et les doctrines. Il verrait tourner sans cesse dans un cercle vicieux, sans arriver à une solution, l'origine du monde, l'origine de l'espèce, l'origine de la circoncision, de l'infibulation et celle de la bêtise humaine qu'on néglige complètement.

Sur l'origine de l'homme les assertions différentes et aussi soporifiques les unes que les autres sont peu nombreuses. Nous n'en avons en France de prises en considération que deux seulement : l'une qui est de beaucoup la plus ancienne, nous apprend que le premier représentant de notre espèce fut créé par la main habile et le souffle puissant de l'Eternel: quant à l'autre, qui ne date que de quelques années, elle nous démontre l'inutilité d'une inter-

vention divine; elle nous fait sortir du ventre d'un pithécanthrope imaginaire comme un lapin du ventre d'une souris, ou un toutou du ventre d'une jument, et l'on nous certifie que ce pithécanthrope, intermédiaire entre le singe et l'homme, est le produit du dévergondage probable d'une famille de Simiens polissons. Est-ce assez ingénieux! Il faut une boîte crânienne bien épaisse et bien forte pour qu'elle n'éclate pas sous les efforts d'une aussi puissante conception cérébrale.

Quand on a comme moi une boîte de dimensions normales et un cerveau comme celui du commun des mortels, on est perplexe et bien embarrassé, quand, de l'œil gauche, on examine la première de ces théories et, de l'œil droit, la seconde. On cligne tantôt l'un, tantôt l'autre pour savoir laquelle des deux va paraître admissible. C'est peut-être la première, c'est peut-être la seconde, c'est peut-être toutes les deux et c'est peut-être ni l'une, ni l'autre! Voilà, en l'an 1912, où en sont réduits sur la création de l'homme et les autres créations, ceux qui n'ont pas d'idées préconçues, d'intuition, d'imagination et surtout le feu sacré, ce feu qui engendre chez les uns le génie et chez les autres l'idiotie.

Vous êtes darwinistes, n'est-ce pas? Ce n'est pas à vous, mes compagnons de voyages, que je fais cette question, c'est aux grands hommes de science et d'appétits. Nous sommes à une période de l'humanité où tout est grand, surtout les hommes qui s'attellent à une doctrine. Ils dépassent les autres de plusieurs coudées et dominent la foule; celui qui n'est pas grand peut se faire Darwiniste; en très peu de temps, il se sentira grandir de plusieurs longueurs de tête.

Le darwinisme qui a passé la main au transformisme est le plat du jour, le plat à la mode. Il faut en manger si l'on veut engraisser et ne pas laisser son intellect s'éteindre. Il y a cependant des précautions à prendre : ne pas aller trop vite et faire bien attention de ne pas manger trop goulûment, car la victuaille serait rapidement épuisée, et il faudrait alors s'adresser à un autre inspiré, à l'un de ces génies qui cuisinent le mystère et le surnaturel pour obtenir un nouvel aliment.

On peut facilement avaler d'une bouchée que les héros des temps d'Homère, les débauchés de Babylone, les constructeurs des Pyramides, les fabricants du feu grégeois, de la poudre à canons, des allumettes, les pourvoyeurs de vapeur et d'électricité, tous les savants enfin, tous les artistes et, à leur suite, la foule si nombreuse des modestes mangeurs de soupes, sont sortis du sein d'une monade primordiale qui, aussitôt son apparition sur la machine ronde, l'a recouverte successivement d'espèces cellulaires; lesquel-

les, en se transformant et se perfectionnant, ont mis au monde les végétaux d'un côté, les animaux de l'autre. Ça y est, passée muscade! inutile de prendre un petit verre pour faire digérer cette maigre boulette.

Comme tout est souple, simple et limpide! comme tout s'enchaîne et arrive à son temps! comme on voit bien cette succession des êtres depuis l'apparition de la cellule primordiale jusqu'à celles de l'homme! C'est merveilleux de voir ainsi se dérouler en un instant toutes les transformations qui se sont opérées depuis des milliards et des milliards de siècles.

Suis-je assez aveugle! Je ne vois rien de tout cela : aucune transformation d'espèce ne m'est encore apparue et j'ai, outre ma cécité, le malheureux défaut d'être d'une insatiable curiosité, curiosité qui me pousse à demander d'où est sortie cette cellule mère de tous les êtres. S'est-elle formée d'elle-même ou par l'opération du Saint-Esprit? A-t-elle pris naissance dans l'air, dans l'eau ou dans la terre? Ceux qui en ont parlé ont choisi l'eau, et ils ont eu deux fois raison, parce que dans ce milieu la vérification est impossible de sorte que son berceau sera toujours entouré de mystère, et d'un autre côté, qu'il eût été à peu près ridicule d'annoncer que la terre aurait perdu son infécondité pour produire cette mère cellule; jusqu'à ce jour on avait parlé de la fécondité de la terre et jamais de celle de l'eau depuis les révélations des transformistes, on pourra maintenant ajouter à la fécondité de la terre celle de l'eau. Voyez-vous cette immense masse dont l'œil n'embrasse pas la vingt millionième partie de la surface, accouchant d'un microbe après les fatigues d'une très longue parturition. Ne rions pas de cette faiblesse créatrice de notre globe puisque l'homme dont l'intelligence est bien plus vaste que le globe, n'est pas encore parvenu, malgré tous ses efforts et sa persévérance, à fabriquer la moindre cellule vivante. Je ne doute pas qu'il n'y parvienne un jour, mais je me garderais bien de l'affirmer avant la chose faite.

Les darwinistes, divins et devins vont trouver mes objections et mes questions si grotesques qu'ils n'y répondront que par un souverain et béatifique mépris. Le mépris, cette eau bénite des ignorants, est facile à distribuer; mais ce qui serait difficile aux transformistes, darwinistes et autres transformateurs ou créateurs, c'est d'indiquer d'où vient et comment s'est produit le premier germe des corps vivants. Leur ignorance à ce sujet m'oblige à mon tour à considérer comme une légèreté inqualifiable la création d'une théorie quand on n'a, à sa disposition, aucun élément pour lui servir de base. Car personne n'a encore pu exliquer la

formation d'un corps vivant et encore moins le créer et, je le répète, personne n'a encore vu une espèce se transformer en une autre espèce si ce n'est en imagination.

Dans la pensée de ces rêveurs, les choses ont dû se passer ainsi et, leur conviction est si grande, qu'ils sont persuadés qu'elles n'ont pu se passer autrement, je ne conteste pas, moi, mais j'ai comme eux la puissante conviction qu'elles se sont passées autrement. Il me serait même très facile d'encombrer la science d'une nouvelle théorie, et je suis persuadé qu'elle trouverait, comme celle de Lamarck, relancée à toute vapeur par Darwin, baucoup de braves gens qui y croiraient les yeux fermés.

En ne vous faisant pas part de ma théorie, la discussion devient impossible et nous pouvons rester amis et nous parler en frères; nous ignorons et les savants des autres parties du monde ignorent comme nous qui a soufflé la vie à la cellule primordiale de tous les êtres et dans quel milieu elle a pris naissance. Nous pouvons cependant, sans crainte de nous tromper ni d'être contredit la qualifier d'antique, de solennelle et de merveilleuse comme la lampe d'Aladin.

Je constate encore, à son sujet, notre ignorance de ce qu'elle pouvait bien être. Etait-elle simple, avait-elle un ou plusieurs noyaux? Etait-elle composée, avait-elle une forme triangulaire, et serait-ce de ces trois sommets que sont sortis, de l'un, le règne cellulal, de l'autre, le règne végétal et, du troisième, le règne animal. Ce serait la réminiscence des Sem, Cham et Japhet, les représentants de l'espèce humaine, nettoyée par le déluge qui épargna Noé leur père. Rien ne nous dit que cette cellule primordiale soit disparue du nombre des corps vivants; puisqu'elle nous est inconnue, rien ne peut nous fixer sur son identité. Elle pourrait donc exister encore et nous passer cent fois par jour sous les yeux sans qu'aucun de nous puisse dire, sans se tromper, c'est elle.

D'après notre théorie sur la transformation, les êtres cellulaires sont apparus les premiers, ensuite les végétaux et enfin les animaux. Comme les êtres cellulaires existent encore de nos jours en nombre incalculable, si nous voulons rester dans la logique, il nous faut admettre qu'un très grand nombre ont subsisté jusqu'à nos jours dans leur état primitif. La durée de leur existence se trouve donc à quelques heures près égale à celle de leur génératrice, la cellule primordiale. Je dis quelques heures, car on sait avec quelle rapidité la plupart de ces infiniment petits se perpétuent. Il est par conséquent aussi scientifique d'admettre la survivance de cette cellule régénératrice que sa disparition, et beaucoup plus sensé de ne pas en parler, car on finit tôt ou tard par

s'apercevoir qu'on a été stupide de parler d'une chose que personne n'a jamais ni vue ni connue.

Quand on a tant d'unicellulaires à sa disposition, il serait préférable, ce me semble, de les transformer, de leur faire produire des espèces de plus en plus perfectionnées, que de fabriquer des tartines à l'usage du public. A ceux qui contesteraient, on pourrait au moins montrer triomphalement sa tartine et, s'ils contestaient les transformations faites à Paris en leur présence, leur donner l'adresse d'un oculiste pour les guérir de leur cécité.

On a écrit sur cette question de bien nombreux volumes, on s'est donné du mal à en perdre le sommeil, le boire et le manger, et tant de patience, de persévérance et d'efforts n'ont abouti qu'à ce résultat : nous sommes certains de l'existence des corps vivants puisque nous les voyons et que nous pouvons les différencier des autres corps dont nous constatons également l'existence. D'où viennent-ils, qui les a créés? Nous ne pouvons faire que des suppositions : il se passe sous nos yeux bien des choses que, malheureusement, rien jusqu'ici, absolument rien, n'a encore démontrées.

Ce qui me paraîtrait le plus probable, c'est que les phénomènes qui président à la formation des corps organisés sont semblables à ceux que l'on observe pour les corps inorganiques. Que ce sont en un mot des combinaisons qui président à leur formation; qu'il suffirait pour former un corps vivant de mettre en présence tous ses éléments constitutifs en quantité voulue et dans des conditions favorables pour le produire.

Notre globe, cet amas de matières, qui nous paraît inerte et inintelligent, est le plus grand, le plus patient chimiste qu'on puisse imaginer. Il triture tous les corps depuis les plus simples jusqu'aux plus compliqués, les défait, les reconstitue, les change d'aspect, les modifie avec une habileté et une dextérité que la main de l'homme ne saurait dépasser. Il produit l'anthracite, le pétrole, le marbre, toutes les pierres précieuses qui font l'admiration du sexe délicat et incitent tant de savants à les reproduire. Lorsqu'il produit tant de merveilles que l'homme n'est pas encore arrivé à reproduire, je ne vois pas ce qui peut empêcher un si puissant producteur de former un animal, un végétal, un cellulal. N'a-t-il pas dans son creuset, les éléments constitutifs de tous les êtres? Qui peut l'empêcher de jeter sur le sol, dans l'air ou dans l'eau, un corps vivant comme il enferme dans une gangue un minéral ou un métal précieux.

L'homme assez intelligent pour tirer parti de ce que le globe met à sa disposition ne devrait pas se montrer beaucoup moins intelligent qu'il ne l'est réellement lorsqu'il se croit de force à pro-

duire, d'un seul coup, tout ce que le globe a produit, tout ce qu'il a créé, et à considérer comme monstruosité ce qui ne plaît pas à sa conception ou ce qui lui est préjudiciable. Si notre globe était aussi versatile que nous, s'il n'exécutait pas ponctuellement et méthodiquement les lois qui président à son existence, il irait rapidement à sa perte et nous mettrait dans une bien triste situation! Comment vous y prendriez-vous, mes très illustres et très chers frères dans l'humanité, pour nous sortir de là?

Si orgueilleux que nous soyons, il est inutile de se le dissimuler, nous vivons en parasites à la surface de ce globe que nous disons nous appartenir et que nous traitons avec beaucoup trop de mépris. Il est en tout notre maître et nous ne sommes que ses bien petits et bien infimes serviteurs. Nous lui sommes certainement très utiles et peut-être indispensables puisqu'il met tout ce qu'il possède à notre disposition, ne dresse aucun obstacle à nos agissements et qu'il se contente simplement de les rectifier lorsqu'ils sont préjudiciables à l'équilibre et au fonctionnement de ce qui se passe en lui. Puisqu'il met tout à notre disposition, je crois que l'homme arrivera un jour à triturer la matière organisée avec autant d'habileté et de succès qu'il en met de nos jours à triturer la matière inorganique. Ce jour-là, les chimistes trouveront la création des espèces si simple et si facile qu'ils seront surpris et ne comprendront pas qu'on soit resté aussi longtemps avant de découvrir une chose d'une si grande simplicité.

La formation des êtres, qui a échappé et échappera peut-être encore très longtemps à la perspicacité de notre intelligence et à nos investigations, m'apparaît aussi simple que la formation des autres corps. Nous ne la connaissons pas; elle nous paraît miraculeuse. Le jour où on la connaîtra, elle paraîtra si simple qu'on n'y fera plus attention. Depuis longtemps, je vois partout répandue dans la nature une force créatrice produisant et reproduisant sans cesse suivant les circonstances, le milieu et les substances qui se trouvent en contact. Car n'en déplaise aux darwinistes présents et futurs, ce n'est assurément pas avec la même substance que le lièvre et le chien ont été formés. Si l'acuité de nos sens et nos moyens d'investigation n'étaient restreints et limités, je suis certain qu'on ne trouverait pas dans le corps de ces deux animaux une seule molécule identique, qu'elles différeraient toutes et par la forme, la dimension et la composition. Et il y a de grands savants qui se figurent et qui ne craignent pas de prêcher qu'il n'y a entre l'*Homo sapiens* et l'*Equus asinus* que de faibles différences, que l'un descend de l'autre en passant par les carnassiers, les quadrumanes, etc. On le croirait vraiment, que l'homme tient de l'âne.

lorsqu'on entend des gens raisonner de la sorte. Heureusement qu'il n'en est rien et que malgré leur emballement ils restent encore tous bien plus intelligents qu'ils ne le font paraître. Ils me font l'effet d'une jolie femme qui se maquille affreusement pour attirer l'attention. N'est-ce pas curieux, inimaginable, que des savants, des gens qui occupent le premier rang dans l'espèce humaine, crient bêtement en public : nous ne sommes tous, vous et nous, que des ânes perfectionnés. Je comprends ces gaîtés dans une réunion amicale; mais les dire sérieusement, et qui plus est, les écrire, cela dépasse mon intellect.

On ne manquera pas de prendre à témoins les Lamarck, les Darwin ,les Hæckel, et l'on me jettera à la face les travaux de ces génies, de ces savants. Peine bien inutile, car personne plus que moi n'a su apprécier le grand mérite de leurs œuvres et personne à côté de ces pionniers de la science ne s'est trouvé autant que moi aussi petit. Malheureusement, aussi grand que soit un savant, aussi vaste que soit son intelligence, aussi étendu que soit son savoir, ce qu'il sait est bien peu de chose en comparaison de ce qui lui reste à connaître. Ce qu'il voit par les yeux, restera dans la science comme autant de documents inattaquables, ce qu'il voit à travers le prisme de son imagination est d'une supériorité autrement plus grande que ce que je pourrais voir. Mais de ce que les hommes n'ont vu que par la pensée, bien peu s'est réalisé. Ce que l'imagination d'un homme de génie jette en pâture à l'intellect du public est comme un incendie qui brûle, s'étend, dévore et s'éteint après un temps plus ou moins long.

On peut modifier les qualités d'un corps, mais il est impossible avec ce corps d'en former un autre sans y ajouter un nouvel élément, encore est-il d'une absolue nécessité que ce nouvel élément puisse entrer en combinaison avec la substance du corps en question. Lorsque les éléments de divers corps mis en contact se conviennent ils s'unissent, se marient pour ainsi dire, pour former un corps nouveau. Cette formation de corps, démontrée par la chimie, se fait naturellement dans la nature et c'est en observant et étudiant les procédés qu'elle emploie pour former des corps vivants qu'on arrivera à créer artificiellement ce qu'elle crée naturellement. Est-ce que pour la formation des corps inorganiques les chimistes et la nature n'emploient pas les mêmes substances et les mêmes procédés? Ce qui varie, c'est le *modus faciendi*, les appareils, le tour de main. Je le répète, rien ne pourra, je crois, ébranler en moi la conviction qu'on arrivera un jour à la création de corps vivants, en mettant en contact les substances d'espèces différentes. Quant à transformer une espèce en

une autre, on n'obtiendra pas un meilleur résultat que celui auquel sont arrivés, après de savants et persévérants efforts, les alchimistes qui ont cherché à transmuer les métaux.

Tout porte à penser que la création des espèces n'est pas terminée; qu'il surgira encore bien des formes nouvelles, des êtres nouveaux qui serviront d'études à de futurs savants. Ces êtres seront-ils, comme on le prétend, des perfectionnés, *nesciamus*, illustres rêveurs; ils seront selon le milieu où il leur faudra vivre et ils auront comme les êtres actuels toutes les perfections voulues pour passer et prolonger leur existence dans ce milieu ou dans un milieu analogue. S'ils n'avaient pas pour vivre en ce milieu toutes les perfections nécessaires, ils disparaîtraient à la première génération et, à la seconde, il n'en serait plus question. Tous les êtres, ayant les perfections requises pour vivre et prolonger leur existence, sont tous aussi perfectionnés, aussi parfaits les uns que les autres. Les plus simples en organisation m'étonnent davantage que les plus compliqués, en trouvant réunis dans une simple cellule tous les attributs de la vie.

Si les continents empiétaient un jour sur l'étendue des océans ou si ces derniers envahissaient les premiers et en restreignaient considérablement l'étendue, l'équilibre entre les espèces terrestres et aquatiques se trouverait rompu. Dans de telles conditions, la création de nouvelles espèces ayant des aptitudes et des goûts différents ne me paraît pas douteuse, car la lutte vitale, loi d'une haute portée philosophique mise à jour par Darwin, réclame une grande harmonie, un accord parfait pour maintenir l'équilibre entre toutes les espèces existantes. A ce sujet, je résume ma pensée : un cataclysme qui bouleverserait en peu de temps une immense étendue du globe serait suivi de la création d'espèces nouvelles et de la disparition d'espèces existantes.

Ce serait bien terrible pour les habitants de la terre et de l'air si les eaux recouvraient un jour les continents, si un déluge, pareil à celui dont on connaît l'histoire, se reproduisait, les malheureux n'auraient pas le temps de se transformer en poissons pour s'adapter au nouveau milieu que leur imposerait la nature, ils ne pourraient s'attendre à aucune autre transformation qu'à leur désagrégation.

La formation d'espèces nouvelles s'élabore continuellement dans le creuset de la nature. Quels sont les éléments qu'elle y réunit et combien de temps met-elle à opérer leur combinaison? C'est un mystère, personne n'en sait rien et tout ce que l'on a dit à ce sujet n'est qu'un tissu d'ingéniosités plus ou moins absurdes. En ce moment il s'en crée peut-être encore, de nouvelles espèces.

dont notre esprit n'est pas assez subtil et nos yeux assez bons pour constater l'apparition.

Au grand ébahissement des esprits badauds, on a montré un nuage, une vapeur, une matière éthérée répandue dans l'espace, que maintenait en cet état une température d'un nombre de degrés inimaginables. Transporté on ne sait comment dans un milieu froid ce nuage d'éther substantiel s'est refroidi à la surface, s'est condensé et à fini par prendre la forme globuleuse et s'est mis à tourner sur lui-même et autour du soleil. La preuve que les choses se sont passées ainsi, c'est qu'on est persuadé que le refroidissement n'a pas encore atteint le centre de la terre qui est encore rempli, croit-on, d'un immense amas de matière en fusion.

Cette nuée incandescente noyée dans le chaos qui perd de sa chaleur à la surface et condense, dans un corps rond, tous les éléments constitutifs du globe terrestre dont le centre persiste à l'état de bouillie incandescente, cette partie de la nuée, n'ayant pas encore eu le temps de subir les effets du refroidissement; et cette croûte solide, renfermant ces brûlantes matières rejetées de temps en temps par les volcans; et cette séparation des eaux et des continents, qu'est-ce que tout cela? du Jules Verne.

Ce n'est pas le seul procédé imaginé par les auteurs pour expliquer la création de notre globe. Toutes les fantaisies de l'imagination se sont données, à ce sujet, un libre cours. Celle qui me charme le plus, c'est la terre sortie du soleil comme un globule creux d'une masse de matière en fusion.

On peut se lancer dans ces intéressantes études et l'on verra que les théories sur la création des corps inorganiques sont dignes de celles qu'on a imaginées pour expliquer la création des corps organisés; elles se valent, ce qui ne veut pas dire qu'elles aient de la valeur.

Tant bien que mal le globe est formé, ses éléments sont séparés, les êtres répandus à sa surface sont créés. A cette œuvre gigantesque, il ne manquait plus que les représentants de l'espèce humaine qui ne sont apparus, dit-on, que bien longtemps après les précédentes créations. Cela doit être indiscutable, car il est bien évident que pour un être aussi intelligent que l'homme il a fallu y mettre de la réflexion; d'un autre côté ce malheureux bimane n'aurait trouvé sur terre aucune nourriture s'il fût apparu le premier de tous les êtres.

Il n'y aurait cependant aucune impossilibité à ce que tous les animaux, les végétaux et les cellulaux eussent été créés en même temps et se fussent répandus simultanément à la surface du globe. Mais cette création en masse déplaît aux transformistes qui pré-

fèrent la filiation des espèces. Comme je trouve préférable de ne rien préférer; je laisse les rêveurs jouir de leurs préférences.

L'homme apparaît à la surface du globe déjà bien habité et couvert de plantes de toutes sortes. Il a dû faire ce que nous faisions dans notre enfance, goûter aux fruits et jeter des pierres dans les arbres pour les faire tomber. Combien de jours, de mois, d'années, de siècles les hommes ont-ils vécu, comme les autres animaux, des produits que leur offrait la nature? Je l'ignore, mais on le sait certainement car de l'antiquité rien ne peut échapper à la science moderne.

Comment de cette période instinctive est-il passé à la période intelligente, c'est encore ce que je ne sais pas; mais personne ne peut mettre en doute qu'il soit devenu chasseur et pêcheur, qu'il ait tendu des pièges et amorcé le poisson. Il a ainsi amélioré son alimentation, sans perdre l'habitude, contractée dès la naissance, de se battre à la moindre contestation. L'homme est ambitieux par nature et il emploie la force ou la ruse pour dominer son semblable et satisfaire ses passions.

Ensuite il lui est venu un jour l'idée de domestiquer les animaux et de se faire pasteur pour ajouter un peu de bien-être à sa primitive existence. Combien de temps est-il resté pasteur avant de se livrer à l'agriculture? Si je fais cette question ce n'est pas pour embarrasser les savants, je n'y parviendrais pas; ils ont réponse à tout.

L'agriculture lui ayant procuré l'aisance et un surcroît de production, il s'est livré au commerce, a perfectionné sa primitive industrie, il a cultivé son intelligence, ce qui lui a permis par un outillage perfectionné de décupler ses forces et son revenu. Quand on est bien outillé, on va vite en besogne et l'on produit beaucoup en peu de temps. Il a pris goût aux sciences, aux lettres, aux arts, et s'est entouré de luxe. A ce moment on pouvait espérer que les luttes intellectuelles remplaceraient complètement les luttes corporelles et, qu'on serait assez intelligent, pour vivre en paix. Vain espoir! c'est le contraire qui est arrivé : les luttes intellectuelles ayant maintes fois dégénéré en coups de poings, en membres rompus et en têtes brisées.

En dernier ressort, on a confectionné un sérieux outillage pour la culture de l'intelligence et, comme c'est plus amusant d'exprimer sa pensée en langage académique, d'apprendre le nom des plantes, des animaux, les lois de la chimie et de la physique, de faire de la sculpture et de la peinture, etc., que de bêcher la terre ou d'abattre des arbres, le travail de l'esprit a fait négliger le travail corporel.

Les hommes alors ont recherché tout de suite d'où provenait tout ce qu'ils avaient sous les yeux et ce que leurs regards pouvaient embrasser et d'où ils venaient eux-mêmes. Qui diable avait bien pu créer tant de choses diverses et l'homme par-dessus le marché? Ce n'est pas d'aujourd'hui que les savants ont cherché à dévoiler ce mystère. Il suffit, pour s'en convaincre, d'interroger la figurine d'un scarabée du temps des Pharaons et elle vous répond, sans bégayer, que les savants de son époque avaient sur la création de toutes choses de savantes conceptions et que plusieurs avaient tiré de leur puissants cerveaux de convaincantes théories.

Les savants de ces temps reculés, aimaient par-dessus tout à philosopher et en Grèce comme en Egypte, ils ont entassé sur une infinité de choses, théories sur théories. Tous ces théoriciens sont morts à la tâche et ont emporté dans la tombe l'inébranlable conviction que la théorie qu'ils avaient inventée était inattaquable et d'une grande supériorité et, chacun d'eux est mort avec la persuasion que toute théorie, contraire à la sienne, n'avait d'autre mérite que celui de beaucoup de naïveté. Une théorie a toujours deux bons côtés : elle rend heureux et fier celui qui la professe et amuse beaucoup ceux qui la contredisent.

Ce que je viens de dire sur la marche progressive des perfectionnements, conquis par l'homme, paraît clair et limpide comme du cristal de roche, et ceux qui penseront autrement se réjouiront de ma simplicité. A quelle source a-t-il puisé ses documents pour raconter des choses avec autant d'assurance que s'il les avait vues? Il doit savoir cependant que ce que la pensée voit clairement est souvent aux antipodes de la réalité.

Pendant le cours de plusieurs générations on a professé et actuellement on professe encore avec une conviction inébranlable que les volcans sont les conduits, les cheminées par lesquels s'échappent des bouffées du brasier immense qui occupe le centre de la terre.

J'ai cru naïvement à cette conception jusqu'au jour où, arrêtant quelques instants ma pensée sur ce curieux phénomène, je me suis adressé ces questions :

Comment a-t-on pu, à quelques centaines de degrés près, connaître la température de cette matière en fusion?

Sur quelle donnée s'est-on basé pour avancer que cette matière en fusion n'avait pas encore eu le temps de se refroidir depuis la formation du globe terrestre? Pareille température doit être surnaturelle pour avoir résisté aussi longtemps alors qu'elle disparaît aussi rapidement dans les déjections volcaniques. Elle doit avoir également des effets mystérieux pour brûler

tout à sa sortie et ne pas attaquer la couche interne de l'écorce terrestre, et ne pas manifester sa présence aux endroits les plus profonds des mers, là où l'écorce terrestre est la plus mince.

On a dit que pendant sa période d'éruption le Vésuve avait échauffé les eaux du golfe de Naples. Cette constatation suffirait à elle seule pour démontrer l'absurdité du foyer central car il est inadmissible que le feu du Vésuve puisse réchauffer des eaux situées à une assez grande distance et que le feu central dont il n'est qu'une petite cheminée, ne puisse pas réchauffer les eaux environnantes et celles des grandes profondeurs.

Autre question que je me suis faite : comment cette bouillie de matière incandescente, brassée dans l'intérieur du globe par sa rotation journalière et sa translation annuelle, n'est-elle pas devenue homogène? Comment les volcans ne rejettent-ils pas, tous, les mêmes magmas de substances? Non seulement chacun d'eux agit séparément, mais encore il varie ses déjections à chaque nouvelle éruption, est-ce qu'on peut expliquer autrement que par un embrasement progressif, s'attaquant successivement à des parties d'écorce formées de matières différentes, cette variabilité dans les déjections volcaniques?

En admettant, oreilles ouvertes et yeux fermés, l'embrasement du centre de la terre et les volcans comme les cheminées de cet immense brasier, on aurait dû s'apercevoir que ces conduits de déjections, traversant toute l'épaisseur de la croûte terrestre, étaient par rapport au volume de la terre relativement plus étroits que les tubes sudorifères et les pores de la peau et que ces cônes volcaniques qui nous paraissent immenses sont relativement moins gros qu'une pustule de varicelle sur le corps d'un éléphant.

Lorsqu'on compare à ce gigantesque foyer central la quantité de cendre et de lave rejetée par un volcan, on s'aperçoit tout de suite que le dicton d'une montagne accouchant d'une souris n'est pas fabuleux. A-t-on cherché à se rendre compte des dimensions de ce foyer central et lui a-t-on comparé ce qui sort d'un volcan à ses moments d'activité?

Puisque vous admettez que les déjections volcaniques viennent du centre de la terre, traversent son écorce et s'accumulent à sa surface, savez-vous, mes maîtres, à quel résultat cela conduira? Tout simplement à ce que la sphère se videra, son écorce s'épaissira et finalement on arrivera à la sphère creuse de mes rêves.

D'un autre côté, ainsi que je l'ai déjà dit on frémit aux conséquences que l'ouverture d'un volcan sous-marin pourrait déterminer en donnant issue à l'eau. On tremble à la pensée de ce que

produirait cette eau venant tomber sur la masse embrasée renfermée dans l'écorce terrestre : quel éclatement! quel trouble dans la mécanique céleste! et notre dernière heure par-dessus le marché.

Malgré toutes ses invraisemblances le foyer central a échauffé pendant deux siècles l'esprit du monde savant. La théorie émise à ce sujet ne méritait certainement pas d'être prise en considération et cependant tous les savants s'y sont attelés avec conviction et l'ont traînée triomphalement jusqu'à l'époque actuelle; je suis même certain que quelques-uns de ses fidèles lui feront encore traverser quelques générations.

Cette théorie du feu central vient encore s'ajouter à celles qui nous montrent combien l'esprit accepte facilement ce qui est mystérieux. Mais je ne crois pas qu'elle ait beaucoup nui au progrès des connaissances et aux avantages qu'on aurait pu en retirer, si elle n'avait pas été émise. Il n'en est point ainsi de cette autre espèce d'axiome aussi théorique que le feu central : Les corps s'attirent en raison de leur masse. Cette imbécillité prétentieuse a fait le tour du monde, s'est imprimée dans tous les esprits et a opposé une infranchissable barrière au progrès des grandes inventions. Depuis longtemps on aurait conquis le royaume de l'air sans cette grosse absurdité : les corps s'attirent en raison de leur masse! si l'esprit ne s'était pas incliné et n'avait pas accepté cette prétendue loi comme un dogme, depuis plus d'un siècle, on saurait qu'elle tient à leur mouvement et qu'elle s'accroît avec leur vitesse. J'ai fait pressentir dans le travail, imprimé sur l'attraction avant celui-ci, les découvertes qui se succèderont lorsqu'on aura balayé de la science et de l'esprit public que les corps s'attirent en raison de leur masse.

Les théories de la création en général et de celle de l'homme en particulier n'ont pas l'inconvénient de l'axiome que je viens de citer. Savoir d'où l'on provient ou d'où l'on vient ne peut avoir qu'une bien faible influence sur l'avenir. De toutes les théories distillées par l'esprit humain sur cette question, beaucoup sont disparues sans laisser dans la mémoire des hommes aucune trace, aucun souvenir, et parmi les autres, que l'on aperçoit vaguement dans les transfigurations qu'on leur a fait subir, il en est qui semblent s'être assoupies et réveillées plusieurs fois dans le cours des âges avec de simples et très légères modifications.

Pendant de nombreux siècles, la théorie d'un puissant et immortel créateur à satisfait l'esprit public et l'esprit savant. Cela ne pouvait pas durer : l'esprit comme le corps se lasse de toute chose. On a senti l'impérieux besoin de se repaître de quelques nouveautés. La tâche était ardue mais rien ne saurait arrêter le

zèle des savants : ils se sont concertés, ils ont concentré tout le fluide de leur intelligence et après de violents efforts ils ont fait sortir de leur imagination une cellule primordiale, une mère cellule, protée infatigable qui se transforme et s'est transformée assez souvent pour donner lentement naissance à tous les êtres. C'est assez mal imaginé de si nombreuses transformations dont chacune, assure-t-on, demande un temps si long pour se produire que l'espèce humaine n'a pas encore eu le temps de constater une seule de ces transformations.

Un jour, qu'un homme distingué soutenait cette thèse, un vieil athée me dit lorsque nous fûmes seuls :

— Ce verbeux poseur doit se croire une intelligence bien supérieure et la nôtre d'une bien grande infériorité pour nous dire sans rougir de ces invraisemblances; il n'a aucun fait à montrer, aucune bonne raison à donner, il se contente d'une opinion individuelle. S'est-il préoccupé de l'impulsion moléculaire qui a présidé à la formation de sa cellule primordiale? Il n'en connaît pas le premier mot, il est à ce sujet d'une ignorance aussi grosse que la mienne et, il a l'outrecuidance de nous parler de sa cellule et de ses transformations invisibles comme d'un fait acquis. Comme bêtise et ignorance, il a fait certainement une riche acquisition.

— Vous avez peut-être raison, lui dis-je; mais, le fait étant acquis, on tient sa cellule et il n'est plus utile d'aller au fond de la mer draguer le Batibius, ce qui serait du reste très imprudent car, si l'on trouvait actuellement de la matière vivante en voie de formation, cette découverte rendrait complètement inutile la conception d'une cellule primordiale et de ses transformations ce serait la mort de la théorie transformiste. Vous ne voyez peut-être pas bien clairement cette exécution, elle est cependant évidente : Si la nature fabriquait actuellement de la matière vivante en se servant de ses multiples substances inorganiques, il est bien évident qu'elle aurait produit de la matière vivante depuis le jour où est apparu le premier être et qu'elle en produirait encore. Il se passerait donc au fond de la mer une succession ininterrompue de créations et alors bonsoir la théorie transformiste. Fort heureusement les recherches du Batibius sont restées infructueuses et l'on n'a trouvé en fait de Batibius qu'une accablante déception. Cela permet de conserver sa cellule primordiale, de la faire croître, tendre les bras, se diviser, se multiplier, se transformer et de se perfectionner, toujours et toujours. Se perfectionner n'est pas exact, je conseille de chercher une autre expression car chaque être ici-bas, si petit, si simple qu'il soit, a atteint pour le rôle qu'il doit y jouer le dernier degré de perfectionnement.

Pour les darwinistes la recherche du Batibius était non seulement imprudente, mais c'était une hérésie de la part des chercheurs. Sa découverte eût servi de base à un nouvel autel qui se serait majestueusement dressé à côté de celui de la cellule initiale dont les rejetons se sont répandus de l'est à l'ouest, du sud au nord, et qui ont finalement envahi toute la surface du globe. Les uns ont préféré l'air, les autres ont envahi les fleuves et les mers, d'autres se sont terrés, d'autres enfin ont choisi pour domaine la surface de la terre. Elle est belle comme l'antique, vaste comme le monde et, vide comme le plus vide des vides, cette gigantesque conception !

Les transformés de la cellule primordiale ont dû, dans les pays froids, se couvrir de poils, de plumes, d'écailles, de carapaces, de coquilles, etc., pour conserver une quantité suffisante de leur chaleur vitale. Dans les pays chauds où ces couvertures étaient inutiles pour la conservation de leur chaleur, elles leur ont servi à couvrir leur nudité et à se protéger des attaques de leurs ennemis; ceux qui sont restés nus se sont par décence réfugiés sous l'eau ou dans la terre.

Les habitants de l'eau, berceau de leur mère, la cellule prolifique, se sont pourvus de branchies et les terrestres ont préféré se munir de poumons. Je ne vois pas ce qui a fait préférer aux uns des branchies et aux autres des poumons. Puisqu'il en est ainsi il est probable que cela avait sa raison d'être. Ce qu'il y a de plus curieux dans ces transformations c'est qu'en passant de la vie aquatique à la vie terrestre et aérienne, les habitants des mers, pour peupler les continents soient sortis de leur élément, aient transformé leurs branchies en poumons et leurs nageoires en membres! cependant rien de plus simple, ils se sont en un mot adaptés à leur nouveau milieu. Enfin lorsqu'il prit fantaisie aux animaux terrestres ou marins, on ne sait lesquels, de s'élever dans l'air, à force d'essais et de persévérance ils finirent par transformer en ailes leurs deux appendices antérieurs. Tous ces changements se sont opérés à la longue, sous l'influence des milieux, de la sélection naturelle, de la concurrence vitale. Tout est là, influence du milieu, sélection naturelle, concurrence vitale, ces trois forces transformantes sont bien connues. Maintenant, nous allons voir bientôt ces trois forces transformantes créer des espèces comme une poule pond des œufs.

Parmi les naissins de la cellule primordiale, ceux qui sont restés dans un milieu identique à celui de leur mère, en ont conservé, sans subir de transformation, les caractères spécifiques. Sans cela nous n'aurions pas un si grand nombre de cellulaux qui

pullulent dans l'air, l'eau et la terre. Cela explique bien évidemment la présence actuelle des myriades d'unicellulaires, mais ne nous indique nullement les transformations qu'ont subies ces infiniments petits pour vivre, les uns dans l'eau, les autres dans la terre, sans compter ceux qui se promènent dans l'air. Inutile de s'arrêter à de pareilles considérations, un non-sens de plus ou de moins, quand le nombre en est si grand, est sans importance.

C'est compris: restée dans son milieu, la cellule maternelle s'est à peine modifiée. Elle ne s'est transformée qu'en changeant de milieu, elle a ainsi produit poisson, ver de terre, oiseaux, serpent, tigre, etc., et transmis à l'un de ses rejetons la faculté de former le règne végétal.

Lorsqu'on voit un homme engraisser en mangeant beaucoup et prenant peu d'exercice, et un autre maigrir en mangeant peu et se donnant beaucoup de mouvement,un autre acquérir en accroissement musculaire par un exercice violent et continu, et par une nourriture abondante et substantielle, que, d'un autre côté, on voit la plupart des espèces actuelles modifier leur forme, changer leur enveloppe et varier sensiblement leurs mœurs et leur manière de vivre suivant la localité et le climat, on s'explique comment les poissons se sont transformés en lézards et ces derniers en mammifères.

Les êtres qui ont abandonné obligatoirement ou volontairement la vie aquatique pour la vie terrestre ont compris tout de suite, que s'ils persistaient à rester poissons, crustacés ou mollusques il en était fait d'eux. Comme ces êtres tiennent à la vie autant que nous, ils ont transformé les parties de leur organisme qui leur étaient nécessaires pour s'adapter à ce nouveau milieu.

Certains animaux terrestres ont certainement regretté la vie aquatique de leurs ancêtres et n'ont pas hésité à recourir au milieu primitif de leur création en se jetant à l'eau et se transformant en poissons; d'autres ont pris des ailes pour s'élever en l'air. Tout cela est aussi clair que peu sensé et peu véridique.

Il est universellement admis que la vie a commencé dans une mare, un fleuve, un lac, un océan, dans l'eau enfin et que ce liquide a été le berceau de la cellule primordiale. Je suis peut être le seul d'une opinion contraire, je crois, à n'en pas démordre jusqu'à preuve du contraire, que la Monère, cette cellule primordiale, ce principe de la vie des corps organisés a pris naissance dans le cerveau humain! voilà son berceau, voilà son lieu d'origine, et, non au fond des eaux, où l'on va naïvement la chercher.

N'en parlons plus, soyons sérieux. C'est difficile d'enchaîner la gaîté quand on a sous les yeux des espèces qui ne veulent pas

se transformer et des titans intellectuels qui veulent qu'elles se transforment ! Enfin nous allons essayer d'être sérieux comme un évêque et réfléchi comme un professeur qui attend un auditeur pour commencer son cours.

Lamarck, l'un des plus grands et des plus sérieux pionniers des sciences naturelles, avait observé et étudié toutes les modifications que font subir aux individus de chaque espèce l'influence du milieu et l'exercice des organes ; il y avait certainement dans ses observations assez de faits pour lui faire naître dans l'esprit l'idée du transformisme. On est séduit par cette idée, en lisant Lamarck, on voit s'ouvrir devant soi tout un monde nouveau, mais lorsqu'on arrive aux conséquences qu'il en veut tirer, et lorsqu'il explique la possibilité du passage d'une espèce à une autre, le charme est complètement rompu, on ne comprend pas qu'un esprit aussi sérieux et aussi vaste que celui de cet immortel observateur ait pu émettre la pensée que les girafes n'ont un long cou que parce que l'animal d'où elles proviennent s'est trouvé dans l'obligation de lever la tête et de tendre le cou pour atteindre les feuilles des arbres. De sorte que cet ingénieux auteur est arrivé en quelques mots à faire considérer comme une plaisanterie tous les faits vraiment sérieux qu'on pouvait invoquer en faveur du transformisme ; en voulant leur faire dire plus qu'ils n'en comportaient Lamarck avait ainsi enterré la théorie qu'il avait si intelligemment et laborieusement édifiée.

Après un demi--siècle d'un absolu silence, Darwin tire tout-à-coup de son oubli la théorie de Lamarck et, sans appeler l'attention sur son devancier, il a l'ingéniosité de laisser dans les nuages tous les faits apparents qui peuvent lutter en faveur du transformisme et de n'évoquer que des idées philosophiques qu'il appuie quelquefois de faits dont l'interprétation est souvent erronée.

Si les espèces étaient passées des unes aux autres, c'est que tous les corps vivants seraient doués de la faculté de se transformer, qu'ils y seraient entraînés malgré eux par une force invincible, force comparable à celle qui les oblige à se nourrir pour conserver leur existence et à se reproduire pour se perpétuer. Cette force doit par conséquent se trouver inscrite dans le code des lois qui président à l'existence des corps vivants.

Ce n'est certes pas à cette solution que nous conduit l'observation. Il suffit d'étudier un peu et de regarder sérieusement pour s'apercevoir que les transformations que l'on observe ne sont pas le fait d'une loi naturelle mais d'un dérèglement, que toutes sont individuelles, personnelles, et que les individus ne sortent de leur état normal que pour se protéger et souvent même, malgré

eux, pour offrir un aliment plus agréable et plus copieux à leur destructeur. Enfin on n'a jamais vu les effets de la transformation assez puissants pour sortir les individus de leur spécificité; malgré toutes les tentatives faites à ce sujet, on n'est encore pas arrivé à faire sortir les individus d'une espèce, quelle qu'en soit les déformations, les monstruosités, des invidus d'une autre espèce.

Les éleveurs et les jardiniers sont parvenus à rendre presque méconnaissables des animaux et des végétaux : ils leur ont fait prendre des formes anormales et leur ont fait obtenir des qualités utilisables. Qu'arrive-t-il, lorsqu'ils abandonnent à leur propre force ces animaux bien soignés et ces plantes cultivées avec soin et intelligence? Tous, sous l'impulsion de la loi naturelle, reviennent en peu de temps à leur état normal, à leur type primitif. Tous les praticiens et, je le suppose, tous les naturalistes savent cela. Les premiers surtout connaissent les soins, les efforts et la persévérance qu'il faut déployer pour vaincre l'impulsion qui tend à conserver tous les individus d'une espèce dans leur état naturel, normal. Il n'y a que les transformistes qui d'un coup de baguette vous transforment des êtres, comme Robert Houdin transformait des chapeaux en corbeilles à fleurs.

Toutes les transformations, soit naturelles, soit artificielles, sont des maladies ou des anomalies, utiles parfois, souvent funestes. Aussi, au lieu d'être ainsi qu'on le suppose une tendance au perfectionnement, sont-elles une dégénérescence qui tend à disparaître au lieu de se perpétuer. On peut donc conclure, sans craindre un démenti de l'expérience et de l'observation, que la transformation des espèces les unes aux autres est un mirage de l'esprit et que la nature se moque d'une pareille conception, qu'elle n'en tient aucun compte et ne changera rien à ce qu'elle produit, pour complaire à de savants rêveurs. Ils auront beau la supplier, la prendre par les sentiments ou user de la force, ils ne la décideront pas à faire d'un rosier un pommier et d'un rat une souris.

Une autre incohérence de la thèse transformiste est cette succession d'espèces passant des uns aux autres, des simples aux compliquées et du perfectionnement au perfectionnement. Cette thèse admise, il est évident que l'homme est apparu le dernier et que ses précurseurs directs ne peuvent être que les singes. Ce passage des singes à l'homme n'étant pas des plus apparents, on a admis un intermédiaire, intermédiaire disparu du nombre des vivants alors que le singe et l'homme sont encore en pleine prospérité de croissance! Que c'est ingénieux et sensé, la disparition de cet intermédiaire idéal entre deux espèces pleines de vitalité! On a même poussé l'ingéniosité, d'autres disent l'ingénuité, jusqu'à

faire la statue de cet être idéal, comme l'on fit jadis la statue de Jupiter tonnant et des autres dieux de l'Olympe, et comme on fait encore de nos jours la statue du Père éternel et de ses anges. On voit que les ingénieux inventeurs de cet intermédiaire n'ont pas le mérite de l'invention, qu'ils ne sont, en un mot que des simples copistes.

Darwin, qui y voyait beaucoup plus clair que ses adeptes, dédaigne de semblables questions, il se contente en général d'émettre des principes et de dire comment les choses ont dû se passer. Maintenant qu'on a trouvé un intermédiaire entre les singes et l'homme, on devrait nous apprendre de quel animal proviennent les singes. Voyons! un bon mouvement! ne nous laissez pas plus longtemps dans l'ignorance, établissez-nous la généalogie des singes et de leurs ascendants; apprenez-nous quelle est l'espèce parmi les frugivores, carnivores, insectivores ou herbivores qui s'est transformée pour leur donner naissance; si vous ne trouvez pas un passage insensible, donnez-nous la nomenclature des espèces disparues qui combleront cette lacune.

C'est assez osé de professer que les vertébrés ont succédé aux invertébrés, les invertébrés aux plantes, les plantes aux cellulaux, lorsqu'on voit toutes ces divisions représentées actuellement par un nombre considérable d'espèces, et qu'on les retrouve également représentées en abondance dans les terrains les plus anciens. Rien ne semble avoir été modifié dans son ensemble depuis les plus anciennes époques géologiques. On constate simplement la disparition de quelques espèces et même de certains groupes d'espèces et l'apparition d'un certain nombre d'autres, et voilà tout. Vous vous êtes embourbé l'esprit dans le transformisme, quels que soient les efforts de votre imagination, vous n'en sortirez pas. Pourquoi des espèces sont-elles apparues? C'est encore un mystère pour vous et pour moi. Il serait plus scientifique et plus intelligent d'éclaircir ces questions avant de rechercher comment se sont produites les espèces que l'on voit tout à coup apparaître, parcourir un long cycle d'existence, disparaître ensuite. Ce n'est pas en envisageant d'une question aussi vaste un tout petit coin qu'on la tirera de son obscurité.

Non seulement ce que l'on observe dément la théorie transformiste, mais encore toutes les expériences faites pour obtenir une transformation en démontrent la puérilité. Je le répète, on ne transformera pas plus les espèces organisées qu'on n'a transmué les espèces inorganiques. On n'a encore pu changer la forme, les propriétés et la nature d'un corps que par des combinaisons. N'est-ce pas par la combinaison des substances reproductrices de l'âne et

de la jument qu'on est arrivé à produire le mulet, animal qui sous tous les rapports est bel et bien une espèce et une espèce utile à l'homme. Son seul défaut est d'être temporaire, de n'avoir pas la faculté de se reproduire; c'est une espèce inféconde.

Quelques savants et parmi eux des naturalistes dont les noms fort bien cotés en imposent, ont prétendu que le mulet ne se reproduisant pas ne pouvait être considéré comme une espèce.

Lorsqu'on se laisse influencer par une théorie, l'esprit s'en énivre et devient comme un corps énivré de vin, il titube à chaque pensée qu'il vomit.

Qu'est-ce que c'est, mes illustres, qu'une espèce? C'est un groupe d'individus intimement reliés entre eux par des caractères anatomiques et physiologiques qui ne se retrouvent pas chez les individus des espèces voisines.

Il me semble que le mulet a assez de caractères anatomiques physiologiques qui lui sont propres et que ces caractères sont assez différents de ceux des deux êtres qui lui donnent naissance, le cheval et l'âne, pour qu'il ait le droit incontestable d'être considéré comme espèce. Il ne se reproduit pas, c'est juste, mais il se produira aussi longtemps qu'il y aura sur terre des ânes, des chevaux et des hommes à qui profitera l'existence de cet animal. Cette espèce inféconde peut donc persister aussi longtemps que celle des animaux qui se reproduisent par eux-mêmes.

Personne n'a encore confondu le mulet avec les individus d'une autre espèce, et tous ceux qui s'en sont servis ont trouvé qu'il faisait très bonne figure parmi les solipèdes. Le seul reproche qu'on puisse adresser à cette pauvre bête, que quelques naturalistes veulent exclure de la série animale, c'est d'avoir été créé par l'homme, alors que toutes les autres espèces ont été créées savez-vous par qui? moi je l'ignore!

Si le mulet avait été créé par les premiers habitants de la terre et qu'il se fût éteint après quelques milliers d'années d'existence; de tous les naturalistes qui lui refusent actuellement sa spécificité, il n'y en a pas un seul en étudiant les vestiges de son squelette rencontré dans le sol qui ne s'empressât de le décrire comme espèce et d'ajouter son nom à cette description afin qu'on sût bien qu'il se fait gloire de cette découverte. Et voilà mes illustres, où vous en êtes arrivés, en vous énivrant d'une théorie : Si le mulet ne se retrouvait qu'à l'état fossile, nous en ferions une espèce, comme il est vivant, nous lui refusons ce droit. Mais alors qu'en faites-vous de cet être qui a bon pied et bon œil? Il est là prêt à vous porter ou à vous casser une jambe d'un coup de pied. Vous ne pouvez cependant pas contester sa présence! Je le répète.

qu'en faites-vous? Je crois, pardonnez-moi, que vous auriez agi plus sensément en gardant le silence qu'en émettant à ce sujet votre pensée.

Voilà d'un côté le mâle, d'un autre côté la femelle d'un animal dont ni l'un, ni l'autre ne peuvent se reproduire par eux-mêmes et vous considérez cependant ces mâles et ces femelles comme des individus appartenant à une espèce. Parce que le mulet ne se reproduit pas, vous lui refusez le droit d'être quelque chose. Vous ignorez, nous ignorons tous tant de choses! Pourquoi l'accouplement du mulet et de la mule est infécond Cette infécondité tient peut-être à un fil qui peut se rompre demain, et dans l'ignorance absolue sur les causes de cette infécondité, vous émettez comme une prophétie l'idée qui vous vient à l'esprit.

Emettre une idée à la légère est une occupation aussi utile que de donner des coups d'épée dans l'eau. Quelquefois cependant elle peut être prise au sérieux et entraîner à des pertes de temps irréparables. Qu'on dise donc les choses telles qu'on les voit sans se lancer dans des interprétations qui ne sont en général que des divagations.

L'homme en créant le mulet est arrivé de si près à imiter la nature que l'on pourrait dire : c'est évidemment le procédé qu'elle emploie dans sa création d'espèces nouvelles. C'est dans ce sens qu'on devrait diriger ses recherches si l'on voulait arriver à une solution.

Je le rappelle encore, l'influence des milieux et bien d'autres influences, jusqu'aux influences sidérales, que des gens, sans observer, sans réfléchir, tournent en dérision, ont cependant une action plus ou moins grande sur les individus. Tout tissu, toute chair, toute cellule vivante subit instinctivement ces influences et se modifie naturellement pour s'adapter, se faire aux conditions dans lesquelles elle se trouve. Toutes ces influences, sans aucune exception, ont des effets individuels qui sont de nul effet sur les espèces. Les individus se modifient, l'espèce reste indifférente à ces modifications. Il n'y a que les liaisons incestueuses d'espèces différentes qui peuvent ébranler sa stabilité; il n'y a en un mot que la combinaison des substances de deux espèces qui peuvent produire un corps nouveau. Pourquoi, je vous prie, la matière des corps vivants, car ils ne sont en résumé que des composés de matière dans lesquels circule la vie comme dans un fil de métal l'électricité, pourquoi, dis-je, la matière des corps organisés se comporterait-elle dans ses formations autrement que celle des corps inorganiques?

Je parlais tout à l'heure des mâles et des femelles dont les

individus présentent quelquefois des différences bien plus grandes que celles que l'on observe entre les individus de deux espèces voisines. Pourquoi cette différence souvent plus grande que celle qui existe entre l'âne et le cheval? Elle a assurément sa raison d'être. Cette raison quelle est-elle?

Les variétés de pigeons et de chiens invoqués par Darwin pour établir les bases de sa doctrine ne sont vraiment pas dignes d'un esprit aussi vaste et d'un travailleur aussi sérieux. Toutes ces variétés ou plutôt ces monstruosités, dont on augmente chaque jour le nombre, ne sont que des produits de croisement et des effets de l'hygiène et de l'alimentation opérés par l'homme qui est parvenu à exagérer d'une façon incroyable la faculté dont sont doués les individus de varier plus ou moins certaines de leurs parties constituantes. Quand on parle de la création naturelle des espèces, les productions artificielles ne peuvent conduire qu'à de fausses interprétations. Ces monstruosités de chiens et de pigeons s'adaptent mal avec la sélection naturelle et le perfectionnement des espèces. Ce que dit Darwin à ce sujet est aussi fort que ce qu'a dit Lamarck de la girafe qui a fini par avoir un long cou à force de lever sans cesse la tête en l'air.

Quand on ne veut pas afficher un manque de réflexion, le silence est prudent sur des questions semblables. Prêcher que les singes sont apparus avant l'homme et que la création de la carpe a précédé celle du lapin, manque un peu de sérieux. Nous tombons dans le sortilège, car il faut être ou sorcier ou devin ou tireur de carottes ou prendre ses auditeurs pour des cornichons, pour se permettre de ces révélations, c'est en un mot se jouer indignement de la bêtise humaine.

Je le jurerais par la science et tous les habitants du céleste séjour, personne n'a encore vu une espèce se transformer en une autre. Les lois qui président à leur existence ne se plieront pas aux désirs des transformistes. Ce n'est pas pour enrayer leur tentative que je leur pose ce veto, c'est au contraire pour aiguillonner leur amour-propre et les pousser à toutes sortes de recherches. Ils sauront alors à quoi s'en tenir; et ils pourront nous accabler par la découverte d'une transformation, ou nous laisser tranquilles avec leur imaginaire création.

Les individus d'une espèce ne sortent de leur état normal que pour produire des anomalies, des monstruosités qui dans certains milieux peuvent se reproduire, et finir par former une variété persistante qu'on désigne par le mot race. Les individus d'une race mettent par conséquent un temps beaucoup plus long qu'une simple variété pour revenir au type primitif. Il est même des auteurs

qui sont persuadés que les individus d'une race ne reviendront jamais au type primitif. Je respecte leur opinion, mais j'ai constaté quelquefois le contraire, ce qui me fait croire qu'ils sont dans l'erreur, que les individus d'une race remis dans les conditions normales de leur existence spécifique reviennent au type primitif ou disparaissent. Une anomalie peut persister longtemps et donner à penser qu'elle se perpétuera toujours. J'ai vu chez l'homme un doigt supplémentaire se perpétuer dans quatre générations et il se perpétue peut-être encore. Plusieurs observations de ce genre ont été faites et malgré cela l'homme à six doigts n'est pas encore parvenu à former une race ni même une simple variété.

Si, comme l'ont supposé certains auteurs très érudits sur la question, il existe des races présentant toute la stabilité de l'espèce, je ne vois dans un pareil fait que cette explication : c'est que dans une espèce il y a eu des modes de création distincts et peut-être différents; car rien ne nous prouve que l'espèce humaine soit sortie d'une souche unique. On en peut dire autant pour la plupart des animaux domestiques et pour beaucoup d'espèces restées à l'état sauvage. Comme personne ne sait comment se produit une espèce, on ne peut savoir si la souche d'où elle provient est unique ou multiple. Je trouve préférable sur des questions aussi obscures de déclarer mon ignorance en disant : je ne sais pas, j'attends que la question soit éclairée avant de me prononcer.

On rencontre à chaque instant, dans les travaux de naturalistes compétents et sérieux, des races, des variétés, des monstres, décrits comme espèces. Qu'est-ce que cela prouve? Rien, si ce n'est qu'on n'y voit pas toujours bien clair, ou qu'on n'est pas assez documenté, ou qu'on trouve son plaisir ou son avantage à multiplier le nombre des espèces. Depuis un demi-siècle, on fait des espèces à tour de bras : certains auteurs sont même arrivés à créer une espèce pour chaque individu qui leur tombait sous la main. Cette exagération mal fondée ne porte aucun préjudice à la science; les auteurs seuls en endossent la responsabilité et le ridicule, et, loin de nuire, elle révèle parfois des particularités qui seraient passées inaperçues.

Pour s'adapter dans un milieu, les individus d'une espèce sont obligés de subir des contorsions qui se produisent instinctivement. Les uns se ploient, les autres s'allongent ou se raccourcissent, se renflent, s'aplatissent, se courbent. Ce n'est pas seulement l'influence du milieu qui les dirige instinctivement à ces modifications, il y a aussi l'instinct de la conservation qui leur fait varier leur ornementation afin de pouvoir se confondre avec les objets environnants et échapper ainsi aux recherches de leurs destruc-

teurs. Quelques-uns même ne pouvant pas se modifier suffisamment, emploient des moyens artificiels. Des crustacés se collent des branches d'algues sur la carapace, des insectes se font avec de petits bouts de brindilles une cuirasse épineuse.

L'animal ou le végétal pour assurer son existence se trouve souvent dans la nécessité de restreindre ou d'exagérer le développement de certains organes accessoires. Ces organes peuvent même s'atrophier et disparaître lorsque l'animal habite un milieu où ils ne lui sont d'aucune utilité. On assure que l'organe de la vue s'atrophie et disparaît chez les animaux qui se sont réfugiés dans des cavernes d'où ils ne sortent plus. Quoique fait semblable paraisse inadmissible à première impression, il n'a cependant rien que de très naturel en y réfléchissant et en le comparant à ce qui se passe, dans d'autres conditions, pour d'autres organes; si les organes de la vision devenus inutiles chez les animaux des cavernes s'atrophient au point de disparaître, la perte de la vue est certainement compensée par une exagération de sensibilité dans les organes tactiles, et sans doute aussi par un développement exagéré de ces organes.

Chez les plantes, l'atrophie ou l'exagération de certains organes est bien plus fréquente, plus apparente, sinon plus facile à constater que chez les animaux. On observe également chez elles de très nombreuses transformations d'organes : des étamines qui se changent en pétales, des pétales en sépales, des sépales en bractées ou en feuilles, des bourgeons florifères en bourgeons végétatifs, des racines qui poussent aux endroits où se développent les rameaux, et des rameaux où devraient normalement pousser des racines. Il suffit de planter un arbuste la tête dans la terre pour voir à son grand étonnement pareil fait se produire.

Voilà, si je ne me trompe, de véritables transformations, des changements à vue pour ainsi dire. Elles sont nombreuses, considérables et inexplicables, ce qui les rend encore plus impressionnantes. Mais, si nombreuses et si étendues que soient ces transformations, ont-elles jamais fait perdre aux individus leurs caractères spécifiques? Une branche de peuplier plantée la tête en bas devient en se développant un arbre identique, sous tous les rapports, à celui qui en a fourni la tige. On a créé quelques milliers de variétés de roses. A-t-on obtenu autre chose que des rosiers? Et des pigeons, chers à Darwin, a-t-on obtenu autre chose que des pigeons? Il faut l'être vraiment, pour n'être pas surpris, à la vue de tant et tant de transformations individuelles dont aucune n'a porté atteinte à la spécificité, que les individus d'une espèce ont tous résisté aux sollicitations et aux influences et qu'ils sont tous

restés sans vouloir ni pouvoir en sortir dans leur bataillon spécifique respectif. Ils attendent encore tous, l'arme vitale au corps, que les ingénieux darwinistes viennent rompre le lien qui les enchaîne et les fassent sortir de leur espèce pour en former une autre.

Une théorie est utile et parfois très utile mais à la condition de ne pas en faire un article de foi, une révélation, une doctrine : une théorie n'est que l'explication temporaire d'un fait mystérieux, explication qui peut devenir définitive lorsque l'expérience et l'observation de tous les faits viennent la confirmer. L'intelligence doit toujours en présence d'une théorie se tenir sur le qui-vive et ne jamais l'accepter définitivement, qu'en ayant les preuves irréfutables de son exactitude. Malheureusement on accepte généralement une théorie sans aucun contrôle et on la soutient pour ne pas paraître superficiel et se donner de grands airs de savant.

Depuis que le premier homme a ouvert ses yeux à la lumière et son esprit aux conceptions, on a fait plus de théories qu'il n'y a de dollars dans le coffre du plus riche Américain. Si les dollars enrichissent une nation, les théories n'ont guère enrichi la science. Il ne lui en reste guère de toutes celles dont on l'a successivement dotée. Je crois qu'il suffirait de savoir compter jusqu'à dix pour en trouver le nombre.

J'excepte de cette énumération la théorie soufflée par Lamarck à Darwin, et *soufflée* par Darwin à Lamarck. C'est un fait acquis, il n'y a plus à discuter, on doit croire et s'incliner : l'homme, le singe, le lapin, le tigre, l'éléphant, la brebis, les tourterelles et les dindons, le roitelet et l'aigle, le crocodile et la tortue, la carpe et le requin, le papillon, la mouche, le crabe, le scorpion, l'araignée, l'escargot, l'huître et la moule, les coraux, les éponges, les fougères, les mousses, les champignons, le chêne et la ronce, l'avoine et le potiron, et les centaines de mille et de mille espèces vivantes, à ajouter à celles que je viens de citer, et les milliers de milliers d'espèces fossiles dont chacun de nous en particulier ne connaît pas la dix millionnième partie et dont beaucoup de darwinistes seraient incapables de dénommer génériquement dix espèces, eh bien! tous ces êtres, si différents qu'ils soient, proviennent les uns des autres! Il faut avoir une jolie dose de prétention pour indiquer la provenance d'êtres dont chacun de nous ne connaît pas la millionnième partie. Ça ne fait rien, toutes les espèces proviennent les unes des autres, c'est un fait acquis. Voilà au moins une acquisition qui n'a pas réclamé beaucoup d'études d'observation et un long examen. Elle a sauté de suite aux yeux : la terre, après le refroidissement de son écorce, s'est recouverte d'une

moisissure et de cette moisissure sont sortis les champignons, les mousses, les lichens, les fougères, ensuite les plantes et les animaux de toutes sortes. C'est clair, si clair que le dernier des crétins le comprendrait, c'est pourquoi tant de gens l'ont compris tout de suite. Ce qui n'est pas aussi clair et ce qui est plus difficile à comprendre c'est de voir un si grand nombre de savants d'un mérite incontestable s'être épris de cette imaginaire théorie comme le dernier des ignorants. Quand on n'a pas une seule transformation à montrer, quand on n'a pas encore transformé la plus simple des cellules, on ne pourra jamais appeler cela : faire preuve d'un grand savoir. La cause de ce bouleversement dans les idées est bien simple et facile à deviner : La création divine avec ses dix-huit siècles d'existence était trop vieille, trop ridée et avait trop de cheveux blancs. Elle ne pouvait plus plaire à notre génération et, pour la remplacer, on a imaginé la création monérique. Je suis de ceux sur qui la création divine ne produit aucun effet, mais je dois avoir passé l'âge des illusions, car je ne sens nullement le besoin de la remplacer par une autre. Je ne souhaite qu'une chose, c'est que chacun soit libre d'étaler son ventre au soleil ou de fendre l'air de son nez et, qu'on ne se groupe pas, pour entonner cet éternel refrain : ôte-toi de là que je m'y mette !

Si je ne traite pas ce sujet avec un magistral sérieux, c'est que je ne puis voir ou plutôt m'imaginer cette monère imperceptible se transformer et finalement, après un nombre incalculable de siècles, donner à l'un de ses descendants la faculté de produire l'homme et la femme. Elle a eu certainement une impulsion fâcheuse pour avoir dans la circonstance changé ses habitudes et sa façon d'agir en créant deux êtres de sexe séparé pour assurer leur reproduction : si encore le mâle et la femelle étaient toujours d'accord, on comprendrait la chose, mais en général, surtout dans l'espèce humaine, une bonne harmonie est loin d'exister entre le mâle et la femelle. Et l'on vient nous parler de perfectionnement ! Est-ce qu'il ne serait pas cent fois préférable que chaque individu puisse se donner la satisfaction de se reproduire soi-même, plutôt que d'avoir recours à une conjugaison presque toujours coûteuse et souvent immorale. Je me trompe peut-être, mais j'avoue ne pas voir un perfectionnement dans cette division des sexes. Si c'en est un qu'on nous le montre ou le démontre ! Encore en cela pour n'en pas perdre l'habitude on ne montrera ni ne démontrera rien et l'on me donnera pour toute réponse : c'est un fait acquis. Qu'un fait soit acquis ou non, l'homme conservera la fâcheuse habitude de dire ce qui lui passe par la tête et de croire fermement à tout ce qu'on lui dit.

Comme je ne sais presque rien de ce qui se passe pendant la minute présente et absolument rien de ce qui se passera au cours de la prochaine minute j'adresse cette question à ceux qui connaissent le passé et le présent et qui prédisent l'avenir : cette mère cellule est-elle à la dernière étape de ses transformations? A-t-elle fait un dernier effort et épuisé toute sa force transformatrice, en produisant l'homme, ou va-t-elle continuer la série progressive de ses créations en dotant notre globe d'êtres nouveaux mieux conformés et plus intelligents? C'est par curiosité et non pour m'instruire que je fais cette question. Je sais à quoi m'en tenir sur le transformisme, j'en ai fait une étude si suivie et si approfondie que je pourrais concourir avec succès pour le prix de bêtise avec les plus fervents disciples de Darwin.

Le transformisme est de toutes les théories sur la création, celle que je préfère; elle concorde au mieux avec le peu d'étendue de mon savoir et s'adapte admirablement à mon tempérament : elle est amusante, attrayante, délirante, et elle ouvre autant qu'on veut des issues à la discussion. Elle procure un merveilleux avantage, c'est de ne savoir jamais ce qu'il peut y avoir de vrai dans ce qu'on pense, ce qu'on dit et ce qu'on discute. Tout est plongé dans l'incertain d'où l'on tire des suppositions. Darwin qui devait s'y connaître est d'une modestie qui n'a d'égal que l'étendue de son savoir et l'immensité de son talent. Il croit, suppose, pense, raisonne, mais n'affirme jamais; il a laissé ce soin aux ignorants qu'il a endoctrinés. Ceux-là ne doutent pas, ils voient tout avec clarté et affirment avec certitude. Quelques-uns même en sont arrivés au degré de fatuité et de bêtise de se croire plus ingénieux et plus savants que Darwin. Ces prétentieux, en se dressant de toute leur hauteur, ne pourraient même pas, malgré tous leurs efforts, grimper sur le gros orteil de ce colossal et ingénieux auteur.

Je m'incline devant cet homme merveilleux, je rends hommage à ses efforts et à sa persévérance, et si j'ai un regret, c'est de voir un homme de ce mérite n'avoir pas rendu à Lamarck, le créateur du transformisme, tous les éloges que méritait son illustre devancier, car c'est l'auteur de l'Histoire des Animaux sans vertèbres, qui a imaginé la vaporeuse et volatile théorie, remise à jour et habillée à neuf par Darwin un demi-siècle plus tard.

D'où vient que le transformisme, si magistralement exposé par Lamarck, tomba dans l'oubli aussitôt son apparition et enfourcha le cheval ailé de la Renommée après un demi-siècle d'un absolu repos. C'est qu'à l'époque de Lamarck les naturalistes ne travaillaient que les yeux grands ouverts et repoussaient comme indignes de la science les théories où il faut fermer les yeux pour voir.

Le cours des ans que j'ai vu se succéder m'a permis d'assister à cette période de transition et de m'apercevoir qu'on m'avait bien souvent induit en erreur et que ce qu'on m'avait appris avec une imperturbable conviction était souvent sans consistance ou le contraire de ce qui existe réellement. C'est pourquoi je veux voir avant de croire, et quel que soit le savoir ou le renom de celui qui parle, s'il ne peut me montrer aucun fait pour appuyer son dire, je laisse couler ses assertions sans y arrêter ma pensée. Lorsque je m'aperçois que ce qu'on raconte est entouré de mystère, de surnaturel, je laisse tomber ces sornettes dans le bas-fond de mon cerveau. Si on me démontrait simplement que ces produits de l'imagination sont utiles à la société, ou favorables au développement intellectuel ou à la marche du progrès, je les accepterais les yeux fermés. Qu'une chose soit vraie ou fausse cela m'importe peu si on m'en montre l'utilité; je considérerais même, comme un devoir, de la propager et d'imposer le silence à ma conscience. Mais en général tout cela n'a qu'une utilité partielle et n'a jamais profité qu'à un petit groupe de gens qui font passer l'intérêt personnel avant celui de la nation et de l'humanité. L'homme ne devrait user de son intelligence que pour discerner le bon du mauvais, le vrai du faux, le beau du laid, et juger de l'opportunité des pensées qu'il émet et, se bien persuader, qu'en travaillant pour le bien général, il en revient plus de gloire et de profit qu'en travaillant pour sa petite personne.

Les hommes d'un certain âge doivent avoir conservé le souvenir d'un certain Bilboquet dont le nom eut, un moment, dans le public, une célébrité plus éphémère mais presque égale à celui de Bonaparte. Les savants sont des hommes trop sérieux pour avoir conservé le souvenir de cet étonnant personnage. Sa renommée n'en a point souffert car chaque jour on voit encore Bilboquet apparaître. Ce n'est ni comme savant, ni comme jurisconsulte, ni comme ignorant, ni comme bienfaiteur, ni comme malfaiteur, ni par sa bonté, ni par sa cruauté que Bilboquet a cloué son nom au temple de mémoire, il avait son idée et cela a suffi.

Passer à la postérité pour avoir eu une idée n'est certes pas banal. Qui n'a pas eu une idée dans le cours de sa vie? Tout le monde en a, les savants en ont même à revendre. Il leur arrive souvent d'en avoir plusieurs à la fois, mais ils ont soin de n'en faire paraître que quelques-unes et de tenir les autres en réserve afin de n'être jamais pris au dépourvu; c'est rare, on pourrait dire encore mieux c'est l'exception, car aussitôt qu'une idée germe dans le cerveau on s'empresse bien vite de la soigner et plus vite encore de la livrer au public, en se congratulant de l'intime conviction qu'elle

va surprendre tout le monde et ne s'attirer que de l'admiration. Voilà justement ce qui a mis Bilboquet en relief; il avait une idée et il a eu le courage de la garder pour lui : j'ai mon idée, disait-il à qui voulait l'entendre, et il en restait là sans ne jamais entrer dans d'autres explications: de sorte qu'il a emporté dans la tombe le secret de son idée.

Comme les plus grands savants, comme les moyens et les petits savants, comme les ignorants, comme Bilboquet et comme tout le monde enfin, j'ai aussi mon idée et je brûle du désir de la faire connaître. Cependant j'hésite; il me semble qu'on va la doucher aussitôt que je l'aurai mise à nu et que je l'entends frémir sous la violence des jets. Après tout ce sera justice : j'ai si souvent douché les idées des autres qu'ils peuvent bien à leur tour doucher la mienne, seul moyen du reste de m'acquitter envers eux. car, dût mon amour-propre en souffrir, je leur dois évidemment ce plaisir. C'est entendu : j'aurai la conscience nettoyée et je ne leur devrai plus rien.

Comme un homme averti en vaut deux et que la gaieté doit présider à tous les actes de la vie, il est de mon devoir de prévenir mes adversaires qu'ils peuvent rire de mon idée à gorge déployée; mais je leur rappelle que, l'homme qui rit étant désarmé, on ne peut pas entrer dans la lice avec un pareil adversaire, d'un autre côté qu'on n'aille pas la prendre au sérieux, cela deviendrait grave.

C'est au transformisme, qui me titille le cerveau comme un hanneton ou une araignée, que je dois d'avoir eu une idée. N'en soyons pas surpris, le transformisme est capable de tout et peut conduire à tout, même à la transformation d'un homme intelligent en une fichue bête.

Voici pour ma part ce qu'il m'a suggéré :

Tout ici-bas, tend au perfectionnement et court au progrès en automobile, en attendant que l'électricité et les ballons s'en mêlent; par conséquent les hommes primitifs qui étaient de la terre le plus bel ornement, nous étaient, c'est admis, inférieurs en intelligence, en organisation et en taille. Pour la taille, c'est incontestable; les pygmées du centre de l'Afrique en sont la preuve irréfutable. Il est donc évident que tous les êtres tendent à se perfectionner! Cela bien assis, si nous voulons rester fervents darwinistes, ne cherchons pas d'autres preuves au perfectionnement.

C'est bien compris, n'est-ce pas : au début, les représentants de notre espèce étaient bien plus près de la brute qu'ils ne le sont aujourd'hui. Ils ne savaient pas suspendre un morceau de venaison au-dessus d'un brasier, ils couraient sur le sol et ramassaient

pour vivre ce qu'ils trouvaient à leur portée, ils ne mettaient pas dans leur accouplement plus de pudeur que les singes. Comme ils n'étaient pas assez intelligents pour se couvrir, ils restaient nus, ce qui les engageait instinctivement à rechercher les pays chauds.

Dans cet état, l'influence de la chaleur sur les excitations génésiques, jointes aux excitations que la nudité devait fatalement faire naître, l'espèce humaine aurait fini par envahir la terre et par détruire en peu de temps l'équilibre vital. C'est, à n'en pas douter, pour maintenir l'homme dans la lutte vitale, que la nature a dû doter les premiers hommes d'un long prépuce, recouvrant et tenant bien cachée la partie sensitive et attravante de l'organe copulateur et masquer, chez la femme, à l'aide d'un développement exagéré des petites lèvres, le trou de la débauche qui se trouve lui aussi recouvert d'un tablier membraneux. Pour nous prouver que les choses étaient ainsi, les Hottentotes ont conservé leur tablier, elles n'ont pas voulu se défaire de ce vêtement de leurs ancêtres. Personne que je sache n'avait encore eu cette idée, même parmi les hommes qui ont le cerveau encore plus fortement chatouillé que le mien par l'araignée transformiste.

Le long prépuce du bimane animal dont nous sommes en ligne directe les descendants intelligents servait non seulement de voile à la tentation et de bouclier à la partie la plus sensible du procréateur, mais il mettait également cette partie à l'abri des écorchures, des contusions et des intempéries; il protégeait l'organe et atténuait l'envie de le faire fonctionner.

Le tablier de la femme avait les mêmes avantages : il protégeait l'ouverture de l'organe et devenait gênant surtout quand on était pressé.

Je ne sais ni au juste, ni approximativement combien de temps l'homme *préputien* est resté dans cet état avant d'en arriver à un perfectionnement sensible; mais du jour où les lueurs de l'intelligence s'illuminèrent dans son cerveau, il ouvrit les yeux à la lumière, comme dit l'évangile, et ce fut pour lui une révélation : il fut surpris et honteux de voir sa nudité et eut aussitôt la pensée de se couvrir certaines parties du corps afin de se présenter décemment dans le monde. L'idée lui vint également de faire la chasse aux animaux pour se procurer de la viande et d'allumer du feu pour la faire cuire. Enfin à partir de ce moment il s'adonna petit à petit à toutes sortes d'industries afin d'améliorer son sort et de se procurer des satisfactions.

Du jour où il sut se couvrir artificiellement et voiler ses secrètes parties aux regards libidineux, le long prépuce lui devenait inutile ainsi qu'à sa compagne son large tablier. Tous les

deux trouvaient cela disgracieux, encombrant et gênant. l'homme répétait sans cesse à son amie : ton tablier me gêne, et celle-ci ennuyée de ces continuelles observations finit par lui dire : s'il te gêne, coupe-le.

Tu as raison, répondit-il, c'est évidemment ce qu'il y a de mieux à faire. Décidément, les femmes sont aussi ingénieuses et ont autant d'esprit que nous! Et se mettant sans tarder à l'œuvre, il trancha d'un seul coup ces deux longs et gênants appendices.

On reconnut tout de suite les avantages de cette opération et l'on n'attendit plus l'âge de puberté pour la pratiquer; à force de couper et recouper la nature finit par se lasser et arrêta le développement des organes qu'on ne respectait plus; voilà la raison physiologique sur laquelle on peut s'appuyer pour expliquer la dégénérescence des petites lèvres.

Le long prépuce subit le même sort, il fut inexorablement coupé et finalement, comme pour les petites lèvres, il cessa de s'accroître au bout d'un certain temps. Tout fut pour le mieux et on put sans entraves se livrer à ses occupations.

Comme il n'est pas toujours facile d'obtenir ce que l'on veut d'une femme, il en est quelques-unes qui répondirent à cette plainte de leurs époux « ton tablier me gêne; » s'il te gêne, tant pis pour toi, moi il ne me gêne pas; si tu n'es pas content, va chercher fortune ailleurs. C'est évidemment de ces incorrigibles que descendent les Hottentotes.

La nature se ploie aux circonstances, elle abandonne ce qui est inutile et crée ce qui est utile. L'homme, le plus parfait des routiniers, conserve avec un soin religieux ce que lui ont transmis ses ancêtres. Que la chose soit devenue inutile ou nuisible ou même dangereuse, il ne peut pas se décider à s'en dessaisir. A l'époque du long prépuce et des longues petites lèvres, on avait contracté l'habitude de les couper. Lorsque, par sélection, ces parties restèrent atrophiées, elles ne lui causaient plus ni gêne, ni retard; il n'avait plus à s'en préoccuper, il aurait dû rester tranquille et se contenter de ce qui lui restait. Un pareil abandon était au-dessus de ses forces; depuis des siècles, ses grands-parents et les grands-parents de ses grands-parents s'étaient fait taillader, l'homme son prépuce et la femme ses petites lèvres, on a continué à taillader, quoique n'ayant plus rien de trop, ni de gênant, et cela tout simplement pour n'en pas perdre l'habitude.

Lorsque j'étais étudiant, j'ai connu un locataire de l'hôtel où je logeais qui avait pris l'habitude de ne rentrer jamais ni avant ni après minuit. Lorsqu'il arrivait quelques minutes d'avance, il faisait les cent pas sur le trottoir et ne faisait jamais tinter la

sonnette de l'hôtel avant minuit. Par une froide soirée d'hiver, il arrive une fois tout en nage vers minuit moins le quart et attend sous la pluie que minuit sonne pour entrer chez lui ; le lendemain il crachait le sang et une fluxion de poitrine le retint trois à quatre semaines à l'hôpital. Enfin il nous revint complètement guéri de sa pneumonie mais nullement de son habitude, il continua comme par le passé à ne rentrer qu'à minuit sonnant. Tout le monde va dire que ce garçon était fou et tout le monde conserve des habitudes souvent aussi stupides.

Nous venons de voir grâce à la théorie transformiste, que l'origine de la circoncision et celle des mutilations qu'on fait subir aux organes génitaux de la femme, sont maintenant sorties, une fois pour toutes, de leur obscurité. J'avoue sincèrement que sans la lecture des écrits de Lamarck et de Darwin sur le transformisme je ne serais jamais arrivé à cette importante découverte. Malgré tout le plaisir que j'en éprouve, j'aurais peut-être mieux fait de faire taire mon orgueil et d'emporter comme Bilboquet mon secret dans la tombe. Encore si j'avais pu dans un style dogmatique et sentencieux lui donner une tournure plus scientifique, agrémenter mon texte d'un peu de copte, d'hébreu, de grec, de latin, d'hindou et de chinois, je l'aurais fait passer à la postérité sous ce déguisement. Les savants du monde entier lui auraient fait risette et leur aéropage aurait été saisi d'une profonde admiration pour l'érudit qui sait si bien costumer une idée. On en aurait parlé urbi et orbi et je serais sans doute devenu l'un des poupards de la renommée. Je ne l'ai pas revêtue du costume approprié à sa taille, on la trouvera grotesque, j'accepte ce jugement mais qu'on ne vienne pas dire que l'habit ne fait pas le moine.

La fatalité précipite dans la déveine toutes mes idées ; rien ne me réussit. J'apporte au transformisme sur le point de crouler un étai à maintenir d'aplomb la tour de Pise jusqu'à la fin du monde. On ne s'est pas servi de meilleurs matériaux pour construire la théorie branlante que je cherche à étayer et pas un seul de ses adeptes ne me saura gré de mes efforts.

Une lueur d'espoir me reste cependant : sais-je si l'on ne prendra un jour ce que je viens d'écrire comme le prototype des si nombreuses absurdités que les savants se transmettent avec une conviction qui ne laisse subsister aucune issue à l'incertitude !

Ce litige réglé, j'appelle maintenant l'attention sur quelques questions qui me paraissent obscures et qu'il serait intéressant d'élucider : A propos de l'infibulation on sait actuellement dans le monde savant en quoi consiste cette dégradante opération ; mais comme en toute chose on a voulu dans sa précipitation mettre la

charrue avant les bœufs. Le plus important avant de se lancer dans l'étude de cette question était, je crois, la connaissance des différentes localités où la clitoritomie et l'infibulation se pratiquent. Une étude sérieuse de leur distribution géographique me paraît indispensable et je suis persuadé qu'on en tirerait des conséquences moins déséquilibrées que celles qu'on fait sortir de son imagination.

On sait que les habitants des pays tempérés et froids laissent les parties génitales de la femme se développer normalement et qu'on a même pour elles un mystérieux respect. Si la femme ne prodigue à cet organe que des soins de propreté, cela ne l'empêche pas, dans l'espoir d'être plus attrayante, de se serrer la taille, de s'atrophier les pieds, de se maquiller le visage, de se martyriser enfin. Serait-ce également dans l'espoir de se rendre plus attrayantes que dans certains pays chauds elles se font infibuler? On peut sans manquer de logique s'adresser cette question, mais ce n'en est assurément pas la cause.

Indépendamment de leur influence sur la morale, les climats chauds agissent sur le physique et favorisent le développement de certaines maladies. L'intertrigo atteint fréquemment les adultes dont les poils en favorisent le développement et en entretiennent la durée. La démangeaison produite par cette affection devient parfois si vive que ses victimes ne peuvent résister à l'envie de se gratter. Et c'est bien plutôt, du moins je le crois, pour éviter cet inconvénient que par coquetterie que les femmes de certains pays chauds se font épiler les aisselles et les parties génitales. Il ne serait donc pas inconcevable que dans les pays où se pratique l'infibulation et la clitoritomie on ait élargi le champ de cette opération et retranché le mont de Vénus et les grandes lèvres afin de s'éviter une fois pour toutes l'ennui des épilations. On n'avait nul besoin pour les deux opérations que je viens d'indiquer de toucher aux grandes lèvres et au mont de Vénus, et je ne vois pas d'autres motifs pour avoir englobé ces deux parties dans cette opération.

Un fait assez curieux chez l'homme appelé à vivre dans les pays chauds, sa chevelure devient crépue et épaisse, ses cheveux se frisent et s'entortillent comme les poils d'une toison, tandis qu'en général c'est le contraire qui se produit chez les animaux et les plantes dont les poils semblent se raréfier et pousser droit, même pour les espèces qui ont des poils crépus dans les zones tempérées. On dirait que la chair humaine a instinctivement conscience du danger des insolations et qu'en faisant pousser sur la tête une chevelure formant bonnet-à-poil elle protège l'homme, à son insu

des terribles morsures des rayons du soleil. Ce ne sont pas seulement les représentants de la race éthiopique qui ont les cheveux crépus, puisqu'on trouve en grand nombre, au voisinage de l'équateur, des représentants de la race caucasique avec des cheveux aussi crépus que ceux des nègres.

Sur l'homme des pays froids, qui s'expatrie pour habiter les pays chauds, l'influence de la chaleur est peu sensible, elle ne produit en lui que de légères modifications : sa peau se bronze, son tissu adipeux tend à diminuer, ses poils ne semblent subir aucune modification. S'il en existe, elles sont assez légères pour passer inaperçues, on sait du reste que les poils, en tant que revêtement, sont chez l'homme d'une importance tout à fait secondaire et presque nulle. La nature, qui chez les mammifères en général a été si prodigue de poils, n'en a laissé à l'homme qu'à peu près juste assez pour lui rappeler, selon la doctrine transformiste, qu'il est le descendant d'un animal à poils et c'est, à n'en pas douter, pour complaire aux partisans de cette doctrine, que l'espèce humaine a conservé quelques jalons précieux à l'aide desquels on a pu remonter à son origine.

Je ne vois pas d'autre raison de leur présence dans quelques rares et petites parties de notre corps, car la nature aurait certainement pu nous les retrancher tous sans inconvénients. Elle nous eût même rendu service parce qu'à chaque instant ils nous sont plus nuisibles qu'utiles; en tout cas ils sont souvent gênants puisque dans tous les pays on les coupe plusieurs fois dans le cours d'une année. Ils ont en outre, surtout dans les pays chauds, l'inconvénient de servir de repaire à de petits animaux et végétaux parasites.

Si le transformisme n'était pas un amusement, une distraction, un passe-temps intellectuel et un petit gagne-pain n'ayant rien de bien sérieux dans son havresac, on pourrait démontrer aux partisans de cette vaporeuse doctrine, braves gens qui accordent aux substances vivantes une telle élasticité, qu'une simple et imperceptible cellule a pu former tous les êtres par ses successives transformations, comment il se fait que la substance des tissus humains ne parvienne pas à nous débarrasser des poils qui nous sont, dans certaines localités, non seulement inutiles, mais très nuisibles et qui obligent à se gratter, à se raser, à s'épiler. C'est à désespérer de la divine transformation ! Au lieu d'obliger à se raser et à s'épiler, ce qui n'empêche pas les poils de repousser, il eût été si simple qu'elle fît pousser quelque chose d'utile à la place des poils arrachés. Non, elle nous abandonne à notre impuissance et oblige ses disciples à se faire la barbe et à raser le public.

L'homme, du reste, depuis son érection n'a subi à ce sujet aucune transformation : il se rase et rase ses amis quand il n'a pas d'autres gens à raser. C'est dans sa nature et l'on aura, je crois, beaucoup de peine à le transformer.

Jusqu'à présent l'influence du milieu, la lutte pour la vie, la lutte vitale, la sélection naturelle, etc., etc., ont été impuissantes. L'homme est resté raseur comme au jour de son apparition. Mais il a eu beau raser de toutes les façons, il n'est pas encore parvenu à dispenser les mamans de chercher les poux de leurs enfants.

Cette observation qu'on prendra pour une plaisanterie de mauvais goût me conduit naturellement à adresser cette question à ceux qui pourront la juger ainsi. Dites-nous, je vous prie, les grands transformateurs d'espèces : l'apparition du pou a-t-elle précédé celle de l'homme? ou l'homme a-t-il été créé avant le pou? Vous allez nous répondre naturellement que l'existence du pou, animal moins parfait, a précédé celle de l'homme, puisque la transformation des espèces n'a été qu'une succession de perfectionnements. Je suis bien embarrassé pour vous exprimer à ce sujet ma pensée, car je ne voudrais pas, pour tout au monde, que je vous croie encore moins réfléchi que vous ne l'êtes. Examinons les faits à tête reposée : ne vous paraît-il pas que le pou n'a pu voir le jour qu'après l'homme qui lui sert d'habitat et lui fournit sa nourriture; cela semble rationnel et tout à fait dans l'ordre naturel des choses; malheureusement ce qui est rationnel ne convient pas à la doctrine transformiste qui veut que les espèces passent des unes aux autres en se perfectionnant. Vouloir ne suffit pas pour obtenir ce qu'on désire.

Pauvre transformisme! cul-de-jatte sans soutien, ta malheureuse carcasse serait depuis longtemps tombée en poussière et le monde savant marcherait sur tes cendres d'un pas dédaigneux, si tes zélés prophètes ne s'étaient hissés sur la bicyclette de l'emballement pour te lancer dans ce public crédule qui accepte sans raisonner toutes les originalités d'idées et de pensées. Mais, attention, malheureux! n'allez pas si vite, sans cela, quelle chute disloquante le jour de la culbute!

L'homme a des organes analogues à ceux des animaux supérieurs, il existe également dans toute la série des êtres des analogies qui les relient ensemble et forment ce que l'on appelle leur enchaînement. Qu'est-ce que cela prouve? Cela prouve que sans une organisation commune à tous les êtres, depuis le plus simple jusqu'au plus compliqué, la vie ne saurait se manifester. Si l'on jette les yeux sur cet enchaînement et qu'on y arrête quelques instants sa pensée, l'on voit, non plus en imagination mais très dis-

tinctement, qu'il existe des interruptions, de vastes lacunes, qu'il manque à cette chaîne des êtres de très nombreux anneaux qu'il nous est impossible de remplacer, et qu'il existe également de très nombreuses déviations dont il est impossible, malgré la meilleure volonté, de rétablir le raccordement. Lorsque l'on veut, en mettant les êtres en série, établir une chaîne continue et qu'on désire trouver le passage des uns aux autres, on est aussitôt arrêté : parmi les animaux que tout le monde connaît, quel est le passage entre le lion, le chat, le tigre, le loup et n'importe quel autre carnassier? Il faut être un savant d'un ordre supérieur pour voir autre chose que ce que le commun du public et moi nous voyons, c'est-à-dire des animaux très distincts les uns des autres, que nous savons reconnaître à première vue. J'avoue ici notre faiblesse, notre manque de science; il nous est impossible de savoir si le tigre descend du léopard, ou le léopard du tigre. Il faut être très fort pour en arriver à ce degré de discernement et transformiste encore plus fort que les Lamarck et les Darwin pour nous indiquer si l'avoine, le seigle et le froment proviennent les uns des autres et quelle est, dans la chaîne des êtres, celle de ces trois graminées dont l'apparition doit occuper le premier rang. Je vais encore être indiscret en adressant au monde savant cette question : D'où vient à l'homme cette imagination qui lui permet de voir ce qui n'existe pas et ne peut exister? A-t-on observé dans la série des êtres quelque chose qui dénote que cette faculté existe chez les vertébrés les plus voisins de l'homme?

L'homme a de l'esprit et ses idées abondent avant la réflexion; il est intelligent et son intelligence lui permet d'entrer en lutte avec la nature et très souvent de triompher des obstacles qu'elle lui oppose : Il glisse sur les mers, descend au fond de l'eau, traverse les montagnes, s'enfonce dans la terre à de grandes profondeurs et certainement bientôt il aura conquis l'air. Il y a moins de dix ans que j'ai écrit cette phrase et maintenant cette conquête est faite.

En être arrivé en moins de dix ans à planer en l'air comme l'oiseau et comparer l'industrie humaine à celle des autres êtres est d'un savoir qui dépasse les bornes de l'imagination.

Celui qui ne s'aperçoit pas qu'il existe chez l'homme quelque chose de particulier, quelque chose qu'il considère comme de l'instinct perfectionné, ne se tient certainement pas au courant des découvertes et du progrès de la science. Il se contente de faire mijoter sa pensée dans le berceau de ce qu'il a appris il y a cinquante ans, il veut que l'instinct et l'intelligence proviennent du même fluide, du même nous ne savons quoi. C'est un fait qui ne

paraît incontestable, ce qui produit l'instinct et ce qui produit l'intelligence est certainement la même chose, du moins c'est mon infime conviction. Mais alors, me dira-t-on, pourquoi vous gendarmer contre ceux qui voient dans l'intelligence de l'instinct perfectionné? Parce que je vois entre l'instinct et l'intelligence, quoique j'admette la même source, autant de différence qu'entre le mouvement et la lumière. Ce qui, pour moi, produit l'instinct et l'intelligence est comme un courant électrique dont les fils conducteurs sont chez les animaux le système nerveux.

Qu'obtenons-nous de l'électricité en appliquant des appareils spéciaux au bout du courant? Du mouvement, de la lumière, le transport de la voix, l'image à distance des objets et qui sait ce qu'on en obtiendra encore à l'aide de nouveaux appareils. Il suffirait donc, dans le cerveau humain d'un tout petit appareil, d'une petite modification dans son organisation, pour qu'il s'y produise cette éclatante lumière, tandis que ce fluide spécial, que je compare à de l'électricité, ne produit chez les autres êtres que le terne mouvement d'un instrument lié au principe de la vie.

Je ne fais à personne le reproche d'avoir son opinion et sa manière d'envisager les choses. Mais, lorsqu'on vient me dire : Vous êtes un peu moins bête qu'un singe, il est même beaucoup d'animaux qui montrent presque autant d'intelligence que vous, je ne puis m'empêcher de répondre : c'est possible. Mais je crois vous avoir démontré que ni vous ni moi ne sommes aussi bêtes que vous le supposez.

Si pour résoudre un problème important on met de la persévérance, de l'opiniâtreté, on n'est pas moins tenace pour arriver à la solution d'une futilité. Les poils gênent, on les rase; ils repoussent, il faut recommencer. Cette lutte sans fin devient une corvée et c'est certainement pour y mettre un terme qu'on a ajouté à la circoncision la douloureuse opération qui consiste à dépouiller le bas-ventre et les parties génitales. Celui qui résiste aux suites de cette opération a non seulement le plaisir de n'avoir plus de poils dans cette partie, mais encore celui de s'entourer de prestige. On trouve imposant le courage surhumain de ceux qui se font volontairement écorcher. Il suffirait certainement à tous ceux qui survivent à cet écorchement de former une société, pour que cette société ait, en tout, le prestige d'une association religieuse. On aurait pour ses adeptes, vénérables ou non, une certaine vénération.

Cette explication du motif qui a pu conduire à cette opération est peut-être bien loin de la vérité : il est difficile, chez les peuples qui ont des mœurs et des coutumes différentes des nôtres,

de connaître le mobile qui les entraîne à adopter des mœurs qui froissent notre morale et des coutumes qui nous paraissent barbares.

En Arabie, où se pratique cet écorchement de l'homme, on procède chez les femmes, pour un motif qui ne me paraît pas douteux, à l'ablation du clitoris. On recherche certainement par la détérioration de cet organe, à atténuer la furie génésique. Le résultat n'a pas dû répondre à ce qu'on en attendait et l'on a dû s'apercevoir qu'en cherchant à atténuer la sensibilité de l'organe là où elle se trouve concentrée, on ne touchait en rien aux désirs qui restent aussi fougueux et aussi vifs. Aussi ne pratique-t-on plus ou très rarement la clitoritomie. On se contente simplement, ainsi que je l'ai dit précédemment, de pincer ou de couper avec l'ongle le petit bout de cet organe, ou même, ce qui arrive fréquemment dans beaucoup de familles, on ne soumet les fillettes à aucune opération ; on laisse sans y toucher leurs parties sexuelles se développer normalement.

En Afrique, sur la côte opposée, où le développement intellectuel des habitants a fait moins de progrès qu'en Arabie, non seulement on tranche le clitoris, mais encore le Mont de Vénus, les grandes et petites lèvres. Il est bien évident que la section de ces dernières parties ne peut avoir eu la même cause déterminante que celle de la clitoritomie. En étendant aussi largement une opération à des parties qui n'ont presque aucun rapport avec la sensibilité génésique, on a certainement cherché quelque chose de plus que l'atténuation de cette sensibilité. Du reste, l'occlusion artificielle de l'ouverture vaginale obtenue par cicatrisation n'est assurément pas pour atténuer la sensibilité, mais simplement pour opposer un obstacle à l'accouplement.

L'infibulation, telle qu'elle se pratique en Apharras, est à la fois une épilation définitive, une atténuation à la sensibilité génitale et une virginité solide. Le tissu cicatriciel qui réunit les bords de l'ouverture vaginale a tous les avantages d'une ceinture de chasteté et des anneaux protecteurs. Quoi qu'on fasse en même temps la clitoritomie, la section des grandes et petites lèvres et l'occlusion de l'ouverture vaginale, trois motifs différents ont dû présider primitivement à ces diverses opérations actuellement réduites en une seule.

La circoncision a perdu, dans l'obscurité du passé, sa cause et son lieu d'origine. On ne sait ni à quelle date, ni pourquoi elle a été recommandée, ni dans quelle contrée du globe elle a pris naissance. De sorte qu'on ne peut faire à ce sujet que des conjectures : on peut tout imaginer sans que la cause réelle se présente

à la pensée. J'ai énuméré quelques-unes de ces causes, mais on n'y croira pas; elles sont trop prosaïques; il leur manque quelque chose de divin, de mystérieux. Ce n'est pas ainsi que le Père éternel a fait de vive voix des recommandations à son peuple, car ce puissant de la terre et du ciel a son peuple à lui : les autres ne le regardent pas, il les laisse sous la domination de la Bible. Qui sait si ce n'est pas un Jove, un Jéhovah, un Elohim quelconque qui a exigé des hommes le sacrifice de leur prépuce? Tout est possible, même ce qui ne le paraît pas. Je croirais cependant qu'on arriverait plus près de la vérité, en cherchant dans l'hygiène le motif de cette opération qui, par la suite, est devenue obligatoire. On obligeait les familles à faire circoncire les enfants comme on les oblige actuellement à les faire vacciner, à les envoyer à l'école, et c'est peut-être chez de pauvres errants du désert, comme le sont actuellement les Apharras, que la circoncision est devenue nécessaire, pour éviter certaines maladies à des gens que le manque d'eau oblige à négliger les soins de propreté.

Cependant, comme l'homme amoureux peut se lancer dans toutes les folies et dans toutes les nobles et valeureuses actions, il n'y aurait rien de surprenant qu'il ait voulu répondre, ainsi que je l'ai déjà dit, à l'anneau virginal que devait lui offrir son épouse et que, pour prévenir cette délicatesse, il se soit fait couper le prépuce, afin de le lui donner en échange et de lui passer au doigt comme gage d'une indissoluble union.

Tout dans notre pays est si différent que nous ne pouvons savoir, si ce n'est par intuition, ce qui s'est passé chez des peuples d'une civilisation toute autre que la nôtre, et ce qui se passe encore dans un très grand nombre de pays qui ne nous sont géographiquement que très superficiellement connus. Les habitants du désert ont des maladies dont aucun médecin européen ne saurait faire le diagnostic, ne les ayant jamais vues, ni n'en ayant jamais entendu parler. Ils ne pourraient même pas se figurer les privations que certaines tribus supportent presque sans souffrance et sans en avoir conscience. Le corps de ces malheureux s'est fait à une existence qui nous paraît impossible. Comment, dans cet état d'esprit et dans des conditions aussi différentes, peut-on connaître les actes et les motifs qui font agir les gens dans un sens tout opposé au nôtre?

Savons-nous si les errants du désert ne sont pas soumis à de fréquentes affections dans la partie du gland que recouvre le prépuce et si cette partie n'est pas un cloaque, un repaire à microbes et autres cellulaux? Nous savons cependant à quels douloureux accidents conduit l'inflammation de cette partie de l'organe géné-

rateur et nous savons également que le moyen le plus rapide pour en obtenir la guérison est de mettre le gland à découvert, ce qui oblige de pratiquer la circoncision. Il me semble qu'il était parfaitement inutile d'avoir fait de bien longues études et d'être pourvu d'un diplôme pour que l'idée de couper ce lambeau de peau vînt à l'esprit de celui qui soignait les maux dont cette partie était atteinte. On y est conduit aussi naturellement que de tirer une épine qui s'est enfoncée dans les chairs.

Quoi qu'on puisse dire et écrire, l'homme a toujours été au moins aussi rusé et autrement intelligent qu'un singe. Il n'a jamais manqué d'initiative et, s'il n'a pas toujours eu le brillant outillage intellectuel et manuel dont il jouit de nos jours, il a su de tout temps se créer des moyens d'existence, varier ses plaisirs et secourir son semblable quand il ne lui a pas pris la folle envie de le tuer pour le voler ou le manger. Et qui plus est, aussitôt que l'espèce s'est multipliée, la moitié des individus ont vécu aux dépens de ceux qui suent et qui travaillent.

La circoncision faite dans le but de prévenir des maladies fréquentes viendrait confirmer la pensée que j'aie eue, en considérant ce bout de prépuce comme le premier anneau que les hommes ont passé au doigt de leurs fiancées car, en agissant ainsi, ils semblaient dire à leurs futures épouses : vous n'aurez rien à redouter, je vous donne la preuve que j'ai le gland découvert et que je n'ai aucune des maladies dont sont si fréquemment atteints ceux qui ne se font pas circoncire.

Au sud de Djeddah, dans la localité où certains hommes se font dépouiller le bas-ventre, la verge et les testicules, les femmes assistent, en nombre, à cette douloureuse opération et encouragent par leurs chants le patient à la supporter courageusement ; elles s'efforcent, en chantant de plus en plus fort, à étouffer ses cris. Elles cherchent en un mot à le distraire, à l'encourager et, par ce moyen, à remplacer les anesthésiques : leurs joyeuses manifestations sont autrement réconfortantes que les cris larmoyants et plaintifs et les paroles apitoyantes dont on abreuve si souvent les malheureux qui souffrent.

Est-ce pour empêcher les poils de repousser, ou par le fait d'un cerveau détraqué, que ces hommes se laissent écorcher ? Notre cerveau est si fécond en pensées et en idées de toutes sortes qu'on en voit sortir de sublimes de beauté et de sordides de monstruosité. On peut donc tout admettre, même l'incroyable, de ce foyer intellectuel.

N'est-ce pas incroyable de se faire écorcher vif sans une utilité absolue, d'encourir une chance de mort, car il en est qui

succombent, et de se soumettre par forfanterie ou fantaisie à une longue et insupportable douleur ! En pareille circonstance, un homme montre évidemment un grand courage et un esprit d'un fanatisme insensé. Mais il en est de cette opération comme de la taille des dents en Apharras, on y regarde à deux fois avant de s'y soumettre.

Cet écorchement est encore plus barbare que la section des attributs génitaux de la femme. De semblables mutilations, dont nous ne voyons ni le but ni l'utilité, nous font travailler l'imagination et nous inspirent toutes sortes de suppositions. On s'arrête très souvent à une idée qu'il serait bien plus sensé de taire que de la passer au public : impossible de résister, on préfère afficher sa prétention et son ignorance que de rester silencieux.

On peut, pour l'homme qui se fait écorcher vif, invoquer le fanatisme. Mais pour la femme qu'on écorche sans son assentiment et qui est souvent trop jeune pour en avoir conscience, il faut avoir l'esprit accommodant pour invoquer un motif analogue. Le motif de son origine reste inconnu et ne préoccupe nullement les opérateurs.

Ils font leur besogne par habitude et se persuadent qu'ils remplissent un devoir utile. Tous les opérateurs du reste ne se préoccupent que de l'opération et, en arrivent à ce degré d'insensibilité, qu'ils taillent dans le corps humain comme un statuaire dans un morceau de pierre ou de bois.

Un mauvais plaisant me fait observer que, de nos jours, les opérateurs ont une autre préoccupation que celle de l'opération : celle de savoir ce qu'elle leur rapportera, en numéraire d'abord et en renommée ensuite.

L'homme a beaucoup de défauts et beaucoup de qualités. Je ne sais si les uns et les autres sont en nombre égal ; mais je croirais pourtant que l'homme en général est plus vicieux qu'honnête. Il a certainement des accès de bonté qui le portent à se rendre utile, à venir en aide à ses semblables. Je ne crois pas que ce sentiment soit naturel, quoique l'homme agisse en général naturellement en pareille circonstance. Mais s'il cherchait dans sa pensée ce qui le fait agir, il y trouverait certainement l'influence d'une question personnelle. S'il se demandait pourquoi il est si prodigue non de numéraire, mais de conseils, il répondrait : parce que je me crois plus intelligent que ceux à qui je donne et que ça ne me coûte rien. Il trouverait également en lui un sentiment d'amour-propre et d'orgueil ou un violent désir de paraître lorsqu'il vient en aide aux malheureux ou qu'il se rend utile à ses

concitoyens; ses sentiments de bonté, en un mot, ne sont pas toujours aussi désintéressés qu'il le pense.

Si ce sentiment qui porte l'homme au bien ne lui est pas aussi naturel qu'on suppose, il n'en est pas moins d'une sublime utilité sociale et humanitaire; aussi au lieu de lancer cette ineptie : « toute peine mérite salaire » au lieu de « toute peine mérite sa récompense », on ferait beaucoup mieux de développer dans le cœur des hommes le courage, la franchise, le dévouement et la bonté.

C'est surtout sur les affligés et les malades que pleuvent les conseils : celui qui souffre peut frapper à n'importe quelle porte il est sûr d'y trouver un guérisseur. Tous les hommes ou plutôt tous les humains,car la femme ne le cède en rien à l'homme, ont un remède tout prêt à opposer aux souffrances morales ou physiques; ils n'ont certainement pas le savoir d'un ministre de Dieu ni d'un disciple d'Esculape, mais ils en ont l'inconsciente prétention.

Il n'est personne en France, depuis le plus modeste des concierges jusqu'au plus fastueux crésus des fortunés, qui n'ait, en présence d'un malade, un remède infaillible à lui conseiller : « faites donc ceci, faites donc cela; prenez donc tel médicament, il a guéri M. un Tel, Mme une Telle, ainsi que le chien de mon voisin et le chat de ma voisine; rien de meilleur pour vous mettre sur pied. » On dit de ces choses à cœur ouvert sans s'apercevoir de son incohérence et, pourquoi ne pas dire le mot franchement, sans s'apercevoir de sa bêtise.

Le désir de soulager est instinctif, le premier mouvement est de porter secours à celui qui se noye, et le désir de conseiller date du jour où un homme en a vu un autre, étendu dans un lit, geignant à fendre l'âme. C'est plus fort que soi, on ne peut pas rester en présence d'un souffrant sans que vienne la pensée de lui procurer du soulagement.

Si la loi sur l'exercice illégal de la médecine était appliquée dans toute sa rigueur, les amendes suffiraient largement pour équilibrer notre budget. Tout le monde a mérité plus ou moins une condamnation, jusqu'aux juges qui se trouveraient bien souvent dans la cruelle nécessité de se condamner eux-mêmes. Parmi les juges qui ont condamné pour exercice illégal de la médecine, il n'y en a peut-être pas un seul qui n'ait donné un conseil médical ou indiqué une tisane à un membre de sa famille, à des amis ou à ses serviteurs.

L'éducation, l'instruction et les principes de morale sociale peuvent atténuer et modifier nos sentiments instinctifs, mais je ne crois pas qu'ils les étouffent complètement. On les refoule ou

les masque, on ne les extirpe pas. Il est des gens prodigues et d'autres plus ou moins avares; parmi ces derniers, les plus avares sont très prodigues de conseils.

On arrive facilement à changer de morale et très difficilement de sentiments instinctifs. C'est pourquoi il y a eu de tout temps des prépuces gênants, des prépuces enflammés, des prépuces écorchés et des prépuces propagateurs de maladies et, comme c'est dans l'instinct de l'homme de donner des conseils, il est bien certain qu'ils n'ont jamais dû manquer à ceux qui avaient un prépuce malade. Il serait bien extraordinaire en pareille occurrence qu'il ne se soit trouvé personne d'assez intelligent pour conseiller d'enlever ce repli de la peau qui faisait souffrir ou qui était atteint de vilaines maladies. Il n'y a que les ânes et ceux qui pensent que tous les hommes excepté eux sont des ignorants et des imbéciles, qui puissent supposer qu'on n'a pas eu l'idée d'enlever ce morceau de peau, qui paraît inutile, pour guérir ou prévenir de désagréables affections.

Chez les peuples privés d'instruction, si toutefois n'être pas instruit est une privation, les hommes vont droit au but, ils retranchent ce qui leur paraît nuisible, ce qui explique également comment a dû venir l'idée de la clitoritomie. A la vue de petites fillettes portant souvent la main où il ne faudrait pas, la pensée de leur couper le clitoris a dû venir naturellement et faire espérer que cette petite opération apporterait un souverain remède à l'étiolement de ces malheureux petits enfants.

Les différentes causes des opérations sexuelles mentionnées dans le cours de ce travail, sont faciles à comprendre et, qui plus est, j'ai la prétention de les croire rationnelles. C'est pourquoi je pourrais affirmer qu'on les prendra pour des futilités. Elles n'ont pas reçu un mystérieux baptême, elles ne sont pas sorties d'un groupe monastique ou d'une officine savante, elles n'ont rien de caché ni de sacré, elles ne valent pas la peine qu'on s'y arrête, c'est de la pacotille.

L'esprit n'est pas satisfait ou plutôt il ne s'attarde pas à ce qui est naturel. à ce qui se comprend facilement; il préfère le nuageux, le mystérieux, le surnaturel qui le transporte dans le monde des rêves; il aime à la passion les vapeurs enivrantes d'une officine religieuse, l'incertain des théories sorties d'une confrérie d'hommes, sacrés savants. Cette préférence à croire ce qui n'est pas évident, ce qui ne s'explique pas, a toujours été et sera toujours la base de l'ignorance. Toutes les théories sont un aveu d'impuissance puisqu'on les invente pour expliquer ce qu'on ne connaît pas. Aussi n'en trouverait-on pas une sur vingt qui ait été

confirmée par les faits. En religion, c'est la même chose : tout est voilé, tout est mystérieux ; ce sont des créations surnaturelles qu'on entoure de cérémonies, de sentiments et de pensées destinées à réjouir l'esprit et l'empêcher de réfléchir. Les grands principes des religions sont sortis de l'esprit des philosophes. Leurs cérémonies sont un décalque des mises en scène des réunions où le public va voir danser, lutter, ou admirer des poses plastiques, ou écouter des chanteurs, des musiciens. On a pris de ces scènes, qui apparaissent naturellement dans tous les groupements humains, ce qu'il y avait d'imposant et de plus favorable à asservir la pensée et l'esprit. On a souvent dit que les cérémonies religieuses avaient inspiré les scènes théâtrales ; c'est assurément une erreur : les cérémonies religieuses ont simplement servi de transition entre les scènes populaires et les scènes artistiques.

Les religions ont peut-être eu de l'influence sur le développement de la pensée et des sentiments ; mais elles n'ont rien inventé, elles se sont contentées de trier et de rassembler les matériaux, tout préparés, qu'elle avaient à leur disposition.

Lorsque j'entends dire que la circoncision et bien d'autres bizarres coutumes ont une origine religieuse, je me dis aussitôt : vous pouvez également y mettre les baisers, l'échange du sang et dire que les délits et les crimes tirent leur origine de la magistrature, et que les maladies ont pris naissance dans un milieu médical et toutes les pensées dans les associations philosophiques et scientifiques.

Je ne discute pas de l'utilité des religions; je ne m'en reconnais pas le droit, en étant non pas un ennemi mais un paisible adversaire. Je trouve seulement que les savants de mon siècle leur accordent une importance qu'elles ne me paraissent avoir jamais eue. Je les considère plutot comme un éteignoir que comme un foyer d'étincelles d'où jaillissent les grandes et ingénieuses pensées. Je ne puis juger ces choses que d'après ce que j'ai vu depuis la fin de ce qu'on appelle étourdiment le XVIII[e] siècle, époque où la pensée a délaissé l'occulte et le mystérieux pour s'élancer dans le vaste domaine des lettres, des sciences et des arts. A partir de ce moment on a fait dans un siècle plus de progrès et tiré du néant plus d'ingénieuses inventions qu'on n'en avait fait dans les dix-huit siècles précédents. Qu'ont ils enregistré de grandes découvertes, ces dix-huit siècles? La poudre, l'Amérique, l'imprimerie et nous avons, dans moins d'un siècle, trouvé la vapeur, l'électricité, la photographie. Inutile d'ajouter les allumettes chimiques, la fabrication artificielle d'aliments et de boissons qu'on ne peut distinguer des boissons et des aliments que nous fournit la nature

Et les lettres et les arts ont brillamment marché de pair avec les sciences. Il serait difficile de ne pas voir cette coïncidence d'un progrès inimaginable avec le grand affaissement de l'esprit religieux. Au lieu de persévérer dans cette voie qui, dans les sciences, les arts et la littérature, a abouti si rapidement à un si brillant résultat, on s'empresse maintenant de revenir au truquage.

Les religions peuvent être utiles pour mettre de l'unité et généraliser la morale sociale et sont loin d'être inutiles à ceux qui les propagent. Il est donc rationnel de les voir si nombreuses et si différentes; puisque plus il y en a et plus il y a de gens qui en profitent; quant à leurs différences, elles dépendent des mœurs et coutumes des nations, et surtout du degré d'instruction, car une religion ne doit jamais froisser les pensées et les sentiments des gens auxquels elle s'adresse, sans cela elle sème la discorde.

L'homme est-il instinctivement crédule? Cette question ne peut se résoudre que par l'étude psychologique des animaux. Si on rencontre chez eux de la crédulité, on pourra en déduire avec certitude que l'homme est instinctivement crédule; sans cela, il faudra reporter à son intelligence cette faculté de croire à tout, même à ce qui n'existe pas. Pour le moment, je crois que la crédulité est une des prérogatives de l'intelligence, que l'animal ne croit à rien. Il ne peut y avoir qu'un animal doué d'intelligence qui puisse croire à des choses que ses sens n'apprécient pas, et doué de la parole pour croire à ce qu'on lui raconte.

Ce qui vient de l'instinct est toujours la même chose : il n'y a pas deux manières de se substanter, de se reposer, d'aimer, de se réjouir, de souffrir; tandis que l'intelligence fournit à l'homme autant de pensées différentes qu'il y a d'individus et presque autant de religions qu'il y a de nations et encore bien souvent, comme en France, trouve-t-on plusieurs religions dans un même pays. Si j'étais à la place de tous ces manitous, de ces esprits occultes que les hommes supplient de leur donner le bonheur dans ce monde ou dans un autre, je leur dirais : « Braves humains, soyez sages, ne vous faites pas tuer pour l'un de nous, nous sommes tous de loyaux potentats, tous égaux en puissance; pourquoi vous battre pour l'un de nous, restez donc tranquilles et vivez en paix; conduisez-vous honnêtement selon la morale de votre nation, vous trouverez le bonheur sur terre et vous jouirez après la mort de l'estime et des regrets de vos concitoyens; vivez honnêtement, cherchez votre bonheur en vous-même et gardez les prières et les sollicitations que vous m'adressez. Est-ce que je puis vous élever jusqu'à moi et changer quelque chose à ce qui existe? Puis-je changer l'équilibre du monde sans entraîner votre perte? Je vous ai donné

la vie et tout ce qui vous est nécessaire pour la maintenir jusqu'au moment de votre mort. Indépendamment de l'instinct qui dirige les actes des autres êtres, je vous ai doué d'intelligence et vous êtes les seuls à m'accabler de vos sollicitations, alors que toutes mes autres créatures savent se débrouiller sans rien me demander! Occupez-vous de vos affaires et laissez-moi gérer le monde selon les lois qui président à son existence.

« Vous me priez, vous m'encensez, vous me sollicitez, et vous vous tuez les uns les autres sans m'en demander permission! Qui vous a permis de détruire ce qui m'appartient? Je comprends, lorsque la nourriture vous manque, que vous mangiez quelqu'un parmi vous pour prolonger l'existence des autres, mais vous battre et vous tuer par ambition, par amour-propre, c'est la plus grosse insulte que vous puissiez me faire et le plus indigne des préjudices que vous puissiez me causer. Profitez de ce que je vous ai accordé, sachez vous en rendre dignes et vous serez heureux de l'existence et plus heureux encore après la mort qui, en vous délivrant de toutes les souffrances vous laissera l'espoir d'un avenir que je n'ai permis jusqu'ici à aucun de vous de connaître. Pardonnez à ceux qui se servent de mon nom pour vivre à vos dépens, car ceux qui les remplaceront à la curée ne seront pas meilleurs et redoutez qu'ils ne soient plus voraces. Car je vous le dis, en vérité, ceux qui vivent aux dépens de leurs semblables sont difficiles à rassasier. »

Si le Père éternel, le maître des cieux et de la terre n'est pas de cette opinion, c'est qu'il est d'un avis contraire, qu'il pense et voit les choses autrement que je les envisage. Mais je crois la chose impossible, car je ne puis m'expliquer comment, étant animé de son souffle, il me serait possible d'avoir une pensée autre que la sienne.

Les philosophes ont procuré aux religions pour points d'appui des matériaux fragiles et inconstants, pendant que ceux fournis par l'instinct de la conservation sont d'une stabilité à toute épreuve. Cet instinct apparaît avec la vie de l'individu et ne le quitte qu'à sa mort; c'est le principal rouage de son existence, il oblige l'organisme à s'approprier ce qui lui est utile et à se débarrasser de ce qui peut lui nuire. Quel merveilleux point d'appui pour une religion et quelle puissante civilisatrice que la crainte de la mort! Elle redresse les penchants, maîtrise les passions et éloigne de l'esprit ce qui peut porter préjudice. Comment a-t-on laissé des associations employer cette crainte pour faire triompher des inepties et comment notre société actuelle laisse-t-elle tomber en désuétude ce puissant civilisateur? Tout simplement parce que les

bestiales passions l'emportent souvent sur l'intelligence ; qu'on ne comprend pas que l'idée doit se combattre par l'idée et la force corporelle par la force corporelle. Tuer un homme qui ne pense pas comme vous est un assassinat, ménager la vie d'un homme qui vient de tuer son semblable est se faire son complice et se rendre criminel.

Si des hommes tirent de grands ou de petits profits de cet épouvantail, la crainte de la mort, cela n'est pas mon affaire. Ce que fait mon voisin pour se procurer des moyens d'existence ne me regarde pas ; la société a seule le droit de s'en préoccuper. Vivant en société, il est impossible de jouir en toute liberté de tous ses actes : on doit se plier aux exigences sociales tout en conservant le droit de dire librement ce que l'on pense. Ce qui sort de la pensée est comme autant de rayons de soleil. Si parfois ces rayons sont néfastes, destructeurs ; les autres par milliers sont vivifiants, font germer le progrès et fructifier la prospérité. Qu'on oppose d'épais voiles à ces rayons néfastes, c'est agir en sage ; mais espérer détruire la source de ces rayons en tuant leur producteur est la bestialité la plus funeste au développement intellectuel et à la prospérité d'une nation.

L'envie de se rendre utile et les passions qui conduisent si souvent les hommes à des actes insensés ont été les principales causes des coutumes. Aussi est-ce dans l'hygiène et dans les sensuelles passions qu'il faut rechercher l'origine de la circoncision et de l'infibulation. Il y a si longtemps que ces mutilations ont pris naissance qu'elles se sont certainement pratiquées chez des peuples dont l'existence est pour nous inconnue. C'est à peine si nous avons quelques vagues renseignements sur les populations anciennes ou modernes qui ont conservé ces bizarres coutumes des temps préhistoriques. Est-il possible avec si peu de documents de se faire une opinion justifiée sur la cause et le but de ces incompréhensibles mutilations ? Ce n'est pas une raison pour en négliger l'étude. Assurément l'inexactitude règnera toujours sur bien des point, mais on pourra sur d'autres facilement s'éclairer et enrichir la science de documents sérieux.

On a considéré ces sanglantes pratiques comme un holocauste. Cette idée, pour germer, n'a pas dû fatiguer le cerveau ; elle est venue naturellement sans la moindre réflexion, sans la moindre recherche. Autrement la première pensée qui se serait présentée à l'esprit eut été de s'adresser cette question : le peuple qui a le premier pratiqué ces opérations était-il athée ou avait-il des sentiments religieux ? Ou en un mot l'idée de ces opérations a-t-elle précédé ou n'a-t-elle été qu'une conséquence de la religion des

peuples chez lesquels ces opérations se pratiquent encore de nos jours?

On ne saurait contester que les sectes religieuses aient toujours joui d'un grand prestige partout où elles se sont établies et qu'elles n'aient toujours été un des plus fervents et persuasifs moyens de propagande. Les juifs et les musulmans ont englobé la circoncision dans les rites de leur religion et c'est en l'entourant du prestige religieux qu'ils l'ont propagée et imposée à tous les adeptes de leur croyance. Ils ont fait de cette opération une espèce de baptême et, de sa marque apparente, un emblème qui permet aux fidèles de se reconnaître, comme le coup de pouce permet aux francs-maçons de se traiter en frères.

Pour se rendre à la Mecque, un gland sans prépuce est de tous les passe-ports et recommandations le plus valable et le plus respecté. Les adeptes du catholicisme, du protestantisme, de l'orthodoxie, de la franc-maçonnerie ainsi que des autres associations bienfaitrices de l'humanité n'ont pas eu comme les musulmans et les juifs l'intelligente pensée de se faire une marque indélébile pour leur servir de bannière de ralliement. Cet oubli est une faute, une très grande faute; aussi résisteront ils bien moins longtemps à la désorganisation que les circoncis. Une petite croix pour les uns, un triangle pour les autres, une colombe pour d'autres encore, dessiné au fer rouge sur une partie apparente ou masquée du corps, serait un signe de ralliement autrement sérieux que le signe de la croix, le toucher des phalanges et les mots conventionnels. Quel chaînon solide serait pour les adorateurs du feu la cicatrice d'une large brûlure.

L'origine de la circoncision est enfouie à tout jamais dans l'obscur tombeau du passé; on en découvrira peut être un jour la cause, mais vouloir remonter à son origine est aussi insensé que d'aller au fond des mers chercher l'origine de la matière vivante.

Puisque j'ai été assez imprévoyant pour m'engager dans le labyrinthe de ces insolubles questions, je vais soumettre mes impressions à ceux qui s'y sont engagés avant moi : j'ai acquis l'inébranlable conviction que les hommes s'étaient préoccupés de la santé du corps avant de s'occuper de questions psychiques, métaphysiques et de toute autre science. La première chose qu'ils ont faite, c'est de nourrir le corps, de lui procurer des aliments et de le soigner lorsqu'il était atteint de plaie ou de maladie et actuellement c'est encore la pensée qui nous vient naturellement avant toute chose. Je ne demanderai pas, car personne ne saurait me répondre, combien de milliers de siècles se sont écoulés pour découvrir que dans ce corps charnu à charpente osseuse il y avait

une âme. Une pareille conception ne vient naturellement pas tout de go à l'esprit; ce n'est qu'à la suite de sérieuses études et d'un grand progrès intellectuel qu'on a pu avoir cette pensée. Avant cette époque il eût été difficile de prendre soin d'une âme dont on n'avait aucune idée. Si l'on réfléchissait moins de temps qu'il n'en faut pour dire un *Pater* et un *Ave*, on verrait certainement, que la philosophie et toutes les autres sciences ne sont apparues et ne se sont progressivement développées qu'au moment où les hommes en étaient arrivés à satisfaire largement leurs besoins matériels. Il faudrait être dépourvu de réflexion et avoir l'esprit bien étroit pour ne pas ressentir que le premier besoin de l'homme est de vivre et, lorsqu'il est malade, de chercher à rétablir sa santé, par conséquent la médecine a été la première de toutes les sciences, à laquelle, hélas, la jonglerie s'est greffée rapidement.

L'homme a des yeux qui lui ont toujours permis de voir que son corps a une forme déterminée; et en outre un esprit qui lui a permis de constater que cette forme est animée, qu'elle peut se mouvoir et penser. Il n'est pas indispensable de s'asseoir sur les bancs de l'Université pour apercevoir les caractères différentiels des corps vivants et des blocs de rocher! C'est avec une facilité inouïe qu'il sait apprécier les choses sans aucun autre secours que ses sens; ce n'est que lorsque l'intelligence s'en mêle, que les yeux y voient moins clair et souvent pas du tout. Si elle sert quelquefois de longue-vue aux appréciations de nos sens, il lui arrive souvent de s'en passer et de se livrer tout entière à l'imagination. C'est ainsi qu'en voltigeant dans des mondes inappréciables elle a fini par découvrir que nous avions une âme dans le corps et qu'elle en a fait part à ses semblables qui, faciles à convaincre, ont admis, les yeux fermés, ce que le corps ne pouvait apprécier. J'avoue bien humblement que je ne saurais pas et que je ne me serais même jamais douté que j'avais en moi une âme si on ne me l'avait appris; et j'aurais ignoré jusqu'à ma mort que j'irai dans le ciel voir un jour mon créateur ou brûler dans le foyer de l'enfer comme les hérétiques qu'on brûlait ici-bas sur un bûcher.

Je suppose cependant que le créateur dont on m'a révélé l'existence n'est que la personnification de la force créatrice répandue dans tout l'univers, force qui remet à neuf ce qui est usé et qui remplace ce qui meurt par ce qui vit. C'est ainsi, par de continuelles transformations, que, la force destructive se trouvant contrebalancée par la force créatrice, l'équilibre se maintient dans l'univers. Si par le mot Dieu on a personnifié cette force créatrice, et ce n'est pas douteux, puisqu'on lui en a donné tous les attributs et qu'il se trouve partout, je me demande dans quelle

partie de l'immensité notre âme ira le voir face à face et jouir à cette vue d'un éternel bonheur? Certes l'espoir d'une prolongation d'existence dans un monde meilleur est une belle et réconfortante pensée, mais il ne faudrait pas l'enchaîner à une aussi puérile conception. Puisque l'on peut avec la foi décapiter les montagnes, pourquoi ne pas aller directement au but et dire tout simplement : la vie vous enchaîne à cette vallée de labeur et de larmes, la mort vous en délivre et, après cette délivrance, votre âme s'envole dans l'espace où elle jouit en liberté de toutes les satisfactions et de tout le bonheur qu'on a rêvés sur terre; l'essentiel est de fermer les yeux et de croire à ce que l'on vous dit : pour traverser les mers les vaisseaux deviendront inutiles, et pour s'élever dans les airs on n'aura pas besoin d'aéroplanes; il suffira de croire que l'on peut s'en passer. Que le lecteur ne prenne pas mon dire pour une balourdise, car je puis certifier que, de tous mes voyages, les plus beaux, les plus agréables et les plus lointains sont ceux que j'ai faits les yeux fermés, en somnolant dans mon fauteuil.

Puisque la pensée quitte le corps pour voyager au loin dans le domaine des choses connues et dans les régions éthérées de l'inconnu, pourquoi la vie en abandonnant le corps ne se répandrait-elle pas dans le grand tout, duquel elle est sortie pour venir nous animer pendant le cours de notre existence? Cette conception philosophique, dont on retrouve sous diverses formes des traces qui remontent à la plus haute antiquité, n'a pu se montrer à l'esprit que bien longtemps après l'apparition de notre humaine espèce. Ce n'est qu'après de longs siècles d'études et de méditations que des idées semblables peuvent s'épanouir dans un cerveau humain. Pour entrevoir dans le chaos des choses une puissance créatrice, pour voir dans les corps un fluide qui les anime, que d'études, que de méditations, que de recherches l'esprit humain avait déjà dû accomplir! Si de ces conceptions philosophiques on a tiré un Dieu auprès duquel les crédules iront jouir d'une béatitude éternelle et les incrédules se consumer de douleur dans les flammes de l'enfer, c'est assurément qu'on y a vu, au point de vue social et surtout lucratif, de sérieux avantages, mais au point de vue philosophique et scientifique, cette personnification de la force suprême est presque aussi faible que l'idée transformiste.

Si notre créateur occupe tout l'espace, le fini et l'infini, il nous serait bien difficile de nous faufiler après notre mort autre part que dans son sein.

Ce Dieu qui nous a créés a l'œil sur nous: ça se comprend, puisque s'il est le grand tout, nous faisons partie de lui-même.

corporellement diront les matérialistes, spirituellement, diront les spiritualistes, qu'importe ces dires, il doit évidemment être la justice même, sans cela l'équilibre du monde serait rompu. C'est pourquoi il a cédé à Belzébuth un petit coin de son domaine afin d'y établir une fournaise qu'alimentent sans fin, en guise d'anthracite, les âmes des incrédules, des infidèles et des méchants. On a qualifié ce foyer de flammes éternelles, et on a eu raison, car elles ne manqueront jamais de combustible, tant qu'il y aura des hommes sur terre.

Cette idée d'un dieu créateur, maître de l'univers, est une bonne idée puisqu'elle assure de leur vivant à ceux qui la propagent le pain de chaque jour et après leur mort un ineffable bonheur. Jamais on ne parviendrait à me faire croire qu'une pareille idée ait pu sortir d'un primitif ou d'un esprit inculte.

Avant de trouver les moyens de se procurer des aliments et de s'assurer, sans redouter le lendemain, une vie heureuse et paisible, les hommes ont dû rester longtemps dans cet état, puisqu'ils améliorent encore de nos jours tout ce qui est nécessaire à leur bien-être matériel ; ce n'est que lorsqu'ils sont arrivés à satisfaire tous les besoins du corps, qu'ils ont recherché de nouvelles jouissances dans la culture de leur intelligence. Il est donc impossible de ne pas admettre, sans sortir de la marche naturelle des choses, que les doctrines philosophiques et religieuses ne soient de date relativement récente et que les disciples d'Esculape n'aient pas précédé la venue des prophètes et en général de tous les gens qui tirent de leur intelligence des ressources suffisantes pour subvenir aux besoins de la vie matérielle.

Depuis que les hommes existent en nombre, il y a toujours eu, corporellement et intellectuellement, des forts et des faibles, et naturellement les forts ont toujours dominé les faibles et leur ont soutiré soit à la force du poignet, soit par l'astuce et la ruse ce qu'ils ont pu en obtenir. Il est à remarquer que plus les hommes deviennent forts intellectuellement et plus est grand le nombre des gens qui vivent aux dépens de ceux qui travaillent manuellement. Comment des hommes, des savants qui trouvent dans leur intelligence une force bien supérieure à celle des forces corporelles peuvent-ils s'assimiler à des êtres qui n'ont que de l'instinct pour les guider dans les sentiers de la vie ! Lorsqu'on n'est pas plus sérieux dans ses pensées et dans son raisonnement, il est certain qu'on peut en arriver à assimiler ses assertions aux grimace des singes. Je suis convaincu que beaucoup de ces intelligents irréfléchis se trouveront froissés de ce que je cherche à les réhabiliter dans leur pensée et à les élever au rang que, sous

tous les rapports, ils méritent et dont l'irréflexion et l'emballement les ont, seuls, fait déchoir.

Les Apharras que nous venons de voir sont restés avec l'ignorance des peuples primitifs : Les lettres, les arts et les sciences n'ont fait chez eux aucun progrès; ils sont aujourd'hui ce que furent les tribus au début de l'humanité; ils n'ont pas de sociétés savantes, d'associations philanthropiques, de blocs politiques, de confréries d'aucune sorte. Je ne leur connais que la tribu des Somalis-Apharras qui soit une corporation, une sorte de compagnonnage. Ces bergers vivent comme leurs aïeux vivaient il y a environ six mille ans et probablement bien davantage. Certaines coutumes de nations plus avancées en civilisation se sont cependant glissées à différentes époques dans les tribus errantes de ces bergers, ce n'est certainement pas dans l'esprit de ce peuple ignorant et coutumier qu'a pu naître l'idée de circoncire les hommes et d'infibuler les femmes. L'idée de ces mutilations ne vient pas naturellement à l'esprit. C'est au contraire une respectueuse vénération qu'on a pour ces organes qui sont les seules parties du corps qu'on a soin de voiler et qui sont, je crois, les seules auxquelles on ait dressé des autels et institué des fêtes en leur honneur. C'était peut-être pousser les choses à l'exagération. Mais, lorsqu'on réfléchit un instant à l'utilité et à l'attrait naturel de ces organes, on trouve naturelle la vénération dont on les a entourés et l'on comprend difficilement les détériorations qui se perpétuent encore de nos jours inutilement, ou plutôt dans un but inavouable, ou peut-être pour se donner le chic d'appartenir à telle ou telle religion. Je trouve bonnes toutes les religions, je les respecte toutes, mais à la condition qu'elles n'imposent pas de douleurs inutiles et de coutumes barbares, n'ayant plus aucune raison d'être dans les pays civilisés.

L'hommage qu'on a rendu jadis aux distributeurs de la vie n'eût certainement pas été amoindri par une sorte de réprobation due à certaines maladies transmissibles qui, non seulement leur donnent triste mine, mais obligent quelquefois à des opérations semblables à celles que certains peuples pratiquent inutilement par simple habitude. C'est d'une incompréhensible aberration, car ici on ne peut plus dire : si ça ne fait pas de bien, ça ne fait toujours pas de mal.

Fini notre voyage. Depuis plusieurs jours déjà les côtes de l'Apharras ont disparu à nos yeux. La monotonie de la vaste et glauque plaine aqueuse a remplacé pour nous la monotone aridité de la plaine sablonneuse. L'hélice du bateau qui nous ramène en France tourne à toute vitesse, vitesse encore beaucoup trop lente au gré de nos désirs. Vous voudriez déjà vous reposer à l'ombre de votre clocher et raconter ce que vous avez vu, non par les yeux des écrivains, des voyageurs et des explorateurs qui se sont arrêtés quelques heures dans ce pays ou qui en ont parlé sans l'avoir jamais vu.

Avez-vous conservé le souvenir de notre surprise à la vue du pays si différent du nôtre que nous venons de quitter, et de ces grands corps noirs, gesticulant en face de nous, qui nous parurent bien plus voisins des singes que des hommes? Il nous était impossible de nous figurer que ces êtres, articulant des sons qui nous paraissaient des cris plutôt que des paroles, et dont la souplesse du corps, la rapidité des mouvements et la couleur de la peau nous surprenaient, pouvaient avoir avec nous quelque chose de commun. L'imprévu d'un pareil spectacle attire si fortement l'attention qu'il bouleverse l'esprit et met le jugement en déroute.

Cette impression fut de courte durée car, installé et à peine remis de cette première émotion, les êtres qui nous étaient apparus comme de véritables singes, devinrent en quelques heures physiquement et intellectuellement des hommes qui ne différaient de nous que par la couleur de leur peau; nous trouvâmes même parmi eux un assez grand nombre qui pouvaient, par la beauté et l'harmonie des formes, être placés parmi les plus beaux spécimens de l'espèce humaine. Nous avons rapidement découvert en eux la ruse du guetteur, l'intelligence de l'oisif, gens qui jugent inutiles de cultiver leurs facultés intellectuelles pour se procurer ce dont ils ont besoin. A quoi bon du reste leur serviraient la science, les lettres et les arts? Le sol aride de leur pays ne les oblige-t-il pas à vivre pauvrement en nomades, ne leur ferme-t-il pas la porte du progrès et de l'industrie?

Leurs ancêtres étaient bergers nomades; ils en ont, par la force des choses, conservé les mœurs et les coutumes. Ce qui les préoccupe, ce sont leurs troupeaux; ils concentrent leurs efforts et leur intelligence à en tirer le plus possible. Ne pouvant se soustraire à la vie errante, ils s'y sont pliés, y ont adapté leurs mœurs et coutumes et nous trouvons, après les avoir vus, qu'il leur eût été difficile, je crois même impossible, d'agir autrement. On vous y reçoit d'abord, quitte à décider plus tard ce qu'on fera de vous. On a du temps devant soi, on sait à quoi s'en tenir et il faut être bien imprudent pour ne pas arriver à se tirer d'affaire.

Ce que nous avons vu ensemble de ce pays et de ses habitants laisse encore bien des choses à récolter après nous. Il nous aurait fallu, pour en faire une étude complète, aller du Sud au Nord, de l'Est à l'Ouest, séjourner quelque temps dans chaque ville, ce qui nous eût demandé plus de temps et d'argent que nous n'avions à dépenser. D'un autre côté, comment aurions-nous pu nous tirer d'affaire,ne sachant pas parler la langue du pays? Quoi de plus favorable, de plus avantageux, quand on se rend quelque part, que de pouvoir adresser la parole dans la langue usuelle des habitants de la localité. En vous entendant parler, on ne vous prend plus pour une anomalie, pour une bizarre monstruosité tombée du ciel ou sortie de dessous terre, on vous écoute et on attend, avant de décider ce que l'on fera pour vous ou de vous, on veut savoir d'où vous venez, ce que vous venez faire et où vous allez. L'Apharras tue un étranger comme la cuisinière un oison de basse-cour, mais rien n'est plus facile que de se soustraire à cette éventualité lorsqu'on connaît la langue et les coutumes de ce pays qu'on est assez prudent pour se faire aux usages et qu'on évite avec le plus grand soin ce qui peut froisser socialement et individuellement.

J'ai la conviction que le récit de ce que nous avons vu ne sera pas inutile : qu'il permettra de rendre à ces pasteurs impitoyables le droit de s'asseoir, un jour, au banquet de l'humanité, et que les quelques grains de semence que nous avons jetés de tous côtés dans les sillons de la science finiront par germer et porteront des fruits.

Bien des fois vous avez dû maudire votre vieux cicerone, le trouvant tantôt jovial, comique, satirique, ironique, tantôt maussade, bilieux, grotesque, brutal, rarement sérieux et toujours ennuyeux. Pardonnez-lui ses faiblesse, oubliez ses boutades, fermez les yeux sur le décolleté de ses anecdotes égrillardes et ne retenez de ce récit de voyage que les passages sérieux. Si, dans l'intérêt social, il a sans acrimonie froissé les idées, la croyance, l'opinion, le savoir ou le talent personnel de quelques bons vivants, il ne leur a jamais contesté la pleine et entière liberté de leur opinion et de leur pensée; il a toujours eu autant d'estime pour les contradicteurs que pour les encenseurs. Je vous certifie à cœur ouvert qu'il n'en veut à personne; à tous, il tend ses bras avec cordialité et sympathie, ne le quittez pas sans lui serrer la main.

FIN

TABLE DES PLANCHES

NOTA. — Planches 1-4-16-19 faites d'après les clichés de M. M. Gravier, assistant au Muséum d'Histoire Naturelle, et Billès.

Pl. 6-7.— D'après les clichés de MM. Grandjean.

Pl. 9-20.— D'après les dessins de M. Marcel Lecoultre.

Pl. 11-14-22-27. — D'après les clichés de M. [illegible] Supérieure de Pharmacie.

Pl. 23.— D'après le cliché de M. Chermezon Jean.

Pl. 29-30.— D'après les dessins de M. Pêche Alexandre, statuaire.

TABLE DES MATIÈRES





PONTOISE — IMP. LUCIEN PARIS

